



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

10 vols in 7
£2/10

F. F. ... H. ...

~~*D. ... H. ... Draw.*~~

UNS 158 a. 21



1875

1875

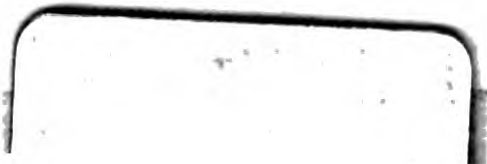
1875

10 vols in 7
£2/10

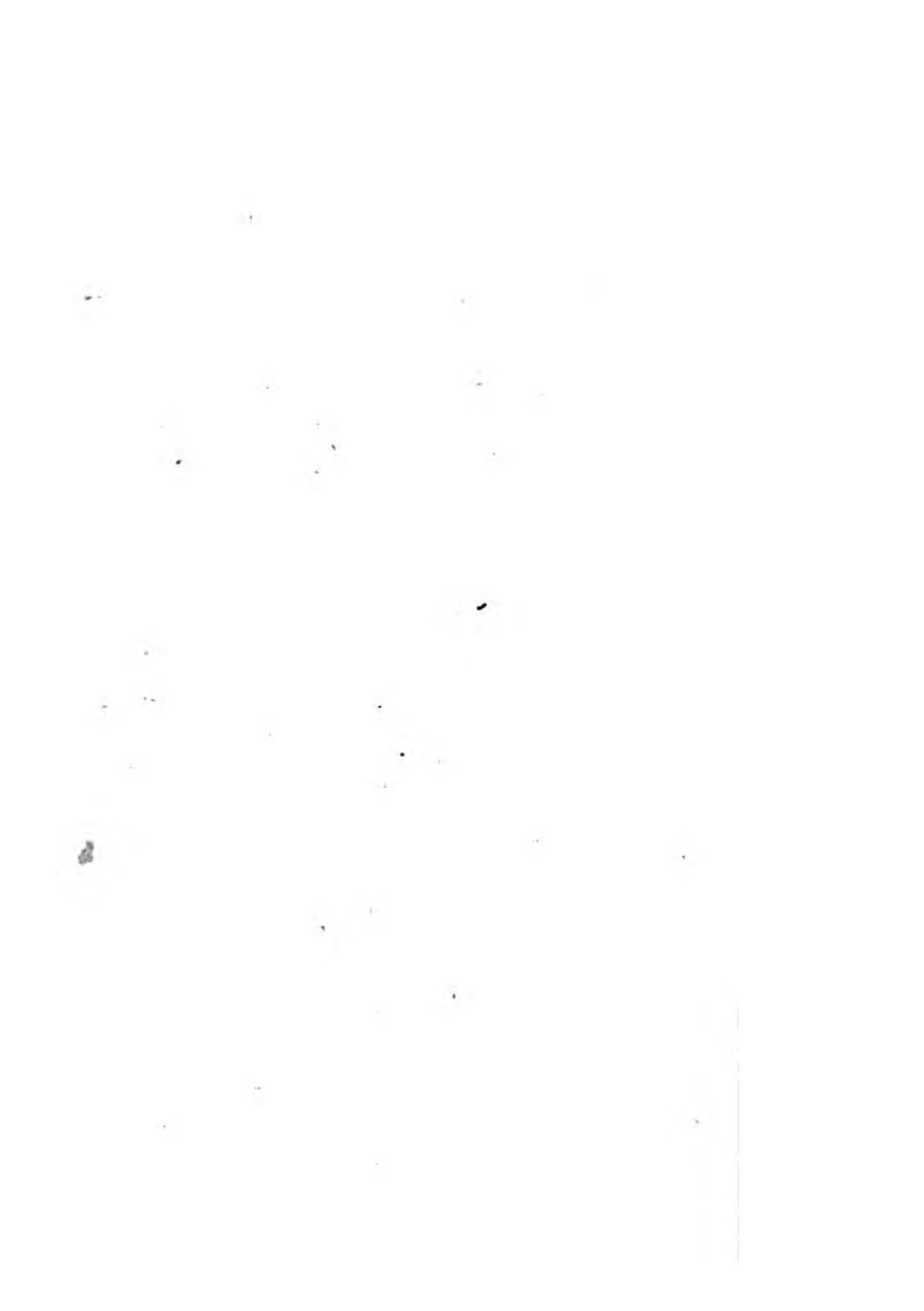
H. H. ... 1.

~~*D. ... 2. ... 11. ... Draw.*~~

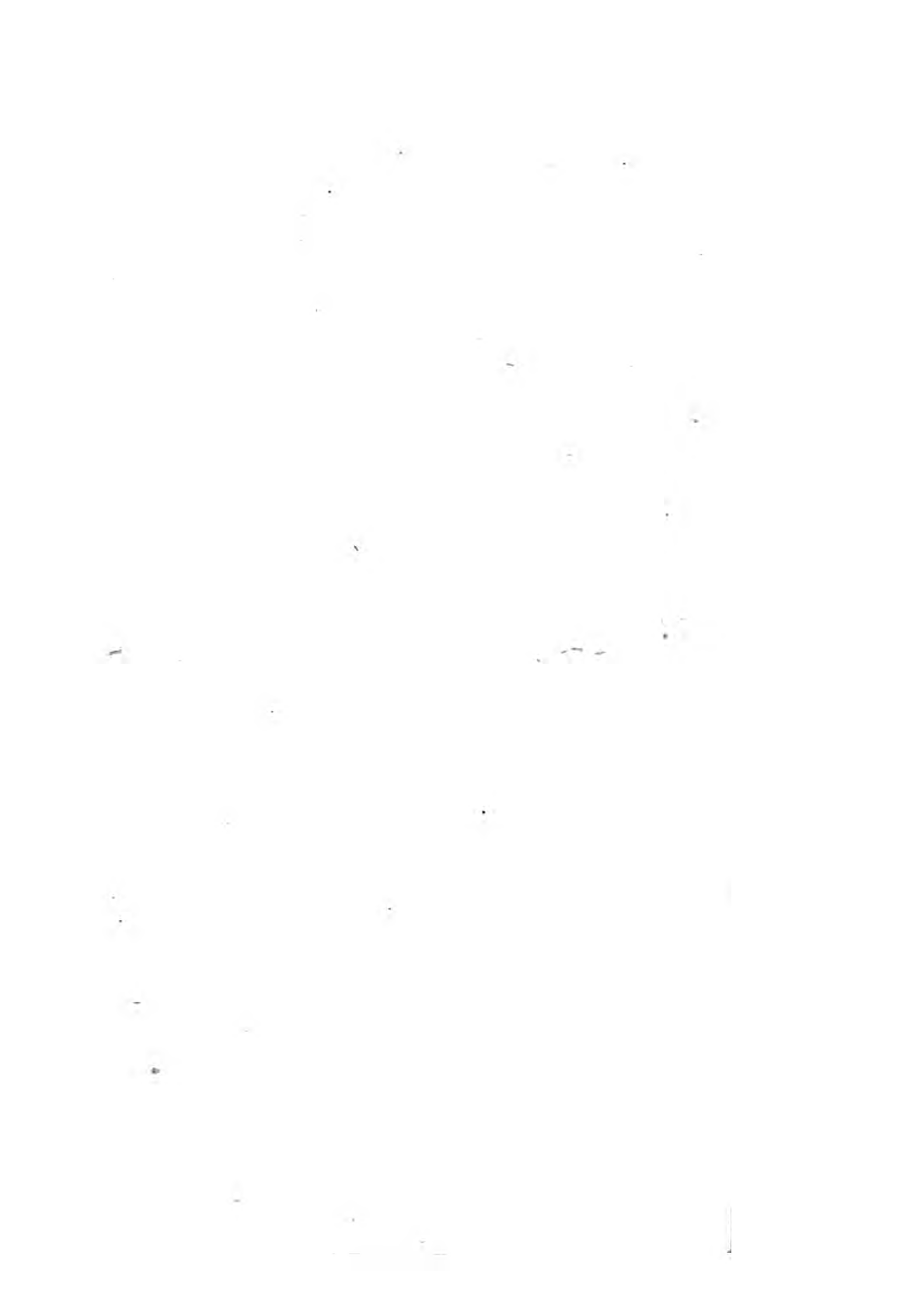
UNS 158 a. 21

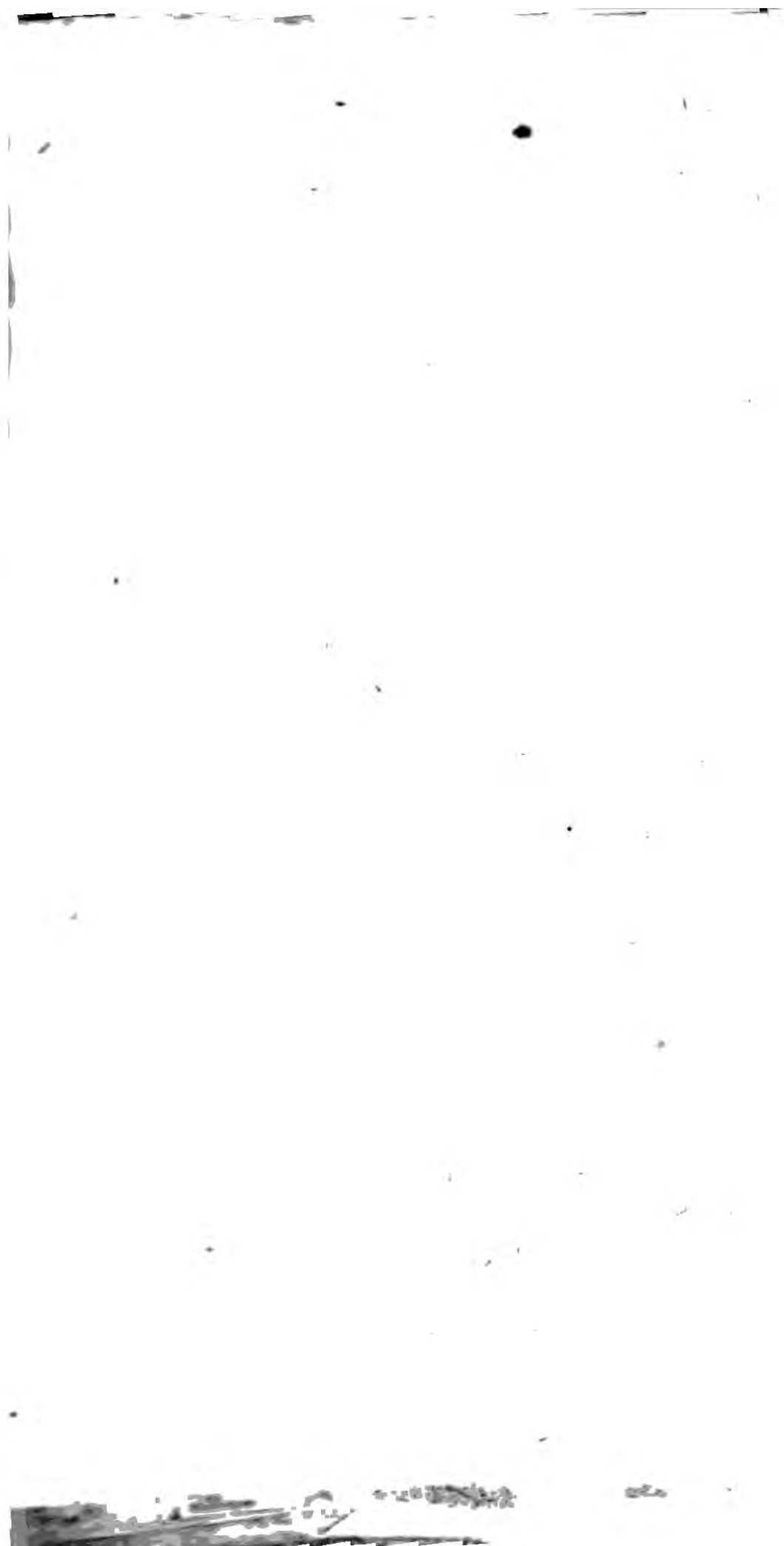


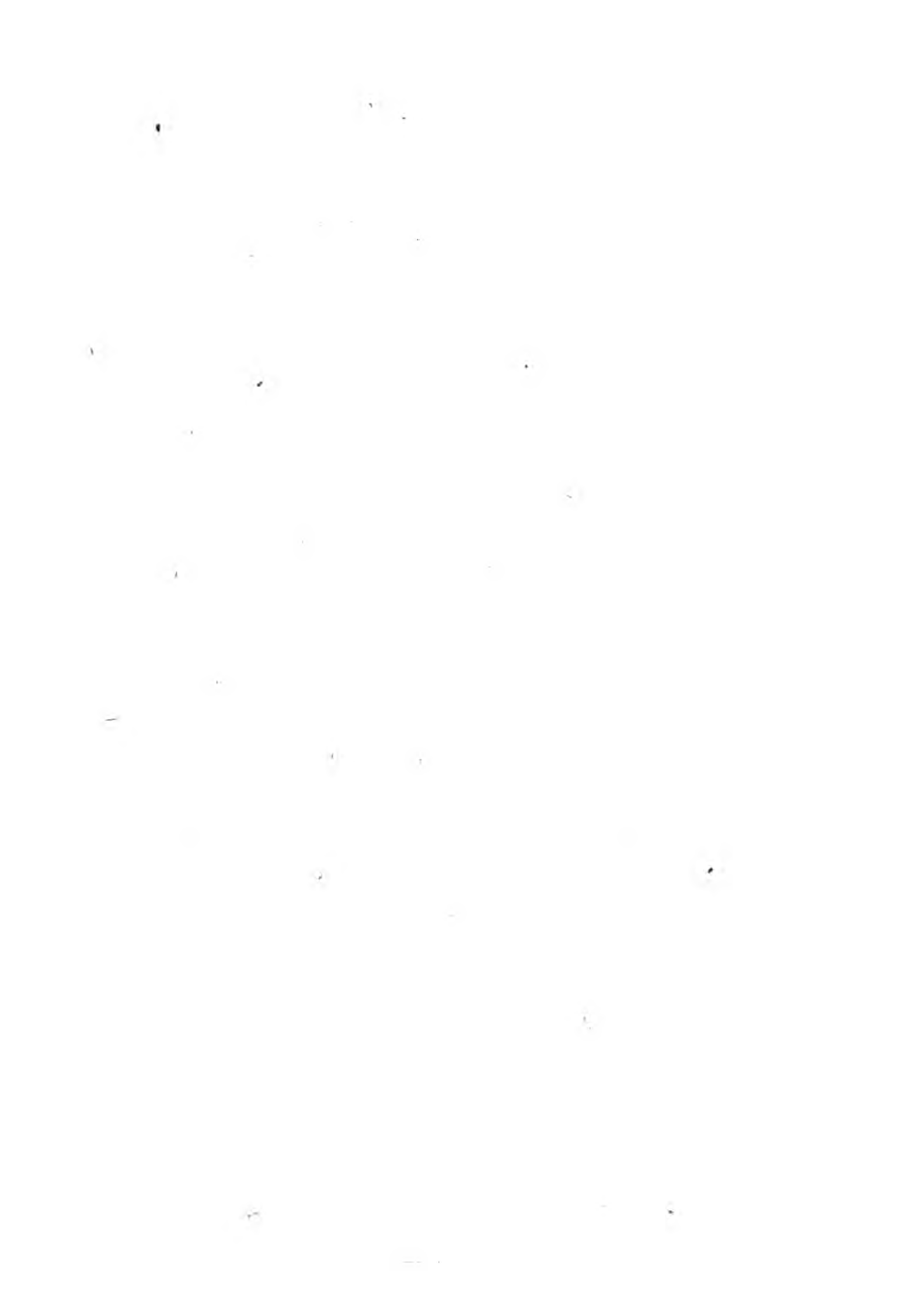
















*L. B. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS
Chambellan de S. M. le Roy de Prusse
de l'Academie Royale des Sciences de Berlin
né le 24 Juin 1704.*

Peint par la Marquise d'Argens

Grave par JF Schleuen

HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES

PAR
M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELAN de S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE,
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE BERLIN.



TOME I.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER

1765.




À
SA MAJESTÉ
IMPERIALE
L'IMPERATRICE

DE

TOUTES LES RUSSIES.



MADAME.

 La protection éclatante, que Votre Majesté Impériale accorde à tous les gens de lettres, les oblige de montrer leur reconnoissance à une Princesse, qui en favorisant les arts accroit leur gloire, & rend plus estimables & plus respectables

* 2

bles aux yeux de l'Univers
ceux qui les cultivent. Votre
Majesté, imitant les vertus
d'Auguste, assure l'admiration
de la posterité au siècle
qu'Elle illustre : tous les gens
de lettres, qui ont vécu de-
puis cet Empereur Romain,
l'ont chéri autant pour avoir
protégé Virgile & Horace,
que pour avoir porté au plus
haut point la puissance des
Romains. Les seuls bien-
faits des Princes, dont les
hommes se ressentent, dans
les siècles les plus éloignés
de

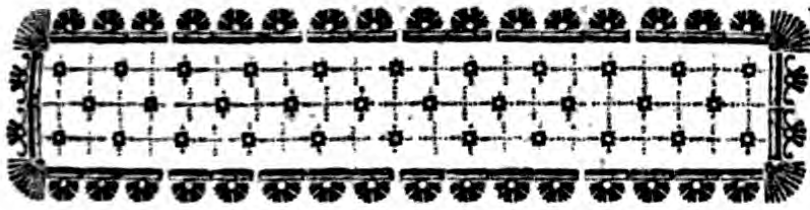
de ceux où ces Princes ont vécu, ce sont des loix que leur équité perpétue, & des arts qui par leur utilité font le bonheur de la Société. Votre Majesté Impériale, dont les lumières sont égales à celles des plus grands Princes, persuadée de ces vérités les met en pratique de la manière la plus sage. Puisset-elle jouir long tems de la gloire qu'elle s'acquiert, & gouverner en paix un vaste Empire, où les peuples, heureux par les bienfaits qu'elle

répand sur eux, & par les
moyens qu'elle leur fournit
d'acquérir de nouvelles con-
noissances, transmettront à la
posterité les vertus de leur
Auguste Souveraine. J'ai
l'honneur d'être avec le plus
profond respect.

MADAME

De Votre Majesté Imperiale

Le très humble & très obéissant serviteur,
Le Marquis d'Argens.



P R E F A C E.



Si le tems qu'on emploie à composer un ouvrage pouvoit assurer un auteur de sa bonté, j'oserois me flater que celui que je donne au public, merite quelque estime, car j'ai employé trente six ans à le mettre dans l'état où je le donne aujourd'hui: mais l'on fait que les livres qu'on a composés quelquefois avec le plus de soin, reussissent moins que ceux qu'on a écrit avec beaucoup moins de peine.

Si quelque chose me rassure, c'est que les différentes esquisses que j'ai données plusieurs fois de cet ouvrage, sous le titre de *Memoires secrets de la Republique des Lettres*, ont été reçues très favorablement du Public. Enfin après avoir

)

pres-

P R E F A C E.

pressenti son gout je lui présente mon livre dans l'état où j'ai cru qu'il devoit être, pour répondre à l'idée que j'avois conçue. Mon projet a été, que mon ouvrage put servir de Bibliothèque locale à ceux qui en ont une très ample, & de Bibliothèque Universelle à ceux à qui leur situation ou la médiocrité de leur fortune ne permet pas d'avoir un grand nombre de livres. J'ose me flater que j'ai réussi dans mon dessein, & j'éprouve par moi même tous les jours l'utilité du livre que je donne au public, puis qu'il me sert d'un repertoire, dans lequel je trouve la suite des progrès de l'esprit humain, & la marche qu'il a faite pour parvenir au point où il est aujourd'hui; c'est ce qui m'a fait donner à mon ouvrage le titre sous lequel il paroît.

Quoique je fasse l'extrait & l'examen non seulement des opinions & des ouvrages de tous les auteurs connus, dans toutes les nations de l'Europe, mais encore un précis de leur vie, on ne trouvera
dans

P R E F A C E.

dans mon livre ni personnalités ni injures, parceque c'est l'instruction de mes lecteurs que j'ai eue en vùe, & non pas le plaisir de médire, ou la fausse gloire de briller en cherchant à ravalier le merite.

J'aurois pu éviter de faire ici une preface; la premiere partie de cet ouvrage n'étant employée qu'à en faire connoitre le but & l'utilité; je me contenterai donc de dire un mot sur l'arrangement des matieres, qui sont contenues dans cet ouvrage. Comme mon dessein a été de rassembler tous les differens genres de littérature, dans les quels les auteurs anciens & modernes les plus célèbres se sont distingués, & de mettre sous un seul point de vue ce qu'ont dit & ce qu'ont écrit les savans les plus illustres, qui se sont succédés de siecle en siecle, pour qu'on put juger plus aisément de leurs talents & de leurs defauts, & montrer par là les progrès de l'esprit humain, j'ai divisé mon ouvrage en quatre parties

P R E F A C E.

principales : la premiere regarde les theologiens anciens & modernes, la seconde les philosophes, la troisieme les historiens, & la quatrieme les Poëtes.

J'ai fait, en parlant des ouvrages de ces auteurs célèbres, un court abrégé de leur vie, parce que les actions des hommes servent beaucoup non seulement à expliquer le veritable sens que l'on doit donner à plusieurs endroits de leurs écrits, mais encore à faire connoître le degré de croïance qu'on doit leur accorder. Lorsque je n'ai pu placer dans le texte de l'ouvrage l'abrégé de la vie des écrivains dont je parle, je l'ai mis dans les notes qui se trouvent au bas du texte.

Les notes m'ont servi essentiellement à deux choses ; premierement à y placer les passages originaux, que je traduis dans le texte, pour être les garants de ma bonne foi ; en second lieu pour y traiter quelques questions très serieuses, faites uniquement pour les savans, & qui auroient jetté trop de longueur & de diffusion

P R E F A C E.

fusion dans le texte; enfin j'ai profité de ces notes pour l'utilité des personnes qui ne peuvent pas avoir une grande Bibliothèque, & qui sont bien aise de voir les passages originaux qu'on critique ou qu'on loue dans un auteur; c'est d'ailleurs le seul moien de le faire parfaitement connoître, & de ne pas lui prêter très souvent ce à quoi il n'a jamais pensé: c'est là le défaut de bien des Journalistes, & c'est celui qui regne le plus dans les ouvrages de l'Abbé Des-Fontaines, qui quoique très peu savant n'étoit pas un écrivain sans mérite.

J'ai fini mon livre par une Dissertation sur les auteurs Hébreux, j'en ai fait une classe particulière. Ces écrivains n'intéressent que les savans; les gens du monde, qui aiment & cultivent les belles lettres, s'embarassent peu du Talmud & des Rabins: cependant j'ai taché de rendre cette Dissertation intéressante par les anecdotes que j'y ai placées. Comme mon ouvrage est écrit pour toutes les nations

P R E F A C E.

qui aiment les sciences, & que je parle de tous les auteurs qui ont acquis de la reputation, selon le genre d'étude auquel ils se sont appliqués, on trouve souvent ensemble des écrivains de différente nation; par exemple l'éloge des fables de M. Gellert se trouve réuni à celui des fables de Phédre & de la Fontaine.

Si j'osois me flater, que quarante années d'une étude assidue aient pu m'apprendre quelque chose, je dirois en finissant cette préface, qu'un homme en lisant avec attention l'ouvrage, que je donne au public, peut savoir en six semaines ce qui m'a coûté à apprendre tout le tems de ma vie.



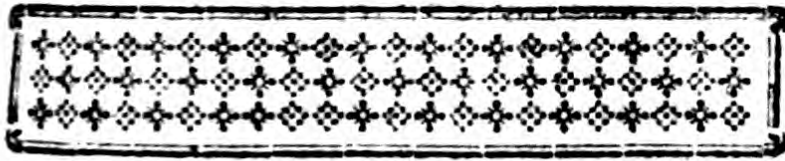
MEMOI-

M É M O I R E S
S E C R E T S
E T U N I V E R S E L S
D E L A
R E P U B L I Q U E
D E S
L E T T R E S.

Tom. I.

A





LETTRE PREMIERE.

M O N S I E U R,

Je ne puis vous refuser ce que vous exigez avec tant d'empressement: je consens de vous envoyer mes reflexions sur l'état présent de la Republique des Lettres; & j'espere vous persuader, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire plusieurs fois, qu'une Reforme dans l'Empire Littéraire seroit nonseulement profitable, mais encore très nécessaire au bien & à l'instruction de toutes les nations Européennes.

Depuis long tems les Savans se sont approprié le droit de ne point assez respecter le Public; quand je dis les Savans, j'entends même ceux de la premiere classe. Il n'en est presque aucun d'entr'eux, qui ne soit responsable de quelque erreur qui s'est introduite par ses Ecrits; cependant personne ne s'avise de leur représenter les dommages qu'ils causent dans la Société. On leur pardonne plusieurs défauts en faveur des excellentes choses qu'ils ont produites, & par un abus très nu-

sible on ne condamne hautement que les mauvais Auteurs. La critique qu'on en fait est inutile : un Livre fade & mal écrit tombe ordinairement de lui même, sans qu'il soit besoin d'en montrer le faux & le ridicule. Il n'en est pas de même des fautes des grands Hommes, la prévention le respect & le tems en font insensiblement des Maximes, qu'on regarde comme certaines & auxquelles on n'ose contredire.

Il seroit donc très-utile, *Monsieur*, ainsi que je vous l'ai dit souvent, qu'il y eût dans la Republique des Lettres un Tribunal Souverain, qui jugât des Ouvrages des grands Hommes avec l'impartialité qui conviendrait à des Magistrats qui representeroient les neuf Muses, & qui seroient les Substituts d'Apollon. Vous direz peut-être qu'on a assez de ces Tribunaux composés par les Journalistes; mais ce n'est point du tout dans ce goût que je voudrois que celui que je propose fût établi. Les Journalistes ne parlent guère que des Livres nouveaux : ils donnent également des Extraits des bons & des mauvais Ouvrages; il y a déjà longtems qu'on les accuse de partialité, & qu'on leur reproche de se ressentir du vice interne, qui cause tant de maux dans la Republique des Lettres. Il
fau-

DE L'ESPRIT HUMAIN. 5

faudroit que les Juges dont je vous parle , ne fissent aucune mention des Auteurs subalternes, leur oubli seroit une marque de réprobation; le Public, qui ne s'ennuyeroit point à lire les Extraits des mauvais Livres, sauroit à quoi s'en tenir. Ils entreroient au contraire dans le détail des beautés & des fautes des bons Auteurs tant anciens que modernes: ils déveloperoient au Public les causes des erreurs des grands Hommes; ils lui fourniroient un moyen pour s'en garantir, ils parleroient des intrigues littéraires; & montreroient les ressorts cachés qui font agir les Savans. Il est vrai qu'en agissant de cette manière ils détruiroient le culte superstitieux qu'on rend à certains Auteurs, qu'ils en obligeroient plusieurs à être plus circonspects, & à ne point tant compter sur les préjugés & la prévention; mais le dommage, que recevraient ces Ecrivains, seroit bien peu de chose en comparaison du profit & de l'utilité qu'en retireroient tous les hommes, qui peu à peu s'accoutumeroient à ne recevoir une opinion qu'après l'avoir mûrement examinée: ils ne regarderoient plus un sentiment comme certain, parce qu'un tel Savant l'auroit soutenu: ils consulteroient la Raison avant que d'y acquiescer; l'esprit de parti, l'entêtement, la

fausse confiance, tout cela se dissiperoit dès que la lumière naturelle seroit consultée, & qu'un Savant ne seroit cru qu'autant qu'on verroit qu'il ne voudroit point l'obscurcir.

Pour venir aisément à bout de détromper les hommes des préjugés, qu'ils ont reçus dans les différens partis auxquels ils se sont attachés, il faudroit d'abord leur faire connoître, d'une manière évidente, les contrariétés & les erreurs qu'il y a dans les Ecrits des plus grands Ecrivains: ils verroient alors la nécessité de ne point adopter en général toutes les opinions qui sont dans un Auteur estimé: un Cartésien ne suivroit plus Descartes que dans ce que ce Philosophe a dit de vrai: un Péripatéticien condamneroit les absurdités qui se trouveroient dans Aristote: un Moliniste n'adopteroit plus un sentiment pernicieux, parce qu'il est dans le Livre d'un Jésuite: un Janséniste ne heurteroit point le Bon Sens, dans toutes les occasions où il s'agiroit des intérêts des Auteurs de son parti: un Protestant ne soutiendrait plus opiniâtement les défauts, qui se trouvent dans les Ouvrages des Ecrivains de sa Communion; on distingueroit dans tous les Païs, dans toutes les Religions, le beau & le solide du faux brillant & du mauvais.

Les

Les Auteurs qui voudroient suivre leurs passions & agir de mauvaise foi, trouveroient les esprits prévenus contre leurs ruses; leurs discours ne feroient aucun effet, quelque mérite qu'ils eussent d'ailleurs. Comme on connoîtroit les raisons secrètes qui les font agir, qu'on sauroit que les plus grands Savans sont sujets à se laisser emporter aux mouvemens de leur colére, de leur haine, de leur vanité & de leur présomption, on auroit soin de ne leur pas donner plus de croyance qu'il ne leur en est du.

Je pense donc, *Monsieur*, être fondé à soutenir que la première chose que devrait faire le Tribunal, chargé de reformer les abus qui se sont introduits dans la République des Lettres, seroit de faire connoître le véritable caractère des Savans en général, de dévoiler tous les mystères cachés de la Littérature, & de mettre au grand jour des choses qui ne paroissent si respectables au Public, qu'à cause du voile obscur dont on les cache. La manière dont il faudroit s'y prendre pour en venir facilement à bout fera *Monsieur*, le sujet des réflexions suivantes.

§ II.

Qu'il est aisé de se convaincre, par la diversité des opinions & la contrariété des sentimens

des Savans, qu'il y a plusieurs Erreurs dans leurs Ouvrages.

Pour prouver aux hommes la nécessité d'examiner les Opinions des Savans, avant que de les adopter comme des vérités incontestables, il faudroit qu'on leur montrât, d'une façon claire & évidente, la contrariété & l'opposition qui se trouvent entre les sentimens des meilleurs Ecrivains; & qu'il n'y a aucune raison pour croire aveuglement un Auteur plutôt qu'un autre, dès qu'ils sont tous les deux également estimés. N'est-il pas étonnant qu'une personne embrasse dès sa jeunesse les opinions d'un Philosophe ou d'un Théologien: que pendant tout le cours de sa vie elle ne réfléchisse pas un instant sur le parti qu'elle a pris; & qu'elle ne daigne pas songer que, puisque des gens de mérite ont pensé & pensent encore différemment, il se pourroit faire qu'elle fût dans l'erreur? Je ne doute pas que si l'on faisoit voir aux hommes, combien cette croïance aveugle aux sentimens particuliers de quelques Savans est contraire à la Raison, ils ne revinssent de leurs préjugés. Pourquoi, leur diroit on, suivez-vous plutôt saint Augustin que saint Thomas, Aristote que Descartes; si vous n'avez jamais examiné les raisons qu'on oppose à vos Maîtres?

Des

DE L'ESPRIT HUMAIN. 9

Des habiles gens, répondroient-ils, nous ont assuré que leurs sentimens sont fort bons, nous croions ne pouvoir mieux faire que de suivre le goût des Connoisseurs, & de nous soumettre à leurs lumieres. Ce que vous dites, leur repliqueroit-on, n'empêche point que vous ne deviez examiner, par vous-mêmes & avec soin, les opinions que vous embrassez; parce qu'il se peut que ces Savans, en qui vous vous confiez, vous trompent. Quelle certitude avez-vous qu'ils ne soient pas dans l'erreur eux-mêmes? Ne voyez-vous pas de grands Hommes qui les en accusent? Assûrez-vous donc, autant qu'il est en votre pouvoir, que vos Conducteurs ne vous égarent point. Si vous vous appercevez qu'ils vous ont écartés du bon chemin, choisissez en d'autres dont les avis & les préceptes soient plus conformes à la Raison.

Pour que ces discours fissent beaucoup d'impression sur les esprits, il faudroit les fortifier par des exemples pris dans les événemens littéraires & dans les disputes qui arrivent tous les jours. Quelque crédule qu'on soit, quelque respect servile que l'on ait pour les Ouvrages des Savans auxquels on s'est attaché, il est impossible en examinant le sort qu'ont eu les opinions des

Auteurs, qu'on a regardés avec le plus de vénération, de ne pas comprendre combien il est ridicule de recevoir un sentiment comme une vérité qu'on ne peut révoquer en doute, par cela seul qu'on le trouve dans les Livres de certains Philosophes ou de certains Théologiens. Il n'est aucun Ecrivain dont quelque principe n'ait été vivement attaqué par plusieurs autres.

C'est-là une marque essentielle des défauts qui doivent nécessairement se trouver dans les Ouvrages qui sortent des meilleures plumes. Car enfin si ce n'est pas celui qu'on réfute qui a tort, c'est donc celui qui veut ou qui prétend réfuter; il est donc sûr qu'il y a pour le moins la moitié des Savans, qui ont soutenu des erreurs. L'on ne seroit point fondé à dire, que les bons Auteurs n'ont eu que des Adversaires de la seconde classe: ils en ont trouvé au contraire qui avoient une réputation aussi grande que la leur; Aristote a écrit contre Platon, Descartes contre Gassendi, Locke contre Malebranche, Arnaud contre Claude, le Clerc contre Bayle.

La

1 Saint Thomas s'est servi de la Méthode d'Aristote avec tant de succès, pour expliquer la Doctrine de l'Eglise Romaine, que Buccer, un de des plus grands en-

La diversité des sentimens des plus fameux Ecrivains d'une Secte, d'une Communion différente, n'est point encore le plus grand motif, qui doit engager les hommes à se défier du crédit qu'un grand nom s'est acquis dans la Republique des Lettres: les éloges & les critiques que les Savans d'un même parti ont fait, selon les tems & les occasions, des Ouvrages du même Auteur, prouvent encore mieux combien leurs jugemens sont quelquefois peu solides, & combien il est nécessaire de les examiner avant que de s'y soumettre. Peu de tems après qu'on eut commencé à enseigner à Paris la Philosophie d'Aristote, Saint Bernard mit tout en œuvre pour la faire défendre: un Concile tenu en 1209, sous Philippe le Bel, fit brûler la Métaphysique de ce Philosophe; cependant tous les Théologiens les plus renommés du XIII. XIV. & XV. Siècle le regardèrent comme un Génie supérieur. St. Thomas, si l'on en croit un habile Jesuite¹, lui fut redevable de la Méthode dont il se servit pour expliquer la Religion. On peut donc dire qu'

Aristote

remis qu'elle ait eu, avoit coutume de dire: *Qu'on supprime les Ouvrages de Saint Thomas & je détruirai l'Eglise Romaine.* Ce fut cette Méthode prise d'Aristote qui ren-

Aristote du tems de St. Thomas étoit regardé comme un Auteur non seulement distingué; mais comme très nécessaire. Quelques années après son crédit augmenta, & peu s'en fallut qu'on ne le considérât comme un Pere de l'Eglise; lorsque tout à coup il s'éleva contre lui de terribles Adversaires; Luther, Calvin, tous les Reformateurs condamnèrent ses Ecrits. Ils sembloient être autorisés dans leurs sentimens par la décision d'un Concile & par l'autorité d'un Pere de l'Eglise; mais leurs rudes attaques redoublèrent la vénération, que les Catholiques avoient déjà pour ce Philosophe, & tandis que les Protestans s'acharnèrent à détruire sa reputation, l'esprit de parti, qui se joignit aux anciens préjugés, lui assûra un Empire absolu sur tous les Docteurs de la Communion Romaine.

Quel auroit été l'étonnement des Peres, qui dans le Concile avoient fait brûler les Livres d'Aristote, s'ils fussent revenus dans
ce

dit la Doctrine de notre Religion si redoutable à tous les Novateurs des derniers siècles, que ne pouvant y résister ils entreprirent de la décrier en déclamant contre les Scholastiques & principalement contre Aristote. *Rapin, Reflexions sur la Philosophie* Pag. 450.

² Sepulveda, l'un des plus savans hommes du XVI. Siècle, ne point hésité à le placer (*Aristote*) parmi les

ce monde, s'ils eussent vu que ceux qu'on traitoit comme Hérétiques, & qu'on chassoit du Corps de l'Eglise, soutenoient leurs sentimens; & que les Orthodoxes, ou ceux qui prétendoient l'être, y étoient directement opposés. Je me représente toute l'ardeur du zele de St. Bernard, pour ne pas dire toute sa colere, car ce bon Saint étant naturellement assez bilieux, je ne doute pas qu'il n'eût prêché une seconde Croisade contre les Sectateurs d'Aristote: il y a bien de l'apparence qu'elle n'auroit pas eu plus d'effet que celle qu'on avoit entreprise sur sa parole, & qui avoit fort décrédité ses oracles. Les Adversaires des Protestans étoient trop prévenus en faveur du Philosophe Grec, on ne parloit de rien moins que de le canoniser: plusieurs Docteurs² écrivirent pour démontrer la certitude de son salut: Saint Bernard, malgré son zele pour l'extirpation du Mahométisme, auroit couru risque d'être regardé lui-

Bienheureux; il a soutenu publiquement son opinion & par écrit. Le Jesuite Gretserus le reprend d'avoir été trop hardi; mais néanmoins il avoue qu'il incline en faveur d'Aristote aussi-bien que Sepulveda, dont il n'improove en cela que la façon de parler affirmative. *Bayle, Dict. Hist. & Crit. Tom. I. pag. 328. Art. Aristote Remarq. v.*

lui-même comme hérétique; peut être *Jui* auroit on fait souffrir l'équivalent des maux qu'il causa au savant Abelard.

Le tems a fait dans la suite beaucoup plus que tous les Ennemis d'Aristote n'auroient osé se promettre. Ses plus grands partisans sont devenus ses plus irréconciliables Antagonistes, & les Docteurs Catholiques, qui sur la fin du dernier Siecle se sont le plus distingués par leurs Ecrits contre les Protestans, ont décrié d'une terrible maniere la Philosophie péripatéticienne: la chance a tourné contre Saint Thomas en faveur de Saint Bernard; & malgré les efforts d'un parti considérable le Cartésianisme a entièrement pris le

3 Presque tous ses Ouvrages (*d'Aristote*), mais principalement ses huit Livres de Physique, dont il y a autant de Commentateurs différens que de Régens de Philosophie, ne sont qu'une pure Logique: il y parle beaucoup & il n'y dit rien. Ce n'est pas qu'il soit diffus, mais c'est qu'il a le secret d'être concis & de ne dire que des paroles. *Maleb. Recher. de la vérité Liv. V. chap. II. pag. 318.*

4 Le principal défaut de la Physique d'Aristote n'est pas qu'elle soit fausse, mais c'est au contraire qu'elle est trop vraie, & qu'elle ne nous apprend que des choses qu'il est impossible d'ignorer. Car qui peut douter que toutes choses ne soient composées de matiere, & d'une certaine forme de cette matiere? Qui peut douter qu'a-

le dessus. Arnaud, Malebranche³, Nicole,⁴ ont traité Aristote d'une manière aussi méprisante que celle, avec laquelle Luther⁵ en avoit parlé. Il sembloit que le crédit de ce Philosophe dût être entièrement éteint, puisque les Catholiques se réunissoient avec les Protestans contre lui: la Fortune le favorisa & le tira de ce mauvais pas; la haine du Port Royal contre les Jésuites lui a assuré l'approbation de toute la Société. Dans le fond, il ne pouvoit pas manquer d'avoir des Sectateurs, car si les Jésuites eussent suivi les opinions de Descartes, le Port-Royal & les Jansenistes auroient embrassé celles des Péripatéticiens.

Lors-

fin que la matiere acquière une nouvelle manière & une nouvelle forme, il faut qu'elle ne l'eût pas auparavant, c'est-à-dire, qu'elle en eût la privation? Qui peut douter enfin . . . que tout dépend de la forme, que la matiere seule ne fait rien, qu'il y a un lieu, des mouvemens, des qualités, des facultés? Mais après qu'on a appris toutes ces choses, il ne semble pas qu'on ait rien appris de nouveau. *La Logique ou l'art de penser Second Discours* pagg. 44. & 45. Il semble que ce passage soit copié sur celui qui le suit, & que les Ecrivains du Port-Royal n'ayent fait que traduire les Discours de Luther.

³ *Non mihi persuadebitis (dicit Lutherus) Philosophiam & subtilitatem illam de Materia, Motu, Infinito, Loco, Vacuo, Tempore, quæ fere in Aristotele sola discimus; talia*

Lorsqu'on examine avec un peu d'attention cette variation, dans les sentimens des Docteurs d'une même Communion, que l'on se convainc d'une maniere évidente des changemens subits, qui arrivent dans leur façon de penser, n'est il pas aisé de voir combien peu de certitude il y a quelquefois dans les opinions soutenues par les Ecrivains les plus accrédités ? Si quelqu'un dans le quinzième Siècle eût ôsé dire qu'Aristote avoit écrit plusieurs absurdités, il eût passé pour un fou, peut-être pour un hérétique ; les choses ont bien changé depuis ce tems-là. Il y a trente ans qu'un

quæ nec intellectum, nec affectum, nec communes hominum morès quidquam juvent: tantum contentionibus ferendis, seminandisque idonea Gretser. in Augurat. Doctor. pag. 43. Remarquez que ce fut à cause de ces sentimens, que le Jesuite Gretser fit soutenir par deux Licentiés en Theologie, dont il étoit le promoteur, la These suivante *Lutherum non modo non fuisse Scholasticum, sed omnium subtiliorum sententiarum hostem & calumniatorum impudentissimum.* Je m'étonne qu'après cela il n'ait point encore pris envie aux Jesuites de Paris de faire soutenir publiquement, que tous les Ecrivains du Port-Royal n'ont été que des ignorans & des bêtes. Ils peuvent employer les mêmes raisons, dont Gretser se servit pour prouver que Luther étoit un Ane. *Scholasticus non est qui crassissimos, stupidissimos & ut sic appellem decumanos, prorsusque asininos contra Philosophiam commisit errores: Luthe-*

qu'un homme qui se piquoit d'avoir du génie oser à peine le louer ; la mode étoit venue de le décrier, de l'injurier, il falloit parler de lui avec mépris. Au contraire l'on ne disoit qu'avec beaucoup de circonspection que Descartes s'étoit trompé quelquefois. Un Jésuite Péripatéticien, pour avoir la liberté de parler hardiment du Philosophe François, fut obligé de maltraiter un peu le Philosophe Grec.⁶ Si cet Auteur eût écrit, dans le tems où nous sommes, il eût agi plus naturellement, il n'eût point cherché à compenser les choses aux dépens de son Maître ; il auroit dit purement

rus tales errores commisit ; non est igitur Lutherus Scholasticus. En changeant le nom de *Lutherus* en celui d'*Arnaldus* ou de *Nicollus* l'affaire seroit faite.

⁶ Les Péripatéticiens ont aussi leurs difficultés à résoudre, on n'en peut douter ; mais. . . il faut s'en tenir là, & raisonner. . . comme fit un grand Ministre d'Etat, il y a vingt-cinq ans. On lui conseilloit de ne point faire apprendre à son fils aîné l'ancienne Philosophie ; parceque, lui disoit-on, il n'y a dans cette Philosophie que des niaiseries & des folies. On m'a dit aussi, répondit-il, qu'il y a bien des fadaïses & des chimères dans la nouvelle : ainsi, continua-t-il, folie ancienne, folie nouvelle, je crois qu'aïant à choisir, il faut préférer l'ancienne à la nouvelle. *Suite du Voyage du monde de Descartes pag. 106.*

ment & simplement, *il y a dans le Cartésianisme plusieurs principes évidemment faux.* Les Locke, ⁷ les Newton ont accoutumé les hommes à entendre condamner sans ménagement les erreurs de Descartes, ils n'ont cherché aucun adoucissement dans leur façon de les découvrir; d'autres Savans viendront un jour, qui peut-être agiront de même à leur égard. Cependant loin que les bons Auteurs, qui se succèdent les uns aux autres, aident à découvrir certaines difficultés, ils ne font qu'en augmenter le nombre; ils détruisent les Principes de leurs prédécesseurs, pour en établir d'autres qui sont renversés par ceux qui les suivent. Rien n'est plus instructif, pour se persuader la nécessité de ne point accorder une croyance aveugle aux Savans les plus renommés, que

7 Il y a des gens qui voudroient nous persuader que l'étendue & le corps sont une même chose; mais ou ils changent la signification des mots. . . . eux qui ont si sévèrement condamné la Philosophie, qui étoit en vogue avant eux. pour être trop fondée sur le sens incertain ou sur l'obscurité illusoire de certains termes ambigus qui ne signifient rien, ou bien ils confondent deux idées. *Locke Essai Philos. sur l'Entend humain Liv. II, Chap. XIII. pag. 133. §. II.*

Il faut que ces gens-la ayent la vûe bien perçante pour voir certainement que je pense, lorsque je ne le

que de contempler d'un œil Philosophique la circulation des différens Systèmes, sans remonter plus haut qu'à ce dernier Siècle. Gassendi a succédé à Aristote, Descartes à Gassendi, Locke & Newton à Descartes; qui fait si dans quelques années les successeurs de ces derniers ne commenceront pas à paroître ?

Ce n'est pas dans les seules Matières de Philosophie & de Théologie, que les Savans de la première classe ont des sentimens directement opposés: ils ne s'accordent pas quelquefois dans les choses qui paroissent les plus claires; & l'on auroit presque raison d'assurer, qu'ils veulent se divertir au dépens du Public assez dupe pour entrer avec feu dans leurs démêlés & pour prendre part à toutes leurs querelles de quelque nature qu'elles soient.

Est.

saurois voir moi-même. Ils voient que les Chiens & les Eléphants ne pensent point, quoique ces Animaux en donnent toutes les démonstrations imaginables, excepté qu'ils ne nous le disent pas eux mêmes. Il y a en tout cela plus de mystère, au jugement de certaines personnes, que dans tout ce qu'on rapporte des Freres de la Rose-Croix, car il paroît plus aisé de se rendre invisible aux autres, que de faire que les pensées d'un autre me soient connues, tandis qu'il ne les connoit pas lui-même. *Id.*
Liv. 1. Chap. 1. pag. 8.

Est-il rien qui montre avec plus d'évidence les erreurs des Savans, l'incertitude de quelques-unes de leurs opinions, que les disputes qui se sont élevées, dans ces derniers tems, au sujet des Anciens & des Modernes? Il y a eü dans les deux partis d'habiles gens. Les Despréaux, ⁸ les Racine, ⁹ les Toureil ¹⁰ ont soutenu les interêts d'Homere, de Pindare, de Sophocle, d'Euripide, &c. Les Fontenelle, ¹¹ les la Mothe, ¹² les Bayle ¹³ ont critiqué

⁸ Réflexions sur le Traité du Sublime de Longin, &c.

⁹ Voyez la Préface de la Tragédie d'Iphigénie.

¹⁰ Mais qu'un homme, fort sensé d'ailleurs, affirme d'un ton dogmatique & décisif que les Maitres de l'Art en ont violé toutes les regles, qu'un vieux respect d'âge en âge nous fascine l'esprit, & que les modeles domestiques nous dispensent de consulter les modeles étrangers; il me permettra de croire qu'il veut se jouer de la Raison, & voir jusqu'où peut aller la licence du paradoxe. *Toureil. Disc. pronon. dans l'Academie. Tom. I. pag. 76. Edit. de Hollande in 12.*

¹¹ Voyez Digression sur les anciens & les Modernes.

¹² Discours sur l'Ode, Oeuvres de la Mothe Houdart, Tom. I.

¹³ Dict. Hist. & Crit. dans l'Article d'Homère.

¹⁴ Je connoissois un Jeune Poëte Turc, nommé Achmet Chelebi, qui parloit fort bien l'Italien; il m'apprie une chose assez particuliere, & qui eut servi infiniment à Madame Dacier dans ses disputes sur Homere. . . . Il me dit que la Langue Persane & l'Arabe étoient une des

critiqué vivement ces Auteurs. Fontenelle est allé jusqu'à soutenir que le stile d'Homere étoit aussi ridicule, que le seroit celui d'un Livre François qui seroit écrit en Bas-Breton, en Normand, en Languedocien & en Provençal. Un Auteur moderne lui a répondu quelque chose qui paroît assez sensé. ¹⁴

Des opinions aussi opposées, sur un sujet qui paroît si clair & si peu susceptible de contrariété, ne doivent-elles pas étonner ceux qui
sont

choses les plus essentielles à la versification Turque, par la quantité de mots & de tours de phrases qu'on étoit obligé d'emprunter de ces Langues étrangères, pour donner plus de force à la Turque & plus de douceur en même tems. . . . C'est ainsi que tous les Ouvrages qui sont pour les Savans doivent être écrits. Cette Langue s'appelle le Turc farci, on ne la parle que dans le Serrail & chez les Gens de Science. L'Arabe sert à donner plus de force, le Persan plus de tendresse, & le mélange de ces trois Idiomes ne fait qu'un langage plus parfait. Il y a, à la vérité, bien des Livres qui ne sont écrits que dans un seul idiome, tels sont principalement les Historiens, qui doivent être à la portée de tout le monde; mais pour les Poètes, surtout les bons, ils se servent du Turc, de l'Arabe & du Persan, selon qu'ils jugent qu'il convient à leurs Ouvrages. . . . J'ai réfléchi depuis que c'étoit avec quelque espèce d'injustice, que Mr. de Fontenelle avoit comparé Homere, lors qu'il avoit employé plusieurs Dialectes dans son Iliade, à un homme qui composeroit un Poème en Picard, en Champe-

font accoutumés à regarder les décisions des Savans comme des Oracles infallibles. Car enfin qu'y a-t-il de plus extraordinaire, que de voir un nombre considérable de Savans assurer qu'un Livre est écrit d'une manière pure & exacte; qu'il est instructif, amusant, rempli d'idées nobles: qu'il est le véritable modèle qu'on doit tâcher d'imiter: & de trouver une opposition formelle à ces sentimens par d'autres Savans, qui protestent que l'Ouvrage qu'on loue est ridicule; qu'il est rempli d'impertinences, de grossièretés, & qu'il faut n'avoir point de goût pour en aimer & en conseiller la lecture? S'il s'agissoit dans cette dispute d'un point de Philosophie ou d'un éclaircissement de Théologie, l'on ne seroit point surpris des contrariétés qui paroîtroient dans ces différentes opinions; mais de quoi est-il question? De la chose du monde la plus simple, de savoir si un Livre est bien ou mal écrit, s'il est instructif ou inutile. Dans cette opposition de sentimens on n'apperçoit aucun milieu

nois, en Languedocien & en Breton. Ces Idiomes n'ont point entr'eux le même rapport que les Dialectes différentes des Grecs. Il y a même apparence qu'il en étoit chez les Grecs comme chez les Turcs, c'est-à-dire,

lieu où l'on puisse les rapprocher. Il faut avouer que les Grecs n'ont été que de chétifs Ecrivains, ou il faut les regarder comme des Génies supérieurs. Il est donc évident qu'il y a plusieurs Savans, qui se trompent non-seulement dans les choses de spéculation; mais même dans celles qui sont les plus simples. Il faut être bien prévenu & bien aveuglé par les préjugés pour vouloir les croire sur leur parole, & pour regarder leurs assertions comme des décisions authentiques de la vérité.

Les Disputes littéraires ne produisent pas seulement des contrariétés dans les sentimens des Savans des partis opposés, elles en font encore naître plusieurs dans les opinions de ceux qui suivent le même Etendart; il se forme des divisions intestines dans toutes les Sectes.

Les partisans des Anciens ne s'accordent point entr'eux sur le mérite des Auteurs dont ils soutiennent la gloire: il s'en est trouvé plusieurs qui ont traité avec autant de mépris certains auteurs, que l'auroient pu faire les admirateurs outrés

que leurs Savans se servoient de ce qu'ils trouvoient de beau dans les Idiomes différens. Aussi voyons-nous que Pindare en a employé quelquefois deux différens dans ses Odes. *Mémoires de Mr. le Marquis d'Argens. pag. 281.*

outrés des Modernes: ils ont même donné dans d'aussi grands excès. Scaliger ¹⁵ a fait une sévère réprimande à Pierre Victorius & à Lambin, qui avoient écrit contre la latinité d'Ovide. Voilà des Savans en us, des Commentateurs célèbres des Anciens qui méprisent le stile d'un des plus polis Courtisans de la Cour d'Auguste; ils font une Secte particulière au milieu de la leur.

Il est arrivé la même chose chez les Sectateurs des Modernes. Plusieurs d'entre eux ont eu l'audace de s'élever non pas contre des Ecrivains ordinaires, mais contre leurs principaux Chefs.

§. III.

De la prévention des Savans en faveur de leurs opinions.

Lorsqu'on vient à considérer la bonne opinion que la plupart des Savans ont d'eux-mêmes, la prévention dans laquelle ils sont en faveur de leurs sentimens, on est aisément convaincu de la nécessité de ne les adopter qu'après les avoir bien examinés. Les femmes ne sont pas plus jalouses de leur beauté, qu'un
Homme

¹⁵ *Petrus Victorius de Ovidio non veritus sit dicere, cum ut Oratione & Versibus, ita vita & moribus enervatum . . . non longe ab hac temeraria sententia discedit Dionysius Lam-*

Homme de Lettres l'est de ses opinions. C'est de cette vanité que découlent, comme d'une source intarissable, ce nombre prodigieux d'Ecrits qui paroissent tous les jours. Un Savant fait quelquefois douze Volumes *in folio*, pour autoriser une sottise qu'il aura dite dans une Brochure de six feuilles. *Pauvre Public, il faut qu'on compte bien sur ta patience, sur ta bonté, & sur tes préjugés, pour espérer que tu prendras part à une dispute, qui dure depuis trente ans, & qui n'est survenue que par rapport à l'explication d'un Vers d'Horace, ou d'une conclusion tirée mal à propos d'un principe incertain!* Après un aussi long démêlé les combattans restent fermes dans leurs sentimens, s'attribuent l'honneur de la victoire, & reçoivent les complimens de leurs amis.

On doit avouer que c'est un tems bien mal employé, que celui qu'on a donné à la lecture des Ouvrages, qui naissent des démêlés de la plûpart des Savans. Je suppose qu'un homme parcoure aujourd'hui tous les Ecrits qu'occasionna la querelle de Bayle & de Jurieu: après s'être bien fatigué la tête, il aura la consolation

vincit, qui imperitissime eum malum latinitalis Auctorem vocat. Scalig. in confut. Fabulæ Burdonum, pag. 217.

folation de savoir que Mr. Jurieu disoit que Mr. Bayle n'étoit pas assez dévot, & que Mr. Bayle reprochoit à Mr. Jurieu qu'il faisoit de mauvaises prophéties; & que le Consistoire, ennuyé avec raison de toutes ces disputes, ordonna à Mr. Bayle de prier Dieu plus dévotement & de laisser Mr. Jurieu en paix. Ne voilà t'il pas une chose bien instructive, bien utile au Public, pour vouloir la lui apprendre par dix ou douze différens Ouvrages ¹⁶? N'est-ce pas être bien prévenu pour ses sentimens que de les soutenir d'une façon aussi opiniâtre?

L'entêtement des Savans pour leurs opinions est si grand, qu'il les prive des notions les plus claires, & les empêche de voir qu'ils approuvent quelquefois dans leurs Ouvrages ce qu'ils blâment dans ceux des autres. Saint Bernard fit condamner Abelard comme hérétique, pour avoir expliqué le Mystère de la Trinité de la même manière qu'il l'expliquoit

¹⁶ On peut voir dans la Vie de Mr. Bayle, qu'on a mise à la tête de son Dictionnaire Histor. & Crit., une fort longue énumération & très détaillée de tous ces différens Ouvrages, depuis la pag. 51. jusqu'à la pag. 83.

¹⁷ *Mens imago Dei est, in qua sunt tria, id est, Memoria, intellectus, & Voluntas. Memoriae tribuimus omne quod scimus etiam non inde cogitemus, Intelligentiæ tribuimus omne quod verum cogitando invenimus, quod etiam*

quoit lui-même. L'entendement, dit ce Saint, est l'image de Dieu¹⁷ : on trouve trois choses dans lui, la Mémoire, l'Intelligence & la Volonté : nous attribuons à la mémoire tout ce que nous savons, à l'Intelligence tout ce que nous croyons être véritable ; par la mémoire nous ressemblons au Pere, par l'Intelligence au Fils, & par la volonté au Saint Esprit. Le parallele que faisoit Abelard étoit aussi simple que celui-là. De même, disoit-il,¹⁸ que les trois propositions d'un Syllogisme ne font qu'une même vérité, de même le Pere & le Fils ne font qu'une même essence ; la *Majeure* représente le Pere, la *Mineure* le Fils, & la *Conclusion* le Saint Esprit. Il est certain que la comparaison d'Abelard étoit aussi orthodoxe que celle de Saint Bernard : toutes les deux disoient la même chose, tendoient au même but ; cependant Abelard fut condamné comme hérétique par la Cabale

memoriæ commendamus. Per memoriam Patri similes sumus, per Intelligentiam Filio, per Voluntatem Spiritui Sancto. Div. Bernard. Meditationes devotissimæ ad human. conditionis cognit. Seu Lib. de Anima Cap. 1. num. 6.

¹⁸ *Sicut eadem Oratio est propositio, & assumptio, & conclusio ; ita eadem essentia est Pater, & Filius, & Spiritus Sanctus.* Abæladi Oper. pag. 10.

bale de ses ennemis, & ce n'a été que longtemps après qu'on a reconnu son innocence & qu'on lui a rendu justice. Si Saint Bernard s'étoit expliqué dans les mêmes termes qu'Abelard, & que ce dernier se fût servi au contraire de ceux de Saint Bernard, on eût également trouvé matière à le condamner; on n'auroit plus dit alors qu'il admettoit trois Dieux, on l'eût accusé de détruire la Distinction des personnes, l'intelligence & la volonté n'étant point des qualités distinctes de l'Âme. On eût trouvé cent mauvais moyens pour le chicancer, tandis que Saint Bernard se seroit applaudi de la justesse de la comparaison du Syllogisme.

Dans tous les tems la prévention & l'amour propre, ont empêché les plus Savans de faire en certaines occasions usage de leur Raison. Ils se sont laissé emporter par leurs passions; ils ont loué ce qu'ils avoient blâmé, ils ont détruit d'une main ce qu'ils avoient élevé de l'autre. Rien ne prouve plus visiblement, combien il est dangereux de recevoir sans examen toutes leurs opinions, & de se laisser éblouir par leur nom. Quel est le Théologien Protestant qui ait eu plus de réputation que Mr. Jurieu? cependant il est allé jusqu'au point de faire un éloge pompeux de
So-

Socin, pour avoir le plaisir de flétrir la réputation de Mr. Bayle. Cet excès étonnant, auquel il s'est porté, lui a été vivement reproché par un des plus grands Hommes qu'il y ait eu en Europe. „ Un homme selon Socin, dit l'illustre Mr. de la Croze, ^{1^o} qui ignorerait Dieu, c'est à dire, un Athée excusable selon les principes de cet Hérésiarque, peut plaire à Dieu en vivant justement. Voilà des sentimens qui doivent enflâmer la bile de ceux qui crient si fort aujourd'hui contre un Auteur célèbre, qui n'est coupable que pour avoir dit, que les Athées n'ont point de principes qui puissent les empêcher de mener une vie réglée selon les hommes. Cette opinion ne leur attribue aucune bienveillance de la part de Dieu, & si elle peut nuire à la Religion, ce que je ne crois pas, après toutes les restrictions & les explications de l'Auteur, au moins faut-il avouer qu'elle est infiniment plus supportable, que le sentiment dont Socin fait le fondement de son Corps de Théologie. Cependant l'Auteur dont je parle est accusé de favoriser l'Athéisme, & cela dans des Livres pleins du fiel le plus amer; & Socin, dit-on, est un Auteur pour lequel

„on

• Dissert. Hist. sur divers, Sujets, Tom. I. pag. 150.

„on ne peut s'empêcher de concevoir de l'esti-
 „me lorsqu'on lit ses Ouvrages. Que peut
 „on dire d'une telle conduite, sinon que la
 „passion obscurcit souvent l'esprit de ceux
 „d'entre les hommes, qui se croient les plus
 „judicieux, & qu'elle les fait tomber dans des
 „contradictions qu'ils traiteroient dans les
 „autres avec le dernier mépris?

Il seroit à souhaiter que des réflexions aussi
 sages produisissent quelque effet sur l'esprit des
 Savans emportés, qu'elles leur fissent con-
 noître les erreurs dans lesquelles leurs pré-
 vention les fait tomber: il en est peu qui
 évitent cet écueil; presque tous vont s'y bri-
 ser. Un fameux Théologien Jésuite ²⁰ méri-
 teroit un avis encore plus sec & plus piquant,
 que celui que Mr. de la Croze a donné si fort
 à propos à Mr. Jurieu. Il a la témérité d'af-
 surer qu'il vaut mieux être Athée que Pro-
 testant, & met la Doctrine de Calvin bien au
 dessous de celle d'Epicure. Peut-on pousser
 plus loin la passion? N'est ce pas être bien
 aveuglé par les préjugés & par la prévention?

S'il

²⁰ *Epicurus teste Cicerone fingeat Deum nihil agentem
 nullis occupationibus implicatum. Rectius sane quam Cal-
 vinus, qui non otiosum sed injuste finxit negotiosum. Quid
 enim Auctore Calvino agit? prædestinat homines ad æternam*

Si l'y avoit un Tribunal établi dans la République des Lettres, où les blasphêmes fussent punis de la même manière qu'ils le sont dans la Société Civile, ne devoit-il pas ordonner que ce Théologien eût la langue percée, pour avoir dit qu'il valoit beaucoup mieux ne pas croire qu'il y avoit un Dieu, que de croire qu'il y en avoit un juste, puissant, éternel, parfait, qui récompense les bons, qui punit les méchans, enfin tel que le reconnoissent tous les Chrétiens? N'est-ce pas bien abuser des disputes Theologiques, que de profiter des Controverses sur la Prédestination, pour ravaler les Protestants au-dessous des Athées?

Si les Docteurs Molinistes osoient traiter Saint Augustin comme Calvin, ils ne le ménageroient pas davantage. On peut s'en appercevoir par la manière dont ils en usent avec les Jansénistes; ils les déclarent hérétiques, & condamnent, tous les jours dans leurs Livres, des principes qui sont puisés dans les Ecrits de ce Pere. En vérité il faut être bien aveuglé, pour ne pas voir jusqu'à quel point l'on se joue

mortem, incitat, impellit ad homicidia, furta & adulteria, perjuriam, mendacia, sacrilegia, hortatur & instigat, ut se jurent in hoc opere. Becanus Opuscul, Theol. Tom. I. pag. 173.

joue de la crédulité des Peuples! Les Ecrivains fondent, sur le crédit qu'ils croient s'être acquis parmi les gens de leur parti, les sentimens les plus extraordinaires; il semble que la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes leur fasse perdre toute honte, & qu'ils pensent que la réputation qu'ils se sont faite les dispense de respecter l'Humanité. Ce qui me feroit croire cela, c'est qu'il s'est trouvé plusieurs Savans, qui se sont enfin persuadé, à force d'être prévenus en leur faveur, qu'ils étoient les seuls qui eussent un véritable mérite. La Mothe Le Vayer ²¹ ne louoit jamais personne, mais il vouloit être loué. Wessellus ²² trouvoit mauvais qu'on lui opposât l'autorité de quelques Docteurs & même des Peres de l'Eglise pour combattre ses sentimens. ²³ Leibnitz ne se contentoit pas des louanges qu'on lui donnoit: il faisoit lui-même son éloge. Il est peu d'Auteurs célèbres qui dans le fond de leur cœur ne s'attribuent la Souveraine Dicta,

²¹ Voyez la 22 Lettre de Patin. Tom. I. pag. 47.

²² *In disputationibus Theologicis magnos titulos Doctorum obtinerebat solis Dioinis Litteris firmiter adherens. Quare si quis forte inter disputandum, ut fieri solet, ei objiceret: hoc dicit Doctor Sanctus, Seraphicus, &c. ipse respondere solebat, & ego Doctor sum, Thomas vix latine intellexit &*

Dictature du Parnasse, & qui ne se croient les seuls dignes de l'attention du Public. S'il louent quelques autres Ecrivains, c'est dans la vûe d'en être encore plus loués: les éloges sont les marchandises dont on commerce dans la Republique des Lettres; cet abus n'est pas nouveau. Le plus éloquent des Romains²⁴ avoue, que chacun ne loue qu'autant qu'il espère d'être loué à son tour.

§. IV.

De la division qui regne entre les Savans.

La division qui regne parmi les Savans, & l'envie qu'ils ont de se nuire les font tomber dans des erreurs aussi grandes, que celles où les jettent l'amour propre & la prévention. On ne sauroit comprendre jusqu'où les Gens de Lettres portent leur haine, elle est aussi violente & va aussi loin que celle des Dévots. Ils se servent quelquefois, comme eux, du voile de la Religion pour couvrir leurs intrigues: ils enfoncent le poignard dans le sein de

anilinguis fuit: ego trium principalium Linguarum mediocrem peritiam affecutus sum. Wesselli Vita. pag. 14.

²³ Voyez le Recueil de Littérature, de Phil. & d'Hist. pag. 45. Impr. à Amsterdam chez François l'Honoré.

²⁴ *Non tantum quisque laudat quantum se posse sperat imitari, Cicer. Orat. ad Brutum. Cap. 7.*

de leurs Adversaires pour défendre les intérêts du Ciel: ceux qui ont assez de complaisance pour croire qu'un saint zèle les conduit, courent risque d'être presque toujours la dupe de leur crédulité.

Il n'est rien de si plaisant que les ruses pieuses que l'Université de Paris mit en usage, pour empêcher l'établissement des Jésuites en France. „Le Parlement de Paris en l'an „1554. se trouvant, *dit Pasquier*, ²⁵ assiégé des „importunités de ces nouveaux Freres, qui „étoient Porteurs des Bulles de Paul III. de „l'an 1543 & de Jules III. de l'an mille cinq „cens cinquante, renvoya la cause à cette Fa- „culté, afin de prendre son avis. Laquelle „ayant fait chanter la Messe du Saint Esprit „interposa de cette façon son Decret, toute- „fois sous un préambule de soumission, telle „qu'elle devoit porter au Saint Siège.„ Ce préten-

²⁵ *Anno Domini 1554. die vero prima Decembris, Sacratissima Theologiæ Facultas Parisiensis, post Missam de Sancto Spiritu in Æde Sacra Collegii Sorbonæ ex more celebratam, jam 4 in eodem Collegio per juramentum congregata est, ad determinandum de duobus Diplomatum quæ duo Sanctissimi Domini Summi Pontifices, Paulus Tertius & Julius Tertius, his qui Societatis Jesu nomine insigniri cupiunt, concessisse dicuntur. . . . antequam vero ipsa Theologiæ Facultas tanta de re tantique ponderis tractare inciperet, omnes*

prétendu préambule de soumission est tout à fait comique. L'Université y fait de grands complimens au Saint Pere: elle l'assûre que c'est malgré elle qu'elle prend connoissance de cette affaire: qu'elle ne prononce rien qu'après avoir fait chanter une Messe solennelle, consulté le Ciel & appelé le Saint Esprit à son aide; enfin elle finit le préambule de soumission par dire au Pape: Que les Jésuites sont des francs Vauriens, qu'ils ne doivent point être reçus en France, qu'ils y causeroient tôt ou tard de grands desordres, & peut-être un Schisme si on leur permettoit de s'y établir. Cette dernière circonstance pourroit passer aujourd'hui, dans l'esprit de bien des gens, pour une véritable révélation du Ciel; mais la haine que l'Université de Paris a portée pendant très-long-tems aux Jésuites fut alors la seule inspiration qu'elle reçut. Si elle eût

uni-

Et singuli Magistri nostri palam apertoque ore professi sunt nihil se adversus Summorum Pontificum auctoritatem & potestatem aut discernere, aut moliri, aut etiam cogitare velle, imo vero omnes & singuli ut obedientiae filii ipsum Romanum Pontificem, ut Summum & Universalem Ecclesiae Pastorem. . . . ut semper agnoverunt & confessi sunt, ita nunc quoque sincere, fideliter & libenter agnoscunt & confitentur. Voyez Pasquier Recher. de la France. Liv. III. Chap. 43. pag. 326.

uniquement agi pour l'intérêt de la Religion, elle se seroit contentée de donner la décision qu'on lui demandoit, sans imputer aux Jésuites les forfaits les plus odieux. Pour dire en termes clairs & précis que la Société n'étoit composée que d'un tas de Brigands, ²⁶ de gens sans aveu, qui attentoient à l'autorité des Puissances Ecclésiastiques & Temporelles, il étoit inutile de faire chanter la Messe. Si le Parlement de Paris eut demandé l'avis des Peres de l'Oratoire, pour savoir si l'on devoit chasser les Jésuites du Royaume, ces Mrs. eussent fait vainement un grand nombre de pieuses simagrées; on auroit sçû par avance quelle seroit leur réponse. Peut-être même eût elle été plus polie & plus modérée que celle de l'Université. La haine ôte à la plupart des Savans non-seulement cette modération philosophique, si nécessaire à la tran-
qui-

²⁶ *Hæc nova Societas insolitam nominis Jesu appellationem peculiariter sibi vindicans, tam licenter & sine delectu quaslibet personas quantumlibet facinorosas, illegitimas & infames admittens, nullam a Sæcularibus Sacerdotibus habens differentiam in habitu exteriori, in tonsura, in Horicanicis, privatim dicendis aut publice in Templo decantandis. . . . Religionis Monasticæ honestatem violare videtur; studiosum, pium, & necessarium, virtutum, abstinentiarum, cæremoniarum, & austeritatis enervat exerci-*

quilité & au repos de la Société; mais elle les dépouille entièrement de la bienfiance qui convient à tous les hommes. Il n'est point d'excès auxquels ils ne se portent dans leurs disputes, point de termes injurieux qu'ils ne mettent en usage. Dans les Ouvrages que Despreaux a écrit contre Perrault, les mots de *Sot*, d' *Ignorant*, de *Bête*, s'y trouvent très-souvent; ceux de *Fou*, d' *Insensé* y tiennent un rang distingué. Est-ce-là la maniere avec laquelle, je ne dis pas les gens d'esprit, mais les personnes du génie le plus borné devroient écrire? N'est-il pas surprenant que les plus grands Auteurs soient tombés dans ce défaut? Quand on lit certains endroits de leurs Ouvrages on seroit tenté de croire que la haine, l'inimitié & la Jalousie anéantissent entièrement la grandeur du génie, bouleversent l'entendement, & rendent les Savans les plus mé-

pri-

tium; Dominos tam temporales quam Ecclesiasticos suis jurebus injuste privat, perturbationem in utraque Politia, multas in populo querelas, multas lites, disfidia, contentiones, emulationes, rebelliones, variaque Schismata inducit. Itaque his omnibus atque aliis diligenter examinatis & perpensis, hæc Societas videtur in negotio fidei periculosa, pacis Ecclesiæ perturbativa, Monasticæ Religionis everfiva, & magis in destructionem quam in adificationem. Voyez Pasquier. ub. sup.

prisables des hommes. Quelle fureur, ou plutôt quel crime n'y a-t-il pas, de faire servir l'esprit, le don le plus beau que l'homme ait reçu du Ciel, à donner de l'enjouement, de la grace & de la vivacité à des injures, que les gens du plus vil état ne se disent qu'en rougissant! Plus ceux qui percent leurs Adversaires par des termes durs & impolis mais pleins de sel, s'applaudissent de leur Victoire, plus ils devroient au contraire en être honteux; en flétrissant la gloire de leurs ennemis ils font des taches ineffaçables à la leur. L'avantage que Despreaux remporta sur son Adversaire lui eût acquis bien plus de gloire, s'il n'eût point mêlé les invectives aux bonnes raisons.

Les injures d'un ennemi ne doivent point autoriser un Savant à user de repressailles, les défauts d'autrui n'excusent point les nôtres. Celui qui fait une faute, quelque raison qu'il croye avoir pour s'en justifier, manque à lui même & au Public: le crime est toujours crime; les vaines excuses ne lui font point perdre sa laideur. Lorsqu'un homme de Lettres est attaqué d'une manière indécente par un Adversaire, son silence & sa modération doivent être les principaux moyens de sa justification: il ne doit point repousser les

in-

injures par des injures; s'il fuit l'exemple pernicieux qu'on lui donne, il court risque de voir le Public aussi surpris de son procédé qu'il l'est de celui de son ennemi. Mr. Arnaud ne daigna pas répondre au Livre²⁷ outrageant & rempli de mensonges que Mr. Jurieu publia contre lui; son silence fit en même tems l'apologie de sa modération & de sa vertu.

Il seroit à souhaiter que Mr. de Voltaire pût imiter cette sage retenue: trop sensible quelquefois aux traits de ses ennemis, il les repousse par des saillies vives, plaisantes; mais qui sortent de la décence qui convient à un Auteur aussi estimé, & aussi véritablement estimable. La passion l'emporte quelquefois trop loin, la haine qu'il a pour l'Auteur lui fait juger partialement du mérite de l'Ouvrage. Il blâme les sentimens & les mœurs de Rousseau: il eût mieux fait de n'en rien dire; mais enfin il ne fait que répéter l'Arrêt que le Parlement de Paris a prononcé; au lieu que lorsqu'il traite ce Poëte de Rimailleur, il n'est pas à coup sûr autorisé par une décision du Parnasse.

II

²⁷ L'Esprit, de Mr. Arnaud.

Il est allé trop loin dans une Lettre qu'il a écrite aux Auteurs de la Bibliothèque Française, pour servir de Réponse à un Libelle difamatoire que Rousseau avoit fait insérer dans leur Journal. „ Un homme de bien, dit-il ²⁸, „ nommé Rousseau a fait imprimer dans votre „ Journal une longue Lettre sur mon compte, „ où par bonheur pour moi il n'y a que des „ calomnies & par malheur pour lui il n'y „ a point du tout d'esprit. Ce qui fait que cet „ Ouvrage est si mauvais, c'est *Messieurs*, qu'il „ est entièrement de lui; Marot, ni Rabelais, „ ni d'Ouille ne lui ont rien fourni. . . Il „ a été retranché de la Société depuis long- „ tems, & il travaille tous les jours à se re- „ trancher du nombre des Poëtes par ses nou- „ veaux vers. A l'égard des faits qu'il avance „ contre moi, on fait bien que son témoignage n'est plus recevable nulle part. „ Cette dernière phrase suffisoit à la justification de Mr. de Voltaire. Il n'avoit pas besoin de sortir de ce caractère aimable, poli, enjoué, qui régné dans tous ses Ouvrages. Il étoit donc inutile qu'il ajoutât „ à l'égard de ses „ vers, je souhaite aux honnêtes gens qu'il at- „ ta-

²⁸ Cette Lettre est insérée dans le Tome 34, première Partie.

„taque, qu'il continue à écrire de ce stile.,,
 Si la vertu brilloit dans les mœurs de Rouf-
 feau autant que la pureté du stile dans ses Ou-
 vrages, on ne pourroit s'empêcher d'avouer
 sans injustice qu'il est un très-galant homme.
 Mr. de Voltaire lui-même pendant un tems a
 été persuadé de cette vérité: il ne l'a révoquée
 en doute qu'après les démêlés qu'il a eus avec
 cet Auteur. C'est la suite ordinaire des dispu-
 tes qui naissent entre les plus fameux Ecri-
 vains: dès qu'ils ont sujet de se plaindre de
 quelqu'un ils cessent d'estimer ses Ouvrages;
 ils en font du moins le semblant & les décrivent
 le plus qu'ils peuvent. Cela fait voir la cer-
 titude qu'on doit espérer de trouver dans plu-
 sieurs de leurs décisions; leur haine va quel-
 quefois si loin qu'elle leur fait reprocher à
 leurs Adversaires les fautes du Destin. „Rouf-
 „seau assure, dit Mr. de Voltaire, que des Da-
 „mes de sa connoissance le menerent un jour
 „au Collège des Jesuites où j'étois pension-
 „naire, & qu'il fut curieux de m'y voir, parce
 „que j'y avois remporté quelques prix; mais
 „il auroit du ajouter qu'il me fit cette visite,
 „parceque son pere avoit chauffé le mien pen-
 „dant vingt ans.,

Ne voilà-t-il pas une anecdote bien in-
 structive pour le Public, & bien digne d'être

insérée dans l'Histoire ²⁹ Littéraire de la France? Il est sans doute fort important pour les Savans de connoître quelles étoient les pratiques d'un fort honnête Cordonnier de Paris. En voici une autre d'une aussi grande conséquence: „En vérité Rousseau a grand tort de „me vouloir du mal; car outre la liaison „qui étoit entre mon pere & le sien, j'ai actuellement un Valet de Chambre qui est son „proche parent & qui est très-honnête homme: „ce pauvre Garçon me demande tous les jours „pardon des mauvais vers que fait son parent.“ Il eut mieux valu insérer ces circonstances dans le Dictionnaire de Moreri que dans un Journal, elles auroient grossi le nombre de Généalogies compilées dont cet Ouvrage est farci. A quoi sont-elles bonnes dans un Livre fait uniquement pour ce qui concerne les Sciences & les Belles-Lettres? La naissance d'un Auteur influe-t-elle sur le mérite de ses Ouvrages? Doit-elle même, parmi les Philosophes & les gens de sens, lui porter aucun préjudice? Tout Savant vertueux peut s'attribuer les sentimens d'Alcibiade & dire avec ce Grec. ³⁰

Si

²⁹ La Bibliot. Françoisse.

³⁰ Dans la Tragédie, d'Alcibiade par Campiftron.

Si le Ciel n'a pas mis un Sceptre dans ma
main

Je ne dois point rougir des fautes du destin.

La Motte n'est point tombé dans le défaut de Mr. de Voltaire, quoiqu'il n'ait pas plus ménagé Rousseau que lui. Avant que d'en donner un portrait odieux, tracé par la main de la Haine, il l'excuse sur la bassesse de sa naissance. Voici les vers qui précèdent la tirade d'injures.

³¹ On ne se choisit point un pere,
Par un reproche populaire
Le Sage n'est point abattu.
Oui quoi que le Vulgaire en pense,
Rousseau, la plus vile naissance,
Donne du lustre à la Vertu.

Quelques vers après ce préambule, qui ne sert guère plus à la justification de Rousseau que celui de l'Université de Paris à celle des Jésuites, suivent ceux-ci :

Connois-tu ce Flateur perfide,
Cette ame jalouse où préside
La Calomnie au ris malin,
Ce cœur, dont la timide audace,

En

² Ode sur le mérite personnel.

En secret sur ceux qu'il embrasse
 Cherche à distiller son venin ;
 Lui dont les larcins satyriques
 Craints des Lecteurs les plus Cyniques,
 Ont mis tant d'horreurs sous nos yeux ?
 Cet infame, ce fourbe insigne,
 Pour moi n'est qu'un Esclave indigne,
 Fût il forti du sang des Dieux.

Il me paroît que le doux, le poli, le doux-cereux, le modeste Mr. de la Mothe s'est terriblement oublié dans ces vers. On ne peut renfermer plus d'invectives dans moins de paroles, & on n'en sauroit guère dire de plus fortes. Les termes *d'infâme*, de *fourbe insigne*, n'entrent point dans le stile d'un homme qui n'a rien perdu de la modération d'un Philosophe. Que ne doit-on pas attendre de la haine & de la jalousie de tous les Savans, puisque celui qui a passé pour le plus retenu s'est laissé emporter si loin par sa passion ? Je conviens qu'après la maniere indigne dont il avoit été traité dans les Couplets ³², qui firent con-

dam-

³² Voici celui qui le regardoit :

Quel Houdart ? Le Poëte Houdart ?
 Ce Moine vomit de la Trape
 Qui sera brûlé tôt ou tard,
 Malgré le succès qui nous frappe ?

damner Rousseau, il étoit en quelque façon excusable de suivre les mouvements de sa colère; mais il eût beaucoup mieux fait de les réprimer. Et il faut avouer qu'il tomba dans le cas de tous les autres Savans: il ne distingua plus les Ouvrages & les actions civiles de l'Auteur, en insultant la personne il voulut décrier ses Ecrits, & renferma dans ces mots de larcins satyriques ce que Voltaire a commenté dans la suite de cette maniere: „Ce qui fait „que cet Ouvrage est si mauvais, c'est, Mrs., „qu'il eût entièrement de lui; Marot ni Rabelais, ni d'Ouille ne lui ont rien fourni; „c'est la seconde fois qu'il a eu de l'imagination, „il ne réussit pas quand il invente. Son procès „avec Mr. Saurin auroit du le rendre plus attentif“. Je le répète encore, c'est prendre Rousseau par son fort que de l'attaquer du côté de l'esprit; c'est par les qualités du cœur qu'il faut que ses Adversaires le rendent méprisable. Les Tribunaux Civils, les Arrêts du Parlement leur fourniront assez de Mémoires

Etrange spectacle à nos yeux
Des coups de l'aveugle Fortune!
La Mothe a le front dans les Cieux,
Danchet rampe avec Chauffe-Brune.

res pour cela. ³³ Dès qu'ils voudront ne point distinguer le Poëte du Citoyen & de l'homme privé, qu'ils blâmeront également & les Poësies & les actions de cet Auteur, ils ne feront que confirmer les gens de goût & de bon sens dans l'opinion de se défier des jugemens, que les Savans portent sur les Ouvrages de leurs Adversaires. A la vérité le peu d'égard qu'ils ont dans leurs décisions, n'est pas un des moindres abus qu'il seroit à souhaiter qu'on réformât dans la Republique des Lettres. Ils poussent quelquefois l'effronterie jusqu'à déchirer le même Ouvrage qu'ils ont loué avec excès peu de tems auparavant, n'est-ce pas là mépriser le public & le regarder comme une véritable dupe, qu'on est assuré de faire changer de sentiment lorsqu'on voudra?

Il faudroit qu'il y eût une Loi, qui condamnat comme Fausaires les Ecrivains qui, après avoir loué un Livre pendant qu'ils étoient amis de l'Auteur, veulent ensuite le décrier. L'Abbé Des Fontaines est du nombre des Auteurs qui ont soufflé le froid & le chaud;

³³ Dans les *Lettres sur les Poëtes* l'on verra, que Rousseau étoit l'auteur des couplets, & non pas La Mothe, comme le prétend Boindin.

chaud; par la conduite qu'il a tenue il semble avoir bien mérité la vive réprimande qu'il a reçue de Mr. de Voltaire. Après avoir été l'admirateur avec juste raison de la Henriade il s'est déchaîné contre elle & a chanté la palinodie.

Il a eu d'autant plus de tort qu'il avoit des obligations à Mr. de Voltaire, qu'il n'auroit jamais du oublier. Ce dernier ne les a pas laissés ignorer au Public. „Il est bon, dit-il, ³⁴ que vous fachies, Mrs., que cet Abbé „est un homme que j'ai en 1724. tiré de Bis- „sêtre, où il étoit renfermé pour le reste de „ses jours. C'est un fait public, j'ai encore „les Lettres par lesquelles il avoue qu'il me „doit l'honneur & la vie. Il fut depuis mon „Traducteur. J'avois écrit en Anglois un „Essay sur l'Epopée: il le mit en François. „Il est vrai qu'il y avoit autant de contre-sens „que de lignes: il y disoit que les Portugais „avoient découvert l'Amerique. Je corrigeai „ses fautes, & je fis imprimer sa Traduction „à la suite de la Henriade, en attendant que „j'eusse le loisir de faire mon Essay sur l'Epo-
pée

³⁴ Dans la même Lettre contre Rousseau,

„pée en François, car j'avois écrit dans le goût
 „de la Langue Angloise qui est très-différent
 „du nôtre. Enfin quand j'eus achevé mon
 „Ouvrage, je le mis à la suite de ma Hen-
 „riade. L'Abbé ne me pardonna point d'avoir
 „usé de mon bien: il s'avisa depuis ce tems-
 „là de vouloir décrier la Henriade & moi.
 „Je ne lui répondrai pas, & je ne décrierai
 „pas certainement ses vers: il en a fait un
 „gros Volume, mais personne n'en fait rien:
 „j'en ignore moi-même le titre; pour sa per-
 „sonne elle est un peu plus connue“

On ne sauroit dire si c'est par oubli, ou de dessein formé que Mr. de Voltaire a caché au Public la Cause de l'emprisonnement de l'Abbé Des Fontaines; mais les Loix d'une dispute équitable demandoient qu'il la lui apprit: les termes *de devoir la vie & l'honneur* emportent avec eux une idée d'autant plus flétrissante qu'elle est vague; car enfin un homme peut croire que cet Abbé avoit volé ou filouté, ce ne seroit pas la première fois qu'un Auteur auroit risqué d'être pendu. Il falloit donc expliquer de quelle nature étoit sa faute. Elle eût trouvé des Juges bien indulgens au-delà des Alpes, & bien d'honnêtes Florentins seroient scandalisés qu'on maltraitât un Bel-Esprit pour une aussi légère peccadille

dille, & qui n'étoit coupable que de s'être laissé séduire aux charmes de deux petits Savoyards. Le bon Abbé les prenoit pour des Ganymèdes & croyoit être métamorphosé en Jupiter.

Il est vrai que le Lieutenant Général de Police regarda les choses du mauvais côté, & que sans le secours de Voltaire l'Abbé auroit été pour le reste de ses jours à Bissêtre; mais par cela même il devoit avoir de la reconnaissance des bienfaits qu'il en avoit reçus, ne point les oublier pour un aussi léger sujet de mécontentement, & ne pas mériter le mépris du Public en décrivant le même Ouvrage qu'il avoit loué, & dont il avoit traduit le Discours préliminaire.

Les disputes entre les plus illustres Savans naissent souvent d'une bagatelle; on est surpris, lorsqu'on remonte à l'Origine des plus célèbres querelles littéraires de voir ce qui les a occasionnées. Le sujet de celle de Mr. Gibert avec Mr. Rollin est aussi singulier que léger. Ce premier a pris en mauvaise part que l'autre ait dît, dans sa *Manière d'étudier les Belles Lettres*, que la Méthode qu'il prescrivoit pour enseigner la Rhétorique étoit celle du Collège Mazarin. Ce discours à coup sûr n'a rien de bien choquant cependant il a ému

la bile de Mr. Gibert, qui comme Professeur de Rhétorique dans le Collège Mazarin a cru devoir apprendre au Public, que non seulement la Méthode de Mr. Rollin n'étoit point la sienne, mais qu'il la desapprouvoit. Aussitôt plusieurs Ecrits ont été produits de part & d'autre, dans lesquels les termes piquants & les expressions choquantes n'ont point été ménagées.

On ne doit pas s'étonner que des Auteurs, qui ne sont point retenus par un Caractère auguste, sortent de la modération qui doit régler & conduire les discours d'un homme sage & prudent, puisqu'on voit des Prélats, qui ont acquis une réputation étonnante dans les Partis à la tête desquels ils sont, écrire les uns contre les autres avec une indécence qu'on ne pardonneroit pas à deux Poètes. Dans les démêlés que Boileau eut avec Pérauld, il se contenta de dire que son Adversaire & ses adhérens n'étoient que des ignorans, qui méritoient d'être chassés du Parnasse: Mr. l'Evêque de Montpellier ne traite pas Mr. de Sens, & les Prélats qui lui sont attachés, d'une manière aussi douce; il les appelle Ennemis de Jésus-Christ, Suppôts de Satan, Partisans de l'Antechrist; est-ce-là une façon d'écrire qui convienne, je ne dis pas à un Savant qui est

est chargé de prêcher par son exemple la modération aux Peuples, mais à un homme qui veut respecter le Public? Que peut penser des disputes des Théologiens un Philosophe desintéressé, lorsqu'il lit la tirade d'injures que voici, au sujet de ce que Mr. de Sens prétend que Jésus-Christ est avec le saint concert de la pluralité des Evêques. „³⁵ Jésus-Christ „avec Mr. de Sens & avec Mr. de Cambrai.... „Jésus-Christ avec Mr. de Bissy!... Ne sommes nous pas avertis qu'il doit s'élever une Bête „qui aura des cornes semblables à celles de „l'Agneau? Au tems d'Arius elle paroissoit avoir „la puissance, son autorité; mais elle parloit „comme le Dragon. La Bulle Unigenitus a „réuni en sa faveur une foule de noms *vim* „*nominum*. A ne considérer que les dehors „sous lesquels elle se montre, je suis tenté de „m'écrier, c'est la puissance de l'Agneau; mais „la Bulle apprend à dire que Dieu n'est pas „tout-puissant . . . sur le cœur de l'homme: c'est le langage du Démon. L'autorité „qui me présente la bulle n'est donc pas l'autorité de l'Agneau.“

Je

Instruction Pastorale de Mr. de Montpellier de l'année 1737.

Je ne saurois croire que ce soit-là la manière dont il faille défendre la Vérité. Ces comparaisons odieuses avec *la Bête de l'Apocalypse*, ces exclamations outrageantes *Jésus-Christ avec Mr. de Sens*, avec *Mr. de Cambray*, avec *Mr. de Bissy*, ont quelque chose, je ne dis pas d'indécent, mais de criminel & de honteux. La façon peu modeste & peu convenable dont Mr. de Sens écrit depuis long-tems contre les Evêques Appellans n'excuse point Mr. de Montpellier, il ne doit point y avoir de repressailles entre des Docteurs qui ne cherchent, ou du moins qui disent ne chercher qu'à éclaircir des difficultés survenues sur quelques points de la Religion. Il est cependant vrai que dans une dispute aussi mesléante, Mr. de Sens est plus coupable que son Adversaire; car il y a apparence que Mr. de Montpellier ne fait point faire des complimens jolis & bien tournés. Les Jansénistes ont ordinairement le tempérament mélancolique, l'esprit aigre : on se dépeint dans ses Ouvrages. Il ne faut donc pas attendre d'un Evêque Appelant des discours flatteurs; tout ce qu'on doit exiger, c'est de supprimer entièrement les invectives; mais Mr. de Sens n'est point dans le cas de Mr. de Montpellier. Personne ne possède mieux que lui l'Art de dire une gracieuse

té

té en stile d'Académicien : il devoit donc, lorsqu'il écrit contre ses Confreres, ne point oublier sa politesse ordinaire : peut-être feroit-elle plus d'effet que les énergiques injures de ses Mandemens ; du moins paroîtroit-elle aux honnêtes gens plus conforme à son caractère que son emportement outré. Ne pourroit il pas traiter un Evêque Appellant avec autant d'égard qu'un Poëte de Théâtre ? Il faut qu'il y ait un terrible éloignement d'un Prélat Janséniste à un Prélat Moliniste, si Mr. de Sens ne peut pas les rapprocher, lui qui a trouvé le secret de faire un juste parallèle du mérite d'un Auteur de Comédies avec celui d'un Evêque Moliniste, habile Prédicateur. Ce fut dans le Discours, qu'il prononça à la réception de Mr. l'Evêque de Mirepoix & de Mr. de la Chaussée, qu'il fit voir cet effort de son génie. „N'aurois-je pas à craindre, dit-il, qu'on ne me fit un reproche, si je louois également & l'Orateur Chrétien & le Poëte profane ; & si je distribuois à la fois des éloges & à celui qui a préparé des Scènes, & à celui qui a compté le Théâtre au nombre des scandales qui excitoient son zèle ? Non Mr. le reproche seroit injuste, je puis sans blesser mon caractère, donner, non aux spectacles que je ne puis approuver, mais à des Pièces

„aussi sages que les vôtres, & dont la lecture
 „peut être utile, une certaine mesure de lou-
 „anges . . . & en rendant justice à la sagesse de
 „vos vûes, on pourra concevoir sans peine
 „qu'il y a quelque rapport entre celui qui
 „condamne nos Théâtres, & celui qui essaye
 „de les corriger. ³⁶ Quel malheur pour la
 tranquillité de la France, que Mr. de Sens ne
 puisse pas trouver le même rapport entre un
 Evêque qui condamne la Constitution & un
 autre qui l'approuve! Mais puisqu'on ne peut
 les rapprocher comme le Prédicateur & le
 Poëte Comique, il faudroit du moins leur
 conseiller d'écrire d'une manière plus convena-
 ble, de se respecter eux-mêmes, & de ne
 point rendre les questions qu'ils agitent mé-
 prisables aux yeux des gens sensés par la façon
 dont ils prétendent les éclaircir. Quel fond
 peut-on faire sur leurs opinions, quelle cro-
 yance doit-on leur donner, quand on voit que
 la haine, la jalousie & l'orgueil brillent dans
 les Ecrits où ils les défendent? Les disputes
 indécentes des Savans porteront tôt ou tard
 un préjudice considérable non-seulement aux
 Sci-

³⁶ Mr. de Sens auroit du dire *qui tâche de perdre nos
 théâtres & qui les rend ridicules chez nos voisins, en détrui-
 sant le goût de la bonne comédie.* C'est ce que je prou-

Sciences & aux Belles-Lettres, mais encore à la Religion.

Parmi les Auteurs qui écrivent d'une manière outrageante, presque tous les Ecrivains Jésuites tiennent un rang distingué: ils oublieroient plutôt une raison essentielle à la cause qu'ils défendent, que de supprimer une injure. Ils ne perdent jamais l'occasion de blâmer leurs Ennemis dans les termes les plus forts; j'aurai souvent l'occasion de montrer la certitude de ce fait dans le cours de ces réflexions. Ils font même quelquefois intervenir les Chinois & les Brame pour leur aider à critiquer les Auteurs qu'ils n'aiment point: les Missionnaires qui sont aux Indes n'oublient pas les Ouvrages qui déplaisent à la Société; d'un bout du Monde à l'autre la haine Jésuitique ne perd rien de sa force. Le Pere Bouchet, en écrivant de Siam à Mr. Huet ancien Evêque d'Avranches, ne laissa pas échapper l'occasion de critiquer la Philosophie de Descartes, que le Port-Royal cultivoit pour lors avec beaucoup de soin. „Ayant eu autrefois, dit „ce

versé dans la suite de cet-ouvrage, en parlant du théâtre ancien & moderne.

„ce Jésuite, ³⁷ une longue conversation avec
 „un Brame sur le passage des Ames dans le
 „corps des Bêtes, il me vint en pensée d'essai-
 „er si l'opinion des Cartésiens, touchant l'ame
 „des Bêtes, ne feroit pas quelque impression sur
 „son esprit : je me mis donc à lui prouver, par
 „des raisons tirées de cette Philosophie, que les
 „Bêtes ne sont que des Automates, de pures
 „machines . . ; mais le Brame me regardant d'un
 „air dedaigneux, faites-vous réflexion, me
 „dit il, à ce que nous voyons faire tous les
 „jours aux Elephans & aux Singes? Et sur
 „cela il me raconta plusieurs Histoires toutes
 „plus extraordinaires les unes que les autres . . .
 „Je compris par cet entretien qu'il ne falloit
 „pas même en riant proposer aux Indiens le
 „Système des Philosophes modernes; mais
 „j'eus bien tôt réduit le Brame au silence, en
 „employant contre lui des raisons auxquelles
 „je fais par experience que les Indiens n'ont
 „point de replique.“

Ces raisons étoient apparemment puisées
 dans la Philosophie Péripatéticienne. Je suis
 fâché

³⁷ Lettre du Pere Bouchet insérée dans le Second Vo-
 lume des Cérémonies Superstitieuses, &c. Tom. 2 Part.
 I. pag. 184.

³⁸ Aristote, ce Génie si plein de raison & d'intelli-

fâché qu'il n'ait pas plû au Pere Bouchet de nous apprendre, dans quel Livre d'Aristote il les avoit puisées; eût-il du les accompagner d'un éloge de ce Philosophe aussi outré que l'est celui, qu'en a fait son Confrere le Pere Rapin. ³⁸ Mais il s'est contenté de nous dire que le Systeme de Descartes étoit si ridicule, qu'il ne falloit pas même le proposer en riant aux Indiens, si l'on ne vouloit exciter leur indignation. Je m'étonne que ce Jésuite n'ait point fait mention de l'horreur que le Systeme de Jansénius sur la Grace inspire aux Chinois, & que son Brame ne lui ait pas servi également à mordre les Anticonstitutionnaires, & les Cartésiens; apparemment qu'il n'a pas jugé à propos de faire entrer un Philosophe Payen dans des disputes Théologiques.

Les Jansénistes n'en auroient point usé de même. Ils font venir la Grace par-tout, ils en expliquent même les mystères dans les Lettres de condoléance qu'ils écrivent à des femmelettes sur la mort de leurs parens. „Je ramasse Mademoiselle, dit Mr. l'Evêque de „Se-

gence, approfondit tellement l'abîme de l'Esprit humain, qu'il en pénétra tous les ressorts par la distinction exacte qu'il fit de ses opérations. Rapin, *Réflexions sur la Logique*, num. pag. 374.

„Senez, tout ce qu'il plaît au Seigneur de re-
 „nouveler en moi de forces, pour partager
 „avec vous votre sensible douleur. J'apprends
 „la perte que nous faisons par la mort de Mr.
 „l'Abbé Guitaut : & je m'en afflige avec tous
 „les gens de bien qui vont être en deuil. Un
 „ami de Tours m'envoye la relation de la ma-
 „ladie & de la mort de Mr. votre frere. Le
 „peuple, dit-il, en a fait le plus juste éloge
 „qu'on peut desirer . . . Voilà, Mademoi-
 „selle, les solides motifs, d'une consolation
 „chrétienne : celui que nous pleurons vit dans
 „le séjour de la paix ; Dieu a couronné sa pa-
 „tience & sa foi . . . J'ai cru que le rhume
 „dont je viens d'être délivré me conduiroit au
 „tombeau, dont chaque jour me rapproche,
 „mais Dieu n'a pas voulu accepter un sacrifice
 „que mes péchés & mon impénitence rendo-
 „ient trop imparfait. Il laisse subsister un
 „arbre trop long-tems stérile, & peut être des-
 „séché jusqu'à la racine ; mais la Grace peut en
 „un instant l'enrichir des fruits les plus exquis,
 „& la confiance qu'elle m'inspire m'y fait trou-
 „ver toute ma ressource. “

Le

39 Dans une Lettre insérée dans la Feuille du 17 Jan-
 vier 1737 de la Gazette Ecclésiastique.

DE L'ESPRIT HUMAIN

Le Système de la Grace, expliqué de Senez à propos du rhume qu'il & étalé en termes pompeux dans une lettre écrite à une Dévote, sembleroit justifier l'opinion de Mr. de Camusar. Il prétend que les Jansénistes agissent naturellement & suivent leurs préjugés, lorsqu'ils soutiennent leurs opinions avec hauteur & condamnent tout ce que font les Molinistes: la force de l'esprit de parti les emporte; & selon lui, il y a plus d'abondance de cœur que de malice dans leur conduite. Quant aux Molinistes, il soutient qu'ils agissent avec reflexion, qu'ils condamnent dans leurs Ennemis des choses dont ils connoissent intérieurement le mérite. „Ils décrieront de sang froid, dit-il ⁴⁰, l'Ouvrage qu'ils estimeront le plus, dès qu'il leur sera contraire ou qu'il viendra d'un Auteur suspect. „N'ont-ils pas bien la hardiesse d'affecter du mépris pour les Provinciales; & le Pere Bours n'étoit-il pas député pour apprendre au Public, que Mrs. du Port-Royal n'entendoient pas notre Langue?“ Si Mr. de Camusar avoit réfléchi à la conduite des Jansénistes, il auroit été plus équitable, il n'auroit point

⁴⁰ Histoire Critique des Journaux par Mr. de Camusar. Tom. 1. pag. 144.

point accordé aux Molinistes un discernement qu'il refuse à leurs ennemis. Mallebranche pouvoit-il n'être pas sensible aux beautés, qui sont renfermées dans les Ouvrages de Montagne? Avec quel mépris lui & Nicole n'en ont-ils pas parlé? Les Ecrivains du Port Royal se sont peut-être plus particularisés que les Jésuites; c'est vouloir éprouver jusqu'où peut s'étendre la licence du paradoxe, que de soutenir que des gens qui étoient véritablement savans ont pu croire, que tous les Jésuites n'étoient que des ignorans. Mr. de Camusat avoue cependant que, selon les Jansénistes, tout ce que les Jésuites publient est détestable, qu'il n'y a pas jusqu'à Suarès & à Sirmond qu'ils n'aient traités d'une manière insultante. Que ne disoit-il donc que la mauvaise foi étoit également le partage des Savans des deux partis; mais que les préjugés agissoient d'une manière plus forte chez les Jansénistes? Enfin de quelque source que découle le mépris que ces différens Ecrivains affectent d'avoir les uns pour les autres, on ne doit pas moins en conclure qu'on ne peut compter sur leurs décisions, sans courir risque d'être trompé; & qu'il est d'une nécessité absolue d'examiner les sentimens des Savans, & de les examiner avec beaucoup de soin, avant que de leur accorder quelque

que croyance, puisque les plus illustres suivent aveuglément leurs préjugés & les impressions de leur haine & de leur jalousie.

Il seroit aisé de montrer qu'il est très peu d'illustres Ecrivains, qui n'ayent flétri leur gloire en attaquant, uniquement par envie, des Ouvrages qu'ils estimoient dans le fond du cœur. Je me contenterai d'en citer un Exemple. „On ne peut disputer ⁴¹ à Mr. de „Meaux la qualité d'illustre Ecrivain: cependant personne n'a été plus sujet que lui à „l'envie, à la haine & à la jalousie; ces passions lui ont fait critiquer des Ouvrages qui „méritoient l'estime de tous les Connoisseurs, „& dont il reconnoissoit lui-même la bonté. „Les démêlés qu'il eut avec Mr. de Cambrai „lui firent écrire un Livre contre les Avantures de Télémaque: il attaqua plusieurs fois „des Ouvrages, dont il eût été le premier à „louer la justesse, la précision, la beauté & „l'arrangement, s'il eût eu la Charge que Mr. „de Fénelon obtint à son préjudice. Le même Mr. de Meaux, que la Bruyère regarde „comme un Père de l'Eglise, dénonça à la „Fa-

⁴¹ Voyez la Philosophie du Bon-Sens, ou Réflexions Philosophiques à l'usage des Cavaliers & du Beau-Sexe. Prem. Réflex. pag. 111.

„Faculté de Théologie de Paris la Bibliothèque
 „des Auteurs Ecclésiastiques par Du Pin, par-
 „ce qu'il étoit fâché que le Commentaire de
 „cet Auteur sur les Pseaumes eût été mieux-re-
 „çu que le sien.“

On ne doit point être surpris que la jalousie ait pu suspendre pendant un tems les occupations ordinaires de Mr. de Meaux, & lui faire perdre de vûe les Auteurs Protestans pour écrire contre des Catholiques: la haine produit bien d'autres effets chez les Savans; elle peut unir un Jésuite & un Ministre protestant, & rendre le premier le Secrétaire de l'autre. Le Révérend Pere Nouet Jésuite fit offrir à Mr. Claude le secours de sa plume contre Mr. Arnaud; & l'on assure que la plûpart des Mémoires, qui ont été donnés contre le Port Royal à cet habile & illustre Ecrivain lui ont été communiqués par les Jésuites. Quelle vaste matière à réflexions que les intrigues littéraires! Combien ne devroient-elles pas rendre les gens de bon-sens attentifs à n'en point être la dupe! J'avoue que lorsque je lis dans les Ouvrages de quelques Savans l'éloge ou la critique de ceux d'un autre, cela ne sert qu'à me rendre plus circonspect dans le jugement que je veux en faire moi même; je crains toujours que dans les choses qui pa-
 roissent

roissent les plus simples & les plus naturelles, il n'y ait quelque souterrain caché & creusé par la haine & la jalousie.

Le Clerc ayant eu quelque démêlé avec Despreaux au sujet d'un passage de Longin, il conserva toujours contre son Adversaire une certaine aigreur de laquelle un Savant ne se défait jamais. Ayant été chargé de la révision du Dictionnaire de Moreri, il ne perdit pas l'occasion de mordre Despreaux: il n'osa le critiquer; mais il en parla comme il auroit fait du Poëte Gaçon, & maltraita ouvertement son frere. Gilles Boileau, dit-il, ⁴² *Avocat au Parlement . . . étoit de l'Académie Française, où il eut pourtant de la peine à être reçu . . . Il étoit frere aîné de celui qui a composé le Livre intitulé Satires du Sieur Boileau Despreaux.* Un homme qui veut connoître le mérite des deux freres Boileau, n'en est-il pas bien instruit, lorsqu'il a lu ce qu'en dit le Clerc? Ces termes vagues & même insultans de *celui qui a composé le Livre intitulé Satires du Sieur Boileau*, ne conviennent ils pas bien au Rival d'Horace? L'affectation de ne parler de son frere, que pour dire qu'il eut de la peine à être reçu de l'Académie, n'est-elle pas un pur effet de la jalousie

⁴² C'est-là presque tout ce que contient l'Article.

lousie de cet Ecrivain? Ce qui doit consoler ces deux Savans outragés, c'est les Compagnons que le Clerc leur a donnés, parmi lesquels, il en est un ⁴³, dont la science, l'érudition, l'esprit & l'enjouement font l'étonnement & les délices de l'Europe entière. Cela n'a pas empêché le Clerc de vouloir le décrier, même après l'avoir loué autrefois; mais il avoit eu quelque démêlé avec lui, & il usoit du privilège des Savans; il souffloit le froid & le chaud, selon qu'il étoit conduit par sa passion.

§. V.

Les plus illustres Savans ont soutenu des opinions non-seulement ridicules & bizarres, mais folles & impertinentes.

Les sentimens absurdes & ridicules que les plus illustres Savans ont soutenu quelquefois, sont encore des marques évidentes qu'ils sont, ainsi que les autres hommes, sujets à donner dans les plus grands travers. C'est rendre un service essentiel au Public, que de lui faire connoître que les gens auxquels il accorde une confiance aveugle, ont dit & soutenu des opinions si impertinentes, que si une personne ordinaire avoit osé les proposer comme douteuses

⁴³ Bayle.

teuses, on l'auroit regardée comme extravagante.

Hipocrate, ce Philosophe si Médecin si vanté par les Anciens & Modernes, a donné dans ses Ouvrages un excellent moyen, pour apprendre à faire des filles & des garçons: les gens mariés seront peut-être curieux de le savoir; mais je crois que lorsqu'ils le sauront, il y en aura peu parmi eux qui le voudront mettre en usage. Le savant, le sage, le prudent Hipocrate conseille d'abord à ceux qui veulent avoir progéniture de coucher avec leurs femmes: les termes dont il se sert sont assez sales; mais les Anciens n'y cherchoient pas tant de façon, ils appelloient un Chat un Chat, & expliquoient la périphrase de *coucher avec une femme* par un seul mot, qui rendu littéralement en François fait une grosse sottise. Ce premier avis d'Hipocrate est aussi sensé que celui qui le suit, & qui concerne ce qu'il faut observer pour produire un *mâle* ou une *femelle*, l'est peu. Il conseille donc au mari qui veut faire un garçon de serrer étroitement, lorsqu'il est occupé à l'opération maritale, non pas le bras ni le pied, mais certaine partie qu'on ôte aux *Virgins*, pour leur rendre la voix claire. Quelque douleur qu'on ressente, il faut continuer

de presser pendant toute l'action : si c'est la partie gauche ⁴⁴ qu'on a traitée de cette manière on aura un beau garçon ; si c'est la droite, il faudra se contenter d'une fille. Voilà à coup sûr une magnifique découverte, dont il est étonnant que les différens Commentateurs d'Hipocrate n'aient pas voulu profiter ; car après avoir parcouru leurs Commentaires, je n'en ai trouvé aucun qui ait assuré avoir éprouvé la vérité de ce conseil si salutaire pour la tranquillité des gens mariés qui ne peuvent avoir d'enfans, ou qui n'ont que des filles.

Les

44 Ὁ δὲ ἀνὴρ μὴ μεθυσκίβῃ μηδὲ οἶνον λευκὸν πινέτω, ἀλλ' ὅστις ἰσχυροτάτος καὶ ἀκρητιστάτος, καὶ σιστεῖσθαι ὡς ἰσχυροτάτα. καὶ μὴ θερμολουτεῖται. ἰσχυέτω δὲ καὶ υἰγιαίνεται, καὶ σιτίων ἀπέχεσθαι τῶν μὴ συμφερόντων τῷ πράγματι. Ὅταν βούληται ἄρσεν φυτεύειν τῶν ἐπιμηθίων ἀποληγόντων ἢ ἐκλειποτῶν μίγνυσθαι, καὶ ὠθείην ὡς μάλιστα ἕως ἂν ἐκμιαίνηται. Ὅταν δὲ θῆλυ βούληται γενεσθαι, ὅταν πλεῖστα ἐπιμήνια εἴη τῇ γυναικὶ καὶ ἔτι δεόντων. τὸν δὲ ἀρχὴν τὸν δεξιὸν ἀποδῆσαι ὡς ἂν μάλιστα καὶ ἀνεχθῆσαι δύνηται. ἐπὶ δὲ ἄρσεν βουλήται φυτεύειν, τὸν ἀριστερὸν ἀποδῆσαι. Vir autem nequaquam inebrietur, neque vinum album bibat, sed quod valentissimum & meracissimum sit, cibisque (vescatur) firmissimis, calida ne laver: robustus sit & sanus, & cibus abstineat ad rem non conferentibus, quum marem procreare voluerit mensibus desinentibus, aut cessantibus misceatur, & quam

Les illustres Auteurs anciens ne sont pas les seuls qui ayent placé, dans leurs Ouvrages, des choses si utiles au Bien public: le Pere Mallebranche, dans son Livre de la Recherche de la Vérité, a communiqué un secret bien plus facile à exécuter que celui d'Hipocrate, & d'une aussi grande conséquence. Il prétend que toutes les difformités qui se trouvent dans les enfans qui viennent au monde, provenant ordinairement des objets extérieurs, qui ont fait impression sur l'imagination de leur mere pendant la grossesse, il faut dès qu'elles apperçoivent quelque chose qui leur

maxime impellat, dum semen excernat, at quum fæmineam generare voluerit, quum plurimi menses mulieri prodierint, et adhuc prodeant, coëat: dextrum autem testem, pro ut maxime tolerare potuerit, obliget; sinister vero, si marem procreare exspectat, obligandus. *Hipocrat. de superfatatione cap. XIII.* Plaçons encor ici ce que dit Hipocrate, dans le même chapitre, de la saison la plus favorable à la generation, cela pourra être utile à quelques personnes & ce precepte est plus necessaire & plus vray que celui de *preparatione ad procreationem masculi & feminae*: la saison la plus propre à la generation est le printems. *αρχὴ δὲ ἰατρικῆ ἀριστὴ κύνσιος* verum autem tempus ad conceptum maxime accomodatum, *Hipocrat. lib. de superfatatione. Caput XIII. pag. 276. edit. Viennæ austriæ anno MDCCXLIII.*

leur cause une forte surprise, qu'elles se chatouillent vivement les parties les plus charnues, parce que détournant sur ces parties les esprits qui sont en mouvement, ils ne parviennent point jusqu'au *Fœtus*, & ne lui causent aucun dommage. Vanini a expliqué les effets de l'Eau benite sur les Possédés, cela vaut bien le chatouillement du Pere Malebranche.

Il n'est rien de si pitoyable que ce que dit cet Athée. Selon lui ⁴⁵, l'Entendement humain renferme la connoissance de toutes les Langues, étant une portioncule ou une émanation de la Divinité, que les grossièretés du corps empêchent d'agir librement, arrêtant sa vivacité qui peut être comparée à un feu qui couve sous la cendre, & qui pour jeter des étincelles, n'attend qu'à être remué. Or l'Eau benite & le cérémonial des Exorcismes excitant un mouvement violent parmi les humeurs, ce mouvement agite les esprits, qui, se

45 Mens humana omnium rerum scientiam, omnium Linguarum notitiam in se complectitur; est enim celestis originis & Divinitatis particeps: at corporis mole oppressa insitas vires palam non exerit, & velati ignis cineribus obductus exsuscitari postulat; ita excitari debent ingenii nostri igniculi, ut densis humoribus discussis elucescant. Quare scire nostrum, reminisci est apud Platonem...

se portant avec violence au cerveau, & aiant ratrapé une partie de leur liberté, présentent à l'Entendement une partie de ses connoissances innées, & des Langues qu'il possède sans le savoir. A tout prendre, j'aurois encore mieux le sentiment du Pere Mallebranche que celui de Vanini ; la façon de déterminer la circulation des esprits vers les parties charnues me paroît moins impertinente, que celle de les porter au cerveau.

On est étonné de voir les absurdités que disent quelquefois les plus grands Savans, pour expliquer des choses dont il ne connoissent point les ressorts cachés. Il arrive très souvent qu'ils travaillent à trouver les raisons de certains faits, qui n'ont jamais existé que dans leur imagination, & qui dans le fond n'ont aucune réalité. Un Charlatan extenuera trente Savans, qui passeront des années entières renfermés dans leur Cabinet, pour développer les causes d'un prétendu prodige, qui n'en aura

Alexand. Scio, sed quid concludis . . . Ubi ferventissima fit humorum ebullitio, vehemens quoque spirituum agitatio subsequitur ; quare concitatissimo motu ad cerebrum delati, peregrini idiomatis notitiam quæ in eo latebat, quodammodo extorquent, non secus quam ex silicis collisione emicantes scintillas elici videmus. De admirandis Naturæ Reginae Deaque mortalium Arcanis. In Dialog. de Dæmoniacis.

aura d'autres que ses fourberies. „L'an 1593,
 „dit un Auteur Anglois ⁴⁶, on portoit un En-
 „fant d'un lieu à un autre qu'on monstroit
 „pour de l'argent, & qui avoit parmi les dents
 „machelières une dent d'or. Le fait parut si
 „évident que personne n'eut la pensée d'y con-
 „tredire; les Savans étoient seulement parta-
 „gés touchant la cause d'un accident si extra-
 „ordinaire, & se rompoient la tête pour dé-
 „couvrir ce qu'il pronostiquoit. Sur cela Ja-
 „ques Hostius publia d'abord son Livre *De*
 „*Dente aureo*, où il prétendoit que ce phéno-
 „mène étoit en partie naturel, en partie mira-
 „culeux, la Providence s'en étant servi pour
 „encourager les Chrétiens alors en guerre
 „contre les Turcs. Je ne faurois compren-
 „dre le rapport ou la liaison, quil peut y avoir
 „entre une Dent d'or & les Chrétiens & les
 „Mahométans; cependant *Rulandus, Ingolste-*
 „*rus, Libavius* & d'autres se sont épuisés pour
 „soutenir ce mystère. . . . Sans un garçou
 „orfèvre qui, ayant surpris adroitement cet
 „Enfant & lui ayant ouvert la bouche, trouva
 „que ce n'étoit qu'une feuille d'or artistement
 „rangée,

⁴⁶ Dissertat. Phys. sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le Fœtus, traduite de l'Anglois Albert Brun. par J. Blondel pag. 119.

„rangée, je crois que le bruit de ce prodige
„retentiroit encore.“

On peut comparer avec raison les longues & doctes Dissertations de tant de Savans à la Montagne enceinte, qui n'accouche que d'une Souris. Des Cartes s'est donné autant de peine que Jaques Hostius, pour expliquer le secret de la lumière éternelle des Lampes sépulchrales : on est convaincu aujourd'hui que l'existence de ces Lampes n'a jamais eu plus de réalité que celle de la dent d'or. Que de raisonnemens absurdes les Savans ne font-ils pas tous les jours sur des choses qui sont aussi fausses ! Avant que de vouloir écrire sur un phénomène, il faudroit du moins s'assurer si ce qu'on en dit n'est point une fable.

Les opinions ridicules des Philosophes sur certains faits supposés sont cependant moins nuisibles, que celles de plusieurs Savans, qui comme Hipocrate & Malebranche prescrivent des règles qui paroissent intéresser tous les hommes ; chaque particulier veut les mettre en pratique, & souvent il en est la dupe. Un sentiment assez absurde de Mr. Menjot causa bien du chagrin à la femme d'un jeune Médecin de Montpellier. Cet habile Docteur

47 défend expreffément aux femmes de donner les moindres fignes de vie dans certains momens, où il eft bien difficile qu'elles ne s'aperçoivent qu'elles ne font pas mortes. Il afûre, moitié en Grec & moitié en Latin, que le feul remuement d'une jambe peut empêcher la production d'un enfant.

Si la jeune femme du medecin avoit connu les opinions des plus fameux Auteurs, elle auroit pu répondre à fon mari, qu'un des plus renommés 48 avoit certifié, en termes fort clairs, que dans le tems où elle s'occupoit à certaines fonctions elle étoit difpensée de penfer à d'autres chofes, ayant trop d'affaires pour que fon imagination pût être fenfible aux mouvemens de quelque paffion étrangère. Le Beau-Sexe trouvera que cet Ecrivain eft plus raifonnable que Menjot, & bien des hommes pen-

47 *Causis etiam sterilitatis annumeratur incompositus inter coeundum morus, dum scilicet clunibus & coxen dicibus sublevatis lumborum crispitudine fluctuat, sive, ut dixit Martialis, vibrat sine sine pruricus lascivos, docile gremore lumbos foemina ὀσφύλις (Latini criffare, Græci πτερυγίζειν appellant,) unde Belluzæ à Naturâ edoctæ in congressu citrà ὀσφύτην quietæ perstant. Anton. Menjot Dissert. Patholog. Part. III. pag. 41.*

48 *Parentes rei veneræ operam dantes, ita ei toti sunt intenti, ut nihil aliud cogitent: & vel sit nox, vel sint*

penferont de même. Il y a de l'indiscrétion à vouloir qu'une personne conserve beaucoup de sang froid dans des actions, qui causent une espèce de mouvement surnaturel dans la machine humaine.

J'oublierois une chose essentielle, si en parlant des ridicules opinions qu'ont soutenu bien des Savans, je ne faisois mention d'un sentiment assez extraordinaire du bon Pere Jean Ferrand d'Aneci. Ce Jésuite ^{4^o} assure qu'on ne doit point être étonné, lorsqu'il se trouve deux ou trois corps du même Saint, & qu'on fait très-mal de douter de l'autenticité de ces Reliques, Dieu les aiant multipliées, & reproduites miraculeusement pour entretenir la dévotion des Fidèles. Il faut avouer que les Jésuites n'ont pas su faire usage d'un pareil fait, ou qu'ils n'y ont guère ajouté de foi ;
car

sejuncti a rebus externis, & ita non habeant occasionem quid externum imaginandi, vel tale aliquid ex quo magnum aliquod desiderium aut terror sequi possit. Finis Quest 22.

Unum mihi sat erit in presentia dicere, Supremum Numen suam dubio procul explicuisse potentiam in iis nominatim Reliquiis multiplicandis, seu replicandis. Joann. Ferrandus Aniciensis è Societate Jesu, in Disquisitione Reliquaria pag. 7.

car s'ils le croyoient, il leur étoit très-aisé de terminer tous les embarras où les a jettés l'affaire du Pere Girard. Ils n'avoient qu'à obtenir du Ciel, par le moyen de St. Ignace, ou de St. François Xavier, la multiplication d'un pucelage: ils en auroient donné un tout neuf & bien conditionné à la Cadière, à la place de celui qu'on prétendoit lui avoir été ravi. Ils eussent été en droit de dire aux Jansénistes: que vous a-t-on fait pour tant clabauder? de quoi vous plaignez-vous? on nous a donné une fille pucelle, pucelle nous vous la rendons: faites la visiter, si vous voulez, par la Visiteuse des Beautés, qu'on renferme dans le Serrail du Grand-Seigneur; & si elle trouve le moindre défaut, nous consentons à la perte du procès. Il faut certainement que les Jésuites ayent peu de foi à la prétendue multiplication miraculeuse des Reliques, puisqu'ils n'ont point profité de l'expédient que leur offroit l'opinion de leur Pere Ferrand d'Aneci.

Le célèbre Paracelse n'eût point été embarrassé de fournir encore un moyen efficace pour radouber la virginité de la Cadière: il a donné dans ses Ouvrages le secret de former des hommes dans des Vases chymiques; il
fau-

faudroit être fou pour croire qu'un Philosophe, qui fait produire des Créatures humaines par le secours du Fourneau & du Récipient, ne pût refaire un pucelage.

On douterait qu'il y eût encore aujourd'hui des génies de l'étendue de celui de Paracelse, & qu'il se trouvât des Physiciens aussi parfaits; mais Des-Cartes peut en quelque manière être comparé avec ce savant Artiste, car il ne faut pas moins de pouvoir pour anéantir une Substance que pour la créer. Les Bêtes entièrement privées de l'ame & réduites à l'état de simples machines, les Eléphants, les Chiens rangés au nombre des Horloges & des Pendules, exigent pour Des-Cartes les éloges, qu'on donne à Paracelse pour ses productions humaines.

Mr. Boullier vient encore de mériter un rang distingué parmi les Philosophes Créateurs; par une bonté qu'on ne sauroit assez louer, & dont toutes les Bêtes ne sauroient assez le remercier, il leur a accordé une ame spirituelle, & a réparé amplement le tort que Des-Cartes leur avoit fait. Il reste encore une chose à faire à Mr. Boullier, puisqu'il spiritualise si aisément la matiere, c'est d'avoir pitié des pauvres Plantes. Mr. Colonne

50 depuis peu leur a accordé le sentiment, elles ont par conséquent acquis la principale chose qu'on donne à l'ame des Bêtes. Est-ce qu'on ne pourroit point aussi spiritualiser la leur? Quelque habile Philosophe Créateur n'entreprendra-t-il point cette affaire? Personne ne sauroit mieux s'en acquitter que Mr. Boullier, je souhaite qu'il se sente ému pour les Fleurs, par cette tendre bonté qu'il a eue pour les Automates de Des-Cartes. Quant à moi j'avouerai que depuis que j'ai lu le Livre de Mr. Colonne, je me fais un aussi grand scrupule de couper un Oeillet ou une Renoncule, qu'un Brame & un Faquir s'en feroient de tuer un Bœuf. Qui peut n'être pas sensible aux infortunes des Plantes en lisant ce passage. „Les Plantes qui n'ont aucun de „ces organes extérieurs, ne peuvent ni voir, ni „entendre, ni parler; & il faut dire que leur „sentiment se réduit à quelques sensations in- „ternes, semblables à celles des Animaux, „comme de sentir une certaine peine par le be- „soin de nourriture. Lorsqu'elle leur man- „que, les Plantes languissent de meme que l'A- „nimal; & d'autant qu'elles ne peuvent pas „sortir

50 Hist. Natur de l'Univers dans laquelle on rap-
 porte des raisons physiques sur les effets les plus cu-

„sortir de leur place, elles ne peuvent point
 „en aller chercher comme les Animaux, lorsqu'ils en ont besoin Elles sentent quelque peine ou quelque douleur, lorsqu'on arrache certains endroits de leurs branches; mais n'ayant point de bouche elles ne peuvent ni crier, ni se plaindre, comme les Animaux, contre la hache & contre ceux qui les déchirent & les abattent; non plus que l'Huitre qui ne crie point quand des dents avides la devorent, quoiqu'elle sente qu'on la tue.“ Je puis assurer Mr. Colonne, que depuis le moment que j'ai connu son Système je n'ai pas manqué un seul jour d'arroser mon Parterre; je crois toujours ouïr mes Fleurs me dire dans leur langage muet; *voudriez-vous bien nous donner un petit coup à boire, nous mourons de soif?* Lorsqu'il fait du vent, & que je vois leur tige se plier & en danger de se rompre, je ne puis m'empêcher de prendre part aux maux que je fais qu'elles ressentent. Hélas, dis-je, elles n'ont point de bouche pour se plaindre, elles ressemblent aux Huitres; pourquoi le généreux Philosophe qui leur a accordé le sentiment, n'a-t-il pas

eux & les plus extraordinaires, par Mr. Colonne Gentilhomme Romain.

pas trouvé à propos de les organiser d'une manière différente? Lorsqu'on réfléchit à la bizarrerie & au ridicule de certaines opinions des Savans, on croiroit volontiers, si l'on n'étoit point retenu par les excellentes choses qu'ils ont produites, & qui reparent les fautes dans lesquelles ils sont tombés, que le nom d'Homme de Lettres & celui de Visionnaire sont des termes synonymes. Un homme à la tête d'une Académie respectable, n'a-t-il pas avancé, comme des vérités utiles au genre humain, la nécessité de faire un trou jusqu'au noieau de la terre pour en connoître l'intérieur; l'utilité de disséquer les cerveaux de géans, & de prendre de l'opium pour découvrir la nature de l'ame; l'avantage de converser avec des hommes portant des queues de singe, pour juger de l'étendue des connoissances humaines; & la commodité d'établir une Ville latine, où depuis les nourrices jusques aux Valets, Cochers, fiacres, porteurs d'eau, marmitons, ramoneurs même de cheminée tous parlissent latin, pour éviter l'inconvenient d'apprendre cette langue dans les Colleges. Je ferai mention plus au long des opinions singulieres de cet Auteur, dans les Létres où je vous parlerai des Philosophes modernes, & vous y trouverés quelques remarques

ques sur l'Akakia qui vous font entièrement inconnues.

§. VI.

De la dissimulation des Savans & de leur adresse à interesser la Religion dans leurs disputes.

La dissimulation des Savans, leurs ruses, leur faux attachement pour certaines opinions dont ils connoissent eux memes le foible : tout cela doit encore engager le Public à se défier de l'assurance avec laquelle ils affectent quelquefois de défendre une cause. Il est étonnant de voir jusqu'où les Savans poussent la feinte & l'artifice. Ils employent quelquefois des moyens si extraordinaires pour venir à leur but, qu'on auroit peine à se figurer, si l'on n'en avoit des preuves évidentes, qu'ils osassent s'en servir. Depuis plusieurs années Mr. de Montpellier, & plusieurs autres habiles Ecrivains Jansénistes publient tous les jours de nouveaux Ouvrages, pour prouver la réalité des Miracles de Saint Paris. Les croient-ils ? Un pauvre Curé Anticonstitutionnaire, un Bourgeois de la Rue Saint Denis, une Vendeuse de choux de la Place Maubert, bien d'autres gens de cette espèce sont persuadés de leur sincérité ; mais Mr. d'Auxerre & Mr. de Senez se gardent bien de donner dans ce piège ;

piège; ils rendent à Mr. de Montpellier la même justice qu'il leur rend à son tour.

Les habiles Jansénistes ont jugé que quelques Miracles feroient grand bien à leur cause: ils ont profité de la folie des Convulsionnaires: ils ont écrit pour soutenir l'authenticité des prodiges opérés par l'intercession du Saint Diacre: cela a d'abord paru extraordinaire à tout le monde, à la fin beaucoup de gens s'y sont laissés attraper. Le nombre des gens crédules dans toutes les Sectes est toujours le plus grand: il n'est d'ailleurs aucun sentiment, quelque extravagant qu'il soit, auquel on ne puisse donner quelque vraisemblance: *nihil est tam absurdum quod disputando non fiat probable*; sur-tout lorsqu'il est soutenu par un Savant dont le caractère a quelque chose d'imposant, & semble en assurer la vérité. Si un simple Bachelier de Sorbonne avoit écrit en faveur de St. Paris, bien des gens qui sont plus touchés par le faux brillant que par la force des bonnes raisons, n'auroient pas fait grande attention à ses discours: mais les Ouvrages de plusieurs Evêques, leurs assertions & leur témoignage ont quelque chose de frappant pour quiconque ne fait pas qu'un Prélat fort Savant est non-seulement sujet à se tromper, mais se trompe quelquefois volontai-

tairement, & compte assez sur le crédit qu'il s'est acquis dans le Public, sur tout parmi les partisans, pour ne pas craindre qu'on connoisse sa dissimulation. Il faut cependant avouer qu'il y a plusieurs Ecrivains, qui abusent du droit qu'ils ont de se jouer de la crédulité des hommes : ils avanturent trop, & il est impossible que les gens, dont le génie est le plus borné, ne s'apperçoivent de leur charlatanerie.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir d'aussi plaisant, mais d'aussi absurde que ce que Mr. de Montpellier & Mr. d'Auxerre viennent de faire contre le Père le Courayer. Il est bon d'en développer la cause avant que d'en faire le recit. Tout le monde sait, ou du moins les gens qui ne sont point livrés à leurs préjugés savent, que les Jansénistes depuis plusieurs années sont regardés par les Molinistes comme des gens séparés de l'Eglise Romaine. Il est vrai qu'on n'a point encore osé les excommunier publiquement en Corps ; mais on a fait l'équivalent. On a déposé leurs Evêques : on refuse la sépulture à leurs Prêtres : il n'est aucun bon Constitutionnaire qui ne soutienne qu'ils sont Archihérétiques & Archischismatiques ; c'est-là une vérité dont, quiconque voudra, pourra s'éclaircir très aisément.

ment. Il n'a qu'à demander au premier Jé-
suite qu'il trouvera: Mon Révérend Pere,
puis-je aller dans l'Eglise des Jansénistes? En
France on lui dira qu'il ne le doit point sous
peine de péché mortel; en Hollande on lui
assûrera qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'il
allât dans les Temples des Protestans. Cette
séparation déjà à demi-faite fâche fort les Jan-
sénistes: ils ne se sentent point encore assez
forts, ni assez nombreux pour faire bande à
part; ils voudroient, si cela étoit possible,
rester encore quelque tems dans le sein des
Molinistes pour s'aggrandir à leurs dépens.
Il leur importe donc beaucoup de persuader
au Peuple qu'ils sont fort bons Catholiques &
très zélés pour les interêts du Saint Siège, &
qu'ils ne demandent que la conservation des
privilèges de l'Eglise Gallicane & de la Doctri-
ne de Saint Augustin. Ils ont cependant bien
de la peine à venir à bout de leurs desseins:
les Docteurs Molinistes, surtout Mr. de Sens,
leur donnent bien du fil à retordre; ils leur re-
prochent leur refus de souscrire à un Decret
que tous les Evêques du Monde Catholique,
excepté deux ou trois, ont reçu avec respect.
Ils voudroient pouvoir se tirer d'affaire par les
distinctions Scholastiques & Théologiques sur
l'autorité de l'Eglise; mais ils sentent que les
rai-

raisons de leurs Adversaires ont quelque chose de naturel, capable de faire impression sur l'esprit du Peuple. Pour obvier donc à cet embarras, ils affectent d'injurier, & de traiter dans toutes les occasions les Protestans avec mépris: ils crient sans cesse qu'on doit contraindre les Hérétiques à se réunir à l'Eglise; qu'il est permis de les punir par le fer & par le feu. Ils empiètent sur les droits des Jésuites, & parlent si souvent de réduire par la force à la foi Orthodoxe ceux qui s'en sont écartés, que les Inquisiteurs de Rome & de Madrid ne sont auprès d'eux que des Tolérans. Ils font plus; ils citent sans cesse l'autorité de l'Eglise: ils ne font mention que de la soumission des Fidèles à cette Divine Epouse de Jésus-Christ; il est impossible que de pareils discours ne fassent impression sur l'esprit d'un nombre de gens, qui n'approfondissant point les choses, jugent uniquement sur les apparences. C'est pour prêter plus de force à ces subtiles dissimulations, que Mr. de Montpellier & Mr. d'Auxerre viennent de donner une scène des plus réjouissantes aux yeux d'un Philosophe, des plus fourbes à ceux d'un Moliniste, & des plus édifiantes à ceux d'un Janséniste.

Le savant Pere le Courayer ayant publié, il y a quelque tems, une nouvelle Traduction de l'Histoire du Concile de Trente avec des Notes excellentes, le Parti Janséniste, qui depuis quelques années croioit avoir à se plaindre de ce Religieux, pensa avoir trouvé dans la réfutation de ce Livre non seulement l'occasion d'en mortifier l'Auteur; mais encore celle d'attirer quelque nouvelle dupe au Jansénisme, & d'y affermir celles qu'on y avoit amenées, en leur persuadant que les Jansénistes étoient très attachés à l'Eglise, & surtout à la gloire du Saint Siège. On songea donc à annoncer dans le monde, d'une maniere pompeuse & éclatante, la condamnation de la nouvelle Traduction de Fra - Paolo: Mr. de Montpellier fut chargé de cette affaire, & il fit imprimer une Lettre qu'il avoit écrite à ce sujet à Mr. d'Auxerre, qui a annoncé à son tour ⁵¹ au public, qu'il alloit travailler de son côté aux interêts du Saint Siège. Lorsque je vois ces deux Evêques se donner dans le public pour les défenseurs du Pape, il me semble que je vois Arlequin & Mezetin, qui après avoir volé & dépouillé Pierrot, trouvent mauvais

⁵¹ Ces deux Lettres sont insérées dans la Feuille du 24 Janvier 1737 de la Gazette Ecclésiastique.

rais que Scaramouche ne veuille pas lui montrer le chemin pour retourner à la Ville. La comparaison paroîtra odieuse à un Janséniste ; mais tout homme désintéressé la trouvera très juste. En vérité n'est-ce pas une véritable Comédie que la conduite de ces deux Prélats ? Quel est l'Héraclite assez triste pour pouvoir s'empêcher de rire d'une semblable démarche ? Elle est presque aussi réjouissante, que si Mr. de Marseille publioit un Mandement en faveur des Oratoriens contre les Capucins ou les Jésuites. Mr. de Sens ne seroit-il pas fondé à dire à ces deux Evêques : Vous condamnez le Pere le Courayer, commencez donc par vous soumettre vous-mêmes. A quoi sert que vous blâmiez dans les autres ce que vous pratiquez vous-mêmes ! Votre zèle simulé pour le Pape est un nouveau crime. Avez-vous oublié que vous soutenez *que la priere d'un pécheur est une nouvelle offense* ? Il en est de même des services d'un ennemi : Sa Sainteté ne veut rien vous devoir que vous n'ayez reconnu auparavant ce que vous lui devez vous-mêmes : Elle craint la maniere dont vous défendriez ses intérêts : ⁵² Elle a de trop justes rai-

⁵² *Timeo Danaos & dona ferentes.* Virg. *Æneid.*
Lib. 2.

raisons pour ne pas vous en laisser les Dépositaires.

Il est certain que Mr. de Montpellier a prévu toutes ces objections, cependant elles ne l'ont point empêché d'exécuter son dessein; parce que ce n'est pas *Monsieur* de Sens qu'il vouloit tromper. Il savoit bien qu'il n'en viendroit pas à bout: son but tendoit à persuader au Peuple que les Prélats Jansénistes étoient zélés pour la gloire du Saint Siège. S'il n'y est pas parvenu, ce n'est pas à coup sûr sa faute, & Mr. de Marseille n'auroit point écrit d'une manière plus onctueuse & plus vive.

„Je lis actuellement, dit-il, un Livre
 „dont les principes sur l'autorité de l'Eglise
 „sont affreux. C'est l'Histoire du Concile de
 „Trente, écrite par Fra-Paolo, & traduite de
 „nouveau par le Pere le Courayer. Quel est
 „le Catholique qui ne se sente ému, en voyant
 „un Auteur, qui prend la qualité de Chanoi-
 „ne Régulier de Ste. Geneviève, blâmer ou-
 „vertement les décisions du Concile de Trente
 „& dire à l'Eglise: vous avez été trop loin;
 „& vouloir lui persuader qu'elle devoit vivre
 „en bonne intelligence avec les Sectes qu'elle
 „a séparées de son sein?

„Com-

„Comment un homme qui a de l'érudition ose-t-il soutenir que l'Antiquité n'a jamais mis de différence entre les Evêques de Rome & les autres, & qu'elle n'a distingué les Papes des Evêques ordinaires, que comme les Métropolitains sont distingués de leurs Suffragans? L'Antiquité a toujours regardé le Siège de St. Pierre, comme le Centre de l'Unité catholique; les Papes, comme ayant succédé au Prince des Apôtres dans la primauté; & la puissance qui y est attachée, comme venant de Dieu pour conduire tout le Troupeau.

„Est-ce au nouveau Traducteur de Fra-Paolo à réclamer l'Antiquité, lui qui paroît n'avoir appris la Religion que dans les Ecrits des Freres Polonois, & des autres Savans de cette trempe? Qu'un Socinien se félicite de trouver un azyle, où chacun, tranquille à l'abri des Loix, peut suivre au gré de sa conscience ce que ses lumieres lui représentent de plus raisonnable & de plus vrai: où, sans craindre la violence d'une autorité arbitraire sur les consciences, il peut servir Dieu dans la simplicité de son cœur, & s'acquitter des devoirs que lui dictent la Raison & l'Evangile, c'est le langage d'un Socinien; mais qu'un homme qui s'annonce encore comme

„Chanoine Régulier, & dès-là même comme
 „Catholique, se fasse un mérite d'être Tole-
 „rant; quoi de plus horrible?“

Tout ce que les Jansénistes souhaitent de
 persuader au Public est contenu en abrégé
 dans cette Lettre: les principes des inquisi-
 teurs sur le *compelle eos intrare*, y sont forte-
 ment établis: on y parle du Pape & de l'au-
 torité de l'Eglise dans les termes les plus fa-
 voreux: il ne reste plus qu'à trouver des dupes
 qui donnent dans le piège qu'on leur tend;
 & la condamnation de la nouvelle Traduction
 de Fra-Paolo aura tout l'effet qu'on s'en étoit
 promis. Car il faudroit être bien crédule,
 pour se figurer que Mr. de Montpellier &
 les Ecrivains Jansénistes approuvent, dans le
 fond du cœur, les Maximes qui sont étalées
 dans leur Lettre. Quant à celles qui regardent
 le Pape, en vérité il y auroit de la folie
 d'entreprendre de prouver sérieusement, que
 tous les Jansénistes ne les contredisent pas
 évidemment par leur conduite: il vaudroit
 autant soutenir que Sara Colonne crut obli-
 ger le Saint Pere en lui donnant un soufflet.
 Pour celles qui regardent la liberté de con-
 science, ou les Ecrivains Jansénistes sont des
 gens qui n'ont pas le sens-commun, ou ils
 autorisent dans le fond du cœur le Système
 de

de la Tolérance ; deux ou trois réflexions mettront cet argument hors de toute attaque.

Je voudrois bien favoir si Mr. de Montpellier approuve, qu'on ait déposé Mr. de Sennez : qu'on l'ait renfermé dans une Abbaye : qu'on exile tous les jours plusieurs Prêtres Jansénistes : qu'on en renferme d'autres à Pierre Encise, à la Bastille, aux Isles Ste. Marguerite ; qu'on violente un grand nombre de Laïques, pour leur faire signer le Formulaire & accepter la Constitution ? Si lui, ou quelque autre Docteur Janséniste repond qu'on fait bien d'agir de la sorte : je pense que je serai en droit de regarder les Anticonstitutionnaires comme des gens privés de la Raison ; mais je suis assuré qu'ils ne loueront point la conduite qu'on tient à leur égard, & qu'au contraire ils s'en plaindront très amèrement comme ils le font tous les jours. Pourquoi ; veulent-ils donc qu'on en use envers les autres différemment qu'envers eux ? La Loi de Nature & celle de l'Évangile ne leur apprennent-elles pas, qu'on ne doit point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous mêmes ? Ils opposeront à ces raisons qu'on a tort de les traiter avec rigueur parce qu'ils soutiennent la bonne cause, & que s'ils étoient dans l'erreur, on feroit fort bien de les

obliger à y renoncer. Ce raisonnement est aisé à détruire; ils en sentent eux-mêmes la foiblesse. Car outre qu'à juger des choses par les règles ordinaires, il semble qu'on doit attribuer l'avantage à leurs Adversaires, étant beaucoup plus vraisemblable, que quatre Evêques se trompent que tous ceux de toute la Religion Catholique, on est en droit de leur demander pourquoi ils trouvent mauvais que leurs Adversaires, qui sont véritablement convaincus de leur bon droit, usent de la *Maxime compelle eos intrare*? Ils agissent conformément aux Loix de la Religion, puisqu'elle ordonne de ramener par la rigueur ceux qu'on croit égarés.

Selon les Maximes de Mr. de Montpellier les Jansénistes seront également persécutés par tout, se trouvant également par tout le plus petit nombre: tous les différens Etats dans lesquels ils seront répandus doivent les contraindre à se ranger à la croyance dominante. Les Evêques Anglicans sont aussi persuadés que les Prélats Italiens & Espagnols, que Mr. de Montpellier & les Jansénistes sont des Hérétiques. Si le Pere Quesnel s'étoit retiré dans un País d'Inquisition, où la *Maxime compelle eos intrare* est établie, il auroit couru grand risque d'être brûlé, ainsi que le seroient l'Ab-
bé

bé Bécheran & tous les autres Danseurs de St. Médard, s'ils étoient entre les mains des Dominicains. Supposé donc qu'on lui eût dit en arrivant en Hollande: Allons mon Révérend Pere, vous ferez pendu, roué, &c. ou il faut que vous confessiez que Jansénius étoit un Hérétique, & Calvin un grand Homme & un Saint: il n'auroit pas manqué de représenter qu'on lui faisoit violence: qu'il croioit s'être réfugié dans un País, „où chacun, tran-
 „quille à l'abri des Loix, peut suivre au gré de
 „sa conscience ce que ses lumieres lui repré-
 „sentent de plus raisonnable & de plus vrai:
 „où sans craindre la violence d'une autorité
 „arbitraire sur les consciences, il peut servir
 „Dieu dans la simplicité de son cœur & s'ac-
 „quitter des devoirs que lui dictent sa Raison.“
 Mais quelle auroit été sa surprise, si on lui avoit répondu: Vous tenez-là le langage d'un Socinien: un Evêque Appellant, un de vos principaux Docteurs, a condamné dans les termes les plus forts les principes de la Tolérance; il faut absolument vous résoudre à changer de Religion.

La dernière ressource du Pere Quesnel auroit été de dire: Messieurs, ce Prélat a entendu qu'il n'étoit permis d'user de contrainte que dans la véritable Religion, & c'est le Jan-
 sé-

fénisme. A cela on lui eut répliqué: nous pensons différemment, & comme nous sommes ici les Maîtres & que vous êtes dans l'erreur, nous agissons à votre égard, comme agiroient les Molinistes, si vous étiez en leur pouvoir. Il s'en fallut bien, lorsque cet Oratorien vint en Hollande, qu'on lui fit une pareille réception; il y a jouï de cette Liberté qu'approuve avec raison le Pere le Courayer, & que Mr. de Montpellier condamne par les mêmes motifs qu'il se charge de la défense du St. Siège.

Une chose surprenante, & qui prouve encore mieux que la Lettre du prélat Janséniste jusqu'où va la dissimulation des Savans, c'est un discours de ce même Pere Quelnel, peu de jours après qu'il fut arrivé à Amsterdam, où il s'étoit réfugié. Deux Hommes de Lettres étant allé lui rendre visite, lui demanderent ce qu'il pensoit de la Maxime, qui veut qu'on contraigne les consciences? Je pense leur répondit le dissimulé Janséniste que l'Eglise Catholique est en droit de ramener ses enfans dans son giron par la force, quand elle n'a pu réussir par la douceur; cette réponse partoît du même principe que les Lettres de Mrs. de Montpellier & d'Auxerre. On ne doit donc plus s'étonner, que le Jansénistes réfugiés en
Hol-

Hollande publient de tems en tems quelques Libelles contre les Protestans ; l'interêt de leur cause demande, qu'ils manquent de reconnoissance envers ceux qui leur donnent un azyle, & leurs Protecteurs ont assez de bon sens pour ne pas s'en embarrasser.

Il se trouve pourtant quelquefois des gens qui n'ont pas tant de patience que les autres. On a vivement reproché à un Chanoine de Rheims, réfugié dans la Province d'Utrecht, son ingratitude & sa mauvaise foi. „ Qui „ sont ceux, lui dit on, ⁵³ qui vous ont fourni „ un azyle ? Ce sont des Protestans. C'est sous „ leur Gouvernement, sous leur protection „ que vous vivez en sûreté, & que vous êtes „ à couvert de la Bastille. Il me semble donc, „ que quand même le respect que vous devez „ au Souverain ne vous obligeroit pas à ne „ point l'outrager, en parlant avec mépris de „ sa Religion, la reconnoissance devoit vous „ y engager. Cependant vous ne négligez au- „ cune occasion d'insulter les Réformés, à qui „ vous êtes redevables de votre liberté & de „ votre tranquillité. En vérité, *Monsieur*, „ quand je considere les injures que vous dites „ aux

⁵³ Lettres sur les Miracles, &c. par Mr. Desvœux, Let. 2. p. 56.

„aux Protestans, j'ai peine à croire que vous
„soyez dans un Etat de leur Religion!

Je conseillerois au Pere le Courayer, pour faire son Apologie & se justifier contre les Lettres de Mrs. d'Auxerre & de Montpellier, d'envoyer à l'un ou à l'autre un Extrait de ce Passage, & d'y ajouter ces mots: *Monseigneur*, si vos Maximes étoient établies dans tous les Païs, votre illustre Confrere, Mr. ⁵⁴ de Babylone, joueroit un fort mauvais rôle: il ne pourroit plus rester dans les Païs Protestans, il seroit arrêté dans les Païs Catholiques, & remis entre les mains du Pape, qui ne lui feroit pas, à coup sûr, un traitement plus doux que celui que le Concile d'Ambrun a fait à Mr. de Senez. Et si n'ayant plus d'azyle ni dans les Païs Réformés, ni dans les Catholiques, il lui prenoit envie de se retirer dans son Diocèse, & d'aller officier pontificalement à Babylone; les Turcs, qui ne sont pas plus obligés d'être tolérans que les autres Peuples, & qui, sans doute, ainsi qu'eux ne voudroient point de Jansénistes, pourroient bien le traiter

⁵⁴ Ce Mr. de Babilone étoit un Eveque *in partibus*, que les Jansénistes payoient à Utrecht pour ordonner des Prêtres Jansénistes, qu'on envoyoit ensuite dans toutes les villes des sept provinces & dans quelques unes de France.

⁵⁵ Nestorius.

ter d'une manière encore plus dure, que ne feroient Mrs. de Sens & de Bissy, s'il étoit entre leurs mains. Le Bacha, qui le feroit empaler, ne se soucieroit guère si à cause de cette action on le déchiroit dans la Gazette Ecclésiastique, & si on lui donnoit les noms de Néron & de Dioclétien. Croyez-moi, *Monseigneur*, vous avez tort de prêcher si vivement contre la Tolérance. Le sort de Mr. de Senez devoit adoucir l'amertume de votre zèle. Il est la victime des Intolérans; & qui peut vous assurer que vous ne le ferez pas à votre tour?

Permettez que je vous rappelle le sort d'un Patriarche ⁵⁵ de Constantinople. Il fut chassé de son Eglise ⁵⁶, pendant qu'il travailloit avec beaucoup d'empressement à chasser les autres. Il semble que la Providence permit qu'il fut persécuté pour le punir de son zèle outré. Il étoit ainsi que vous grand Intolérant. ⁵⁷ Je suis,

Monseigneur,

Votre &c.

Bien

⁵⁵ Καὶ Νικοζία τοίνυν φιλονεικῶντι ἐξελαύνειν ἄλλας, αὐτὸν ἐξελασθῆναι τῆς Ἐκκλησίας συνεπέσει. Socrat. Lib. 7. Cap. 29. p. 270.

⁵⁷ Δός μοι, ὦ βασιλεῦ, καθαρὰν τὴν γῆν τῶν Ἄιρετικῶν, κ' ἐγὼ σοὶ τὸν ἄρκιον ἀντιδιδῶσω: συγκαθίλε μοι τὴν

Bien des gens sont surpris du phlegme avec lequel les Hollandois Protestans confidèrent ces mauvaises manœuvres. Il semble en effet qu'ils devroient trouver bien extraordinaire, que des gens auxquels ils donnent un azyle contre la persécution, les attaquent sans ménagement; mais si ceux qui s'étonnent de la patience des Hollandois, connoissoient leur bon sens, ils lui attribueroient ce qu'ils mettent sur le compte de leur bonté. Le plus petit Bourguemestre de Village n'est point la dupe du feint courroux des Jansénistes: il fait bien qu'ils haïssent cent fois plus les Jésuites que les Protestans: il connoît la sincérité de leur zèle pour la Cour de Rome: & comme l'interêt de tous les Pais Réformés demande que le Pape y ait le moins de Partisans qu'il est possible, trente Jansénistes y font moins à charge qu'un Moliniste.

Il est certain que dans vingt ou trente ans d'ici il n'y aura pas en France un seul Evêque Anticonstitutionnaire. Un homme qui aura la moindre étincelle de jugement ne pourra point

Αριστικὰς, κ' ἐγὼ συγκαθίστω σοι τὰς Πέρσας. Id ubi supra.
Ce fut-là l'apostrophe que fit Nestorius, le jour de son Ordination, à l'Empereur Théodose le jeune. Combien de fois les Jesuites n'ont-ils pas imité cet exemple, &

point alors rester dans ce Parti; les Jansénistes seront comme les Juifs, sans Temple, sans Prêtres, sans Sacrifice. Ceux qui sont en Hollande y formeront une Secte entièrement distincte de la Communion Romaine. Dès que cela sera fait, ils reviendront dans leur état naturel: ils ne seront plus forcés de déguiser leurs sentimens: ils se rendront bons Citoyens, reconnoîtront les bienfaits qu'ils auront reçus; & abandonneront entièrement aux Jésuites l'affreuse Maxime de contraindre les consciences, qu'ils soutiennent aujourd'hui comme eux. En attendant que cela soit, on ne doit pas trouver extraordinaire que leurs meilleurs Auteurs avancent, dans leurs Ecrits, des sentimens qu'ils condamnent dans le fond du cœur; mais il faut toujours bien prendre garde de n'en être pas la dupe en leur accordant quelque croyance.

On doit user envers tous les Savans de la même précaution qu'envers les Jansénistes. Ils soutiennent également, pour l'intérêt de leur cause, & pour parvenir à leur but, plusieurs
absur-

dormis les plus grandes victoires aux Princes qui extermineroient les Hérétiques, c'est-à-dire, les Ennemis de la Société.

absurdités dont ils connoissent parfaitement le ridicule. Tout homme qui a quelque goût & quelque génie ne se figurera pas, à coup sûr, que Mr. de Sens n'ait senti, & n'ait parfaitement connu toutes les impertinences qu'il a renfermées dans la Vie de Marie à La-coque; mais il les a crues utiles à l'augmentation des Dévotes de son parti. Est-il rien en effet de plus séduisant pour une femmelette, que de lui faire espérer de pouvoir vivre dans une grande liaison avec Jésus-Christ: d'être avec lui en commerce de Lettres, & d'en recevoir de petits vers tendres, galants & bien tournés? Il est vrai que par de pareilles idées on avilit celle de l'Être Suprême, qu'on fait du Dieu des Chrétiens une Divinité des Payens, un second Jupiter qui vit à pot & à rôl avec une Dévote, comme le premier avec quelque Nymphé: que les Ouvrages de Vanini & ceux de Spinoza outragent moins la gloire du Très-Haut, que ceux qui renferment de pareilles Fables; mais pourvu qu'un Ecrivain parvienne à son but, il ne s'embarrasse pas de soutenir des opinions qu'il condamneroit dans les Ecrits d'un autre avec
le

58 Amplius dico intolerabilius negare Deum, quam peccati Autorem asserere; nam si Deus omnino non est,

le dernier mépris. Quel vaste champ n'auroit point eu Mr. de Sens, pour débiter les pompeuses réflexions, que lui auroient fourni son zèle & son génie, si Mr. de Montpellier eût été l'Auteur du Roman de Marie à Lacoque! Il n'eût pas manqué de représenter à son Adversaire, avec toute l'emphase de son stile Académique, qu'il étoit plus criminel d'imputer à la Divinité des actions indignes de son caractère, que de nier son existence. Il eût fortifié son sentiment de l'autorité d'un grand Théologien Jésuite ⁵⁸, qui soutient qu'il est plus impie de croire Dieu l'Auteur du péché, que d'assûrer qu'il n'existe pas.

Les grands Ecrivains Protestans ne sont point exempts des défauts qu'on reproche à ceux des autres Communions: les petits Prophètes du Dauphiné, si vantés par Mr. Jurieu, les Prophéties du même Auteur, tout cela va bien de pair avec les Mandemens de Mr. de Montpellier sur les Miracles de Saint Paris. Ce Ministre étoit un grand génie, on n'en sauroit disconvenir, & c'est sur son esprit qu'on doit fonder la principale preuve du peu de persuasion qu'il avoit de tous les prétendus
Mi-

certe culpabilis non est. Becanus, Opuscul. Theolog.
Tom. I. p. 178.

Miracles dont il faisoit de si pompeux recits. Il favoit que les Peuples aiment le merveilleux, que la croyance d'un prodige fait beaucoup plus d'impression sur eux, que les raisonnemens des plus subtils Théologiens: il alloit donc à son but en soutenant des opinions qu'il condamnoit dans lui-même. Comme il écrivoit également & pour le Vulgaire & pour les gens d'esprit, aux excellentes choses qu'il disoit il en mêloit quelques-unes de basses, de puérides, de ridicules; mais qui produisoient toujours leur effet.

Les Philosophes n'usent pas moins de dissimulation que les Théologiens: je me contenterai d'en citer un seul exemple. Des-Cartes établit pour un des principes de sa Philosophie, que l'étendue étoit l'essence de la Matière: il découloit naturellement de ce principe, que la Transsubstantiation étoit impossible même par le pouvoir de la Divinité, car si cinq pieds d'étendue formoient l'essence du corps de Jésus-Christ, comment cette même étendue pouvoit-elle se trouver dans un espace de deux doigts? Le bon homme Des Cartes sentoit toute la force de cette objection: cependant il vouloit passer pour Catholique, quoiqu'il le fût dans le fond du cœur comme le premier Iman de la Mosquée de la Mecque.

Si

Si l'on avoit pu l'accuser d'hérésie, sa Philosophie auroit été entièrement proscrite en France: il eut recours à un plaisant expédient, pour excuser les inconvéniens qui découloient de son opinion. Il soutint que Dieu pouvoit changer l'essence des choses, c'est à dire, faire qu'un manche à balai fût un bâton sans avoir deux bouts, & qu'une chose matérielle n'eût point d'étendue: il ne croioit non plus cette absurdité, que la vertu des Médailles de St. Ignace; mais il alloit à son but, & c'étoit-là ce qu'il cherchoit. Il raisonnoit de la sorte: il est certain que l'étendue est l'essence de la Matière: je serois obligé de ne point établir ce principe, si je n'avois un moyen pour répondre aux objections qu'on fait sur la Transsubstantiation; j'en trouve un ridicule à la vérité, mais il est tel qu'il me le faut, c'est à-dire, bon pour amuser les Sots, & fort propre à persuader aux véritables Savans, que je n'y ajoute aucune foi.

§. VII.

Des calomnies des Savans contre leurs Adversaires.

Les contes odieux que les Savans inventent tous les jours contre leurs Adversaires doivent encore servir d'instruction, pour se défier de leur assertion dans bien des faits. Il n'y

a rien qu'ils ne publient lorsqu'ils pensent que cela peut nuire à leur ennemi. Un Auteur qui eut quelque démêlé avec M. le Clerc, débita sur sa femme mille fables injurieuses. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que toutes les histoires, qu'il mit sur le compte de cette Dame respectable par sa vertu & par ses talens, étoient des aventures arrivées à une certaine Créature, qui portoit le nom de Clerc; mais qui n'étoit ni parente, ni amie de celle qu'on calomnioit.

L'illustre Bayle fut accusé d'avarice, lui qu'on doit ⁵⁹ justement regarder comme le mortel qui fut le plus désintéressé. Il ignoroit ordinairement ce que lui devoit son Libraire, & le témoignage de Leers est une preuve

⁵⁹ Le Ministre après avoir accusé Mr. Bayle d'avarice ajoute: „Quand je parle de votre avarice, je ne prends „pas ce terme à la rigueur. On dit que vous n'aimez „pas l'argent à dessein de thésauriser, je le veux croire, „puisqu'on le dit; vous l'aimez pourtant pour l'usage „qu'il vous plaît d'en faire, de quoi je ne me mêle „pas... Mais Mr. croyez-vous qu'on ne sache pas „dans le monde, la véritable raison pour laquelle „vous avez discontinué vos Nouvelles de la République „des Lettres. On n'ignore pas que l'incommodité, qui „vous survint en fournit le prétexte; mais l'on fait aussi „que vous prétendiez en tirer une plus grande récom-

ve bien convaincante du desintereffement de ce grand Homme. Des gens qui l'ont connu très particulièrement m'ont assuré, que lorsqu'il apprit qu'on lui avoit ôté la pension que lui donnoit la Ville de Rotterdam, il dit avec beaucoup de sang froid: voilà la meilleure nouvelle qu'on pouvoit m'annoncer; dorénavant je pourrai être entièrement tranquille, & aucune occupation étrangère ne m'arrachera de mon Cabinet.

Les Gens de Lettres sont si portés à calomnier leurs ennemis, qu'ils publient des choses sur leur chapitre, qui n'ont pas la moindre apparence de vérité. Plusieurs Auteurs Molinistes ont accusé Mr. Arnaud d'être Sorcier; il y en a eu qui ont assuré qu'il ne
man-

„pense, que celle que vous en tiriez d'abord: que le Li-
„braire n'ayant pas voulu vous accorder l'augmentation
„que vous demandiez, votre Traité fut rompu, & que
„vous discontinuâtes votre Ouvrage pour cela; c'est-à-
„dire, que l'appetit vous étoit accru à mesure que votre
„réputation se fortifioit.“ *On peut voir dans la Vie de
Mr. Boyle ce qu'il répondit à cette calomnie, dont l'Auteur
fut ensuite obligé de se dédire honteusement. On a eu soin
d'y faire sentir toute la noirceur d'un pareil procédé. Vo-
yez, pour être parfaitement éclairci de ce fait, la page 57 de
la Vie de ce grand Homme, insérée à la tête de son Diff.
Hist. & Crit.*

manquoit pas de se rendre tous les **Samedis** au Sabbat ⁶⁰; je m'étonne qu'ils n'ayent pas ajouté, qu'en qualité de Théologien Janséniste il avoit l'honneur de baiser deux fois le cœ du Bouc.

Quelquefois les Savans font autant de tort à leurs Adversaires, par la façon dont ils racontent certains faits, que lorsqu'ils en inventent. L'Auteur de la Gazette Ecclésiastique rapporta, il y a quelque tems, une aventure arrivée aux Cordeliers de Rennes, & la manière ambiguë, dont il en parle, fait soupçonner des choses qui ne sont peut-être point. Quant à moi, j'avoue qu'après avoir bien examiné ce qu'il en dit, j'ai cru que les vieux Cordeliers, étant yvres avoient tenté de faire à leurs Novices la même violence, que les Habitans de Sodome voulurent exercer envers les deux Anges qui parurent dans leur Ville. Je rapporterai ses paroles, & j'y joindrai les raisons qui ont occasionné mes réflexions. „M. de „Vauréal, dit-il, ⁶¹ est peut-être le seul de „toute la Ville de Rennes, qui ne se soit pas „scandalisé de ce qui se passa l'année dernière „aux Cordeliers, lorsque ces Peres célébrant as- „sez

⁶⁰ Voyez le Cinquième Volume des Lettres Juives.

„sez avant dans la nuit une Fête de leur Or-
 „dre, la différence & la multiplicité des Vins
 „mirent tellement le desordre dans l'intérieur
 „de la Maison, que les Jeunes furent forcés
 „d'implorer le Bras séculier, & d'avoir recours
 „à la Maréchaussée.“ Voilà tout ce que ra-
 conte de cette aventure l'Auteur des Nou-
 velles Ecclésiastiques: il n'explique point de
 quelle espèce étoit ce desordre né dans le vin,
 dans la débauche, & survenu directement
 entre les vieux Moines & les jeunes Novices.
 S'il ne fût provenu que de quelques coups
 donnés réciproquement, il n'auroit pas été
 nécessaire, pour l'appaiser, d'avoir recours dans
 une heure indue à la Maréchaussée. Je ne
 crois pas qu'il y ait aucun jeune Cordelier, qui
 s'avise de s'aller réfugier dans les bras du
 Grand Prévost, pour éviter quelques coups de
 Sandale & de Gourdin; il faut qu'il ait bien
 d'autres choses à craindre, lorsqu'il en vient-là.
 On doit présupposer, qu'il est à la veille d'essu-
 yer le même affront, que Phèdre se plaint dans
 la Tragédie de Sénèque d'avoir reçu d'Hip-
 polite, *vim corpus tulit*. Peut être que je
 me trompe dans mes conjectures, & que la
 chasteté

* Voyez la Feuille du 9. Mars. 1737. des Nouvelles
 Ecclésiastiques.

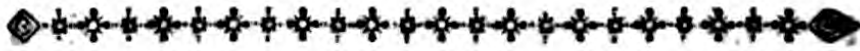
chasteté des jeunes novices n'eut point de part à la venue de la Maréchaussée ; mais pour ne pas donner occasion de faire des jugemens téméraires, l'Auteur des Nouvelles Ecclésiastiques doit avoir soin dorénavant de mieux circonstancier ses recits.

Voilà, *Monsieur*, un abrégé succinct de toutes les choses, dont je voudrois que le Tribunal établi pour réformer les abus qui se sont introduits dans la République des Lettres, instruisît le Public. Après l'avoir convaincu de la nécessité d'user de précaution, avant que de recevoir une opinion & de la regarder comme certaine : lui avoir démontré que les plus grands Savans ont soutenu plusieurs sentimens nonseulement faux & ridicules, mais qu'ils condamnent eux-mêmes, il faudroit qu'il prononçât sur les abus dont-il voudroit arrêter le cours : qu'il examinât les excellentes choses qui se trouvent dans les Livres des Anciens, des Modernes, & dans ceux qui paroissent journellement ; & qu'enfin il montrât également les fautes qui se trouvent dans ces Ouvrages. Pour mettre plus d'ordre dans ses décisions, il devroit les ranger dans différentes classes. Celles qui regarderoient les Philosophes seroient ramassées ensemble, & celles qui concerneroient les Savans qui s'occupent

cupent à d'autres études seroient mises dans le même rang. On feroit une espèce de Code Littéraire de toutes ces différentes décisions, qui pourroient être renfermées dans deux ou trois Volumes. Et puisque vous voulez que je vous communique ce que je pense des abus, qui régneront depuis si long-tems dans la Republique des Lettres, je me servirai en vous écrivant de la même Méthode, dont je voudrois qu'usassent les juges du prétendu Tribunal. Je tâcherai au reste d'égayer mes Lettres, le plus qu'il me sera possible, en y insérant des Anecdotes, des faits & des Histoires propres à vous amuser. Je suis, Monsieur, avec un parfait attachement.

Votre très-humble &
très-obeïssant Serviteur, &c.





LETTRE SECONDE.

Sur les Theologiens Anciens & Modernes.

MONSIEUR,

Voulant observer l'ordre que je me suis prescrit dans la Lettre, que j'eus l'honneur de vous écrire le Mois passé, j'examinerai dans celle-ci quels sont les défauts des plus célèbres Théologiens. Pour mieux faire connoître les abus, qu'il seroit à souhaiter qu'on réformât chez eux, & qui paroissent être autorisés par le tems, j'établirai quelles doivent être les qualités essentielles à un Théologien, lorsqu'il veut donner un Ouvrage digne de la grandeur de son ministère, qui ne tend qu'à l'instruction des hommes. Il faut d'abord que la modestie regne dans ses discours, qu'il évite de présenter à ses Lecteurs aucune image sale, impudique, expliquée en

ter.

¹ Saint Augustin vint au monde à Athagaste, Ville de Numidie, sous l'Empire de Constance, le 13 Novembre de l'année 354. Son Pere, simple Bourgeois de cette Ville, s'appelloit Patrice, & sa Mere portoit le nom de Monique.

termes grossiers qui souillent l'imagination. Il doit s'abstenir d'agiter des Questions inutiles, plus propres à scandaliser qu'à édifier : se donner de garde d'avancer des erreurs, & de les soutenir opiniâtrément : être attentif à ne point contredire des opinions sensées & soutenues par d'habiles gens : & à ne pas adopter également deux sentimens opposés. Il faut que son stile soit correct, simple, modeste : qu'il n'ait jamais recours aux injures au défaut des raisons ; qu'il suive partout l'équité, qu'il ne se livre point aux préjugés, & ne s'abandonne point à la passion. Voilà, *Monsieur*, le caractère du Théologien exempt de défauts ; voyons si les plus grands Hommes, soit anciens, soit modernes, ne s'en sont jamais écartés.

§. II.

Que les plus grands Théologiens ont présentée quelquefois des images sales & impudiques à l'imagination de leurs Lecteurs.

¹ Saint Augustin me fournit d'abord un exemple des descriptions immodestes que font les

Il eut de l'aversion étant enfant pour l'Etude, & particulièrement pour la langue Grecque ; mais la passion qu'il avoit pour les Poètes, lui fit prendre goût à l'Etude. Il embrassa dans sa jeunesse le parti des Maniché-

les Théologiens. Ce savant Docteur, qui a mérité si justement les éloges qu'on lui a donnés, s'est laissé emporter, plus d'une fois, à la vivacité de son génie, & oubliant ce qu'il devoit au Public & à lui-même, il est entré dans un détail, sur les actions infames des Cyniques, qu'on ne pardonneroit ni à La Fontaine, ni à Bocace. „Je ne crois pas, dit il parlant

ens; il professa ensuite la Rhetorique à Carthage. Il quitta Carthage pour aller à Rome, où il tomba malade dans la maison d'un Manichéen chez lequel il s'étoit retiré. Après avoir recouvert la santé, il prit des Ecoliers: mais il n'en fut pas plus content à Rome, qu'il l'avoit été à Carthage; il reconnut que ceux de Rome étoient la plupart d'assez mauvaise foi pour s'en aller sans payer. Il quitta donc Rome, & fut à Milan où, touché des discours de St. Ambroise, qui en étoit Evêque, il renonça à la Profession de Professeur de Rhetorique, abandonna le Manichéisme, & reçut le Baptême l'an 387. Il retourna ensuite en Afrique; & après y avoir resté quelques années, il fut fait Evêque d'Hippone, & ordonné par Megalius Evêque de Calame, qui étoit alors Primat de Numidie. Saint Augustin mourut le 28. Août de l'an 430. âgé de 76. ans. Il vit avant sa mort l'Afrique demeurée de l'Empire Romain, & envahie par les Vandales. St. Augustin a écrit un nombre prodigieux d'ouvrages. Il y en a encore quelques-uns, à ce que l'on prétend, dans la Bibliothèque de l'Escurial, qui n'ont point été imprimés. Gennadier a dit, en parlant de la multitude des Ouvrages de St. Augustin, dont le meilleur est, sans

„lant de ces Philosophes², que, lorsqu'ils jouif-
 „foient d'une femme à la vûe de tout le mon-
 „de, ils puffent goûter un veritable plaisir.
 „Ils trompoient les yeux des Spectateurs par
 „des mouvemens feints, & fi l'on eût vu ce
 „qui fe paffoit fous le Manteau on eût connu
 „la fupercherie.

Je

contredit, la Cité de Dieu, *Augustinus Afer, Hipponen-
 fis oppidi Episcopus, vir eruditione divina & humana, orbi
 clarus, fide integer, & vita purus: scripsit quanta nec in-
 veniri possant. Quis ergo gloriatur omnia se illius habere?
 aut quis tanto studio legat, quanto ille scripsit? Virorum
 Illustrium Gennadii Catalogus, Art. 38.*

² *Illos, qui hoc fecisse referuntur, potius arbitror con-
 cumbentium motus dedisse oculis hominum nescientium quid
 sub pallio gereretur, quam, humano premente conspectu, po-
 tuisse illam peragi voluptatem. Aug. de Civit. Dei, Lib.
 XIV. Cap. 20.*

Je placeraï ici ce qui suit ce passage, qui n'est guere plus modeste, que ce qu'on vient de lire, & que St. Augustin auroit du adoucir: *ibi enim philosophi non erubescabant videri se velle concumbere, ubi libido ipsa erubesceret surgere; cette image est bien lascive, & l'expression surgere en opposition à celle de concumbere est aussi forte qu'aucune qu'on trouve dans Horace & dans Juvenal. Voici le reste du passage: & nunc videmus adhuc esse philosophos Cynicos: hi enim sunt qui non solum amiciuntur pallio verum etiam clavam ferunt. Nemo tamen eorum audet hoc facere; quod si aliqui anssi essent, ut non dicam istibus lapi-*

J'adoucis, *Monsieur*, autant que je puis les expressions. Quoique je ne sois pas trop scrupuleux, la bienéance & la politesse m'empêchent de rendre les termes de St. Augustin dans leur propre signification; vous pouvez les voir au bas de la page, & vous jugerez vous-même si les idées qu'ils présentent à l'imagination ne sont pas aussi sales, que celles que l'Arétin offre à ses Lecteurs.

Au reste, *Monsieur*, ne croyez pas qu'en condamnant cette faute de St. Augustin, je veuille diminuer, ou détruire l'estime que vous avez pour ce grand Homme. A Dieu ne plaise que ce soit-là mon but: personne n'estime plus que moi cet illustre Docteur; & je vous montrerai quelque jour, que les plus célèbres Philosophes de ces derniers tems, tels que les Locke, les Des-Cartes, & les Malebranche ont puisé dans ses Ouvrages leurs plus belles idées métaphysiques. Je veux seulement vous prouver, que les plus grands
Hom-

dantium, certe conspuentium salivis obruerentur. „Aug. „de Civit. Dei lib. XIV. Cap. XX.“ Je crois malgré tout ce que dit ici S. Augustin: que la crainte d'être insulté par la populace, ce qui n'auroit pas manqué d'arriver, comme en convient ce Saint, avoit obligé les Cyniques, bien plutôt que la honte naturelle à ne prendre

Hommes tombent quelquefois dans les plus grandes fautes, & qu'un sentiment ne doit pas être reçu aveuglément, parce que St. Augustin, ou quelqu'autre habile Théologien l'ont soutenu. Ce sont les préjugés & les abus de la Republique des Lettres que je combats, & non pas les savants Ecrivains. Puisque ceux qui sont morts ont été sujets à l'humanité, & que ceux qui vivent le sont encore, il est impossible que dans les Ouvrages des uns & des autres on n'en apperçoive des marques; mais elles sont réparées par tant de beautés & par tant d'excellentes choses, qu'on ne doit les faire sentir aux hommes, que pour les empêcher de les regarder comme des Vérités démontrées.

Je reviens à St. Augustin. On dira peut-être, pour l'excuser, que l'on ne connoissoit point, dans le Siecle où il a écrit, cette modestie qui fait aujourd'hui la qualité la plus essentielle à un Théologien. Saint Augustin
nous

plus leurs ébats en public, & je doute de ce que dit à ce sujet le même S. Augustin. Plusque valuit pudor, ut erubescerent homines hominibus, quam error, ut homines canibus esse similes affectarent. „Aug. Civ. Dei „lib. XIV. Cap. XX.“

nous apprend lui-même, que ceux qui tiendroient un pareil discours donneroient dans une erreur ridicule; il n'y a qu'à l'écouter parler pour connoître évidemment, qu'il n'ignoroit pas combien on doit éviter de présenter aux Lecteurs des images immodestes. „Quoi! si Terence, dit-il, ³ ne nous avoit „représenté un jeune Débauché, qui s'excite à „contenter sa passion par l'exemple de Jupiter, & par la vûe d'un Tableau, où ce Dieu, „sous la figure d'une pluie d'or qu'il fait „tomber dans le sein de Danaë, trouve moyen „de la surprendre; aurions-nous jamais pu „apprendre l'usage & la signification des termes, que ce Poëte employe dans cette description?“

Vous voyez, *Monsieur*, avec quelle sévérité Saint Augustin condamne la licence de Terence, qui n'étoit qu'un Poëte de Théâtre, bien moins obligé qu'un Théologien à ne pas violer les règles de la bienséance. La description

3 Ita vero non cognosceremus verba hæc, imbrem aureum, & gremium & fucum, & templa cali, & alia verba qui in eo loco scripta sunt; nisi Terentius induceret nequam adolescentem proponentem sibi Jovem ad exemplum stupri, dum spectat tabulam quandam pictam in pariete: ubi inerat pictura hæc, Jovem quo pacto Danaæ misisse

scription dont il s'agit est cependant bien plus modeste que celle de Saint Augustin, ou du moins expliquée bien plus poliment. La voici pour que vous puissiez en juger vous-même : „Le Dieu qui me montrait cet exemple, „dit le feint Eunuque ⁴, étoit celui dont le „Tonnerre fait trembler le Ciel; pourquoi aurois-je craint de l'imiter, moi qui ne suis „qu'un foible mortel?“ Je conviens que ces vers renferment une pensée extrêmement libertine; mais elle l'est cent fois moins que celle où Saint Augustin, non content d'offrir à l'esprit les mouvemens luxurieux des Cyniques, le conduit encore sous le Manteau de ces Philosophes, & lui présente les choses les plus indécentes, & lui fait voir tous les Sectateurs de Diogene dans un état aussi douloureux, que celui dont se plaint la Duchesse d'Olone. ⁵ „Si j'aimois le plaisir de la chair, „dit-elle à un Amant aussi foible qu'un Philosophe Cynique, je me plaindrois d'avoir été „trom-

aiunt in gremium quondam imbrem aureum, fucum factum mulieri. „Aug. Conf. lib. I. Cap. XXVI.“

⁴ *Qui templa Cæli summa sonitu concutit, ego homuncio hoc non facerem? ego vero illud ita feci, ac lubens.* „Totent. Eun. Act. III. Scen. V.“

⁵ *Voies l'histoire amoureuse des Gaules.*

„trompée.“ Combien n'a-t-on pas reproché à Bussy, & à Pétrone, dont il a pris ce trait, l'impudicité qui y regne?

Il faut convenir de bonne foi que Saint Augustin s'est oublié, ou justifier la licence des Ecrivains les plus libertins. Ce grand Docteur n'a été guère plus retenu, dans un endroit de ses Confessions ⁶, où il dit qu'étant dans le bain, son pere fut charmé d'appercevoir „un léger duvet, qui commençoit à paroître „sur certaines parties cachées de son corps, & „qui l'assûroit qu'il auroit bientôt une nombreuse postérité.“ Je suis obligé, *Monsieur*, de me servir d'un tour de phrase, qui rende la pensée de Saint Augustin, sans l'affoiblir, ne pouvant avec bienséance rendre littéralement ses expressions, quoiqu'elles soient infiniment plus modestes que les premières que j'ai condamn-

⁶ *Quinimo ubi me ille (Pater) in balneis vidit pubescentem, & inquieta indutum adolescentia, quasi jam ex hoc in nepotes gestiret, gaudens matri indicavit. August. Confes. Lib. II, Cap. 3.*

⁷ St. Jérôme naquit dans la Ville de Strigna, située sur les confins de la Pannonie & de la Dalmatie, comme il nous l'apprend lui-même à la fin du Catalogue qu'il a donné des Auteurs Ecclesiastiques. *Hieronymus patre Eusebio natus, oppido Stridonis, quod à Gothis eversum, Dalmatiæ quondam Pannoniæque confine fuit. St. Jerome*

damnées. Mr. Du Bois traduit ainsi ce dernier passage : „Il arriva un jour que mon pere, „avec qui j'étois allé aux bains, s'étant apperçu que j'étois deja capable du mariage, & se „laissant flatter à l'esperance de me voir bien- „tôt des enfans, &c.“ Vous pourrez, *Monsieur*, en confrontant cette Traduction avec le Latin, reconnoître combien elle est plus sage que l'Original. Cependant elle présente encore à l'imagination des idées contraires à la pudeur & à la bienséance. Il n'y auroit pas eu grand mal, que Saint Augustin eût supprimé cette Anecdote de sa Vie, & qu'il n'eût point appris à la postérité, que son pere s'étoit fort réjoui de le voir dans le bain *pubescentem*, & *inquieta indutum adolescentia*.

⁷ Saint Jérôme auroit aussi beaucoup mieux fait, en parlant de la modestie qui convient
aux

aux dans sa jeunesse pour maitre à Rome, où il étoit allé, le celebre Donat qui a fait des Commentaires sur Virgile & sur Terence. Il alla ensuite dans les Gaules, de là il revint à Rome; mais il en partit bientôt après pour aller dans l'Orient. Il resta quatre ans à Antioche. Il employa ce tems à l'étude. Ensuite aiant été ordonné Prêtre, à condition de n'être point contraint de faire les fonctions de son ministère, il quitta l'Eglise d'Antioche pour aller à Bethlehem; il ne s'y arrêta pas cependant long tems: il fit le voyage de Constantinople, pour voir

aux filles qui prennent les bains, de ne point rapporter les raisons qui doivent les empêcher de paroître nues devant les Eunuques, ainsi que les femmes mariées. ⁸ S'il avoit dit simplement: Il est contre la pudeur que des Vierges paroissent jamais nues, elles doivent avoir honte elles mêmes de leur nudité; on n'auroit rien trouvé à redire à ce précepte. Mais d'ajouter que les Eunuques en les voyant forment des desirs, s'ils ne peuvent pécher totalement, & que les femmes mariées offrent, à la vûe de leur ventre enflé & rebondi, l'image de l'impureté; c'est-là une inutilité, ou plutôt une grande faute.

L'elo-

St. Grégoire de Naziance qui s'étoit acquis une grande réputation. Après avoir resté quelque tems avec lui, il fut à Rome, & il y fut chargé de la conduite de plusieurs Dames Romaines; ses ennemis prirent de là occasion de le calomnier: le Pape Damase qui le protégoit étant mort, St. Jérôme se retira de nouveau à Bethlehem en Judée, où les Dames Paule, Eustochium, & Melanie le vinrent trouver peu de tems après. Paule fit bâtir une Eglise, & quatre Monasteres, un pour les hommes & trois pour les femmes. Alors St. Jérôme ne quitta plus sa retraite, & il employa son tems à composer des Ouvrages. Son humeur sombre, & querelleuse lui donna de l'occupation jusqu'à la mort. Il eut des dispures avec Rufin, & avec Jean de Jerusalem, à cause de l'Origénisme. Il se defendit fortement, mais avec plus d'aigreur que de biensé-

L'éloquent St. Jérôme, quelque pieux & quelque scrupuleux qu'il fût, ne laissoit pas d'aimer le commerce des femmes, ⁹ quoiqu'il le défendît sévèrement, & qu'il voulût que le Beau Sexe ne connût les Ecclésiastiques que par leur nom & point par leur figure. Il écrivoit très souvent à sa chere Pauline : on se pardonne aisément ce qu'on condamne dans les autres. Je fais quelle a été la vertu de ce grand Homme, & que la seule amitié fut le lien qu'il eut avec sa Dévote ; mais on glosa de son tems sur cette union, & il auroit bien mieux fait de la rompre. Plusieurs siècles après, un prétendu Saint s'est autorisé de cet exem-

ance & de charité. Il mourut fort âgé l'an 420. Erasme a dit de St. Jerome, dans l'Edition qu'il a donnée de ses Oeuvres : *Erudita quoque Græcia, quæ consuevit omnes omnium gentium fastidire, Commentarios in suam linguam transferendos curavit, nec puduit totius Orbis semper Magistram, post tot eximios Scriptores, ab homine Dalmata discere.* Hieron. Vit. per Erasmus. not.

⁸ *Scio præcepisse quosdam, ne Virgo Christi cum Eunuchis lavet, nec cum maritatis fæminis: quia alii non deponunt animos virorum, aliæ tumentibus uteris præferunt fæditatem. Mihi omnino in adulta Virgine lavacra displicent, quæ se ipsam videre nudam erubescere non possit.* Hieronym. Epist. ad Lætiam de Institut. filiæ, Epist. Lib. II.

⁹ *Non potest toto corde cum Deo habitare, qui fæminarum accessibus copulatur: fæmina secum pariter habi-*

exemple, pour vivre très-familièrement avec des femmes qui le suivoient par tout où il alloit. On reprocha à ce faux Apôtre l'indécence de sa conduite: il cita St. Jérôme, ¹⁰ & traita de médisance & de calomnie tous les crimes qu'on lui reprochoit. Geofroy, Abbé de Vendôme, ¹¹ & quelques Prélats lui écrivirent en vain pour le ramener dans le bon chemin; il continua à coucher tranquillement entre deux de ses Dévotes. Quelques Ecrivains assûrent qu'il ne les touchoit point, & qu'il ne se mettoit dans un état aussi violent, que pour avoir la gloire de le surmonter; quelques autres prétendent qu'il cédoit entièrement

tantis conscientiam exurit; fœminæ nomen noverint, vultum nesciant. Hieronym. Epist. ad Nepot. sub fin.

¹⁰ *Divum Hieronymum imitatus, cui insulsi obloquebantur Aristarchi, quod scriberet ad mulieres, easque viris anteponeret.* Joan. de la Mainferme, Clypei Tom. I. pag. 118.

¹¹ *Fœminarum quasdam, ut dicitur, nimis familiariter secum habitare permittis, & cum ipsis etiam, & inter ipsas noctu frequenter cubare non erubescis. Hoc si modo agis, vel aliquando existi, novum & inauditum, sed infructuosum martyrii genus invenisti.* Voyez l'Article Fontevault dans le Dict. Hist. & Crit. de Mr. Bayle; vous y trouverez ce passage beaucoup moins abrégé. On fera encore mieux de lire toute la Lettre de Geo.

ment à la tentation, & que dans le nombre de ses Sectatrices, dont plusieurs accouchoient dans leur retraite, ¹² plus d'une avoit été séduite par ce Pere spirituel.

On a fait dans ces derniers tems tout ce qu'on a pu pour excuser le Bienheureux Robert d'Arbrissel. ¹³ L'Ordre de Fontevrault s'est donné tous les soins imaginables, dans le dessein de justifier son fondateur. Bayle, dans la premiere Edition de son Dictionnaire, ayant rapporté les principaux chefs d'accusation contre ce prétendu Saint, les Religieux de Fontevrault firent prier ce Savant de vouloir adoucir par quelque correctif ce qu'il avoit dit. Il ne

froy. Elle est dans le Recueil de celles de cet Auteur publiées par le Pere Sirmond Jésuite.

¹² *Alia enim, urgente partu, fractis ergastulis, elapse sunt, alia in ipsis ergastulis pepererunt*, Id. ibid. C'étoit-là un moyen certain pour augmenter le Troupeau, ou du moins pour l'empêcher de diminuer.

¹³ Robert d'Arbrissel, Fondateur de l'Ordre de Fontevrault, étoit natif d'Arbrissel dans le Diocèse de Rennes en Bretagne. Etant Archidiacre de l'Eglise de Rennes il eut des démêlés avec ses confreres, & il fut obligé de sortir de cette Ville. Aiant eu ensuite mission pour prêcher au peuple, il se fit suivre par un grand nombre de personnes des deux Sexes. Il mourut l'an onze cent dix sept, au Prieuré d'Orsan près de Linieres en Berry.

ne put leur refuser cette grace ; & voici ce qu'il ajouta dans la seconde Edition, en faisant mention d'une défense de Robert d'Arbrissel par le Pere de la Mainferme. „C'est une Apologie „si bien tournée & si solide, que tout homme „raisonnable y devra acquiescer. Et quoique „j'aye suffisamment fait connoître, que je n'ajoutois aucune foi aux bruits qui courent „touchant ce partage de lit, je déclare ici qu'en „tous les endroits où je parle de cela, sans y „apposer la répétition de mon sentiment, je „souhaite qu'elle y soit sousentendue.“

Je blâmerois la complaisance de Mr. Bayle & son peu de fermeté à soutenir la vérité, s'il n'avoit réparé en quelque maniere cette protestation mandiée, par une remarque qu'il fait adroitement sur l'Ouvrage du Pere de la Mainferme. Mr. Ménage, dit-il, mérite d'être consulté sur cette Apologie. Il cite ensuite un passage assez long de cet Auteur, dont je me contenterai de transcrire le commencement. „Bollandus, dans ses Annotations sur la Vie de Robert d'Arbrissel, écrit „que le Pere Sirmond, qui a publié les Lettres

¹⁴ Ignace de Loyola étoit de Biscaye. Il naquit en 1491. Aiant été blessé au Siège de Pampelune assiégée par les François, il lut la Vie des Saints. Ce Li-

„très de Geofroy de Vendôme, s'étoit repenti
 „d'avoir publié celle dont nous venons de par-
 „ler, l'ayant jugée apocryphe après l'avoir
 „bien examinée, & qu'il avoit dessein d'en ren-
 „dre un témoignage public dans une seconde
 „Edition; mais je puis assurer que le Pere
 „Sirmond n'a jamais eu ce dessein, & qu'il ne
 „s'est jamais repenti d'avoir donné cette Let-
 „tre; je l'ai connu très familièrement, très
 „long tems, & jusqu'à sa mort.“

Concluons de ce passage, que le Pere Sir-
 mond est mort persuadé que la Lettre, dans la-
 quelle Geofroy de Vendôme accuse d'Arbrissel,
 n'étoit point supposée: qu'il y a par consé-
 quent beaucoup d'apparence que le prétendu
 Saint couchoit avec ses Dévotes; & que la pro-
 testation de Bayle ne doit pas trouver plus de
 croyance chez les gens sensés, que les offres
 de service des Courtisans, & les sermens des
 Filles de l'Opera. Je crois que si Robert d'Ar-
 brissel se fût contenté de se faire suivre par des
 femmes, on n'eût point dit qu'il couchoit
 avec elles; l'exemple de Saint Ignace ¹⁴ est une
 preuve de cette vérité. Il fut mis en prison
 pour

vie fit un si grand effet sur son esprit qu'il se retira
 du monde. Il alla ensuite à Rome, & à Jerusalem.
 Après ces Voyages il commença à étudier, à l'âge de

pour avoir mené dans un pèlerinage une Veuve accompagnée de sa fille. On le punit parce qu'il exposoit le Beau Sexe, mais non parce qu'il le séduisoit. Pourquoi donc ne se feroit on pas contenté de reprocher simplement à Robert d'Arbrissel, qu'il fournissoit aux femmes des occasions de pécher en les faisant voyager, s'il eût été vrai qu'il n'eût été coupable que de ce crime?

La conduite déréglée du Fondateur de l'Ordre de Fontevrault, autorisée, quoiqu'avec peu de fondement, par l'exemple de Saint Jérôme, m'a fait quitter mon sujet principal; j'y reviens, *Monsieur*, & en par-

cou-

rente trois ans, d'abord à Barcelonne, & après à Alcalá, à Salamanque, à Paris. Il pensa avoir le foüet dans le College de cette Ville aiant plus de trente quatre ans. Il ramassa à Paris quelques compagnons, & étant retourné avec eux à Rome, il fonda l'Ordre des Jesuites. Il eut la consolation de le voir augmenter considérablement avant la mort, qui arriva le 31 Juillet de l'an 1556. Je renvoie les Lecteurs, pour connoître St. Ignace & la Regle des Jesuites, à un Ouvrage très connu, intitulé *Histoire de Dom Inigo Guiscoa Chevalier de la Vierge &c.*

¹⁵ Saint Bernard étoit natif du Village des Fontaines dans la Province de Bourgogne. Il nâquit l'an mille nonante un. Il fut instruit dans les Sciences humaines par ceux qui les enseignoient à Chatillon.

courant les endroits peu modestes qui sont dans les Ouvrages des plus grands Hommes, j'en trouve un dans Saint Bernard, ¹⁵ bien plus blâmable que ceux que j'ai critiqués dans St. Augustin. Je ne comprends pas comment ce Docteur, dont les mœurs furent si pures, a pu s'oublier assez pour entrer dans un détail capable de faire rougir, je ne dis pas des personnes modestes, mais des gens plongés dans la plus énorme crapule. Oui, *Monsieur*, il n'est point de Courtisane qui, après avoir exercé trente ans son infame profession, n'entendît, avec une espèce de honte, la sale description que Saint Bernard a insérée dans un

Livre

Il y réussit assez mal, comme il est aisé de le voir par ses Ouvrages; il persécuta même par jalousie ceux qui y excelloient. Il n'est point de maux qu'il ne fit à cette occasion au célèbre Abelard, qu'il fit condamner dans un Concile à Sens. Il fonda l'Abbaïe de Clerveaux, & acquit une si grande reputation, qu'il étoit non seulement consulté par les Particuliers, mais encore par les Princes. Il prêcha les Croisades, & fit le Prophete promettant aux Croisés les plus heureux succès. Ses Prédications s'en allerent en fumée & il ne lui resta que la honte d'avoir menti; ce qui n'empêcha pas ses Partisans de proner toujours sa sainteté, & les Papes de le canoniser après sa mort, arrivée l'an onze cent cinquante trois. Nous avons cinq gros volumes in folio de ses Ouvrages.

Livre qu'il a intitulé *Méditations très dévotes*. Je ne fais comment la traduire en François : chaque mot, chaque expression me révolte ; mais enfin, *Monsieur*, je crois que, comme il est permis aux Casuistes de se servir de certains termes choquans, pour expliquer des cas dont la connoissance est nécessaire aux Confesseurs, il doit l'être aussi à un Critique, pour montrer toute l'énormité d'une faute qu'il condamne.

Voici donc comme s'exprime St. Bernard, en se demandant à lui même d'où il provient.

¹⁶ „Que suis-je ? Un homme formé d'une liqueur gluante. La semence humaine dont „j'ai été produit, est une espèce d'écume qui „s'étant ensuite congelée, & croissant peu à peu „est devenue de la chair.“

Quelqu'adoucissement, que j'aye apporté aux expressions Latines, je sens, *Monsieur*, combien la description que je viens de vous faire a dû vous étonner ; à peine la pardonneriez-vous à un Professeur en Médecine, qui expliqueroit à ses Ecoliers les opérations de la Nature dans la formation du *Fœtus*. Vous trouveriez avec raison qu'il ne devoit point entrer

¹⁶ *Quid sum ego? Homo de humore liquido. Fui enim in momento conceptionis de humano semine conceptus. Deinde spuma illa, modicum crescendo, caro facta est. D.*

trer dans ces sortes de particularités, & que les termes de *liqueur gluante, d'écume congelée*; seroient aussi inutiles qu'immodestes, ceux de *semence humaine* suffisant pour exprimer tout ce qui concerne la formation & l'organisation du *Fœtus*. Il est presque inconcevable qu'un Théologien, qu'un Pere de l'Eglise, ait pu donner dans un aussi grand travers. Est-il possible que St. Bernard ne se soit pas apperçu, que les idées qu'il offroit à l'imagination étoient sales & impures? Et s'il s'en est apperçu, pourquoi est-il entré dans un détail aussi inutile, dans un Livre qu'il n'écrivoit que pour exciter les Lecteurs à la piété? Le Pere Adam Jesuite, si connu par ses emportemens criminels contre les excellents Ouvrages de Saint Augustin, n'eût pas été en droit de blâmer Saint Bernard, lui qui ¹⁷ „interprétoit à une „Ursuline du Couvent de Saint Macaire le „Traité de la génération, & parloit avec autant „de clarté des parties qui contribuent à la propagation des enfans, que le Sieur du Laurent „dans son Anatomie.“

Ces

Bernard. Meditat. Devotissima ad human. condit. cognit. Cap. II. num. 1.

¹⁷ Jarrige Jésuite mis sur l'échaffaut. Cap. X.

Ces Théologiens, que je me contenterai d'appeler indiscrets, pour ne point blesser le respect que je dois au premier, & la charité qui m'oblige à ménager le second, étoient bien éloignés de la scrupuleuse sagesse de Mr. Bossuet Evêque de Meaux. Cet illustre Ecrivain, qui força ses plus grands Adversaires à convenir de ses éminentes qualités, n'osa employer qu'une seule fois le mot de *Paillardie*,¹⁸ encore demanda-t-il pardon à ses Lecteurs d'une expression aussi grossière. Sa pudeur fut si alarmée du recit, qu'il fut obligé de faire des folies d'une Visionnaire, qu'il crut avoir besoin d'être purifié par le secours d'un Ange : il ne tint pas à lui que Dieu ne lui accordât cette grace ; il l'en pria instamment. „Seigneur, „dit-il, ¹⁹ si j'osois je vous demanderois un de „vos Séraphins avec le plus brûlant de ses „charbons, pour purifier mes lèvres souillées „par ce recit quoique nécessaire.“

Peut-on pousser plus loin la modestie ? Vous avouerez, *Monsieur*, lorsque vous aurez lu ce qui fit tant de peine à Mr. l'Evêque de Meaux, qu'il ne croyoit pas que tous les Chérubins pussent le purifier, vous avouerez, dis-
je

¹⁸ Préface sur l'Apocalyp. pag. 27.

¹⁹ Relation sur le Quiétisme. pag. 28.

je, qu'il n'auroit osé entrer dans ce sale détail de St. Bernard. Voici le recit qui l'effraya si fort. „Mais ²⁰ qu'étoit-ce enfin que ce „songe? Qu'est ce qu'y vit cette femme si pé- „nétrée? Une Montagne où elle fut reçue par „Jesus-Christ; une Chambre où elle deman- „da pour qui étoient les deux lits qu'elle y „voyoit? En voilà un pour ma Mere, & l'au- „tre pour vous, mon Epouse.“ Prenez garde, *Monsieur*, à la sage retenue qu'on apperçoit dans les expressions de Mr. Bossuet. Son sujet exigeoit absolument qu'il traitât une maniere deshonnête, mais c'est d'une façon si modeste, qu'il fait sentir à ses Lecteurs toute l'horreur des crimes qu'il condamne. D'ailleurs il ne pouvoit éviter de raconter les fureurs d'une Entoufiaste de la Secte qu'il combattoit; au contraire quelle nécessité y avoit-il que St. Bernard fît une description de la formation du *Fœtus* en termes sales, dans un Ouvrage qu'il a intitulé Méditations très dévotes?

Mais qui croiroit, *Monsieur*, qu'un Prélat aussi retenu & aussi chaste que Mr. de Meaux ²¹ étoit marié quoiqu' Evêque, & qu'a-
près

²⁰ Le même à l'endroit cité.

²¹ Jaques Benigne de Bossuet Evêque de Meaux étoit

près avoir rempli les fonctions de l'Episcopat il accomplissoit celles du Mariage? J'ai peine à me figurer que cela soit veritable; cependant l'Europe entiere est comme persuadée de ce fait, & personne jusqu'ici ne s'est avisé d'en vouloir démontrer la fausseté. Je m'étonne que les Ecrivains Catholiques ayent négligé de détruire un Conte aussi odieux, s'il est vrai que c'en soit un. Car enfin que pourront penser les Protestans de la sincérité de nos Controversistes & de leur persuasion pour les Dogmes qu'ils défendent, si un des plus grands Adversaires de la Doctrine Calvinienne, & par conséquent du Mariage des Prêtres, est mort étant marié, & a pratiqué
toute

d'une ancienne maison de Bourgogne. Il naquit à Dijon le vingt sept Septembre, l'an mille six cent vingt six. Il a excellé dans l'Eloquence, dans l'Histoire, & dans la Theologie. Ses Oraisons Funebres sont des Chefs-d'œuvres d'Eloquence. Son Abregé de l'Histoire Universelle est digne de Saluste. Son Histoire des Variations des Eglises Protestantes est le meilleur ouvrage qu'on ait écrit contre les Reformés. Ses autres Ouvrages sont marqués au même coin. Mr. de Bossuet ternit sa gloire par l'acharnement qu'il fit paroître contre Mr. de Fenelon, Archevêque de Cambray. Une jalousie, non d'Evêque mais de Courtisan, l'anima contre lui. Il écrivit avec la plus grande vehemence contre son Livre des

toute sa vie ce qu'il condamnoit dans les autres?

Si vous demandez ce que je pense de cette Histoire, je vous répondrai que je ne fais à quoi me déterminer. D'un côté, il y auroit de la témérité à vouloir condamner Mr. de Meaux sur un bruit peut-être répandu par ses Ennemis, & de l'autre, le silence des Partisans de ce Prélat, qui semble autoriser ce bruit, est d'autant plus surprenant, qu'on a imprimé plusieurs fois les reproches qu'on lui fait sur sa transgression de la Loi du Célibat. Il est vrai que les auteurs de ces Ecrits ne sont pas des gens d'un grand poids dans la République des Lettres; mais leurs discours ne laissent

*Maximes des Saints sur la vie intérieure, & vint à bout de le faire condamner par la Cour de Rome. On ne peut disconvenir de la Science & du Génie de Mr. de Bossuet. Quant à sa probité, il faut avouer naturellement qu'elle peut être disputée; & pour ce qui regarde son mariage, il n'y a personne qui ait connu feu Mr. de St. Hyacinte, Auteur du *Mathanafius*, qui ne sache qu'il étoit le fruit du mariage secret de Mr. de Bossuet. On dira peut-être que Mr. de St. Hyacinte mentoit, mais je ne vois pas le *cas bono* de ce mensonge; & il est certain que Mr. de St. Hyacinte a toujours passé pour un très honête homme. Mr. de Bossuet mourut l'an 1704. à l'âge de 78. ans & six mois.*

HISTOIRE

is de nuire à sa réputation. „Vous
sans doute, dit un Anonyme²², que Mr.
et, tout Evêque qu'il étoit, étoit marié.
„Permettez que je vous conte sur ce sujet une
„Histoire assez divertissante. Cet Evêque
„voulant faire sa cour au Pere le Tellier, lui
„dit qu'il étoit grand partisan du Molinisme.
„Le Pere le Tellier, qui étoit instruit du ma-
„riage de cet Evêque, & qui savoit le nom
„de sa Concubine, lui répondit: je suis assuré
„que vous êtes plus *Moléoniste* que Moliniste.
„Effectivement la femme de cet Evêque s'ap-
„pelloit Mademoiselle de Moléon. Voyez
„sur ce mariage secret les Mémoires Anecdo-
„tes de la Cour & du Clergé de France, pag.
„108. Tous les Gens de Lettres de Paris
„connoissent la verité de ce fait. “

Je ne voudrois pas soutenir, que Mr.
de Bossuet n'a point épousé Mlle de Moléon;
mais je n'oserois assurer non plus qu'elle ait
été sa femme. Je souhaiterois de tout mon
cœur, *Monsieur*, que quelque Ecrivain Catho-
lique, ou Protestant voulût bien éclaircir ce
fait. Au reste, s'il est vrai que ce mariage
ait été, on ne peut assez s'étonner de la dissi-
mula-

²² Voyage Littéraire fait en 1733. en France, en Ang-
leterre & en Hollande, pag. 202.

mulation des plus grands Hommes. Ne trouvez-vous pas plaisant qu'un Ecrivain, qui passoit toutes les nuits dans les bras de Mlle de Moléon, qui sans doute lui disoit : *da*²³ *ofcula dum licet . . . hoc gaudium fatis properantibus rape*, crût avoir besoin d'un Chérubin, pour purifier ses lèvres souillées par un recit, exprimé dans des termes cent fois plus modestes que ceux des Peres de l'Eglise ?

§. III.

Que les plus illustres Théologiens agitent souvent des Questions inutiles, & cherchent en vain à approfondir celles qui sont au-dessus de la Connoissance humaine.

Le second défaut dont nous sommes convenus que les Théologiens doivent se défendre, c'est celui de chercher à développer des Questions qu'il est impossible aux hommes de pouvoir approfondir ; & de vouloir rendre raison de certaines choses, dont ils ne peuvent avoir que des notions très confuses. Les plus grands Ecrivains ont donné quelquefois dans ce travers. Ils ont fait des descriptions, des plaisirs qu'on goûte en Paradis, qu'on doit
mettre

²³ *Pet. Arb. Sat.*

mettre au rang des declamations puériles d'un Rheteur qui ne contiennent que des mots. Ces Docteurs auroient pu dire dans trois paroles ce qu'ils n'ont dit que dans une page, & leurs Lecteurs n'en auroient pas été moins instruits. „Heureuse l'Ame! s'écrie l'auteur „d'un livre qu'on a attribué à St. Augustin; „mais qui n'est pas de lui, ²⁴ qui délivrée des „liens du corps s'envole au Ciel, & y jouit de „la vûe du Seigneur. Elle est nourrie de tous „les biens qu'on goûte dans la Maison de „Dieu, & boit à longs traits dans un Tor- „rent de Voluprés.“ Si cet auteur se fût contenté de présenter cette image des plaisirs du Paradis, il n'y auroit rien à dire: il donne en deux mots une idée de la grandeur du bonheur dont jouiront les Justes, & fait sentir en même tems que ce bonheur est au dessus des connoissances humaines: cela suffisoit; mais en voulant entrer dans le détail des plaisirs célestes, il en a fait une description, qui ne peut guère tenter que des Musiciens, & des Curés

²⁴ *Felix Anima! quæ terreno resoluta carcere, libera Cælum petit; quæ te dulcissimum Dominum facie ad faciem cernit Inebriata enim est ab ubertate Domus tuæ, & Torrente voluptatis tuæ potas eam. D. August. Manual. Cap. VI, num. I.*

Curés Jansénistes persécutés pour l'Appel de la Bulle *Unigenitus*.

„Quel Concert mélodieux, dit-il ²⁵, ne fait-on pas dans le Ciel! Ce sont des Cantiques perpétuels, on y joue de l'Orgue, les Anges & les Saints y unissent leurs voix pour chanter des Hymnes, qui sont répétés par tous les Habitans célestes.“ Je ne traduis que le sens des paroles, car sans cela je serois obligé d'entrer dans un détail des différens airs qu'on chante en Paradis, qui vous paroitroit puérole. Je ne fais, par exemple, ce que ce Docteur entend par la distinction qu'il fait de *Cantica* & *Cantilenæ*. Apparemment que les *Cantica* sont les motets à grands Chœurs, & que les *Cantilenæ* sont les *Solo*. Je ne fais aussi quelle est la distinction qu'on doit faire entre *Organa* seul, & *melliflua hymnorum organa*; à moins que l'*Organa* ne doive être pris pour l'Orgue, & le *melliflua hymnorum organa* pour tout l'Orchestre, ou pour le gros de la symphonie. On ne peut expliquer ces fortes

²⁵ *Quæ Cantica! quæ organa! quæ cantilenæ! quæ melodia ibi sine fine decantantur! Sonant ibi melliflua Hymnorum organa, suavissima Angelorum melodia, cantica cantitorum mira: quæ ad laudem & gloriam tuam a supernis civibus decantantur, August. Manual. Cap. VI. num. 2. Un*

sortes de choses, sans être aussi bien instruit de l'ordre des Concerts célestes que l'étoit cet auteur.

Je viens au reste de sa description des plaisirs des Bienheureux. Ce n'est, selon lui, que la privation de toutes les inquiétudes auxquelles les infortunés mortels sont sujets. „La haine & la malice ²⁶, dit-il, ne sont point „connues dans le Ciel; on n'y trouve plus „d'ennemis, on n'y craint pas l'indigence, ni „la calomnie: on n'y a point de querelle; on „n'y ressent ni la crainte, ni l'inquiétude, ni „la violence, ni la discorde.“ Prenez garde, *Monsieur*, qu'il y a bien des personnes qui peuvent être exemptes de tous ces troubles, dont on assure qu'on est délivré en Paradis. Ils pourroient lui dire: s'il n'y a pas d'autre bonheur que celui que vous nous promettez dans l'autre Vie, nous ne devons pas nous regarder comme fort heureux de quitter les liens du corps

homme qui n'aimeroit pas la Musique ne trouveroit rien de fort tentant dans ces plaisirs.

²⁶ *Amaritudo & omnis fellis asperitas in Regione tua locum non habent. Non est ibi malus, neque malitia. Non est adversarius & impugnans, nec est ulla peccati illecebra. Nulla est ibi indigentia, dedecus nullum. Rixa nulla nullum improprium, causatio nulla, nullus timor, nulla inque-*

corps, pour jouir de la gloire céleste, puisque nous avons ici tout ce que nous aurons dans l'autre Monde. Il est vrai que ce docteur ajoute ²⁷, qu'on y jouira d'un bonheur éternel dans le sein de la Divinité; mais c'étoit-là purement & simplement ce qu'il falloit dire, sans faire de longs discours inutiles, & qui ne signifient rien. Il semble même que ce Docteur étoit presque aussi charmé d'entendre la Musique céleste, que de contempler la Gloire de Dieu; car après avoir dit qu'on jouira dans son sein d'une félicité perpétuelle, il revient encore aux Chançons & aux Chançonnettes célestes. „Oh! que je ferai heureux, „s'écrie-t-il ²⁸, lorsque je pourrai ouïr les „Chançons & les Vers des Citoyens célestes! „ Il ne se contentoit pas de les entendre, il en vouloit aussi chanter quelquesunes. „Trop „heureux, ajoute-t-il, ²⁹ si je puis être reçu „au nombre des Musiciens! „ S. Augustin n'a guere

tudo, nulla pœna, nulla dubietas, nulla violentia, nulla discordia. August. ub. sup.

²⁷ *Sed est ibi pax summa, charitas plena, jubilatio & laus Dei æterna, sine fine secunda requies, & gaudium semper in Spiritu Sancto. August. ub. sup.*

²⁸ *O quam fortunatus ero, si audiero jucundissimas Civium tuorum Cantilenas, Carmina melliflua! Id. ub. sup. num. 3.*

²⁹ *Sed & nimium felix, si ego ipse meruero cantare! Id. ib.*

guere été moins diffus & moins confus, lorsqu'il a parlé du Paradis, que l'ancien Theologien que nous venons de citer, & dont l'ouvrage a passé, longtems pour être de ce Pere de l'Eglise. C'est ce qu'on peut voir dans plusieurs endroits de ses Confessions.

Vous trouverez peut-être, *Monsieur*, ma Critique un peu vive, & vous penserez, que je n'ai pas pour St. Augustin autant de vénération & d'estime que je proteste d'en avoir. Détrompez-vous: je n'appuye sur les fautes de ce grand Génie, que dans la vûe de rendre plus circonspects ceux qui seroient tentés de l'imiter aveuglément. Je répète encore ici, *Monsieur*, ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire: je regarde Saint Augustin comme un des plus grands Esprits qu'il y ait eu: le moins parfait de ses Ouvrages contient mille belles choses; jugez des beautés qui doivent être dans les autres. J'espere que, lorsque vous aurez lu la Lettre que je vous écrirai dans quelque tems, vous serez entièrement persuadé de la profonde vénération que j'ai pour les Ecrits de ce savant Homme, qui sans doute l'eût emporté non seulement sur tous les Théologiens; mais encore sur tous les plus

30 *Non suggerit ibi malitia, nec carnis miseria: nulla est*

plus fameux Philosophes, s'il eût pu se rendre maître de ses mouvemens, résister à la violence &, j'ose le dire, à la fougue impétueuse de son génie, & de ses passions. Je ne le blâme donc si vivement que pour mieux vous faire sentir, que les plus grands Hommes tombent quelquefois dans les plus grandes fautes. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que bien souvent ces fautes sont regardées comme des choses estimables, & même dignes d'être imitées.

Le bon Saint Bernard a cru devoir copier l'idée que St. Augustin donne des plaisirs du Paradis; mais il l'a rendue entièrement ridicule. Comme il s'en falloit bien, qu'il n'eût la grandeur de génie de celui qu'il vouloit imiter, il a avili ce qu'il en a emprunté. Il fait aussi consister le bonheur des bienheureux dans la privation des maux que souffrent les hommes; mais il fait une description puérile de ces maux, & rend méprisable le sujet qu'il traite. Il dit d'abord comme St. Augustin, que la malice, la haine, l'indigence, ne sont point connues dans le Ciel: puis, après avoir pillé ce Père, il veut coudre à ses larcins quelque chose qui lui appartienne, & il ajoute ³⁰,
qu'on

ibi agritudo, nulla omnino necessitas: non est ibi famer,

qu'on n'a ni soif, ni faim en Paradis: qu'on n'y craint ni le froid ni le chaud; qu'on n'y est point exténué par le Jeûne. Peut-on rien dire, *Monsieur*, de plus pitoyable, & ne doit-on pas faire sentir combien ces sortes d'expressions sont ridicules, pour empêcher que d'autres ne les adoptent & ne s'en servent dans l'occasion?

Lorsque les Théologiens voudront pénétrer dans des choses, dont il n'ont aucune notion distincte, ils tomberont toujours dans le même défaut que St. Bernard; ils expliqueront ridiculement les matières les plus sérieuses, & qui demandent le plus de respect. Cet Auteur auroit évité d'écrire beaucoup d'absurdités, s'il se fût contenté de donner une idée du bonheur des Saints, par les derniers mots qui terminent sa description ³¹, & qui promettent aux Elus un bonheur éternel causé par la vision intuitive de Dieu. Pourquoi, quand on peut dire d'aussi belles & d'aussi bonnes choses, avoir recours à des sottises? Il faut bien avoir envie de parler de ce qu'on ne peut comprendre, & de ce qu'on ne com-
pren-

non sitis, non frigus, non aestus, non lassitudo jejunii. D. Bernard. *Meditat. Devotis.* Cap. 16. num. 2.

prendra jamais, tant que l'on fera dans ce Monde!

Les Théologiens donnent encore dans un autre travers, aussi grand que celui de vouloir approfondir des secrets au dessus de l'intelligence humaine; ils agitent souvent des Questions qui sont plus propres à scandaliser les esprits qu'à les édifier. Saint Augustin me fournit le premier exemple. Il fait mention de l'Histoire d'un homme, qui sous le Prefet Acyndinus, étant obligé de payer à un Receveur de l'Epargne une somme dans un certain tems, sous peine de mort, & se voyant à la fin du terme dans l'impossibilité de s'acquitter, permit à sa femme de coucher avec un homme, qui lui avoit promis de lui compter l'argent dont ils avoient besoin; mais le Galant, après avoir jouï de cette femme, se moqua d'elle, & la mit dans la nécessité d'en porter sa plainte au Juge. Acyndinus ayant appris l'extrémité à laquelle sa dureté avoit porté ces pauvres gens, eut honte de sa barbarie, & paya lui même à l'Epargne la somme qu'avoit promis le Galant. Saint Augustin

3^e Ibi est requies a laboribus, pax ab hostibus, amœnitas de novitate, securitas de æternitate, suavitas atque dulcedo de Dei visione. Id. ibid.

gustin demande si cette femme étoit coupable, ou innocente? Il paroît qu'il panche vers le dernier sentiment. Pour moi sans vouloir examiner s'il est fondé dans son opinion, je crois être en droit de dire, qu'il eût beaucoup mieux fait de ne point agiter une pareille question, dont l'éclaircissement est peu utile, & dont les suites sont scandaleuses. On est étonné de voir un Pere de l'Eglise, un Saint aussi

3^e Quamquam nonnullæ causæ possint existere, ubi uxor mariti consensu, pro ipso marito hoc facere debere videatur: sicut Antiochiæ factum esse perhibetur ante quinquaginta ferme annos, Constantii temporibus. Nam Acyndinus tunc præfectus, qui etiam consul fuit, cum quemdam libræ auri debitorem fisci exigeret, nescio unde commotus; (quod plerumque in istis potestatibus periculosum est, quibus quod libet licet aut potius putatur licere,) comminatus est jurans & vehementer affirmans, quod si certo die quem constituerat memoratum aurum non exsolveret, occideretur. Itaque cum ille teneretur inhumani custodia nec se posset debito illo expedire, dies metuendus imminere & propinquare cæpit; & forte habebat uxorem pulcherrimam, sed nullius pecuniæ quæ subveniret viro: cujus mulieris pulchritudine cum quidam dives esset accensus, & cognovisset maritum ejus in illo discrimine constitutum, misit ad eam pollicens pro una nocte, si ei misceri vellet, se auri libram daturum. Tum illa, quæ se sciret non habere sui corporis potestatem, sed virum suum, pertulit ad eum dicens paratam se esse pro marito id facere, si tamen ipse conjugalis corporis dominus cui tota illa castitas deberetur tamquam de re sua pro vita sua vellet id fieri. Egit

aussi éclairé que St. Augustin examiner gravement, si dans certains cas une femme ne peut pas faire son mari *Cocu*, lorsqu'il y consent; & laisser ensuite la chose indécise, comme une opinion qui peut être également soutenue de part & d'autre. ³²

Je n'oublierai pas de vous faire remarquer, *Monsieur*, que quelques anciens Théologiens n'ont pas été fort scrupuleux sur le
Co-

ille gratias, & ut id fieret imperavit, nullo modo judicans adulterinum esse concubitum, quod & libido nulla & magna mariti caritas se jubente & volente flagitaret. Venit mulier ad villam illius divitis, fecit quod voluit impudicus: sed illa corpus non nisi marito dedit, non concumbere ut solet sed vivere cupienti, accepit aurum: sed ille qui dedit fraude subtraxit quod dederat, & supposuit simile ligamentum cum terra. Quod ubi mulier jam domi suæ posita invenit profluit in publicum eadem mariti caritate clamatura quod fecerat, qua facere coacta est; interpellat præfectum, fatetur omnia, quam fraudem passa esset ostendit. Tum vero præfectus primo se reum, quod suis minis ad id ventum esset, pronunciat, tamquam in alium sententiam dicens de Acyndini bonis auri libram fisco inferendam; illam vero mulierem dominam in eam terram, unde pro auro terram accepisset, induci. Nihil hinc in aliquam partem disputo, liceat cuique estimare quod velit. „Aug. de Serm. Dom. in Monte „lib. I. Cap. L.

Cette hïstoire est si intéressante, que je crois faire plaisir aux lecteurs de la rapporter telle qu'elle est dans S. Augustin. On y verra une particularité dont je ne parle

Cocuage. Saint Chrysoftôme³³ & saint Ambroise³⁴ ont donné de grands éloges au mensonge d'Abraham, qui assûroit sa vie en exposant prudemment sa femme à passer dans les

pas dans le Texte de cet Ouvrage. C'est que le Prefect adjugea à la femme le bien ou le Domaine, dont le Galant avoit pris la terre qu'il lui avoit donnée dans un Sac, comme si c'étoit l'or qu'il avoit promis.

³³ *Chrysof. Homel. XXXII. in Genes.*

St. Chrysoftome nâquit à Antioche d'une famille noble l'an 384. Il étudia la Rhetorique sous le fameux Libanius, & la Philosophie sous Andragaste. Il voulut d'abord être Avocat, mais il changea de dessein, & prit le parti de l'Eglise. Nectarius, Prelat de Constantinople, étant mort il fut mis à sa place. Des qu'il fut Evêque de cette Ville, il donna des marques de son intolerance, & de sa hauteur. Il obtint de l'Empereur Arcadius, Prince foible & de peu de génie, un Edit qui banissoit de toutes les Villes les Eunomiens & les Montanistes. Il fit ensuite des Discours publics remplis d'invectives, qui tomboient sur les Courrisans, & sur tous les Grands de l'Empire. Quelque tems après il se brouilla avec St. Epiphane & avec Theophile Evêque d'Alexandrie, au sujet des Origenistes. Enfin ses manières turbulentes souleverent contre lui tous les différents Etats. Il fut cité dans un Concile; & n'ayant pas voulu y comparoître, il y fut déposé, & l'Empereur le chassa de Constantinople. Il fut ensuite rapellé; mais intriguant toujours, on l'exila à Cueuse, & de-là à Arabis en Armenie. Comme on le conduisoit de ce lieu à Pythus, sur la Mer Noire, il mourut en chemin âgé de cin-

les bras d'un autre. Si des Jésuites avoient dit des Erreurs aussi grossières, avec quelle véhémence Pascal ne les auroit-il pas relevées? Ce sont des anciens Auteurs qui les ont insérées

quante trois ans. Les Pontifes Romains ont toujours fait grand cas de Jean Chrysostome, parcequ'il fut toujours fort attaché au Pape Innocent Premier, & aux Evêques d'Orient. Photius qui étoit admirateur de l'éloquence de ce Pere, séduit par son admiration, dit que ce fut injustement qu'on l'exila de Constantinople, & donne de grands éloges à son stile. Il dit en parlant des Lettres de St. Chrysostome: *Leſtæ ſunt Epistolæ S. Patris Joann. Chryſoſtomi, quas injuſte atque inhumanitèr relegatus ad varios miſit: in quibus utiliſſima ſunt . . . clarus enim eſt, ac perſpicuus, & perſuadendi vi cum jucunditate floridus.* Photii Bibliothecæ cap. LXXXVI. Dans un autre endroit le même Photius dit en parlant des Homelies de St. Chrysostome: *dictio hic illius de more perſpicua & pura, ſplendida inſuper, ac fluens apparet, multam interim cum ſenſuum varietatem, tum gratiſſimorum exemplorum copiam exhibens.* art. CLXXIV.

34 *Ambros. de Abraham. Lib. I. Cap. 2.* St. Ambroise étoit fils d'un Préfet des Gaules. On ne sçait pas s'il naquit à Treves, ou à Arles. Son pere étant mort, il alla à Rome où il s'adonna à l'étude. Ancius Probus, que l'Empereur avoit fait Préfet du Pretoire, choisit St. Ambroise pour être Gouverneur du Milanois. Auxence Evêque de Milan étant mort, il devint Evêque de cette grande Ville, dans laquelle il acquit beaucoup de pouvoir ainsi que dans le reste de l'Italie. Il s'en servit pour persécuter les Ariens, malgré la protection que leur ac-

rées dans leurs Ouvrages, & personne n'ose les condamner. Ceux qui sont le moins la dupe des Préjugés osent à peine se dire à l'oreille: Il y a quelquefois chez les Peres, qui passent pour être les plus Orthodoxes, des sentimens très condamnables; après cette confiance ils ajoutent: ne parlez pas de ce que je vous dis, car je craindrois d'être regardé comme un hérétique.

Ce

cordoit l'Imperatrice Justine: il obligea même dans la suite l'Empereur Theodose à fléchir les genoux devant lui. Ce Prince aiant ordonné de punir, pour une sédition, les habitans de Salonique, les Soldats en massacrerent un grand nombre. Saint Ambroise refusa, a ce sujet, l'entrée de l'Eglise à l'Empereur, & l'obligea de faire une penitence publique. St. Ambroise mourut l'an 397 âgé de 64. La maniere dont St. Jerome parle de St. Ambroise est bien équivoque. Voici ce qu'il en dit: *Ambrosius, Mediolanensis Episcopus, usque in præsentem diem scribit: de quo quia superest meum iudicium subtraham, ne in alterutram partem aut adlatio in me reprehendatur aut veritas.* Il veut, dit-il, ne point parler de St. Ambroise, qui vit encore, pour ne pas être repris ou de flater ou de dire la vérité. Il falloit donc que la Vérité fut une Critique des Ecrits de ce Saint, puisque la louange pouvoit passer pour flatterie. Les Beaux-esprits, qui s'exercent à deviner les énigmes du Mercure, trouveront ici de quoi exercer toute la sagacité de leur génie.

Ce respect servile qu'on a pour les erreurs des grands Théologiens, est directement opposé à la recherche de la Vérité : les hommes ne perfectionnent leur jugement, qu'autant qu'il leur est permis de condamner le faux & de louer le vrai par-tout où ils le trouvent ; pourquoi sera-t-il permis de blâmer, dans un Théologien moderne, ce qu'on n'osera contredire ouvertement dans les Ecrits d'un autre qui sera mort depuis douze-cens ans? Les anciens

Au reste, il y a dans les Ecrits de St. Ambroise une erreur bien plus grande que celle qui regarde la dissimulation d'Abraham. Ce Saint prétend que David ne pécha point envers le mari de Betsabée, qu'il fit tuer après lui avoir ravi sa femme ; mais seulement envers Dieu. Voici les paroles de St. Ambroise : *Rex utique erat, nullis legibus tenebatur, quia liberi sunt reges à vinculis delictorum ; neque enim ullis ad pœnam vocantur legibus, tuti imperii potestate. Homini ergo non peccavit, cui non tenebatur obnoxius. Sed quamvis tutus imperio, devotione tamen ac fide erat Deo subditus. Apolog. David. cap. X.* Le sçavant Barbeirac s'est récrié, avec juste raison, sur un sentiment aussi faux que celui de St. Ambroise. Je ne sçais, dit-il, si les plus zelés défenseurs du pouvoir arbitraire, quelque impunité qu'ils assurent aux Rois, quelques obligations qu'ils imposent aux Sujets de ne point résister, oseroient soutenir qu'un Prince qui fait mourir une personne innocente, ou qui enleve la femme de quelqu'un de ses Sujets, ne peche que contre Dieu, & qu'il ne commet pas une véritable injustice envers le mort ou envers le mari. Le droit de

anciens Docteurs, quelque célèbres qu'ils aient été, ont soutenu plusieurs opinions erronnées; pourquoi ne se seroient-ils pas trompés quelquefois, puisqu'ils étoient hommes comme ceux qui vivent aujourd'hui? J'espère vous montrer dans peu qu'il n'est presque aucun Théologien illustre, soit ancien, soit moderne, qui n'ait soutenu des propositions très condamnables; mais souffrez qu'auparavant je vous fasse faire attention à quelques Questions agitées par des Génies du premier ordre, & qu'ils auroient beaucoup mieux fait de supprimer. Les Confessions de St. Augustin m'en offrent un grand nombre de cette espèce. Ce savant Théologien s'y propose souvent des doutes, & faute de les bien résoudre, il laisse l'esprit de ses Lecteurs dans une incertitude, dont ses vaines recherches sont les premières causes. Je n'en examinerai ici que deux ou trois, parceque la briéveté qu'exige ma Lettre ne me permet pas d'entrer dans un plus grand détail. „N'est-ce pas vous, Seigneur ³⁵, dit St. Augustin, qui avez appris à celui qui vous parle

la Guerre & de la paix &c. par Hugo Grotius, traduit par Mr. Barhebrae Note. liv. XI. chap. 3. pag. 163.

³⁵ Nonne tu Domine docuisti hanc animam quæ tibi confitetur? Nonne tu Domine docuisti me quod priusquam

„parle ici tout ce qu'il vient de vous dire?
 „N'est-ce pas vous qui lui avez appris, qu'a-
 „vant que vous eussiez donné quelque forme à
 „cette Matière informe, & que vous en eussiez
 „tiré toutes les diverses espèces des choses,
 „elle n'étoit rien de tout ce que nous connoi-
 „sons, c'est-à-dire, qu'elle n'étoit rien de co-
 „loré, ni de figuré, qu'elle n'étoit ni Corps
 „ni Esprit? Cependant on ne peut pas dire
 „qu'elle n'étoit rien: qu'étoit-ce donc? Quel-
 „que chose d'informe, c'est-à-dire, d'absolu-
 „ment destitué de toute sorte de forme & de
 „beauté.“

Si j'avois vécu du tems de St. Augustin,
 & s'il m'avoit permis de lui dire ce que j'au-
 rois pensé de sa prétendue révélation, malgré
 tout le respect que sa vûe m'eût inspiré, je
 n'aurois pu m'empêcher de lui dire: Prenez
 garde, illustre Savant, vous vous laissez abu-
 ser par une illusion flatteuse: la Divinité ne
 sauroit apprendre des absurdités à ceux qu'elle
 éclaire, & ce que vous dites de la Matière
 première est pitoyable & même ridicule; loin
 de

*istam informem materiam formares atque distingueres, non
 erat aliquid, non color, non figura, non corpus, non Spiri-
 tus? non tamen omnino nihil, erat quædam informitas
 sine ulla forma sine specie.* „Aug. conf. lib. XII. Cap. III.“

de nuire aux Manichéens, vous les servez en les combattant avec des armes aussi foibles. Comment voulez-vous que la Matière première ne fût ni Corps ni Esprit? Je conviens qu'elle n'étoit point Esprit; mais il est absurde de soutenir qu'elle ne fût point Corps, puisqu'elle étoit matière. J'aimerois autant que vous disiez qu'elle étoit & n'étoit pas: cela n'impliqueroit pas plus contradiction. Prenez donc garde, grand Saint, à ne pas attribuer à la révélation les erreurs, où la trop grande vivacité de votre génie vous fait tomber.

36 Quaque fuit Tellus, illic & Pontus & Aër:

Sic erat instabilis Tellus, innabilis Unda,

Lucis egens Aër: nulli sua forma manebat,

Obstabatque aliis aliud: quia corpore in uno

Frigida pugnabant calidis, humentia siccis,

Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.

Ovid. Metamorph. Lib. I. vers. 15. & seq.

37 Ego vero Dominice si totum confitear tibi ore meo & ex-lamo meo quidquid de ista materie docuisti me cujus antea nomen audiens & non intelligens narantibus mihi eis qui non intelligerent, eam cum speciebus innumeris & variis cogitabam. „Aug. Conf. lib. XII. Cap. VI.“ Je placerais ici le long verbiage que fait encore S. Augustin sur cette première matière, dont il ne dit pas la moindre chose probable, & ce passage servira à montrer la vérité de ce que j'ai dit ci-dessus: sçavoir qu'il étoit aussi diffus que l'ancien Théologien qui a composé plusieurs Ouvrages, qu'on a cru longtems être de ce Pere de l'Eglise. Voici

ber. Je pourrois vous dire encore qu'il est impossible que la Matière existe sans forme, & que, puisque tout ce qui est matériel est étendu, il doit par conséquent avoir une modification. Mais je veux bien vous passer cette prétendue Matière dénuée de forme, dont vous avez puisé l'idée dans les Métamorphoses d'Ovide ³⁶, pourvu que vous ne croyez pas que la Divinité vous a révélé, que la Matière première n'étoit ni Corps ni Esprit. Ne dites donc plus à vos Lecteurs ³⁷ „que vous „lasseriez leur patience, si vous vouliez leur „appren-

un Cahos d'idées sur la matiere premiere qui ne disent rien, & qui ne sont qu'un jeu de mots perpetuel.

Eam (materiam) cum speciebus innumeris cogitabam; & ideo non eam cogitabam; fœdas & horribiles formas perturbatis ordinibusolvebat animus, sed formas tamen; & informe appellabam, non quod careret forma, sed quod talem haberet, ut si appareret, insolitum & incongruum averfaretur sensus meus & conturbaretur infirmitas hominis. Verum autem illud quod cogitabam non privatione omnis formæ, sed comparatione formosiorum erat informe: & suadebat vera ratio, ut omnis formæ qualescumque reliquias omnino detraherem; si vellem prorsus informe cogitare; & non poteram. Citius enim non esse censebam, quod omni forma privaretur, quam cogitabam quiddam inter formatum & nihil, nec formatum nec nihil informe prope nihil. Et cessavit mens mea interrogare hinc spiritum meum plenum imaginibus formatorum corporum, &

„apprendre tout ce que Dieu vous a appris
 „sur le sujet de cette Matière, & que vous
 „avez été long-tems sans savoir ce que c'étoit,
 „parce que ceux qui se mêloient de l'expliquer
 „ne

gas pro arbitrio mutantem, atque variantem: & intendē
 in ipsa corpora, eorumque mutabilitatem altius inspexi
 qua desinunt esse quod fuerant, & incipiunt esse quod
 non erant; eundemque transitum de forma in formam
 per informe quiddam fieri suspicatus sum non per omni-
 no nihil; sed nosse cupiebam non suspicari. Et si totum
 tibi confiteatur vox & stilus meus. Quidquid de ista
 quæstione enodasti mihi quis legentium sapere durabit?
 nec ideo tamen cessabit cor meum dare tibi honorem &
 canticum laudis de iisque dictare non sufficit. Mutabi-
 litas enim rerum mutabilium ipsa capax est formarum
 omnium in quas mutantur res mutabiles. Et hoc quid
 est? numquid animus? numquid corpus? numquid spe-
 cies animi vel corporis? Si dici posset nihil aliud & est
 non est, hoc eam dicerem; & tamen jam utcumque
 erat, ut species caperet istas visibiles & compositas.
 „Aug. Conf. lib. XII. Cap. VI.“

Voici la traduction de ce passage. Je l'ai traduit en
 faveur des lecteurs qui n'entendent pas le latin, pour
 qu'ils voient combien les plus grands Théologiens ont
 parlé quelquefois des choses dont ils n'avoient pas la
 moindre idée juste, avec la plus grande emphase & du
 ton d'un vain déclamateur amoureux de paroles. Je le
 repere encore, il s'en faut bien que S. Augustin ait été
 exempt de ce défaut. Tous ses meilleurs Ouvrages s'en
 ressentent. Contentons nous d'en donner cet Exemple.
 Je me servirai de la traduction d'un Jesuite, pour qu'on

ne la comprenoyent pas." Je vous jure, illustre Docteur, que vous ne la comprenez pas mieux qu'eux, & je leur défie de pouvoir rien soutenir de plus contraire au Bon-Sens, que

ne m'accuse pas d'avoir affecté de jeter de l'obscurité dans ma traduction.

Mais mon Dieu si ma bouche ou ma plume vous confessent tout ce que vous m'avez appris de cette matière, il me faudra souvenir de mes grotesques d'autre fois, & reprendre les illusions de mon esprit. Ayant oui discourir de cette matière à ceux qui en parloient sans se comprendre eux mêmes, je me figurois ce qui n'a point de figure sous les traits de mille formes différentes, & partant, je n'en avois pas l'idée que je cherchois. Mon esprit accoutumé aux beautés de la nature ne pouvant rien concevoir, s'il ne s'attachoit à quelque ombre de figure, je me representois des monstres & des traits mêlés avec beaucoup de proportions que je mettois dans cette matière, la nommant sans forme, non pas qu'elle en fut tout à fait depouillée, mais parcequ'elle en avoit une qui eut blessé les yeux & fait peur aux hommes si elle leur eut été visible: & ainsi cette matière n'étoit laide & informe que par la comparaison que j'en faisois avec les choses belles. La raison me disoit bien qu'il lui falloit ôter tous ces restes de beautés que je lui laissois, si je la voulois voir dans ses difformités naturelles, mais il m'étoit impossible. Il m'eut été bien plus aisé de croire, que ce qui n'avoit aucune forme, n'avoit aussi point d'Être, que de concevoir, je ne fais quoi sans forme, entre le rien & quelque chose, qui toutefois ne fut ni l'un ni l'autre. Alors ma

que d'assurer qu'il a existé une Matière qui n'avoit point d'extension. Permettez - moi d'ajouter que vous eussiez beaucoup mieux fait de parler de la Matière première, avec

au-
raison cessa d'interroger là-dessus mon esprit rempli de ces images corporelles & sensibles, & qu'il changeoit & varioit à sa fantaisie. Je m'arretai aux corps même, & considèrai avec plus d'application ces changemens, qui les font cesser d'être ce qu'ils étoient auparavant pour les faire commencer d'être ce qu'ils n'étoient pas. Cette pratique me donna quelque soupçon que ce passage d'une forme à l'autre se faisoit par un milieu qui n'en avoit point, quoique ce milieu ne fut pas absolument rien; mais je desirois avoir une science assurée de la vérité & non pas des doutes. Je veux ici découvrir tout ce que je tiens de vôtre instruction touchant cette matiere; qui de tous ceux qui me liront voudront prendre le loisir de me comprendre? Mais quoique je ne puisse bien m'expliquer sur ce sujet, mon cœur pour ce que j'en fais ne laissera pas de vous aimer, & mon esprit de rendre les hommages qui sont dus à vôtre adorable Majesté. Et qui ne voit au moins que cette matiere, qui est le sujet de tous les changemens de la nature, est capable de toutes les formes dont les Etres muables se deguifent & se transforment; mais quel est ce sujet? N'est-ce point une ombre, ou une imitation de corps ou d'esprit? S'il étoit libre de changer l'usage des paroles; je dirois que c'est un rien, qui est & qui n'est pas; ou bien que c'est quelque chose de composé de l'Être & du non Être. Voilà ce que je dirois de cette matiere première, & partant elle étoit déjà en quelque façon, afin de recevoir ces belles & agréables

autant de retenue que vous avez fait du Temps. Il semble pourtant que vous auriez dû vous en tenir à votre première décision sans agiter, dans sept ou huit Chapitres, cette

formes que nous admirons. Aug. Conf. liv. XII. Chap. VI.

Je laisse à tout Lecteur impartial qui vient de lire ce long Chapitre, à décider s'il y a dans les ouvrages des Freres de la Rose Croix & dans ceux des Auteurs qui ont écrit sur la pierre philosophale, de galimatias plus inintelligible que ce long Chapitre de S. Augustin sur la matiere premiere. Et tout ce verbiage est conclu par une fin des plus absurdes; c'est que la matiere premiere est un rien qui est & qui n'est pas. Une chose composée de l'Être & du non Être. Comment une chose peut elle tout à la fois exister & ne pas exister. Il n'y a rien qui soit aussi opposé au néant que l'existence, & il faut absolument faire le plus grand abus du raisonnement, pour dire qu'une chose est un rien, qui est & qui n'est pas, & que ce rien est composé de l'Être & du non être. On a reproché aux Epicuriens d'admettre le néant pour principe des choses en admettant le vuide & les Atomes pour premiers principes. Mais ils ont répondu à cela qu'ils se gardoient bien de regarder le vuide comme un rien. Ils ont soutenu que c'étoit un Être réel; qu'il étoit le lien des Corps. Cependant leur vuide a paru encore une hipothese incomprehensible. S. Augustin va bien plus loin, il veut que le non être le néant entre dans la Composition de la matiere premiere, & qu'elle soit un rien qui est tout à la fois & qui n'est pas. Quelles absurdités!

cette Question que vous avez laissée très obscure.³⁸

Je ne doute pas que St. Augustin n'eût fait attention à mes objections, & qu'elles ne l'eussent d'autant plus frappé, que venant d'un Catholique Romain ennemi des Manichéens, il eût compris que je n'agissois point par passion. Il eût reconnu que les sentimens, qu'il attribuoit à la révélation, ne lui étoient inspirés que par la vivacité de son zèle; il m'eût aussi pardonné de lui remontrer qu'il avoit tort de desapprouver la réponse d'un homme, qui étant interrogé sur ce que Dieu faisoit avant que le Ciel & la Terre fussent créés, répondit qu'il préparoit des supplices pour ceux qui cherchent à pénétrer des choses trop relevées. C'étoit ce qu'il pouvoit dire de plus sensé, pour réprimer la vaine curiosité de ceux qui ne cherchent qu'à trouver des subtilités, pour combattre l'autenticité de la Révélation. La solution que

³⁸ *Quid est Tempus? Si nemo ex me querat, scio: si quaerenti explicare velim, nescio.* August. Confes. Lib. XI. Cap. 14. Après s'être expliqué aussi modestement, devoit-il parler à ses Lecteurs, dans sept Chapitres qui se suivent, d'une chose qu'il ne connoissoit pas plus dès qu'il

que St. Augustin donne de cette question ³⁹ ne détruit point les argumens qu'il s'est proposé; ⁴⁰ il reste encore mille difficultés à éclaircir, & il auroit été plus prudent de ne les pas apprendre à un Lecteur qui les ignoroit.

Ces recherches inutiles, que je n'approuve pas dans St. Augustin, me rappellent une faute considérable du Pere Scheffmacher. Cet habile Jésuite n'a pas fait réflexion qu'il ne lui convenoit pas, pour détruire le Système des Protestans, de prêter des armes aux Sociniens, & de montrer à ses Lecteurs toute la force & l'étendue de leurs raisons. Quand on a lu le Passage que je condamne, on est aussi instruit que si l'on avoit parcouru tous les Ouvrages de Socin. Je vais, *Monsieur*, vous le copier en entier, & vous en pourrez juger par vous-même. „Ecoutez donc s'il „vous plaît, le Socinien ou l'Arien, *dit ce* „*Jésuite*, ⁴¹ qui pour vous prouver que le Fils „est moindre que le Pere, vous cite ces paro- „les

vouloit la leur expliquer? & qu'il explique aussi mal qu'il a expliqué la maniere premiere.

³⁹ *Idem Confes. Lib. XI. Cap. 12.*

⁴⁰ Dans le Chap. XI.

⁴¹ Lettres d'un Docteur Catholique, &c. à un Gentilhomme Luthérien, Tom. 1. pag. 62, & suiv.

„les de Jesus-Christ, qui se lisent en St. Je-
 „an, Chap. XIV. Vers. 28. *Mon Pere est plus*
 „*grand que moi*; quoi de plus clair, vous dit-
 „il, que ces paroles pour prouver l'inégalité
 „du Fils? Vous lui contesterez sans doute la
 „clarté prétendue de ce texte, & vous direz,
 „qu'il faut le restreindre à l'humanité de Je-
 „sus-Christ, & qu'il y a d'autres passages qui
 „démontrent la nécessité de cette explication.
 „Mais, *Monsieur*, si le Socinien vous repli-
 „que qu'il est clair, que Jesus-Christ en di-
 „sant, *Mon Pere est plus grand que moi*, a parlé
 „de sa personne, & que par conséquent la
 „Personne du Pere est plus grande que celle
 „du Fils, & si en même tems il s'appuye de la
 „maxime de Luther, qui ne veut pas ⁴² que
 „la confrontation des passages ait lieu par-
 „tout, limitant l'usage, qu'il en faut faire, à
 „la seule rencontre des textes obscurs & em-
 „barrassés, & prétendant qu'il seroit d'une
 „mauvaise & très dangereuse pratique d'op-
 „poser à un texte clair d'autres textes pour
 „l'expliquer; suivant cette modification du
 „principe général, le Socinien ne sera-t-il
 „pas autant en droit de se cantonner à l'abri
 „de son passage prétendu très clair, sans vou-
 „loir

⁴² Dans la Réponse à Carlestat, Tom. 4. p. 377.

„loir souffrir, que vous en veniez à la con-
 „frontation, que Luther s'est cru en droit
 „d'en user ainsi envers Carlostat, lorsque ce
 „Chef des Sacramentaires oppofoit quantité
 „de textes à ces paroles, *Ceci est mon Corps,*
 „pour en affoiblir la force & les expliquer
 „selon ses idées? Car Luther déclara pour
 „lors le cas privilégié, & prétendit que l'abon-
 „dance de clarté & de lumière mettoit le dit
 „texte audessus de la loi générale de la con-
 „frontation. Pensez-vous que le Socinien ne
 „fera pas tenté de demander une exception en
 „faveur de son passage, qui lui paroît des plus
 „lumineux? Et vous, Monsieur, seriez-vous
 „bien sûr dans les principes de Luther, que
 „ce passage en effet ne mérite pas des égards
 „particuliers, qui l'exemptent de la règle
 „commune?

„Mais non, Monsieur, laissons le cours
 „libre à votre methode, & confrontons tant
 „qu'il vous plaira: quel passage opposerez-
 „vous donc à ce premier passage allégué par
 „le Socinien? Un de ceux que vous trouve-
 „rez des plus propres à votre dessein, fera
 „sans doute celui de la I. Epitre de St. Jean,
 „Ch. V. Vers. 7. *Trois rendent témoignage dans*
 „*le Ciel, le Pere, le Verbe, & le Saint Esprit,*
 „*& ces trois ne sont qu'un.* Si ces trois ne sont
 „qu'un,

„qu'un, direz-vous, les voilà donc parfaite-
 „ment égaux, rien de plus clair, ni de plus
 „précis à votre compte, que ce texte pour
 „fixer le sens du premier. Mais vous répon-
 „dra le Socinien, ne vous appercevez-vous
 „pas de la double signification de ces mots,
 „*Et ces trois ne sont qu'un?* Vous prétendez les
 „entendre d'une unité d'essence, & nous sou-
 „tenons qu'il faut les entendre d'une unité
 „morale, qui n'est autre chose qu'une par-
 „faite unanimité, ou union de sentimens & de
 „volontés. C'est ainsi qu'on dit de trois bons
 „amis, qu'ils ne sont qu'un. Il appuyera
 „même cette explication par d'autres passages
 „en apparence très favorables à sa mauvaise
 „cause, comme par celui qui suit immédia-
 „tement: *Trois rendent témoignage dans la*
 „*terre* ⁴³, *l'esprit, l'eau, Et le sang, Et ces trois*
 „*ne sont qu'un;* & par celui de l'Évangile de
 „Saint Jean, Chap. XVII. Vers. 22. où le Sau-
 „veur prie pour ses Disciples, afin qu'ils soient
 „un, comme lui & son Pere sont un. Voyez-
 „vous, vous dira-t-il, de quelle unité il s'a-
 „git ici? les trois choses dont il est parlé ne
 „peuvent être un, que d'une unité de vertu &
 „de signification, & non d'une unité de natu-
 „re:

⁴³ Ibid. Vers. 8.

„re ; & les Disciples ne peuvent en aucune
 „façon avoir l'unité d'essence, ils ne sont ca-
 „pables que d'une union très étroite & d'une
 „parfaite intelligence entr'eux ; il faut donc,
 „conclura-t-il, dire la même chose de l'u-
 „nité des trois Personnes, & n'en pas recon-
 „noître d'autre que celle, qui établit un par-
 „fait accord entr'elles.

„Voilà, Monsieur, où aboutira une pre-
 „mière confrontation de textes, qui, à ce
 „que vous voyez, n'est pas des plus propres
 „à donner à votre foi le degré de certitude
 „qu'elle doit avoir ; que si vous en tentez une
 „seconde, elle ne vous réussira guère mieux,
 „& il en sera de même d'une troisième. Vous
 „ne manquerez pas à la vérité de textes très
 „forts & très pressans pour prouver la Divi-
 „nité de Jesus-Christ ; mais aussi le Socini-
 „en ne manquera jamais d'explications, ni
 „de textes très spécieux à y opposer. Le
 „point sera de donner la juste préférence
 „ou à ceux-ci, ou à ceux là sans aucun dan-
 „ger de vous tromper.

„Vous citerez, par exemple, plusieurs en-
 „droits de l'Ecriture, où Jesus-Christ est
 „nommé *Dieu*, à quoi vous ajouterez ce rai-
 „sonnement qui est très bon ; il ne peut y
 „avoir qu'une Divinité, Jesus-Christ est Dieu,

„il faut donc qu'il ait la même divinité que
 „son Pere. Le Socinien repliquera: le Pere
 „est nommé, dans St. Jean Chap. XVII. Vers.
 „3, le seul vrai Dieu, & il est sûr qu'il ne
 „peut y en avoir qu'un seul; à quoi il ajou-
 „tera ce raisonnement qui est très apparent:
 „il n'y a qu'un seul Dieu, c'est Dieu le Pere
 „qui est le seul Dieu, par conséquent le Fils
 „ne peut être le véritable Dieu. C'est ainsi
 „qu'il opposera texte à texte, raisonnement
 „à raisonnement, pour vous prouver que le
 „nom de Dieu ne peut convenir au Fils dans
 „sa propre & stricte signification, & qu'il ne
 „lui est donné dans l'Écriture, qu'à cause de
 „la très excellente ressemblance qu'il a avec son
 „Pere, & qui le fait nommer par l'Apôtre 44
 „*l'Image du Dieu invisible*, d'où il tirera un
 „nouvel argument en faveur de son erreur
 „en disant, que si Jesus-Christ est l'image de
 „Dieu, il n'est donc pas la substance de Dieu
 „même. puisque l'image est par-tout ailleurs
 „distinguée de la substance de celui qu'elle re-
 „présente. Et pour justifier la signification
 „moins propre & plus étendue, dans laquelle
 „il veut qu'on prenne le nom de Dieu toutes
 „les fois qu'il est donné à Jesus-Christ, il
 „vous

44 Coloss. I. 25. II Corinth. IV. 4

„vous fera voir dans l'Écriture que ce nom a
 „été donné effectivement à plusieurs créatures.
 „Puis entassant texte sur texte, pour enlever
 „à Jésus-Christ la gloire de la Divinité suprême,
 „il vous citera le Chapitre XX. de St.
 „Matthieu, où le Sauveur dit Vers. 23. *qu'il*
 „*n'est pas à lui de donner d'être assis à sa droite ou*
 „*à sa gauche, que c'est pour ceux à qui son Père*
 „*l'a destiné*: le Chap. XIII. de St. Marc, où il
 „est dit, Vers. 32. *que le Fils ignore le jour du*
 „*Jugement, & qu'il n'y a que le Père qui le*
 „*sache*: le Chap. XVIII. de St. Luc, où Je-
 „sus-Christ dit, Vers. 19. *Pourquoi m'appellez-*
 „*vous bon? il n'y a que Dieu seul qui soit bon*:
 „le Chap. X. de St. Jean, Vers. 35. où Jésus-
 „Christ reproche aux Juifs leur injustice à
 „vouloir le lapider, pour s'être dit Fils de
 „Dieu, alléguant pour sa justification, que
 „*la Loi appelle des Dieux ceux à qui la parole de*
 „*Dieu a été adressée*: le Chap. XV. de la I. aux
 „Corinthiens, Vers. 28, où St. Paul dit, que
 „Jésus-Christ, *après avoir mis toutes choses*
 „*sous la puissance de son Père, lui sera lui même*
 „*assujetti*; il citera, dis-je, tous ces textes &
 „une infinité d'autres que je ne rapporte pas,
 „& conclura de cet amas de textes, que Je-
 „sus-Christ n'a ni les mêmes connoissances, ni
 „le même pouvoir, ni la même bonté, ni la

„même indépendance que son Pere, & par
„conséquent qu'il ne lui est en aucune façon
„égal.“

Eh bien, *Monsieur*, ai-je eu raison de vous dire que lorsqu'on avoit lu ce morceau du Livre du Pere Scheffmacher, on étoit parfaitement instruit de toutes les difficultés, que forment les Sociniens contre les principaux Articles de la Religion Chrétienne? Si l'on imprimoit à Paris une Feuille, qui contint simplement ce que vous venez de lire, croyez-vous qu'elle ne seroit pas proscrite & condamnée au feu par Arrêt du Parlement? Je fais que le Pere Scheffmacher dira pour sa défense, qu'il n'a insisté & ne s'est arrêté sur les Objections des Sociniens, que pour mieux faire sentir la nécessité de recourir à un Juge, qui ait le pouvoir de décider définitivement des disputes, qui naissent au sujet des différentes explications de l'Ecriture; mais cela n'excuse point son indiscretion, il devoit se servir d'un autre moyen, & ne pas risquer de causer un mal beaucoup plus grand que celui qu'il vouloit guérir. Pour lui faire connoître évidemment le tort qu'il a eu de rapporter les plus forts argumens des Sociniens, il n'y auroit qu'à lui faire cette objection: Vous avez, parfaitement bien prouvé que les Sociniens

niens ont de très bonnes raisons pour nier la divinité de Jesus-Christ: le savant Ministre⁴⁵ qui a répondu à votre Ouvrage m'a persuadé, qu'il n'y a sur la Terre aucun Juge infail-
 lible des Controverses: que tous les Particu-
 liers ont le droit de juger par examen, &
 qu'il ne peut y avoir d'autre Règle de Foi
 que l'Écriture Sainte; ne trouvez donc pas mau-
 vais, Pere Scheffmacher, que je profite des
 lumières que vous m'avez données, & que
 j'embrasse le Socinianisme, puisqu'il se fonde
 sur des raisons aussi fortes, & sur des passa-
 ges sacrés qui me paroissent très clairs.

Que repondroit à cela le Docteur de l'U-
 niversité Catholique de Strasbourg? Diroit-
 il que son Adversaire n'a pas démontré, qu'il
 n'y a aucun juge infailible des Controverses?
 Ce seroit-là une réponse qui ne serviroit à
 rien, puisqu'il est certain que plusieurs per-
 sonnes peuvent être plus frappées des preu-
 ves du Ministre que des siennes. Je veux
 même qu'elles soient plus foibles; combien
 ne voit-on pas de gens qui se laissent entraî-
 ner par des objections trompeuses? Le Pere
 Scheffmacher, par son imprudente exposition
 des argumens des Sociniens, fera donc tou-
 jours

⁴⁵ Mr. Armand de la Chapelle, Pasteur de la Haye.

jours coupable d'avoir détruit la croyance de la Divinité de J. Christ dans l'esprit d'un de ses Lecteurs. Il ne sauroit dire, pour se justifier, que les objections qu'il a rapportées sont si foibles d'elles-mêmes, qu'elles ne sauroient faire aucune impression; car il avoue le contraire, & cet aveu agrave encore la faute que je condamne. „Savez-vous quelqu'un, *dit ce Jésuite*, ⁴⁶ qui ait examiné avec soin ce qui „s'est dit pour ou contre la consubstantialité „du Verbe, pour ou contre la divinité du St. „Esprit: qui par une recherche exacte de ce „qui s'est dit de part & d'autre se soit mis en „état de juger par lui-même, s'il y a deux „natures en Jesus-Christ, ou s'il n'y en „a qu'une, s'il n'y a qu'une personne en Jesus-Christ, ou s'il y en a deux? Avouez, *Mon-* „*sieur*, que vous ne connoissez personne „de votre rang, qui se soit jamais emba- „rassé du détail de ces importantes questions „. . . . Sur quoi donc se fonde tout le mon- „de

⁴⁶ Lettres d'un Docteur Cathol. à un Gentilhomme Protestant, Tom. I. pag. 99.

⁴⁷ A Dieu ne plaise, Monsieur, que par tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire je cherche à ébranler, ou à affoiblir le moins du monde votre foi touchant la divinité de Jesus-Christ. Ce seroit un effet infiniment éloigné de mes vûes; prêt à sacrifier mille vi-

„de avec vous, pour recevoir des vérités, qui
 „ont été contestées, pendant un tems très con-
 „sidérable par une infinité de gens d'un esprit
 „rare & d'un profond savoir: vérités qui
 „après tous les éclaircissemens qu'on y a don-
 „nés, souffrent encore aujourd'hui des diffi-
 „cultés capables d'étonner & d'embarasser les
 „esprits les plus pénétrants?“

Après une confession aussi authentique, il seroit ridicule au Pere Scheffmacher de soutenir que les objections des Sociniens ne sont d'aucun poids, & qu'on ne court point de risque à les apprendre à beaucoup de gens, qui selon toutes les apparences les auroient ignorées toute leur vie. Cet habile Jésuite a connu lui-même qu'il étoit allé trop loin, il a senti sa faute, & a cru la réparer par une protestation, ⁴⁷ de la vérité de laquelle je suis fermement persuadé; mais qui pourtant n'excuse point son indiscretion. Je serois fâché, *Monsieur*, que vous crussiez que je méprise
 l'Ou-

es à la défense de cet Article, le plus important de la Religion Chrétienne, je n'ai ici d'autre dessein, que de vous montrer, que le principe de la confrontation ne peut assez affermir votre foi, si vous n'avez soin de l'appuyer en même tems des décisions d'une Eglise infaillible dans ses explications, &c. *Lettres d'un Docteur Cathol, à un Gentilhomme Protestant, Tom. I. p. 67.*

l'Ouvrage du Pere Scheffmacher, parceque j'en critique quelques endroits; je puis vous assurer qu'il est peu de Livres dans son genre, dont je fasse autant de cas. Il y a environ trois ans que je le lus pour la premiere fois à Strasbourg: je fus charmé de la legéreté du stile de ce Jésuite, de l'arrangement & de l'ordre qu'il y a dans les matières qu'il traite: de la façon aisée & naturelle dont il présente à ses Lecteurs les choses les plus abstraites & quelquefois les plus séches; de la finesse & du sel qui régnerent dans plusieurs de ses critiques. Un savant Ministre de la Haye lui a répondu; ⁴⁸ il a trouvé dans ce Théologien un Adversaire digne de lui. Ce Ministre a saisi le point fondamental sur lequel est construit le Systéme du Pere Scheffmacher; il a employé pour le détruire tout ce que l'éloquence la plus véhémence, & l'érudition la plus profonde peuvent fournir à un habile homme qui fait profiter de ses avantages.

Voilà, *Monsieur*, deux Ouvrages opposés dont je vous fais également l'éloge. Cela ne doit

⁴⁸ Mr. de la Chapelle mort il y a quelques années à la Haye, ministre du St. Evangile de l'église françoise des Etats Généraux.

doit pas surprendre un homme aussi éclairé que vous. Comme vous jugez sans passion, vous louez le beau & le solide par-tout où ils se trouvent. Je vous ai entendu donner à Mr. Claude toutes les louanges que mérite un Génie aussi grand, aussi vaste, aussi profond, aussi éclairé que le sien, dans l'instant que vous veniez de faire les justes éloges de Mr. Bossuet & de Mr. Arnaud, illustres Adversaires de ce grand Homme. Je puis donc vous assurer, sans craindre que vous me taxiez d'une complaisance servile, que les deux Ouvrages dont je vous parle sont excellens. Si vous me demandez qui est celui auquel je donnerois la préférence; si j'étois forcé de décider; je vous répondrois à peu près ce que dit Palémon aux deux Bergers, qui l'avoient choisi pour Juge de leur dispute; 4^o il ne m'appartient pas de prononcer sur une aussi grande question; ils sont l'un & l'autre dignes de l'estime du Public, & tous ceux qui écriront aussi bien qu'eux mériteront la même gloire. Il y a cependant quelques légers défauts dans
les

*4^o Non nostrum inter vos tantas componere lites,
Et Vitula tu dignus, & hic: & quisquis amores,
Aut metuet dulces, aut experietur amarus.*

Virgil. Bucol. Eclog. III. sub fin.

les Ouvrages de ces deux illustres Théologiens, que j'aurai soin de vous faire remarquer, lorsque l'occasion s'en présentera, pour vous persuader toujours davantage qu'on trouve plusieurs fautes dans les Ecrits des plus grands Hommes.

Je me rappelle que je vous ai promis de vous faire voir évidemment, qu'il est peu d'humbles Théologiens, qui n'ayent soutenu quelques erreurs très condamnables; je vais tâcher de m'acquitter de ma promesse.

§. IV.

Que les plus célèbres Théologiens ont soutenu des Erreurs très grossières.

Commençons par St. Justin qui vecut toujours en Philosophe, & qui aiant embrassé
le

3^o Justinus Philosophus, habitu quoque Philosophorum incedens, de Napoli urbe Palæstinæ, patre Prisco Bachio pro Religione Christi plurimum laboravit, in tantum ut Antonino quoque Pio, & filiis ejus, & Senatui librum contra Gentes scriptum daret, ignominiamque crucis non erubesceret. *Hieronym. Catalog. Script. Eccles. Cap. 33.* 1

5^o Hic cum in urbe Roma haberet τὰς διατριβὰς, & Crescentem Cynicum, qui multa adversum Christianos blasphemabat, redargueret, gulosum, & mortis timidum luxuriæque & libidinum sectatorem, ad extremum studio ejus & insidiis accusatus, quod Christianus esset, pro Christo sanguinem fudit. *id. ib.*

le Christianisme ne quitta ni son habit ni sa profession de Philosophe. Il vivoit environ cent cinquante ans après la naissance de Jesus-Christ, & ce fut sous la persécution qui s'éleva sous l'Empereur Antonin le Pieux, Successeur d'Adrien, qu'il composa ⁵⁰ cette excellente Apologie pour les Chrétiens que nous avons encore, qu'il presenta à l'Empereur, à ses enfans, & au Senat, aiant eu quelque démêlé avec un Philosophe Cynique qui aboyoit sans cesse contre le Christianisme. ⁵¹ Cet homme pervers, nommé Crescens, le fit condamner à la mort comme Chretien. Photius donne de très grandes louanges à St. Justin. ⁵² Il dit qu'il étoit très-habile dans la Philosophie Chrétienne, & dans la profane. Cela

⁵² Est autem vir ille ad Philosophiæ, tum nostræ, tum potissimum profanæ, summum evectus fastigium, multiplicisque eruditionis & historiarum copia circumfluens, Sed Rhetorico artificio nativam Philosophiæ suæ pulchritudinem colorare haud studio habuit. Quamobrem etiam oratio ejus, pollens alioqui ac valida, scientificumque servans stylum, Rhetoricæ illa condimenta non spirat, nec illecebris & blandimentis vulgus auditorum trahit. *Phot. Bibliothec. Art. CXXIV. On ne fera pas sâché que j'aie raporté ici en entier le jugement de Photius.*

Cela n'a pas empêché qu'il ne soit tombé dans une erreur fort grossière au sujet des mauvais Anges. Il a cru que leur crime venoit de ce qu'ils avoient connu des femmes charnellement, ⁵³ & il dit que les Démons ont été produit par ce commerce criminel. Il y a dans ce sentiment tout le ridicule du Paganisme. Il n'est plus étonnant que les Gentils crussent que Jupiter, Mercure, Apollon &c. séduisoient des Mortelles, & enfantoient des Demi-Dieux; puisque des Intelligences célestes, telles que les Anges, couchoient avec des femmes, & en avoient des enfans qui avoient la puissance qu'on attribue aux Démons.

Athenagore, Philosophe Athenien, qui vivoit du tems de l'Empereur Marc Antonin, auquel il presenta une Apologie pour les Chrétiens que nous avons encore, établit dans cette Apologie le culte des Anges, il dit ⁵⁴ que

⁵³ Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum, concubitus causa, amoribus sunt victi, tum filios procrearunt eos, qui dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus humanum in servitutum suam redegerunt. *St. Justini Martyris pro Christ. Apolog. I. pag. 44.*

⁵⁴ Itaque (Angeli) a statu suo defecerunt, alii quidem amoribus capti virginum, & libidine carnis accensi: ipse vero princeps, tum negligentia, tum improbitate circa

que les Demons se sont perdus par l'amour qu'ils ont eu pour les femmes. Cette erreur est aussi ridicule que celle de St. Justin. Une autre opinion fautive d'Athenagore, c'est celle qu'il a eu sur les secondes noces; il les condamne absolument, & les appelle ⁵⁵ un *honnête adultere*. Il n'y a rien de si contraire au bien de la Societé qu'un pareil sentiment.

Venons à Origene. Tout le monde convient du mérite personnel de cet Auteur: il poussa l'amour de la chasteté jusqu'au dernier période: il souffrit pour la Religion les supplices les plus douloureux: sa Science égala sa Vertu: tous les Savans avouent qu'il fut un des plus beaux & des plus sublimes génies de son siècle; dans quelles erreurs n'est-il pas tombé! Il a cru & soutenu les absurdités les plus monstrueuses: selon lui plusieurs Anges couroient grand risque d'être fessés au jour du
Ju-

procuracionem sibi concreditam. Athenag. Legat. pro Christianis. pag. 27.

⁵⁵ *Quare vel ut natus est unusquisque nostrum manet, vel nuptiis copulatur unicis: secundæ enim, decorum quoddam adulterium sunt, qui enim uxorem suam dimiserit, & duxerit alteram, adulteratur, inquit Dominus noster: neque illam dimittere concedens, cujus delibata est pudicitia, neque alteram ducere, id. pag. 37.*

Jugement: il regardoit ces Intelligences célestes comme des Pédans, qui répondroient corps pour corps, ou pour mieux dire *derrière* pour *derrière*, des fautes de leurs Eco-liers. „Il prétendoit qu’elles feroient rigou-
 „reusement punies, lorsqu’elles n’auroient pas
 „fait leur devoir à la garde des hommes com-
 „mis aux soins de leur charité. ⁵⁶ Il croyoit
 „que la Terre étoit un gros Animal capable
 „de bien & de mal, & ensuite digne de ré-
 „compense ou de châtement.“ Peut-on rien
 voir de si absurde que cette opinion, qui con-
 duit naturellement au Spinosisme? Lorsque
 vous accordez qu’il y a un Esprit répandu
 dans toute la Matière capable de perception
 &

⁵⁶ Voyez Etienne Binet, du Salut d’Origene, pag. 500.

⁵⁷ Origene étoit natif d’Alexandrie. Par zèle pour le Christianisme, il monroit la Theologie non seulement aux hommes, mais encore aux femmes, & pour se defendre de la calomnie, il se fit châtrer. Il a soutenu sur la nature de l’ame, sur celle des Anges, & même sur celle de Dieu, plusieurs opinions qui admettent la materialité. Le sçavant Mr. Huet remarque, dans ses Commentaires sur Origene, que lorsqu’il nomme les Anges spirituels ce n’est pas qu’il ne les fasse materiels, mais c’est à cause de la subtilité de leur essence, eu égard à la grossièreté de la matiere qui compose les corps des hommes. *Nam Angelos ita corporeos esse vult, ut spirituales nihilominus*

& de sentiment, il s'enfuit que l'ame de l'homme n'est qu'une portioncule de l'Ame Universelle, ainsi que celle d'une Plante. Elle a seulement la faculté de faire les opérations plus librement à cause de la configuration différente des organes. ⁵⁷ Ce Systême est de tous les Systêmes le moins sensé, comme je crois que vous en convenez.

Les Erreurs de Tertullien ne sont pas moins grossières que celles d'Origene. Cet Auteur a soutenu ⁵⁸ la materialité de l'ame, parcequ'il prétendoit que tout ce qui n'étoit point corporel n'existoit point. ⁵⁹ *Ce qui n'est pas corps, disoit-il, n'est rien: il ne peut subsister aucune substance qui n'ait pas un corps qui*
con-

esse velit, quod Spiritus nihil sint aliud quam summa exiguitatis corpora; ejusmodi sunt angelica. Huet Origenian. lib. 2. Quæst. V. Art. 5.

Dans un autre endroit Mr. Huet remarque qu'Origene fait Dieu de la même nature que les ames. *Deus igitur, cui anima similis est juxta Origenem, reapse corporalis est, sed graviorum tantum ratione corporum incorporans. id. ib. quæst. 1. de Deo.*

⁵⁸ *Animam nihil esse, si Corpus non sit. Tertull. de Anima, 7.*

⁵⁹ *Cum autem sit (Anima) habebat necesse est aliquid per quod est. Si habet aliquid per quod est, hoc erit corpus ejus. Omne quod est corpus, est sui generis: nihil est incorporale nisi quod non est. Idem de Car. Chritt. II.*

constitue son essence. Or l'ame subsiste, donc elle est corps. Ce principe menoit nécessairement Tertullien à soutenir que Dieu même étoit corporel; car tout ce qui n'est pas corps n'étant rien, Dieu, pour exister, devoit naturellement être corporel. Aussi arriva-t-il que Tertullien donna dans cette erreur monstrueuse. *Qui peut nier* ⁶⁰, disoit-il, *que Dieu ne soit un corps, quoiqu'il soit Spirituel? puisque tout esprit est un corps déterminé par une forme qui lui est propre.* Tertullien étoit natif de Carthage. Il a fait une Apologie en faveur des Chrétiens qui est son chef-d'œuvre. Il la publia l'an deux cent un de Jesus - Christ. Quoiqu'il ait soutenu plusieurs opinions très erronées, telles que celle que nous venons de voir, auxquelles on peut ajouter le sentiment qu'il avoit touchant l'origine de l'ame: il prétendoit qu'un enfant tire également son ame & son corps de la substance de son Pere. Cependant il a été estimé de plusieurs Peres & surtout de St. Cyprien.

Arno-

⁶⁰ *Quis autem negabit Deum esse corpus, etsi Deus spiritus? Spiritus etiam corpus est sui generis in sua effigie.*
Tertul. advers. Prax. Cap. 7.

⁶¹ *Quis autem hominum non videt, quod sit immortale, quod simplex, nullum posse dolorem admittere; quod autem*

Arnobe fut dans les mêmes erreurs que Tertullien; il crut que l'Ame humaine étoit matérielle, & par conséquent mortelle de sa nature. Une nature immortelle & non composée, disoit-il, ⁶¹ doit être exempte de douleur. Selon lui l'ame des Damnés étoit détruite, après un certain tems, par l'activité du feu, & celle des Bienheureux ne subsistoit que par un miracle continuel & par une pure grace de Dieu. Je m'étonne qu'Arnobe ait admis une peine momentanée pour la punition des Damnés; par ses principes les ames, qui n'alloient point en Paradis, auroient dû périr en sortant des corps qu'elles animoient. Selon lui Dieu ne pouvoit punir les hommes, parceque sa nature ne lui permettoit pas de les inquiéter. ⁶² Les Payens, que ce Docteur vouloit instruire, étoient en droit de lui dire: avant que de vouloir nous faire recevoir vos sentimens, tâchez de les concilier, & de ne point soutenir deux opinions diamétralement opposées. Vous prétendez, sans aucune restriction,

sentiat dolorem, immortalitatem habere non posse? Arnob. advers. Gentes, Lib. II.

⁶² *Quidquid enim mite est placidumque natura, à nocendi procul est usu, & cogitatione discretum . . . neque enim in dulcedinem vertere amaritudo se potest . . . ita nihil*

striction, que la nature de Dieu ne lui permet pas de nuire à personne; convenez donc que l'ame ne souffrira point après qu'elle sera séparée du corps, ou, si vous aimez mieux vous en tenir au dernier sentiment, accordez-nous que Dieu punit rigoureusement ceux qui l'ont offensé, & ne nous reprochez plus que nous cherchons à fléchir la Divinité par des offrandes. ⁶³

⁶⁴ Lactance, Disciple d'Arnobé, n'épousa pas toutes ses erreurs; mais il en adopta quelques-unes. Le Pape Gélase ne pouvant lui pardonner bien des propositions, qui sont dans ses *Institutions Divines*, les mit au nombre des Livres apocryphes. Comme vous n'êtes point Moliniste, & que la simple décision d'un Pape ne suffit pas pour vous persuader, qu'il y avoit des fautes bien considérables

prodest promoveri uelle per hostias Deos lauos. Arnob. advers. Gent. Lib. VII.

⁶³ Arnobé étoit Professeur de Rhétorique à Siccé, Ville de Numidie en Afrique, sous l'Empire de Diocletien. Il étoit Payen, & voulant se faire Chrétien il composa, lorsqu'il n'étoit encore que Cathécumène, sept Livres écrits assez éloquemment contre la Religion qu'il quitoit.

⁶⁴ Lucius Cælius Firmian, surnommé Lactance, s'étoit fait Chrétien dans sa jeunesse, étudia la Rhétorique en

rables dans l'Ouvrage en question, je vais, pour justifier Gélase, vous parler seulement de l'argument dont Lactance s'est servi, pour prouver la virginité de la Ste. Vierge. Outre qu'il est fondé sur une supposition absurde, fautive, & digne d'être sifflée par le plus petit Ecolier de Physique, il offre des idées si basses, si ignobles, & si disproportionnées à la majesté du sujet qu'il traite, que si un Théologien s'avisait aujourd'hui d'employer de pareils termes, son Livre courroit grand risque d'être brûlé par la main du Bourreau. „Puisqu'il est certain & authentique, dit ce Docteur, ⁶⁵ qu'il y a plusieurs Animaux qui „conçoivent par le moyen du Vent, pour- „quoi le souffle de Dieu ne pourra-t-il pas „faire concevoir une Vierge?“

Peut

Afrique dans l'Ecole d'Arnobé. Mais il surpasse l'élégance de son maître. On l'appelle encore aujourd'hui le *Cicéron Chrétien*. Il composa sept Livres, intitulés *Institutions Divines*. C'est un Ouvrage contre les Payens. Constantin choisit Lactance pour le mettre auprès de son fils Crispus afin qu'il lui apprît les Belles Lettres.

⁶⁵ *Quod si Animalia quædam vento aut aura concipere solere omnibus notum est, cur quisquam mirum putet cum spiritu Dei, cui facile est quidquid velit, gravatam esse Virginem dicimus? Lactant. Divin. Institut. Lib. IV. Cap. 12.*

Peut-on rien dire de plus absurde, & n'est-il pas affreux de faire dépendre la réalité du plus grand Mystere de la Religion Chrétienne d'une Fable ridicule, que quelques Visionnaires avoient débitée à propos des Cavaliers d'Andalousie? Je n'ose relever toute l'horreur de cette comparaison; je dirai seulement, que c'étoit fournir des armes aux Payens, que de les combattre par des raisons aussi foibles. Ils auroient été bien complaisans, ou bien crédules, si pour se débarrasser des objections de Lactance, ils n'avoient pas nié la prétendue conception opérée par le secours du Vent.

On ne trouve point, *Monsieur*, dans St. Augustin des erreurs aussi révoltantes, que dans les Auteurs que nous venons de parcourir; mais ce grand Homme n'a point été exempt de foiblesses; l'ardeur de son tempérament & la vivacité de son génie lui ont quelquefois fait pousser les choses à l'extrémité. Il outre ses décisions, & fait des crimes des actions les plus innocentes. Selon lui les
hom-

66 Conjugalis concubitus generandi gratia non habet culpam: concupiscentiæ vero satiandæ; sed tamen cum conjugæ propter fidem tori venialem habet culpam. August. Lib. de Bono Conjugal. Cap. VI.

hommes péchent, lorsque pendant les caresses qu'ils font à leurs Epouses, ils ne pensent pas à la procréation des enfans.⁶⁶ Il faut dans les plaisirs du mariage, pour être exempt de faute, diriger perpétuellement son esprit à la procréation des enfans qui en doit être le principal but. J'avoue que je trouve ridicule, qu'un aussi grand Génie que St. Augustin ait cru, qu'il étoit nécessaire au salut d'introduire, dans les caresses des gens mariés, une direction d'intention bien moins utile, que celle dont on reproche l'invention aux Jésuites; mais il n'est pas surprenant que ce Pere de l'Eglise ait été si sévère, & ait prescrit, sous peine de péché, des loix aussi dures aux époux; puisqu'il a soutenu que les enfans péchoient étant à la mammelle, & qu'il s'est cru obligé de demander pardon à Dieu des fautes, qu'il avoit commises lorsqu'il étoit encore en nourrice. „Qui pourra me marquer, „dit-il, les péchez de mon enfance? ⁶⁷ Car „il n'y a point d'homme sans péché & sans „souillure devant vos yeux, non pas même „l'enfant

67 Quis me commemorat peccatum infantia mea; quoniam nemo mundus à peccato coram te, nec infans cuius est unius diei vita super terram. Quis me commemorat Quid ergo nunc peccabam? an quia uberibus, sed escæ congru-

„l'enfant qui n'est né que depuis un jour.
 „Qui me marquera donc les péchés de mon
 „enfance. . . . Mais en quoi est-ce que je
 „péchois alors? peut-être en ce que l'ardeur
 „que j'avois de tetter alloit jusqu'à me faire
 „pleurer; car qui peut douter qu'une pareille
 „avidité pour la nourriture ne fût une faute
 „digne de blâme & de punition?

Avouez, *Monsieur*, qu'on ne sauroit porter plus loin la délicatesse de conscience, que fait Saint Augustin. Il se confesse d'avoir pleuré le deuxième jour après qu'il fut venu au monde, parceque sa nourrice ne lui donnoit pas à tetter, & il reconnoît que c'étoit là un péché digne de punition. Peut-on après cet excès de rigueur, dont il use envers lui, trouver mauvais qu'il soit rigide envers les gens mariés, & qu'il leur ordonne une perpétuelle direction d'intention? Il est vrai qu'un Veuilleur pourroit objecter, que Saint Augustin soutient un sentiment ridicule, lorsqu'il suppose que les enfans péchent un jour après qu'ils sont nés; & qu'il se croiroit fon-

dé

enti annis meis ita inhians, deridebor, atque reprehendar justissime. Tunc ergo reprehendenda faciebam. „Aug. Conf. lib. I. Cap. VII.

dé à lui demander comment il se peut faire qu'une créature qui n'a, pour ainsi dire, que le sentiment, & dont les organes ne sont point entièrement développés, puisse pécher?

En vérité, *Monsieur*, on est surpris, avec raison, de voir que ce grand Docteur ait inféré, dans ses Ecrits, de pareilles puérités; on croiroit presque qu'il l'a fait dans le dessein de prouver évidemment, que les plus grands Théologiens ont dit quelquefois des extravagances. L'éloquent St. Jérôme semble encore avoir voulu constater la vérité de ce sentiment. Comme il n'étoit pas moins ennemi du mariage que St. Augustin, il a écrit des choses encore plus outrées que lui. „Vous „ne ferez pas tant louable de demeurer veuve, „écrit-il à une femme, ⁶⁸ qu'exécration si „vous vous mariez, n'ayant pas assez de force „pour conserver, étant Chrétienne, ce que „des Payens ont su garder.“ De quelque côté qu'on envisage le sentiment de St. Jérôme, il est très-condamnable. Si l'on veut le regarder d'un œil philosophique, on trouve qu'il

⁶⁸ *Ut non tam laudanda sis, si vidua perseveres quam execranda, si id Christiana non serves, quod per tanta secula Gentiles fœminæ custodierunt.* Hieronym. Epist. ad Furiam.

qu'il est pernicieux à la Société, & qu'il va au détriment des Peuples & des Souverains. Si l'on veut l'examiner, selon les idées que fournit la Religion, on voit qu'il a quelque chose de fanatique. En effet, n'est-ce pas un grand crime que de donner le nom d'exécration à un Sacrement, à une sainte Union, que l'Eglise a mise au nombre des actions, qui attirent sur les hommes des graces particulières de Dieu? Je demande aux Théologiens, les plus partisans de la Chasteté, ce que la Sorbonne diroit, si un Bachelier soutenoit, dans une de ses Thèses, que les secondes Nôces doivent être regardées comme des nœuds exécrationnels? „Il auroit beau dire qu'une femme „qui se remarie est un Chien qui retourne à „son vomissement, une Truie lavée qui „court se veautrer dans la fange; ⁶⁹ „ on lui diroit qu'il doit parler modestement d'une Union autorisée par l'Eglise, sanctifiée par un Sacrement, & utile au Bien public. Sa Thèse seroit condamnée

⁶⁹ *Ut Canis revertens ad vomitum, ut Sus lota ad voluptatem, Idem ubi supra.*

⁷⁰ *Cuncta quæ ad Episcopi usum habere potuit, Captivis indigentibus largitus est. Greg. Dial. 3 Cap. 2.*

⁷¹ *At ille, ut erat vir eloquentissimus . . . dubitanti fa-*

née comme indécente, téméraire, erronée & scandaleuse.

Je doute que l'éloge, que le Pape St. Grégoire fait du zèle indiscret de St. Paulin Evêque, trouve chez les habiles Théologiens plus d'indulgence que l'erreur de St. Jérôme. Il raconte, dans un de ses Dialogues, l'Histoire de cet Evêque, ⁷⁰ qui ayant vendu tous ses biens ; pour racheter des Esclaves, engagea les revenus de son Evêché pour en faire le même usage. Lorsqu'il les y eut employés, & qu'il n'eut plus rien à donner, il se servit de toute son éloquence pour persuader à une femme de le vendre lui-même, afin d'avoir de quoi racheter son fils. ⁷¹ St. Grégoire compare le zèle de St. Paulin à celui de Jesus-Christ. Il imita, dit-il, celui qui voulut bien prendre la figure d'un Esclave pour nous tirer de l'esclavage. ⁷² Afin de connoître parfaitement combien la charité de St. Paulin est déplacée, & l'approbation de St. Grégoire contraire à la Raison & au Bien public, figurez-vous,

minæ citius persuasit . . . ut, pro receptione filii sui, in servitium Episcopum tradere non dubitaret. Idem ubi supr.

⁷² *Illum imitatus, qui formam Servi assumpsit, ne nos essemus servi: cujus sequens vestigia Paulinus ad tempus voluntarie servus factus est. Idem ubi supra.*

vous, pour un moment, qu'à la première Af-
 semblée du Clergé Mr. l'Archevêque de Sens,
 lassé de persécuter les Jansénistes, & ayant
 formé le dessein de faire le voyage d'outremer,
 présente cette Requête à ses Confreres: „Mes-
 „sieurs, il y a environ un an que je remis aux
 „Peres de la Merci tout le bien de mon pa-
 „trimoine: ils l'ont employé au rachat des
 „Captifs; j'ai engagé depuis six mois les re-
 „venus de mon Evêché, & je les ai envoyés
 „à Maroc à ces bons Peres pour en faire le
 „même usage. Comme il ne me reste plus
 „rien aujourd'hui que mon Breviaire & mon
 „Diurnal, meubles dont les Turcs ne font
 „pas grand cas, j'ai résolu de m'aller embar-
 „quer à Marseille, pour me rendre en Bar-
 „barie, avec une nommée Jeanne *Perrette*,
 „vendeuse d'allumettes & ma Diocésaine, dont
 „le fils a été fait Esclave, afin que cette pauvre
 „femme me vende à quelque Turc, & ait de
 „quoi racheter *Colinet* son cher enfant. J'es-
 „père que vous voudrez bien me faire expé-
 „dier un Passeport *gratis*.“

Que pensez-vous, *Monsieur*, que les
 Evêques répondroient à cette demande? Cro-
 yez-vous, qu'à l'exemple de St. Grégoire, ils
 compareroient Mr. de Sens à Jesus-Christ;
 qu'ils regarderoient son Voyage d'outremer
 comme

comme quelque chose d'aussi grand que le Mystère de l'Incarnation? Vous rendez trop de Justice au Clergé de France, pour le faire penser si extraordinairement. Quant à moi, il me semble que j'entends tous les Prélats représenter à Mr. de Sens que son zèle outré est un grand crime: que son premier soin doit être de conduire son Diocèse: qu'il ne doit point s'en écarter, ni abandonner ceux qui y vivent, pour aller soulager ceux qui en sont éloignés; qu'il faut qu'un Evêque respecte toujours l'auguste caractère dont il est revêtu; & qu'il doit se regarder comme étant aussi inséparable de son Eglise qu'un mari de son épouse. Je ne crois pas, *Monsieur*, que vous trouviez à redire aux représentations que l'on feroit à Mr. de Sens. Je suis assuré au contraire que vous les approuvez très-fort, & que vous condamnez autant le faux zèle de St. Paulin, que celui du bon Saint Louis, Roi de France, qui après avoir fait périr un nombre prodigieux de ses Sujets, par ses guerres d'outremer, mourut enfin heureusement, pour le repos de ceux qui restoient encore, sur les Côtes d'Afrique. ⁷³

J'ai-

⁷³ St Gregoire Pape, appelé Grégoire le Grand, mourut l'an six cent quatre. Il fit presque autant de mal

J'aimerois mieux approuver les sentimens de Saint Bernard sur l'état des Ames, que les éloges de Saint Grégoire; ils ne sont pas du moins si pernicieux. Ce bon Saint s'étoit figuré que l'ame humaine, après la séparation du corps, ne voioit pas Dieu dans le Ciel; mais qu'elle converfoit seulement avec l'Humanité de Jesus-Christ. Si Abelard eût soutenu une
aussi

aux Lettres qu'en avoient fait les Barbares. C'est lui qui fit bruler les Ouvrages de Tite Live. Il écrivit plusieurs Livres qui se ressentent, soit pour le stile, soit pour les pensées, de la barbarie de son siècle. Il a été fort considéré des Papes ses Successeurs, parcequ'il commença à jetter les fondemens de leur grandeur. Il n'est aucun moien qu'il n'ait employé pour parvenir à son but, prodiguant les louanges les plus outrées aux scelerats les plus criminels, dès qu'il croioit pouvoir en retirer quelque avantage. Il haïsoit l'Empereur Maurice, Prince vertueux, parcequ'il protegeoit le Patriarche de Constantinople, & qu'il avoit défendu à ses Soldats de quitter les armes, sans permission, pour se faire Moines, à moins qu'ils ne fussent incapables de service. Il n'y avoit rien de plus raisonnable que cette ordonnance. Souffriroit-on aujourd'hui, que des Grenadiers utiles à la patrie désertassent, pour devenir freres lais, & que des Soldats de milice se sauvassent dans des Couvents, pour ne pas joindre leur bataillon. Maurice aiant été détrôné par Phocas, homme sans vertus, sans naissance, sans mérite, brutal, ignorant, qui fit révolter l'armée de cet Empereur, S. Grégoire écrivit à ce Tiran deux Epitres gratulatoires

aussi grande erreur, 'quelle persécution n'eût-il pas essuyé! il eût risqué d'avoir le même sort que ses Ouvrages. Mais St. Bernard prêchoit les Croisades, avoit la direction d'un grand nombre de Couvents de Moines, & se mêloit de prédire l'avenir. Il est vrai que ses prophéties ne valoient guère mieux que celles des Astrologues, cependant ces talens méri-

pour le féliciter sur son avènement au trône, il adressa une troisième Lettre à Leontia Epouse de Phocas. Ce Monstre de cruauté fit égorger, en présence de l'Empereur Maurice, cinq de ses fils: la nourrice du plus jeune l'avoit adroitement sauvé du massacre, & lui avoit substitué le sien. Phocas, qui s'en aperçut, fit remettre ce Prince entre les mains des bourreaux: ensuite Maurice fut étendu & égorgé sur les corps de ses cinq enfans, comme sur un Autel, où il fut égorgé sans proférer d'autres paroles que celles du Pseaume où David dit: *Vous êtes juste Seigneur, & vos jugemens sont remplis d'équité.* Tel étoit ce Phocas à qui S. Grégoire dit dans ses lettres, *que le ciel en sa personne avoit fait le plus rare présent à l'Empire, & la plus insigne faveur à l'Eglise, dont il avoit rempli l'attente par le meurtre de l'Empereur Maurice, lequel cependant étoit aussi vertueux que Phocas étoit criminel.*

Le même S. Grégoire écrivoit des Lettres de complimens à la Reine Brunehaut, qu'il donne pour un modèle de vertu, & qui étoit la plus méchante Princesse qu'il y ait jamais eu. Nos historiens lui ont donné le titre de *Furie de la France.* On la regarde encore aujourd'hui, dans ce Roiaume, comme une Reine abominable, pire

méritèrent plus d'indulgence que tout le fa-
voir, toute l'éloquence & l'érudition d'A-
belard. 74

Aux sentimens erronés de tous les célèbres
Auteurs, que nous venons de parcourir, joignez
ceux de St. Chrysofome & de St. Ambroise
sur le mensonge d'Abraham, & sur la sage
prudence de ce Juste à rechercher ce que fu-
ient les autres maris. J'en ai déjà fait men-
tion, au commencement de ma Lettre, ainsi je
ne m'y arrêterai pas davantage.

Prenez garde, *Monsieur*, que parmi les er-
reurs que je condamne dans les plus savans
Théologiens, il n'en est aucune qui ne soit gé-
néra-

que Jezabel & Athalie. Voilà quelles ont été les perfon-
nes, que S. Gregoire donnoit pour des modeles de vertus,
& qu'il disoit avoir été accordées par le Ciel à la terre pour
en faire le bonheur. Ce Saint a écrit des Dialogues rem-
plis de fables ridicules, qui ont été critiqués vivement par
Mr. Dupin, dans le Tome cinquieme de la Bibliotheque
des Auteurs ecclesiastiques pag. 138. Voilà quel a été le
Pape, qui a commencé à jeter les fondemens de l'autori-
té temporelle de la Cour de Rome; louant le crime, dès
qu'il pouvoit lui être utile; persécutant les Savans, par-
cequ'il craignoit leurs lumieres; détruisant les Sciences
pour élever son trône sur le fanatisme, & établissant
les fables les plus absurdes, comme des verités autentiques
pour augmenter sa puissance par le secours de la super-
stition.

néralement désapprouvée par toutes les Sectes Chrétiennes; car si j'en rapportois, qui pussent être approuvées par quelque Communion, je ne ferois plus en droit de vouloir les donner comme des sentimens faux. Il faudroit que je prouvassé auparavant, que mes principes sont plus certains que ceux que je combats: or je n'ai point dessein d'entrer dans des disputes de Controverse: j'examine seulement les Ouvrages des Théologiens dans ce qui regarde la République des Lettres; c'est à dire, je censure les erreurs, & je blâme les défauts qui intéressent toutes les Sociétés, & je ne condamne les sentimens de ces Auteurs qu'autant qu'ils

74 Abelard, le plus Bel Esprit & le plus savant de son siècle, devint amoureux de la Niece d'un Chanoine, appelée Heloïse. Il lui monroit la Philosophie, & il en fut aimé, & l'épousa secrettement. L'Oncle d'Heloïse ayant appris ce mariage en fut violemment piqué. Il trouva le moïen d'entrer la nuit avec un Domestique dans la chambre d'Abelard, & il le châtra. Pour cacher ce malheur Abelard se fit Prêtre, & Héloïse Religieuse. Nous avons encore les Lettres Latines de cette savante fille, qui sont pleines d'esprit & de sentiment. On croiroit, en les lisant, que l'Amour les a dictées, & qu'Apollon les a écrites. Abelard ne fut pas tranquille. Après avoir pris le parti de l'Eglise, il fut tourmenté par ses confreres, & sur tout par St. Bernard qui le persécuta vivement, & qui pis est, sans raison légitime.

qu'ils blessent le Bien public, ou qu'ils sont contraires au Bon Sens & à la lumière naturelle.

Ne pensez donc pas, qu'en critiquant certaines opinions de Luther, ⁷⁵ je prétende entrer dans la discussion de sa Doctrine; non, *Monsieur*, ce n'est pas là mon idée. Je vous prie aussi de ne pas vous figurer, que je regarde ce grand Homme, comme plusieurs Catholiques outrés; sa patrie lui fut redevable du retour des Sciences: il vengea le Bon Sens opprimé depuis plusieurs siècles sous la Tyrannie Scholastique & Monacale; & punit la Cour de Rome d'avoir abusé trop long tems de la docilité Allemande. Après avoir rendu justice à ses talens & à ses bonnes qualités, je condamne sans passion ses défauts. Son génie ardent & fougueux le
porta

Voiez dans le Dictionnaire de Bayle l'Article d'Abelard.

⁷⁵ Luther naquit à Eislebe, dans le Comté de Mansfeld en Saxe. Il fut d'abord Religieux Augustin. Ensuite s'étant brouillé avec la Cour de Rome parcequ'il prêchoit contre les indulgences qu'elle faisoit vendre en Allemagne, il fut excommunié par le Pape. Alors il quitta tout à fait le Monachisme l'an 1524, & l'année d'après il épousa une Religieuse, nommée Jeanne Boren, de laquelle il eut trois fils, Jean, Martin & Paul. Il avoit

porta souvent à des extrémités criminelles. Il viola quelquefois nonseulement les règles de la bienfiance, mais encore celles de la Charité Chrétienne. Dans ses transports il ne respecta pas même les choses les plus sacrées. Vous savez, *Monsieur*, avec quelle indécence il parla de l'Epître de St. Jacques, il la traita d'Ouvrage de paille. Voyez, au bas de la page, ce qu'en dit l'Auteur des *Lettres Juives*.⁷⁶ Il est vrai que Luther reconnut son erreur, & qu'il supprima dans la suite ces expressions si peu respectueuses; mais il a laissé subsister en entier le recit du combat, qu'il eut avec le Diable au sujet des Messes privées. Ce recit est si burlesque, & en même tems si absurde, qu'on est toujours plus étonné, lorsqu'on le lit, que Luther ait assez peu respecté le Public & ses Lecteurs, pour oser debiter
une

plus de hardiesse & de fermeté, qu'il n'avoit de génie; Luther seroit aujourd'hui un homme mediocre, mais c'étoit un très grand homme pour son siècle. Il mourut l'an Mille cinq cens quarante six, âgé de 63 ans.

⁷⁶ Etrange effet de l'aveuglement, où les préjugés & l'ardeur de soutenir une opinion, entraînent les plus grands Hommes! Peut-on rien croire de plus absurde que d'admettre un différent degré de sagesse dans l'Esprit Saint? *Lettres Juives, Tom. V. Lettre 232. pag. 92.*

une Fable si ridicule. Vous ferez peut-être bien aise de la savoir; la voici traduite par le Pere Scheffmacher, ⁷⁷ avec la protestation de ce Jésuite sur la fidélité de sa Traduction. „Je ne doute pas, Monsieur, „que s'il vous est jamais revenu quelque chose „de cette conversation, vous ne l'avez regardé „comme un conte fait à plaisir, pour noir- „cir la réputation de Luther; mais, Monsieur, „serois-je assez privé de sens pour ne plus me „souvenir à qui j'ai l'honneur de parler? Ose- „rois-je recueillir des bruits populaires & fa- „buleux pour en entretenir une Personne aussi „respectable, que vous l'êtes? Non, Mon- „sieur, ce n'est pas sur des oui-dire qu'est „fondée l'histoire de l'entretien qu'a eu Luther „avec le Diable, c'est sur son propre recit. „Il y a dans cette Ville bien assez de gens, qui „s'intéressent à l'honneur, & à la défense de „ce Chef de la Prétendue Réforme; si je lui „en prête, rien ne fera plus aisé que de me „convaincre de calomnie & d'imposture. „Voici ses propres termes, qu'on trouvera dans „les trois différentes Editions de ses Ouvrages : „dans

⁷⁷ Lettres d'un Théologien de l'Université Cathol. de Strasbourg à un des principaux Magistrats de la même Ville. Tom II. pag. 79.

„dans celle de Wittemberg, de Jena, & d'Al-
 „tenbourg, au Tome & à la page mar-
 „qués. ⁷⁸

„M'étant un jour éveillé à minuit, le Di-
 „able commença à disputer avec moi dans
 „mon cœur, ainsi qu'il a coutume de faire,
 „en m'inquiétant souvent pendant la nuit.
 „Ecoutez, grand Docteur, me dit-il, faires-
 „vous réflexion que vous avez dit la Messe
 „pendant quinze ans presque tous les jours?
 „que seroit-ce si vous n'aviez commis que des
 „idolâtries, & qu'au lieu d'adorer le Corps
 „& le Sang de Jesus-Christ, vous n'eussiez
 „adoré que du pain & du vin? Je lui répondis
 „que j'étois un Prêtre légitimement ordonné
 „par l'Evêque, que je m'étois acquitté de mon
 „Ministère par obéissance, & qu'ayant eu une
 „intention sincere de consacrer, je ne vois
 „aucune raison de douter que je n'eusse con-
 „sacré en effet. Vraiment oui, me repliqua
 „Satan, est-ce que dans les Eglises des Turcs
 „& des Payens tout ne se fait pas également
 „par ordre, & dans un esprit d'obéissance?
 „leur Culte est-il bon & irrépréhensible pour
 „cela?

⁷⁸ Wittemberg. Tom. V. fol. 479. Edit. Jen. Germ.
 per Thoms & Rebart. p. 82. Altenburg. Tom. VI
 pag. 86.

„cela? Que seroit-ce si votre Ordination étoit
 „nulle, & que votre intention de consacrer eût
 „été aussi vaine & aussi inutile, que l'est celle
 „des Prêtres Turcs dans l'exercice de leur Mi-
 „nistère, ou que l'a été autrefois celle des faux
 „Prêtres de Jéroboam? C'est ici, ajoute Lu-
 „ther, qu'il me prit une grosse fueur, & que
 „le cœur commença à me battre d'une étrange
 „façon. Le Diable ajuste ses raisonnemens
 „avec beaucoup de subtilité, & les pousse avec
 „encore plus de force: il a la voix forte &
 „rude, & est si pressant par les instances qu'il
 „fait coup sur coup, qu'à peine donne-t-il
 „le loisir de respirer; aussi ai-je compris,
 „comment il est arrivé plus d'une fois qu'on
 „a trouvé le matin des gens morts dans leur
 „lit. Il peut premièrement les étouffer, il
 „peut aussi jeter par la dispute une si grande
 „épouvante dans l'ame, qu'elle ne pourra ré-
 „sister, & sera contrainte de sortir du corps
 „dans le moment même; c'est ce qui a pensé
 „m'arriver plus d'une fois. 79 “

Ne

79 Après tout ce préambule Luther rapporte cinq raisons, dont le Démon se servit pour combattre le Sacrifice de la Messe, raisons que Luther goûta si fort, qu'il s'y rendit, disant à ceux qui pourroient trouver étrange, qu'il eût écouté le Démon, que s'ils l'avoient entendu,

Ne trouvez-vous pas surprenant, *Monsieur*, que Luther, ait pu debiter une Fable plus extravagante, que toutes celles que le Jésuite Gazée a inférées dans ses *Pia Hilaria*, & qu'il n'ait pas rougi de se donner pour le Héros d'un Conte aussi absurde? Qu'auroit-il dit, s'il eût trouvé un tissu de pareils mensonges dans quelqu'Ouvrage de ses Adversaires? avec quelle véhémence n'en eût-il pas montré la mauvaise foi? Vous conversez donc familièrement avec le Diable, eût-il dit à ses Ennemis: je vous félicite d'être en relation avec un Gentilhomme aussi spirituel: c'est dommage, qu'il ait la voix si forte & si rude; ne pourriez vous point le prier de parler un peu plus bas? Apparemment vous craindriez que cette demande ne le chagrinât, & qu'il ne trouvât pas bon que vous condamnassiez sa manière de parler, & qu'en faisant quelque grimace à la Diable, il n'effrayât si fort votre imagination, que votre ame fût contrainte de sortir de votre corps dans le moment. Si cela est ainsi

raisonner aussi bien que lui, ils se garderoient bien d'en appeler sans cesse à la pratique de l'Eglise, & aux usages de l'Antiquité, & qu'ils n'y trouveroient pas de quoi se rassurer. *Scheffmacher, Tom. II. p. 80.*

ainsi laissez-le crier tant qu'il voudra, de peur qu'on ne vous trouve mort le lendemain matin dans votre lit: je vous conseille même de vous munir d'Indulgences, de Reliques, & d'un bon pot d'Eau-Benite, pour vous en servir dans le besoin. Voilà sans doute la façon dont Luther auroit plaisanté les Docteurs Catholiques, qui auroient osé assurer qu'ils disputoient toutes les nuits avec l'Esprit de ténèbres; mais ceux-ci à leur tour ne feroient-ils pas en droit de lui dire: nous ne sommes point étonnés que vous méprisiez l'Eau-Benite, votre haine est une suite naturelle de votre antipathie pour l'Eau de quelque nature qu'elle soit. Il est vrai que cette liqueur ne fourniroit pas à votre imagination échauffée ces grandes disputes avec le Diable, dont vous trouvez l'Original dans ce grand verre ⁸⁰ que vous avalez d'un seul trait, & qui contient deux pintes de vin; il est sûr que bien des gens n'en pourroient pas faire autant, *gaudeant bene nati!*

Au

⁸⁰ C'est une coutume par toute l'Allemagne de peindre ce nouveau Saint de la Religion Prétendue Reformée avec ces marques Specificques, sçavoir avec un grand Verre plein de vin . . . lequel il appelloit *Poculum Cate-*

Au reste, en rappelant les reproches, que bien des Ecrivains Catholiques ont faits à Luther sur son intempérance, ne pensez pas que je veuille autoriser toutes les infamies & les crimes qu'on lui a faussement attribués. Je suis persuadé que tout ce qu'on a débité, sur sa gourmandise & son yvrognerie, n'avoit d'autre fondement que la haine qu'on lui portoit. Quelles calomnies ne sont pas capables d'inventer des gens, qui ont voulu donner un *Incube* pour pere à ce Savant, & qui non contents d'employer tout ce qu'il y avoit sur la terre, pour flétrir sa réputation, ont eu plusieurs fois recours au ministère des Démons, & ont tâché d'interessier l'Enfer dans leur cause? Mais après avoir blâmé la mauvaise foi des Ennemis de Luther, convenons que d'entreprendre de le justifier, sur sa prétendue dispute avec le Diable, c'est tenter de faire recevoir comme une chose raisonnable la plus grande de toutes les folies. Un Illustre Savant avoit entrepris de prouver cet étrange paradoxe; mais il a été abandonné sur
cet

difficium: telles sont les armes de Luther Il se vantoit que personne ne pouvoit avaler son Verre que lui seul *Garaffe. Doct. Curieuse, pag. 77s.*

cet article par les plus grands partisans. Un Auteur, qu'on ne soupçonnera pas de vouloir favoriser les Catholiques, avoue que Luther prétendoit qu'on crût la réalité de sa dispute. „Les avantages, dit-il, ⁸¹ que les Controver- „sistes Romains voudroient tirer delà, sont „sans doute imaginaires; mais il n'y a nulle „apparence qu'on puisse prendre pour une „espèce de figure ou de parabole ce recit de „Martin Luther, comme Mr. Claude l'a pré- „tendu. Car Luther avoue, en plusieurs en- „droits de ses Ouvrages, que cela lui a fait pas- „ser de mauvaises nuits. Il dispute, dit-il, „avec tant de force qu'on en meurt subite- „ment. ⁸² Il croit que ce malheur arriva „à

⁸¹ Bayle, Dict. Histor. & Critiq. Article Luther, Rem. U.

⁸² On sera peut-être bien aise de voir les propres termes de Luther, les voici: *Diabolus sua argumenta fortiter figere & urgere novit. Voce quoque gravi & forti utitur: nec longis & multis meditationibus disputationes ejusmodi transiguntur, sed momento uno & quaestio & responsio absolvitur* (Il faut avouer que voila une façon de disputer bien impolie, on doit du moins donner aux gens le tems de repondre.) *Sensi equidem & probe expertus sum quam ob causam illud nonnunquam evenire soleat, ut sub auroxam quidam mortui in stratis suis inveniantur. Corpus ille perimere vel jugulare potest . . . Credo equidem quod Oecolampadus & Emserus aliique horum similes, istiusmodi*

„à Oecolampade & à Emserus. Le seul agré-
 „ment, qui se rencontre, selon lui, dans ces
 „disputes, est que le Diable les expédie promp-
 „tement, & ne les laisse pas traîner longtems,
 „lorsqu'il trouve un homme solitaire dans sa
 „maison.“

Je ne fais, *Monsieur*, si j'oserai mettre So-
 cin ⁸³ au nombre des Savans illustres. L'hor-
 reur des Dogmes qu'il a soutenus semble de-
 voir l'en exclure; cependant puisque le Pere
 Scheffmacher assure, que les vérités que ce
 Sectaire a combattues, ont été contestées par
 une infinité de gens d'un esprit rare & d'un
 savoir profond, je perdrai de vûe pour un
 instant ses hérésies sur la Divinité de Jesus-
 Christ,

*ignitis Satanae telis & hastis confossi subitanea morte perie-
 rint.* Luther. de Missa Privata, Tom. VI. fol. 18.

⁸³ Fausste Socin, qu'on regarde comme le Chef des So-
 ciniens, ou Antitrinitaires, étoit Neveu de Lelius Socin.
 Ils étoient d'une des plus anciennes familles de Sienne.
 Lelius Socin étoit un très habile homme, sachant bien
 le Grec & l'Hebreu. Il a fort peu écrit, & ses Ouvra-
 ges n'ont paru qu'après sa mort. Fausste Socin son-Neveu
 en aiant été l'heritier y puisa ses sentimens. Il étoit
 beaucoup moins sçavant que son Oncle, mais il avoit
 beaucoup de subtilité. Il mourut l'an 1604. dans un
 Village auprès de Cracovie en Pologne, où il s'étoit retiré
 après avoir quitté sa patrie. Son Oncle étoit mort en
 Suisse.

Christ, & j'examinerai quelques-uns de ses sentimens. Le plus absurde & le moins sensé, est celui qu'il a sur l'existence de Dieu. Non-seulement tous les Chrétiens, mais tous les Philosophes raisonnables, de quelque Secte & de quelque Nation qu'ils soient, conviennent que l'existence de Dieu se démontre par des raisons naturelles; & que les hommes comprennent, dès qu'ils font usage de leur raison, que l'ordre & l'arrangement qu'on voit dans cet Univers doivent avoir été produits & dirigés par une première Cause intelligente. Socin⁸⁴ nie cette vérité évidente, & la nie aussi formellement qu'un Athée; c'est sur cette affreuse opinion qu'il bâtit une partie de son Système Théologique.

Les véritables Savans ne pourront jamais concevoir comment un homme, qui a prétendu se faire Chef d'une Secte Chrétienne, & ramener le Christianisme à sa première pureté, a pu avancer un sentiment qu'on ne pardonneroit pas à Spinoza. Je croirois volontiers, *Monsieur*, que Socin avoit formé le dessein de
con-

⁸⁴ *Receptior hodie Sententia est, homini naturaliter ejusque animo instam esse Divinitatis alicujus opinionem, cujus vi cuncta regantur ac gubernentur, quæque humanarum imprimis curam gerat, hominibus consulat atque prospiciat.*

contredire, dans tous les points, tous les autres Théologiens; on ne peut penser autre chose, lorsqu'on réfléchit sur ce Dogme. Est il possible qu'un homme, qui avoit du génie & qui admettoit l'existence de Dieu, ait prétendu prouver qu'on ne pouvoit la démontrer par des raisons naturelles? Soutenir une pareille opinion, c'est vouloir abuser de la licence du Sophisme.

Si Socin a été quelquefois très mauvais Philosophe, il n'a pas été plus habile Historien. Il a avancé hardiment, que jusqu'au tems du Concile de Nicée on ne reconnoissoit pour Dieu que le seul Pere de Jesus-Christ: il fait plus que d'assurer cette premiere fausseté, il ajoute que cela paroît par les Ecrits des Auteurs qui vivoient alors; & que ceux qui étoient d'une opinion contraire, comme les Sabelliens & leurs semblables, passoient pour Hérétiques.⁸⁵ Socin devoit bien compter sur l'ignorance de ses Sectateurs, pour oser soutenir un fait aussi aisé à démentir! Voyons comment Mr. de la Croze a relevé le
men-

Hæc sententia, quam nos falsam arbitramur, &c. Socin. Prælect. Theolog. Tom. I. Cap. 2. pag 537. Col. 2.

⁸⁵ *Usque ad tempora Concilii Niceni & aliquanto post. . . . ut omnium qui tunc extitere Scriptis liquet, ille unus verus*

menfonge de ce Patriarche des Unitaires. „Il
 „faut, dit-il, n'avoir lu ni l'Histoire Ecclé-
 „siastique d'Eusebe, ni Tertullien, ni aucun
 „des Peres des trois premiers Siècles, pour
 „avancer un fait si faux & si mal établi. Qui
 „furent donc ceux qui condamnèrent Beryl-
 „le ⁸⁶ & Paul de Samosate? A-t-on jamais
 „ouï dire que ces gens-là ayent passé pour
 „Sabelliens ou pour Hérétiques? A peine
 „trouvera-t-on une Erreur de fait plus
 „monstrueuse dans l'Alcoran de Mahomet.
 „Mais il falloit faire le Concile de Nicée. Au-
 „teur du Dogme de la Trinité, & c'est de
 „cette prévention que vient l'erreur grossière
 „de Socin. Presque tous ses Sectateurs di-
 „sent encore aujourd'hui la même chose, quoi-
 „que cela ait été réfuté invinciblement par
 „plu-

*Deus quem passim sacra prædicant testimonia, solus Pater
 Jesu Christi est creditus, & qui contrarium sentiebant, ut
 Sabelliani & eorum similes, pro hæreticis plane sunt habiti.*
 Socin. de Ecclesia, pag. 345. col. 1.

⁸⁶ Bérylle, Evêque de Bostres en Arabie, dogmatisa dans le III. Siècle contre la Divinité éternelle de Jesus-Christ; Origène le convainquit dans une dispute, & le convertit. *Vide Euseb. Lib. VI. Cap. 33.*

⁸⁷ Les Novatiens souscrivirent au Concile de Nicée. On accuse les Donatistes & les Montanistes de quelque erreur sur la Trinité, mais il paroît par les Peres Africains qu'ils étoient Orthodoxes sur cet Article.

„plusieurs doctes Théologiens, entr'autres par
 „Mr. Bullus qui a justifié avec beaucoup d'é-
 „rudition le Concile de Nicée contre les ac-
 „cusations des Sociniens. Quelle apparence
 „peut-il y avoir, pour ne rien dire des autres
 „preuves, que les Donatistes & les Novatiens ⁸⁷
 „aient approuvé & même souscrit les Déci-
 „sions de ce Concile, si c'étoit une Assemblée
 „de Novateurs; eux qui avoient tant d'interêt
 „à rendre odieuse l'Eglise Universelle qu'ils
 „haïssent, quoiqu'ils ne s'en fussent séparés
 „que pour des Points de Discipline? ⁸⁸

Voilà, *Monsieur*, ce qu'on appelle réfuter
 une erreur d'une manière victorieuse, & qui
 ôte tous les moyens de recourir à de vaines
 chicanes. ⁸⁹ Les Théologiens Unitaires sont
 peu versés dans l'Histoire ancienne; il semble
 même

⁸⁸ Mr. de la Croze, Dissertat. Histor. sur divers sujets
 Tome I. page. 61.

⁸⁹ Ceci demande quelque explication. Il est certain
 que les Théologiens Unitaires ont tort de prétendre, qu'a-
 vant le Concile de Nicée on avoit cru que Jésus-Christ
 n'étoit qu'un pur homme, qui n'avoit point été devant
 Marie. Les Pères de l'Eglise ont tous admis la préexi-
 stence du Verbe. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à lire
 leurs Oeuvres, ils sont très clairs sur cet Article. Mais il
 faut aussi avouer qu'ils sont en general très peu Ortho-
 doxes sur l'Article de la Trinité; & que la plupart avant
 le Concile de Nicée, avoient regardé le Père comme plus

même qu'ils en négligent la lecture, du moins ne recommandent-ils pas à leurs Disciples de lire les anciens Peres de l'Eglise. Je ne fais s'ils les regardent comme des Athées, car en les considérant simplement comme des Hérétiques, ils devroient du moins avoir pour leurs Ouvrages les mêmes égards que pour ceux de Mahomet, dont ils recommandent la lecture. Ne trouvez-vous pas surprenant, *Monsieur*, que des gens qui prennent le nom de Chrétiens prétendent, qu'on trouve dans l'Alcoran des choses excellentes sur la Nature de Jesus-Christ? Les Ministres Transilvains ayant fait un grand usage de ce Livre, & les citant dans leurs Ecrits, comme étant d'un grand poids & d'une grande autorité, on leur reprocha l'audace qu'ils avoient d'appuyer leurs erreurs par les folies & les extravagances de Mahomet; Socin vint au secours de ses Disciples. „Si quelqu'opinion, *dit-il*, se „trouve dans l'Alcoran, & si cette opinion est véri-

grand, & plus puissant que le Fils. Je renvoie les Lecteurs au sixieme Tome de cet Ouvrage à l'Article d'Eusebe; ils y verront cette question traitée fort au long.

∞ *Sed quid audio? Nunquid si sententia aliqua in Alcorano scripta inveniatur, quæ vera sit, is qui ea usus fuerit, ejusque doctrina, ad quam ea sententia pertineat, statim Ma-*

„véritable, la doctrine de celui qui s'en fera
 „servi doit-elle passer pour Mahométane? 90
 „ . . . Il faut entendre de la même manière
 „ce que Wiek fait dire aux Ministres, lorsqu'ils
 „exhortent à la lecture de ce Livre, &
 „qu'ils promettent qu'on y trouvera touchant
 „Jésus-Christ des choses dignes d'être re-
 „marquées. “

Vous voyez, *Monsieur*, que Socin approuve l'utilité de la lecture de l'Alcoran, & qu'il convient qu'on y trouve de grands éclaircissements sur la Nature de Jésus-Christ. Si cet Hérésiarque avoit pu savoir qu'un habile Jésuite, fameux Controversiste, après avoir ramassé tous les Passages de l'Écriture qui semblent favoriser ses erreurs, devoit avouer qu'ils sont capables d'étonner & d'embarrasser les esprits les plus pénétrants, il se seroit sans doute départi des avantages qu'il prétendoit tirer de l'Alcoran, & se seroit contenté de ceux que lui attribue ce Jésuite.

§. V.

homotanus censendus erit? Nam quid verius quam ista duo de Jesu dicta? . . . Nec aliter intelligenda sunt eorundem Ministrorum verba, quibus, ut Wiekus affirmat, hortantur Lectorem ut Alcoranum legat, promittentes quod ibi inveniēt plura egregia & insignia de Christo. Socini Resp. ad Libellum Wieki, Cap. I. pag. 136.

§. V.

Que les plus célèbres Docteurs soutiennent quelquefois, dans le même Ouvrage, des sentimens directement opposés.

Avant que je mette cette vérité en évidence, permettez-moi, *Monsieur*, de vous faire voir qu'un savant Théologien est souvent démenti par un autre, qui le condamne en termes décisifs. Vous savez depuis combien de tems les Disputes sur la Grace causent des troubles dans l'Eglise; les uns veulent que l'Homme reçoive toujours du Ciel une grace effectivement suffisante; les autres soutiennent qu'il n'a de grace suffisante, qu'autant qu'il plaît à Dieu de lui en donner. Voilà, *Monsieur*, la fameuse Dispute qui régne entre les Molinistes & les Jansénistes, & qui cause une semblable division entre les Calvinistes, qui suivent les décisions du Synode de Dordrecht, & les Arminiens.

Les Théologiens, partisans de la Grace Suffisante, objectent à leurs Adversaires que si Dieu ne donnoit pas à tous les hommes en général une grace, qui leur suffit véritablement pour se sauver, il seroit injuste, puisqu'il créeroit des hommes qui n'auroient ja-
mais

mais le pouvoir de faire le bien, & par conséquent de mériter le Ciel. Les Jansénistes répondent à cela, que Dieu est le maître d'accorder ses dons à ceux qu'il veut favoriser, & que les Créatures depuis l'état de corruption ne méritent que des châtimens.

Ces sentimens si opposés ont été soutenus, par les anciens Docteurs, aussi vivement qu'ils le sont par les Théologiens modernes. On peut regarder tous les Peres Grecs comme étant très favorables aux Molinistes; les Jansénistes ont pour eux Saint Augustin & ses Disciples. Ce qu'il y a de plaisant dans cette dispute, *Monsieur*, c'est que chaque Parti prétend soutenir la Doctrine de l'Eglise, & se fonde sur ce qu'en différens tems elle a adopté les sentimens de ces Docteurs si diamétralement opposés. Cela ne quadre guères avec son infailibilité; car ou les Jansénistes ont raison, ou ils ont tort. S'ils ont raison, pourquoi les traite-t-on aujourd'hui comme des Hérétiques? S'ils ont tort, d'où vient l'Eglise a-t-elle approuvé dans Saint Augustin les mêmes sentimens, qu'elle condamne dans leurs Ecrits? C'est-là un Mystère plus étonnant & plus inintelligible que tous ceux, qu'on debite sur le compte des Freres de la Rose-

Croix. ¹ Je ne ferois par surpris qu'un Philosophe qui ne se payeroit que de raisons, & qui ne feroit aucun cas des assertions les plus magistrales, soutint que l'Infaillibilité de l'Eglise Romaine n'est guère plus croyable que les Contes des Cabalistes.

Peut-être ferez-vous bien aise de voir, dans les Ouvrages des S S. Peres, quelques-unes de ces contrariétés évidentes, approuvées également par l'Eglise, & qui font aujourd'hui le sujet des disputes des Jansénistes & des Molinistes. Je pourrois vous en rapporter un nombre

¹ F. Christien Rosenkreutz, d'une noble famille en Allemagne, Moine l'an 1388, mort l'an 1484 âgé de 116 ans, alla vers le St. Sépulchre & visita les Mages d'Arabie, d'Egypte & de Barbarie, dont il apprit, dit on, des Secrets physiques, chymiques, magiques, qu'il apporta en Europe, & il institua un College, & une Fraternité dont le Symbole étoit R. C. Ceux qui sont de cette Fraternité cherchent la Pierre Philosophale, & recommandent la Bible; mais il paroît qu'ils croient avoir quelque chose de plus parfait que la Bible, & ils y joignent le Livre de leur Chef Rosenkreutz. Ils se vantent d'avoir des entretiens avec les Anges & de commander aux Démons. Ils joignent la Magie & la Cabale, & prétendent réformer toutes les Sciences. Les Ecrits qu'on a de ces Freres sont *Fraternitatis Confessio*, *Reformatio universalis*, *Tintinnabulum Sophorum*, *Fortalitium Scientiæ*. Vid. Hoornb. Sum. Contr. p. 434.

nombre infini ; mais la briéveté de ma Lettre ne le permettant pas, je me contenterai de vous en produire un exemple décisif, pris dans les Ecrits de St. Basile & dans ceux de St. Augustin. Ecoutons d'abord Basile², partisan de la Liberté de l'homme & de la Grace suffisante. „Les bonnes actions, *dit-il*, viennent „d'un principe libre, & qui n'est déterminé que „par la volonté humaine. Dieu n'a point „voulu forcer l'Homme à l'aimer : nous-mêmes nous ne pensons pas que nos domestiques soient affectionnés à notre service, tan-

„dis

² St. Basile nâquit l'an 328. il fût Evêque de Capadoce. Il fut éloquent, prudent, modéré, & c'est de de toutes les manieres un des plus grands Peres de l'Eglise. Voici ce que dit Photius de St. Basile: *Præstantissimus est in libris omnibus; pura enim dictione, significante, propria & omnino civili ac panegyrica, si quis alius; uti novit: sensuumque ordine ac puritate primus, & nemini secundus apparet. Jam persuadendi quoque vim, ac jucunditatem cum perspicuitate amat, atque ita ejus fluit oratio, quasi ultro tanquam e fonte rivulus scaturiret. Verisimilitudine autem usque eo est usus ut si quis ejus sermones pro civilis orationis exemplo proposuerit, in iisque se exercuerit (modo ne eorum quæ huc conferunt præceptionum rudis sit) nullum alium præterea, quantum quidem existimo, desideraturus esse videatur; non ipsum quoque Platonem, sive Demosthenem, quos tamen versandos Antiqui præcipiunt iis, qui in Oratores Civiles, ac Panegyricos evadere cupiant. Phot. Bibliothec. art. CXXI.*

„dis que nous les tenons dans les fers; mais „seulement lorsqu'ils exécutent nos ordres avec „plaisir.³ “ Voilà, *Monsieur*, le Système de de la Grace Efficace totalement contredit: l'homme est libre d'aimer Dieu ou de ne pas l'aimer; il peut par lui-même se sauver avec le seul secours de la Grace suffisante, c'est à-dire, d'une Grace toujours accordée à tous les hommes; & pour obtenir le Paradis, il n'est pas besoin que Dieu le détermine au bien par une Grace efficace à laquelle il ne peut résister.

Nous penserons sur cela d'une façon bien différente, si nous en croyons St. Augustin & ses disciples, dont on lui a attribué les écrits:

Se-

³ Ὅτι καὶ σὺ τῆς οἰκίας, ἔχ ὅταν δεσμῶν ἔχης, εὐνοῦς ὑπολαμβάνεις, ἀλλ' ὅταν ἐκείνῳ ἰδὼς ἀποπληροῦντάς σοι τὰ καθήκοντα; καὶ Θεῷ τοίνυν ἔ τὸ ἠναγκαζόμενον φίλον ἀλλὰ τὸ ἐξ ἀρετῆς κατορθούμενον. Ἀρετὴ δὲ ἐκ προαιρέσεως καὶ οὐκ ἐξ ἀνάγκης γίνεται. Quoniam & tu servos, non quando vincōtos in custodia tenes, benevolos esse tibi existimas, sed cum sponte omnia, quæ erga te oportet, videris agere; sic item Deo eum putare fore amicum, non qui coactus, sed qui sponte sua virtuteque illi obtemperat. Virtus vero ex voluntate proficitur, non ex necessitate. Basil. Magn. Tom. I. in Homil. *Quod Deus non sit auctor mali.*

⁴ Attamen Mors peccatorum pessima, illorum, inquam, quos antequam faceres Cælum & Terram secundum abyssum

Selon eux „Dieu a prévu de toute éternité le
 „salut de ceux qui doivent être sauvés, & la
 „perdition de ceux qui doivent être damnés.
 „C'est en vain que les uns & les autres vou-
 „droient travailler à changer leur destin, ils
 „ne pourroient en venir à bout. Ceux qui
 „sont destinés à brûler éternellement dans les
 „Enfers, font de vains efforts pour fléchir la
 „miséricorde de Dieu: les actions les plus
 „justes sont des péchés chez eux; leurs prie-
 „res sont de nouveaux crimes, & quand ils
 „seroient parvenus jusqu'au Ciel, ils en sé-
 „roient précipités dans l'abîme, comme l'or-
 „dure la plus infâme. 4“ Si vous trouvez,
 Monsieur, que ces sentimens sur la réprobation

*judiciorum tuorum occultorum, semper autem justorum, præ-
 scivisti ad mortem æternam: quorum dinumeratio nominum
 & meritorum pravorum apud te est, qui numerum arenæ
 Maris dinumerasti, & dimensus es profundum abyssi, quos
 reliquisti in immunditiis suis, quibus omnia cooperantur in
 malum, & ipsa etiam vertitur oratio in peccatum.* En écri-
 vant ces derniers mots je ne puis m'empêcher de penser
 au Pere Quenel. L'Eglise condamne dans les Ouvrages
 de cet Oratorien cette Proposition, *la prière d'un Pécheur
 est une offense*, comme hérétique & elle adopte celle-ci
 de St. Augustin, *& ipsa etiam oratio vertitur in peccatum.*
 Pauvre Peuple, il faut qu'on compte bien sur ton aveugle
 croyance! Je reviens au reste du passage: *Ut si etiam
 usque ad Cælos ascenderint, & caput eorum nubes tetigerit,*

tion soient très outrés, pour ne rien dire de plus, vous allez voir que ceux sur la prédestination des Justes ne le sont pas moins. „O „Seigneur! lorsque je considère ceux que vous „sauvez

& inter Sidera Cæli collocaverint nidum suum, quasi sterquilinum in fine perdentur. August. Lib. Soliloq. Cap. XXVII. num. 4.

Ce livre des Soliloques a passé pendant très longtems pour être de S. Augustin. Enfin dans ces derniers tems Erasme & les Benedictins de S. Maur ont cru qu'il étoit d'un des Disciples de ce Pere de l'Eglise. Il paroît qu'ils sont fondés dans leurs conjectures. Quippe recentius ab incerto auctore collectus est; non modo ex Augustino, libris præsertim confessionum ipsius, sed etiam ex Hugone Victorino, libro de arrha animæ. Sanct. Aug. Tom. VI. Oper. & Studio. Monachor. ordin. S. Benedicti e congregat. S. Mauri Edit. Venet. pag. 87. admon. Voilà ce que disent les Benedictins. Je n'ai donc rapporté ce passage plutôt qu'un autre, que pour montrer que les opinions qui s'y trouvent sont nonseulement celles de S. Augustin, mais encore celles des principaux Ecrivains anciens qui ont suivi sa doctrine, & dont les Ecrits ont été regardés, pendant longtems dans l'Eglise, comme étant ceux de S. Augustin. En effet, il n'y a aucune opinion, je dis plus, aucune expression, dans les trois passages que je cite de ces Soliloques, qui ne se trouve dans les ouvrages les plus authentiques de S. Augustin: c'est ce que l'on peut voir évidemment par les passages que je place ici dessous, & dont j'indique les pages pour la commodité des lecteurs. Au reste j'avertis que dans tout cet ouvrage, je me sers toujours de l'E-

„sauvez, & ceux que vous damnez, je suis
 „ébloui de la grandeur & de l'immensité de vos
 „richesses, de votre science, de votre sagesse;
 „& je ne puis pénétrer dans la profondeur de
 „VOS

diction des Benedictins imprimée à Venise chez Jean Baptiste Albrisi 1731. Voici le recueil de ces passages.

Bonitate sua Deus facit homines, & primos sine peccato; & cæteros sub peccato, in usus profundarum cogitationum suarum. Sicut enim de ipsius diaboli malitia novit ille quid agat, & quod agit justum est & bonum quamvis sit de quo agit injustus & malus, nec eum propterea creare noluit, quia malum futurum ipse præcivit: ita de universo genere humano, quamvis nullus hominum sine peccati forde nascatur, bonum ille qui summe bonus est operatur, alios faciens tamquam vasa misericordiæ; quos gratia ab eis quæ vasa sunt iræ cecernit alios tamquam vasa iræ ut notas faciat divitias gloriæ suæ in vasa misericordiæ: est iste nunc, & adversus Apostolum cujus ista sententia est argumentetur; immo adversus figulum ipsum, cui respondere prohibet apostolus dicens: O homo, tu quis es qui respondeas Deo? numquid dicit figmentum ei qui se finxit quare sic me fecisti? an non habet potestatem figulus luti eadem massa facere aliud vas in honorem, aliud in contumeliam. Aug. de nuptiis & concupiscentia lib. II. Cap. XVI. Edit. Venet. Tom. X. pag. 317.

Voici un passage aussi précis que ce lui que nous venons de voir.

Elegit ergo eos de mundo cum hic ageret carnem, sed jam electos in se ipso ante mundi constitutionem. Hæc est immobilis veritas prædestinationis & gratiæ. Nam quid est quod ait apostolus sicut elegit nos in ipsa ante

„vos jugemens. Vous faites de la même ar-
 „gille quelques Vases destinés à des services
 „honorables, & quelques autres à des servi-
 „ces honteux. Vous purifiez donc ceux que
 „VOUS

mundi constitutionem? quod profecto si propterea dictum est, quia præscivit Deus credituros, non quia facturus fuerat ipse credentes: contra istam præscientiam loquitur filius, dicens non vos elegistis, sed ego vos elegi. Cum hoc potius præscierit Deus, quod ipsi eum fuerant electuri, ut ab illo mererentur eligi. Electi sunt itaque ante mundi constitutionem prædestinatione, in qua Deus sua futura facta præscivit: electi sunt autem de mundo ea vocatione, qua Deus id quod prædestinavit implevit. Quos enim prædestinavit ipsos & vocavit. Illa scilicet vocatione secundum propositum: non ergo alios sed quos prædestinavit vocavit, justificavit ipsos & glorificavit; illo utique fine qui non habet finem elegit ergo Deus fideles sed ut sint non quia jam erant. Aug. de prædestinatione sanctorum Cap. XVII. pag. 813. Tom. X. Edit. Venet. Dans la suite du même livre il s'explique encore plus fortement. Entendons le parler lui même.

Elegit Deus in Christo ante constitutionem mundi membra ejus: & quomodo eligeret eos qui nondum erant nisi prædestinando? elegit ergo prædestinans nos. Numquid eligeret impios & immundos? nam si quæstio proponatur, utrum hos eligat an potius sanctos & immaculatos; quid horum respondeat quis requirat, ac non statim ferat pro sanctis immaculatisque sententiam. id. ib. pag. 814. Plaçons encore ici trois passages du même Ouvrage, qui disent précisément ce qu'il y a de plus fort

„vous destinez pour votre Saint Temple, &
 „dont vous avez écrit les noms dans le Livre
 „de Vie; en sorte qu'ils ne sauroient périr, &
 „que leurs crimes leur tiennent lieu de bon-
 „nes

dans celui que nous avons rapporté dans nôtre texte. *Ele-
 git ergo nos Deus in Christo ante mundi constitutionem
 prædestinans nos in adoptionem filiorum, non quia per
 nos sancti futuri eramus, sed elegit prædestinavitque ut
 essemus, fecit autem hoc secundum placitum voluntatis
 suæ. Ut nemo de sua sed de illius erga se voluntate glo-
 rietur. . . . Ipse quoque operatur secundum propo-
 situm suum. . . . Propter quod nos vocavit prædesti-
 nans ante mundi constitutionem. Ex hoc proposito ejus
 est illa electorum propria vöcatio quibus omnia coope-
 rantur in bonum: quia secundum propositum vocati sunt,
 & sine pœnitentia sunt dona & vocatio Dei. id. ib. pag.
 818.*

Voici un passage plus fort que tous les autres sur la
 prédestination absolue, & dans lequel les expressions
omnino perire non possunt, se trouvent comme dans
 celui que nous avons cité des Soliloques.

*Quicumque ergo in Dei providentissima dispositione
 præsciti, prædestinati, vocati, justificati, glorificati sunt,
 non dico etiam non dum renati, sed etiam non damnati,
 iam filii Deo sunt, & omnino perire non possunt. Ta-
 libus Deus diligentibus eum omnia cooperantur in bo-
 num; usque adeo profus omnia, ut etiam si qui eorum
 deviant & exorbitant, etiam hoc ipsum eis faciat profi-
 cere in bonum. Aug. lib. de corruptione & gratia art.
 XXIII. pag. 766. Tom. X. Edit. Vener.*

„nes actions & deviennent des vertus? Lors-
 „qu'ils tombent ils ne se blessent point, parce
 „que vous les soutenez; & vous êtes si atten-
 „tif à les secourir qu'ils ne fauroient recevoir
 „aucun dommage. 5“

Ne croyez pas, *Moniteur*, que St. Basile & St. Augustin pensent l'un comme l'autre sur le Libre Arbitre & la Prédestination. Le premier assure que Dieu ne veut pas forcer les hommes à l'aimer; qu'il leur laisse la volonté & le moyen de profiter des graces qu'il leur donne, & qui sont suffisantes pour les sauver, puisque sans cela il seroit inutile, qu'il leur accordât la liberté de faire le bien ou le mal.

Après avoir lû les passages, que je viens de rapporter, & que je pourois accompagner d'un nombre d'autres aussi forts; les lecteurs impartiaux peuvent juger, si l'Eglise aiant adopté pendant tant de Siècles la doctrine de S. Augustin, c'est avec raison qu'on persecute les Jansenistes & qu'on leur reproche d'être heretiques. Cependant les Bulles de la Cour de Rome, qui condamnent les pretendues erreurs de Jansenius, sont adoptées & reçues aujourd'hui par tous les Evêques; & la condamnation des Jansenistes est reconnue par l'Eglise universelle. Pauvres humains! vous êtes le jouet, non seulement de vos passions, mais de celles des gens qui se sont acquis le droit de vous conduire; & la jalousie qui regne entre vos Directeurs, influe sur la tranquillité de vôtre vie & sur celle de vos familles.

mal. Le second au contraire déclare que Dieu à prédestiné de tout tems plusieurs hommes à être damnés, & quelques autres à être sauvés: que c'est en vain qu'ils travaillent à vouloir changer les Decrets de la Prédestination, les prieres & les bonnes actions de ceux qui sont destinés à la réprobation augmentant leurs crimes, & les péchés au contraire devenant des actions méritoires pour ceux qui doivent être sauvés dans l'ordre de la prédestination.

J'avoue de bonne foi, *Monsieur*, qu'on ne doit pas trouver extraordinaire, que les Molinistes se récrient contre certaines expressions de St. Augustin, que les Jansénistes veulent prendre

Et ego, Domine, hoc considerans expavesco, & obstupesco de altitudine divitiarum sapientiæ & scientiæ tuæ, ad quam non pertingo, & incomprehensibilia judicia justitiæ tuæ; quoniam ex eodem luto alia quidem facis vasa in honorem, alia vero in contumeliam sempiternam. Quos igitur tibi eligisti de multis in Templum sanctum tuum, ipsos mundas, effundens super eos aquam mundam, quorum nomina numerumque notasti: qui solus numeras multitudinem Stellarum & omnibus eis nomina vocas: qui etiam scripti sunt in Libro Vitæ, qui nequaquam perire possunt: quibus omnia cooperantur in bonum, etiam ipsa peccata, Cum enim cadunt non colliduntur, quia tu supponis manum tuam: custodiens omnia ossa eorum, ut unum ex eis non conteratur. Idem, ibid. n. 3.

dre au pied de la lettre. S'il est vrai que ce savant Théologien ait cru, dans toute son étendue & à la dernière rigueur, que ceux qui *scripti sunt in libro Vitæ cooperantur omnia in bonum, etiam ipsa peccata*: & que ceux qui ne s'y trouvent pas *cooperantur omnia in malum, & ipsa etiam oratio vertitur in peccatum*: je le regarde (pour me servir des termes des Arminiens) comme un plus grand Prédestinateur que Calvin; & il voudra bien me permettre de me ranger au nombre de ceux qu'il dit être surpris, & étonnés des profonds mystères de la Prédestination. ⁶

Je vous ai averti, *Monsieur*, que j'évitais avec soin d'entrer dans le détail des Controverses & des Disputes des Théologiens; ainsi je vous laisse le maître de vous déterminer pour ou contre le sentiment de St. Augustin. Quant à moi, je vous avouerai, qu'il me paroît contraire aux notions que nous avons de la bonté de Dieu. Je crois même qu'il est pernicieux au bien & à la tranquillité de la Société, pouvant entraîner les Esprits foibles dans le Fanatisme, & les porter ou à une débauche outrée, ou à un desespoir causé

⁶ Quod admirantur tabescentes omnes Sapientes Terræ.
Idem, ibid. num. 2.

fé par la persuasion d'une prédestination aux peines de l'Enfer déterminée & immuable.

Les sentimens de St. Augustin ont partagé ceux des plus grands Théologiens: chacun d'eux veut expliquer selon son goût les opinions de ce Pere; il y a apparence que les Docteurs qui suivront n'aimeront pas moins à chamailler sur ces matieres, que ceux qui vivent aujourd'hui. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'éclairciront pas plus les difficultés qui les partageront.

On pardonneroit cependant aux Théologiens les contradictions, qu'ils forment contre les Dogmes de leurs Adversaires, s'ils pouvoient être d'accord avec eux mêmes, & s'ils ne combattoient pas vivement ce qu'ils ont soutenu peu de tems auparavant. Avec quelle douceur St. Augustin n'avoit-il pas prétendu qu'on devoit traiter les Hérétiques, avant que les Disputes qu'il eut avec eux eussent ému sa bile & aigri son esprit? „Que ceux, *dit-il aux*
 „*Manichéens*, qui ne savent pas combien il
 „faut se donner de peines pour découvrir le
 „Vrai & se garantir de l'Erreur usent envers
 „vous de violence: que ceux qui ne connois-
 „sent pas combien il est difficile aux hommes
 „de dissiper les ténèbres qui les offusquent, &
 „qui les empêchent de voir le véritable Soleil
 „qui

„qui doit les éclairer, vous persécutent; &
 „que ceux qui ignorent par combien de sou-
 „pirs & de larmes il faut acheter le bonheur
 „de connoître Dieu, soient vos Tyrans. 7“
 Ce sont-là, *Monsieur*, des sentimens dignes
 de St. Augustin, de tous les véritables Chré-
 tiens, & de tous les vrais Philosophes; mais
 ce Pere les oublia entièrement dans la fuite:
 il fut l'Apologiste de la persécution qu'on fit
 aux

7 *In vos sciant, qui nesciunt cum quo labore Verum
 inveniatur, & quam difficile caveantur Errores. Illi in
 vos sciant, qui nesciunt cum quanta difficultate sanetur
 oculus interioris hominis, ut possit intueri Solem suum.
 Illi in vos sciant, qui nesciunt quibus suspiriis & gemi-
 tibus fiat, ut ex quantulacunque parte possit intelligi Deus.*
 August. cont. Epist. fund.

8 Sed Donatistæ nimium inquieti sunt, quos per or-
 dinatas a Deo potestates cohiberi atque corrigi mihi
 non videtur inutile . . . qui tamen nescio qua vi-
 ce . . . consuetudinis, nullo modo mutari in melius cogitarent
 nisi hoc terrore percussî. Aug. Epist. XCIII. Tom. II.
 Edit. Venet. &c. Cette Epiître de S. Augustin qui est
 fort longue, & qui contient près de vingt trois pages in
 folio, n'est remplie que de très-mauvais raisonnemens,
 pour prouver que l'on doit persécuter les heretiques, &
 les contraindre par les tourmens. Ce Pere de l'Eglise
 avoit lui même combattu autrefois un sentiment, je ne
 dis pas aussi peu chretien, mais aussi peu humain, & qui
 rend odieux la Religion Catholique à tous les Peuples,
 qui savent qu'on adopte dans cette croiance un dogme

aux Donatistes. „Il est très à propos, *dit-il*, „de les réprimer par l'autorité des Souverains „& des Magistrats. . . . Ils n'abandonne- „roient jamais leurs anciennes opinions for- „tifiées par leurs préjugés, s'ils n'étoient frap- „pés de la terreur des supplices. ⁸

On ne fauroit rien voir de plus ressem- blant au langage d'un Inquisiteur Portugais. Je ne doute pas qu'avec de pareils sentimens
St.

si dangereux à la tranquillité de la Société. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que S. Augustin dans ce même Ouvrage, digne d'un Inquisiteur de Lisbonne, avoue qu'il avoit été autre fois très persuadé qu'il ne falloit convaincre les hommes que par le raisonnement & par la douceur, dans la crainte de ne faire par la terreur & les chatimens que de faux chrétiens. Écoutons-le parler lui-même, & nous verrons ensuite combien étoient mauvaises les raisons qui lui firent abandonner un sentiment aussi raisonnable.

Nam meæ primitus sententia non erat nisi neminem ad unitatem Christi esse cogendum, verbo esse agendum pugnandum, ratione vincendum, ne fictos catholicos haberemus, quos apertos catholicos noveramus. id. ib.

On ne peut rien de plus sensé. Mais à coup sûr les Lecteurs, qui n'ont pas lû les Ouvrages de S. Augustin, ne devineront pas ce qui le fait changer de Sentiment; ils croiront sans doute que quelqu'un lui apporta de fort bonnes raisons pour persécuter les herétiques. Point du tout, il nous apprend lui-même, que son premier senti- ment ne pouvoit être détruit par le raisonnement, mais

St. Augustin n'est établi, en Afrique, un Tribunal contre les Donatistes aussi cruel que l'est celui du Saint Office. S'il eût eu les memes facilités, que St. Dominique en

qu'il le fut par l'exemple. Voici les propres termes, *sed hæc opinio mea non contradicentium verbis, sed demonstrantium superabat exemplis.* Quelle philosophie! & quelle façon de raisonner! he quoi! ces exemples qui n'étoient autre chose que des heretiques ramenés par la persécution détruisoient-ils, ou du moins ne laissoient-ils pas dans le doute le sentiment que S. Augustin avoit d'abord sagement établi; par lequel il soutenoit qu'il faisoit employer la douceur au lieu de la force, de peur que la persécution ne fit que de faux Chrétiens? he! quels étoient les exemples dont parle S. Augustin, des Chrétiens ramenés à l'Eglise catholique par les chatimens les plus forts; chatimens que S. Augustin conseilla dans la plupart de ses Ouvrages où il parle de la nécessité de l'intolérance. Je placerai ici quelques uns de ces endroits pernicious à la société, afin que ceux qui les liront aient moins pitié de la legere persécution que souffrent les Jansenistes, à qui l'on ne fait que ce que leur grand Patriarche a ordonné de faire, & que ce qu'ils feroient avec cent fois plus de rigueur s'ils étoient aussi puissants que leurs ennemis. Venons aux passages de S. Augustin. On jugera de son emportement & des mauvaises raisons, pour ne pas dire des pitoiables jeux de mots, qui fondaient son sentiment.

Non omnis qui parcit amicus est: nec omnis qui verberat inimicus. Meliora sunt vulnera amici, quam voluntaria oscula inimici. Melius est cum severitate dili-

en Europe, il auroit sans doute érigé à Carthage

Ce sanglant Tribunal

Ce Monument affreux du pouvoir Monacal,
Que

gere quam cum lenitate decipere utilius; esurienti panis tollitur, si de cibo securus justitiam negligat, quam esurienti panis frangitur, ut injustitiæ seductus adquiescat. Et qui phreneticum ligat, & qui lethargicum excitat, ambobus molestus ambos amat. Quis nos potest amplius amare, quam Deus? & tamen nos non solum docere suaviter, verum etiam salubriter terrere non cessat. Aug. Epist. XCIII. ad Vincent. Rogat. Tom. II. pag. 231. Edit. Venet. Passons à un autre ouvrage & nous y verrons autant de jeux de mors, & pas davantage de raison.

Cur ergo non cogeret ecclesia perditos filios ut redirent, si perditii filii coëgerunt alios ut perirent? quamvis etiam illos quos non coëgerunt, sed tantummodo seduxerunt, si per terribiles, sed salubres leges, in ejus gremium revocentur, blandius pia mater amplectitur, & de illis multo amplius, quam de his quos nunquam perdiderat, gratulatur. An non pertinet ad diligentiam pastoralementiam illas oves, quæ non violenter ereptæ, sed blande leniterque seductæ a grege aberaverint, & ab alienis ceperint possideri, inventas ad ovile dominicum si resistere voluerint flagellorum terroribus, vel etiam doloribus revocare. Aug. de Correctione Donatistarum, liber ad Bonifacium seu Epist. CLXXXV. Tom. II. pag. 654. Edit. Venet.

Le sort des hommes n'est-il pas bien malheureux de dépendre d'un ras de comparaisons défectueuses? Combien n'y-a-t-il pas eu de malheureux persécutés,

Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même
 abhorre,
 Qui venge les Autels, & qui les deshonne,
 Qui

tourmentés, parceque S. Augustin a comparé les heretiques à des brebis égarées, que le Pasteur ramene au bercail, & qu'il chatie avec le fouet si elles veulent résister. Sont ce-là des raisons dont un esprit philosophe puisse être satisfait? L'on sera moins surpris de voir S. Augustin passer tout à coup du sentiment raisonnable de la tolerance à celui de l'intolerance, si l'on reflexit à son tempérament ardent qui l'emportoit toujours trop loin, lorsqu'il défendoit une opinion; c'est pourquoi l'on trouve dans ses écrits dequoi défendre le pour & le contre, même sur l'article de la prédestination, suivant les personnes contre lesquelles il a écrit. Par exemple, qui pourroit se figurer, que les deux passages que je vais citer fussent du même auteur? Començons par celui qui admet la prédestination absolue dans les termes les plus forts & les plus précis.

Ubi dixit Apostolus, ex uno omnes in condemnationem; ipsam massam demonstravit quæ tota vitata ex Adam fluxit: ubi autem dicit, ex illa fieri vasa in honorem, gratiam commendat, qua homines quos creat etiam liberat; ubi vero ex illa fieri vasa in contumeliam, judicium ostendit, quæ homines quamvis creet non tamen liberat. Quod etiam vos de parvulis cogimini confiteri, quorum certe omnium unam esse massam non potestis negare, qualem libet eam putetis: ex quo tamen alios in Dei regnum adoptari fatemini quos procul dubio vasa in honorem facta conceditis; alios vero non adoptari, quos facta vasa in contumeliam, nisi negli-

Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les Mortels avec un fer sacré.

Com-

genter consentiatis impudenter negatis. Aug. cont. Julian. lib. I. Tom. X. pag. 95c. Edit. Venet. Ajoutons encore un second passage à ce premier, aussi décisif sur la prédestination absolue, & sur l'impossibilité qu'il y a à ceux qui n'ont pas été élus avant la création du monde, de pouvoir être sauvés & nous verrons ensuite tout cela contredit & détruit par deux autres passages. Sed nec illis profuit quod poterant credere quia prædestinati non erant ab eo, cujus inscrutabilia sunt judicia; & investigabiles viæ; nec istis obfuisse quod non poterant credere, si ita prædestinati essent, ut eos cæcos Deus illuminaret, & induratis cor lapideum vellet auferre. Aug. de dono perseverantiæ Tom. X. pag. 842. Edit. Vener. Je vais traduire ce passage, pour que ceux qui n'entendent pas le latin puissent le comparer avec les deux autres, que je citerai ci-dessous. „Il ne sert de rien aux hommes de pouvoir croire s'ils ne sont prédestinés par celui dont les jugemens sont impénétrables & les desseins incompréhensibles: & il ne sauroit nuire à ceux qui sont prédestinés de ne pouvoir croire, car Dieu illumine ces Aveugles & ore un cœur de pierre à ces endurcis. Ainsi donc Dieu fait tout, & l'homme ne peut absolument rien par lui-même; il est invinciblement déterminé au mal., Ce sentiment a des conséquences terribles, il fait Dieu l'auteur primitif des mauvaises actions des hommes; on a beau se retourner, chercher de faux fuians, il faut malgré tous les sophismes avouer que si la prédestination absolue a lieu, l'homme n'est plus libre, & que

Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,

Où

Dieu est l'unique cause invincible & déterminante des actions humaines. Voions actuellement ce que S. Augustin dit de la bonté divine. „Dieu est bon, Dieu est juste, dit-il, il peut bien délivrer quelques hommes de la peine, sans qu'ils aient fait aucun bien méritoire, mais il ne peut damner personne sans qu'il ait commis des actions punissables parcequ'il est juste. Bonus est Deus, justus est Deus; potest aliquos sine bonis meritis liberare quia bonus est; non potest quemquam sine malis meritis damnare quia justus est. Aug. advers. Julian. lib. III. Cap. XVIII. Voici encore un second passage. Croire que Dieu peut punir quelqu'un sans l'avoir mérité & sans qu'il soit coupable de crimes, c'est croire que Dieu est injuste. Quemquam vero immeritum, & nulli obnoxium peccato si Deus damnare creditur alienus ab iniquitate non creditur. Aug. Epist. 186. ad Paulinum Cap. VI.

Laissons tous les mauvais subterfuges des Scholastiques, & raisonnons purement par les règles claires & évidentes de la raison. N'est, il pas vrai que si Dieu a prédestiné tous les hommes au bien ou au mal, avant même la création du monde, les hommes qui ont été prédestinés au mal ne sauroient être sauvés, puisque s'ils étoient sauvés Dieu se tromperoit? or Dieu ne peut pas se tromper: donc ceux qu'il a prédestiné à l'enfer doivent nécessairement faire le mal. S. Augustin convient naturellement qu'ils sont forcés à le faire. Omnia cooperantur in malum. Les bonnes actions même qu'ils font deviennent des crimes: ipsa etiam oratio vertitur in peccatum.

Où la Terre adoroit des Dieux impi-
toïables,

Que

Comment donc peut-on punir avec justice des hommes, qui sont nécessités aux crimes avant la création du monde? Il faut donc convenir, même par les principes de S. Augustin, que Dieu est injuste puisqu'il punit des gens qui n'ont pas mérité de l'être. On ne sauroit leur imputer le crime, aiant été forcés par une prédestination absolue à le commettre; il n'y a point de crime, où il n'y a point de liberté, & où une force supérieure & irrésistible détermine: si un homme excessivement robuste & vigoureux prend la main d'un homme foible, y met une épée, & puis la conduisant de force, & sans laisser la liberté d'agir à cet homme foible, il se sert de sa main, qu'il a armée, pour lui faire ruer un autre homme: il y a une injustice criante à punir l'homme foible: c'est le vigoureux qui est le véritable criminel, c'est lui qui a conduit le bras, qui l'a déterminé, & qui n'a laissé aucun moyen au foible de se soustraire à sa puissance. Or qui peut douter, que la prédestination absolue n'ôte à l'homme tout pouvoir de faire le bien, s'il est prédestiné au mal. Car s'il faisoit le bien Dieu auroit mal prévu & se seroit trompé, ce qui ne sauroit arriver. Il faut donc qu'il fasse le mal & qu'il soit ensuite puni pour des actions auxquelles il a été prédestiné même avant la création du monde: comment accorder cela avec l'idée de la justice de Dieu, qui de l'aveu même de S. Augustin ne peut punir un homme qui ne l'a pas mérité?

Que tous les Theologiens de l'Univers fassent tous leurs efforts, qu'ils parlent pendant une heure d'une liberté imaginaire, qui ne peut absolument exister avec la

Que des Prêtres menteurs, encore plus in-
humains,
Se vantoient d'appaifer par le fang des
Humains.⁹

Que feroient devenus alors ces beaux fen-
timens que St. Augustin avoit fait paroître
envers les Manichéens? Ils auroient eu le sort
qu'ont ceux de bien d'autres Théologiens, &
feroient restés dans l'oubli jusqu'à ce qu'une
passion oposée à celle qui les avoit fait né-
gliger, les eût rappelés pour reparoître au
grand jour.

Personne n'a été plus sujet à changer de
sentiment que Mr. Jurieu; ses Ouvrages sem-
blent être composés par différens Controver-
sistes qui ont voulu détruire leurs opinions.
Ce Ministre avoit du génie, mais il n'avoit de
Système assuré, que pour blâmer tout ce qu'il
y

prédestination, ils ne viendront jamais à bout de prou-
ver à un philosophe, à un homme qui fait usage de sa
raison, que les deux passages suivans ne se détruisent
pas l'un & l'autre. *Quemquam vero immeritum &
nulli obnoxium peccato si Deus damnare creditur, alie-
nus ab iniquitate non creditur. Voici l'autre passage.
Sed nec illis profuit quod poterant credere, quia præ-
destinati non erant ab eo cujus inscrutabilia sunt judicia,
& investigabiles viæ. S. Augustin a bien senti lui-mê-
me, qu'il n'y avoit rien de si aisé que de lui faire les*

y'avoit dans les Ouvrages de ses Adversaires; d'où il arrivoit par conséquent, qu'il desaprouvoit dans un Livre ce qu'il avoit loué dans un autre.

Je vous ai promis de vous faire remarquer, lorsque j'en trouverois l'occasion, quelques fautes qui se sont glissées dans l'Ouvrage du savant Pere Scheffmacher, & dans celui de son illustre Adversaire; voici des contradictions manifestes qui m'ont paru mériter d'être relevées. „Que ceux qui ont une mau-
„vaïse cause à défendre, dit le Pere Scheffma-
„cher, ayent recours à la satyre & à l'invecti-
„ve, aux termes méprisans & injurieux: ¹⁰
„c'est un artifice propre à détourner l'esprit
„du Lecteur de l'objet principal, & la ressour-
„ce ordinaire de ceux qui veulent paroître ne
„pas succomber. Les Défenseurs de la Vé-
„rité

objections les plus fortes, aussi a-t-il fait son principal rempart d'un nombre d'exclamations dont un philosophe ne se paie pas aisément. O altitudo divitiarum.
O judicia inscrutabilia. Tout cela sont des mots: mais les simples mots ne sont pas des raisons.

⁹ La Henriade, Chant Sixième, Vers 49, & suiv.

¹⁰ Lettres d'un Théologien de l'Université Catholique de Strasbourg, à un des principaux Magistrats de la même Ville, &c. Tome II. Avertissement, p. 2.

„rité ne doivent parler que politesse & raison.“
 On ne sauroit penser d'une maniere plus noble, plus sensée & plus digne d'un Homme de Lettres; mais il me paroît que ce Jé-
 suite a péché considérablement, dans quelques endroits de son Livre, contre les vertueux principes qu'il avoit établis, & qu'il a agi d'une maniere qui leur est tout-à fait contraire.
 „Je ne pense pas, *dit-il*, ¹¹ que vous nous
 „blâmez d'imprudencce, de ce que nous ai-
 „mons mieux nous arrêter à l'explication de
 „ces grands Hommes qu'à vos Ministres, qui
 „en se comparant ou en osant se préférer à
 „ces grandes Lumieres de l'Eglise ¹² peuvent
 „bien faire voir la plus sottise de toutes les va-
 „nités; mais ne persuaderont jamais personne
 „de bon sens de leur supériorité d'intelligence
 „dans les divines Ecritures.“

Je ne fais si le Pere Scheffmacher pense que le terme de *Sot* n'est point injurieux, & qu'il est du nombre de ceux qu'un Défenseur de la Vérité peut employer avec politesse: mais il est sûr que les gens de la plus vile classe

¹¹ Dans le même Ouvrage, T. II. p. 68.

¹² Savoir Clément d'Alexandrie, St. Cyprien, Eusebe de Césarée, St. Ambroise, ou du moins l'Auteur du Livre des Sacremens, qui jusqu'ici a porté son nom,

se s'en servent très souvent dans leurs disputes, & c'est ce qui me le fait regarder comme très impropre dans l'Ouvrage d'un Théologien, qui fait gloire de ne parler que politesse & raison. J'y condamne aussi une Ironie qui renferme les injures les plus atroces, qu'un galant homme doit éviter, & qui pour être dites indirectement n'en sont pas moins sanglantes.

„Mais au fond ce n'est pas être fourbe,
 „ni imposteur :¹³ ce n'est pas être déterminé
 „à vouloir s'aveugler sur un fait qui ne peut
 „se cacher; ce n'est pas entreprendre de fasci-
 „ner les yeux de ceux qui savent lire, ni
 „compter pour rien de révolter contre soi
 „tous les gens d'honneur, qui voudront pren-
 „dre la peine d'examiner la chose par eux-
 „mêmes. Que le Sr. Dreyer se plaigne après
 „cela fort amèrement du peu de modération,
 „que font paroître les Catholiques, en con-
 „fondant votre Doctrine avec celle d'Æ-
 „tius. . . .“

Il est impossible à un Auteur, qui écrit
 contre ses Adversaires, de se contraindre tou-
 jours

St. Jérôme, St. Augustin, St. Jean de Damas, Théophi-
 lacte & plusieurs autres. *Id. ibid.*

¹³ Lettres d'un Docteur Allemand, &c. à un Gentil-
 homme Luthérien, &c. T. I. Lettre V. p. 382.

jours & de ne sortir jamais des bornes de la bienséance, quelque résolution qu'il ait prise, & quelque risque qu'il coure, qu'on ne lui reproche qu'il agit contre ses principes; il rompt tôt ou tard le lien qui le retenoit. Jamais Théologien, qui écrivit sur des matières de Controverse, n'acheva son Ouvrage, sans être tombé dans quelque contradiction, ou sans avoir démenti par son exemple ce qu'il condamnoit dans les autres.

Je viens de vous montrer, *Monsieur*, une faute du Pere Scheffmacher, voyons en à présent une de son Adversaire. „N'inférez pas „dit-il, ¹⁴ que l'Auteur qui vous a écrit soit à „mes yeux un Ennemi méprisable: ce n'est „point ce que je veux dire. J'estime son caractère, son savoir, son esprit, sa maniere „d'écrire; j'avouerais même sans peine que son „Livre est bon dans son genre.“ On ne sauroit parler plus avantageusement d'un Auteur, dont on refute l'Ouvrage: la politesse la plus aimable & la plus touchante regne dans cet aveu, qui convient parfaitement à un Ecrivain tel que ce savant Ministre, qui pour rehausser son mérite n'a pas besoin d'avilir celui

¹⁴ Lettres d'un Théologien Réformé, à un Gentilhomme Luthérien, pour servir de Réponse, &c. Lettre 1. p. 35.

lui de son Adverfaire; mais il n'a pas toujours parlé de même. Il a oublié les éloges qu'il avoit donnés au Pere Scheffmacher, il s'est contredit, la vivacité l'a emporté, & il a payé le tribut que la passion impose aux Controversistes. „En vérité, dit-il, ¹⁵ cet homme-
 „là s'entend à prendre ses avantages, & je ne
 „conçois pas de quelle manière on pourra le
 „ramener au droit chemin, si l'on est dans la
 „nécessité de le suivre dès qu'il lui plaît d'en
 „sortir. Pour rien au monde je ne voudrois
 „pas l'entreprendre; car quand bien je pour-
 „rois l'accompagner dans tous ses égaremens,
 „sans me perdre, je m'ennuïrois à la mort à sa
 „compagnie.“

Vous m'avouerez, *Monsieur*, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'accorder les différentes opinions que ce savant Ministre a de son Adverfaire. D'un côté, il assure qu'il estime son caractère, son savoir, son esprit, sa maniere d'écrire, de l'autre, il proteste qu'il ne voudroit pour rien au monde entreprendre de le suivre dans ses égaremens, & que s'il pouvoit se résoudre à l'accompagner, il s'ennuïroit à la mort à sa compagnie.

¹⁵ Ibid. p. 53.

pagnie. Comment peut-on concilier des sentimens aussi opposés? Si ce Ministre trouve l'Ouvrage du Pere Scheffmacher ennuyeux, sans ordre, sans arrangement, d'où vient en fait-il un éloge pompeux? & s'il convient (pour me servir de ses termes) qu'il estime le caractère, le savoir, la maniere d'écrire de cet Auteur: s'il avoue que son Livre est bon dans son genre; pourquoi le taxe-t-il d'être ennuyeux à la mort, & de ne rapporter que des rapsodies? Car c'est encore-là un reproche, qu'il lui fait dans un autre endroit. „Il me „seroit impossible, *dit-il*, ¹⁶ d'obtenir de moi- „même de travailler dans le goût rapsodiste, „je le laisse volontiers au Pere Scheffmacher. „Au lieu de suivre ce Docteur dans les routes „battues, &c.“

Lorsqu'on fait attention, *Monsieur*, aux contradictions marquées des plus grands Théologiens, on est tenté de dire à tous les Controversistes: Messieurs, comment voulez-vous nous persuader que nous devons fonder notre croyance sur les sentimens que vous nous exposez; & comment pouvons-nous croire que vous ne les condamnez pas au premier jour, puisque vous blâmez avec

aigreur

¹⁶ Ibid. Préface, p. 8.

aigreur, dans le même Livre, ce que vous avez loué quinze pages auparavant? Si vous n'êtes pas stables dans les opinions les plus simples, ne devons-nous pas craindre votre incertitude dans celles qui sont beaucoup plus épineuses?

Si les Controversistes vouloient répondre naturellement à cette objection, je suis sûr qu'ils diroient: Quoique Théologiens, nous n'en sommes pas moins hommes; nous nous laissons emporter malgré nous à la fougue de nos passions & à la vivacité de notre génie. Lorsque nous commençons un Ouvrage, & que notre esprit n'est point encore ému, nous établissons des principes conformes à la Raison: nous examinons nos expressions, & s'il nous en échappe quelquesunes d'indécentes, ou d'injurieuses, nous en avons honte nous-mêmes & nous les supprimons; mais peu à peu notre imagination s'échauffe, les objections de nos Adversaires, dans lesquelles nous croyons entrevoir de la mauvaise foi, nous irritent; l'Esprit de parti vient souffler dans nos cœurs son zèle outré; nous perdons de vûe cette Equité, du flambeau de laquelle nous avions résolu de nous éclairer pendant toute notre course; & il arrive qu'avant que nous soyons au bout de notre carrière, nous avons fait
bien

bien des faux pas dont nous ne nous sommes point apperçus. Il n'y a point de Théologien, qui voulant agir de bonne foi, ne fût forcé de faire cet aveu: je n'excepte pas même ceux qui sont les plus modérés & les plus polis: vous en voyez des preuves dans le Pere Scheffmacher & dans son illustre Adversaire; vous en pourrez trouver bien d'autres dans les Ecrits des Bossuet, des Claude, des Arnaud & des Drelincourt. J'aurai occasion dans la suite de vous faire faire quelques réflexions sur ce défaut que je reproche à tous les grands Hommes.

§. VI.

Des vices du stile de plusieurs grands Théologiens.

Nous sommes convenus, *Monsieur*, que la pureté, la précision, & la netteté de stile étoient des qualités essentielles aux Théologiens. Quoiqu'elles le soient beaucoup moins que plusieurs autres, on ne peut pourtant nier qu'elles ne leur soient très nécessaires. Ils écrivent sans doute pour persuader leurs Lecteurs, & pour leur expliquer les opinions qu'ils

¹⁷ St. Grégoire s'appelle Grégoire de Naziance parce qu'il nâquit dans cette ville. Il étudia à Athenes avec St. Basile. Il fut fait Evêque de Constantinople l'an 379.

qu'ils veulent leur faire recevoir : il faut donc qu'ils tâchent de s'énoncer d'une manière nette & précise : qu'ils évitent tout ce qui peut obscurcir les matières qu'ils traitent : qu'ils fuient les sens louches & ambigus ; & qu'ils ne fassent point perdre de vûe le point principal d'une Question par de vaines déclamations, & par une tirade de jeux de mots & d'antithèses, qui sont le partage d'un misérable Rhéteur. L'art de s'énoncer d'une manière intelligible & aisée, est le printipe de toutes les Sciences ; quiconque ne présente à l'imagination que des idées vagues, mal digérées, & exprimées en termes confus, ne doit pas se flatter d'attacher l'esprit de ses Lecteurs, encore moins de les instruire.

Les anciens Peres Grecs ont écrit d'un stile assez pur ; ceux même qui ont condamné plusieurs de leurs sentimens avec beaucoup d'aigreur, ont donné des louanges à leur diction. Chemnitius fameux Docteur Luthérien, habile Théologien, & très versé dans l'Histoire Ecclésiastique, reproche à St. Basile, à St. Grégoire ¹⁷ de Naziance, & à St. Grégoire de Nisse

mais son élection étant contestée, il se retira dans une solitude, & y passa le reste de sa vie. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages écrits elegamment, entre autres des

Nisse, ¹⁸ d'avoir introduit l'Invocation des Saints dans l'Eglise, en ornant leurs Panégyriques de routes sortes de fleurs d'éloquence, de figures de Rhétorique & d'apostrophes; de sorte que par leurs exagérations & leurs hyperboles ils ont (selon lui) fait recevoir, comme un Dogme public & certain, l'opinion qu'on avoit de la priere, ou du secours des Saints, & qu'en adressant la parole à ceux dont ils faisoient l'éloge, ils ont donné à ce qu'ils disoient un air d'invocation. ¹⁹ Ils ont, dit le même Chemnitius dans un autre endroit

Investives qu'il composa contre l'Empereur Julien, qui sont remplies de faussetés & de calomnies, comme on pourra aisément le voir dans la suite de cet Ouvrage à l'article de Julien.

¹⁸ Grégoire de Nisse étoit frere de St. Basile. Il fut Evêque de Nisse environ l'an 369, & envoyé en exil onze ans après par ordre de l'Empereur. Il parvint à une grande vieillesse. Photius lui donne des louanges que je place ici. *Stylus illi si cui Rhetorum, illustris, & jucunditatem auribus instillans. Sed nec ipse quidem ordine Eunomii scriptum reprehendit. Quam ob rem & Theodoro concisior est, & Sophronio latior, abundat enim enthymematis, atque exemplis. Illud autem vere pronunciaverim, quantum Gregorius venustate, splendore, & mirifica jucunditate antecellit Theodoro, tantum etiam argumentorum copia & ubertate eundem vincere committitur. Phot. Bibliot. Cap. VI.* On voit dans ce jugement de Photius sur l'Ouvrage de

droit, entraîné par le courant des Fleuves d'or, sortis de leur éloquente bouche, la paille, la crasse & les ordures de l'Invocation des Saints.²⁰

Le jugement de Chemnitius sur le stile de ces Peres ne doit pas être suspect: s'il y avoit apperçu quelque défaut essentiel, il ne les ménageoit pas assez pour avoir voulu, par foiblesse ou par complaisance, le comparer à un Fleuve d'or. Il auroit pu cependant, sans injustice, ne point donner a St. Grégoire de Naziance les mêmes éloges qu'à St. Basile:²¹
il

St. Grégoire contre Eunomius une décision qui convient à ses autres Ouvrages.

¹⁹ *Basilius Naziancenus, & Nyssenus. . . Orationes panegyricas declamatoriis flosculis, & rhetoricis apostrophis ita exornarunt, ut opinionem de comprecationibus & auxiliis Sanctorum tanquam publicum Dogma in immensum exaggerarent, & ad compellationes eorum, quorum memoriam celebrabant, orationem converterent, atque ita figuram orationis ad formam invocationis declinarent. In Exam. Concil. Trident. Ed. Francof. Parte III. p. 328. n. 4.*

²⁰ *Atque ita quidem rapidis & quasi aureis Panegyricarum declamationum fluminibus stipulae seu quisquilia Invocationis in Ecclesiam invehì cœperunt. Ibid. p. 311. lin. 2.*

²¹ Il n'y a pas de doute que le stile de S. Basile ne soit le plus pur & le plus noble des Peres grecs. Cependant Suidas rapporte un passage d'un auteur Arien, qui malgré les préjugés de sa croiance rendant également

il s'en faut bien que la maniere d'écrire de ce premier soit aussi pure que celle du dernier.

L'an-

justice à S. Basile, à Apollinaire de Laodicée, & à S. Gregoire de Naziance semble donner la préférence à ce dernier, nous rapporterons ici ce passage. Huius Gregorii Philostorgius Arianus quoque in historia sua mentionem facit his verbis. Floruit illis temporibus Gregorius Nazianzi, (est autem Nazianzus Itatio Cappadociæ) & Basilius Cæsareæ in Cappadocia, & Apollinaris Laodiceæ in Syria. Hi tres viri tunc pro hominibus contra heterousium propugnabant longo intervallo superantes omnes illos, qui & ante & post ad meam usque ætatem hæresis illius defensores fuerunt; adeo ut Athanasius cum iis collocatus puer judicaretur. Nam & in disciplinis profanis maximos fecerunt progressus, & quod ad lectionem & promptam memoriam attinet, in sacris litteris versati erant, præsertim vero Gregorius. Adhæc unusquisque illorum in suo genere stilo plurimum valebat. Apollinaris enim eo orationis genere quod commentariis scribendis est aptissimum excellebat. Basilius vero in panegyrico genere dicendi palmam ferebat. At Gregorii cum utroque comparati stilius magis erat fundatus & solidus. Nam & Apollinari in dicendo erat uberius & Basilio gravior. Cum autem tanta essent & dicendi & scribendi facultate præditi iis etiam fuere moribus, quibus oculi plebis maxime allicerentur. Itaque & aspectu, & oratione, & scriptis præcipue editis, in suam sententiam & familiaritatem pertrahabant omnes, qui ulla ratione pertrahi commode poterant. Hæc de iis Philostorgius quamvis Arianus obiter scripsit. Suidas Lexicon art.

L'ancienne Grèce n'a presqu'aucun Auteur, au
 stile duquel on ne puisse comparer celui des
 Ho-

Je traduirai ce passage par ce qu'il est fort utile pour connoître ce que les contemporains ont pensé du stile & du merite des principaux Peres grecs. Il y a dailleurs dans ce passage quelque chose qui me donnera l'occasion de dire un mot de S. Athanase, dont je n'aurois peut être pas eu l'occasion de parler sans cela. Philostorgius Arien s'explique en ces termes: Dans ce tems-la vivoient Gregoire de Naziance, ville de Cappadoce, Basile de Cesarée, ville de Cappadoce, & Apollinaire de Laodicée, Ville de Syrie; ces trois hommes défendoient l'*homousion* contre les adversaires de cette opinion; ils l'emportoient de beaucoup sur tous ceux qui protegeoient ce sentiment, & ils sont au dessus de ceux qui le soutiennent encore aujourd'hui, & qui écrivent dans ce tems en faveur de cette heresie; en sorte que si l'on compare Athanase avec ces grands hommes, on verra que ce n'est qu'un enfant auprès d'eux. Car ces trois Auteurs ont une très grande connoissance des Lettres profanes, & une intelligence profonde des Saintes Ecritures, surtout Gregoire de Naziance. Dailleurs, chacun de ces trois Ecrivains illustres est parfait dans son genre. Apollinaire a parfaitement réussi dans les Commentaires qu'il a écrit. Basile a excellé & l'a emporté sur tous les autres dans le panegirique; mais si l'on compare Gregoire à ces deux premiers, on trouvera que son stile est plus solide & plus simple. Il est pourtant vrai que celui d'Apollinaire est plus nombreux & celui de Basile plus majestueux; ajoutons que ces trois hommes joignoient aux connoissances qu'ils avoient des mœurs pures

Homélie de St. Basile, au lieu qu'on peut reprocher à St. Grégoire d'avoir introduit dans la Langue Grecque des façons de parler,

qui leur attiroient l'estime du public, à qui ils persuadoient leurs sentiments, par leur conduite exempte de reproche, entorte que leur probité leur feroit des partisans de ceux que leurs raisons ne persuadoient pas.

L'on voit dans ce passage combien S. Athanase est mis au dessus des principaux Peres Grecs. Il seroit inutile de dire, que la critique qu'un Arien fait de la maniere d'écrire doit être suspecte, ce Saint ayant été le principal ennemi de l'Arianisme. Les autres Peres auxquels Philostorgius rend justice n'étoient pas moins opposés aux Ariens que S. Athanase. Il faut convenir que les Ecrits de ce Pere sont peu de chose pour l'élégance & pour la science. S. Gregoire de Naziance nous apprend, dans le panegyrique de S. Athanase, que ce Saint ne s'appliqua que fort peu aux sciences profanes, & qu'il passa d'abord à l'étude de l'Ecriture Sainte, dont la lecture peut faire un Saint, mais non pas un Ecrivain élégant ou savant. Mr. Dupin convient de bonne foi, que S. Athanase est un de ces Auteurs qui ont écrit par nécessité, & qui ont été déterminés à mettre la main à la plume plutôt par obligation de se défendre que par le dessein de faire des livres. Biblioth. des Auteurs Ecclesiastiques par Mr. Dupin Tom. II. pag. 39. Edit. de Paris.

S. Athanase étoit d'Alexandrie, dont il fut fait Evêque sous le regne de Constantin le grand. Ses disputes contre Arius lui aiant fait beaucoup d'ennemis, il prévint cet Empereur contre lui, qui l'exila & l'envoia à

parler, qui dans la suite ont été la principale cause de la barbarie des Docteurs Latins, qui ont voulu imiter dans leur Langue les défauts de

Treves. Après la mort de ce Prince il retourna à Alexandrie ; mais à peine y fut-il arrivé, que les nouvelles disputes qu'il y eut avec ses adversaires, lui causèrent bien de l'embaras. Il fut même obligé d'abandonner son Eglise, dans laquelle ses ennemis avoient installé en sa place un nommé Gregoire. Cependant cet Evêque *intrus* étant mort quelque tems après, S. Athanase revint à Alexandrie & y reprit sa place. Il fut obligé d'en sortir de nouveau par un ordre de l'Empereur Constance, qui le bannit non seulement d'Alexandrie, mais de toute l'Egypte. Constance étant mort, l'Empereur Julien ne prenant aucune part dans les disputes des Chrétiens, il permit à S. Athanase de retourner à Alexandrie, dont cet Empereur fut encore obligé de le chasser, S. Athanase ayant eu également des démêlés avec les Ariens & les paiens. Il resta caché jusqu'à l'Empire de Jovien, Prince chrétien ennemi des Ariens, qui le replaça dans son Siège. Mais Jovien étant mort Valens, qui fut son successeur, bannit de nouveau S. Athanase d'Alexandrie, qui y revint cependant encore sous le regne de cet Empereur, & y mourut, après avoir été Evêque d'Alexandrie plus de quarante huit ans ; vivant sans cesse dans le trouble ou dans l'exil. Sa mort arriva l'an 373. Il est bien difficile de croire, qu'un prêtre chassé consécutivement par quatre Empereurs de différentes religions, dont deux étoient de la sienne, n'ait pas été turbulent & séditieux.

de ce Pere, qu'ils prenoient pour de véritables beautés.²²

L'élocution de St. Chrysofome est en général pure; mais il y a quelques-uns de ses Ouvrages qui sont écrits négligemment, & qui paroissent ne pas venir de la même main que ceux qu'il a travaillés avec plus de soin. C'est

²² *Veteres nostri Interpretes mediocris litteraturæ, nullius fere judicii homines, cum animadverterent Theologum hunc frequenter usurpare voces quasdam novas easque non satis apte fictas, necesse sibi esse crediderunt illas Latine reddere, atque hunc in modum sordida barbarie est Lingua Latina infuscata.* Pet. Alcion. in Medic. Leg. Fol. CIII. verso.

²³ *Tuo tamen hortatu recepi Codicem in manu, sed nihil unquam legi indoctius. Ebrivus ac stertens scriberem meliora . . . alind spirat Chrysofomus.* Erasme. Epist. LIX. Lib. XXVI. Erasme parle des Commentaires de ce Pere sur les Actes. Ce n'est pas en faire beaucoup de cas, que d'assurer qu'il auroit pu faire quelque chose de meilleur étant yvre; cette façon de parler, n'en déplaît à son Auteur, paroît un peu impertinente. Photius excuse St. Chrysofome de n'avoir point toujours été sublime & éloquent dans ses Homelies. Il dit qu'il sacrifie l'éloquence dans plusieurs de ses pièces à la satisfaction de dire toutes les choses, qu'il croioit être utiles à ses auditeurs quelques simples qu'elles fussent. Entendons parler Photius lui même. *Quod sicubi sententiarum aliqua, seu interpretationis, seu profundioris indagacionis indigebant, neque tamen satis diligenter eas explanavit, mirum*

C'est apparemment ce qui a fait douter Erasme qu'ils fussent véritablement de ce Pere, & qui a donné lieu au mépris qu'il en faisoit.²³

Les moins corrects des Peres Grecs ont cependant écrit beaucoup plus purement que tous les Docteurs Latins, si l'on excepte²⁴ Lactance & St. Jérôme, dont le stile conserve encore

id minime videri debet: quæcunque enim auditorum captui accommodata essent, atque ad eorum salutem & utilitatem pertinerent, ea neutiquam ille prætermittebat. Quam ob rem neque admirari sanctissimum virum satis unquam possum; quod perpetuo in omnibus suis Scriptis auditorum ita utilitatem, tanquam scopum præfixisse sibi videatur, ut cætera vel omnino neglexerit, vel levissime attigerit. Phot. Bibliothec. art. CLXXV.

²⁴ Le stile de Lactance est très beau, & bien supérieur à celui de S. Jerome, quoique celui de ce Pere ne soit pas méprisable, & qu'il conserve quelque chose des Siècles de la bonne latinité, mais celui de Lactance est digne de Cicéron. S. Jerome ne fait pas difficulté de comparer l'Auteur chretien au payen. Lactantius, dit-il, quasi quidam fluvius eloquentiæ Tullianæ, urinam tam nostra conformare potuisset, quam facile aliena destruxit. Hier. Epist. XIII. ad Paulinum. Et dans un autre endroit le même S. Jerome dit: Septem libros adversus gentes Arnobius edidit, totidemque discipulus ejus Lactantius; qui de ira quoque & opificio Dei duo volumina edidit: quos si legere volueris dialogorum Ciceronis in eis jucunditatein reperies. Hieronim. Epist. LXXXIV. ad magnum. Les Modernes ont donné à Lactance les mé-

encore quelque chose qui ressent le Siècle d'Auguste.

Saint Augustin a souvent diminué le prix des excellentes choses qu'il a dites, par la façon dont il les a exprimées. Il falloit qu'il y eût de son tems d'assez mauvais Rhétoriciens, puisqu'il fut Professeur de Rhétorique & qu'on le met au rang des meilleurs. Un
homme

mes éloges que les anciens. Petrarque le compare à Ciceron. *Laetantius, vir & poetarum, & philosophorum notitia, & Ciceroniana facundia . . . clarissimus.* Petrarque. *invect. in med. lib. I.* Le fameux Pic de la Mirandole fait plus que de comparer Laënce à Ciceron, il semble lui donner la préférence. *Quis enim non advertit Laetantium Firmianum Ciceronem forte præcelluisse in eloquendo.* Joan. Franc. Picus. *lib. de Stud. divinæ atque humanæ Philosoph. Cap. VII. XV Seculo.*

25 O summe, optime, omnipotentissime, misericordissime, justissime, secretissime, præsentissime, pulcherrime, fortissime, stabilis, & incomprehensibilis, invisibilis omnia videns, immutabilis omnia mutans: immortalis, ineffabilis, inscrutabilis, immotus, omnia movens, investigabilis, indicibilis, metuendus atque terribilis, honorandus atque timendus, venerandus atque reverendus; nunquam novus, nunquam vetus, innovans omnia. D. August. *Medit. Cap. XXX. n. 1.*

Il y a une observation essentielle à faire sur les passages des Méditations qui sont ici cités. Les Editeurs de Louvain ont cru que ces Méditations étoient de S. Au-

homme qui écriroit aujourd'hui comme ce Pere, courroit risque de passer pour un Déclamateur, qui énerve ses pensées & les noye dans une Mer d'antithèses. Rien n'est si affecté que celles qu'il a employées dans le portrait qu'il fait de la Divinité. „O Dieu puissant, *dit-il*, ²⁵ miséricordieux, juste, secret, „beau, fort, stable, incompréhensible, invisible „fible

gustin, & les ont laissées dans leur Edition, (ainsi qu'elles se trouvent dans plusieurs anciens Manuscrits) parmi les véritables ouvrages de S. Augustin. Erasme a aussi regardé ce livre comme étant de S. Augustin, quoiqu'il ait cru ne pouvoir l'affurer. Les Benedictins en conviennent. *Librum hunc Meditationum inter germanos Augustini foetus in Tomo X. reliquerunt Lovanienses, neque de eo pronunciarunt aliquid; quam id quod antea dubitans incertusque Erasmus iisdem fere verbis dixerat auctorem, videlicet esse, vel Augustinum, vel qui ejus libros non indulgenter legit.* Dans l'Edition des Benedictins ce livre est regardé, non comme de S. Augustin, mais comme la production de Jean, Abbé de Fecam qui vecut dans le douzieme Siècle. *Joannis Abatis Fiscamnenfis esse creditur.* Les objections des Benedictins sont très fortes, mais elles ne sont pas sans replique, surtout celles qu'ils tirent des difficultés qu'a formé Bernardus Vindingus, qui a cru cet Ouvrage d'Anselme de Cantorberi. Quoiqu'il en soit, il est certain, même au jugement d'Erasme, que ces Meditations sont écrites absolument dans le goût des Ouvrages de S. Augustin; on y trouve & les

„sible & qui voit tout, immuable & qui chan-
 „ge tout, immortel, qui n'est en aucun lieu,
 „qui n'a aucune borne, qui n'est point enfer-
 „mé, qui n'a point de fin, inestimable, in-
 „effable,

grandes idées de ce Pere & sa diffusion ordinaire, l'on y apperçoit également & les défauts & les beautés de son genie. Cependant pour ôter toute sorte de doute, sur les fautes du stile que nous reprochons à S. Augustin, nous placerons ici un long passage d'un autre Ouvrage, qui prouvera la verité de nôtre critique. S. Augustin veut établir qu'on ne peut trouver Dieu qu'en lui-même, qui est au dessus de toutes les choses créées, & qui n'est dans aucun lieu déterminé. Cette verité peut-être démontrée dans trois lignes. Voions comment S. Augustin entreprend de la pouver, & jugeons de sa diffusion. *Coelum & terra & omnia qui in eis sunt, ecce undique dicunt mihi ut te amem, nec cessant dicere omnibus, ut sint inexcusabiles. Alius autem tu misereberis cujus misertus es, & misericordiam præstabis cui misericors fueris: Alioquin coelum & terra surdis loquuntur laudes tuas. Quid autem amo cum te amo? non speciem Corporis nec decus temporis, nec candorem lucis ecce istis amicum, oculis, non dulces melodias cantilenarum omnimodarum, non florum & unguentorum, & aromatum suaveolentiam, non manna & mella, non membra acceptabilia carnis amplexibus. Non hæc amo cum amo Deum meum, & tamen amo quamdam lucem, & quamdam vocem, & quemdam odorem, & quemdam cibum, & quemdam amplexum cum amo Deum meum lucem, vocem, odorem, cibum, amplexum interioris hominis mei;*

„effable, impénétrable, qui ne remue point
 „& qui met toutes choses en mouvement,
 „qu'on ne peut atteindre ni définir, qui est
 „à craindre, à honorer, à vénérer, à révéler,
 „qui

*ubi fulget animæ meæ quod non capit locus! ubi sonat
 quod non rapit tempus, & ubi olet quod non spargit
 flatus, & ubi sapit quod non minuit edacitas, & ubi
 hæret quod non divellit satietas, hoc est quod amo cum
 Deum meum amo.*

Peut-on rien voir de moins précis ? disons plus, cette manière d'écrire n'est-elle pas d'un vain déclamateur, d'un homme plus amoureux des antithèses que de la vérité ; & qui disant beaucoup de choses, ne dit cependant rien. Mais poursuivons encore, & voyons le reste de ce chapitre. Nous ne serons pas plus instruits lorsque nous serons à la fin, nous saurons seulement qu'aucune chose créée n'est Dieu.

Et quid est hoc interrogavi terram, & dixit non sum; & quæcumque in eadem sunt, idem confessa sunt. Interrogavi mare & Abyssos, & reptilia animarum vivarum, & responderunt: non sumus Deus tuus, quære super nos; interrogavi auras stabiles, & inquit universus aer cum incolis suis, fallitur Anaximenes, non sum Deus: interrogavi Coelum, solem, lunam, Stellas; neque nos sumus Deus quem quæris, inquiunt. Et dixi omnibus iis quæ circumstant fores carnis meæ: dixistis mihi de Deo meo quod vos non estis, dicite mihi de illo aliquid, & exclamaverunt voce magnâ: ipse fecit nos.

Je m'arrête ici, car il faudroit copier non seulement ce Chapitre mais encore huit autres qui le suivent, qui ne disent rien de la question dont il s'agit ; car S. Au-

„qui n'est ni nouveau ni vieux, & qui re-
„nouvelle tout.“

Vous croiriez, *Monsieur*, après avoir lu
cette tirade d'épithètes entrelassées de quel-
ques

gustin fait tout à coup une digression sur la memoire, sur la force de la memoire, sur le souvenir des Sciences, sur ce que les sens rapportent les Etres à la memoire, sur ce que les espèces des choses sont dans l'ame, sur la souvenance des mathematiques, sur la maniere dont les passions se marquent dans l'ame, sur la raison pourquoi étant triste nous nous souvenons de nôtre joie, sur ce que la memoire se souvient même de l'oubli. Je serois trop long si je plaçois ici toutes les questions qu'examine encore S. Augustin toujours très-diffusément, & toujours inutilement pour la solution de sa principale question. Enfin après dixhuit Chapitres S. Augustin dit que ce Dieu qu'il cherche ne se trouve qu'en lui-même, & qu'en vain on chercheroit à le trouver dans un lieu déterminé, puisqu'il est partout. Ubi ergo te inveni ut discerem te? neque enim jam eras in memoria mea prius quam te discerem. Ubi ergo inveni te ut discerem te nisi in te supra me? & nusquam locus, & recedimus, & accedimus, & nusquam locus: Ubique veritas præsidet omnibus consulentibus te simulque respondes omnibus etiam diversa consulentibus. Aug. Conf. lib. X. Cap. XXIV. Tom. I. pag. 183.

Plaçons encore ici un autre passage, qui ne prouve pas moins que les autres la diffusion, & si j'ose me servir de ces termes *la sterile abondance* du stile de S. Augustin. Voici comment S. Augustin paraphrase &

ques antithèses, que St. Augustin va vous dire quelque chose de plus instructif; point du tout, il recommence de nouveau: „toujours „agissant & toujours en repos, recueillant & „n'ayant

employe un Chapitre, pour rendre ce que David a dit dans un seul mot, *Coeli enarrant gloriam Dei*. Les Cieux annoncent la gloire de Dieu, & tout la nature en fait de même. *Et omnia hæc quæ sibi invicem non conveniunt conveniunt inferiori parti rerum, quam terram dicimus, habentem coelum suum nubilosum atque ventosum congruum sibi, & absit jam ut dicerem, non essent ista: quia & si sola ista cernerem, desiderarem quidem meliora, sed jam etiam de solis istis laudare te deberem: quoniam laudandum te ostendunt de terra dracones, & omnes abyssi, ignis, grando, nix, glacies, spiritus tempestatis quæ faciunt verbum tuum. Montes & omnes colles, ligna frugifera & omnes cedri: bestię & omnes pecora, reptilia, volatilia pennata: reges terræ, & omnes populi, principes & omnes iudices terræ: juvenes & virgines seniores, cum senioribus laudatur nomen tuum. Cum vero etiam de coelis te laudent, laudent te Deus noster in excelsis omnes angeli tui omnes virtutes tuæ, sol & luna, omnes stellæ & lumen coeli coelorum & aquæ quæ super coelos sunt laudent nomen tuum: non jam desiderabam meliora, quia omnia cogitabam, & meliora quidem superiora quam inferiora: sed meliora omnia quam sola superiora iudicio saniore pendebam Aug. Conf. Lib. VII. Cap. XIII.*

Je traduirai une partie du passage que je viens de citer en faveur de ceux qui n'entendent pas le latin.

„n'ayant besoin de rien, portant tout & „n'étant point chargé, &c. 26“ En voilà assez, *Monsieur*, je veux être plus modéré que St. Augustin; car si j'achevois de copier les Antithèses & les Epithètes qui restent dans ce passage, vous n'en seriez pas quitte pour un bon quart d'heure de lecture. Vous n'avez essuyé qu'un *Nombre* & demi, il y en a encore deux ou trois qui ne sont guère plus courts que le premier. Vous ferez peut-être curieux de savoir quel a été le but de St.

Au-

cela suffira pour leur faire connoître le défaut que je condamne „ Seigneur, tout ce qui est dans le Ciel & dans la terre, montre que Vous êtes digne de louange. Sur la terre les Dragons, & les abîmes, le feu, la grêle, la neige, la glace, & ces tourbillons qui obéissent à vos ordres: les Montagnes, les Collines, tous les arbres fruitiers, les cedres, les animaux, les brutes, les reptiles, les oiseaux, les Rois, les Princes, les Nations, tous les Maîtres de la terre, les jeunes, les vierges, les vieillards, les enfans; tout cela loue vôtre saint nom. Et dans le Ciel: les Anges, o mon Dieu! vous chantent des hymnes, toutes les vertus, le Soleil, la Lune, les astres, la lumière, l'Empirée, & les eaux qui sont au dessus du Ciel louent aussi vôtre Nom.

Convenons, que l'on peut avec justice dire à S. Augustin, ce que lui-même a dit avec beaucoup de jugement dans l'ouvrage qu'il a écrit contre les Académiciens. Le Sage ne doit pas chercher à assembler des mots, mais à trouver des choses. Non enim vocabu-

Augustin ; il nous l'apprend dans les deux dernières lignes du Chapitre. „C'est que „Dieu étant une Substance spirituelle, il est „impossible que les hommes puissent con- „noître parfaitement son essence.²⁷ Que si vous me demandez pourquoi St. Augustin n'a pas dit cela tout simplement, je vous répondrai qu'il auroit beaucoup mieux fait : mais, malgré son génie, il avoit contracté étant jeune une habitude vicieuse de courir après les faux brillants, dont il ne put jamais se dé-

lorum opificem , sed rerum inquisitorem decet esse sapientem. Aug. cont. acad. Lib. III. Cap. XI. Tom. I. Edit. Venet. Cet ouvrage de S. Augustin est très beau. On y voit tout le brillant de son génie, & l'étendue de ses connoissances. Après la cité de Dieu, trésor d'érudition, il n'y a pas un Ouvrage de ce Pere plus fait pour plaire à un homme de lettres, que celui contre les Académiciens. J'espère de pouvoir en donner quelque jour une traduction avec des notes.

²⁶ *Semper agens , semper quietus , colligens & non egens ; omnia portans sine onere , omnia implens sine exclusione , omnia creans , protegens , nutriens & proficiens , &c. Id. ibid. n. 2.*

²⁷ *Nihilque de substantia tua vel natura nullo modo esse violabile , aut commutabile , aut compositum vel factum , & ideo certum est corporeis oculis te non posse sentiri ; sed nec ab ullo mortalium in propria essentia aliquando potuisse videri. Id. ibid. n. 7.*

défaire. Il n'est aucun de ses Ouvrages où l'on n'apperçoive des marques de son amour pour les Antithèses, les pointes & les jeux de mots; il les recherchoit avec passion. „Ap-
 „prenez, Seigneur, dit-il dans un autre Livre
 „que celui que je viens de citer, apprenez,
 „Seigneur miséricordieux, à votre Esclave
 „miserable s'il ne vous est pas redevable de
 „son existence? ²⁸“ Ne plaignez-vous, pas,
Monsieur, ce grand Homme de sa passion
 pour les faux brillants? Il n'a pas voulu
 perdre l'occasion de se jouer sur les termes
 de miséricordieux, misérable, miséricorde.
 Son affectation se sent beaucoup plus dans
 les expressions Latines.

Les Docteurs qui vinrent après St. Augustin imitèrent les défauts de son stile: la maniere de s'exprimer devint tous les jours moins naturelle, & dans le X. Siècle les Livres des Théologiens ne furent plus qu'un ramas d'Antithèses & de phrases, qui n'of-
 froient

²⁸ *Dic mihi supplici Servo tuo, Deus meus, dic, misericors, misero tuo, Deus meus, dic, quæso, per miserationes tuas, unde hoc Animal, nisi abs te?* August. Lib. Soliloq. Cap. 31. n. 7.

²⁹ *Vide Medit. Ansel. Archiepis. Cantuariens. de Redempt. Generis Hum. Cap. III. Voyez sur-tout le nombre 1. de ce Chapitre. C'est un ramas d'idées inintelli-*

froient ordinairement rien de solide ni d'instructif. Anselme Archevêque de Canterbury, qui vivoit sur la fin du XI. Siècle, donna de nouvelles forces au mauvais goût; il trouva le secret d'écrire des pages entières, sans qu'on pût comprendre ce qu'il vouloit dire qu'après qu'on en avoit lû le dernier mot. ²⁹

Raymond Jordan, Chanoine Régulier d'Ulez, qui fut ensuite Abbé de Selles, & qui se cacha sous le nom d'*Idiota* dans les Ouvrages qu'il mit au jour, enchérit encore sur St. Anselme; & quoiqu'il fût venu près de trois cens ans après lui, on s'apperçoit par ses Ecrits que chaque Siècle donnoit de nouvelles forces à la pernicieuse & ridicule façon de s'énoncer. „L'amour, dit cet Auteur, ³⁰ racomme les choses rompues, „soulage celles qui sont chargées, rend stable „l'esprit, apprend à ne point haïr ses ennemis: l'amour loue, l'amour blâme, l'amour „éloigne

gibles sur le Mystère de l'Incarnation, qui commence par ces mots: *An aliqua necessitas coegit, &c.*

20 Amor confracta solidat, depressa sublevat, mutantem animum constantem reddit. Amor docet, & addiscit, & inimicum nescit. Amor laudat, amor reprehendit, amor prava suspitione caret. Ubi amor defuerit, nihil quidquam agitur Caput enim bonus

„éloigne les soupçons, &c.“ Je m'arrête ici, *Monsieur*, parceque je vois qu'il me reste encore une grande page à copier, avant que d'arriver à la fin des Antithèses & des Epithètes du bon *Idiota*. Je vous en ai dit assez, pour que vous puissiez juger du stile des Auteurs du XIV. Siècle; ceux du XV. n'écrivirent pas d'une manière plus claire, ni plus élégante. La ténébreuse barbarie de la Philosophie Scholastique dominoit sur le langage comme sur la raison.

Dans ces tems d'ignorance Luther parut, comme un de ces feux salutaires, qui, après une longue tempête, viennent assurer les matelots d'un calme prochain. Ce grand Homme fit autant de bien aux Sciences que de mal à la Cour de Rome. Il montra le ridicule des Erreurs qu'un vieux respect & un ancien usage avoient rendues sacrées; il se mocqua non seulement des opinions des Théologiens, mais encore de leur langage & de leur façon d'écrire. Il fut secondé dans ses projets par Calvin, & ce fut aux Disputes

& malus, juvenis & senex, vir & mulier, sanus & infirmus, dives & pauper, summus & infimus, liber & servus, secularis & religiosus, debilis & fortis: Idiota Viri doctissimi
Contempl. de Amore Divino, Cap. I. n. 2. Je m'étonne

tes de Religion qu'on dut le retour du beau & du bon stile. Les Théologiens des Partis différens se piquèrent, à l'envi les uns des autres, d'écrire correctement, & de prévenir leurs Lecteurs par la pureté de leur stile.

Cependant, malgré les utiles corrections qu'on fit dans le langage & la maniere d'écrire, il y resta encore bien des choses à retrancher. On conserva des expressions basses & messéantes, on n'eut pas honte de plaisanter quelquefois d'une maniere grossiere, qui révolteroit aujourd'hui tous les gens qui se piquent de quelque politesse. Luther, Calvin, leurs Disciples & tous leurs plus célèbres Adversaires, ne rougirent point de se dire les injures les plus outrageantes. Ce même Luther, à qui les Savans furent redevables du retour de la netteté & de la précision du stile, sema dans ses Ouvrages des invectives qu'on ne sauroit lire sans indignation. „Le Pape, *dit-il* ³¹, est sorti „du derrière du Diable, il est plein de Dia- „bles,

que le bon Idiota n'ait pas fait mention des Danseurs & des Joueurs de Gobelets, pour allonger l'énumération des différens états sur lesquels l'Amour divin influe.

³¹ Dans tous les passages, que je citerai dans ce Cha-

„bles, de mensonges, de blasphèmes, d'ido-
 „lâtrie: c'est lui qui est l'auteur & le pro-
 „tecteur de tout cela; c'est l'Ennemi de
 „Dieu, l'Antechrist, le Destructeur du Chri-
 „stianisme, le Voleur de tous les biens d'E-
 „glise, le Ravisseur des Clefs, le plus grand
 „de tous les Maquereaux, le Gouverneur
 „de Sodome ³² „ Ce sont, *Monsieur*, des
 injures qu'un Porte-faix rougiroit de pro-
 noncer. Est-ce que Luther auroit combattu
 l'Eglise Romaine avec moins d'avantage, s'il
 n'avoit pas renfermé Clément VIII. dans le
 ventre du Diable, à l'exemple des Payens qui
 prétendoient que Jupiter avoit mis Bacchus
 dans sa cuisse? Etoit-il nécessaire, pour le
 bien & la réformation du Christianisme, de
 faire accoucher Béalzebut par le derrière,
 & d'accuser le Pape d'être le plus grand de
 tous les Maquereaux? C'est-là une injure
 aussi fausse que grossière, car s'il y a eu
 des Evêques de Rome qui ont été débau-
 chés, le titre qu'ils ont mérité le moins
 étoit celui-là; un Souverain puissant, en
 état de tout obtenir, au faite des grandeurs,
 va-

pire, je me servirai de la Traduction du Pere Scheff-
 macher, en indiquant les endroits où ils sont dans
 l'Original.

va-t-il se ravalier à un métier aussi abject & aussi infame?

Au reste, il paroît que dans ses invectives Luther aimoit à faire mention du *derrière*. Vous venez de voir le Pape sortir de celui du Diable, voici encore le même Pape qui s'écorche le sien. „Clément, dit le „Docteur Allemand,³³ conclut de ces paroles, „Paissez mes Agneaux, que le Pape est le ; Pasteur de tous les Chrétiens: son raisonnement m'a paru des plus redoutables: j'ai „cru entendre un coup de tonnerre, tant j'ai „été épouvanté, il faut certainement qu'il „ait poussé bien fort pour faire sortir le „vent, qui lui enflait le ventre; je ne fais „comment l'effort qu'il a fait, ne lui a pas „déchiré le derrière.“

Vous voyez, *Monsieur*, que le cul de Clément est mis assez inutilement en jeu, & que Luther auroit bien pu combattre la Primauté du Pape sans en faire mention. La seule chose qui sembleroit l'excuser, c'est qu'un instant auparavant il venoit de parler du sien, & qu'après avoir appris à ses Lecteurs qu'il

³² Edit. Germ. Jen. Tom. 8. p. 269.

³³ Ibid. Tom. 8. p. 261.

qu'il avoit pensé chier dans ses chausses, il devoit les avertir que l'Evêque de Rome avoit été en danger de se déchirer les fesses. „Qui ne seroit surpris, *s'écrie-t-il*,³⁴ de la „pénétration du Pape, qui trouve dans ces „paroles, *Tu es Pierre*, &c. de quoi établir „son autorité? Je vous avoue que cette dé- „couverte m'effraye: peu s'en faut que de „détresse je n'en fasse dans mes chausses: je „me fais bon gré de m'être bien ferré le ventre „aujourd'hui, pour résister plus aisément aux „effets de la crainte.“

Considerez, je vous prie, *Monsieur*, de quelle précaution étoient obligés d'user les Théologiens, qui du tems de Luther agitoient des matieres de Controverse. Il falloit qu'ils eussent le soin de se munir d'une bonne Ceinture de cuir, & de se ferrer le ventre comme des Postillons; sans quoi la doublure de leurs Culottes couroit grand risque d'être gâtée. Dans la suite du tems la Controverse est devenue moins purgative, & je ne pense pas que jamais le Ministre Claude & Mr. Arnaud se soient avisés de se ceindre le corps pour résister plus aisément aux effets de la crainte. Ils auroient même rougi d'insérer
de

³⁴ Ibid. Tom. 8. p. 246.

de pareils recits dans leurs Ouvrages, & auroient crainc qu'on ne leur eût reproché d'allier le langage des Halles avec les excellentes choses qu'ils disoient.

Il faut pourtant convenir que toutes les basses plaisanteries, qu'on est en droit de reprocher à Luther, ne sont pas si rampantes que celles que je viens de rapporter; mais il auroit beaucoup mieux fait de les supprimer toutes entierement. Je n'excepte pas même celles où il semble prendre le ton pitoyable & doucereux, au nombre desquelles on doit placer celle-ci: „Prenez garde à vous, mon „petit Pape, mon petit Ane: allez douce- „ment, il fait glacé, la glace est fort unie „cette année, parcequ'il n'a pas fait beau- „coup de vent: vous pourriez aisément tom- „ber & vous casser une jambe; & si en tom- „bant il vous échapoit quelque chose, on di- „roit, quel Diable est ceci? Voyez comme „le petit Papelin s'est gâté: & cette liberté „de parler seroit un crime, que tous les par- „dons de Rome ne pourroient pas effacer.“³⁵

Pensez-vous, *Monsieur*, que ces avis, qu'on donne au Pape, soient fort essentiels aux Questions agitées par les Théologiens Prote-
stans

³⁵ Ibid. Tom. 8. p. 238.

stans & Catholiques: on lui conseille de prendre garde de se casser la jambe, on l'appelle petit Papelin, à quoi tout cela about-il? C'est une allégorie, répondra un partisan outré de Luther; par cette plaisanterie on fait sentir, que la Cour de Rome est cause de tous les maux qui déchirent l'Eglise par la façon hautaine & décisive dont elle agit toujours. Eh! pourquoi Luther ne disoit-il pas cela tout simplement? Craignoit-il que les gens, qui n'avoient pas perdu le sens commun, ne fussent pas autant frappés par ces expressions naturelles, que par celles qu'il a employées pour exhorter le petit *Pape*, le petit *Ane*, le petit *Papelin*, à marcher doucement sur la glace?

Il faut convenir de bonne foi, *Monsieur*, que ces façons de parler sont basses, indécentes, & méprisables. Que les Luthériens vantent Luther, qu'ils louent son érudition, qu'ils exaltent les services qu'il a rendus aux Sciences, qu'ils le félicitent d'avoir délivré une grande partie de l'Allemagne de l'esclavage Monacal, qu'ils fassent cas de sa diction & de son stile, je souscris aveuglément à ces éloges, & je suis très persuadé que Luther les mérite; mais qu'ils veuillent approuver les invectives, ou plutôt les infamies, que la
viva-

vivacité de son tempérament, l'impétuosité de son esprit, & la fougue de ses passions lui ont fait quelquefois insérer dans ses Ouvrages, c'est déifier les choses les plus criminelles, c'est agir comme les Payens qui louoient dans leurs fausses Divinités les actions les plus infames. Je crois, *Monsieur*, qu'il n'est pas plus absurde de soutenir que Jupiter étoit fort sage, quand il débauchoit de tems en tems quelque Mortelle, ou quelque Nympe, que de prétendre qu'il convienne à un Théologien, qui ne doit chercher qu'à éclaircir la Vérité, de dire „que le Pape est le „Diable incarné, que comme Jesus - Christ „est Dieu & Homme, ainsi le Pape est Hom- „me & Diable“ ³⁶. Ce sont-là des expressions qui portent avec elles une image de la haine la plus implacable.

Je fais qu'on pourroit objecter pour la justification de Luther, que les Théologiens Catholiques avoient vomi contre lui des injures atroces & des calomnies infames; mais vous conviendrez, *Monsieur*, que les sottises d'autrui n'excusent que bien foiblement les nôtres, & qu'on ne doit jamais faire un crime, parcequ'on le voit commettre à un autre.

A

³⁶ Ubi sup. Tom. 7. p. 394.

A Dieu ne plaise, que je prétende diminuer l'horreur que tous les honnêtes gens, de quelque Secte qu'ils soient, doivent avoir des mensonges affreux qu'on a débités sur le compte de ce Théologien. Je soutiens seulement qu'il auroit dû les détruire sans avoir recours aux injures; quelle gloire n'eût il pas remportée, & de quelle confusion n'eût-il pas couvert ses Ennemis, s'il eût agi aussi prudemment? Sa moderation auroit paru d'autant plus rare, & la Posterité l'auroit d'autant plus admirée, qu'on voit aujourd'hui (& c'est un fait constant qu'on ne sauroit nier) qu'il peut passer pour un Ecrivain modéré dans ses expressions, si on le compare aux Théologiens Catholiques, qui vécurent de son tems, & à ceux qui vinrent quelques années après lui. De quelles injures ne l'ont-ils pas accablé, je n'excepte pas même ceux qui se sont acquis le plus de réputation. Le Cardinal du Perron l'a accusé d'avoir nié l'Immortalité de l'Âme: un Jésuite a prétendu qu'il étoit Athée; ces noires calomnies, dont tout honnête homme doit rougir d'être l'Auteur, ont excité dans ces derniers tems l'indignation d'un illustre Philosophe. „ Quelques-uns, *dit-il*,³⁷ en „ par-

³⁷ Bayle, *Diff. Hist. & Crit. Article Luther, Remarques X.*

„parlant de la mort de ce savant Théologien,
 „ont assuré qu'il mourut de mort subite:
 „d'autres qu'il se tua lui-même: d'autres que
 „le Diable l'étrangla; d'autres que son cada-
 „vre étoit si puant qu'on fut contraint de le
 „laisser en chemin. Ce ne sont pas des Gens
 „sans nom qui débitent ces calomnies, ce sont
 „des Ecrivains fort célèbres, & cela fait honte
 „à tout le Corps du Papisme. Car on ne
 „devroit point permettre que de telles Fables
 „fussent imprimées; les Censeurs des Livres de-
 „vroient les rayer, à moins qu'ils ne les vis-
 „sent prouvées juridiquement“.

J'entre avec plaisir, *Monsieur*, dans les
 sentimens de ce savant Critique: mais je ne
 suis point surpris que les différentes Commu-
 nions permettent à leurs Ecrivains de publier
 tout ce qu'ils inventent de plus ridicule con-
 tre leurs Adversaires: la passion aveugle tou-
 tes les Sectes, lorsqu'il s'agit de nuire à cel-
 les qui leur sont opposées. D'ailleurs de
 vouloir mettre un frein au zèle outré des
 Théologiens, c'est tenter l'impossible. N'a-
 t-on pas vu, que dans le tems même que les
 Protestans étoient au plus fort de leurs Dispu-
 tes avec les Catholiques, ils se faisoient en-
 tr'eux une guerre sanglante; & plusieurs
 Docteurs Luthériens n'ont-ils pas traité les
 Cal-

Calvinistes avec autant d'aigreur que les Catholiques? Westphale Ministre de Hambourg égala les plus outrés Théologiens Romains. Ces derniers avoient fait naître Luther du commerce impur d'une femme & d'un *Incube*: mais il encherit sur eux, il osa publier que ³⁸ Calvin étoit le fruit des amours d'un Prêtre & d'une Concubine.

J'admire la modération avec laquelle l'éloquent Beze, ³⁹ la terreur des Théologiens Catholiques, & l'objet de leur haine, repoussa l'injure qu'on faisoit au Chef des Réformés François. Le terme de Calomniateur n'en-
tra

³⁸ Calvin naquit à Noyon en 1509. Son pere, honnête homme & bon Bourgeois, s'appelloit Gerard Cauvin. Il a été sans contre dit l'homme le plus savant de son siècle. Ses moeurs furent toujours pures; mais il étoit vain, bilieux, vindicatif, cruel, quoiqu'il affectât d'avoir beaucoup de simplicité. L'action d'avoir fait bruler Servet, pour crime d'heresie, ternit à jamais sa memoire; & toutes les mauvaises Apologies qu'on a fait à Geneve de cette action de Calvin, ne valent pas mieux que plusieurs piéces pitôiables, que quelques petits Proposans ont mises dans les Mercurus contre les Lettres Juives.

³⁹ Theodore de Beze naquit à Veslay, ville du Duché de Bourgogne, l'an 1519. Il fit dans sa jeunesse des vers latins d'une grande beauté: nous les avons

tra pas même dans sa Réfutation de cette imposture; il se servit de celui de mauvais plaisant, & représenta à Westphale „qu'il „étoit honteux qu'il avançât un fait, que toute „la Ville de Noyon étoit prête à démentir; „qu'il auroit dû respecter la réputation d'une „très-honnête Femme morte depuis long-tems, & avoir égard aux travaux & aux „soins de son fils, qui avoient été si utiles à „l'Eglise Chrétienne. N'attendez point, „ajoute-t-il, que je viole les règles de la „bien-séance: si vous ne méritez pas qu'on „ait de la modération pour vous, je ne dois „pas pour cela manquer au respect que je „me

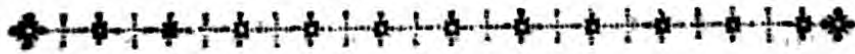
encore, ils sont un peu licentieux; cependant ils ont fait infiniment moins de mal à l'Europe que ses Ouvrages de Theologie. Lorsqu'il fut attaché à Calvin; il composa, pour lui plaire, un Traité du droit que les Magistrats ont de punir les heretiques. Ce fut pour excuser, & même pour justifier le supplice de l'infortuné Servet, crime affreux dans Calvin, foiblesse inexcusable dans Beze; assemblage odieux, dans ces deux Réformateurs du fanatisme, & de la servile complaisance. Les Catholiques ont accusé Theodore de Beze de libertinage. Il est vrai que sa jeunesse fut livrée aux passions, mais dès qu'il fut entré dans le ministère Evangelique, il se conduisit très bien. Il mourut âgé de quatre-vingt six ans. Tous les Ouvrages de Beze sont écrits élégamment, sur tout pour le tems où ils ont été composés.

„me dois à moi-même. 4^o“ Je sens, *Mon-*
sieur, qu'en traduisant les paroles de Beze je
 les énerve, lisez les, je vous prie, dans l'O-
 riginal; je ne doute pas que vous n'en foyez
 aussi charmé que moi. Je vous avoue, que
 je ne regretterois pas la peine de faire à pied
 un Pélerinage de cent lieues, pour voir un
 Savant qui pourroit conserver autant de sang
 froid & de prudence; je croirois mes pas
 très bien employés, & j'estimerois ce Voyage
 beaucoup plus utile que celui que font les
 Pélerins pour aller rendre visite à la Châsse de
 St. Jaques de Compostelle. Ce seroit ici le
 lieu de vous faire voir, que Calvin ne traita
 pas ce même Westphale avec tant de ménage-
 ment; mais ce sera pour la Lettre suivante,
 il est tems de finir celle-ci, & de vous assû-
 rer que je suis,

Monfieur,

Votre &c.

4^o *Quid amplius? Ingerit, inquis, Calvinus voces*
auribus & oculis, Meretricibus convenientes: quas for-
tasse didicit a Matre sua Pontificii Sacrificii concubina:
Itaque vero Nugator? honestissimam Matronam jam olim
defunctam, & ejus Viri matrem, cui quantum debeat
Christiana Ecclesia tot suscepti labores restantur, & gra-
tioribus futuris posteris (ut confido) restabuntur, tuis
verè meretriciis probris afficere maluisti, quam animo tuo



LETTRE TROISIEME.

MONSIEUR.

Puisque vous voulez qu'on soit exact à tenir sa parole, & que je n'aime pas moins à m'acquitter de celle que j'ai donnée, je commencerai ma Lettre par la fin de celle que j'eus l'honneur de vous écrire le Mois passé. Je me réservai de vous faire voir, que Calvin en répondant à Westphale sur des Matières de Controverse, s'étoit bien écarté de la modération & de la politesse qu'avoit eues Beze en réfutant l'imposture que ce même Ministre avoit publiée, il s'agit à présent de vous en fournir des preuves.

Ce Réformateur, à qui Dieu avoit conféré beaucoup d'esprit, un jugement exquis, une
plume

morem non gerere! Sed continebo ipse me, & quid nos potius quam quid te decent spectabo. Calvinum & honesto loco & integerrimæ famæ parentibus natum, & in nobilissima familia a pueritia educatum, si testibus probare oporteret, nos non unum aliquem testem, sed integram Civitatem Noviodunensem citare possemus. Beza de Coena Domini contra Westphal. Oper. Tom. I. p. 257.

plume folide , éloquente , infatigable , un grand zèle pour la Vérité , n'étoit pas exempt de paffions. Il traita fon Adverfaire *d'ignorant , d'yvrogne* , & crut fon aigreur fi légitime , qu'il la juffifia par l'exemple de Dieu , qui prononce ¹ qu'il fe montrera entier envers l'homme entier. „Que pouvois - je faire „autre chofe là - deffus , dit - il , ² fi non com- „me porte le proverbe : A rude Afne rude „Afnier , afin qu'il ne fe pleuft pas trop en „fa forcenerie ? *Il eft vrai qu'il ajoute* , „s'il y avoit efpérance que telles gens fe „peuffent adoucir , je ne refuserois point de „me démettre jufques à les fupplier hum- „blement , pour racheter paix en l'Eglife ; „mais chacun void bien où tend leur im- „pétuofité extravagante. Ainfi je fuis ri- „goureux en maniant des gens fi étranges „& fi obftinés. „

Je ne fais fi ces dernieres paroles , qui ne font guère moins outrageantes que les autres , aigriront encore plus Westphale ; mais je fais bien que l'offre de mettre bas les armes , pour faire cefler toutes ces crialleries , ne fit aucune impreflion fur fon efprit. Il fe

¹ Pfeaume XVIII, 26.

se plaignit vivement de l'injure que lui faisoit Calvin de l'appeller yvrogne , & pour s'en venger en le chargeant de quelque vice qui ne fût pas moins honteux que l'ivrognerie, il lui reprocha d'être un franc Goinfre, parce qu'il trouva qu'il n'étoit pas moins indigne d'un honnête homme de se gorger de manger, que de boire par excès; & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de lui rendre le reciproque.

Ce n'étoit pourtant pas un défaut auquel Calvin fût sujet: les plus grands Ennemis conviennent aujourd'hui qu'il a été exempt des vices du corps: ils se sont départis de toutes les impostures que ses Contemporains avoient forgées; & se sont retranchés à lui imputer des vices de l'esprit, comme sont l'orgueil, l'emportement, la médifance, &c. Mais Westphale n'y regarda pas de si près, il crut qu'il pouvoit donner le nom de Gourmand à un homme qui l'appelloit yvrogne. Beze entreprit, avec sa douceur ordinaire, de justifier Calvin de cette seconde calomnie du Ministre Luthérien; mais il paroît qu'il poussa les choses un peu trop loin; „On
„voit

² Opuscules de Calvin, pagr 1727. Edit. de Genève, 1611.

„voit bien, *dit-il*³, que vous ne connoissiez
 „pas Calvin. Il est si sobre & prend si peu
 „de nourriture, que ses amis lui reprochent
 „le peu de soin qu'il prend de sa personne &
 „qu'ils vont jusqu'à lui en faire un crime;
 „c'est là une vérité que tous les Habitans de
 „cette Ville pourroient attester.“

Si Beze s'étoit contenté de rapporter que
 Calvin mangeoit peu, on n'auroit rien à dire;
 mais

3 Calvinum bene nosti, ut video: quem tota hac Civitas testari potest tam parvam rationem habere sui in cibo & potu, ut in eo interdum amicis non leviter peccare videatur. Beza de Coena Domini contra Westphalum, Oper. Tom. I pag. 257.

4 Jean le Jeûneur, Patriarche de Constantinople, est honoré comme un Saint dans l'Eglise Grecque. On lui donna le surnom de Jeûneur, parce que c'étoit un homme d'une très grande abstinence & d'une très grande austerité de vie. Il fit tout ce qu'il put pour empêcher qu'on ne l'élevât au Patriarcat; mais lorsqu'il eut été assis quelque tems sur ce beau Trône, il ne fut plus le maître de son orgueil. Peut-être son élévation ne fit-elle que manifester cette mauvaise qualité dont il étoit atteint auparavant; peut-être aussi que l'éminente dignité de Patriarche, par je ne sais quelle fatalité contagieuse, lui inspira les sentimens de l'ambition: quoi qu'il en soit, Jean le Jeûneur parut imiter en cette occasion ces austères Dévots, qui savent tenir leurs défauts à la chaî-

mais il semble qu'il en ait voulu faire un second Jean le Jeûneur⁴.

Je ne crois pourtant pas que jamais personne s'avise de ranger Calvin parmi les protecteurs du Carême ; il vaudroit autant faire figurer Jansénius avec les Saints Molinistes.

Après vous avoir suffisamment prouvé, *Monsieur*, qu'il est bien difficile aux Ecrivains de ne pas outrer un peu les faits, ou du moins de

se, tant qu'ils se voyent hors d'état d'alléguer les intérêts de l'Eglise, ceux de la gloire de Dieu, la charité du Prochain, &c. ; mais qui ne manquent pas de mettre en liberté leurs passions & de les faire voguer à pleines voiles, dès qu'ils peuvent se couvrir du beau prétexte des obligations du poste éminent qu'ils occupent. Il prit le Titre de Patriarche Oecuménique, ce qui fâcha si fort le Pape St. Grégoire, qu'il lui défendit sur peine d'excommunication de ne plus prendre cette qualité, déclarant que celui qui s'appelle Evêque Universel est le Précurseur de l'Antechrist ; mais Jean le Jeûneur s'étonna si peu de ces menaces, qu'il retint toujours son Titre d'Oecuménique, & même avec tant de hauteur, ou plutôt avec tant d'affectation, que dans les Actes d'un Synode qu'il envoya à Rome, il se nomme presque à chaque ligne Patriarche Oecuménique. Ce fut la source d'une grosse querelle entre St. Grégoire & lui. Le Patriarche mourut l'an 569. & le Pape l'an 604. *Maimbourg, Hist. du Pontif. de St. Grégoire, p. 103, & suiv.*

de ne pas les embellir, sur tout lorsqu'il s'agit des intérêts de leur Parti & d'un homme dont la réputation y est attachée, il me reste à vous faire voir, en suivant le plan que je me suis prescrit au commencement de ma dernière Lettre, 1. qu'il n'est jamais permis à un Théologien d'avoir recours aux injures; 2. qu'il ne doit point se livrer à ses préjugés ni écouter sa passion; 3. qu'il ne doit point fonder ses opinions sur des Faits miraculeux qui puissent être contestés légitimement; 4. qu'il doit abandonner toutes les Sociétés dans lesquelles on pourroit l'engager à soutenir des sentimens pernicieux au Bien public, & contraires à l'Equité & au Droit des Gens.

En traitant ces quatre points j'espère que j'acheverai de vous donner une juste idée des fautes qu'ont faites les Docteurs anciens, & de celles qu'on reproché aux modernes. Je ne parlerai cependant, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, que des défauts qui sont également condamnés par toutes les Communions, & je ne jugerai des Théologiens que dans les choses où l'on peut les regarder comme Citoyens de la République des Lettres.

§. I.

Que plusieurs illustres Théologiens ont dit des injures atroces à leurs Adversaires, & ont blessé les Règles de la Bienfiance.

A juger de la Sainteté de St. Jérôme par la modestie de son stile, on pourroit supposer, sans avancer un sentiment bien extraordinaire, qu'il est condamné à rester en Purgatoire jusqu'à la fin du Monde; & que si ce savant Ecrivain n'eût pas réparé, par mille vertus éminentes, les excès où l'avoit porté un zèle inconsidéré, la Cour de Rome qui ne place guère dans le Ciel que ceux qu'elle fait y être véritablement, auroit regardé sa canonisation comme une chose impossible. En effet, comment auroit elle pu ordonner l'Invocation d'un bilieux Théologien, qui, n'écoutant que son zèle outré, en parlant d'un Prêtre, dont le seul crime étoit peut-être de n'avoir pas été de son sentiment sur l'explication d'une des Visions du Prophète Daniel, sur les Vœux de Virginité, l'usage des Cierges aux Sépulcres des Martyrs, les honneurs qu'on rendoit aux Saints, les Prières que l'on faisoit pour les morts, &c. enseignoit aux Ministres de la Parole de Dieu à prodiguer les injures les plus atroces? Ce qu'il y a de certain, c'est

que les opinions de Vigilance, contre lesquelles St. Jérôme s'éleva avec tant d'aigreur, étoient approuvées par un Evêque, dont il reconnoissoit lui-même la sainteté, & auquel il ne trouvoit d'autre défaut que celui d'être trop doux; il vouloit qu'au lieu d'employer les conseils & les instructions Chrétiennes, qui conviennent à un bon Pasteur, *il brisât avec une verge de fer un vaisseau de terre & inutile* ⁵. Il faut avouer que voilà des expressions & une façon de penser bien extraordinaires. Je ne fais s'il y aura jamais aucune Religion dans le Monde capable de les adopter; mais je suis bien assuré quelles seront toujours en horreur non-seulement aux Chrétiens, mais même à tous les hommes qui auront quelques sentimens d'humanité, & qui ne voudront point s'écarter des principes de la Loi Natu-

⁵ *Miror sanctum Episcopum, in cujus Parochia esse Presbyter dicitur, acquiescere furori ejus, & non virga Apostolica, virgaque ferrea confringere Vas inutile, & tradere in interitum carnis, ut spiritus saluus fiat. Hieronym. ad Riparium, p. 545.*

⁶ *Spiritus est immundus, qui hæc te cogit scribere, sæpe hoc vilissimo tortus est pulvere, immo hodieque torquetur: & qui in te plagas dissimulat in cæteris confitetur. Idem, Epist. advers. Vigilantium, p. 558.*

⁷ *Dicis in Libello tuo quod dum vivimus, mortuos pro nobis orare non possumus: postquam autem mortui fuerit*

Naturelle. Saint Jérôme ayant témoigné tant de fiel & de ressentiment contre Vigilance, il ne faut pas s'étonner s'il le traite de Samaritain, de Juif, de fou, d'insensé & de possédé du Diable; car c'est l'Apollon qu'il lui donne pour l'inspirer dans ses Ecrits⁶. Après cela pour avoir occasion de l'injurier de plus belle, & de l'appeller Chien, il le compare à St. Paul. „Les prieres des Apôtres, dit-il⁷, „auront été exaucées pendant qu'ils auront été „en ce Monde, & lorsqu'ils seront auprès de „Jesus - Christ dans le Ciel, ils ne pourront plus rien. C'est alors que le proverbe „se trouvera accompli, & que Vigilance, qui „n'est qu'un Chien vivant, aura plus de crédit „qu'un Lion mort.“

Avouez, *Monsieur*, que voilà des expressions bien inciviles, & qui ne conviennent guère

mus, nullius sit pro alio exaudienda oratio. . . . Si Apostoli & Martyres adhuc in corpora constituti possunt orare pro cæteris, quando pro se debent adhuc esse solliciti, quanto magis post coronas, victorias & triumphos. . . Paulus Apostolus dicit quod animæ in Navi sibi condonatæ sunt: & postquam resolutus cæperit esse cum Christo, tum ora clausurus est; pro his qui in toto Orbe ad suum Evangelium crediderunt, mutire non poterit, meliorque erit Vigilantius Canis vivens, quam ille Leo mortuus. Idem, Tom. 4. Part. II. p. 283.

guère à un homme qui ne doit chercher qu'à instruire, qui n'écrit que pour faire connoître la Vérité, & qui n'a en vûe que la gloire de Dieu. C'est en vain que pour excuser les excès, où la vivacité & la passion ont poussé St. Jérôme, on prétendroit qu'il est permis de s'emporter contre les Hérétiques & leur dire les injures les plus grossières, afin d'inspirer de l'horreur pour leurs Dogmes. Cette objection est ridicule; la Vérité & la Religion doivent être défendues d'une manière qui ne les fassent point rougir des armes qu'on leur prête. Quoique les plus grands Théologiens contreviennent souvent à cette maxime, il faut qu'elle soit bien juste & bien incontestable, puisqu'un habile Jésuite⁸ avoue que les Défenseurs de la bonne cause ne doivent parler que politesse & raison. Pour moi, je ne pense pas que les termes de Samaritain, de Juif, de Chien, de possédé du Diable, &c. offrent dans la Langue Latine une idée beaucoup

⁸ Le Pere Scheffmacher. Voyez la seconde Lettre de ces Mém. p. 246.

⁹ Grégoire de Naziance, qui a écrit un Discours contre l'Empereur Julien mort l'an 363., fut fait Evêque de Constantinople par Théodose le Grand, & confirmé tel l'an 381. par le Concile; mais voyant qu'il s'étoit élevé des contestations à son sujet, il renonça à son Epi-

coup plus polie que dans la Françoise : je suis même persuadé qu'il seroit aussi impossible de justifier St. Jérôme sur l'indécence qui régné dans tout les Ecrits, qu'il a faits contre les Adversaires, que de blanchir un Ethiopien ; & qu'on pourroit dire avec justice aux Partisans outrés de ce Pere, qui voudroient entreprendre de le disculper, croyez-moi, ne vous mettez point en fraix, *Oleum potius ex lapide traheretis*, vous tireriez plutôt de l'huile d'un mur.

Presque tous les anciens Docteurs n'ont été guère plus retenus que St. Jérôme, lorsqu'ils ont agité des Matières de Controverse, ou qu'ils ont écrit contre quelqu'un qu'ils n'aimoient pas. On ne peut rien voir de plus fort, de plus violent, ni de plus blâmable, que les invectives que St. Grégoire de Naziance & St. Cyrille ont écrites contre l'Empereur Julien. Car quoique l'Ouvrage du premier n'ait paru qu'après la mort de ce Prince, & que celui de l'autre ait été fait près de soixante ans après, on

scopat, se retira chez lui, & vécut dans son particulier jusqu'à l'an 388.

Il y a eu deux Cyrilles, l'un Evêque de Jerusalem, mort l'an 381. & l'autre Evêque d'Alexandrie, mort l'an 444. Ce dernier est celui qui a composé dix Livres contre Julien.

on ne sauroit excuser ces Ecrivains d'avoir attaqué d'une manière aussi outrageante la mémoire d'un Souverain, qui (le crime de son Apostasie mis à part) fut doué de toutes les vertus. Car il n'y a point de défaut dont ils n'ayent tâché de le charger, & si l'on ne l'a pas regardé dans tous les Siècles comme le plus grand scélérat de l'Univers, ce n'a pas été leur faute. Mais la vérité s'est fait jour à travers les pieuses calomnies de ces Docteurs : tous les véritables Savans rendent aujourd'hui justice aux bonnes qualités de cet Empereur ; c'est ce qu'on peut voir dans l'Histoire de sa Vie qu'on a publiée depuis peu. Les faits qu'on y rapporte sont si conformes à la plus exacte vérité, qu'ils ont forcé les Auteurs d'un Journal¹⁰ demi-Jésuitique de convenir, que les Peres n'avoient pas rendu justice à ce Prince. „Les Savans, disent ces Journalistes, étoient déjà revenus, de l'idée affreuse „que la plupart des Auteurs Ecclésiastiques „avoient donnée de l'Empereur Julien, sur- „nomme l'Apostat. Sa Vie fera revenir aussi „ceux qui la liront. Ils seront étonnés d'y „voir un Prince chaste, sobre, savant, du moins „aussi occupé à composer des Livres qu'à „gou-

¹⁰ Journal Littéraire Tom. XXIII. Prem. Part. p. 220.

„gouverner ses vastes Etats : en un mot pres-
 „que sans autre vice que son Apostasie de la
 „Réligion Chrétienne pour retourner au Pa-
 „ganisme.“ St. Grégoire de Naziance &
 St. Cyrille auroient du , s'ils avoient suivi les
 règles de l'équité, se contenter de blâmer
 l'erreur de Julien, de plaindre son aveugle-
 ment, de condamner ses Ecrits, & d'en mon-
 trer le faux, sans s'emporter à des excès qu'on
 ne pardonneroit pas à des Déclamateurs de
 profession. C'est envain que St. Grégoire
 tâche d'employer les plus noires couleurs pour
 peindre l'Apostasie de ce Prince : Il a beau
 s'écrier, que Julien parvenu à „l'Empire ef-
 „faça par des Sacrifices profanes, & souilla
 „par des Mystères abominables l'eau de son
 „Batême, & l'initiation qu'il avoit reçue à nos
 „Saints Mystères.“ Il commit un grand
 crime, lui répondra-t-on, vous avez bien
 fait de le condamner ; mais vous ne deviez
 pas lui en imputer dont il ne fut jamais cou-
 pable, à moins que vous n'admettiez la
 maxime, qu'il est permis de noircir un hom-
 me, lorsque les calomnies qu'on invente peu-
 vent être utiles à la bonne Cause.

Je ne fais si St. Grégoire auroit voulu se
 servir d'une aussi mauvaise raison pour s'ex-
 cuser ; mais s'il l'avoit fait, il auroit fourni
 une

une autorité aux Jésuites qui ont soutenu qu'il étoit permis à un Religieux de tuer un homme, lorsqu'il publioit quelques Ecrits ou quelques faits qui déshonorent son Ordre. Je ne saurois croire que ce Saint eût voulu avoir recours à un pareil subterfuge pour pallier l'emportement de son zèle, convenons donc que s'il vivoit aujourd'hui, & qu'on lui fît connoître le défaut dans lequel il est tombé, il avoueroit de bonne foi sa faute.

Je ne doute pas que St. Cyrille n'en fût autant, quoiqu'il fût d'un tempérament beaucoup plus emporté que St. Grégoire, & que son zèle allât jusqu'à la violence. On lui en a fait des reproches bien vifs dans ces derniers tems. „St. Cyrille, dit le savant Traducteur „de Puffendorf ^{II}, étoit, selon le jugement „de Mr. l'Abbé du Pin, un homme ambi- „tieux, violent, qui ne cherchant qu'à aug- „menter son autorité ne se vit pas plutôt sur „le Siège Episcopal, qu'il chassa les Nova- „tiens & dépouilla leur Evêque des biens dont „il jouissoit. Il attaque les Juifs dans leurs „Synagogues, les leur enleve à la tête de son „Peuple, les chassa d'Alexandrie, & permit „que

“ Mr. Barbeyrac, Préf. du Droit de la Nature & de Gens.

„que les Chrétiens pillassent leurs biens. . .
 „Il se brouilla encore avec Oreste, Gouverneur
 „d'Alexandrie, sur l'autorité duquel il ne fai-
 „soit qu'empiéter. Cinq cens Moines soute-
 „nant leur Evêque entourèrent un jour leur
 „Gouverneur, le blessèrent d'un coup de pier-
 „re & l'eussent tué, si les Gardes & le Peu-
 „ple n'eussent arrêté leur fureur. Il en coûta
 „la vie à un de ces séditionnaires Moines, qui fut
 „pris & mourut à la question; St. Cyrille le
 „fit passer pour un Saint. Une Philosophe
 „Payenne, nommée Hypalque, fut la Victime
 „que les Partisans de l'Evêque immolèrent
 „aux Manes de leurs Martyrs: elle fut déchirée
 „cruellement parcequ'on l'accusa d'avoir ir-
 „rité le Gouverneur contre le Prélat,“

Comme l'Auteur, qui vient de vous faire
 ce recit des actions guerrières de St. Cyrille,
 pourroit vous être suspect, à cause qu'il est
 de la Religion Protestante, je crois que vous
 ne serez pas fâché de voir le portrait de ce
 Pere de l'Eglise, fait par l'Illustre Mr. du Pin,
 que l'Ecrivain Calviniste a cité ci - dessus.
 „Gennade, dit ce savant Abbé¹², Evêque de
 „Constantinople compare la conduite de St.
 „Cyrille

¹² Du Pin Biblioth. des Aut. Eccles. Tom. III. Part. II.
 p. 320. 321.

„Cyrille, qui présida au Concile assemblé contre
„Nestorius, à celle de Théophile, & dit qu'il
„est le second fleau d'Alexandrie. La maniere,
„dont la chose s'est jugée, semble encore prou-
„ver clairement que c'étoit la passion qui fai-
„soit agir St. Cyrille, & les Evêques de son
„parti; qu'ils vouloient, à quelque prix que
„ce fût, condamner Nestorius, & qu'ils ne
„craignoient rien tant que la venue des Evê-
„ques d'Orient, de peur de n'être pas les maî-
„tres de faire ce qu'il leur plairoit. Car dès la
„premiere séance, ils citèrent par deux fois
„Nestorius, lurent les témoignages des Peres,
„les Lettres de St. Cyrille avec ses douze Cha-
„pitres, & les Ecrits de Nestorius, & dirent
„tous leur avis. Jamais affaire n'a été conclue
„avec tant de précipitation: la moindre de ces
„choses méritoit une séance entiere. Com-
„ment a-t-on pu examiner en si peu de tems
„les douze Propositions de St. Cyrille, qui
„ont eu besoin de tant d'éclaircissemens, &
„qui ont tant causé de disputes? Com-
„ment conférer tant de passages des Ser-
„mons de Nestorius avec ce qui les précédoit
„& les suivoit, pour en trouver le vrai sens?
„Comment pouvoit-on être assuré en si peu
„de tems des sentimens des anciens Peres?
„Toutes ces choses demandoient un long &
„serieux

„sérieux examen de plusieurs jours ; mais les
 „Evêques du Concile avoient si peur de ne pas
 „achever dans cette seule séance, qu'ils demeu-
 „rèrent enfermés depuis le matin jusqu'au
 „soir, pour juger seuls cette affaire, de peur
 „que les choses ne tournassent autrement s'ils
 „attendoient au lendemain. La Sentence
 „qu'ils font signifier à Nestorius est conçue en
 „des termes qui marquent la passion qui les
 „animoit ; *A Nestorius nouveau Judas*. N'e-
 „toit-ce pas assez de le condamner & de le
 „déposer, sans l'insulter encore par des pa-
 „roles injurieuses ?“ Je n'ajouterai rien,
Monsieur, à cette sage réflexion de Mr. l'Ab-
 bé du Pin : je me contenterai de remarquer,
 que si les termes injurieux ne manquoient
 point à St. Cyrille, lors même qu'il étoit à la
 tête d'un Concile, on ne doit pas s'étonner de
 ceux qu'il a répandus dans ses Ouvrages.

Vous direz peut-être que dans le passage
 que je viens de vous rapporter de Mr. du Pin,
 vous y trouvez bien plusieurs faits, qui mar-
 quent que St. Cyrille fut le prévaloir adroite-
 ment de ses avantages : qu'il agit avec passion
 & même avec mauvaise foi contre Nestorius ;
 mais que vous n'y découvrez aucunes traces
 de ces actions guerrières dont le Traducteur
 de Puffendorf fait mention. Il faut, *Mon-*
sieur.

sieur, satisfaire votre curiosité & fixer tous vos doutes. Je vous prie d'écouter encore Mr. du Pin. „Ils (les Evêques d'Orient) se „plaignirent de ce qu'on leur avoit fermé la „porte de l'Eglise de St. Jean; de sorte qu'ils „avoient été obligés de faire leurs prieres de- „hors, & qu'en revenant ils avoient été mal- „traités. ¹³ Ils conjurèrent l'Empereur de faire „chasser d'Ephèse Cyrille & Memnon Chefs „de cette persécution. Peu de tems après ils „firent partir le Comte Irenée, à qui ils don- „nèrent contre St. Cyrille une autre Relation „sur une violence qu'ils prétendoient qu'on „leur avoit faite, en les empêchant à coups „de pierre d'entrer dans l'Eglise de St. Paul.“ Je crois, *Monsieur*, que ceci vaut bien la dé- faite des Juifs d'Alexandrie; des Evêques poursuivis à coups de pierre, obligés d'abandonner le Temple dans lequel ils vouloient s'assembler, me paroissent des faits aussi éclatans pour le moins que la prise & la destruction de quatre ou cinq Synagogues.

Vous serez sans doute surpris, que Mr. du Pin ait ôsé s'expliquer aussi librement sur le compte de St. Cyrille; la force de la Vérité l'a emporté malgré lui. Cela est si vrai qu'il a tâché de détruire ce qu'il avoit établi d'une manière si précise

¹³ Idem, ibid. p. 297.

précise & si convaincante ; mais on voit bien à la façon dont il s'y prend, pour réfuter les reproches qu'il avoit d'abord faits à St. Cyrille, que le cœur parloit lorsqu'il condamnoit ce Pere, & que l'esprit seul a travaillé à sa justification. Car malgré les efforts qu'il a faits pour l'excuser, & les précautions qu'il a prises pour ne rien dire que le caractère d'Historien impartial ne dût justifier, les Partisans outrés des anciens Docteurs se sont soulevés contre lui, & il a été obligé de se retracter des vérités qu'il avoit eu assez de force pour produire au grand jour. St. Cyrille & ses Adhérens ont trouvé des Protecteurs non-seulement parmi les Docteurs & les Jésuites ; mais encore chez les principaux Magistrats du Royaume. Mr. l'Advocat Général de Lamoignon demanda la suppression du Livre de Mr. du Pin : la Cour rendit un Arrêt conforme à sa Requisition ; de sorte qu'il a été décidé, près de douze cens ans après St. Cyrille, par le Parlement de Paris, que ce Saint avoit parfaitement bien fait de faire chasser à coups de pierre les Evêques d'Orient, & qu'il n'avoit dérogé, ni à la douceur, ni à la décence de son Caractère, en faisant mettre à la tête de la Sentence qui fut signifiée à son Antagoniste : *A Nestorius nouveau Judas.*

Heureusement cet Arrêt n'a point été enregistré au Greffe du Parnasse, & les Gens de Lettres ont la liberté de ne pas regarder comme un compliment fort poli l'Apostrophe de *nouveau Judas*, ni comme une conduite fort pieuse de faire lapider les personnes qu'on n'aime pas.

Je passerois aux admirateurs de St. Cyrille, d'avoir approuvé les injures qu'il a dites à ses Adversaires; mais je ne conviendrai jamais qu'il fût en droit de les faire maltraiter. Ce qui fait que je suis si docile, sur le chapitre des injures, c'est que St. Augustin m'apprend que les reproches les plus outrageans sont quelque fois nécessaires, & qu'on en doit savoir gré à ceux qui les font., „Ceux „qui nous haïssent, *dit-il*, nous redressent „quelquefois par les injures mêmes que la „colere fait sortir de leur bouche; mais on ne „fait attention qu'à leur haine, & l'on ne „songe point au profit que l'on en retire¹⁴. „ Selon ce principe de St. Augustin les Jésuites ont très-grand tort de savoir mauvais gré aux Jansénistes des injures qu'ils leur disent; ils devroient bien plutôt les en remercier & je m'éton-

¹⁴ *Sicut amici aduantes, pervertunt, sic inimici litigantes plerumque corrigent. Nec tu quod per eos agis, sed quod*

m'étonne de ce qu'ils ne l'ont pas encore fait, vû les protestations d'amitié & de tendresse que Mr. Arnauld leur à données, dans la Préface de la Morale Pratique des ces R R. P P, la plus sanglante de toutes les Satires qu'on ait écrites contre la Société., On desire de tout son cœur, dit ce fameux Docteur, que ce travail puisse être utile aux Jésuites; car, quoi qu'ils en puissent dire, on les aime & l'on a pour eux toute la charité que l'on doit¹⁵. Vous ne vous seriez pas douté, Monsieur, que Mr. Arnauld eût eu une amitié aussi tendre pour les Jésuites; cependant il nous l'assûre lui-même, & selon toutes les apparences il ne seroit pas fâché qu'on crût, qu'il ne les a si fort injuriés que pour leur rendre utile la maxime de Saint Augustin. Mais ces Révérends Peres ont eu moins de docilité, ou plutôt moins de honte, que Ste. Monique; car c'est à-propos d'une mortification qui lui arriva, que son fils Augustin établit que les injures sont quelquefois utiles & nécessaires.

Par l'Histoire qu'il nous raconte on voit que sans le reproche outrageant d'une Servante, sa Mére auroit couru risque de s'enyvrer plus d'une

ipsi voluerunt retribuere eis. St. August. Conf. Lib. IX, Cap. 8.

¹⁵ Morale Pratique des Jésuites Préf. p. 11.

d'une fois. Si vous êtes curieux d'apprendre comment se fit cette espèce de Miracle, écoutez St. Augstin, il va vous l'apprendre lui-même. " Ma Mere, *dit-il*, s'étoit peu à peu „accoutumée à aimer le vin. On l'envoyoit „à la Cave comme la plus sobre de toutes : „elle puisoit d'abord dans la Cuve, puis portoit le vaisseau à sa bouche avant que de remplir la bouteille, & en avaloit seulement quelques gouttes; car elle avoit une aversion pour le vin qui ne lui permettoit pas d'en prendre davantage. . . . Cependant elle s'y accoutuma si bien peu à peu, qu'au lieu qu'elle n'en avaloit que quelques gouttes au commencement, elle trouvoit de jour en jour cette liqueur plus à son goût; & comme ceux qui ne prennent pas garde aux petites fautes, tombent insensiblement dans de plus grandes, elle parvint à la fin à aimer le vin & à le boire à pleines tasses ¹⁶ „

Mais,

¹⁶ *Et surrepserat tamen, sicut mihi filio famula tua narrabat, surrepserat ei vinolentia. Nam cum de more, tanquam puella sobria juberetur a parentibus de Cupa vinum deprimere, priusquam in lagunculam funderet merum, primoribus labris sorbebat exiguum, quia non poterat amplius, seculu recusante. . . . Itaque ad illud modicum, quotidiana modica addendo (quoniam qui modica spernit paulatim desiderat) in eam consuetudinem lapsa erat, ut prope jam plenas*

Mais, direz-vous, *Monsieur*, je ne vois rien dans tout cela de fort miraculeux: il est très-naturel qu'une femme qui boit du vin tous les jours se familiarise avec cette agréable liqueur; attendez, s'il vous plaît, & suspendez votre jugement pour un instant; voici le miracle & l'efficacité des injures. „Un jour, „continue *St. Augustin*, qu'elle se trouva seule „avec une Servante qui l'accompagnoit ordinairement à la Cave, il s'éleva quelque „dispute entr'elles, comme il arrive assez souvent dans les maisons entre les Enfans & les „Domestiques; & cette Servante lui reprocha „son défaut d'une manière fort aigre en l'appellant *Yvrognesse*. Ce seul mot qui la piqua „jusqu'au vif, lui fit ouvrir les yeux; & considérant toute la laideur du vice qu'on lui „reprochoit, elle s'en défit pour jamais ¹⁷. „ Vous voyés, *Monsieur*, qu'il est assez probable que les savans Ecrivains Jansénistes, à qui les

Ouvra-

mero caliculos inhianter hauriret. St. August. Confes. Lib. IX. Cap. 8.

¹⁷ *Ancilla enim, cum qua solebat accedere ad Cupam, litigans cum Domina minore, ut fit, sola cum sola; objecit hoc crimen amarissima insultatione; vocans Meribibulam. Quo illa stimulo percussa, respexit scditatem suam, confestimque damnavit, atque exiit. S. August. Confes. ubi supra.*

Ouvrages de St. Augustin font si familiers, avoient fait plus d'une fois réflexion sur cette Histoire, & qu'ils s'étoient flattés que les termes d'*Imposteurs*, de *Fourbes*, de *Scélérats*, feroient autant d'impression sur les Jésuites, que celui d'*Yvrogneffe* en avoit fait sur Ste. Monique: ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour les faire rentrer en eux-mêmes par cette voye, & que s'ils n'ont pas réussi ce n'a pas été leur faute; à moins qu'on ne dise, qu'ils ont affecté de ne pas se souvenir que les Disciples de Loyola n'ont que le secours de la Grace suffisante, & que c'est par un effet de la Grace efficace, qu'ils combattent avec tant d'opiniâtreté, que Ste. Monique se corrigea si subitement du défaut de boire, St. Augustin s'en expliquant fort clairement.

Vous n'auriez pas cru, *Monsieur* que la Grace se fût intéressé dans la querelle que Sainte Monique eut avec la Servante; vous allez pourtant voir qu'elle y opéra de toute son efficacité. "O mon Dieu, s'écrie *St. Augustin*, comme
me

¹⁸ *Absente patre, & matre, & nutritoribus, tu præsens, qui creasti. qui vocas, qui etiam per præposteros homines boni aliquid agis ad animarum salutem, quid tunc egisti, Deus meus? unde curasti? unde sanasti? Nonne protulisti*

„me c'est vous qui nous donnez l'être, & qui
 „nous appelez à la participation de votre Grace,
 „c'est vous seul aussi qui nous guerissez de
 „tous nos maux; & vous le fîtes bien voir
 „dans la guérison de cette Ame malade. Car
 „bien loin que ni son pere, ni sa mere, ni
 „ceux qui avoient soin de son éducation, y
 „pussent avoir aucune part, ils n'étoient pas
 „même présens quand elle arriva. Mais Sei-
 „gneur, qui êtes toujours présent à tout, &
 „qui faites contribuer au salut des ames le
 „mal même que font les Méchans, qu'em-
 „ployâtes - vous pour rendre la santé à celle-
 „ci? Une injure vive & piquante: qui fut
 „comme un instrument tranchant que vous
 „tirâtes de vos Magasins; & par lequel vous
 „arrêtâtes tout d'un coup le cours de cette
 „gangrène.“ ¹⁸

Si St. Augustin eût voulu décrire le Miracle
 de la conversion de l'Apôtre des Gentils, eût-
 il pu se servir, en parlant du coup de ton-
 nerre qui le renversa, de termes plus pom-
 peux que ceux qu'il employe, en faisant men-
 tion

*durum & acutum ex altera anima convitium, tanquam me-
 dicinale ferrum, ex occultis provisionibus tuis, & uno ictu
 putretudinem illam pracidisti? S. August. Confes. Lib. IX.
 Cap. 8.*

tion du terme d'*Yvrogneffe*? Il faut bien aimer à parler de la Grace efficace, & de l'utilité des injures. pour comparer l'impertinence d'une Servante à un Instrument tranchant que Dieu tire de ses Magasins, afin d'arrêter la gangrène, c'est à dire, la passion que Ste. Monique avoit pour le vin! L'Histoire que je viens de rapporter est un de ces endroits que je souhaiterois que St. Augustin eût retranché de ses Oeuvres. Ce Grand Homme n'a pas fait attention qu'il ne convenoit pas, qu'en parlant d'une Sainte aussi respectable que sa Mere, il entrât dans un détail circonstancié de certaines foiblesses qu'elle avoit eues pendant sa jeunesse. Il est des choses qu'un habile Ecrivain doit supprimer tout-à-fait, ou du moins en partie; autrement il avilit les matieres qu'il traite, & s'expose à essuyer les reproches que le célèbre. Du Moulin a fait aux auteurs des anciennes légendes. Ce Savant disoit, qu'il sembloit que les Papes avoient pris plaisir à rendre ridicules les légendes par les impertinences & les puérités dont ils les avoient remplies. St. Augustin eût

19 Legite si placet Librum quem dicit Theologiæ, legite & alium quem dicunt Sententiarium ejus, necnon & illum qui inscribitur Scito te ipsum, & animadvertite quanta ibi

eût pu dire que les injures étoient souvent utiles, sans aller rappeler l'inclination que sa Mere avoit pour le vin, sans faire mention des différens Vaisseaux où elle le puisoit, sans rapporter de quelle maniere elle s'accoutuma à le boire à rasades; ce détail est fade, puéril & indigne d'un aussi grand Génie. Je l'aurois plutôt pardonné à St. Bernard; ce bon Saint aimoit à dire des bagatelles & de vieux Contes presque autant qu'à faire de mauvaises Prophéties. Il eût trouvé dans cette Histoire un beau prétexte pour autoriser les injures dont il a accablé de fort honnêtes gens.

Des Ecrivains très-bons Catholiques ne dissimulent pas ses emportemens. François d'Amboise ne fait pas difficulté de dire, que plusieurs Livres (qu'il cite) de cet auteur sont remplis des invectives les plus grossières ¹⁹. Ce Saint avoit un talent tout particulier pour donner de la force & de l'énergie à ses injures; il les accompagnoit d'épithètes, dont il semble que lui seul ait bien connu l'usage. Il est vrai que ce n'étoit pas dans les seules choses, où ses Ennemis se trouvoient intéressés, qu'il emplo-

filvescant segetes sacrilegiorum & errorum. . . Leonem evasimus, sed incidimus in Draconem. Ambæsius, in Præfatione Apolog. ad Opera Abcælardi.

employoit les expressions les plus outrées, & qui sentoient beaucoup le stile d'un homme à visions; il ne tenoit pas à lui dans plusieurs autres occasions, qu'il ne présentat à ses Lecteurs les images les plus frappantes & les plus sublimes. Dans la Lettre, qu'il écrivit aux Allemands pour les porter à se croiser, il les assure que „la vaste Machine de l'Univers „s'est troublée, & a frémi d'horreur au moment que Dieu a commencé de perdre sa „Terre“²⁰. Pouvoit-on rien dire de plus fort pour persuader aux Allemands de s'aller égorger dans la Palestine? & ne devoit-on pas compter sur la réalité des Prophéties d'un homme, qui annonçoit les plus secrettes afflictions de l'ame de ce vaste corps? Il est vrai qu'il convenoit de se défier d'un Bêat qui parloit un langage, qui approche beaucoup de celui de plusieurs Rabins, qui assurent que Dieu rugit trois fois par jour, comme un Lion, de la douleur qu'il a d'avoir laissé détruire son Temple; mais apparemment qu'il avoit fasciné tous les esprits de ce tems-là, puisqu'il ne se trouva personne d'assez sensé pour lui représenter, que si la Terre étoit capable

²⁰ *Commota est & tremuit Terra, quia cepit Deus perdere Terram suam. D. Bernard Epist. 322.*

Pable de quelque connoissance, elle n'avoit pu s'affliger de la perte que les Chrétiens avoient faite de la Judée, parcequ'elle avoit du savoir que telle avoit été la volonté de Dieu qui gouverne toutes choses.

Quelque bilieux que fût St. Bernard, je doute qu'il eût trouvé mauvais qu'on; eût condamné ses expressions si gigantesques & si déplacées; peut être même eût-il passé sous silence la comparaison que j'en ai faite avec celles des Rabins. Car il paroît par ce qu'il écrivoit à Pierre, Abbé de Clun, qu'il n'étoit pas ennemi des plaisanteries.

„J'ai lu avec empressement, *lui dit-il*, les „Lettres que vous avez bien voulu m'écrire. „Je les relis encore volontiers: & plus je les „lis plus elles me paroissent belles. Vos rail- „leries, je l'avoue, me font plaisir. Elles „sont agréables & spirituelles, & en mê- „me tems sages & judicieuses. Vous savez si „bien allier le plaisant & le sérieux, que vos „railleries n'ont rien qui resente la légèreté, „& que la gravité que vous gardez ne leur „fait rien perdre de leur agrément ²¹.

Quel

²¹ *Legi avide quod placuit scribere, libenter relego, & placet sapienter repetitum. Placet, fateor, jocus. Est enim &*

Quel dommage que St. Bernard n'ait pas pu écrire d'une manière aussi modeste & aussi sage que celle de l'Abbé de Cluni, qu'il loue avec raison ! Puisqu'il aimoit si fort les railleries fines & spirituelles, comment ne s'est il point apperçu que les termes de Lion & de Dragon, qu'on lui a justement reprochés dans la suite, étoient bien éloignés du stile d'un Ecrivain poli, qui ne cherche qu'à combattre les erreurs, & non pas à déchirer & à noircir ceux qui ont eu le malheur d'y tomber ? Qui croiroit cependant qu'il s'est trouvé des auteurs, qui ont voulu transmettre à la postérité les invectives de St. Bernard, comme les marques les plus évidentes de sa Sainteté, & qui ont poussé l'extravagance jusqu'à dire „que „la mere de ce Docteur songea ²², lorsqu'elle „étoit grosse de lui, qu'elle accoucheroit d'un „Chien blanc, dont l'aboy feroit fort sonore ; „& qu'alarmée de ce songe elle consulta un bon

jucunditate gratus, & serius gravitate. Nescio si quidem, quomodo inter jocandum ita disponatis sermones vestros in judicio, ut & jocus levitatem non redoleat, & auctoritas conservata hilaritatis non minuat gratiam. . . . D, Bernard Epist. 228. ad Petr. Abbat. Cluniacensem.

²² *Cum Mater Aletha uxor Tesselini (car elle s'appeloit Alethe et son mari Tesselin) in utero gestaret, somnio vidit præsagium futuri partus, Catellum scilicet se parituram*

„bon Religieux, qui la rassûra en lui prédi-
 „sant quelle mettroit au monde un fils, qui
 „garderoit la Maison de Dieu, & qui aboye-
 „roit toute sa vie contre les Ennemis de la
 „Foi?“ Jusqu'où ne va pas la prévention des
 hommes? & quels défauts ne trouvent-ils pas
 moyen de sanctifier? Je m'étonne que les
 Luthériens ne se soient pas avisés du même
 expédient que les Catholiques, & que pour
 excuser les invectives que Luther a répandues
 dans ses Ouvrages, ils n'ayent pas publié l'in-
 terprétation de quelque songe qu'avoit eu
 pendant sa grossesse la mere de ce Docteur alle-
 mand. Il auroit pour le moins autant be-
 soin que St. Bernard d'être justifié miraculeu-
 sement de l'indécence de son stile. On peut
 même dire, sans lui faire tort, que les escri-
 vains les plus emportés ne l'approchent que
 de bien loin.

Vous

*totum candidum in dorso subrufum & clare latrantem. Cui
 (Alethæ) de illo terriculamento anxia & sciscitanti respondit
 Religiosus quidam vaticinii spiramine afflatus: Optimi Ca-
 tuli mater eris, qui Domus Dei Custos futurus, validos pro
 ea contra Inimicos Fidei editurus est latratus. Fr. Ambæ-
 sius, in Præfat. Operibus Abælardi præfixa. Idemque
 ibid. ex Willelmo, Vir. Bernard. Lib. I.*

Vous avez déjà vu, *Monsieur*, dans la dernière Lettre que je vous ai écrite quelques Echantillons de ses invectives, en voici quelques autres qui ne valent pas mieux. „Que „celui, *dit-il* ²³, qui veut entendre parler le „Diable, lise les Decrets des Papes.“ Jusqu'ici, direz-vous peut-être, il n'y a pas tant de quoi se récrier : bien des Savans, qui passent pour très modérés, ont tenu à peu près le même langage. Tout beau, s'il vous plaît, point de précipitation, donnez vous la peine de lire ce qui suit.“ Si le Turc s'empare de nous ²⁴, nous „voilà au Diable, & si nous restons au pouvoir „du Pape, nous voilà en Enfer ; il n'y a pour „nous que des Diables à rencontrer de toutes „parts.“ Vous voyez que cela commence à augmenter ; d'abord il n'y avoit que les Décrétales qui fussent diabolisées, si j'ose me servir de ce terme, actuellement le Pape est changé en Démon lui-même. Je ne fais pourquoi Luther est allé mettre en jeu le Grand Seigneur, avec lequel il n'avoit certainement jamais eu de démêlés Théologiques : j'ignore aussi qui l'avoit instruit des différens degrés de parenté

²³ Je me sers de la Traduction du Pere Scheffmacher, en citant l'Edition & la page des Oeuvres de Luther. Edit. Jen. Germ. Tom. 8. p. 275.

parenté qui se trouvoient entre les Démons; cependant il paroît qu'il en avoit une parfaite connoissance. " Je suis sûr, *dit-il*²⁵, " que le „Diable du Turc & le Diable du Pape sont „Cousins germains, ou Beau-freres, & que „sans cela le Pape & le Turc ne seroient jamais „devenus si puissans. " Si vous n'êtes pas content, *Monsieur*, de cet éclaircissement sur l'alliance des Diabes Musulmans & Romains, je suis persuadé que vous le ferez encore moins de la maniere dont le Docteur Allemand vouloit que se tint le Concile; vous la trouverez un peu trop incommode pour les Prélats qui y auroient assisté, & si les Jansénistes exigeoient de pareilles conditions, je ne trouverois pas mauvais qu'on leur refusât d'en assembler un. " Qu'il feroit beau voir, *dit-il*²⁶, „le Pape & les Cardinaux attachés à une Po- „tence en bel ordre, à peu près comme les „Sceaux sont attachés aux Bulles des Papes! „Il faudroit leur faire une incision derrière „le col pour faire passer leur langue par là; „c'est dans cette attitude qu'il faudroit leur „permettre de se trouver assemblés pour „célé-

²⁴ Idem, *ibid.* p. 486.

²⁵ Idem, *ibid.* p. 248.

²⁶ Idem, *ibid.* p. 248.

„célébrer un Concile au Gibet, ou pour le célébrer en Enfer au milieu de tous les Diables.

Que pensez-vous de ce stile, *Monsieur*, le trouvez-vous convenable, je ne dis pas à un Théologien, mais au Soldat le plus dévergondé, & à qui les expressions & les injures les plus infâmes seroient familières? En vérité je crois qu'il rougiroit, si, sans être yvre, il tenoit de pareils discours dans un Corps de Garde. Vous vous souvenez sans doute des louanges que j'ai données au mérite de Luther dans la dernière Lettre que je vous ai écrite: je l'y ai même défendu contre les calomnies de ses Ennemis; mais avec la même sincérité que je rends justice à ses éminentes qualités, je condamne hautement les défauts honteux où il est tombé. On a beau dire, pour tâcher de justifier les injures atroces qu'il a dites à ses Adversaires, qu'il n'a fait qu'user de représailles, & qu'ils l'avoient traité vilainement les premiers; je répondrai qu'il est une manière d'écrire qui fait un meilleur effet sur l'esprit des Lecteurs, & qui n'a point cette indécence si blâmable. Supposé qu'il soit permis à un Auteur de répondre avec aigreur à ses Ennemis, il faut que ses reproches soient conçus en termes, qui ne fassent point rougir les personnes à qui la bienséance n'est point inconnue.

On

On peut dire les choses du monde les plus piquantes, sans avoir recours aux expressions grossières. Le Pere Scheffmacher m'en fournit un exemple. Il n'y a rien de plus mordant, mais en même tems de plus fin & de plus leger, que la maniere dont il répond à une tirade d'injures de Luther. Ce Docteur Allemand avoit avancé un fait de la fausseté duquel l'habile Jésuite semble le convaincre. „On prétendra apparemment, „dit-il, ²⁷ que Luther avoit lû ces sortes de „choses; mais qu'il se peut faire qu'il les eût „oubliées, & qu'il faut accuser en lui un „défaut de mémoire. Je le veux; mais con- „vient-il à un homme qui retient si peu ce „qu'il a lû, ou qui a une connoissance si „mince de l'Antiquité, de traiter à chaque „page de ses Ecris les Catholiques d'Ânes „& d'Idiots? Les Papisstes, dit-il au IV. „Tome de ses Oeuvres p. 382, sont tous „des ânes & restent toujours ânes. En quel- „que fausse qu'on les mette, bouillis, rotis, „frits, trempés, pelés, battus, brisés, tour- „nés, revirés, ce sont toujours des ânes. . . .

„Cettè

²⁷ Lettres d'un Theolog. de l'Univers. Cathol. de Strasbourg à un Gentilhomme Lutherien, Tom. II. pag. 169.

„Cette expression n'est-elle pas des plus
 „nobles, & en même tems digne de l'humble
 „modération de Luther? Soyons donc des
 „anes puisqu'il le veut ainsi; mais est-il
 „honoré à ce Docteur par excellence de
 „se voir redressé, confondu, convaincu d'ig-
 „norance, ou de mauvaise foi par un Ane,
 „& même par un Ane de la plus petite
 „espece?“

Avouez *Monsieur*, qu'il n'est pas possible d'écrire avec plus de légèreté, ni de critiquer d'une manière plus enjouée, plus fine & plus piquante. Je ne sais où Luther avoit pu prendre ce nombre infini d'invectives, qu'il prodigue en faveur des Catholiques. Car quoique je trouve dans cette tirade d'injures une longue liste des différentes façons d'apprêter les viandes, je ne crois pas que de son tems on eût encore imprimé le *Cuisinier François*; mais, ne lui en déplaise, j'aime-rois mieux avoir eu la pensée de l'Ane de la plus petite espece, que d'avoir inventé trente nouvelles manières de mettre les Pa-pistes en ragoût.

N'est

28 Lettres d'un Théol. Réformé à un Gentilhomme Luthérien, pour servir de Réponse à celles d'un Docteur

N'est-ce pas dommage, *Monsieur*, que ce même Pere Scheffmacher, qui fait plaisanter si finement, se soit abandonné quelquefois à des excès qu'il condamneroit lui-même dans un autre Auteur avec beaucoup de sincérité? Le savant Ministre qui lui a répondu me fournit un détail des invectives & des injures que cet habile Jésuite a répandues dans son Livre, & je les trouve toutes rassemblées dans un passage, sans me donner la peine de les chercher ailleurs. „Je comprends encore moins, dit Mr. de la Chapelle, ²⁸ que le P. Scheffmacher ait gardé „si peu de décence en vous parlant de vos „Ministres. C'est proprement à eux qu'il „s'adresse. Il les cite au Tribunal de la „Langue Françoisé. Il les appelle au combat, il les défie, & par Préliminaire il leur „impose pour Loi *les règles de la Charité & de la Modération Chrétienne.* Si leur Réponse est aigre & désobligeante, il prendra „le parti de se taire. Il a donc dû leur donner l'exemple du stile charitable & modéré; „mais de bonne foi l'a-t-il fait? J'en appelle à sa Conscience, & je le prie de peser „ses

Cath. de l'Univerf. de Strasbourg. Tom. I. p. 16.
sub. fin.

„ses expressions dans les endroits, que je vais
„transcrire, en me bornant à la première Let-
„tre. *Page 13.* Que pouvons-nous penser
„de ceux qui tiennent de pareils discours,
„si non qu'un excès d'entêtement inconce-
„vable les aveugle, jusqu'à leur ôter ce
„qu'ils devraient avoir naturellement de sens
„& de raison pour réfléchir que par leur
„beau plan de Religion, &c. *Page 15.* En
„vérité, Monsieur, il est bien difficile qu'un
„esprit aussi judicieux que le vôtre ne re-
„marque ici des airs de forfanterie, &c.
„N'y aura-t-il pas lieu d'être indigné contre
„les mauvais artifices de ceux, qui ont intérêt
„à entretenir les Peuples dans l'erreur? *Page*
„16. Il n'y a donc que la mauvaise foi &
„le dessein de tromper qui puisse les engager
„&c. *Ibid.* Je ne puis taire ici une autre
„objection que Luther fait. . . . elle se fait
„avec aussi peu de bonne foi & de droiture.
„. . . . mais comme elle paroît propre à
„éblouir les Peuples, on ne laisse pas de la
„faire, quoique la plupart de ceux qui la
„font sentent bien que ce n'est au fond qu'un
„misérable Sophisme. *Page. 20.* Certai-
„nement voilà l'Homme (Luther) si spéciale-
„ment éclairé du Ciel, pour le coup abandon-
„né à un aveuglement monstrueux. Il faut
„qu'il

„qu'il y ait dans le monde des gens qui
 „sentent bien peu ce que c'est que le ridicu-
 „le, pour faire sérieusement des reponses
 „pareilles à celles là! Tout l'avantage qu'ils
 „en retirent, est de répandre le ridicule
 „qu'ils se donnent sur la Cause qu'ils soutien-
 „nent, & il vaudroit incomparablement mieux
 „pour eux & pour leur Parti, qu'ils avouaf-
 „sent franchement, qu'ils ne savent que dire
 „à la difficulté qu'on leur propose, que de
 „donner pour solution des réponses si pi-
 „toyables. *Page 26.* Et pour mieux sentir
 „la mauvaise ruse qu'on employe ici. . . .
 „Je suis honteux de m'arrêter si long-tems à
 „réfuter des objections si puérides; mais Mrs.
 „vos Ministres devroient l'être beaucoup plus
 „d'avoir recours à ces sortes de fallaces pour
 „se jouer de la simplicité, & du peu de pé-
 „nétration des Peuples. Mais les subtilités
 „de vos Ministres ne tarissent pas sur une ma-
 „tiere qui les accableroit, s'ils n'avoient re-
 „cours à la plus fine chicane. *Page 41.* l'E-
 „glise triomphe des subtilités, des chicanes,
 „des vaines défaites, des mauvais raisonne-
 „mens de vos Ministres. Si ce stile-là n'est
 „pas aigre & desobligeant, ajoute Mr. de la
 „Chapelle, je ne fais quand il y en aura. Les
 „Ministres Luthériens doivent être les plus
 U 3 „indig-

„indignes de tous les mortels, s'ils sont tels
 „que le Pere Scheffmacher les représente, ils
 „n'ont ni conscience, ni probité, ni droiture :
 „ils n'ont d'autres vûes que celles d'abuser de
 „la crédulité des Peuples : ils employent à cet
 „effet les mauvais artifices, les sophismes les
 „plus ridicules : ils sacrifient leurs lumieres
 „à l'interêt qu'ils ont d'entretenir les Peuples
 „dans l'erreur : ils ont des airs de forfanterie,
 „ils ne s'étudient qu'à chicaner, ils font d'un
 „entêtement à les rendre bêtes ; ils n'avan-
 „cent que des puérilités à faire pitié, ou à
 „mettre en colere ; leur fait consiste unique-
 „ment en fallaces pour se jouer des simples.“

Il faut convenir, *Monsieur*, que c'est avec justice que Mr. de la Chapelle condamne les termes durs & les expressious outrageantes du Pere Scheffmacher. Je n'ajouterai rien à ses sages réflexions. On voit évidemment que s'il y avoit, comme il le dit, des gens qui ressemblassent à ceux dont ce Jésuite fait le portrait, ce seroient les plus grands fourbes & les plus méprisables des hommes. Il faudroit avoir autant d'igno-
 rance

²³ Lettres d'un Théolog. Réfor. à un Gentilhom. Luthér. pour servir de Réponse à celles d'un Docteur Allemand de l'Univ. Cathol. de Strasbourg, Tom I. pag. 21.

rance que de mauvaise foi, pour vouloir persuader que les Ministres Luthériens méritent les injures qu'on leur dit. Mais d'où vient donc, demandera-t-on, le Pere Scheffmacher, dont le stile est ordinairement si châtié & si poli, s'est-il laissé emporter à la passion, & a-t-il donné dans d'aussi grands travers? C'est un mystère que son Adversaire va nous développer. Il prétend qu'il est impossible à un Jésuite, quelque violence qu'il se fasse, de ne point injurier les Protestans: il assure (& je crois avec raison) que c'est un talent inné à la Société d'outrager ses Ennemis; & il en donne des exemples pris dans plusieurs célèbres Auteurs.

Le premier qu'il cite ²⁸ est Mezeray; voici ce qu'il en emprunte. „Le Pere Jaques „Lainès, Espagnol & Supérieur Général des „Jésuites, ne voulut point conférer avec les „Ministres au Colloque de Poissy; mais les „traita de Loups, de Singes & de Serpens“. Faites attention, je vous prie, *Monsieur*, que ce fut peu d'années après la mort de St. Ignace que cet Espagnol accorda de si beaux titres
aux

Ou Abrég. Chronol. de Mezeray, Tom V. pag. 47. Edit Amst. 1696,

aux Ministres Protéstants ; c'est - là un grand préjugé pour soutenir que le talent d'injurier est inné à la Société.

Théodore de Beze est le second Auteur que produit Mr. de la Chagelle. „Un Espagnol, *dit-il*, ²⁹, Général des Jésuites, amené par le Légat, demanda audience, laquelle lui estant accordée, tout son propos fut un amas d'injures & de médifance, l'espace quasi d'une heure : & fut peu agréable à la Compagnie. Il s'arrêta principalement à divertir un chacun d'ouïr plus de Ministres, disant que leur erreur étoit assez convaincue & manifeste, les appelant Singes & Renards.“

Les Jésuites qui vinrent après leur Pere Laynès ne furent ni plus honnêtes ni plus modé-

²⁹ Idem, *ibid.* p. 22. où l'on cite l'Hist. Eccles. des Eglises Réfor. de France Livre IV, Tom. I, p. 599.

³⁰ Le Volume *in folio* du P. Garasse, intitulé, *Somme Théologique*, &c. fut l'Helène qui commença l'an 1626. la guerre entre les Jésuites & les Jansénistes. L'Abbé de St. Cyran attaqua, sous le nom d'Alexandre de l'Ecluse, cet, *in folio*, publié en 1525. par une Critique intitulée : *La somme des Fautes & Faussetés capitales contenues dans la Somme Théologique du P. Garasse.* Elle devoit contenir 4 volumes : mais le savant Auteur, dont j'emprunte cette remarque, dit qu'il n'en a vu que les 2. premiers, avec

modérés que lui. Le Pere Garasse qui a vecu sous Louis XIII. a été le plus impertinent personnage qu'il y ait eu parmi les Théologiens. Il fit un Livre intitulé: *Somme des Vérités capitales de la Religion Chretienne*, & il ne manqua pas d'y insérer un bon nombre d'injures & de calomnies atroces, ainsi qu'il avoit fait dans un autre Ouvrage, intitulé *Doctrine curieuse*.

L'Abbé de St. Cyran réfuta, d'une maniere convaincante un nombre, prodigieux de falsifications de l'Ecriture & des Peres, & d'absurdités dont ce Jésuite avoit farci sa *Somme Théologique*; ce qui fut le commencement de la haine des Molnistes & des Jansénistes ³⁰. La société ne put pardonner à cet Abbé d'avoir si bien relevé toutes les sottises d'un de leurs

un Abregé du 4e., & croit qu'il n'y a eu que cela d'imprimé. Quoiqu'il en soit, la premiere Partie de cet Ouvrage, qui est une des plus fortes Critiques que l'on puisse trouver, & une des plus utiles lectures que l'on puisse faire, étant sous la presse, le bruit qui s'en répandit de toutes parts donna lieu d'examiner avec plus de soin le Livre du Pere Garasse. Le Recteur de l'Université en fit des plaintes à la Faculté, qui nomma des Commissaires pour l'examen de la *Somme Théologique*; mais cet éclat ayant donné l'allarme aux Jésuites, ils montrèrent bien que ce n'est pas une entreprise facile,

leurs illustres Membres. Ses Confreres en attaquant les Jansénistes adopterent son stile, c'est à dire, firent suppléer les injures aux raisons. Il n'y a point de calomnies, point d'invectives, &, j'ose dire, point d'infamies qu'ils n'ayent vomis contre l'Abbé de St. Cyran, Arnaud, Pascal, Nicolle, & contre tous les Solitaires & toutes les Religieuses de Port - Royal. On a peine à concevoir comment il s'est trouvé, je ne dis pas des Prêtres & des Religieux, mais des hommes assez effrontés, pour oser avancer des impostures telles que sont celles que les Jésuites ont inventées contre leurs Adversaires. Pour moi, je pense que ce qui les força de recou-

que celle de censurer un Livre qui sort de la Société. Car ils firent tant par leur cabale auprès des Magistrats que la Critique de St. Cyran fut fort long-tems arrêtée. . . Cependant il vint à bout de faire relever l'empêchement que les Jésuites apportoit à la publication de sa Réfutation, & malgré tous les efforts de la Compagnie le livre de Garasse fut censuré „comme contenant plusieurs propositions hérétiques, erronées, „scandaleuses, téméraires, plusieurs falsifications des „passages de l'écriture & des Saints Peres cités à faux „& détournés de leur vrai sens, & une infinité de „choses & de paroles indignes d'être lues par des „Chrétiens & par des Théologiens.“ Les Jésuites té-

recourir à des moyens aussi honteux pour se défendre, fut l'impossibilité dans laquelle ils se trouvèrent d'opposer à ceux qui les attaquoient des Sujets, qui pussent leur faire tête. Il n'y a rien de si pitoyable que les Ecrits des Auteurs, qui prirent la défense de la Société : ceux qui avoient quelque érudition écrivoient à faire pitié, ceux qui possédoient la Langue Françoisé n'avoient que le talent d'arranger des mots. Pour être persuadé de cette vérité, il n'y a qu'à jeter les yeux sur le principal Ouvrage que l'on opposa aux Lettres Provinciales, on ne peut rien voir de plus mal écrit. L'Auteur ne fait qu'injurier, & calomnier; il a recours au Ciel, il menace

Paris

moignèrent en cette occasion quelque sorte de prudence. . . Non seulement ils ne s'opiniâtrèrent point à soutenir leur P. Garasse; mais ils le reléguèrent loin de Paris en une de leurs Maisons, où l'on n'entendit plus parler de lui, & par-la ils terminèrent cette affaire. Heureux si en assoupissant ce différend, ils eussent étouffé dans leur cœur le ressentiment qu'ils en conçurent contre Mr. l'Abbé de St. Cyran, qui les a depuis engagés en tant d'horribles excès! J'ai cru que cette Note, extraite du Dict. Hist. & Crit. de Bayle, quoiqu'un peu longue, pourroit faire plaisir à ceux qui n'ont pas cet excellent Livre.

Paris de la peste, si l'on n'extermine tous les Jansénistes, & si l'on ne jette Pascal dans la rivière.

Jugez, *Monsieur*, du mérite de cet Ecrivain par ses propres discours. „Quel châti-
 „ment, dit-il ^{3^e}, ne méritent point les
 „Jansénistes & leur Secrétaire, qui dans leur
 „IX. Lettre ont composé un Libelle diffama-
 „toire contre la Mere de Dieu? Quelle peine
 „peut expier le crime des Libraires qui im-
 „priment des Blasphêmes contre la Reine du
 „Ciel? & quelle excuse peuvent avoir ceux
 „des habitans de Paris, qui ont entendu pu-
 „blier par les rues ces impietés, qui les ont
 „lues dans leurs maisons, & qui ont pris
 „plaisir à ces bouffonneries? Les historiens
 „nous apprennent que Dieu a souvent vengé
 „le deshonneur qu'on faisoit à sa Mere par
 „des châtimens extraordinaires: les Lettres
 „nous donnent lieu d'appréhender de pa-
 „reils. . . . Paris ressent déjà de grandes ma-
 „ladies, qui peut-être ne sont que des dispo-
 „sitions à de plus dangereuses. Le vrai
 „moyen de les prévenir, c'est de demander
 „pardon à la Vierge du deshonneur qu'elle
 „a reçu de ces Lettres, lui promettant de
 diffi-

^{3^e} Lettres Provinciales, Tom. III. p. 229.

„dissiper Port - Royal, & d'exterminer les
 „Jansénistes; & pour cet impie Secrétaire, il
 „devroit craindre ce qu'autrefois on prati-
 „quoit à Lyon envers ceux qui avoient com-
 „posé de méchantes Pièces; on les condui-
 „soit sur le Pont, & on les précipitoit dans le
 „Rhône.“

Voilà, *Monsieur*, un vrai stile de Prédicateur Capucin; mais le bon Pere Brisacier avoit en quelque maniere raison de vouloir se débarasser d'un si rude Adversaire, en le faisant jeter dans la rivière, puisqu'il ne se sentoit pas en état de se défendre contre lui. Si vous souhaitez à présent savoir sur quel ton ce Jésuite plaisantoit, je vais vous donner quelques exemples de son stile badin; il étoit aussi fade railleur que colére & bilieux Théologien. „Le Secrétaire, dit il ³² en parlant de Pascal, „a donné juste sujet de croire qu'il n'étoit „pas si chaste qu'étoit Joseph, & que s'il n'avoit été dépouillé d'une autre façon que ce „Patriarche, peut être qu'il n'auroit pas tant „fait d'invectives contre les Casuistes, de ce „qu'ils n'obligent pas les femmes à restituer à ceux qu'elles ont dévalisés par leurs „cajol-

³² Ibid. pag. 230.

„cajoleries.“ Quel pitoyable raisonnement! Peut-on rien dire d'aussi absurde? Quoi! parceque l'auteur des Lettres Provinciales auroit été volé par des Maîtresses avides, & qu'il s'en feroit plaint; l'action de ces femmes qui lui auroient escroqué sa Montre, ses Bijoux & sa Bourse, en feroit-elle moins un Vol, en feroit-elle moins criminelle? J'aimerois autant dire qu'un homme ne feroit point en droit de condamner des Casuistes, qui soutiendroient qu'un Voleur n'est point obligé de rendre ce qu'il a pris parce qu'il auroit été volé lui-même sur un grand chemin, & qu'il feroit intéressé personnellement à blamer une décision aussi erronée.

Les Calomnies & les injures du Pere Brisacier sont dans le goût de ses plaisanteries, c'est-à-dire, aussi mal inventées & aussi grossières. Jugez en par celles-ci: „Que
 „Mr. Arnauld a dessein d'abroger la Confes-
 „sion auriculaire . . . Que les Disciples de
 „l'Abbé de St. Cyran empêchent leurs Servi-
 „teurs de se confesser quand ils y sont obli-
 „gés, & d'entendre la Messe les jours de Fê-
 „tes. . . . Que plusieurs conjecturent avec
 „de grandes probabilités qu'ils prétendent
 „exterminer le Sacrement de l'Autel & celui
 „de la Pénitence &c.“ Ces calomnies sont si
 évi-

évidentes que je ne m'arrêterai pas à les détruire : il faut avoir un front d'airain pour oser les soutenir publiquement ; vous les verrez bientôt anéanties par un seul passage des Provinciales. Je viens aux injures, dont Pascal me donne une liste abrégée au commencement, de sa 12. Lettre. "J'étois prêt, „dit-il, à vous écrire sur le sujet des injures „que vous me dites depuis si long-tems dans „vos Ecrits, où vous m'appellez Impie, Bouf- „fon, Ignorant, Farceur, Imposteur, Calom- „niateur, Fourbe, Calviniste déguisé, Disci- „ple de Du Moulin, Possédé d'une légion de „Diables, &c.“ Il y a là de quoi faire un Dictionnaire de termes injurieux en y joignant cet endroit, où le même Pere Brisacier dit que ceux à qui il écrit ³³ font des Portes „d'Enfer, des Pontifes du Diable, des gens „déchus de la Foi, de l'Espérance, & de la „Charité, qui bâtissent le Tresor de l'Ante- christ,,. Mais à quoi servent toutes ces expres- sions odieuses ? à faire mépriser un Ecrivain, & à faire voir combien la Cause qu'il défend est mauvaise & destituée de bonnes raisons.

Je ne m'étonne point du prodigieux suc- cès qu'ont eu les Provinciales ; les Ouvrages
qu'on

③ Provinciales Tom. III. Lettre XV. p. 200.

qu'on leur opposa dans les commencemens ne servirent qu'à relever leur gloire. Confidérez, je vous prie, avec quelle véhémence Pascal répond aux calomnies qu'on avoit répandues dans le Public, pour rendre suspectes les Religieuses de Port - Royal de ne point croire la Transubstantiation. „ O grands vé-
 „nérateurs de ce Saint Mystère, *dit-il*, dont
 „le zèle ³⁴ s'employe à persécuter ceux qui
 „l'honorent par tant de saintes communions,
 „& à flatter ceux qui le deshonorent par tant
 „de communions sacrilèges! Qu'il est digne
 „de ces Défenseurs d'un si pur & si adorable
 „Sacrifice, de faire environner la Table de
 „Jesus - Christ de Pécheurs envieillis tout for-
 „tans de leurs infamies : & de placer au mi-
 „lieu d'eux un Prêtre que son Confesseur mê-
 „me envoie de ses impudicités à l'Autel, pour
 „y offrir en la place de Jesus - Christ cette
 „Victime toute sainte au Dieu de Sainteté &
 „la porter de ses mains impures en ces bou-
 „ches toutes souillées! Ne sied il pas bien à
 „ceux qui pratiquent cette conduite par toute
 „la Terre, selon des maximes approuvées
 „de leur Général, d'imputer à l'Auteur de la
 „Fréquente Communion, & aux Filles du
 St.

³⁴ Ibidem Lettre XVI. pag. 200.

„St. Sacrement, de ne pas croire le St. Sa-
„crement?“

Vous sentez, *Monsieur*, la force & la vivacité de l'éloquence de ce Passage, c'est-là le stile ordinaire de Pascal; mais aux fleurs de la plus exacte Rhétorique il joint la précision & la justesse de la plus parfaite Dialectique; ses raisonnemens sont solides, ses objections pressantes, & ses conclusions bien amenées. Il ne donne pas le tems à ses Adversaires de se reconnoître, il les presse, il les poursuit sans cesse, & ne les quitte point qu'il ne les ait terrassés. Jugez par ce qui suit de sa maniere d'écrire: vous l'allez voir détruire les raisons de ses Ennemis, par les avantages qu'il tire de leurs propres aveux; c'est selon moi, un des plus beaux endroits des Provinciales, & un des plus propres à donner une idée juste de cet excellent Ouvrage. „Il y a dix ou „douze ans ³⁵ qu'on vous a reproché cette „maxime du P. *Bauni*: Qu'il est permis de „rechercher directement, *primo et per se*, une „occasion prochaine de pécher pour le bien „spirituel ou temporel de nous ou de notre „prochain, Tr. 4. Q. 14. dont il apporte „pour exemple: Qu'il est permis à chacun „d'aller

35) Ibid. p. 191.

„d'aller en des lieux publics pour convertir
 „des femmes perdues, encore qu'il soit vrai-
 „semblable qu'on y pechera, pour avoir déjà
 „expérimenté souvent qu'on est accoutumé de
 „se laisser aller au péché par les caresses de ces
 „femmes. Que répondit à cela votre Pere
 „*Caussin* en 1644. dans son Apologie pour
 „la Compagnie de Jésus, page 128? Qu'on
 „voye l'endroit du P. Bauni, qu'on lise la
 „page, les marges, les Avant-propos, les
 „suites, tout le reste, & même tout le Livre,
 „on n'y trouvera pas un seul vestige de cette
 „sentence, qui ne pourroit tomber que dans
 „l'ame d'un homme extrêmement perdu
 „de conscience, & qui semble ne pouvoir
 „être supposé que par l'organe du Démon.
 „Et votre P. *Pintereau* en même stile Part.
 „I. p. 24? Il faut être perdu de conscience,
 „pour enseigner une si détestable doctrine;
 „mais il faut être pire qu'un Démon, pour
 „l'attribuer au P. Bauni. Lecteur, il n'y
 „en a ni marque ni vestige dans tout son
 „Livre. Qui ne croiroit que des gens qui
 „parlent de ce ton-là, eussent sujet de se
 „plaindre, & q'on auroit en effet imposé au
 „P. Bauni? Avez-vous rien assuré contre
 „moi en de plus forts termes? Et comment
 „oseroit-on s'imaginer qu'un passage fût en
 „mots

„propres au lieu même où on le cite, quand
 „on dit qu'il n'y en a ni marque ni vestige
 „dans tout le Livre?

En vérité, mes Peres, voilà le moyen
 „de vous faire croire jusqu'à ce qu'on vous
 „réponde; mais c'est aussi le moyen de faire
 „qu'on ne vous croye plus jamais, après qu'on
 „vous aura répondu. Car il est si vrai que
 „vous mentiez alors, que vous ne faites au-
 „jourd'hui aucune difficulté de reconnoître
 „dans vos Réponses, que cette maxime est
 „dans le P. Bauni au lieu même qu'on voit
 „cité; & ce qui est admirable, c'est qu'au lieu
 „qu'elle étoit détestable il y a 12. ans, elle
 „est maintenant si innocente que dans votre 9.
 „Impost. p. 10. vous m'accusez d'ignorance
 „& de malice, de quereller le P. Bauni sur
 „une opinion qui n'est point rejetée dans
 „l'Ecole. Qu'il est avantageux, mes Pe-
 „res, d'avoir affaire à ces gens qui disent le
 „pour & le contre! Je n'ai besoin que de
 „vous-mêmes pour vous confondre; car je
 „n'ai à montrer que deux choses. L'une que
 „cette maxime ne vaut rien: l'autre quelle est
 „du P. Bauni; & je prouverai l'un & l'autre
 „par votre propre confession. En 1644.
 „vous avez reconnu qu'elle est détestable, &
 „en 1656 vous avouez qu'elle est du P. Bauni.

„Cette double reconnoissance me j'ustifie assez,
 „mes Peres ; mais elle fait plus, elle découvre
 „l'esprit de votre Politique. Car, dites-moi,
 „je vous prie, quel est le but que vous vous
 „proposez dans vos Ecrits, Est-ce de parler
 „avec sincérité? Non, mes Peres, puisque
 „vos réponses s'entredétruisent. Est-ce de
 „suivre la vérité de la Foi? Aussi peu, puis-
 „que vous autorisez une maxime qui est dé-
 „testable selon vous-mêmes. Mais considérons
 „que, quand vous avez dit que cette maxime
 „est détestable, vous avez nié en même tems
 „qu'elle fût du P. Bauni: & ainsi il étoit in-
 „nocent; & quand vous avouez qu'elle est de
 „lui, vous soutenez qu'elle est bonne; & ainsi
 „il est innocent encore. De sorte que l'inno-
 „cence de ce Pere étant la seule chose commune
 „à vos deux réponses, il est visible que c'est
 „aussi la seule chose que vous y recherchez, &
 „que

⁸⁶ François Annat, né en Rouërgue l'an 1590. devenu Jésuite en 1607. fut choisi en 1656. pour Cofesseur du Roi Louis XIV. & après avoir occupé ce poste pendant 16 ans il fut contraint de demander sa démission à cause que le grand âge lui avoit extrêmement affoibli l'ouïe. Le Roi ne lui accorda son congé qu'avec regret, parcequ'il étoit très-content de lui. Il ne vécut que quatre mois depuis sa sortie de la Cour, & mourut dans la Maison Professe de Paris le 14. Juin 1670. Il fut die

„que vous n'avez pour objet que la défense de
 „vos Peres , en disant d'une même maxime
 „qu'elle est dans vos Livres & quelle n'y est
 „pas : qu'elle est bonne & qu'elle est mauvaise :
 „non pas selon la vérité qui ne change jamais ;
 „mais selon votre intérêt qui change à toute
 „heure. Que ne pourrois je vous dire là-
 „dessus , car vous voyez bien que cela est
 „convaincant ? Cependant rien ne vous est
 „plus ordinaire“

Je ne doute point , *Monsieur* , qu'en con-
 siderant la maniere juste & précise avec laquel-
 le Pascal démontre les faits qu'il expose , vous
 ne soyez surpris de voir que la Société ne lui
 opposât que deux Ecrivains aussi foibles que
 le Pere Brisacier & le Pere Annat ³⁶. A ce-
 la je vous répondrai qu'on ne sauroit se ser-
 vir que de ce que l'on a , & que faute de
 meilleures plumes il fallut avoir recours à
 eux.

des Ecrivains de la Société, *Hæresum Malleus*, & nomi-
 natim nova Jansenistarum Hæresis oppugnator acerrimus ;
 c'est-à-dire , il fut le Marteau des Héretiques & il at-
 taqua nommement avec une ardeur incroyable la nou-
 velle Hérésie des Jansénistes , qu'il réfuta par sa plume
 avec tant de force , que ses Adversaires n'ont pu lui re-
 pliquer rien de solide. (Mais il n'y a guère de gens qui
 conviendront de ce dernier point). *Sotuell. Biblioth.*
Scriptorum Societat. Iesu, p. 221.

eux. Mais dès que les Jésuites crurent avoir trouvé un Génie capable de réfuter les Lettres Provinciales, qui passioient depuis près de 40. ans pour un Chef d'œuvre, & avoient mis par leur tour plaisant & enjoué les Rieurs de leur côté, ils l'employèrent à battre en ruine cet Original inimitable, & le Pere Daniel, homme à qui l'on ne peut refuser sans injustice un rang distingué parmi les Savans de la premiere classe, fut choisi pour réparer l'honneur de la Societé. Il fit une nouvelle Apologie des excès des Casuistes, qu'il intitula, *Envrétiens de Cléandre & d'Eudoxe*; & la joye avec laquelle tous les jésuites l'annoncèrent dans le Public, fit bien voir que c'étoit - la le Prophète qu'ils attendoient. Il est vrai que cet Ouvrage, où l'Auteur a mis en œuvre tout ce que sa Rhétorique lui a pu fournir d'ornemens & d'artifices, capables d'éblouir & de séduire le Lecteur, est aussi bon qu'il pouvoit l'être; mais quelqu'esprit & quelques talens que l'on ait, il est aussi impossible de détruire les Provinciales, que de persuader aux hommes que le Soleil ne luit pas. Le Pere Daniel avoit peut-être autant de génie & de science que Pascal; mais ce dernier avoit pour lui la Raison & la Vérité.

Cepen-

Cependant les Jansénistes, qui craignirent que leur Ouvrage favori ne reçût quelque echec, le firent réimprimer avec les Notes qui furent traduites en François à cette occasion. Lisez ce qui suit : "Vous savez que feu Mr. „Nicolle, sous le nom de Guillaume Wen- „drok³⁷, avoit publié en Latin les Lettres Pro- „vinciales avec des Notes de sa façon fort am- „ples. Cet Ouvrage a été depuis peu tra- „duit en François, & l'on prétend que c'est „par une Dame de Paris. Il a été imprimé „à Lyon en 3. Volumes *in* 12. La Cour en „ayant été informée, le Roi ordonna qu'on „en saisisse les Exemplaires. Cela s'exécuta „avec fracas, mais sans succès. On alla chez „les Associez du Sr. Anisson soupçonnés de „cette impression, qui, à ce qu'on prétend „en furent avertis assez à tems pour en détour- „ner les Exemplaires; de sorte qu'on n'en a „trouvé aucun. On en voit ici (à Paris) qu'on „vend présentement neuf Livres, c'est-à-dire „le double de ce qu'ils se vendoient auparavant. „Il y a un Avertissement à la tête du premier „Volume, dans lequel l'Auteur dit, qu'il a „fait cette Traduction à cause que les *Entre-* „*tiens*

³⁷ Nouvelles de la République des Lettres, Janv. 1700. pag. 113.

„tiens du. P. Daniel, qui parurent en 1694.
 „contre les *Lettres Provinciales*, attaquent en
 „François un Auteur, qui a écrit en Latin,
 „& qu'il est bon que tout le monde puisse
 „juger de ce différend. Il y a ensuite une Hi-
 „stoire des *Lettres Provinciales*, qui n'est pres-
 „que autre chose que les quatre Préfaces
 „Latines de Wendrock. A la fin on rap-
 „porte l'intrigue qui fut ménagée à Bour-
 „deaux, pour faire condamner les Lettres de
 „Wendrock par le Parlement.“

Vous venez de voir, *Monsieur*, que pendant très long-tems les Jésuites n'eurent que des injures à opposer aux Ouvrages de Pascal; les Théologiens qui luttèrent contre Mr. Arnauld étoient aussi éloignés de la science de ce grand homme, que le Pere Brisacier l'étoit de l'éloquence de *Montalte*. Le Pere Bouhours fut un de ses principaux Adversaires. Ce Jésuite connoissoit beaucoup plus les Oeuvres de Vaugelas que celles de St. Augustin: il avoit étudié toute sa vie la Grammaire Française; ce n'étoit pas là le moyen de devenir habile Théologien. Ajoutez qu'il étoit plein de présomption: qu'il croyoit qu'il n'y avoit que lui & ses amis qui eussent de l'esprit; & que les Allemands n'en pouvoient pas avoir. S'il se fût contenté de pen-

peñser une impertinence pareille, sa folie lui auroit moins nui parmi les gens de bon sens; mais il eut l'audace de la publier dans un de ses Ouvrages. Il eût été surprenant qu'un homme, qui ne se faisoit pas une peine d'insulter toute une Nation, eût gardé quelque ménagement en écrivant contre un Adversaire qu'il haïssoit. Aussi poussa-t-il l'effronterie & la mauvaise foi au-delà de toute expression. Un Lecteur ne sauroit voir sans indignation les calomnies & les invectives dont il remplit un Ouvrage, qu'il adressa à Mrs. de Port-Royal. Vous connoissez, *Monsieur*, le livre de la fréquente Communion de Mr. Arnauld: je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est édifiant, & qu'il fut reçu avec un applaudissement infini; c'est cependant par-là que le P. Bouhours a voulu prouver que Mr. Arnauld étoit Hérétique.

„Et vous-mêmes, Messieurs, dit ce Jé-
 „suite ³⁸, en s'adressant aux Jansénistes, n'en
 „avez-vous pas usé ainsi dans votre Livre de
 „la fréquente Communion? Vous y faites
 „paroître tant de zèle pour le plus auguste de
 „nos Sacremens, quelque dessein que vous
 „ayez d'en abolir tout-à fait l'usage.“

Com-

³⁸ Morale Pratique des Jésuites, Tom. I. pag. 250.

Comment trouvez - vous ce reproche, *Monsieur*? Votre bile ne s'est-elle point émue en le lisant, & quoique vous ne vous souciez pas plus des Jansénistes que des Molinistes, ne souffrez-vous pas de voir qu'il y ait des gens qui se disent Théologiens; qui assurent n'écrire que pour faire connoître la vérité, & qui avancent un fait aussi notoirement faux, que si Mr. Arnauld, en disputant contre Mr. Claude, l'eût accusé de nier le mystère de la Trinité? Avant que de quitter entièrement le P. Bouhours, lisez encore ce Passage d'un autre de ses Ouvrages, & vous prendrez une idée parfaite de sa modération, de sa bonne foi, de sa modestie, & de sa charité Chrétienne. „Pour toute Réponse, dit-
 „il ³⁹, au Libelle des Jansénistes, on a jugé à
 „propos de faire reparoître la Lettre à un Seig-
 „neur de la Cour, qui parut il y a vingt
 „ans, lorsqu'il fallut les convaincre d'hérésie.
 „Comme ils ne disent rien de nouveau pour
 „se défendre du nom & de la qualité d'héré-
 „tiques, ce seroit une dépense inutile de
 „composer une Pièce nouvelle sur ce sujet.
 „A quoi bon changer de réponse; puisque
 „Mr. Arnauld n'a point changé de doctri-
 „ne,

³⁸ Ibid. p. 226.

„ne, ni de conduite? Il est aujourd'hui ce
 „qu'il a toujours été, & l'âge ne l'a fait que
 „confirmer dans ses premières erreurs. A la
 „vérité l'Auteur de la Lettre pensoit d'abord
 „à faire une Replique dans les formes: ses
 „amis l'en ont dissuadé; & comme il n'est pas
 „Janséniste ils n'ont pas eu de peine à lui
 „faire entendre raison. Il a aisement conçu
 „que la Lettre en disoit assez, & que pour
 „battre un vieil Hérétique, on ne devoit pas
 „chercher d'autres armes, que celles dont on
 „l'a déjà battu. Tout le but est de savoir s'il
 „y a des Jansénistes au monde, & si c'est une
 „injure frivole ou une vérité sérieuse d'appel-
 „ler hérétiques ces Messieurs. . . . Mais ce
 „n'est pas là ce qui les embarasse; au fond ils
 „ne sont pas trop fâchés d'être hérétiques;
 „par-là ils font parler d'eux.“

Je vous ai assuré, *Monsieur*, que ce n'é-
 toit pas sans raison que Mr. de la Chapelle
 avoit soutenu, que le talent d'invectiver étoit
 naturel aux Disciples de St. Ignace: je vous
 ai déjà apporté plusieurs exemples qui con-
 firmant cette vérité; permettez que j'y en
 joigne encore quelques autres, qui serviront
 à vous faire connoître le stile & le caractère
 des principaux Théologiens de la Société.
 Le Pere Hazart, dans un Ouvrage Flamand,
 divisé

divisé en III. Parties, où Volumes *in folio*, qui a pour titre, *Le Triomphe des Papes de Rome*, se déchaîna de la maniere du monde la plus outrageante contre Jansénius & sa famille, il ne respecta pas même les cendres des morts: il prétendoit que l'Evêque d'Ipres étoit né d'un pere Calviniste (ce qui étoit absolument faux), & qu'il n'avoit feint d'être Catholique que par des raisons de politique; (*Althoewel dat syne soon nu meerder geworden zynde fyn selven iijyt - gaf voor Catholyck.*) Les petits fils de Jean Otto Acquoy, Pere de l'Illustrissime Cornelius Jansénius, & les petits neveux de ce Révérendissime Prélat se pourvûrent en Justice contre des calomnies aussi injurieuses. Que diriez - vous que répondit le Pere Hazart pour se justifier? Le voici; je ne fais si vous en rirez, ou si vous en aurez pitié. „L'autre raison, *dit ce Pere* ⁴⁰, est que „les Hétérodoxes mêmes ont fait sentir à „ces brouillons d'un stile assez piquant, le „mépris qu'on en doit faire. On le peut voir „par les Remarques qu'a fait sur le *Factum* „l'Auteur des Nouvelles de la République des „Lettres, qui est un homme de beaucoup, „d'esprit, & qui est très - connu dans tous „les Pais - Bas.“

Vous

⁴⁰ Morale pratique des Jésuites, Tom. 3. pag. 361.

Vous ignorez peut-être, *Monsieur*, quelle est cette prétendue Apologie de Mr. Bayle, dont le P. Hazart se vante si fort; c'est la plus fine & la plus sanglante satire qu'on pût faire de sa conduite & de son Livre. Quelque longue qu'elle soit, je crois que je vous ferai plaisir de vous en donner ici un Extrait, qui en vous mettant parfaitement au fait de la dispute du Jésuite & des Neveux de Jansénius, vous fera connoître quel cas on doit faire d'un homme, qui se vante de ce qu'il devoit taire.

„Les Demandeurs se plaignent dans leur
 „*Factum* de ce que le P. Hazart a fort mal-
 „traité leur famille, dans l'Ouvrage qu'il publi-
 „lia en Flamand, intitulé: *Le Triomphe des*
 „*Papes de Rome*, &c. A Anvers chez Mich.
 „Knobbaert 1681. 3. Vol. *in fol.* Il assure
 „dans la 3. Partie de ce Triomphe 1. que
 „Jean Otto Acquoy, Pere de Jansénius Evêque
 „d'Ipre, étoit Calviniste. 2. Que Jansénius
 „étant devenu plus grand fit paroître extérieu-
 „tement qu'il étoit Catholique. 3. Qu'ayant
 „été député à la Cour d'Espagne pour y solli-
 „citer contre les Jésuites les affaires de l'Univer-
 „sité de Louvain, l'Inquisition fut avertie qu'il
 „semoit secrètement ses nouveaux Dogmes, &
 „qu'elle envoya ses Officiers pour le prendre
 „dans

„dans son logis; mais qu'ayant découvert
 „leur intention, il s'étoit retiré en grande
 „hâte. 4. Qu'en revenant de la Cour d'Es-
 „pagne, il passa par la France, où il se trou-
 „va avec l'Abbé de St. Cyran son ancien ami,
 „& quelques autres à la Conférence de Bourg-
 „Fontaine. . . . Les petits-fils du-dit Jean
 „Otto Acquoy, petits-neveux de l'Illustrissi-
 „me Cornelius Jansénius soutiennent, dans ce
 „*Factum* que le P. Hazart & le Censeur de Li-
 „vres d'Anvers sont des Calomniateurs pu-
 „blics qui ont mérité les peines portées par la
 „Loi *Si quis famosum*. Cod. *De famosis Libel-*
 „*lis*: puisqu'ils ne sauroient apporter aucune
 „preuve des faits injurieux qu'ils ont publiés;
 „& là-dessus ils réfutent l'une après l'autre
 „les quatre accusations qu'on vient de voir.“

„Ils

4* Cornelius Jansénius ne naquit pas à Leerdam, mais dans un Village proche de cette petite Ville nommé Accoy C'est ce qui a été observé par l'Auteur, qui a écrit sa Vie. *Fallunt*, dit-il, *Operis posthumi Editores quando referunt eum natum esse Leerdami modico Bataviæ Oppidulo, sed tanti Viri natalibus jam magno. Et enim sciunt ejus Affecle eum in Comitatu quidem Leerdamensi natum, non tamen in Oppido Leerdami (Lingerdamo alias, quod ad Lingam Fluvium fit situm) sed in quodam Pago, qui urbecula subest, & Accoy appellatur: sic Ne-*

„Ils difent fur les deux premières, qu'il est
 „connu à tout le monde que ni le Pere de Jan-
 „fénius, ni aucun de fa famille n'a jamais
 „été Protestant, & que c'est à cette famille
 „qu'on doit la confervation de la Catholicité
 „à Leerdam en Hollande, où il nâquit l'an
 „1585 ⁴¹. Ils parlent des prouesses de Janfé-
 „nius contre Voerius, l'un des plus fameux
 „Miniftres de Hollande, & ils citent Valerius
 „André Dresselius, Mrs. de Ste. Marthe, San-
 „derus, Aubert le Mire, & les Jefuites mê-
 „mes en faveur de la Catholicité de Janfé-
 „nius & de celle de fa famille. Lorsqu'il fut
 „fait Evêque les Jefuites firent des vers à
 „fa louange, où ils difoient de lui, *Inuocuus*
 „*vita*, *Vir Religionis avita*.

„Cette justification est si forte, que le P.
 „Hazart. . . se réduit seulement à dire qu'il
 „n'a

*potes & Consanguinei, qui ibi adhuc degunt testantur, su-
 perstite humili Domuncula in qua primum lucem adspexit.*
 Ainsi si Janfénius s'est appelé, lui-même *Leerdamensis*,
 c'est parce-que selon l'usage ordinaire il a pris le nom de
 la Ville dans le Territoire de laquelle il étoit né. Il y a mille
 exemples de cela. *Fuit Batavus, atque ut ipse scribit,*
quasi in honore id poneret, Leerdamensis. . . Vnde vero
iste error? an quod &c. Leydecker, de Vita & Morte Jan-
 fenii, pag. 2. & 3.

„n'a point calomnié, puisqu'il n'a rien dit
 „qui ne se trouve dans la petite Histoire du
 „Jansénisme publiée par un Jésuite de Bour-
 „deaux nommé Moïse du Bourg. . . Mais
 „bien loin de se contenter de cette excuse on
 „la détruit par plusieurs raisons . . . Ce que
 „le P. Hazart ajoute est beaucoup plus rai-
 „sonnable, quoique les demandeurs n'en pa-
 „roissent pas satisfaits, ne croyant pas peut-
 „être que ses intentions aient été bonnes.
 „Il dit qu'on ne peut se plaindre qu'il ait
 „deshonoré la famille de Jansénius, qu'en
 „supposant que c'est un deshonneur à une fa-
 „mille que le Pere en soit Hérétique. Les
 „Demandeurs sont si délicats qu'ils trouvent
 „mauvais qu'un *Jésuite* parle de cela en hom-
 „me qui doute.

„A l'égard de la 3eme accusation, on rap-
 „porte le témoignage de Dresselius qui assure
 „que Jansénius ayant été député deux fois en
 „Espagne par l'Université de Louvain, il s'ac-
 „quitta de cet emploi fort heureusement &
 „avec l'estime de la Cour & des Universités
 „de

42 Mr. Filleau, Chevalier de l'Ordre de St, Michel, Conseiller du Roi, premier Avocat du Présidial de Poitiers, grand Dévot des Jésuites, & Ennemi déclaré des Jansénistes, publia l'an 1654 un Livre intitulé, *Relation*

„de Valladolid & de Salamanque. . . . On
 „ajoute qu'en l'an 1630, quatre ou cinq ans
 „après son retour d'Espagne, S. M. Cathol.
 „le fit Professeur de la Ste. Ecriture à Louvain,
 „d'où il fut tiré l'an 1635. pour être pro-
 „mu à l'Evêché d'Ipres. Preuve manifeste
 „que la prétendue poursuite de l'Inquisition,
 „& la sortie précipitée & fugitive d'Espagne
 „sont un Roman.

„L'accusé se défend encore comme ci-def-
 „sus, c'est-à-dire, aux depens de son Con-
 „frere de Bourdeaux: mais on le pousse en-
 „core plus fortement qu'on ne l'a poussé la
 „premiere fois, & on prétend même qu'en
 „suivant un autre menteur nommé Marandé
 „il a fait un anachronisme qui recule les Voya-
 „ges de Jansénius en Espagne jusqu'à la 15. ou
 „la 20. année de sa vie.

„Enfin on représente fort vivement l'a-
 „trocité de la 4^{ème} accusation. On traite Fil-
 „leau, qui a débité le résultat de la Conféren-
 „ce de Bourg-Fontaine ⁴², & sur la foi du-
 „quel le P. Hazart a remué ce feu mal éteint,
 „on

*Juridique de ce qui s'est passé à Poitiers au sujet de la nou-
 velle Doctrine de Jansénius. C'est dans le Chap. II. de
 ce Livre qu'il expose, qu'un Ecclesiastique qui passoit par
 cette Ville lui avoit dit, que sept des principaux Auteurs*

„on le traite, dis-je, d'un Impositeur, qui
 „ne savoit pas même ajuster les tems ; car il
 „applique cette Conférence à l'année 1621.
 „il y fait opiner Mr. Arnauld qui n'avoit
 „encore que 9 ans, & il y fourre aussi Jan-
 „sénus revenant d'Espagne, où il n'alla la pre-
 „miere fois qu'en l'année 1624 ⁴³ . . .“

Voilà, *Monsieur*, ce que le Pere Hazart
 a pris pour une forte Apologie, jugez à pré-
 sent de son triomphe. Je crois que vous le
 trouverez aussi ridicule que l'a trouvé Mr.
 Arnauld. „Si ces sortes d'Apologies, *dit ce*
 „grand

de cette Doctrine que l'on nomme Jansénisme, firent
 l'an 1621, dans une Chartreuse à 16. ou 18. lieues de
 Paris, appelée Bourg - Fontaine, une assemblée où il
 fut délibéré d'établir le Deïsme sur la ruine du Catholi-
 cisme, en persuadant au peuple que les mystères de no-
 tre créance ne sont que des inventions pour duper : que
 cet Eclésiastique étoit l'un des sept personnages en ques-
 tion ; qu'il avoit rompu en 1622. ou 1623. avec les six
 autres, dont il ne restoit qu'un en vie, & qui étoient
 (J. D. V. D. H.) (C. J.) (P. C.) (P. C.) (A. A.) (S. V.)
 Le Sr. Filleau nous a fait assez entendre que les lettres
 du premier nom désignoient. *Jean du Verger de Haute-
 ranne*, Abbé de St. Cyran : celles du second *Cornelius
 Jansénus*, Evêque d'Ipres : celles du troisième *Philippe
 Cospean*, Docteur de Sorbonne, Evêque de Nantes &
 puis de Lisieux ; celles du quatrième *Pierre Camus*, Evê-
 que du Bellay : celles du cinquième *Antoine Arnauld*.

„grand Homme ⁴⁴, lui paroissent avantageu-
 „ses, il n'a qu'à prier, ou faire prier de nou-
 „veau, le même Auteur de lui en faire une
 „semblable (en parlant de ce second *Factum*),
 „on ne croit pas qu'il la lui refuse.“ Les
 Jansénistes ne furent pas les seuls qui se mo-
 querent de la fausse gloire de ce Jésuite; le
 Prince Ernest de Hesse, en répondant à une
 Lettre qu'il lui avoit écrite, lui parle en ces
 termes: „Je m'étonne le plus du monde
 „comme la passion si véhémement contre les
 „Jansénistes, & de votre part trop d'amour
 „propre

Docteur de Sorbonne; & celles du sixième *Simon Vigor*,
 Conseiller au Grand Conseil. Mais, comment s'appel-
 loit ce prétendu Dénonciateur, de qui le Sr. Filleau dit
 tenir cette histoire, & qui après avoir renoncé à ce dé-
 testable complot en 1622. ou 1623. a été plus de 30. ans
 sans en ouvrir la bouche? Pourquoi ne l'a-t-on point
 nommé, ou du moins désigné comme les autres? La
 raison en est évidente. C'est que le recit de cette pré-
 tendue Conférence est un des plus grands excès de ca-
 lomnie qu'on ait jamais vu; & que les Fourbes ne font
 pas ordinairement ce qu'ils seroient obligés de faire se-
 lon les regles de la justice, parceque cela n'est pas ex-
 pédient pour couvrir leurs impostures.

⁴³ Nouvelles de la Rép. des Lettres, Mois de Janvier.
 1686.

⁴⁴ *Morale Prat. des Jésuites*, Tom. 8. p. 370.

„propre vous a porté à n'avoir pas remarqué
 „ce que Mr. le Bel ⁴⁵, que je connois, & ai
 „vu l'année passée à Rotterdam, & qui est
 „un homme fort habile & savant, ne fait
 „que se jouer en effet de vous, pour vous
 „commettre tant plus avec les Jan-sénistes;
 „la plume desquels Messieurs les Calvini-
 „stes, ou Prétendus Réformés, ont tant
 „éprouvée contre eux. Ce que le seul Mr.
 „Arnauld a écrit avec tant de solidité, a assez,
 „à ce qui me semble, prouvé. Car en effet,
 „cet Auteur Calviniste, Mr. le Bel, ne veut
 „dire autre chose, & vous le jeter sur la
 „barbe & en face, que comme aucuns de vos
 „Casuistes sont accusez par les Jansénistes d'a-
 „voir enseigné formellement, en matiere de
 „la Calomnie, & de l'exemption de la retracta-
 „tion, ce qu'il semble que vous avez pratiqué,
 „qu'aussi-bien & selon cela (je veux dire *ar-*
 „*gument. ad hominem*) vous êtes donc excusa-
 „ble, en & par quoi, malicieusement cet
 „Auteur, si adroit Calviniste, vous met plus
 „dans le tort & dans le blâme, qu'il semble
 „que vous ne vous appercevez point. J'ai
 „donc pitié de vous, & que le point si vain
 „& si périssable de l'honneur, vous met en tel
 „dan-

⁴⁵ Monsieur Bayle.

„danger de l'ame, qu'à pas un de vos Pénitens, au cas pareil, vous ne voudriez pas conseiller, d'ainsi comparoître devant le si terrible Juge des vivans & des morts. Voilà ce que j'ai cru en toute droiture & charité devoir vous répondre, vous demeurant au reste le très-affectionné, & ne me veux point davantage me mêler de vous écrire ou répondre; car aussi-bien j'ai fait ce que j'ai pu, & peut-être même au-delà de ce que j'ai du.“

Vous trouverez sans doute, *Monsieur*, que le stile de Mr. le Prince Ernest n'est ni brillant ni correct: je conviens aisément de cette vérité; mais on peut dire en fort mauvais langage de très-excellentes choses. Il seroit heureux pour ce Prince que sa Lettre au Ministre Drelincourt fût aussi sensée, que celle qu'il a écrite au Pere Hazart. Ce Prince étoit né Protestant, & s'étant fait dans la suite Catholique, il se mêla d'écrire sur des matieres de Controverse. Le sage & savant Drelincourt réfuta un Ouvrage qu'il lui avoit adressé; vous jugez bien qu'un aussi grand Théologien n'eut pas de peine à anéantir les objections de son Adversaire. Dans des Disputes de Théologie il seroit surprenant qu'un Prince pût y acquérir de grands avan-

tages. On pourroit dire avec raison aux Souverains qui ont voulu faire les Controversistes, au nombre desquels on doit placer Henri VIII, ce que dit un Musicien à Philippe de Macédoine, qui vouloit décider sur les fautes qui se trouvoient dans un air contre les règles de la Musique: A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous soyez jamais obligé de connoître ces choses comme moi!

La Réponse que fit Mr. Drelincourt est écrite dans le goût de tous ses autres Ouvrages; le stile en est simple, aisé, mais cependant noble & nerveux. Ce Ministre n'est point véhément, mais pathétique; un caractère de douceur, de candeur & de probité brille dans tous ses Ecrits. Le Prince Ernest n'avoit point considéré qu'il étoit dangereux de lutter contre un pareil Rival. Lorsqu'il fut question de repliquer à la Réponse qu'il avoit faite à sa Lettre, le bon Prince abandonna la façon d'écrire des Théologiens; il eut recours au stile militaire, & peu s'en fallut qu'il ne proposât un duel à Mr. Drelincourt. Il s'emporta contre lui, le traita d'une manière méprisante, & fit sonner bien haut l'honneur qu'un Prince, tel que lui, avoit fait à ce Ministre, de vouloir lui écrire. Il ne pouvoit digérer que Mr. Drelincourt eût
cru

cru qu'il descendoit d'une branche cadette de la Maison de Hesse-Reinfeldt : il lui auroit plutôt pardonné de l'avoir convaincu démonstrativement, qu'il n'y avoit pas une seule pensée juste dans tout son Ouvrage, que d'avoir ignoré quels étoient ses Ancêtres ; c'étoit prendre un Prince Allemand par son foible, que de montrer que l'Univers entier n'étoit point occupé du soin de s'instruire de sa Généalogie. Les injures que Mr. le Prince Ernest de Hesse a écrites contre Mr. Drelincourt n'ont pas porté plus de préjudice à ce grand Homme, que les fausses accusations de Mr. le Camus, Evêque du Bellay, qui prétendoit que les Protestans ne croyoient point que la Ste. Vierge fût Mere de Dieu : „ Vous me permettez, „ dit cet Evêque ⁴⁶ en s'adressant à Mr. Drelincourt, de vous dire que jamais je n'ai rencontré ce terme de Mere de Dieu dans vos „ Ecrivains, que vous-même, qui semblez „ plus favorable à cette Divine Mere, l'évitez „ soigneusement comme un écueil, & que dans „ les conférences & les conversations que j'ai „ eues depuis trente ans avec ceux de votre „ Confession, j'y ai trouvé une telle aversion „ à

⁴⁶ Mr. le Camus Evêque du Bellay, Réponse à Mr. Drelincourt, pag. 83.

„à ce titre, que jamais ils ne s'en servent: jus-
 „que-là que quelques-uns s'en trouvant pres-
 „sés, me l'ont nié en se cabrant, comme si
 „Mere de Christ & Mere de Dieu étoient deux
 „choses, & que Christ ne fût pas Dieu; ce qui
 „choque & heurte rudement l'union hyposta-
 „tique & la communion des Idiomes. Vous
 „y penserez s'il vous plaît.“ Il ne fallut pas
 long tems à Mr. Drelincourt pour détruire
 un reproche aussi mal fondé. „Il y a dix ans,
 „répondit-il ⁴⁷, que j'ai fait imprimer un
 „Opuscule de l'honneur qui doit être rendu
 „à la Sainte & bienheureuse Vierge, dans le-
 „quel Traité se trouvent ces paroles: Nous
 „ne faisons point de difficulté de dire, avec les
 „Anciens, que la Vierge Marie est Mere de
 „Dieu.“

Vous savez, *Monsieur*, que les Jésuites
 ont fait & font encore tous les jours aux Jan-
 sénistes le même reproche que Mr. l'Evêque
 du Bellay^e faisoit à ce Ministre; mais ils sont
 encore plus mal fondés dans leurs accusa-
 tions. Il est vrai que les Jansénistes rejettent
 toutes les fausses visions du Pere Bauni & de
 quelques autres Théologiens extravagans;
 mais

⁴⁷ Mr. Drelincourt, Replique à la Réponse de Mr. du
 Bellay, pag. 294.

mais vouloir mettre une différence entre le Culte de la Vierge & celui de la Divinité, est-ce vouloir détruire les honneurs qu'on doit rendre à Marie? C'est-là une des calomnies des plus grossières de la Société. Ce qui doit consoler les Jansénistes, c'est que les Peres de l'Eglise les plus illustres, & même les Apôtres, n'ont point été à l'abri de la calomnie & de la critique de quelques Théologiens Jésuites. Il n'a pas tenu au Pere Adam, le plus fou des Théologiens, que St. Paul & St. Augustin n'ayent été regardés tous deux comme deux Hérétiques. Ce fut à Bourdeaux qu'il prêcha ces excellentes choses. Vous jugez bien que les Jansénistes ne manquèrent point de les relever avec tout l'éclat & l'indignation qu'elles méritoient. „Pour „prouver, dit un d'entr'eux ⁴⁸, en parlant du „Pere Adam, qu'il y a quelquefois de la foi- „blesse dans les Auteurs Canoniques, & qu'ils „parlent souvent suivant leur imagination dans „l'expression des choses que Dieu a révélées, „ce Jésuite dit que le Prophète Elie se plaint „de l'impieré de son siècle. Il dit à Dieu „que la foi est éteinte dans le cœur de tous „les

⁴⁸ Défense de St. Augustin contre le P. Adam, p. 2.

„les hommes, & qu'il est resté seul de tous
 „ceux qui l'adorent sur la Terre. . . . Si
 „Dieu souffre, continue l'Ecrivain Janséniste
 „quelques foiblesses dans les Auteurs Cano-
 „niques qu'il inspire, s'il y a un feu naturel
 „dans St. Paul qui ne soit pas de Dieu, tout
 „ce qu'un Libertin ou un Hérétique trouve-
 „ra dans les livres Saints contre son sentiment,
 „il dira que c'est ce qui vient de la foiblesse,
 „ou du feu naturel de l'Homme, & non de
 „l'Esprit de Dieu.“

Il paroît que le Pere Adam a justifié le
 sentiment de l'Ecrivain Janséniste, car sous
 prétexte de cette foiblesse & du feu naturel
 de l'homme, il traita St. Augustin d'une
 étrange maniere. „Il dit ⁴⁹ que ce Pere étoit
 „embarassé & obscur dans ses Ecrits, qu'étant
 „un Esprit Africain, ardent & plein de cha-
 „leur, il s'étoit souvent trop emporté, étoit
 „tombé dans l'excès, avoit passé au delà de
 „la Vérité en combattant les Ennemis de la
 „Grace, comme il arrive quelquefois qu'un
 „homme qui a dessein de frapper son enne-
 „mi, le frappe avec tant de violence, qu'il
 „le jette contre un Arbre & lui donne un con-
 „tre-coup contre son intention. Que St. Au-
 „gustin

49 Idem, ibidem.

„Augustin même en établissant contre les Péla-
 „giens le Péché Originel, s'étoit emporté jus-
 „qu'à l'excès de l'erreur, en disant que le Pé-
 „ché Originel étoit puni dans les Enfans, qui
 „mouroient sans Batême, de la peine du feu
 „& du dam.“

Vous voyez, *Monsieur*, que c'est à tort que des simples Théologiens se plaignent au jourd'hui de la maniere aigre & injurieuse dont les Jésuites écrivent contr'eux: n'est-il pas ridicule qu'ils pensent qu'on doive les traiter avec plus de ménagement que St. Augustin? Au reste, vous ferez peut-être surpris que tant de gens se récrient contre les Ecrits calomnieux que produit la Société, & lorsque je vous dirai que par un Dcret de cette même Société, les Supérieurs des Jésuites sont d'obligation d'imposer des pénitences rigoureuses à ceux de leurs Peres, qui noircissent la réputation de leur Prochain, vous croirez peut-être que je plaisante; mais, quoiqu'il soit aussi peu exécuté que les Edits qu'on a publiés depuis 200 ans en France pour diminuer le Luxe, & qu'il soit par conséquent fort inutile à la tranquillité du Public, il ne laisse pas d'exister. Je vais vous le copier tout entier, afin de vous en convaincre.

La

La Congrégation ⁵⁰ a pareillement ordonné à la Requête de N. P. Général, que s'il arrive jamais que quelqu'un des Nôtres offense par ses paroles, par ses Ecrits, ou par quelque autre manière, quelque personne que ce soit, même de dehors & sur-tout des Religieux ou des personnes considérables: ou qu'il leur donne un sujet raisonnable de se plaindre, 1^o. Que les Supérieurs soient vigilants à en prendre connoissance, & à en faire telle punition que besoin fera, sans jamais rien laisser d'impuni en ce genre. 2^o. Qu'ils fassent faire aussi-tôt une due satisfaction à ceux qui auront eu raison de se croire offensés; & s'il arrive jamais que l'on réimprime les Livres où seroient ces choses offensantes, qu'on ne manque point de les ôter entièrement. 3^o. Et afin que les Supérieurs, à qui il appartient, ne soient pas trop faciles en ceci, la Congrégation a approuvé l'avis des Peres députés, qui est

50 Censuit pariter Congregatio, ipso etiam Patre Nostro postulante, si contigerit unquam quemquam à Nostri etiam alioscumque Externos, maxime vero Religiosos aut Viros primarios, vel lingua, vel calamo, aut quacumque alia ratione offendere, aut justam illis offensionis causam dare, 1^o. ut in illum Superiores diligenter inquirant, quaque par est severitate animadvertant, nihilque huiusmodi impunitum relinquunt; 2^o. ut curent iis, qui se læsos existimare merito pu-

est que les Confulteurs locaux & Provinciaux soient obligés d'avertir les Supérieurs médiats de ces sortes de fautes, & de savoir si l'on a eu soin d'imposer des pénitences aux coupables, & quelles auroient été celles qu'on leur auroit imposées.

Vous serez sans doute surpris, *Monsieur*, que les Jésuites qui connoissent si bien toute l'horreur de la calomnie, en fassent cependant un si grand usage. Comment se peut-il faire, direz-vous, que des gens soient si peu attentifs à fuir des crimes qui doivent leur faire appréhender une damnation éternelle? Vous ne serez plus étonné de la sécurité des Jésuites, lorsque vous saurez l'expédient qu'ils ont trouvé pour médire impunément & pour frustrer la vengeance du Ciel. Ils ont établi dans la Société une espece de troc entre les Péchés & les bonnes Oeuvres, c'est-à-dire qu'à l'article de la mort, un Théologien qui

taverint, satisfactionem quam primum exhiberi, at si quando Libri illi in quibus aliquid sit unde quis offendi potuerit, recudantur, illud penitus expungi; 30. ne ipsi etiam Superiores, ad quos spectat, se in hac parte molliores præbeant: Probavit Congregatio judicium Patrum deputatorum, ut Confultores tum locales tum Provinciales teneantur monere Superiores mediatos, si quid ab aliquo peccatum sit, & an penitentia necne & qualis iniuncta illis fuerit.

a calomnié un nombre d'honnêtes gens, fait un échange de conscience avec quelqu'autre Jésuite qui n'a jamais écrit; de sorte que celui qui meurt emporte les bonnes Oeuvres du Vivant, & lui laisse ses péchés. Vous voyez bien que c'est-là un expédient certain pour ne craindre point d'être puni des médisances & même des autres crimes. Il est vrai que le dernier Jésuite qui mourra, & qui se trouvera chargé du paquet de tous les autres, sera fort embarrassé de trouver quelqu'un qui veuille s'en charger; mais peut-être sont-ils dans cette pensée, *oportet unum mori pro omnibus*. Vous ferez peut-être bien aise, *Monsieur*, d'être instruit plus particulièrement de la façon dont se fait à l'article de la mort cet échange de conscience. Voici l'Histoire d'un de ces trocs, telle que l'a donnée un de ces R. R. P. P. Jésuites dans une conférence qu'il eut au Couvent des Religieuses de la Visitation de la Rue St. Antoine de Paris.

„Il y avoit, *dit-il* ⁵¹, un homme de con-
 „dition, qui, après avoir passé sa vie dans
 „le libertinage, tant à la Cour qu'à l'Armée,
 „étoit malade, & ne vouloit en façon du
 „monde

51. Extrait de la Morale Pratique des Jésuites, Tom. I.
 pag. 131.

„monde entendre parler d'aller à confesse ;
 „parcequ'il y avoit tant d'années qu'il n'y avoit
 „été, que c'étoit du plus loin qu'il pût se sou-
 „venir. Ceux qui étoient auprès de lui firent
 „tous leurs efforts pour l'y faire résoudre,
 „mais ce fut en vain ; car la honte qu'il avoit
 „de ses crimes le surmontoit toujours & l'em-
 „pêchoit de les avouer. Cependant il vouloit
 „bien recevoir les autres Sacremens. C'est
 „pourquoi on lui choisit un Prêtre qui fut
 „un Jésuite. Aussi tôt que le Malade l'ap-
 „perçut, il s'écria qu'il n'avoit que faire d'ap-
 „procher, parcequ'il ne vouloit pas se con-
 „fesser. Le Jésuite lui dit de n'avoir point
 „de peur, quil ne vouloit point lui parler
 „de confession ; mais qu'il croyoit qu'il vou-
 „droit bien faire des actes de Foi, de Contri-
 „tion & autres nécessaires pour bien mourir.
 „Le Malade y consentit & le Jésuite les lui fit
 „faire ; puis il lui demanda s'il agréeroit de
 „faire un échange avec lui en acceptant ses
 „bonnes Oeuvres, & lui donnant ses Pé-
 „chés. Le Malade s'y accorda volontiers.
 „Le Jésuite l'assûra donc qu'il prenoit sur lui
 „tous ses péchés, & les regarderoit desormais
 „comme siens, & qu'en même tems il lui
 „céderoit le mérite de toutes les bonnes Oeu-
 „vres qu'il auroit pratiquées. Sur cela il lui
 „donna

„donna l'Absolution & se retira; mais com-
 „me il étoit à la porte il revint pour dire au
 „Malade, qu'il ne savoit point quels étoient
 „les péchez dont il s'étoit chargé, & que cela
 „seroit cause qu'il ne pourroit s'en confesser,
 „comme étant à lui; parcequ'il les ignoroit,
 „& que cependant il auroit bien voulu s'en
 „accuser, n'ayant pas envie de se damner. Le
 „Malade ne fit aucune difficulté de lui racon-
 „ter tous ses crimes, sans en avoir honte, par-
 „cequ'il ne les croyoit plus à lui. Le Jé-
 „suite lui apporta ensuite le Saint Viatique &
 „il mourut un peu après, & apparut la nuit
 „suivante au Jésuite, pour le remercier du
 „don qu'il lui avoit fait de ses mérites, en
 „considération desquels Dieu l'avoit mis dans
 „sa gloire, quoiqu'il eût mérité l'enfer. Il
 „l'assûra aussi qu'à cause de la charité qu'il
 „avoit eue pour lui en se chargeant de ses pé-
 „chés, Dieu ne les lui avoit pas imputés &
 „les pardonnoit au Jésuite.“

Lorsqu'on peut troquer de conscience
 aussi aisement, que l'assûrent les R. R. P. P.
 Jésuites, doit-on craindre de flétrir la réputa-
 tion des plus honnêtes gens dès qu'ils nous
 sont opposés? On est assûré de trouver quel-
 qu'un assez charitable pour vouloir se charger
 de toutes les médifances que la Divinité ne
 sauroit

sauroit punir, par la sage précaution qu'un Jésuite mourant a de laisser tous les crimes à quelqu'un de ses Confrères. Je ne m'étonne plus que la Société ait tâché d'insinuer, que le Révérend Pere Girard est mort en odeur de fainteté; c'est apparemment qu'il avoit eu soin de charger le Pere Sabatier, son cher ami, des peccatilles que les Jansénistes l'accusoient d'avoir commises avec la Cadière. Je ne sai si les ennemis de ce Pere étoient bien fondés dans les reproches qu'ils lui faisoient; mais en supposant qu'ils le fussent, je me figure que la surprise du Démon de l'impureté fut bien grande, lorsqu'il vit que l'ame de ce Pere lui échappoit. Il dut dire plus d'une fois: Que maudite soit la pernicieuse coutume de troquer de conscience à l'heure de la mort! Si l'on ne supprime pas un pareil abus, l'Enfer fera bientôt aussi inutile que le Purgatoire, & les Catholiques pourront faire une soustraction de ce dernier comme les Protestants ont fait du premier.

Les Théologiens Jansénistes, qui n'admettent point le troc de conscience, ont trouvé un autre moyen pour pouvoir médire aussi impunément que les Molinistes. Ils ont compilé avec soin tous les passages de l'Écriture & des Pères, qu'ils ont crus propres à autori-

fer la liberté d'injurier & de railler cruellement leurs Adversaires. Pascal n'a pas manqué de s'appuyer de ces passages; & non content de rendre St. Augustin, St. Jérôme, & les Prophètes Jérémie & Daniel des plaisans antiques, il n'a pas tenu à lui qu'on ne crût que Dieu même avoit donné des exemples qui autorisoient les injures atroces qu'il avoit inférées dans quelques-unes de ses Lettres provinciales. „C'est, *dit-il* (*) une chose „bien remarquable, que dans les premières „paroles que Dieu a dites à l'homme depuis „sa chute, on trouve un discours de moque- „rie, & une ironie piquante, selon les Peres. „Car après qu'Adam eut desobéi dans l'espérance que le Démon lui avoit donnée d'être „fait semblable à Dieu, il paroît par l'Écriture que Dieu en punition le rendit sujet à la „mort, & qu'après l'avoir réduit à cette misérable condition qui étoit due à son péché, il „se moqua de lui en cet état par ces paroles „de risée: Voilà l'homme qui est devenu comme un de Nous: *Ecce Adam quasi unus ex nobis*; ce qui est une ironie sanglante & sensible, dont Dieu le piquoit vivement, selon „S. Jérôme & les Interprètes. Adam, *dit Rupert*, méritoit d'être raillé par cette ironie; &

(*) Lettres Provinciales, Tome III. p. 4. & 5.

„& on lui faisoit sentir sa folie plus vivement
 „par cette expression ironique, que par une
 „expression sérieuse. Et *Hugue de S. Victor*,
 „ayant dit la même chose, ajoute que cette
 „ironie étoit due à sa sotte crédulité; & que
 „cette espèce de raillerie est une action de
 „justice, lorsque celui envers qui on en use,
 „l'a méritée.

„Vous voyez donc, mes Peres, que la mo-
 „querie est quelquefois plus propre à faire
 „revenir les hommes de leurs égaremens: &
 „qu'elle est alors une action de justice; parce
 „que, comme dit Jérémie, les actions de ceux
 „qui errent sont dignes de risée, à cause de
 „leur vanité: *vana sunt & risu digna*. Et
 „c'est si peu une impiété de s'en rire, que c'est
 „l'effet d'une sagesse divine, selon cette parole
 „de St. Augustin: Les Sages rient des insensés,
 „parce qu'ils sont sages, non pas de leur pro-
 „pre sagesse; mais de cette sagesse divine qui
 „rira de la mort des méchans.

„Aussi les Prophètes remplis de l'esprit de
 „Dieu ont usé de ces moqueries, comme nous
 „voyons par les exemples de Daniel & d'Elie.
 „Enfin il s'en trouve des exemples dans les
 „discours de Jésus-Crist même: & St. Augustin
 „remarque que quand il voulut humilier Ni-
 „codème, qui se croioit habile dans l'intelli-

„gence de la Loi, comme il le voioit enflé d'or-
 „gueil par sa qualité de Docteur des Juifs, il
 „exerça & étonna sa présomption par la hau-
 „teur de ses demandes, & l'ayant réduit à l'im-
 „puissance de répondre: *Quoi, lui dit-il,*
 „*vous êtes Maître en Israël, & vous igno-*
 „*rez ces choses!* Ce qui est le même que s'il
 „eût dit: *Prince superbe reconnoissez que*
 „*vous ne savez rien.* Et St. Chrysostome &
 „St. Cyrille disent sur cela qu'il méritoit d'être
 „joué de cette sorte.“

Est-il possible qu'un homme qui avoit au-
 tant de génie, de science & d'érudition que
 Pascal ait voulu justifier les excès les plus cri-
 minels par les choses les plus respectables?
 L'exemple de ce grand homme est une preu-
 ve bien évidente qu'il n'est rien qu'un Auteur,
 qui suit sa passion, ne croye pouvoir justi-
 fier. C'est apparemment sur des principes
 semblables à ceux de Pascal qu'Arnauld a fon-
 dé l'innocence du portrait odieux qu'il a fait
 de la Société. „Il n'y a personne, *dit-il* (*),
 „qui ne connoisse que si l'on vouloit s'arrêter
 „davantage ici à découvrir la conduite interef-
 „sée & ambitieuse que cette Société a tenue
 „depuis ce tems-là, soit pour excuser ses pé-
 „chés les plus grossiers, soit pour s'emparer
 „du

(*) *Morale Pratique des Jésuites, Tom. I. p 49.*

„du bien d'autrui, soit pour détourner les Peu-
 „ples des vrais Pasteurs, soit pour opprimer
 „les gens de bien & pour perdre les Saints E-
 „vêques, on ne pût donner une explication de
 „cette Prophétie encore beaucoup plus ample.
 „Car rien ne seroit plus facile que de faire
 „voir que cette Compagnie s'est toujours
 „éloignée de la voye de Dieu à mesure qu'elle
 „s'est accrue; & que toute la grandeur dont
 „elle a toujours été si jalouse, n'a servi qu'à
 „vérifier cette parole si remarquable du Pro-
 „phète Roi: *Superbia eorum qui te oderunt*
 „*ascendit semper.*“

Qui croiroit que la seule charité fut le mo-
 tif de ces injures grossières? Si un autre hom-
 me que celui qui les a dites, nous assûroit
 qu'elles découlent des sources d'une vive piété
 & d'une tendresse Chrétienne, nous le traite-
 rions d'extravagant. Eh quoi! lui dirions-
 nous, est-ce ainsi que s'exprime ceux qui ne
 veulent remuer que le cœur & qu'éclairer l'es-
 prit? Qu'est-il besoin, de dire à des gens
 dont on doit chercher à acquérir la bienveil-
 lance plutôt que la haine, puisqu'on n'a d'au-
 tre but que leur instruction, qu'est-il besoin,
 dis-je, de leur dire les choses les plus capa-
 bles de les aigrir? Je demande ce que l'on
 penseroit d'un Missionaire, qui abordant dans

un Pais, commenceroit par injurier tous ceux qu'il auroit deffein de convertir? Il n'y a pas de doute que ces Infidèles ne dissent: Il faut que cet homme, qui proteste de nous aimer tendrement, soit un fourbe ou un Visionnaire, Quoi! pour nous disposer à lui prêter attention & à écouter ses discours, il commence par nous dire des injures! Si nous avons la complaisance de l'ouïr tranquillement, peut-être nous donneroit-il bientôt des coups de bâton pour nous prouver son amitié & sa piété. Si Pascal vouloit répondre à ces reproches & qu'il dît que la Religion autorise les médifances les plus atroces & les plaisanteries les plus sanglantes; retirez-vous, lui diroit-on, nous ne voulons point d'une Religion qui blesse les premiers principes de la Loi Naturelle, & qui nous apprend à faire à autrui ce que nous ne voudrions point qu'on nous fit à nous-mêmes. Je doute que Pascal pût fournir aucune bonne réponse à ces objections. Les Sauvages ne se payeroient point à coup sûr de quelque distinction Théologique, eût-il recours à la maxime de Nicolle, qui a soutenu qu'on pouvoit injurier en sûreté de conscience les Jésuites, entant que Jésuites, il n'avanceroit pas davantage ses affaires. Ce Nicolle dont vous nous parlez, lui diroit-on, étoit apparemment

remment ardent, bilieux, sophiste, & ennemi dangereux. Quant à nous, nous croyons qu'il est beaucoup plus généreux de bien parler de ses ennemis que d'en dire du mal, & nous ne voulons point connoître la pernicieuse maxime de distinguer un homme dans deux états différens, pour trouver le prétexte de lui dire les injures les plus grossières.

Les Théologiens Protestants n'ont point cherché les différentes excuses des Catholiques pour autoriser leurs invectives. Peut être n'ont-ils regardé ce péché que comme une faute qui ne méritoit point une punition éternelle; & au défaut du Purgatoire, qu'ils ont entièrement supprimé, peut être ont-ils cru pouvoir injurier avec une aussi grande sûreté de conscience que les Jésuites. Le plus modéré d'entre eux, Claude, ce grand Homme, dont je ne vous ai jamais parlé qu'avec les plus grands éloges, & qui cependant sont encore bien au-dessous de son éminent mérite, Claude, dis-je, a reçu une vive réprimande pour avoir calomnié Mr. Arnauld son Adversaire. „Comment avez-vous pu, dit-on à un „Jésuite (*), vous figurer pouvoir faire passer pour „hérétique un si grand homme après que le Mini- „stre Claude ayant fait, comme vous, de vains efforts „pour le rendre suspect parmi les Catholiques, & „le faire passer pour un Auteur désavoué; ces il- „lustres Prélats ont cru d'être obligés de prendre sa „défense, & que les uns ont déclaré non-seulement „qu'il n'étoit pas un Auteur désavoué de l'Eglise „catholique, mais qu'il étoit regardé par ceux, qui „par leur Caractère ont droit de distinguer entre la „Doctrina de l'Eglise, & les sentimens d'un parti- „culier, comme un illustre Défenseur de l'une des „plus

„plus importantes Vérités de la Religion. Les au-
 „tres ont reproché à ce Ministre, que c'étoit en vain
 „que pour ôter à Mr. Arnauld la créance que son
 „mérite & sa profonde érudition lui avoient acqui-
 „se, il avoit eu recours à un moyen tout-à-fait in-
 „digne d'un honnête homme, en voulant déchirer
 „la réputation d'un Théologien par une calomnie
 „si noire, qu'elle doit faire horreur à tous ceux
 „qui la liront. Et les autres enfin, voyant que
 „des gens aussi injustes & aussi déraisonnables que
 „vous, s'unissoient au Ministre Claude pour rendre
 „suspecte la foi & la personne de Mr. Arnauld, ont
 „protesté qu'ils ne pouvoient supporter, & que
 „tous les Fidèles devoient gémir de voir que
 „même des Théologiens Catholiques eussent
 „entrepris de le diffamer, & d'ôter, s'ils pou-
 „voient, la force à ses Ouvrages, tâchant de le
 „rendre suspect en supposant qu'il a des sentimens
 „pernicieux, & qu'il est séparé de l'Eglise dans le
 „sein de laquelle il a toujours vécu.“

Il me reste encore, *Monsieur*, à vous faire voir
 l'abus que les Théologiens font des Miracles & des
 Prodiges; mais, comme cet Article me conduiroit
 trop loin, je le réserve pour la Lettre suivante, qui
 fera la dernière que je vous écrirai sur les Matières
 Théologiques. Je suis avec beaucoup de considé-
 ration,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
 obéissant, &c.

FIN DU I. TOME.

HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES

PAR
M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE,
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE BERLIN.



TOME II.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1765.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

DEPARTMENT OF CHEMISTRY

PHYSICAL CHEMISTRY

LECTURE NOTES

BY

PROFESSOR

JOHN D. COLEMAN

1950

CHICAGO, ILL.

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

CHICAGO, ILL.

M É M O I R E S
S E C R E T S

ET UNIVERSELS

DE LA

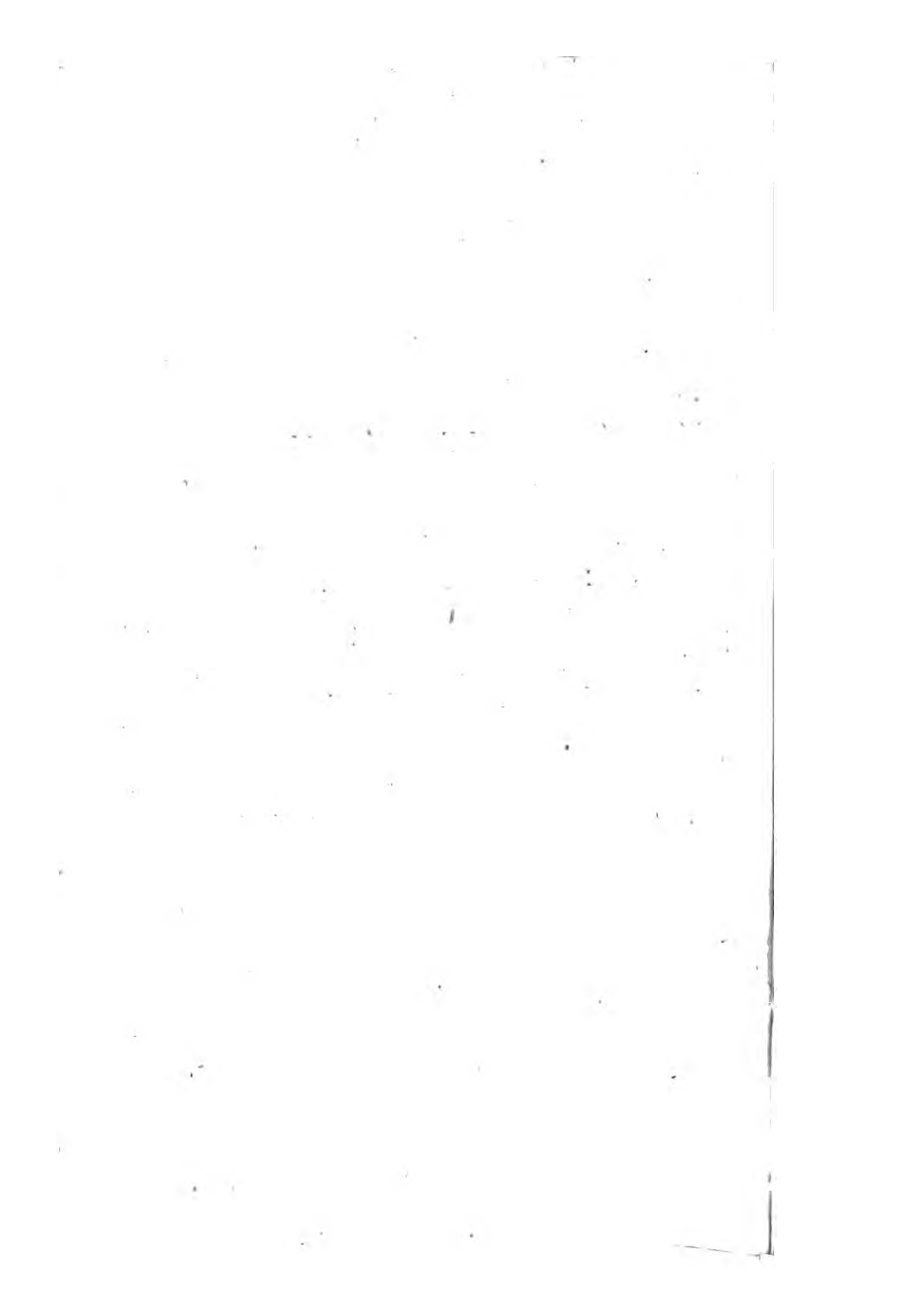
REPUBLIQUE

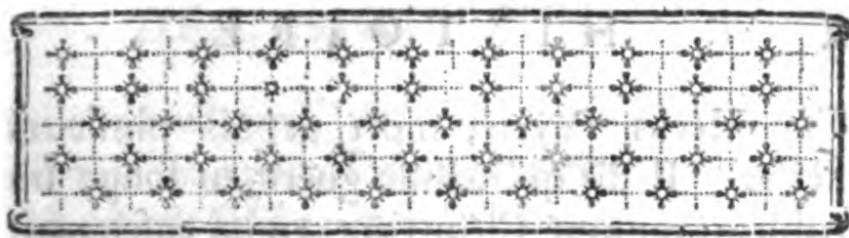
DES

L E T T R E S.

TOM. II.

A





LETTRE QUATRIEME.

§ I.

*De l'abus que les Théologiens anciens ont fait
des Miracles.*

M O N S I E U R.

Nous voici arrivés aux abus étonnants que les Théologiens, soit anciens, soit modernes, ont fait de l'autorité des Miracles. Lorsque les réels leur ont manqué, ils ont eu recours aux plus faux & aux plus ridicules. Pourvu qu'ils trouvassent le moyen d'appuyer leur sentiment sur quelques faits prodigieux, ils s'embarassoient peu qu'ils heurtassent le Sens commun, & qu'ils fussent opposés aux notions les plus évidentes.

Tertullien¹, voulant prouver aux Epicuriens la réalité des Songes divins, se sert de l'autorité d'un Miracle opéré par le pouvoir
d'un

¹ Tertull. *de Anima*, Cap. XLVI.

d'un Héros Payen , mort depuis plusieurs siècles. Il dit qu'Achille guérit en songe un Athlete, nommé Cléonyme , en lui enseignant les remedes qui lui étoient nécessaires.

Je ne comprends pas comment un si grand homme que Tertullien , n'a pas senti combien il étoit absurde de faire faire un miracle à une Ame , que sa Religion l'obligeoit de croire damnée. Les Philosophes contre lesquels il écrivoit avoient un beau champ pour le tourner en ridicule. Comment pouvez-vous exiger, auroient-ils pu lui répondre, que nous croyions des miracles, opérés par les Fondateurs de votre Religion, lorsque nous voyons que vous en adoptez dans une Croyance que vous condamnez, & que vous soutenez être directement contraire à l'idée qu'on doit avoir de la Divinité. Je ne fais pas trop ce que Tertullien eût pu répondre aux Objections des Epicuriens. Bien des Peres de l'Eglise auroient été presqu'aussi embarrassés que lui; car ils avoient autant de goût pour les faits

▪ Si enim Miracula sanitarum, ut alia taceam, velim referre, quæ per hunc Martyrem, id est gloriosum Stephanum facta sunt in Colonia Calamienfi & nostra, plurimi conficiendi Libri, *August. Lib. XXII. de Civit. Dei. Cap. VIII.*

faits prodigieux, & tout ce qui tenoit du miracle leur paroïssoit devoir être reçu aveuglément & sans examen.

St. Augustin, quelque grand génie qu'il eût, n'a pu se défendre de donner trop de croyance aux prodiges fabuleux, qui couroient de son tems parmi le Peuple. Je ne doute pas que dans le nombre des Miracles, dont ce Saint fait mention, il ne puisse y en avoir quelques-uns qui sont réellement arrivés; mais il est impossible d'ajouter foi à toutes les choses étonnantes qu'il raconte. Si l'on veut le croire, les Reliques de St. Etienne Martyr auront beaucoup plus fait de miracles que n'en fit Jesus-Christ pendant sa vie; puisqu'il assure qu'il faudroit un grand nombre de Volumes² pour les contenir, & que dans deux ans de tems il en étoit arrivé plus de soixante-dix³.

Le même St. Augustin nous apprend que les Corps des Martyrs Gervais & Protas furent découverts par St. Ambroise. „Ce fut
„dans

³ Nondum est biennium, ex quo apud Hipponem cepit esse ista memoria, & multis, quod nobis certissimum est, non datis libellis de iis quæ memorabiliter facta sunt; illi ipsi qui dari sunt ad septuaginta ferme numerum pervenerant, quando ista conscripsi. Calamæ vero,

„dans ce tems-là, *dit-il* ⁴, que Dieu fit con
 „noître à ce St. Evêque, en songe, en quel
 „lieu repositoient les Corps des Martyrs Gervais
 „& Protas, qui depuis plusieurs années
 „étoient gardés dans le Secret de Dieu, & con-
 „servés exemts de corruption; afin qu'ils
 „fussent découverts pour reprimer la fureur
 „d'une femme, qui étoit Imperatrice &
 „Mere de l'Empereur. Car il se fit plusieurs
 „Miracles, lorsqu'après les avoir découverts
 „& tirés de terre, on les portoit à la grande
 „Eglise avec tout l'honneur qui leur étoit du.
 „Et non seulement des Possédés furent déli-
 „vrés des Démons qui les tourmentoient, &
 „qui ne pouvoient s'empêcher en les quittant
 „de confesser la puissance de votre Saint Nom;
 „mais encore un Aveugle recouvra la vûe.
 „C'étoit un homme de Milan même, aveugle
 „de-

ubi & ipsa memoria prius esse cæpit & crebrius dantur,
 incomparabili multitudine superant. *Idem ibidem.*

⁴ Tunc memorato antistiti tuo per visum apperuisi quo
 loco laterent Martyrum Corpora Gervasii & Protasii, quæ
 per tot annos incorrupta in Thesuro Secreti tui recon-
 dideras, unde oportune promeres ad coercendam rabien-
 femineam, sed regiam: cum enim propalata & effossa,
 digno cum honore transferrentur ad Ambrosinam Basili-
 cam, non solum quos immundi vexabant Spiritus, con-
 fessis eisdem Dæmonibus, sanabantur; verum etiam qui-

DE L'ESPRIT HUMAIN. 7

„depuis plusieurs années & connu de toute la
„Ville. Comme il s'aperçut du bruit qui
„se faisoit parmi le peuple, & qui marquoit
„quelque sujet extraordinaire de joie, il de-
„manda ce que c'étoit. On le lui dit, &
„aussitôt il se fit mener où étoient les Corps
„de ces Saints Martyrs, dont la mort a été si
„précieuse devant vous; & il n'eut pas plutôt
„porté sur ses yeux un linge, qu'on lui permit
„de faire toucher au Brancard qui les soute-
„noit, que la vûe lui fut rendue. Le bruit
„de ces Miracles se répandit incontinent &
„fit retentir vos louanges de toutes parts. Et
„s'il ne ramena pas à la Foi orthodoxe cette
„Princesse, si animée contre le Bienheureux
„Ambroise, au moins elle modéra sa fureur,
„& fit cesser la persécution qu'elle lui faisoit.“

Un

dam plures annos cæcus Civis, Civitatie notissimus, cum Populi tumultuantis læritiæ causam quæsiisset atque audivisset, exiit eoque ut duceret suum ducem rogavit. Quo perductus impetravit admitti, ut sudario tangeret feretrum *pretiosæ in conspectu tuo mortis Sanctorum tuorum.* quod ubi fecit, atque admovit oculis confestim aperti sunt. Inde fama discurrens, inde laudes tuæ ferventer lucentes, inde illius Inimicæ animus, etsi ad credendam sanitatem non applicitus, a persequendi tamen furore compressus est. *August. Conf. Lib. IX. Cap. VII.*

Un Ministre Protestant a fait quelques réflexions sur ces Faits miraculeux; je vais vous les rapporter, parce qu'elles en occasionneront quelques autres que je ferai sur elles & sur le Songe de l'Evêque de Milan. „Je „ne veux pas, *dit Mr. Jurieu* ⁵, faire à St. „Ambroise le tort de l'accuser d'avoir supposé „cette Vision pour tromper le peuple, pour „faire des faux Miracles, afin de faire triompher le Parti du Consubstantiel sur l'Arianisme. Mais ce qui est certain, c'est que ce „fut un Esprit trompeur qui abusa St. Ambroise, & qui lui découvrit ces Reliques pour „en faire des Idoles; parce qu'en ce tems-là „on commençoit à abuser des Reliques des „Saints. Des Miracles lesquels furent faits „par les Reliques, ou sont des Contes fabuleux d'hommes imposteurs, ou des productions de celui qui est le Pere du Mensonge. St. Augustin dit que les possédés étoient „délivrés. Outre que la plupart des Possédés „de ces Siècles étoient des Mélancoliques, il „n'est pas mal-aisé de concevoir que le Diable „a du faire son jeu pour établir l'Idolatrie „naissante. Il ne pouvoit moins faire que „de

⁵ Accomplissement des Prophéties, &c. Part. Chap. XX.
pag. 229.

„de fortir d'un corps, feignant d'y être forcé
 „par la vertu des Reliques, & par le mérite
 „d'un Saint. Un aveugle recouvrera la vûe,
 „pour avoir porté à ses yeux un linge qui
 „avoit touché le cercueil des Martyrs, le Peu-
 „ple par sa crédulité fait tous les jours de ces
 „sortes de miracles, & St. Augustin avoit sa
 „bonne part de cette crédulité, mais, quand
 cela seroit vrai, le Diable peut faire des cho-
 „ses bien plus difficiles que celle de rendre la
 „vûe à un homme qui a été quelque tems
 „sans voir.“

Ne trouvez-vous pas extraordinaire, *Mon-*
sieur, qu'un Théologien aime beaucoup mieux
 accorder au Diable le pouvoir de faire les plus
 grands miracles, que de convenir que les
 Saints peuvent intercéder auprès de Dieu
 pour ceux qui les invoquent? Je pense qu'un
 Philosophe dépourvu de tous préjugés trou-
 vera qu'il est pour le moins aussi extraordi-
 naire d'accorder à l'Esprit de ténèbres la li-
 berté & le pouvoir d'opérer des miracles, ré-
 servés à la seule Divinité, que de croire que
 des hommes morts depuis plusieurs années
 prennent quelque intérêt à ce qui se passe dans
 ce Monde. En vérité l'on peut dire, que si
 les Saints & les Saintes ont une grande obli-
 gation aux auteurs de leurs légendes, qui
 A 5 leur

leur ont fait faire tant de choses surprenantes, le Diable n'en a pas moins à certains Théologiens Réformés, qui lui ont accordé le pouvoir de renverser la Nature, & de faire lui seul plus de prodiges, qu'il n'y en a dans les Vies fabuleuses de bien des Saints. Ils soutiennent même l'authenticité de ses Miracles avec autant de zèle que les Capucins ceux de St. François d'Assise. Il en coûta cher à un Ministre Protestant d'avoir écrit contre la puissance du Diable; il fut interdit de ses fonctions, & ses Confreres le traiterent avec autant de rigueur, que les Inquisiteurs en auroient eu pour un homme qui auroit nié les Miracles de St. Pantaléon & ceux de St. Dominique l'Encuirassé. Le savant & ingénieux Bayle s'est moqué avec raison du zèle outré des Partisans d'Astarot. „Vous avez sans doute, écrit-il à un de ses amis^o, ouï parler „d'un Ministre d'Amsterdam, nommé Bekker, „qui a publié en Flamand un gros Livre „pour prouver qu'il n'y a point de Diable „qui ait aucun pouvoir sur la Terre; les Synodes ont pris l'alarme de cela, & cette „affaire fait grand bruit,“

Avouez,

Avouez, *Monsieur*, que, lorsqu'on considère d'un œil Philosophique la conduite des Théologiens des différentes Sectes, on trouve une ample matière à réflexions. On voit des gens, prenant les Noms de Docteurs & de Depositaires des Mystères de la Divinité, qui assemblés dans Rome déclarent, que quiconque ne croira pas que des faits fabuleux & qui ne sont jamais arrivés, ont été opérés par des Os & des cendres insensibles, doit être regardé comme un Monstre & un Impie digne des plus grands supplices. D'un autre côté on voit d'autres Docteurs qui déclarent à Amsterdam, que ceux de Rome sont des Impositeurs : que les Os & les Haillons sacrés qu'ils tâchent de déifier n'ont aucune puissance : & que tous les prodiges qui arrivent, & qui sont arrivés depuis plus de douze cens ans, dont les Historiens Catholiques ont fait mention, doivent être imputés à Belzebuth & à sa Sequelle.

Un homme sans passion & sans préjugés ne pourroit-il pas dire avec raison à ces différens Théologiens ? Messieurs, avant que de prononcer, comme vous faites, sur la cause qui a produit tels ou tels Miracles, examinez s'ils sont réellement arrivés ; & vous deviendrez peut-être que vous disputiez sur des faits

faits imaginaires & qui n'ont jamais eu de fondement. Je voudrois, s'il étoit possible, que les Docteurs Protestants & Catholiques voulussent entreprendre cet examen : que les premiers, sans avoir recours à Belzebuth & à Astarot, niaissent simplement tous les Miracles, excepté ceux dont la Sainte Ecriture fait mention, cela paroîtroit plus raisonnable à un Philosophe que le respect que Mr. Jurieu affecte d'avoir pour St. Ambroise. Peut-être n'auroit-il pas paru aussi persuadé de son Songe & de sa bonne foi, s'il avoit fait réflexion que le même St. Ambroise avoit coutume de faire des rêves divins, & d'apprendre aux Peuples les inspirations nocturnes qu'il recevoit du Ciel. Il écrivit une Lettre qu'il répandit dans toute l'Italie pour faire connoître aux Fidèles, (c'est à-dire à ceux qui étoient dans son parti) „que St. Paul lui étoit apparu „pendant la nuit, & qu'il avoit parfaitement „reconnu cet Apôtre ⁷ par la ressemblance „qu'il lui avoit trouvée avec le Portrait qu'on „en voioit dans les Eglises.“ Il falloit que les

⁷ Tertia autem nocte, corpore confecto ac fatiscante ex jejunio priore, mihi quidem neutiquam dormienti, sed in raptu mentis posito, visi sunt cum persona quadam, quæ Beato Paulo Apostolo videbatur consimilis, pa-

les Peintres qui vivoient du tems de St. Ambroise eussent aussi des inspirations divines, qui leur apprenoient, comment étoit la figure des Saints qu'ils representoient. Les plus petits Barbouilleurs devoient même être dirigés par le Ciel, lorsqu'ils peignoient quelque Bienheureux; sans cela, comment tant de Dessinateurs différens, soit bons, soit mauvais, eussent-ils pu attraper le même air & la même ressemblance? Le St. Paul d'une Eglise n'eût pas ressemblé à celui d'une autre; & il auroit fallu que dans ses diverses apparitions il eut eu le soin de prendre la physionomie qu'on lui avoit donnée dans l'Eglise la plus voisine. En vérité cela auroit été bien pénible; & si la Vision de St. Ambroise doit être constatée par la ressemblance de cet Apôtre avec son Portrait, un Saint qui veut se rendre visible cinq ou six fois dans une journée à différens particuliers, sera obligé de changer plus de fois de figure, qu'une Coquette d'habit de masque pendant la durée d'un Bal de vingt-quatre heures.

Je

Iam docente pictura ipsius in imaginibus effigiem. Ex Epist. S. Ambrosii Mediolanensium Episcopi ad univers-Ital. apud St. Joan. Damasc. Lib. II. Apolog. advers. eos qui Sanctas Imagines traducunt & criminantur, pag. 44.

Je dirai, comme Mr. Jurieu, que je ne veux pas faire à St. Ambroise le tort de l'accuser d'avoir supposé cette seconde Vision mais je n'ajouterai pas comme lui, que ce fut un Esprit trompeur qui abusa ce Saint. Je pense que ce fut plutôt l'aveugle croyance qu'il donna à un Songe ordinaire, ou à une idée que lui offrit son imagination échauffée par les jeûnes.

Après tout, quel mal y auroit il, quand St. Ambroise, pour faire triompher la Vérité, se seroit servi d'une ruse innocente, & que pour suspendre la persécution des Ariens il auroit supposé qu'il avoit fait un Songe divin, quoiqu'il eût dormi fort paisiblement? Je ne dis pas que cela soit; mais je pense qu'à juger du passé par ce que nous voions, on auroit des raisons plausibles pour le soupçonner. Ne voions-nous pas aujourd'hui que les Jansénistes & les Molinistes se disputent à qui debitera le plus de fables pieuses? On a fait plusieurs Volumes qui ne contiennent qu'une petite partie des Miracles de l'Abbé Paris. Des Evêques dont les mœurs sont pu-
res,

* *Relationes quas singulis annis Missionarii à Societate Romam ad suos Superiores mittunt, & quas Sancta Congregatio de propaganda Fide typis vetuit, facta de ea re.*

res, dont la conduite est irréprochable en certifient l'authenticité. D'un autre côté les Jésuites, qui crient tant contre les prodiges supposés, ne s'oublient pas; ils en débitent tous les jours de plus extraordinaires. Pendant un très long tems ils ont fait autoriser par le St. Siège les fables qu'ils racontoient au sujet de leurs Missionnaires de Chine? le moindre d'entr'eux avoit fait lui seul plus de miracles, que tous les Saints ensemble. Il est vrai qu'à la fin ils ont poussé les choses trop loin: un reste de pudeur & de honte a ému la Cour de Rome: Elle a compris que les Jésuites menoient les choses trop grand train: qu'ils tendoient par leur hardiesse & par leur indiscretion à décréditer tout à-fait les Miracles: „Elle leur a défendu d'imprimer les Relations que leurs Missionnaires leur envoient tous les ans de la Chine; & „la Congrégation *De propaganda Fide* a déclaré „par un Decret solennel ⁸ qu'elle défendoit „l'impression de ces Relations, parce que „l'expérience a fait voir qu'elles contiennent „très-souvent des mensonges.“

Voilà

Decreto, quod experientia docuisset eas semper non veritate niti. *Hist. Cultus Sinens.* pag. 145.

Voilà, *Monsieur*, un grand nombre de Docteurs, tant Molinistes que Jansénistes, qui pensent qu'il n'y a rien de contraire à la Religion de supposer des Miracles, qui peuvent servir à faire prospérer la bonne Cause, & à édifier les Fidèles. Si nous jugions des Théologiens du IV. & V. Siècles par ceux du XVII. & du XVIII. les Songes de St. Ambroise courroient grand risque d'être soupçonnés de supposition: plusieurs Histoires que St. Jérôme a écrites auroient le même sort: & je suis assuré que s'il les avoit publiées de nos jours, elles ne seroient pas moins défendues que les Relations des Missionnaires. Je ne crois pas que

9 *Conspicit hominem Equo mixtum, cui opinio Poetarum Hyppocentauro vocabulum indidit. Quo viso salutaris impressione Signi armat frontem. Et heus tu, inquit, quam in parte hic Servus Dei habitat? At ille barbarum nescio quid infrendens, & frangens potius verba quam proloquens, inter horrentia ora, Senis blandum quæsit eloquium, & dextæ prætentione manus cupitum indicat iter; & sic patentes campos volucris transmittens fuga, ex oculis mirantis evanuit. Hieronym. Epist. Lib. III de Vita Pauli primi Eremitæ.*

10 *Nec mora inter saxosam Convallem haud grandem, homunculum videt aduncis naribus, fronte cornibus asperata, cujus extrema pars corporis in Caprarum pedes definebat. Infractusque & hoc Antonius spectaculo, Scutum Fidei & Loricam Spei, bonus Præliator arripuit.*

que jamais les Jésuites ayent rien débité d'aussi étonnant & d'aussi absurde que les Faits, que ce Saint a inférés dans les Vies de quelques Hermites.

Peut on rien voir de plus extraordinaire „que ce Centaure que St. Antoine rencontra „dans un Desert, lorsqu'il alloit visiter St. „Paul l'Anachorette, & qui, après lui avoir „montré le chemin en langage barbare ^o, s'é- „loigna ensuite au grand galop? Ce Monstre „ne fut pas le seul que St. Antoine trouva sur „sa route. „A quelque distance de-là il apper- „çut un Satyre ¹⁰, tel que les Peintres les dépeig- „nent, ayant la tête & le corps d'un homme, les „cuisses

Nihilominus memoratum Animal Palmarum fructus ei- dem ad viaticum, quasi pacis obfides, afferebat. Quo cognito gradum pressit Antonius, & quisnam esset interrogans, hoc ab eo responsum accepit: Mortalis ego sum, & unus ex Accolis Eremiti, quos vario delusa errore Gentilitas, Faunos, Satyrosque, & Incubos vocans colit. Legatione fungor Gregis mei: precamur ut pro nobis communem Deum deprecetis, quem pro Salute Mundi venisse cognovimus, & in universam Terram exiit sonus eius. Talia eo loquente longævus viator ubertim faciem lacrimis irrigabat, quas magnitudo lætitiæ indices effuderat. Gaudebat quippe de Christi gloria & de interitu Satanæ, simulque admirans, quod eius posset intelligere sermonem, & baculo humum percutiens eiebat: Væ tibi, *Alexandria*, quæ pro Deo por-

„cuisses & les jambes d'une Chèvre. Le Saint
 „surpris d'une pareille rencontre s'arma d'a-
 „bord d'un grand Signe de Croix. Le Satyre
 „n'en fut point épouvanté: apparemment
 „qu'il en faisoit lui-même quelques uns; car
 „il vient offrir des fruits à St. Antoine & lui
 „apprend qu'il étoit député par ses Confreres
 „les autres habitans des Bois, pour le supplier
 „de vouloir bien prier Dieu pour eux, qu'ils
 „connoissoient & qu'ils savoient être venu dans
 „ce Monde pour le Salut des Créatures. St. Jéro-
 „me ajoute qu'à ce discours St. Antoine répan-
 „dit un torrent de larmes, & qu'il prédit tou-
 „tes sortes de malheurs à la Ville d'Alexandrie
 „qui refusoit d'adorer le vrai Dieu, lorsque des
 „Bêtes connoissoient & louoient sa puissance.“

Ne seroit-on pas en droit de représenter
 à St. Jérôme, s'il vivoit aujourd'hui, que de
 pareilles fables sont tout-à-fait propres à
 décrier l'authenticité des faits réels aux quels
 on les allie? Tous ces Centaures, ces Mon-
 stres,

*tenta veneraris: Væ tibi, Civitas Meretrix, in quam to-
 rius Orbis Dæmonia confluxere. Quid nunc dictura es?
 Bestiæ Christum loquuntur, & tu pro Deo portenta ve-
 neraris. Idem ibid.*

“ Inter has sermocinationes suspiciunt Alitem (Cor-
 vum) in ramo arboris confedisse qui inde leviter subvo-

stres, ces Satyres qui parlent, & qui font des discours sur la Religion, ressemblent à ces Animaux, qui dans les Contes des Fées font les plus beaux raisonnemens du monde. Lorsque je lis l'Histoire de ce Corbeau ¹¹, qui pendant soixante ans apporta régulièrement à St. Paul la moitié d'un pain tous les jours, & qui eut soin de se munir d'un entier le jour de la visite de St. Antoine, il me semble voir le petit Chien *TinTin* que la Fée toute-bonne avoit donné à Agatine, pour lui servir de Pourvoyeur, & qui ne manqua pas, le jour que le Prince *Fanfan* vint voir cette Belle dans la Tour d'airain, de faire trouver à table deux Perdrix au lieu d'une qu'on y servoit ordinairement.

Je suis surpris que St. Jérôme ait rapporté une Histoire aussi fabuleuse; d'autres personnes ne le feront pas moins du rôle qu'il fait jouer à la Divinité. En effet, n'est-il pas absurde de lui faire regarder l'appétit de deux Solitaires, comme une chose qui demande un mira-

labat, & integrum panem ante ora mirantium deposuit, Post cujus abcessum: Eia inquit Paulus, Dominus nobis prandium misit: vere pius, vere misericors! Sexaginta jam anni sunt, quod accipio dimidii semper panis fragmentum; verum ad adventum tuum militibus suis duplicavit annonam, *Idem, ibid.*

miracle particulier de sa Toute-puissance? Au reste, il faut avouer que les gens qui sont nourris aux dépens des Entrepreneurs Célestes font bien mauvaise chère. On ne leur donne que la moitié d'un pain. Je voudrois bien savoir qu'elle étoit la personne qui avoit le soin de le couper justement par le milieu, & de le remettre au Corbeau. St. Jérôme pour ôter tous les doutes n'eût pas mal fait de rapporter cette particularité; car je ne pense pas que ce fût le Corbeau qui le partageât lui-même dans l'endroit où il le prenoit. Peut-être que St. Jérôme le croioit ainsi; car non content d'accorder aux Faunes & aux Centaures la connoissance du vrai Dieu, il pensoit que les Bêtes raisoient sagement, & faisoient un grand cas de la bénédiction des Anachorettes. „Il raconte ¹² „que St. Antoine étant fort em-
„bar-

¹² Ecce duo Leones ex interioris Erami parte currentes, volantibus quasi per colla jubis, ferebantur Quibus aspectis exhorruit, rursusque ad Deum referens mentem, quasi Columbas videret mansit intrepidus. Et illi quidem directo cursu ad cadaver Beati Senis substiterunt, adulantibusque caudis circa ejus pedes accubuerunt, fremitu ingenti rugientes, prorsus ut intelligeret eos plangere quomodo poterant. Deinde haud procul cœperunt humum pedibus scalpere, arenamque certatim egerentes

„barrassé pour creuser une fosse, où il pût
 „mettre le Corps de St. Paul, deux Lions
 „sortirent tout à coup du fond de la Fo-
 „rêt, qui après s'être venus prosterner aux
 „pieds du St. mort, & avoir poussé de
 „grands rugissemens, qui marquoient leur
 „chagrin & leur douleur, creusèrent eux
 „mêmes une fosse; après quoi ils s'appro-
 „chèrent humblement de St. Antoine, les
 „oreilles basses, l'air rampant & soumis, &
 „lui léchèrent les pieds. Ce Saint com-
 „prit ce que demandoient ces Animaux, &
 „& leur donna la bénédiction. Il est vrai
 „qu'il fut un peu embarrassé sur le choix des
 „termes dont il devoit se servir, & sur les
 „souhaits qu'il devoit faire pour la prospé-
 „rité des dévots Lions; mais il prit enfin son
 „parti, & en leur donnant la bénédiction,
 „il pria Dieu de leur accorder tout ce qu'il
 „juge-

unius hominis capacem locum foderunt; ac statim quasi
 mercedem pro opere postulantes, cum motu aurium
 cervice rejecta ad Antonium pertexerunt, manus ejus
 pedesque lingentes. At ille animadvertit benedictionem
 eos a se precari. Nec mora in laudationem Christi
 effusus quod muta quoque Animalia Deum sentirent, ait:
 Domine sine cuius nuru nec folium arboris destruit nec
 unus Passerum ad terram cadit, da illis sicut tu scis: &
 manu annuens iis ut abirent imperavit. *Id. ibid.*

„jugeroit leur être le plus nécessaire. Après
 „cette courte Oraison les pieux Fossoyeurs
 „firent encore un *salamalec* à leur maniere
 „& se retirèrent.“

Si St. Jérôme a composé la Vie de St. Antoine dans le goût des Contes des Fées, il a écrit celle de St. Hilarion dans le goût des Poëmes de l'Arioste. On y voit perpétuellement des enchantemens; les Diabes y jouent un rôle aussi considérable que les Enchanteurs les plus malins dans le *Rolando Furioso*. Souffrez, *Monsieur*, que je vous fasse parcourir quelques uns des faits prodigieux attribués à St. Hilarion, pour vous montrer évidemment que les plus grands Peres de l'Eglise ont inféré quelquefois dans leurs Ouvrages les Histoires les plus hazardées.

„Le premier miracle que fit St. Hilarion¹³ fut en faveur d'une femme stérile,
 „qui vint le prier dans son Desert de lui
 „obte-

¹³ Mulier quædam Eleutheropolitana cernens despectui se haberi a viro ob sterilitatem prima irrumpere ausa est ad Beatum Hilarionem, & nihil tale suspicanti repente genibus ejus advoluta. . . . Interrogavit (Hilarion) causam adventus ejus ac fletuum; & postquam didicit, levatis oculis, recedere iussit, euntemque lacrymis,

„obtenir un enfant du Ciel. Après bien des
 „supplications le Saint promit d'employer son
 „intercession, & à la fin de l'année cette
 „femme accoucha d'un beau garçon“. Il
 n'y a rien dans ce premier fait de contraire
 à la vraisemblance : les prières d'un Juste
 peuvent aisément obtenir des faveurs du Ciel :
 & si tous les autres miracles ressembloient
 à celui-là, la Vie de St. Hilarion seroit
 écrite avec la décence que demande la Vie
 d'un Saint; mais que peut-on penser des
 miracles opérés en faveur de ces fanatiques
 & des ces insensés, auxquels on donnoit
 autrefois le nom de Possédés? En voici quel-
 ques uns, tels que les rapporte St. Jérôme.

„ Un Cocher qui conduisoit tranquille-
 „ment son Chariot ¹⁴ fut renversé de son
 „Siège par un Démon, & la chute que cet
 „Esprit malin lui fit faire fut si fâcheuse qu'il
 „ne pouvoit tourner la tête, ni remuer les
 „pieds & les mains, & qu'il ne lui resta
 „que

*profecutus, exacto anno vidit cum filio. Hieronym.
 Epist. Lib. III. de Vita Hilarionis.*

¹⁴ Auriga quoque Gazensis in Curru percussus a Dæ-
 mone, totus obrigit, ita ut nec manum agitare, nec
 cervicem posset reflectere. Delatus ergo in lecto, cum
 solum linguam moveret ad preces . . . & se sponderet
 arti pristinae renunciaturum . . . sanatus est. Id. ibid.

„que la langue de libre. St. Hilarion le „guérit radicalement, à condition qu'il ne „feroit plus le même métier.“ La précaution étoit des plus sages; car s'il avoit fait une seconde chute, peut être n'auroit-il pas trouvé un Médecin aussi habile que St. Hilarion.

On amena un jour à cet Anachorette un Possédé, qui lui seul en valoit trente ¹⁵. Le Démon qui s'étoit emparé de lui étoit un des plus rudes *Sires* dont on ait jamais ouï parler. „Il se moquoit de tous les obstacles; il rom-
„poit

¹⁵ Præterea fortissimus Juvenis, nomine Marsitas, de Territorio Hierosolymæ, tantum sibi applaudebat in viribus ut quindecim frumenti modios diu longaque portaret, & hanc haberet palmam fortitudinis suæ, ut Asinos vinceret. Hic afflatus pessimo Dæmone non catenas, non compedes, non claustra ostiorum patiebatur: multorum nasum & aures amputaverat. . . Hilarion jussit eum ad se pertrahi & dimitti. Solutoque, inclina, ait, caput & veni. Tum tremere ille & cervicem inflectere, nec aspicere contra ausus, omnique ferocitate deposita, pedes cœpit sedentis lambere. Adjuratus itaque Dæmon, & tortus qui Juvenem possederat, septima die egressus est. Idem ibidem.

¹⁶ Sed nec illud tacendum est quod Orionus vir primarius & ditissimus Urbis Ailæ, quæ Mari Rubro imminet, a legione possessus Dæmonum, ad illum adductus est. Manus, cervix, latera, pedes ferro onerati erant furoris-

„poit les chaînes il enfonçoit les portes, & avec
 „l'aide des dents du Corps dont il s'étoit faisi,
 „il coupoit quelquefois le nez & les oreilles
 „aux gens qu'il rencontroit. St. Hilarion mit
 „fin à tous ces defordres. On lui amena
 „le possédé: aussi-tôt qu'il fut en sa Présen-
 „ce il oublia sa fureur, & vint lecher les
 „pieds du Saint qui l'exorcisa; enfin le Dé-
 „mon décampa le septième jour.“

L'histoire de ce premier Possédé n'est
 qu'une bagatelle en comparaison de celle d'un
 autre qui étoit en proye ¹⁶ à une Légion en-
 tière

que sævitiam torvi oculi minitabantur. Cumque deambulare Sanctus cum Fratribus, & de Scripturis nescio quid interpretaretur, erupit ille de manibus se tenentium, & amplexus cum post tergum, in sublime levavit. Clamor ortus ab omnibus. Timebant enim ne confecta jejuniis membra collideret. Et Sanctus arripens: Sinite, inquit, & mihi meum Palæstritam dimitte. Ac sic reflexa super humeros manu caput ejus tetigit, apprehensoque crine ante pedes adduxit, stringens e regione ambas manus ejus, & plantas utroque calcans pede, simulque ingeminans: Torquere Dæmonum turba. Cumque ille ejularer, & reflexa cervice terram vertice rangeret: Domine, inquit, Jesu, solve miserum, solve Captivum; ut unum, ita & plures vincere tuum est. Rem loquor inauditam: ex uno hominis ore diversæ voces, & quasi confusus Populi clamor audiebatur. Curatus itaque & hic, non post multum temporis cum

tière de Démon. Vous jugez bien, *Monsieur*, qu'un homme qui a dix ou douze mille Diabes dans le Corps ne doit pas être fort à son aise. Aussi ce Possédé n'eut-il pas pour St. Hilarion la même politesse que le premier. „Car s'étant échappé des mains „de ceux qui le gardoient il sauta sur le dos du „Saint, qui étoit occupé à expliquer à quel- „ques autres Solitaires les Saintes Ecritures. „Chacun crut qu'il couroit un grand danger; „mais lui se mettant à rire prit le Possédé par „les cheveux, & se déchargeant d'un fardeau „si incommode, il le renversa par terre & „chassa ensuite toute cette canaille de Dé- „mons.“

Je m'étonne que les Diabes, qui connoissoient par expérience, qu'ils ne devoient point se jouer à St. Hilarion, prissent à tâche de le suivre par-tout; car cet Anachorette trouvoit des Possédés sur la Mer comme sur la Terre. „Un jour qu'il navigeoit pour „la

uxore & liberis venit ad Monasterium, plurima, quasi gratia redditurus, dona afferens. Idem ibidem.

²⁷ Habens igitur Senex gazanum secum ascendit Clafsem, Siciliamque navigabat. . . . In medio ferme Adriæ, Naucleri filius a Dæmone arreptus clamare cæpit & dicere: Hilarion Serve Dei, cur nobis per te & in pelago tutos esse non licet? Da mihi spatium donec ad ter-

„la Sicile ¹⁷, un Démon s'empara tout à
 „coup d'un Marinier, qui se sentant possédé
 „s'écria: O Hilarion, Serviteur de Dieu,
 „pourquoi nous poursuis-tu jusque sur les
 „Eaux? Donne-moi du moins le tems
 „d'arriver au rivage, car sans cela je serois
 „forcé de rentrer dans l'Abîme. St. Hila-
 „rion, qui par modestie ne vouloit point
 „être connu des Matelots, répondit à ce
 „Diable: si Dieu veut que tu demeures, reste:
 „s'il ne le veut pas, fors d'ici & t'en va;
 „pourquoi, t'adresses-tu à moi, qui ne suis
 „qu'un pauvre pecheur? Quelque modeste
 „que fût la réponse de St. Hilarion le Diable
 „décampa, & apparemment que, ne pou-
 „vant nager jusqu'au bord, il fut dans les
 „abîmes.“

La façon dont St. Hilarion guériffoit les
 Aveugles étoit presqu'aussi singulière que cel-
 le dont il se servoit pour chasser les possé-
 dés. „Une femme qui avoit perdu la vûe
 „l'étant

*ram veniam, ne hic ejectus præcipiter in abyssum. Cui
 ille, si Deus meus, ait, tibi concedit ut maneat, mane.
 Sin autem ille te ejicit, quid mihi invidiam facis pec-
 catori atque mendico? Hoc autem dicebat ne Nautæ &
 Negociatores, qui in navi erant, se, cum ad terram
 pervenissent, proderent. Id. Ibidem.*

„l'étant venue prier de la lui rendre, & lui
 „ayant dit qu'elle s'étoit ruinée en Méde-
 „cins ¹⁸, il lui representa que si elle avoit
 „donné aux pauvres l'argent qu'elle avoit dé-
 „pensé en remedes, elle eût été guérie; après
 „quoi il lui cracha sur les yeux, & soudain
 „elle vit clair.“

Voilà des faits bien extrrrordinaires, & auxquels peu de gens ajouteront foi. Je ne crois pas du moins que les Médecins conviennent jamais, que des aumônes soient aussi efficaces pour rendre la vûe que leurs remedes; & quant à la maniere de guérir en crachant aux yeux des Aveuglés, je la trouve assez bizarre & assez particulière. Un homme dont la salive auroit aujourd'hui les mêmes vertus que celle de St. Hilarion ne manqueroit pas de pratique; il en auroit cent fois plus que le savant Bourrhavé. N'en déplaise à St. Jérôme, je crois que les prieres peuvent obtenir du Ciel la guérison d'un Aveugle; mais je regarde la cérémonie du crachat

¹⁸ Facidia Vicus est Rhinocururæ Urbis Ægypti. De hoc (sunt decem anni) cæca Mulier adducta est ad Beatum Hilarionem, oblataque ei a Fratribus (iam enim multi cum eo Monachi erant) omnem se substantiam expendisse ait in Medicos. Cui respondit: Si quæ in Medicis perdidisti, dedisses pauperibus, curasset te verus

crachat comme une véritable mommerie; j'ai beaucoup de foi aux prieres des Justes & très-peu à la vertu miraculeuse de leur falive.

Tous ces Faits extraordinaires & surprénants rapportés par Saint Jérôme auroient du demeurer dans le silence. Je m'étonne qu'un aussi grand homme que ce Père ait pu adopter des Fables qui n'étoient bonnes que pour amuser le Vulgaire il faut attribuer au goût du tems, où vivoit cet éloquent Ecrivain, les fautes que je lui reproche. Dès le IV. Siècle l'amour des prodiges & du merveilleux avoit saisi les esprits, & les Pères de l'Eglise, quelque grands Hommes qu'ils fussent, avoient leur bonne part de cet amour outré pour les Miracles. Une fouie de Mélancoliques, qui vivoient dans ces Siècles, & qui se figuroient qu'ils étoient possédés, augmentoient la crédulité du Peuple. On peut dire de ces tems éloignés ce qu'un Illustre Poëte ¹⁹ a dit de celui où vecut Catherine de Mé-

Medicus Jesus. Clamante autem illa, & misericordiam deprecante, expuit in oculos eius, statimque Salvatoris exemplum virtus eadem profecuta est. Id. ibid.

¹⁹ Mr. de Voltaire dans sa HENRIADE, Chant. V. Not. sur le vers 213. & suiv.

Médicis. „ Cette Reine avoit mis la Magie
 „ si fort à la mode en France, qu'un Prêtre
 „ nommé Sechelles, qui fut brûlé en Grève
 „ sous Henri III. pour *Sorcellerie*, accusa dou-
 „ ze cens personnes de ce prétendu crime.
 „ L'ignorance & la stupidité étoient poussées si
 „ loin dans ce tems-là, qu'on n'entendoit par-
 „ ler que d'Exorcismes, & de condamnations
 „ au feu. On trouvoit par-tout des hom-
 „ mes

²⁰ Jean Damascene, appelé ainsi, parcequ'il étoit de Damas, vecut sous l'Empereur Leon l'Isaurique. Il défendit contre ce Prince le culte des Images, & lui aiant survecu de beaucoup il soutint la même cause contre l'Empereur Constantin Copronyme. Ceux qui ont cru que Jean Damascene avoit vecu sous le regne de Theodose sont tombés dans une erreur grossiere. Voici comme parle de ce credule Moine le Cardinal Bellarmin. Sanctus Ioannes Damascenus, vir magnæ doctrinæ et sanctitatis, æqualis fuit venerabilis Bedæ, et unus Occidentem, alter Orientem sapientia sua illustravit, nam tempore Gregorii II. Papæ, & Leonis Isauri Imperatoris hæretici scripsit Orationes pro defensione sacrarum imaginum adversus prædictum Leonem circa annum Domini 731. Sed diu postea supervixit, & multa passus est ab Imperatore Constantino Copronymo propter fidem Catholicam. Itaque longe a veritate aberrant, qui Damascenum tempore Theodosii senioris floruisse scribunt. Belarmin. de Hist. Ecclesiast. Art. 731.

Moreti fait mention d'un Miracle arrivé à St. Jean Damascene. Il étoit bien juste qu'on rapportât quelque

„mes assez fots pour se croire Magiciens, &
 „des Juges superstitieux, qui les punissoient
 „de bonne foi comme tels.“

Pour connoître combien le Diable avoit part à tout ce qui se faisoit dans le Monde, ou du moins combien les Peres de l'Eglise lui en donnoient, il ne faut que jeter les yeux sur les Ecrits de St. Jean Damascène ²⁰. Il a compillé avec soin tous les

Faits

conte de celui qui avoit pris soin d'en compiler tant de ridicules. Voici l'histoire de ce prétendu miracle. „Le „Calife des Sarrafins, nommé Hifiam, lui fit couper la „main, sous pretexte d'avoir écrit une lettre à l'Empe- „reur Leon, pour lui donner avis, qu'il étoit aisé de sur- „prendre la Ville de Damas. Mais cette Lettre avoit été „supposée par l'Empereur, qui vouloit perdre St. Jean „Damascene, parceque ce grand homme avoit écrit pour „la defense des Images. Et la nuit suivante, cette main „lui fut remise en dormant, par un miracle, qui fut „connu de tout le peuple.“ Voilà l'équivalent du miracle de St. Jean Nepomucene, si cher à la maison d'Autriche, quoi qu'il l'ait bien mal protégée dans la guerre qu'elle a eu contre les Prussiens. Il est vrai que la langue ni la tête de ce Saint ne furent point recollée miraculeusement; mais combien de prodiges n'ont elles pas fait, quoique séparées du Corps! Quand je songe à tous ces miracles qui sont aussi bien constatés que ceux de l'Abbé Paris; je me persuade qu'il en est des reliques ainsi que des liqueurs, leur force s'évapore par la longueur du tems. Rien ne prouve plus que le pouvoir

Faits prodigieux qui se trouvent dans les Ecrits des Peres qui l'avoient précédé, & il n'a pas manqué de matiere. Je ne pense pas qu'il y ait de Livre plus propre pour delabuler de l'aveugle crédulité qu'on accorde à tout ce qui porte le nom de miracle. Ce Saint a prétendu défendre le culte des Images; mais il eût été à souhaiter qu'il n'eût point employé, pour autoriser son sentiment, un nombre prodigieux d'Histoires ridicules, qui ne peuvent servir qu'à le décréditer dans l'esprit

des Saints s'affoiblit peu à peu, que de voir S. Ignace n'avoir pû garantir en France & en Portugal ses Disciples de leur perte totale, & de leur entiere destruction. Exemple bien frappant & bien instructif pour ceux qui comptent aujourd'hui sur le credit celeste du Diacre Paris.

²¹ Dicebat Abbas Theodorus *Æliores* quendam inclusum in Monte fuisse *Oliuarum* apprime concertatorem spiritualem. Hunc Spiritus nequitie & fornicationis oppugnabat. Die igitur quodam cum peracri stimulo eum perurgeret, dequeri cæpit & in lamenta prorumpere. Denique dicit *Dæmoni*: Quousque tandem ab infestando me nihil remittis? Vel deinceps hinc a me facessito. Ad hanc usque ætatem mecum consenuisti. Ob oculos ille se *Dæmon* exhibet visendum & conspicuum, respondens: Jura tu mihi, quod tibi sum dicturus nemini esse exprompturum, nec te imposterum oppugnabo. Juravit ei Senex per eum qui in altissimis habitat, nemini se arcanum eius revelaturum. Quodcumque dixeris mihi. Tunc *Dæmon* ait: Cave hanc adores Imaginem, nec te

prit de tous les gens qui ne font point aveuglés par les préjugés. Si on veut l'en croire plusieurs Images ont parlé, répandu du sang, changé de place elles-mêmes, &c. Il ne rapporte pas des choses moins extraordinaires du Diable que des Statues enchantées, & semblables à celles que les vieux Romanciers ont mises dans les Jardins de l'Enchanteur Merlin. „Il dit ²¹ qu'un Solitaire étoit journalle-
 „ment tenté par un Démon qui ne lui don-
 „noit aucun relâche. Ce Démon étoit un
 „de

jam oppugnabo. Juravit ei Senex. Habebat ea Imago effigiem Reginæ nostræ, Sanctæ Mariæ Deiparæ, Dominum nostrum Jesum Christum bajulantis. Dicit Dæmoni ille Inclusus: Sine dispiciam mecum quid factum opus sit. Postero die is rei seriem reteggit Abbati Theodoro Ælioræ tum è Laura Cœnobio, quod in Pharo Insula Ægypto contigua situm est, advenienci: rem totam ordine pandit & narrat. Illi Incluso respondet Senex: Abba, vere illusionem præventus es, quia Dæmoni te obstrinxisti juramento, nisi quia recte fecisti prodens & evulgans quod latebat arcanum. Profuerit tibi, si in Civitatem hanc pergens non ingrediaris prostibulum, neve abneges venerabilem culturam Domino ac Deo nostro Jesu Christo, una cum ejus Matre. Ipsum igitur quum confirmasset, animumque verbis pluribus constabiliisset, illinc in suum se recepit locum. Proinde is Dæmon rursus in conspectum Inclusi illius prodit, eique dicit: Quid rei est, improbe Senex? Nonne per Sancta jurasti mihi te nemini dicturum? Ecqua ratione ei qui ad te

„de ceux qui soufflent les desirs de l'impu-
 „reté, & qui sont cent fois plus obstinés que
 „les autres, résistant à l'Eau-Benite & aux
 „Signes de la Croix. Le Solitaire ne sachant
 „plus à quel Saint se vouer, & desesperant
 „d'être jamais délivré de cet Esprit de téné-
 „bres fut agreablement surpris. Ce Diable
 „lui apparut, & lui proposa de conclure une
 „paix stable & solide. Le Solitaire fut d'abord
 „charmé de cette offre; mais il fut bien éton-
 „né lorsque le Seigneur Belphegor lui apprit
 „quelles devoient être les conditions de ce
 „Traité. Il tira de dessous sa noire Jaquette
 „une petite Image de la Vierge qui tenoit son
 „Fils dans ses bras, & dit au Solitaire: Je cesserai
 „de te tourmenter, pourvû que tu n'adores
 „jamais cette Image, & que tu ne parles à
 „personne de ce dont nous serons convenus.
 „Le Solitaire promit tout ce que le Diable
 „voulut; mais il ne tint pas parole; parce-
 „qu'il confia ce secret à un autre saint Her-
 „mite, qui le fit résoudre à continuer d'ho-
 „norer & de prier l'Image de la Vierge. Le
 „Diable fut fâché qu'on eût violé le Contrat:
 „il

venit, nota fecisti omnia? Dico tibi, Senex nequam,
 quia die Judicii perjurii condemnaberis. Respondit ei
 Inclusus dicens: Scio equidem me jurasse & pejerasse.

„il parut de nouveau, & dit d'un ton de colére :
 „Réponds-moi, vieux Trompeur, ne m'a-
 „vois-tu pas promis que tu ne dirois mot
 „de notre Accord? Va je t'annonce que tu
 „seras damné tôt ou tard. Le Solitaire, sans
 „s'effrayer de la fausse prédiction, repliqua
 „tranquillement : J'ai juré, il est vrai; mais
 „j'ai du ne pas tenir mon serment. Va
 „t'en à tous les Diables; je ne veux point
 „t'entendre.“

Vous trouverez, *Monsieur*, que cette Histoire n'est pas fort convaincante en faveur de la puissance des Images, & qu'elle a tout l'air d'un Conte de Nourrice. J'en conviens avec vous; cependant il y en a trente ou quarante de pareilles dans les Ecrits du même Saint Jean Damascène, qu'il a extraites avec beaucoup de soin des Ouvrages des anciens Peres, & qui sont encore plus absurdes. Vous en pouvez juger par vous-même.

Quoique St. Jean Damascène ait rapporté plusieurs Miracles hazardés ou visiblement faux, il ne faut point donner dans l'excès de ceux qui méprisent totalement les Ecrits. Il
 n'a

re autem non audio. *S. Joan. Damascen. Lib. I. Apologez. pro venerat. Sanctar Imag. p. 26. Edit. Paris. ap. Guillard. Anno 1555.*

n'a point mal soutenu dans bien des endroits la cause des Images: il a distingué avec soin, ainsi que font aujourd'hui les Docteurs Catholiques, les différens Cultes; & il reproche ²² à ses Adversaires, qu'il faut être aveuglé pour appeller Idolâtre un homme qui chérit si fort tout ce qui peut renverser & détruire l'Idolâtrie. Lisez, *Monsieur*, le passa-

²² Me vero ubi videris adorare Imaginem Christi, aut Sanctissimæ ejus Matris, aut cujuscumque Sancti, mox incandescis & acriter succenses, oneras maledictis, resillis a me, me appellas Idololatram. Nihilne te pudet? non perhorrescis? nullus rubor frontem occupat tuam, me quum videas in dies singulos, toto terrarum orbe Tempula Idolorum demolientem, & eorum vice Tempula excitantem Martyribus? Si Idola colerem, qua fronte cumulare honore Martyres, quos constat Idolorum evertisse culturam? Si juxta tuam objectionem Lignis defero gloriam, qua ex causa honore afficio Sanctos, qui ligneas Statuas Dæmonum incenderunt igni? Quod si lapideos glorifico, qua ratione gloriosos prædico Apostolos, qui Idola lapidea perfregerunt? Si Imagines colo Deorum falsi nominis, quamobrem glorifico, laudibus veho, diemque festum concelebro trium Puerorum, qui sunt in Babylone celebri ac illustri certamine perfuncti, ut ne aureæ Imagini & idolicæ venerabundi prociderent? Atqui nimisquam multa est & præfracta istorum Exlegum insensibilitas, multa excæcatio, ô Judæe, multa & ea impudens audacia tibi suppetit, simul & impieras. Revera abs te veritas inique oprimitur. Exurge, Deus, Judi-

passage original de ce Pere, que je vous transcris au bas de la page, & vous y trouverez de l'éloquence & du feu.

Les Théologiens qui écrivent aujourd'hui avec le plus de vivacité pour le Culte des Saints ne disent guère rien de plus que ce qu'a dit St. Jean Damascène. Il a assez bien répondu aux Objections²³ qu'on faisoit à propos

ca Causam tuam. Judica, & secundum nos pronunciato sententiam de Gente non sancta, sed impia & absurdi moris, & quæ te nullo non tempore exasperat. Joan. Damascen. Lib. III. Apologet. pro venerat. Sanctar. Imag. p. 78.

²³ Quod si objicias eximium illum & admirabilem Epiphanium palam interdixisse earum cultu. Primum quidem responderim doctrinam illam a marginaria annotatione forte relatum in contextum, atque ita esse commentitiam, non item profectam ex ejus lucubratione, alterius magis esse qui eodem dictus sit nomine, id quod multi facere consueverunt. Tum secundo loco, si opponis: Scimus Beatum Athanasium vetuisse Sanctorum Reliquias imponi Capsulis, sive Loculis, verius præcepisse ut eadem terra conderentur, ob id quod modis omnibus cuperet abrogare absurdam Ægyptiorum consuetudinem, qui suorum cadavera non terra tegebant, sed in lecticis & pheretris deponebant. Forfan & Epiphanius eximius tale aliquid ad rectitudinem revocare volens, lege cavit, ne depingerentur Imagines, ut & donemus ipsius fuisse sententiam. Nam quod hujus propositum non fuerit eas summovere, Ecclesia istius Beati Epipha-

pos de quelques Evêques, qui sembloient avoir été contraires aux Reliques & aux Images : il a autorisé son sentiment, autant qu'il l'a pu, par des passages de l'Écriture ²⁴, il a expliqué ceux qui lui paroissent contraires ou obscurs ; & si l'on ôtoit le ramas de Miracles absurdes qu'il a insérés dans son Livre, cet Ouvrage seroit aussi bon dans son genre que bien d'autres qu'on estime davantage. Pour avoir voulu appuyer son opinion par des faits extraordinaires, le bon Saint a fait tort non - seulement à lui même, mais encore à tous les Peres anciens, dont il a compilé les Contes sans distinguer les Miracles réels des faux & des ridicules.

Je regarde St. Jean Damascène comme le Conteur de son Siècle ; il a fait d'assez bonnes choses qu'il a flétries par des fables aussi extravagantes que celles de Marie à La-coque

nii testimonio est ad nostra usque tempora exornata omni ex parte Imaginibus. Tertio responderim: Non infrequens aut rarum quid inventu est Lex Ecclesiæ tradita, neque enim una Hirundo facit Ver. *Id. ibid. Lib. I. pag. 16.*

²⁴ Jubeat autem (Deus) ut exculpant similitudinem Cherubim. . . . ut pro decoro obumbrent Propitiatorium. Conveniebat enim ut Imago Ministrorum cœlestium

coque. Au lieu que dans les Ouvrages des autres Peres, un fait surprenant & contraire à la Raison ne frappe qu'en passant, parcequ'il est corrigé par d'autres bien circonstanciés & accordés avec les lumieres naturelles de l'entendement. Dans les Ecrits de St. Jean Damascène cette quantité de Miracles entassés les uns sur les autres révolte un Lecteur sensé. On peut cependant reprocher plus ou moins à tous les Peres le défaut que je condamne dans celui-ci, c'est d'avoir fait flèche de tout bois, & de n'avoir pas su rejeter un miracle, quelque absurde qu'il parût, dès qu'il favorisoit l'opinion qu'ils soutenoient.

§. II.

Que les Théologiens modernes ont donné dans le même excès que les anciens au sujet des Miracles.

Comme j'ai résolu, *Monsieur*, de ne faire aucune mention de ce nombre prodigieux d'Ecri-

imaginem Sacramentorum divinatorum obumbraret. Quid autem dicis, Aram illam, Urnam, Propitiatorium, non manibus esse affabre confecta? Non esse opera manuum hominum? Non, uti censes, ex ignominiosa & aspernabili materia exsculpta sunt? Quid autem Tabernaculum illud omne? Nonne Imago erat? Nonne umbra & exemplar? *Idem, ibidem. Lib. 1. pag. 8.*

d'Ecrivains subalternes, que ces derniers tems ont produit, je ne citerai que deux ou trois fameux Théologiens de ce Siècle, pour vous prouver que les Modernes ont donné dans le même excès que les Anciens au sujet des Miracles. Non-seulement ils ont adopté & reçu aveuglément tous les Contes qu'ils ont trouvés chez les Auteurs qui les ont précédés; mais ils ont soutenu avec beaucoup de confiance les Fables que leurs contemporains ont inventées. Il est étonnant que des gens d'une érudition profonde, & d'un rare savoir ayent été assez la dupe de leurs préjugés, pour ne point éviter de se briser contre un écueil aussi dangereux. Les plus grands Théologiens Catholiques ont diminué le poids de leurs objections par les faits miraculeux dont ils les ont voulu appuyer. Ils n'ont pas même su faire un choix parmi les miracles, & ils les ont tous rapportés, quelque hazardés qu'ils eussent du leur paroître. Le Pere Scheffmacher est tombé dans ce défaut: il cite plusieurs Auteurs pour prouver la puissance des Reliques; & presque tous les miracles dont il parle, peuvent être contredits, j'ose même dire détruits par des faits dont l'expérience journalière nous démontre la réalité. Ceux qui fondent leurs sentimens sur l'autorité des miracles, ne ré-
fle-

flechissent pas assez sur ce qui se fait tous les
 jours pour donner un air de vérité à des im-
 postures grossières. Un peu plus d'attention
 leur feroit connoître que, puisqu'il y a par-
 mi les hommes, & sur-tout parmi ceux qui
 s'érigent en Directeurs de Conscience, tant
 de fourbes ou de crédules, il pourroit ai-
 sément y en avoir eu dans les Siècles passés.
 „Quoi de plus merveilleux, *dit le Pere Scheff-*
 „*macher* ²⁵ que ce que rapporte Evagre du
 „Tombeau de Sainte Euphémie! Il dit que
 „cette Ste. apparoissoit souvent en songe à
 „l'Evêque de Constantinople ou à quelque au-
 „tre homme d'une piété distinguée, pour
 „avertir qu'il étoit tems de venir recueillir
 „le sang qui avoit coulé de ses playes: que
 „pour lors l'Empereur, le Clergé, le Magi-
 „strat & une très grande foule de peuple se
 „rendoient dans l'Eglise, & qu'en présence
 „de cette multitude on passoit par un trou,
 „fait à un des côtés du Tombeau, une épon-
 „ge attachée à une verge de fer; & que
 „moyennant cette éponge qu'on enfonçoit
 „bien avant dans le Tombeau, on en reti-
 „roit une si grande quantité de sang caillé,
 „qu'il

²⁵ Lettres d'un Docteur Cathol. de l'Université de Stras-
 bourg à un Magistrat Lutherien de la même Ville. p. 389.

„qu'il y en avoit assez non-seulement pour
 „en faire part à tous ceux qui étoient presens,
 „mais aussi pour en envoyer dans les Provin-
 „ces à quiconque en demanderoit. Ce qu'il
 „y avoit de fort remarquable, c'est que ce
 „Sang ne se corrompoit jamais; & que sa
 „couleur étoit toujours également vive &
 „vermeille. Le même Auteur ajoute, que
 „le Tombeau repandoit une odeur si exquise,
 „qu'aucune autre odeur soit de fleurs, soit de
 „parfums, soit d'essences préparées, ne pou-
 „voit en approcher.“

Assûrément, *Monsieur*, on peut dire, sans
 passer pour incrédule & pour entêté, que le
 recit de ce miracle porte avec lui sa réfutation;
 rien n'a l'air plus imposteur. Je demande
 pourquoi cette cérémonie de ne tirer le sang
 de Ste. Euphémie que par un trou & avec
 le secours d'une éponge; en sorte que per-
 sonne ne pouvoit voir ce qu'il y avoit dans
 ce Tombeau? D'où vient, s'il étoit vrai que
 les playes de la Ste. répandoient du sang, n'ou-
 vroit-on pas son Mausolée, & ne montrait-
 on pas aux yeux de tout le Peuple ce Corps
 sanglant? Avoit-on peur que le grand air
 joint à la perte du sang ne fît tomber Ste. Eu-
 phémie en foiblesse? En vérité il faut être
 aveugle, pour ne pas voir dans ce prétendu
 mira-

miracle, jusqu'où peut aller la fourberie & la mauvaise foi de quelques Ecclésiastiques.

Le P. Scheffmacher dira peut-être pour sa défense, que l'on ne peut sans injustice taxer de mensonge des gens illustres, tels que bien des Patriarches de Constantinople, qui certifioient que la Ste. leur avoit apparu en songe. Je répondrai à cela, que les hommes ont été à peu près de même dans tous les tems, & que j'ai des preuves authentiques que les Evêques & les Patriarches Grecs font aujourd'hui des mommeries & des impostures aussi grandes. Il arrive tous les ans à Jérusalem un miracle aussi surprenant que celui qui se faisoit autrefois à Constantinople. La seule différence qu'il y a, c'est que l'un arrivoit au Tombeau de Ste. Euphémie, & que l'autre s'opère dans un lieu bien plus auguste, & qui devoit arrêter la mauvaise foi des Evêques Grecs par le respect qu'il inspire à tous les Chrétiens. „Le Samedi Saint, dit un Auteur Catholique ²⁶, à deux heures après midi, „l'Evêque Grec de Jérusalem se fait donner la „Clef du St. Sépulcre, y entre & s'y enferme. „Les

²⁶ Voyage du Sr. Paul Lucas fait par ordre du Roi Louis XIV. dans l'Asie Mineure, la Macedoine, l'Afrique, &c. Tom. I. pag. 309.

„Les Grecs croient que pendant cet intervalle
 „qu'il y reste ; il descend sur lui un feu du
 „Ciel, qu'il reçoit. De cette idée ils conçoi-
 „vent des joies inexprimables qu'ils tâchent
 „de marquer par toutes sortes de folies. On
 „les voit courir autour du S. Sépulcre comme
 „des insensés : ils font même souvent des cho-
 „ses qui paroîtroient indécentes dans des
 „actions purement civiles ; enfin l'Evêque
 „sort & tient à la main un paquet de petites
 „bougies allumées. Alors le silence revient,
 „mais on s'empresse d'avoir de ce feu céleste,
 „& ceux qui ont pu s'en faire donner des pre-
 „miers s'estiment fort heureux. Ensuite on
 „fait l'Office à l'ordinaire, & s'il y a quel-
 „que ferveur assurément la modestie ne s'y
 „trouve point.“

Voilà un Miracle qui se fait annuelle-
 ment dans un Tombeau, sans que personne
 puisse voir ce qui s'y passe : un Evêque char-
 gé de l'exécution ; un Peuple entier qui accor-
 de sa croyance à celui qui assure avoir reçu
 un feu céleste. Je demande au Pere Scheff-
 macher s'il y a rien d'aussi ressemblant au
 Fait dont Evagre fait mention ; & je le prie
 de songer qu'il regarde cependant le Miracle
 de Jérusalem comme une imposture avérée,
 dans le tems qu'il reçoit aveuglément & sans

examen celui de Constantinople. Voyons un autre prodige cité par ce Jésuite. „On voit, dit-il ²⁷, à Florence dans l'Eglise des Dames Carmélites le Corps de Ste. Marie Magdelaine de Pazzi, avec la consistance, la fraîcheur, le coloris & la flexibilité que donne la vie; de sorte qu'à considérer son air & sa situation dans une espèce de lit pratiqué sous l'Autel, on diroit que c'est une personne, qui dort tranquillement, & non pas un corps sans ame. Que diront à cela M. vos Ministres? n'y a-t il pas là de quoi faire plier les plus fiers d'entr'eux? Car enfin n'est il pas évident que Dieu ne peut avoir ici d'autre vûe que de glorifier celle dont il a été glorifié: qu'il autorise par cette merveille la confiance que les Peuples ont aux prieres de la Sainte; & que si le culte & l'invocation des Saints déplaisoit à Dieu, il n'auroit garde d'en entretenir & d'en former la pratique par de si étonnans prodiges? “

Je m'étonne qu'un aussi habille homme que le Pere Scheffmacher fasse sonner si haut, & parle avec tant d'emphase de la chose du mon-

²⁷ Lettres d'un Docteur Cathol. de l'Univers. de Strasbourg à un Magistrat Luthérien de la même Ville. p. 309.

monde la plus aisée à détruire. Il interpelle tous les Ministres Luthériens de donner la raison de la conservation du Corps de Ste. Marie Magdelaine de Pazzi : il prétend qu'il y a dans cela de quoi faire plier les plus fiers d'entre-eux ; en vérité je ne sai à quoi pense ce Pere , *aliquando bonus dormitat Homerus*. Il me semble que sans être Théologien , il ne faut qu'avoir un peu de bon sens , dès qu'on ne croit pas aux miracles & qu'on n'est pas Catholique , pour répondre au Pere Scheffmacher. Le Corps de Ste. Marie de Pazzi , peut-on lui dire , se conserve , parce qu'il a été très-bien embaumé : il a une couleur vermeille , parce qu'on a eu soin de la lui donner avec un pinceau : il est enfermé
fous

²⁸ Il n'est pas, Monsieur, que vous ne sachiez qu'on garde à Naples la tête de St. Janvier, un des premiers Evêques de Benevent, avec une Phiole de verre pleine de son sang ; & que , quand on met ces deux Reliques en présence l'une de l'autre , le jour de la Fête du Saint Martyr , le sang , qui étoit auparavant figé , durci & d'une couleur opaque , devient liquide & vermeil , s'agitant & bouillonnant comme s'il étoit touché de quelque sentiment de joie , & du desir de se réunir au Chef qu'il a autrefois animé. *Lettres d'un Doct. &c. ubi supra.*

²⁹ Un autre Jesuite, qui a traduit les Confessions de St. Augustin, m'apprend encore un miracle dans le gout de celui de St. Janvier. Il dit à la Duchesse d'Aiguillon à

sous l'Autel, entouré d'une grille de fer, & ne paroît qu'au travers d'une glace, pour qu'on ne s'apperçoive point de la ruse; on a fait tout cela, afin d'acrédirer les Reliques & de tirer de l'argent du Peuple, toujours la dupe des pieuses fourberies. Vous me fournissez vous-même, Pere Scheffmacher, des raisons essentielles pour me persuader qu'il peut y avoir de grands fourbes à Florence, en me faisant ressouvenir de ceux qui vivent à Naples; & je vous ai une grande obligation d'avoir fait mention du Miracle ridicule de St. Janvier ²⁸. Je vois par-là que tout vous est bon, & que pourvû qu'une chose puisse vous être utile, vous ne trouvez rien de trop chaud ni de trop froid ²⁹.

Je

qui il dédie son Ouvrage. Que dois-je donc espérer lorsque St. Augustin repandra lui-même les torrens de son feu divin dans votre belle ame! certainement si nos Peres ont vû pendant plusieurs Siècles le coeur de ce grand homme tressaillir dans un Coeur de cristal aux principales fêtes de l'année, je me confie que ce sera dans le vôtre qu'il aura desormais ces nobles saillies qui le feront revivre à la posterité. Confes. de St. Augustin, traduites par le Pere René de Cerizieres de la Compagnie de Jesus. Paris 1662. Je suis fâché que le Pere Cerizieres n'ait pas jugé à propos de nous apprendre dans quel tems & à quelle occasion le Coeur de St. Augustin a cessé ces nobles Saillies, & n'a plus voulu tressaillir les

Je ne comprends point, *Monsieur* comment le Pere Scheffmacher a pu citer un Miracle, de la fausseté duquel toute l'Europe est persuadée. Quand je dis toute l'Europe, j'entends tous les gens de bon sens de quelque Religion qu'ils soient; lui-même n'est-il pas convaincu que ce n'est-là qu'une fable? Ne fait-il pas que ce prétendu Sang qu'on dit être dans la Bouteille qu'on voit, n'est qu'une liqueur que la chaleur met en mouvement? Ignore-t-il la quantité de Cierges qui sont allumés sur l'Autel & dans l'Eglise: la chaleur étonnante qu'on y ressent par la foule du monde qui s'y trouve? Comment a-t-il pu se résoudre à faire mention d'un miracle dont, je ne dis pas tous les Italiens, mais tous les Napolitains sensés & d'un certain rang, se moquent aujourd'hui? N'a-t-il pas compris que

jours de grandes fêtes. Peut-être est-ce depuis que les Molinistes ont taché de diminuer sa gloire. Ce Saint aura été fâché, & son cœur devenu triste aura perdu la force élastique qui le faisoit tréssaillir dans un cœur de verre. *Credat Judeus Apella, non ego.*

3^o Vous savez apparemment aussi, *Monsieur*, que la langue de St. Jean Nepomucène, Chanoine de Prague, se conserve depuis plus de 300 ans fraîche & entière dans la Cathédrale de la même Ville, privilège accordé à cette langue pour la fidélité qu'elle eut à garder le Secret de

que c'est décréditer l'autenticité des véritables, que de vouloir en approuver de pareils? Il ne s'est pas encore contenté de ce dernier Fait aussi faux que ridicule, il a parlé amplement de la langue de St. Jean Népomucène³⁰; autre fable inventée par l'avarice des Prêtres, & aussi absurde que celle que débitent les Dominicains établis à St. Maximin, qui disent qu'ils conservent le Chef de Ste. Magdelaine. Ils ont collé sur le front d'une grosse tête de mort un morceau de parchemin de la largeur d'un demi Ecu, & ils font croire que cet endroit de la peau a toujours subsisté, parce que c'est celui où Jésus-Christ mit la main, lorsqu'après sa résurrection ayant apparu à la Magdelaine il lui dit, *Noli me tangere*³¹.

Tous

la Confession. Car Venceslas IV. Roi de Bohême aiant entrepris de faire parler le Saint Homme sur le sujet de la Reine; dont il étoit Confesseur. & n'ayant pu y réussir; ni par les plus belles promesses, ni par les traitemens les plus barbares, il fit jeter le Saint dans la Moldave, où il fut noyé; & de toutes les parties de son corps il n'y eut que la langue qui échappa à la corruption. *Idem ibidem.*

³¹ Les Jésuites mêmes se sont moqués de cette fable absurde inventée par l'avarice des Dominicains. Voici comment parle le Père Hardouin de cette fiction. Con-

Tous les Théologiens Jésuites n'ont point été assez retenus sur ce qui regarde les Miracles. Vous en pouvez juger par le Pere Scheffmacher, que je regarde comme un des plus grands hommes de la Société. Ils ont sur-tout poussé les choses à l'extrême, lorsqu'ils ont parlé des faits prodigieux opérés par quelques-uns de leurs Peres. Dès qu'il s'agit de la gloire de la Société, il n'y a rien, quelqu'extraordinaire qu'il soit, qu'ils n'avancent hardiment. Je me contenterai de vous en citer un Exemple pris dans un de leurs Livres. „Un jeune garçon à Paris eut une „vision dans laquelle St. Jean l'Evangeliste, „qui s'apparut à lui, lui demanda s'il vou- „loit être Capucin ou Chartreux; à quoi ce „garçon ayant répondu, *ce que Dieu voudroit,* „il lui laissa un papier en lui disant en voilà „trois, choisissez celui que vous voudrez; & „dans ce papier il avoit écrit les noms des „Capucins & des Chartreux en lettres d'argent, „& celui des Jésuites en lettres d'or ^{32.}“

II

stat Dominicanos ipsos non nisi anno 1279. die 4 Decembris inventum ibi dicere Corpus Stæ. Magdalenzæ; novem annis ipsis post obitum Sti. Ludovici, & ex illa haud dubie inventione cæpit credulitas quæ postea paulatim

Il faut avouer que St. Jean avoit une grande amitié, & j'ose dire un grand respect pour la Société; mais il me paroît que les Chartreux & les Capucins étoient en droit de se plaindre de lui; la différence de l'or à l'argent est trop considérable. Il est heureux pour les Bénédictins & pour les Peres de l'Oratoire, que le même Auteur Jésuite n'ait pas fait écrire leurs noms à l'Évangéliste; car je suis assuré qu'il ne lui eût fait employer que de l'encre la plus commune & la plus mauvaise. Si les Jansénistes de leur côté avoient eu quelque Évangéliste pour Secrétaire, les Jésuites n'auroient peut-être été écrits qu'avec du charbon. Je m'étonne qu'ils n'ayent point fait parler encore quelque Saint sur le compte de la Société; le beau portrait qu'il en feroit! C'est dommage que les Miracles que St. Paris fait depuis si long-tems n'ayent pu assez l'accréditer, pour pouvoir prononcer des Arrêts, qui ne pussent point être contredits. Malheureusement pour lui il n'a guère d'autorités que chez

crevit. Hard. Oper. Var. Ant. Numis. Reg. Franc. p. 636.

³² Image du premier Siècle de la Société des Jésuites. p. 24. cité dans la Morale Pratique des Jésuites, Tome I. pag. 113.

chez ses Partisans; encore passent-ils dans l'esprit de toutes les différentes Sectes pour des fourbes & des Visionnaires. Il semble que les gens sensés de toutes les Religions aient formé le dessein de se réunir contre eux, & de tourner en ridicule les prétendus miracles de leur Saint, & la folie de ceux qui l'invoquent. „Quelle foi, dit un Ministre Protestant³², voulez vous qu'on ajoute à des témoignages dont on a autant de lieu de se défier, que de ceux sur qui vous vous reposez de la vérité des faits? Vous avez beau vanter leur sincérité, leur désintéressement, leurs lumières, leur sagesse, on sait à quoi s'en tenir. L'affaire d'une *le Franc* a pu ouvrir les yeux à quiconque ne s'est pas obstiné à les fermer à la lumière. La conduite que les Fauteurs des Miracles ont tenue dans cette affaire n'est propre qu'à les décréditer. „Quoi! Je croirai qu'une fille après avoir été travaillée d'une maladie des plus étranges, d'une complication de maux, tous plus insupportables les uns que les autres, a été guérie subitement & parfaitement à St. Médard:

³² Lettres sur les Miracles, &c. par Mr. Des Vœux pour servir de Réponse au Discours sur les Miracles, dans lequel Mr. de Maupas l'a combattu. Lett. V.

„dard : que tout le voisinage en a été té-
 „moin, pendant qu'une information juri-
 „dique démontre la fausseté de la plûpart de
 „ces faits : pendant que des témoins, qui
 „confirment par serment, prêté entre les mains
 „des Juges, la vérité de leur déposition, me
 „disent qu'elle étoit considérablement soula-
 „gée auparavant ; que plusieurs des maux
 „dont vous la chargez étoient chimériques,
 „qu'elle n'étoit pas plus forte en revenant de
 „St. Médard qu'en y allant, qu'elle eut enco-
 „re besoin de remedes ensuite ! Et pourquoi
 „le croirai - je ? parceque vous produisez
 „une foule de Certificats mandiés par Anne
 „*le Franc*, informes & dont plusieurs ne signi-
 „fient rien : parce qu'Anne *le Franc* s'est éclip-
 „sée, de peur qu'on ne lui fît avouer la vé-
 „rité ; parceque vous n'avez pu rien oppo-
 „ser aux preuves de fait, par lesquelles Mon-
 „sieur l'Archevêque de Paris vous confond
 „dans son Mandement ? En vérité, Monsieur,
 „si des preuves telles que celles que vous
 „produisés, l'emportent sur des preuves juri-
 „diques, on ne saura plus à quoi s'en tenir.
 „Plus vous avez de témoins sur ce fait parti-
 „culier, plus vous m'êtes suspect sur tous
 „ceux que vous publiez. Puisque vous avez
 „pu en trouver tant pour attester des faits

„dont la fausseté est évidente à mon égard,
„vous pouvez-bien en avoir trouvé pour cer-
„tifier d'autres faits de même espece.“

Vous me faites la justice, *Monsieur*, de croire que je n'ai aucune prévention sur les disputes des Théologiens; ainsi je n'hésiterai pas à vous dire que je trouve les raisons de ce Ministre évidentes, & qu'il seroit à souhaiter, soit pour les Molinistes, soit pour les Jansénistes, qu'ils ne fournissent pas à leurs Adversaires les Protestants une matiere aussi ample à leurs critiques, & à leurs justes railleries. Le Ministre Drelincourt a porté aux Moines, sur les fourberies & la supposition des Miracles, des coups encore plus sensibles, que ceux dont Mr. Des Vœux blesse les Jansénistes. Il a convaincu ces Moines d'une friponnerie manifeste, & le Pere Scheffmacher auroit sans doute été surpris si les Ministres Luthériens qu'il croit faire ployer par la relation de la conservation du Corps de Ste. Marie de Pazzi, lui avoient apporté pour preuve de la friponnerie des Théologiens Catholiques de Florence l'exemple de celle des Théologiens Polonois constatée d'une maniere claire, évidente, & si bien circonstanciée, qu'il est impossible de pouvoir refuser de s'y rendre. Peut-être serez-vous
bien

bien aise, *Monfieur*, d'être informé de cette pieufe fourberie. En voici le recit, tel que l'a donné le favant Drelincourt en écrivant au Prince Ernefte Landgrave de Hefle. „Le „Pape, *dit-il* ³³, le voulant gratifier (le Palatin Christophle Radziwil) lui donna à fon „départ une Boëte remplie de Reliques. Etant „de retour en fa maifon, & la nouvelle de „ces Reliques étant répandue, quelques mois „après des Moines vinrent avertir ce Prince „qu'il y avoit un Poffédé, dont on avoit en- „vain conjuré le Diable, & que jusque - là „tous les Exorcifmes avoient été inutiles. On „le fupplia de vouloir prêter pour le fecours „de ce misérable les précieufes Reliques qu'il „avoit apportées de Rome. Le Prince les „accorda volontiers: on les porta à l'Eglife „avec une pompe folemnelle, & un appareil „magnifique: tous les Moines les y accom- „pagnèrent; enfin on les pofa fur l'Autel, & „au jour affigné une multitude innombrable de peuple étant accourue à ce fpectacle, „après les conjurations ordinaires on appliqua les Reliques. A l'inftant même le Démon prétendu fortit du Corps de ce poffédé „avec

³³ Drelincourt, Rép. à la Lettre de Mr. le Prince Ernefte de Hefle, pag. 305.

„avec des gestes & des grimaces extraordinaires. Chacun cria Miracle, & le Prince, leva ses yeux & ses mains au Ciel, pour lui rendre graces de ce qu'il avoit apporté une chose si sainte & qui faisoit de tels miracles. Mais quelques jours après comme il étoit dans cette admiration & ce transport de joie, & qu'il exaltoit par des louanges excessives la vertu de ces Reliques, il apperçut qu'un jeune Gentilhomme de sa Maison, qui avoit la garde de ce Tresor se prit à rire.“ Ce Prince fut aussi curieux de savoir la raison de ce ris hors de saison, que je suis certain, *Monsieur*, que vous l'êtes d'apprendre le reste de cette Histoire. Il ordonna donc à son Gentilhomme de lui dire pourquoi il sembloit mépriser les Reliques; mais ce ne fut qu'après qu'on lui eût promis qu'on lui pardonneroit une petite faute qu'il avoit faite, qu'il consentit à contenter la curiosité de son Maître. Ecoutez de nouveau, *Monsieur*, le même Ministre qui va satisfaire la vôtre. „Le Gentilhomme dit - il „avoua, qu'en retournant de Rome, il avoit „perdu la Boëte de Reliques qui lui avoit „été donnée en garde, & que ne l'ayant „osé dire de peur d'être châtié, il avoit „trouvé moyen d'en recouvrer une pareille, „&

„& de la remplir de tout ce qu'il avoit pu
 „ramasser de petits os de Bêtes & de bagatel-
 „les semblables aux Reliques perdues, que
 „voyant donc que l'on rendoit tant d'honneur
 „à ce vilain amas d'ordures, & que même
 „on lui attribuoit la vertu de chasser les Dé-
 „mons, il avoit juste sujet de s'en étonner.
 „Le Prince ajouta foi à ce rapport, & néan-
 „moins voulant être plus particulièrement
 „éclairci de la fourbe, il envoya dès le len-
 „demain querir les Moines, & les pria de
 „s'informer s'il n'y avoit plus de Démonia-
 „ques qui eût besoin du secours de ces Reli-
 „ques. Peu de jours après ils lui amenèrent
 „un nouveau Possédé, qui jouoit le même
 „personnage que celui qui avoit paru aupara-
 „vant Le Prince commanda qu'en sa pré-
 „sence on exorcisât ce Démoniaque; mais
 „comme tous les Exorcismes, que l'on a cou-
 „tume d'employer en tel cas, se trouvèrent
 „inutiles, il dit qu'il vouloit que cet homme
 „demeurât dans son Palais jusqu'au lende-
 „main & que les Moines se retirassent. Après
 „qu'ils se furent retirés, il mit ce prétendu
 „Démoniaque entre les mains de ses Palefre-
 „niers Tartares, qui, selon qu'il leur avoit
 „été commandé, l'exhorterent d'abord à con-
 „fesser la fourbe. Mais comme il s'opiniâ-

„tra à la vouloir continuer par ses gestes hor-
 „ribles & furieux, fix d'entr'eux à coups de
 „verges & d'escourgées le mirent en tel état,
 „qu'il fut contraint de recourir à la miséri-
 „corde du Prince, qui lui pardonna aussi-tôt
 „qu'il eût confessé la vérité. Dès que la nuit
 „fut passée le Prince envoya querir les Moi-
 „nes, en la présence desquels ce misérable
 „se jettant à ses pieds, protesta qu'il n'étoit
 „point Démoniaque, & qu'il ne l'avoit ja-
 „mais été; mais que ces Moines l'avoient
 „obligé à le contrefaire. D'abord les Moi-
 „nes prièrent le Prince de ne point croire
 „cela, & dirent que c'étoit un artifice du Dia-
 „ble qui parloit par la bouche de cet hom-
 „me, mais le Prince répondit que si les Tar-
 „tars avoient pu contraindre le Diable à di-
 „re la vérité, ils auroient bien le pouvoir de
 „la tirer de la bouche des Moines. Eux, se
 „voyant pressés de la sorte, confessèrent l'im-
 „posture, & dirent que ce qu'ils avoient fait
 „étoit à bonne intention, & pour empêcher
 „le cours de l'Hérésie.“

Après une Histoire aussi surprenante n'est-
 on pas en droit de rejeter tous les faits pro-
 digieux dès qu'ils ne sont point d'une éviden-
 ce incontestable? Et ne peut-on pas avec rai-
 son soutenir que les Ecclesiastiques, qui pas-
 sent

font pour les plus doctes & les plus pieux, ne se font pas une peine de supposer des faux miracles, dès qu'ils les croient propres à favoriser la bonne cause, c'est-à-dire celle qu'ils défendent.

Il n'est rien de si trompeur que l'autorité des miracles; toutes les Sectes se vantent d'en avoir. Quoi! croirai-je aux uns, l'orsque je refuse d'ajouter foi aux autres? Est-ce la bonne foi de ceux qui me les racontent qui doit me déterminer? Je vois également des Théologiens fourbes & menteurs dans ma Religion comme dans les autres. Est-ce l'ancienneté des Auteurs qui me fera panacher pour eux? Pourquoi dès le III. & IV. Siècles n'y aura-t-il pas eu de grands Hommes superstitieux, d'habiles gens, qui auront cru bien faire d'autoriser des faux miracles, des gens pieux qui en auront inventé de nouveaux dans la vûe de servir Dieu & la Religion, puisqu'il se trouve aujourd'hui de toutes ces sortes de gens qui ne se font aucun scrupule d'agir de même? Hors les miracles qui sont dans l'Écriture, je n'ai des autres que des preuves incertaines: il y en a même plusieurs qui sont opposés à l'idée que Dieu m'a donnée de sa sagesse, de sa puissance, & de sa justice; dois-je

je préférer à la lumière naturelle, à la Raison, à l'évidence le sentiment d'un homme, parcequ'il est mort depuis douze cens ans? Faut il que je me soumette aveuglément à une erreur, parcequ'elle est établie depuis plusieurs Siècles? En ce cas Cicéron avoit raison de soutenir la vérité des Oracles de Delphes: il se servoit de l'ancienneté & de l'expérience; je laisse à juger si cette expérience étoit bien fondée. „Je soutiens, *dit ce Philosophe* ³⁴, que l'Oracle de Delphes „n'auroit jamais été si fameux, & n'auroit „jamais reçu tant de présents des Princes & „des Nations, si l'on n'eût pas de tout tems „éprouvé la vérité de ces prédictions.“ Mais, dira un Théologien partisan des Miracles, ces faits ont été examinés & reçus: dans tous les tems on a reconnu leur vérité: pendant plusieurs Siècles les plus grands hommes les ont crus; & il n'en étoit pas de même de ces faux Oracles. Écoutons encore Cicéron qui va nous prouver la réalité de la Divination

³⁴ Defendo unum hoc: nunquam illud Oraculum Delphis tam celebre & tam clarum fuisset, neque tantis donis refertum omnium Populorum atque Regum, nisi omnis ætas Oraculorum illorum veritatem esses experta, *Cicero de Divinat. Lib. I.*

tion de la même manière. „Nous ne devons pas, *dit-il* ³⁵, tant examiner la cause que les suites des choses. Elles ont été remarquées d'un tems immémorial, bien pesées & vérifiées par l'événement. Je suis content de savoir ce qui se fait, quoique j'ignore les moyens dont on se sert pour le faire.“

Quel fondement un homme sensé peut-il faire sur des arguments qui servoient aux Payens à prouver la réalité des choses les plus fausses & les plus ridicules? Il faut convenir de bonne foi que pour ne point tomber dans l'erreur, on ne doit pas accepter, aveuglément une croyance, parcequ'elle est établie depuis plusieurs siècles, & qu'elle a été reçue & soutenue par des gens qui se sont acquis une grande réputation. Je ne saurois mieux appuyer ce sentiment qu'en le fortifiant de l'autorité d'un des premiers & des plus illustres Savans de l'Europe. „On trouvera peut-être, *dit Mr. de Beaufo-*
bre,

³⁵ Quarum quidem rerum eventa magis quam causas queri oportet. Observata sunt hæc tempore immenso, & significatione eventus animadversa & notata. Hoc sum contentus, quod etiamsi quomodo quidque fiat, non norim, quid fiat intelligo. *Cicero de Divinat. Lib. I.*

„*bre* ³⁶, que je parle quelquefois des anciens
 „Docteurs d'une maniere qui ne paraît pas
 „assez respectueuse. Je ne disconviens pas
 „qu'il ne puisse m'être échappé quelques ter-
 „mes que j'aurois pu adoucir. Des relations
 „visiblement fausses, ou pleines d'exagération :
 „de mauvais raisonnemens, une aveugle cré-
 „dulité pour tous les faits qui pouvoient des-
 „honorer les Hérétiques: une passion visi-
 „ble de rendre leurs personnes odieuses;
 „tout cela irrite & soulève les Esprits équita-
 „bles. Mais ce qui fait perdre patience,
 „c'est l'abus intéressé que certaines gens font
 „du nom & des témoignages des Anciens.
 „Il s'est introduit depuis long-tems une sorte
 „de faux raisonnement, que j'appellerai le
 „*Sophisme de l'Autorité*, & dont on fait en-
 „core aujourd'hui le plus pernicieux usage.
 „La Raison & la Religion en sont opprimées.
 „Pour défendre des opinions évidemment
 „fausses & des pratiques superstitieuses, on
 „vous cite un mot des Anciens en leur don-
 „nant le titre fastueux de Saints & de *grands*
 „*Saints*. A l'ouïe de ces titres surperbes, le
 „Peuple séduit s'imagine entendre des Ora-
 „cles.

³⁶ Histoire de Manichée & du Manichéisme, Tom. I.
 Préf. pag. XXII.

„cles & croit de bonne foi, que la justesse
 „des pensées, l'exactitude des expressions, la
 „solidité du raisonnement & la certitude du
 „témoignage sont nécessairement liées avec la
 „Sainteté & la grande Sainteté. Il se figure
 „même qu'une direction particulière du St.
 „Esprit en est inséparable; alors la Raison
 „honteuse & timide n'ose résister, ou si elle
 „est assez hardie pour le faire, les Adula-
 „teurs de l'Antiquité se récrient à la pré-
 „sompion, à l'orgueil, & enfin à l'Hérésie.
 „Jésus-Christ a beau dire, *qu'il est lui seul*
 „*notre Maître*, & St. Paul *que nous ne devons*
 „*pas nous rendre Esclaves des hommes*: on
 „prétend enchaîner ce qu'il y a de plus libre
 „en nous, qui est la Foi & la Raison; & tout
 „cela sous le prétexte d'un respect religieux
 „pour les Peres, mais en effet pour main-
 „tenir des erreuts & des abus manifestes, &
 „pour régner sur les Consciences. Jamais
 „Constantin VI. que de miserables Moines
 „ont flétri du méprisable surnom de *Coprony-*
 „*me*, ne montra plus de prudence & de ju-
 „gement, que lorsqu'il défendit de donner
 „le titre de Saint, à qui que ce soit, excepté
 „aux Apôtres; il en vit l'abus & voulut le
 „corriger. J'estime & j'honore les Peres:
 „mais je ne les crois point du tout infailli-
 bles,

„bles , ni du côté du témoignage , ni du côté
 „du raisonnement. Et ceux - là même qui
 „ne cessent d'en exalter l'autorité , ne laissent
 „pas que de les critiquer dans l'occasion. Ils
 „ont bien plus fait : ils ont corrompu leurs
 „Ouvrages en une infinité d'endroits : & cela
 „s'appelle les réformer.,,

Je suis assuré, *Monsieur*, que vous approuverez autant que moi les sages raisonnemens de l'illustre Mr. de Beaufobre, & que vous les regarderez comme un excellent Pré-servatif contre la Superstition. Le Livre d'où j'emprunte ce passage, est digne des plus grands éloges. Il est écrit d'un stile simple, naturel; mais mâle & nerveux, La candeur, la bonne foi, le desintéressement y régnerent autant que l'érudition & la justesse. La précision & une fine & sage critique sont répandues dans tout l'Ouvrage. Quelques sérieuses que soient par elles-mêmes les matières que l'Auteur traite, il a sçû les égayer par mille digressions utiles, amusantes & qu'il tire habilement du fond de son sujet. Les choses qui sont les plus abstraites sont maniées si bien & si agréablement, qu'elles sont mises à la portée de tout le monde. Une Dame aimable, un Petit-Maître enjoué peuvent devenir savans dans l'excellent Livre de l'Hi-
 stoire

stoire Critique du Manichéisme. On diroit avec raison, en parlant de cet Ouvrage, qu'il semble que Bayle, l'ingénieux Bayle, ait enfin trouvé le digne Rival de son érudition & de son enjouement. J'aurai souvent occasion, dans les Lettres que je vous écrirai sur les Philosophes & les Historiens, de citer cette Histoire, & de vous en faire connoître les beautés; je ne vous cacherai point aussi les légers défauts que j'ai cru y appercevoir dans quelques endroits, qui sont en bien petit nombre eu égard aux grandes beautés qui y sont répandues avec profusion. Ces beautés éclatantes n'ont point empêché les Auteurs du Journal de Trevoux, gens incapables de rougir des mensonges les plus évidens, & des calomnies les plus noires, de se déchaîner contre le Livre de Mr. de Beaufobre avec leur mauvaise foi ordinaire, & de vomir dans leur méprisable Libelle les injures les plus grossières. Il étoit bien juste que, puisque ce savant Homme a autant de mérite que les Pascals, que les Arnaulds, que les Rollins, que les Despreaux, il fut traité de la même manière.

§. III.

*Des Cabales & des Intrigues secrettes des
Théologiens.*

Il me reste encore, Monsieur, pour vous
T O M. II. E faire

faire connoître à fond le caractère & les manœuvres des Théologiens, de vous donner une idée de leurs cabales & de leurs intrigues secretes. Vous serez étonné des ressorts qu'ils font agir quelquefois pour venir à bout de leurs entreprises, & vous plaindrez les Peuples d'être la dupe de ceux qu'ils regardent comme des guides aussi vertueux qu'infaillibles. Je ne saurois rien trouver de plus propre pour vous mettre au fait des fourberies Théologiques, que de vous faire parcourir succinctement les troubles qui sont arrivés dans la République des Lettres au sujet du Systême du Pere Hardouin. Vous savez que dans le commencement de la Réforme les Théologiens Protestants se déclarèrent hautement contre les Peres; ils critiquèrent leurs Ouvrages, ils firent enfin ce qu'ils purent pour les décrier, parcequ'ils leur étoient peu favorables dans bien des endroits. Les Docteurs Catholiques au contraire, & sur-tout les Jésuites, soutinrent vivement la gloire des anciens Auteurs sacrés; ils traitèrent d'*Hérétiques*, d'*Ignorans*, d'*Imposteurs*, de *Fourbes* & d'*Entêtés* ceux qui n'avoient pas pour eux un profond respect. Pour être assuré du fait que je vous avance; il n'y a qu'à ouvrir le premier Livre de Controverse: cette querelle
dura

dura près de deux cens ans : enfin les Protestants furent entièrement bannis du Royaume : leur exil fit finir toutes les disputes ; on n'écrivit presque plus sur des matieres de Controverse. Cependant les troubles du Jansénisme succédèrent à ceux du Calvinisme : les disputes entre le Port - Royal & les Jésuites furent très vives. St. Augustin & quelques autres Peres de l'Eglise devinrent par là aussi incommodés & aussi à charge aux Molinistes, qu'ils l'avoient été aux Protestants. Comment faire dans une situation aussi épineuse ? La Société prit son parti, elle comprit que dans les maux violens il faut de l'émétique ; elle résolut d'anéantir tous les Peres de l'Eglise, & de faire passer leurs Ouvrages pour des Livres apocryphes & supposés. Cette entreprise, comme vous voyez, étoit de difficile exécution, cependant elle ne desespéra pas d'en venir à bout : elle chargea le Pere Hardouin de l'exécution de ce projet, & ce Jésuite osa faire imprimer un Ouvrage, dans lequel il déclaroit³⁷ que presque tous les Auteurs Latins, tant sacrés que profanes, avoient été

³⁷ Incredibile ac simile portenti est, quantam falsorum Scriptorum segetem de rebus tum sacris tum profanis execranda & detestabilis una quædam, ut cæteras sileam,

été supposés par une Assemblée detestable, digne d'exécration, & par quelques autres personnes, qui vivoient il y a environ cinq cens ans. A peine ce Jésuite, dans tous les Auteurs qui nous restent de l'Antiquité, en reconnut - il trois pour légitimes; encore rejeta - t - il une partie de leurs Ouvrages. Ecoutez - le lui - même vous instruire de son Systême.

„Je rappoterai ici, *dit - il* ³⁸, la Conjecture d'un homme, qui ne rencontre pas tous
„jours

ante annos fere quingentos Officina effuderit: quanta sit e diverso, ut auri ac gemmarum, ita genuinorum paucitas, Aurum igitur a stipula plumbove secernere, hoc opus hic labor est. *Chronologiæ ex Nummis antiquis restituta Prolusio, de Nummis Hadrian. p. 68.*

³⁸ Afferam hoc loco non inanis quidem semper Conjectoris, sed nunc tamen plus justo fortassis suspiciosi, ingenioque nimium indulgentis hominis conjecturam. Accipiet quisque ut volet. Deprehendit ille, ut quidem mussitabat nuper nobiscum, cærum certorum hominum ante Sæcula nescio quot extitisse, qui Historiæ veteris concinnandæ partes suscepissent, qualem nunc habemus, cum nulla tunc extaret: sibi probe notam illorum æratem atque Officinam esse: inque eam rem istis subsidio fuisse Tullium, Plinium, Maronis Georgica, Flacci Sermones & Epistolas; nam hæc illa sola censet, quod vereor ut cuiquam suadeat, ex omni Latina Antiquitate sincera Monumenta, præter Inscriptiones admodum paucas Fastosque nonnullos. E cæteris scriptis Monumentis,

„jours mal ; mais qui en cette occasion est
 „peut-être un peu trop soupçonneux. Un cha-
 „cun lui donnera tel tour qu'il voudra. Il
 „a découvert, à ce qu'il me disoit dernière-
 „ment en cachette, qu'il y a je ne fais combien
 „de Siècles qu'une certaine Assemblée de gens
 „se chargea du soin de composer l'Histoire
 „ancienne, qui étoit alors entièrement perdue.
 „Il est parfaitement informé du Siècle auquel
 „ont vécu ces gens-là, aussi-bien que du Lieu,
 „où ils ont travaillé. Pour tous Monumens
 „d'anti-

qui hodie valde sudant, ut conciliatis quanta licet ingenii vi sententiis inter se plerumque dissidentibus, Historiæ corpus unum integrum repræsentent, eos sibi videri, ajebat, ex pluribus fabulis novam alteram velle fabricare ac scite concinnare, secum omni ex parte aptius coherentem. Addebat illis Annalium Architectis majori fuisse adjumento magnam Nummorum antiquorum, quam diligentissime congefferant suppellectilem. Horum potestatem imprimis fuisse penes totius consilii principem ac primarium operis Architectum: cui propterea quod, ut Thesaurum Draco, sic ille Nummos in Arca incredibili sollicitudine custodiret, nec nisi parce admodum eorumdem usum conspectumve cæteris impertiret, jocosè Sodales geminum Severi Archontii nomen fecere: alterum Latinæ consuetudinis à morositate: Græcum alterum ab eo quem inter eosdem gereret veluti Magistratu. *Hard. Chronologia ex Nummis antiquis restituta Prolusio, &c. pag. 60.*

„d'antiquité ils n'avoient que Cicéron, Pli-
 „ne, les Georgiques de Virgile, les Satires
 „& les Epitres d'Horace. Ce Critique croit,
 „ce que je crains bien qu'il ne puisse persua-
 „der à personne, que nous n'avons point d'au-
 „tres véritables Monumens de l'Antiquité que
 „ceux-là, excepté quelques Fastes & fort peu
 „d'Inscriptions. A l'égard des autres Monu-
 „mens, qui passent pour anciens, & qui sont
 „souvent en contradiction les uns avec les au-
 „tres, ceux qui se donnent aujourd'hui tant
 „de peine pour les concilier, & veulent
 „s'en servir pour faire un Corps d'Histoire
 „complete, ne font à son avis que joindre
 „ensemble plusieurs Fables, pour en compo-
 „ser ingénieusement une autre dont toutes les
 „parties soient mieux liées entr'elles. Il me
 „disoit de plus, que ces gens-là pour plus
 „grande ressource avoient ramassé avec beau-
 „coup de soin un grand nombre de Médailles
 „antiques: que ces Médailles avoient été pour
 „la plûpart entre les mains du Chef & du
 „principal Auteur de toute l'entreprise, qui
 „les gardoit avec un soin incroyable dans un
 „Coffre, & n'en faisoit part aux autres qu'avec
 „beaucoup de réserve & de circonspection:
 „que cette conduite avoit porté les gens de la
 „Société à l'appeller par raillerie *Severus Ar-*
 „chou-

„*chontius*; le premier de ces noms, qui est
 „Latin, marquant sa maniere d'agir difficile
 „& peu communicative, & le second, qui
 „est tiré du Grec, désignant le rang qu'il te-
 „noit dans la même Société.“

Vous jugez bien, *Monsieur*, qu'un senti-
 ment aussi étonnant que celui du Pere Har-
 douin surprit le Public & indigna les vérita-
 bles Savans. Ce n'étoit pas là de quoi s'em-
 barrassoient les Jésuites: il vouloient venir
 à leur but: & comme les demi-Savans &
 les ignorans, Amateurs de la nouveauté & de
 tout ce qui a un caractère de singularité, assu-
 roient une certaine réussite au Système du
 Pere Hardouin, ils n'attendoient qu'une occa-
 sion favorable pour se déclarer ouvertement
 en sa faveur; mais il arriva une chose qui
 rompit tous leurs projets, les força à garder
 le silence, & même à condamner leur En-
 fant perdu.

Au bruit que fit le Livre du Pere Har-
 douin les Protestants se réveillèrent, & leur
 haine pour les Jésuites l'emportant de beau-
 coup sur celle qu'ils avoient pour les Peres
 de l'Eglise, des Auteurs Réformés s'avisèrent
 de soutenir les précieux restes de l'Antiquité,
 soit sacrée, soit profane. Les Jésuites n'a-
 voient point prévu ce coup; comment au-

roient-ils pu penser que des gens, qui pendant deux cens ans s'étoient déchaînés contre les Peres, en prendroient la défense des qu'on voudroit les en débarrasser entièrement? Il fallut cependant changer de ton. Ils comprirent que tous les Catholiques alloient se révolter, & qu'ils leur reprocheroient qu'ils vouloient détruire la Religion: qu'ils prêtoient des armes aux Libertins; & que si les Ecrits des Peres étoient supposés, on pouvoit avoir fait la même chose à l'égard de bien des Livres sacrés.

Deux Savans ³⁹ réfutèrent les faux raisonnemens du Pere Hardouin; mais ce qu'il y eut de plus mortifiant pour les Jésuites, c'est qu'un Protestant devint le Vangeur des Peres de l'Eglise, & qu'on vit en France que des gens auxquels ils avoient si souvent reproché de n'avoir pas assez de respect pour les anciens Docteurs, les défendoient contre les attaques d'un Théologien de la Société. L'illustre Mr. de la Croze anéantit le Systeme du Pere Hardouin dans deux Ouvrages différens. Le premier est écrit en Latin, & le second consiste en une Dissertation assez longue, insérée dans un Ouvrage intitulé Dissertations
Histo-

³⁹ Mrs. de la Croze & Noris.

Historiques sur différens sujets. Cette seconde Critique est moins étendue que la première; mais elle est si juste, si claire, si raisonnée, qu'il faut être bien ignorant, ou bien entêté, pour n'être pas convaincu, qu'il n'y a rien de si fou & de si extravagant, que le Système du Pere Hardouin. Jugez du mérite du Livre de Mr. de la Croze par ce qui suit.

„Il est tems de faire voir, *dit-il* ⁴⁰, que
 „les prétendues découvertes du Pere Hardouin
 „sont entièrement insoutenables. L'Epoque
 „de la prétendue supposition des Anciens est
 „le XIII. Siècle. Il y auroit là-dessus plu-
 „sieurs réflexions à faire, sur lesquelles je
 „n'ai pas le loisir de m'étendre; mais il y en
 „a une seule qui renverse de fond en comble
 „toutes les chimères sur lesquelles le Pere
 „Hardouin a prétendu d'étayer son Système.
 „Ce fut en ce Siècle ténébreux que nâquirent la
 „Philosophie & la Théologie Scholastiques,
 „qui donnèrent le coup mortel aux Belles-Let-
 „tres & à l'Etude de l'Antiquité. La Langue
 „Latine périt alors entièrement: on lui sub-
 „stitua un Jargon barbare, que l'on parle
 „encore aujourd'hui dans les Universités
 d'Es.

⁴⁰ Mr. de la Croze, Dissertations Histor. sur différens sujets, pag. 231, & suiv.

„d'Espagne, d'Italie, & dont les Savans de
 „l'Eglise Romaine retiennent presque toujours
 „quelque teinture, quand ils écrivent en La-
 „tin. Un Siècle dans lequel une si grande
 „barbarie avoit pris le dessus n'étoit guère
 „propre pour composer tant d'Auteurs, par-
 „mi lesquels le Pere Hardouin ne niera pas
 „qu'il n'y en ait plusieurs qui ont écrit avec
 „une grande pureté & beaucoup de délicates-
 „se. Où se tenoient cachés les Membres de
 „l'Assemblée de *Severus Archontius* pour n'être
 „point connus des Ecrivains de leur Siè-
 „cle? Et de quelles voyes se servirent-ils pour
 „acquérir des connoissances aussi vastes, que
 „celles qui leur étoient nécessaires dans une
 „entreprise qui demandoit tant d'érudition.

„Il y a plus, Albert le Grand, Thomas
 „d'Aquin, Bonaventure & les autres anciens
 „Scholastiques, contemporains du prétendu
 „*Severus Archontius*, citent souvent les Peres
 „& les Auteurs anciens, tant Ecclésiastiques
 „que profanes. D'où prenoient ils ces au-
 „torités? Ils ont écrit des Commentaires sur
 „Pierre Lombard, connu sous le nom de
 „*Maître des Sentences*, dont l'Ouvrage n'est
 „qu'un Centon composé de lambeaux de pas-
 „sages des Peres & des conciles. Remontons
 „au douzième Siècle : nous y trouverons un
 „Hil-

„Hildebert, Evêque du Mans, & depuis Ar-
 „chevêque de Tours, un Pierre Maurice Ab-
 „bé de Cluny, un Geofroi Cardinal, un Ab-
 „bé de Vendôme, un Abélard, un St. Bernard,
 „un Jean de Salisbery, & plusieurs autres, dont
 „les Ouvrages sont remplis de citations d'Au-
 „teurs profanes & Ecclésiastiques. Que le Pere
 „Hardouin nous explique un peu, comment
 „tout cela se peut concilier avec son Systême.
 „S'il dit que ces Auteurs du douzième &
 „treizième Sècles sont supposés, ou qu'ils ont
 „eu part à la fraude, (car il ne lui reste que
 „ces deux moyens pour se tirer d'affaire); il
 „faudra le renvoyer aux Dominicains Inqui-
 „siteurs, qui n'épargnerent rien pour van-
 „ger l'injure faite à leur St. Thomas, qu'ils
 „regardoient comme le dernier effort de la
 „Grace, autant par rapport à la science que par
 „rapport à la sainteté.

„Je sens bien qu'il n'y a pas grand hon-
 „neur à acquérir par la réfutation d'un Systê-
 „me si ridicule, & qui tombe de soi-même;
 „j'acheverai pourtant de le pousser à bout,
 „puisque j'ai commencé. Pourra-t-on ja-
 „mais comprendre qu'un aussi grand nom-
 „bre d'Auteurs que celui qui nous reste de
 „l'Antiquité: que tant de Philosophes, d'Hi-
 „storiciens, de Poètes, de Mathématiciens, &
 „de

„de Livres traduits depuis plusieurs Siè-
 „cles en Syriaque & en Arabe; pourra-t-on,
 „dis-je comprendre que tant d'Auteurs, tant
 „de caractères & de stiles si différens entre eux,
 „ayent été forgés, je ne dis pas dans l'espace
 „d'un ou de deux Siècles, mais pendant la
 „vie d'un seul homme, c'est-à-dire du pré-
 „tendu *Severus Archontius*?

„Mais si l'on fait attention à la multitude
 „de Manuscrits, qui se trouvent dans les Bi-
 „bliothèques des Princes & des Particuliers, à
 „l'écriture de ces mêmes Manuscrits, dont
 „la différence est si sensible, & en même tems
 „si reconnoissable, que pour peu qu'on ait
 „d'expérience, on n'est point embarrassé à
 „reconnoître leur âge & leur antiquité: si
 „l'on considère les variations entre les di-
 „vers Exemplaires des Ouvrages d'un mê-
 „me Auteur; si, dis-je on fait attention à
 „tout cela, & aux autres réflexions, qui
 „en peuvent naître, on se verra comme
 „forcé de conclure, ou que le Pere Hardouin
 „est un insensé, ou que son Systême a des
 „vûes & des raisons, qui jusqu'à présent ont
 „été incompréhensibles à tout le monde.

„Les Jésuites ont bien senti la force des
 „preuves qu'on pouvoit tirer des Manuscrits,
 „& c'est sans doute ce qui les a obligés a
 „déta-

„détacher le Pere Germon, qui vient de s'in-
 „scrire en faux contre des règles qui ont pa-
 „ru jusqu'à présent très-saines & très judi-
 „cieuses à tous les Antiquaires. Ses objecti-
 „ons ne feront aucune inpression sur ceux
 „qui sont accoutumés à manier des Titres &
 „des Manuscrits; mais le nombre de ces
 „gens-là est petit entre les Savans, & les Jé-
 „suites ne buttent qu'à avoir un gros nombre
 „de gens de leur côté. Cela leur a toujours
 „suffi pour se mettre à couvert, appuyés,
 „comme ils le sont, de l'autorité des Princes
 „& des Rois.“

Je suis certain, *Monsieur*, que ce seul en-
 droit de l'Ouvrage de Mr. de la Croze vous
 paroîtra suffisant, pour ruiner de fond en
 comble le ridicule Systême du Pere Hardoin.
 En effet, ne faut-il pas être fou pour se fi-
 gurer que dans un même tems on vit naître,
 comme des Champignons dans une nuit,
 une foule d'Auteurs, dont on n'avoit jamais
 eu aucune connoissance, & qu'on reçut ce-
 pendant comme des précieux restes de l'An-
 tiquité, dont l'authenticité étoit reconnue.
 D'ailleurs, le Pere Hardouin ne s'est pas con-
 tenté de soutenir que presque tous les Au-
 teurs Latins avoient été supposés, il a mis aussi
 des Livres Grecs au nombre des apocryphes;
 Dio-

Diodore de Sicille, Plutarque, Eusèbe de Césarée, &c. font des imposteurs qui ont tu leurs noms & caché leurs Ecrits sous le voile d'une fausse Antiquité. Si cela est ainsi un Auteur moderne n'a-t-il pas eu raison de dire: „Je demande ^{4^e} comment les Grecs, „qui possédoient successivement dans leurs Bi- „bliothèques les Manuscrits de leurs Auteurs, „se sont accordés à les brûler, ou à les déchirer, & à recevoir ceux qu'on avoit fabriqués „sous leurs noms dans ce Couvent de Moines? Quand on eut refait Xénophon, Pindare, Sophocle, Euripide, Diodore de Sicille, comment les fit-on transpirer dans „les Bibliothèques des Grecs, qui n'étoient „alors remplies que de ces Auteurs? Comment troqua-t-on les faux avec les véritables? Mais on dira peut-être qu'il n'y avoit „aucun Livre en Grèce, & que les Grecs ne „savoient ni lire ni écrire quelque tems après „Constantin; on ne peut soutenir le fond de „ce Systême, qu'en avançant cette impertinente absurdité.“

Con-

^{4^e} Lettres Juives, Tom. III. Lett. 76.

^{4^e} Quid si deinde Longimani, & Nothi, & Mnemonis cognomina excogitata sint: primum quidem ad protestatem regiam significandam, ut communi fertur vulgi

Convenez, *Monsieur*, qu'il falloit que les Jésuites contassent bien sur l'ignorance des hommes, & sur leur aveugle amour pour la nouveauté, pour oser leur faire présenter par leur Enfant perdu des opinions aussi ridicules. Afin de vous donner une idée complète des pitoyables découvertes du Pere Hardouin, après vous avoir montré son Système en général, je vous dirai en passant quelque chose des preuves, ou des raisons sur lesquelles il l'appuyoit. Il prétendoit que c'étoit sous l'Empereur Frédéric II. grand Ennemi des Papes, dont il fut toujours persécuté, que cette prétendue Assemblée, digne d'exécration, avoit composé tous les Ouvrages supposés; il vouloit même que ce fut cet Empereur qui eût été le Chef de ces Auteurs cachés. Voici sur quoi il fonde cette Fable. „Ar-
 „taxerxes *Longimanus* dit - il ⁴², *Darius No-*
 „*thus*, & *Artaxerxes Mnemon*, sont des noms
 „inventés; le premier pour marquer la Puif-
 „sance Royale, par rapport au proverbe qui
 „dit que les Rois ont les mains longues: le
 „second pour désigner un *Bâtard*; & le troi-
 „sième

proverbio, longas Regibus esse manus: alterum ad spu-
 rios natales designandos: tertium denique ad felicem in
 reddendis Linguis externis memoriam indicandam qua-
 tem in Mithridate Plinius deprædicat; in aliis alii? in

„sième pour signifier un Savant doué d'une
 „excellente mémoire, & consommé dans la
 „connoissance des Langues. Or les caractères
 „des trois Monarques Perles, qui n'existèrent
 „jamais, ont formé celui d'un Prince
 „qui vécut dans le XIII. Siècle; & c'est de lui
 „que vouloient parler les gens qui composoient
 „cette coupable Assemblée d'Imposteurs,
 „qui nous ont imposé par leurs Ecrits.“

Vous sentez aisément *Monsieur*, tout le ridicule qu'il y a dans ce passage; car pourquoy attribuer ces différens caractères à un Prince du XIII. Siècle sur un simple soupçon? Pour vouloir avancer un fait pareil à celui-là il faut d'autres preuves qu'une ressemblance de caractères: rien n'est si trompeur que ces sortes de présomptions. Mais en abandonnant cette première objection Mr. de la Croze en a opposé plusieurs à ces faux raisonnemens, qui en démontrent évidemment tout le ridicule. „On reconnoît d'abord, dit-il ⁴³, au discours du Père Har-
 „douin l'Empereur Frédéric II. Le premier
 „&

unum certe quemdam Principem hæc convenire ferebantur, quo tempore inventa primum hæc nomina suspicamur; cujus nomen, ut sibyllice loquamur, fuit tetrasyllabum, decem litterarum, quarum essent quinque vo-

„& le troisieme caractères lui conviennent, &
 „le second est une calomnie insoutenable, quoi-
 „que pourtant elle soit fort ancienne. Mais
 „cela ne suffit pas, le Pere Hardouin n'a pas
 „voulu qu'on pût s'y méprendre : il a comp-
 „té jusqu'aux syllabes, aux lettres, aux voyelles
 „du nom de cet Empereur : il en a même
 „marqué le provenu selon la valeur numérale
 „des lettres qui le composent, lorsqu'il est
 „écrit en Grec ; & ce nom est tellement le
 „nom de Frideric, qu'il ne peut pas même
 „être un autre. ΦΡΙΔΕΡΙΧΟΣ. Ce nom a
 „dix lettres : il n'y a que quatre voyelles ;
 „mais le Pere Hardouin s'est exprimé pro-
 „phétiquement, il prend les deux P. qui sont
 „deux demi-voyelles pour une voyelle.“

Est-il permis, *Monsieur*, de donner dans
 des puérités pareilles ? & que peut-on pen-
 ser d'un homme qui veut bâtir un Système
 aussi étonnant que celui de la supposition des
 Auteurs, qui demande des preuves si claires
 & si évidentes, sur une plaisanterie & sur
 une licence des faiseurs d'Anagrammes &
 d'Anacrostiches ? C'est

cales, summa ex iis Græce, 1599. *Hardouin. Chronolog.
 Veter. Testament. pag. 153.*

43 Mr. de la Croze Dissert. Histor. &c. Tom. I. p. 197.

C'est pourtant sur une semblable combinaison de Lettres que le Pere Hardouin fonde le refus qu'il fait de reconnoître l'ancienneté d'Eusèbe. „Quelqu'un, dit-il ⁴⁴, „lui a parlé du Manuscrit d'un certain Auteur „Grec, qui s'est caché dans le XIII. Siècle „sous le nom d'*Afidaeus*. Cet Ecrivain étant „venu en France après la prise de Constanti- „nople, agité de la même haine que les Cal- „vinistes contre l'Ordre sacré des Evêques, „particulièrement contre ceux qui ont des „Titres, des Dignités illustres, écrit qu'ils „préféroient le Titre de *Ducenaire* à celui „d'Evêque, ce qui fait paroître sa malice & „sa fourberie; parceque pour médire plus „sûrement de ces Saints Prélats, il a changé „une

⁴⁴ Quod est a non nemine imprimis præstitum, cujus Librum ante annos sex didicimus manuscriptum alicubi asservari sub ementio nomine *A'cadais*, cum Scriptor sit Sæculi XIII. qui postquam captum a Francis Bizantium est, in Galliam appulit, ubi eodem, quo Calviniani hodie aguntur adversus sacrum Episcoporum Ordinem, odio agitatus, ac præsertim in eos, qui Titulos quosdam habent in Galliis honorum ac dignitatum illustrium, scripsit eos multo delectari magis ΔΟΥΚΕΝΑΠΙΟΥ, quam Episcopi nomine. Quo de vocabulo interrogati amico consulenti patefecimus improbitatem, qui, ne statim ea pateret, mutata littera Π in proximam consonatem Ν

„une lettre dans le titre qui faisoit le sujet de
„son indignation, & a métamorphosé le mot
„de *Duc & Pair* en celui de *Ducenaire*.”

Vous allez être étonné, *Monsieur*, de l'ef-
fronterie & de la mauvaise foi du Pere Har-
douin, lorsque vous aurez vu que Mr. de
la Croze le convainc d'être le plus fou, ou le
plus fourbe des hommes. Mais lisez aupa-
ravant le passage d'Eusèbe sur lequel le Pere
Hardouin a fondé sa Critique. „Nous ne di-
„rons rien ici, dit cet Historien Grec ⁴⁵, de
„l'orgueil de Paul de Samosate, ni de l'arro-
„gance que lui ont causé les Dignités Séculi-
„ères dont il étoit revêtu. Il aimoit mieux
„qu'on lui donnât le Titre de *Ducenaire*, que
„celui d'Evêque : il marchoit pompeusement
„dans

pro voce Gallia ex duabus constata ΔΟΥΚΕΠΑΡΙΟΣ,
(*Duc & Pair*) scripserit ΔΟΥΧΕΝΑΡΙΟΣ. *Hardouin Chro-
nolog. Veter. Testament. p. 37.*

45 Ούτε ως ὑψηλὰ φρονεῖ καὶ ὑπῆρται κοσμικὰ ἀξιώ-
ματα ὑποδύμενος ἢ Δεχτηάριος μᾶλλον ἢ Ἐπίσκοπος θίλων
καλεῖσθαι καὶ σοβῶν κατὰ τὰς ἀγοράς, καὶ ἐπιστολὰς ἀνα-
γινώσκων καὶ ὑπαγορεύων ἅμα βαδίζων δημοσίᾳ καὶ δο-
ρυφορέμενος. τῶν μὲν προπορευομένων τῶν δὲ ἐφεπομένων
πολλῶν τὸν ἀριθμὸν. ὡς καὶ τὴν πίσιν φρονεῖσθαι καὶ μι-
σεῖσθαι. διὰ τὸν ὄγκον αὐτῆ καὶ τὴν ὑπερηφάνειαν τῆς καρ-
δίας. *Euseb. Histor. Ecclesiast. Lib. VII. Cap. 30. pag.
280. Edit. Vales.*

„dans les Places publiques, lisant & dictant
 „des Lettres, environné de Gardes, dont les
 „uns le précédoient, & les autres marchoi-
 „ent à sa suite; son faste & son arrogance
 „avoient rendu la Religion Chrétienne mépri-
 „sable aux Gentils.“

Dans tout ce passage il n'y a donc rien que le mot de *Ducenaire* qui fonde la Critique du Pere Hardouin; selon lui c'est un terme inventé, auquel on a supprimé une lettre pour déguiser le Titre de *Duc & Pair*. Hé bien, *Monsieur*, pour vous montrer la sagesse & la bonne foi de ce Jésuite, je me contenterai de vous dire que Mr. de la Croze lui prouve, que la Dignité de Procureur Ducenaire se trouve non-seulement dans le Recueil des Inscriptions de Gruter & dans Reinesius; mais que celles de Palmire donnent trois fois ce titre à la même personne. Vous pou-

46 Η' βυλὴ καὶ ὁ Δῆμος Σεπτίμιον τὸν Κράτισον ἐπι-
 τροπὸν Σερασμὸς ΔΟΥΚΗΝΑΡΙΟΝ Τετραδότην τῆς Μητρο-
 πολωνείας. χ. τ. λ. in Palmyrenis Inscriptionibus editis
 ab Edwardo Bernardo. p. 5. Inscript. X. Vid. item XIX.
 & XX. p. 12. & 13.

Procurator Ducenarius, Gruter, p. 266. N^o. 3. Dans une Inscription du tems d'Aurélien & de Paul de Samosate, qui vivoit sous le Règne de cet Empereur. Reines. pag. 525.

pouvez voir au bas de la page les Inscriptions telles que les cite l'illustre Mr. de la Croze ⁴⁶.

En voilà, je crois, assez, *Monsieur*, pour vous montrer le ridicule non-seulement du Système du Pere Hardouin; mais encore des preuves particulières sur lesquelles il l'a fondé. Elles sont toutes aussi fausses & aussi puériles que celles que je vous ai rapportées. On peut entre autres rêveries de ce Jésuite donner un rang distingué à ce qu'il dit sur les Auteurs dont les Ecrits peuvent nuire à la Religion. Il se croit en droit de les regarder comme supposés ⁴⁷ par cette raison. Peut-on tenir un raisonnement aussi pitoyable? Et quoi! les Payens devoient-ils écrire en faveur des Indulgences & des Reliques? Les derniers Historiens Grecs, séparés de la Cour de Rome, pouvoient-ils louer ses Maximes &

⁴⁷ Hoc interim profiteamur. . . neminem unquam a nobis velut supposititium repudiatum iri aliquando, aut ea nota inurendum esse: nisi quem nobis constiterit indubitatis argumentis fidem eam labefactare conatum fuisse, quæ de Dei existentia & de cæteris Religionis Christianæ capitibus per traditionem ab Apostolis & Catholicæ Ecclesiæ Episcopis usque ad nos dimanavit. *Hardouin. Chronolog. Veteris Testam. pag. 78.*

& sa conduite? Que diroit-on d'un homme qui dans trois cens ans prétendrait que l'Histoire de Mr. de Thou est un Livre supposé, parceque les Papes n'ont pas lieu d'en être contents?

Diriez-vous *Monsieur*, que, quelque miserable, quelque fou que soit le systême du Pere Hardouin, les Jésuites ne perdent pas dans le fond du cœur l'espérance de le faire recevoir; & que quoiqu'ils fassent semblant de le désapprouver, ils prennent cependant leurs mesures pour l'établir peu à peu. Saint Augustin leur tient trop au cœur pour ne pas vouloir décrier ses Ouvrages, qui leur sont si contraires. Ils ne pourront jamais s'en débarrasser qu'en les faisant passer pour supposés & apocryphes. Ils viennent nouvelle-
ment

48 Dans la premiere Partie du Tome XXIV. de la Bibliothèque Française les Journalistes ont eu grand soin d'avertir les Lecteurs par une Note, qu'ils inféroient cette Pièce telle qu'ils l'avoient reçue, & qu'ils étoient bien éloignés de convenir des avantages qu'on y attribue au Systême du Pere Hardouin.

49 L'Equité & le Bon-Sens demandent qu'on approuve ce qui est bon, de quelque part qu'il vienne. C'est là une reflexion toute naturelle, qui paroît avoir échappé aux savans Auteurs des Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des Beaux-Arts, & dont ils auroient pu se

ment de faire une tentative, & ils ont fait insérer une protestation dans les Greffes du Parnasse contre ce qu'ils font à l'égard des Ecrits du Pere Hardouin, pour pouvoir revenir quand ils le jugeront à propos des démarches qu'ils ont faites. Il y a environ 6 ou 7 mois qu'un R. Pere Jésuite a fait imprimer ⁴⁸ une longue Lettre pour justifier le Pere Hardouin, pour défendre son Systeme, & pour porter soudement aux Ouvrages de St. Augustin les coups les plus dangereux. Il a blâmé les Journalistes de Tre-voux, & a fait sentir qu'ils étoient allés beaucoup plus loin que leurs Superieurs ne leur avoient ordonné; qu'ils auroient du louer plutôt que condamner leur Confrere ⁴⁹, dont la probité & l'érudition méritoient le respect
de

servir, sans s'engager en rien; & sans rien dire de trop, pour rendre à la mémoire de leur Confrere le témoignage que le Public attendoit, & que méritoit très certainement l'honneur que ce grand Homme a fait à leur Compagnie. La postérité aura peine à comprendre quel motif a pu les engager à n'être que ses Censeurs, (& quels Censeurs!) tandis que sans blesser la sage modestie qui leur est naturelle, quand ils parlent d'eux-mêmes, ils pourroient être aussi ses Panegyristes. Bien des gens qui n'ignorent pas que l'opinion du Pere Hardouin sur la supposition des Auteurs ne plait point à la Société,

de l'Univers entier. Il a aussi en même tems fait sentir que les Jansénistes n'aimoient point ce Savant par la seule raison qu'il leur étoit contraire, & qu'ils ne louoient que les gens qui leur étoient entierement dévoués.

Voilà *Monsieur*, un prélude assez fort & assez énergique; mais il étoit nécessaire pour pallier la protestation que fait cet Ecrivain au nom de toute la Société. Je n'hésite pas à dire que les Jésuites n'ont fait semblant de désapprouver le Systême du Pere Hardouin, que parcequ'ils craignoient de se faire de nouveaux ennemis, & que le tems n'étoit pas propre pour faire réussir leur entreprise; de sorte qu'ils se réservent de faire valoir leurs droits ou plutôt leurs fourbes dans des conjonctures plus favorables.

Vous

m'ont cependant assuré, qu'on n'y approuve aucunement la maniere dont les R. R. P. Journalistes ont exécuté les ordres de leurs Supérieurs; ils les ont servis au delà de leurs intentions. On ne leur auroit pas su si mauvais gré dans le monde d'avoir tenu la balance égale à l'égard de leur Confrere, comme ils se piquent de le faire, & comme ils le font en effet à l'égard de tout autre. Ils pouvoient se reposer du soin d'en dire du mal sur quelque plume de leurs bon amis les Jansénistes. Ils devoient prévoir que ces Mrs. s'acquiteroient bien tous seuls de cette comission, & qu'ils ne le ménageroient

Vous croirez peut-être *Monsieur*, que je plaisante, & que je prête quelque chose à ce Disciple du Pere Hardouin, second Enfant perdu de la Societé, lisez vous-même ses expressions & les termes originaux. „Au reste, „dit-il ⁵⁰, je ne mets pas au rang des persécutions que le P. Hardouin a eues à essuyer, „l'opposition constante qu'il a trouvée du côté „de ses Supérieurs. Les Supérieurs d'un „Corps représentent le Corps même, & un „Corps tel que celui des Jésuites n'a pas du „se presser d'embrasser un Systême déjà reçu & étayé au premier coup d'œil par la „hardiesse des conséquences qu'on est forcé „d'admettre, si l'on convient une fois des principes sur lesquels il est fondé. Cette Societé qui se pique d'agir avec prudence, & qui „plus

pas plus après sa mort qu'ils ne l'ont fait pendant sa vie. Ils n'y ont pas manqué en effet. C'est ce que vous pourrez voir dans le dernier Supplément de Moreri, ou le P. Hardouin est traité comme tout Jésuite doit s'attendre à l'être, par un homme qui ne paroît s'être chargé d'être le Continuateur de Moreri, que pour avoir occasion de signaler son zèle pour le Jansénisme, en donnant au Public les éloges des Heros du Parti, arrangés selon l'ordre alphabétique. Vbi supra.

⁵⁰ Idem ibidem.

„plus qu'aucune autre doit avoir en vûe de
„ménager tout le monde , n'a eu garde d'au-
„toriser des sentimens , pour lesquels, eu égard
„aux conjonctures présentes, elle n'auroit pu
„se déclarer, sans grossir le nombre de ses
„ennemis & sans leur fournir une raison spé-
„cieuse de lui faire une guerre cruelle. Et
„en cela on ne sauroit blâmer la sagesse de sa
„conduite en desavouant le Pere Hardouin.
„Si elle ne l'avoit pas fait on se feroit cru en
„droit de la rendre responsable des suites fâ-
„cheuses, que très certainement on se seroit
„opiniâtré à croire appercevoir dans le plan
„général de Réforme littéraire , répandu dans
„presque tous les Ouvrages de ce Jésuite.
„La Société a donc bien fait de s'opposer
„autant qu'elle a pu aux nouveautés préten-
„dus du Pere Hardouin : en bonne politique
„Elle n'a pas pu s'en dispenser : SAUF à ELLE
„DANS LA SUITE à DEMANDER AU PUBLIC, QUAND
„ELLE LE JUGERA à PROPOS, DES LETTRES DE
„RESCISSION EN CASSATION DE SES PROPRES AR-
„RETS. Ainsi, quelque tendre & quelque vif
„que soit l'attachement d'un Savant pour ses
„découvertes, s'il est Membre d'une Société,
„il ne doit pas trouver mauvais que ceux qui
„la representent, & qui sont chargés d'office
„de répondre pour elle, les condamnent, lors-
qu'el-

„qu'elles ne font pas encore, par rapport au
 „grand nombre, dans un degré d'évidence
 „qui les mette à couvert de toute attaque
 „raisonnable, & qu'elles conservent une ap-
 „arence spécieuse de difficultés insurmon-
 „tables.“

Après avoir pris de si sages mesures pour
 pouvoir embrasser un jour la défense du
 Système du P. Hardouin, il falloit que la So-
 cieté eut soin de prévenir le Public par un
 éloge superbe de la science & de l'érudition
 de ce Jésuite; aussi n'y a-t-on pas man-
 qué. Lisez ce pompeux Panégyrique. Voyez
 le dans l'Original.

„Critique hardi, plutôt que téméraire, il
 „a osé citer toute l'Antiquité à son Tribunal :
 „peu effrayé de cette foule innombrable de
 „Monumens de toute espèce, qui sembloient
 „former autour d'elle un cortège pompeux
 „& redoutable, & par ou elle impose à nos
 „yeux étonnés, il l'a examinée avec soin, il
 „lui a disputé tout, sans épargner même ce
 „qui paroissoit lui avoir été consacré par la
 „piété, il lui a ôté impitoyablement tous ses
 „faux ornemens, persuadé qu'elle ne devien-
 „droit que plus respectable, quand on la ver-
 „roit telle, qu'elle doit être, c'est-à-dire,
 „depouillée de tout ce que la fraude, l'igno-
 „rance,

„rance, & un zèle aveugle ou peu éclairé
„lui ont prêté. Enfin il a interrogé tous les
„tems & allant d'Empires en Empires, &
„de Siècles en Siècles, il leur a demandé
„compte de leur prétendues richesses.

„Jugé naturellement équitable, quelque-
„fois trop rigide, il s'est obstiné à ne recon-
„noître pour véritable Antiquité que celle
„qui favorise la Religion, ou qui ne lui est
„pas contraire. Les grandes entreprises sont
„sujettes à de grandes contradictions. Peu
„de gens savent penser par eux-mêmes, ou
„très-peu du moins veulent s'en donner la
„peine : c'est plutôt fait de croire sur la foi
„des autres. Il en coûteroit trop à la plû-
„part des hommes d'examiner les preuves
„sur lesquelles sont fondées leurs opinions ;
„élevés d'ordinaire par des Maîtres, ou peu
„habiles, ou peu critiques, il y en a peu qui
„ayent assez d'ambition & de courage pour
„remonter de principe en principe jusqu'à la
„première source de l'érudition, qui leur a
„été transmise. On aime mieux la croire so-
„lidement établie, que de se condamner au
„travail pénible que demanderoit infaillible-
„ment la recherche de la Vérité. Dupes &
„esclaves d'une Tradition qui ne doit souvent
„son origine qu'à la supercherie, au credit,
„au

„au nom, au rang, & plus ordinairement à
 „l'ignorance de son Auteur, nous adoptons
 „presque tous en aveugles & sans aucun dis-
 „cernement tout ce qu'elle propose à notre
 „simplicité.“

Voilà le Pere Hardouin élevé jusqu'aux nues; il n'est aucun Savant qui soit digne de lui être comparé. Presque tous les Gens de lettres sont la dupe de leur préjugés, & sans se donner la peine d'examiner les choses croient sur la foi d'autrui; mais ce Jésuite est parvenu par des routes inconnues au reste des Mortels, où jamais aucun Savant n'atteindra. Les personnes qui ne connoissent pas le stile Jésuitique, lorsque ces Peres parlent de leurs Confreres, & qui ignorent combien peu les louanges les plus outrées leur coûtent, seront sans doute frappés des pretendues grandes qualités du Pere Hardouin; & comme le nombre des ignorans est une fois plus considérable que celui des gens éclairés, la Société sent tout le fruit qu'elle peut retirer de ses faux Panégyriques, ou plutôt de ses mensonges débités en termes pompeux. Cependant pour peu qu'un homme réfléchisse, il est impossible qu'il ne connoisse le ridicule de ces éloges, hé quoi! dira-t-il, tous les Savans de l'Univers ont méprisé un Système: plusieurs

sieurs l'ont regardé comme le comble de la folie : quelques autres comme la plus dangereuse de toutes les impostures ; personne enfin jusques ici, parmi les gens qui tiennent un certain rang dans la République des Lettres, ne s'est avisé de paroître favorable au Pere Hardouin ; irai - je donc sur la simple assertion d'un Jésuite anonyme, d'un Avamurier littéraire, croire que tous ceux qu'on regarde comme des Héros dans la République des Lettres ne sont que des imbécilles ! Il faudroit pour cela que j'eusse entierement perdu le bon sens.

La Société a senti tout le poids de cette réflexion , aussi le Panégyriste pour suppléer aux maux qu'elle peut causer , a cru devoir traiter de la maniere la plus méprisante les savans hommes qui ont réfuté le Pere Hardouin.

„On s'est contenté jusqu'ici, *dit - il* ⁵¹,
 „d'employer contre le Pere Hardouin l'argu-
 „ment de prescription & d'y ajouter pour
 „le fortifier des déclamations vagues, dictées
 „le plus souvent par la jalousie & par le dépit
 „de n'avoir rien de mieux à lui opposer.
 „L'Ouvrage de Mr. de la Croze, (c'est - à - dire
 „de

⁵¹ Idem ibidem.

„de Dom Veffières, jadis Bénédictin,) inti-
 „tulé *Vindiciæ veterum Scriptorum*, le *Pa-*
 „*ranensis* & le *Miles Macedonicus* du favant No-
 „ris fuffifent pour prouver ce que j'avance.
 „On ne trouve dans tous ces Ecrits qu'un
 „tiffu d'injures groffières, auffi bien placées
 „dans la bouche du premier, qu'elles l'étoient
 „mal dans celle d'un homme qui devoit être
 „revêtu de la Pourpre Romaine. Il me fe-
 „roit fort aifé, Monsieur, de vous démon-
 „trer que c'est-là tout au plus jufté l'idée
 „que vous devez vous former de la plûpart
 „des Antagoniftes du Pere Hardouin : je n'au-
 „rois pour cela qu'à entrer dans le détail de
 „fes fentimens, & qu'à vous faire l'analyfe
 „des objections qui lui ont été faites ; mais je
 „vous ai déjà averti que je n'entreprends pas ici
 „de faire une apologie fuivie de fa maniere
 „de penfer.,,

On n'a rien ménagé, *Monsieur*, comme
 vous le voyez, pour parvenir au but qu'on
 s'est propofé ; c'est-à-dire d'en imposer au
 grand nombre. Comme on ne craint pas
 les fuites de fes réflexions ni de fes connoiffan-
 ces, on ofe lui préfenter deux des plus favans
 Hommes de l'Europe, comme deux perfon-
 nes dont les principaux talens confiftent à fa-
 voir dire des injures. Cependant, *Monsieur*,
 mal-

malgré le mepris qu'on affecte d'avoir pour les Ecrits de Mrs. de la Croze & Noris, on est forcé de convenir qu'ils ont été fondés dans leur opinion, & on avoue que le Systeme du Pere Hardouin est insoutenable en général. Je vous prie, *Monsieur*, de faire attention à cela c'est un point essentiel. „Nous „condamnons, dit le *Disciple*⁵² du Pere Hardouin, la supposition presque générale des „Auteurs, de même que nous nous moquons „de l'espérance qu'ont les Alchymistes de „trouver quelque jour la Pierre Philosophale; „mais comme il y auroit une opiniâtreté ridicule à ne vouloir pas convenir de la bonté d'un *Elixir*, parcequ'il sortiroit des „mains d'un Alchymiste entêté de cette folle „espérance, il n'y auroit pas moins de ridicule

⁵² Idem ibidem.

⁵³ Le Pere Hardouin étoit plus habile & raisonnoit plus conséquemment que son Defenseur qui n'étoit qu'un parfait ignorant; car le Pere Hardouin savoit, qu'en soutenant que l'Eneide de Virgile étoit un ouvrage supposé, il falloit rejeter presque tous les Auteurs latins, soit sacrés, soit prophanes, puisque ces Auteurs parlent tous de l'Eneide de Virgile. Ainsi en supposant que ce Poeme n'est pas de Virgile, c'est le comble de l'ignorance de dire qu'il faut se moquer de la supposition presque générale des Auteurs, comme on se moque de l'espe-

„cule à rejeter tout ce qui vient du Peré Har-
 „douin, parcequ'il avoit un sentiment extra-
 „ordinaire, & même extravagant, si vous le
 „voulez.“⁵³„

Prenez garde, *Monsieur*, que le Jésuite anonyme est forcé de convenir lui-même, que le Système du Pere Hardouin est en général *extraordinaire & même extravagant*; il faut donc que les Adversaires ayent été fondés à le réfuter. Mais ces contrariétés n'embarrassent pas le Panégyriste; il n'y regarde pas de si près, pourvû qu'il parviennè à son but. Ce n'est pas à tous les Auteurs qu'il en veut: ainsi il consent d'abandonner la défense du P. Hardouin en ce point: il veut seulement le suivre dans la prétendue supposition de l'Eneïde; & c'est-là le point déci-

rance qu'ont les Alchimistes de trouver un jour la pierre philosophale. Il faut au contraire dire avec le Pere Hardouin: „Proh quot adminiculis fulra Æneis est, ut sice-
 „ra ac genuina lucubratio fuisse credatur! testimoniis in-
 „numeris, Ovidii, Juvenalis, Statii, Siliii Italici, Martialis,
 „Propertii, Quintiliani, Ascanii Pedanii, Taciti in Dia-
 „logo de Oratoribus, aliorumque: ut eos qui ecclesiasti-
 „ci dicuntur scriptores omittamus, qui plurimi certe sunt;
 „sed æque suppositii, proxime sequentis Ævi, & fabricæ.
 „Hardouini Opera varia, observat. in Æneidem, pag. 282.

décifif, c'est où tendent tous les éloges donnés au Jésuite & à la nécessité de separer l'Elixir de l'espérance de trouver la Pierre Philosophale. Vous demanderez sans doute, Monsieur, pourquoi le Jésuite en veut principalement à l'Eneïde de Virgile: c'est ici le nœud de l'affaire. Virgile n'auroit eu rien à démêler avec lui, si la supposition de son Eneïde ne faisoit nécessairement tomber tous les Ouvrages de St. Augustin: ce que je vous dis vous surprendra; mais vous sortirez de votre étonnement lorsque je vous aurai fait voir plus clair que le jour, que si l'Eneïde est un Ouvrage supposé, il faut que ceux de St. Augustin le soient aussi. Or voyez, je vous prie, quelles sont les manœuvres secrettes des Théologiens, & quels ressorts ils ne font pas mouvoir pour venir à leur but? Vous ne vous seriez jamais imaginé qu'un homme qui voudroit décrier les Ouvrages de St. Augustin, pût, sans en parler, en venir aisément à bout; en s'appuyant du sentiment du Pere Hardouin sur la simple supposition de l'Eneïde vous allez voir qu'il n'y a rien de si aisé. Ecoutez son Disciple.

Exa-

54 Proponatur enim mihi negotium animæ meæ factis inquietum, præmio laudis & decoris, vel plagarum metu, ut dicerem verba Junonis irascentis & dolentis,

„Examinez, *dit-il*, avec la même impar-
 „tialité si l'Auteur de l'Eneïde est le même que
 „celui des Georgiques & des Bucoliques.
 „Tachez de faire disparaître les Anachronif-
 „mes qui rendent pour le moins la chose très
 „incertaine, ne rejetez pas, si vous voulez,
 „la fabrication de cet Ouvrage au XIII. ni au
 „XIV. Siècle: en cela je serai de votre avis;
 „mais voyez si en comparant la Latinité de
 „l'Eneïde avec celle des meilleurs Auteurs de
 „l'Antiquité, vous la trouverez digne du nom
 „& du Siècle de Virgile.“

Si l'on veut en croire le Pere Hardouin
 l'Eneïde a été faite dans le XIII. Siècle: son
 Disciple consent qu'on en mette la suppositi-
 on, quelque tems auparavant; mais elle ne
 sert de rien pour repondre à l'objection que
 je vais faire à ces deux Jésuites.

Dès le III. Siècle l'Eneïde étoit connue
 des Peres de l'Eglise, & St. Augustin qui com-
 posa ses Confessions l'an 400 de Jesus-Christ
 qui étoit le 46. de son âge, parle ainsi de ce
 Poëme ⁵⁴: „On nous obligeoit d'exprimer
 „en prose ce que Virgile fait dire à Junon
 „dans

quod non posset Italia Teucrorum Regem avertere, quæ
 nunquam Junonem dixisse audieram. Sed figmentorum
 poëticorum vestigia errantes sequi cogebamur: & tale

„dans le transport de la douleur & de la colère où elle étoit de ne pouvoir empêcher le Roi des Troyens d'aborder en Italie. J'avois bien ouï dire que ce personnage que Virgile fait faire à Junon n'étoit qu'une fable; mais il falloit suivre les folies & les imaginations de notre Auteur; & l'on trouve que celui-là avoit le mieux fait, qui en gardant ce qui convenoit à la Déesse qu'il faisoit parler, avoit exprimé le plus vivement son dépit.“

Voilà donc l'Eneïde connue de St. Augustin, qui dans le IV. Siècle avoit été Professeur de Rhétorique, & qui sûrement devoit ne pas ignorer si cet Ouvrage avoit été fabriqué de son tems. Croira-t-on que dans l'espace de 360 ans ou environ, qu'il peut y avoir de la mort de Virgile à la naissance de St. Augustin, on eût pu supposer un Livre comme l'Eneïde, sans qu'il en eût eu connoissance; & dans quel tems donc auroit-on fait cette fabrication? Si c'est après la mort de St. Augustin, les Confessions de ce Pere sont donc

un

aliquid dicere solutis verbis, quale Poëta dixisset versibus. Et ille dicebat laudabilius, in quo, pro dignitate adumbratæ personæ ira ac doloris similior affectus eminebat: verbis sententias congruentes vestientibus. St. Aurel. August. Confess. Lib. I. Cap. XVII.

un Ouvrage supposé, puisqu'elles font mention de ce Poëme. On répondra peut-être qu'il y avoit du tems de St. Augustin une autre Eneïde, qu'elle s'est perdue, & qu'on en a composé une nouvelle. Ces raisons sont pitoyables; car outre que dans le passage que je viens de citer on y voit les termes & les faits qu'on trouve dans cette même Eneïde que nous avons, St. Augustin dans un autre endroit fait mention des *Anachronismes* sur lesquels le Pere Hardouin fonde les principales raisons de sa réjection. „Si je demande, dit ce Pere de l'Eglise, s'il est vrai qu'Eneïde ait abordé à Carthage, les moins habiles d'entr'eux me répondront qu'ils n'en savent rien, & ceux qui le font plus que les autres diront qu'il n'en est jamais venu. . . .“ Peu auparavant cela le même Saint donne une espèce de précis de toute l'Eneïde, & s'arrête particulièrement sur l'*Anachronisme* d'Enée & de Didon.

„Peut-on, dit-il ⁵⁵, comparer à une étude si utile celle où je passai au sortir de
„celle-

⁵⁵ Nam utique meliores, quia certiores erant primæ illæ Litteræ (quibus fiebat in me, & factum est, & habeo illud: ut & legam, si quid scriptum invenio; & scribam ipse, si quid volo,) quam illæ, quibus tenere cogebat Æneæ nescio cujus errores, oblitus meorum,

„celle-là, & qui n'alloit qu'à me remplir l'esprit des Aventures fabuleuses d'un certain Enée errant çà & là par le Monde: à charger ma mémoire de ses infortunes, pendant que j'oubliois les miennes propres, qui me faisoient errer bien plus misérablement que lui; & à me faire pleurer la mort de Didon, qui se tua par un excez d'amour pour ce Troyen, au lieu de pleurer celle que je me donnois misérablement à moi-même.“

Que peut-on répondre à celà? Ou il faut que l'Eneïde ne soit pas un Ouvrage supposé, ou il faut que les Confessions de St. Augustin le soient aussi. Voilà l'argument que feront un jour les Jésuites, s'ils peuvent venir à bout de donner quelque créance au Système de leur Pere Hardouin. Ils ne demanderont pas qu'on croye tous les Auteurs Latins supposés; ils laisseront subsister Pétrone, Ovide, Catulle, Martial: ces Poëtes ne les embarrassent pas, ils ne peuvent faire que des débauchés; mais ils décrieront l'Eneïde, parceque
fa

& plorare Didonem mortuam, quia se occidit ob amorem, cum interea me ipsum in hisa te morientem, Deus, vita mea, sicis oculis ferrem miserrimus. Quid enim miserius misero, non miserante se ipsum, & fiente Didonis mortem, quæ fiebat amando Ænéam, non fiente

sa chute entraînera celle des Ouvrages de St. Augustin, qui font des Jansénistes.

Mais, direz-vous peut-être, quand même on viendrait à bout de rendre suspecte l'authenticité des Confessions de St. Augustin, cela n'influerait point sur ses autres Ouvrages. Vous vous abuseriez, *Monsieur*, si vous pensiez de même; il n'y a presque aucun de ses Livres qui ne doive être regardé comme supposé si celui de ses Confessions l'est; il en parle dans dix endroits différens de ses Ecrits, *Les XIII. Livres de mes Confessions*, dit-il ⁵⁶, dans la revûe qu'il a faite de ses Ouvrages, *vont à louer la Justice de Dieu de tous les maux par où il a permis que j'aye passé. . .* Cet Ouvrage commence par ces paroles: *Seigneur, votre Grandeur est infinie. Je vous envoie*, écrit ce même Pere ⁵⁷ au Comte Darius, *le Livre des Confessions, puisque vous l'avez souhaité, mon cher fils.* Dans un autre endroit il est dit ⁵⁸: *Il n'y a aucun de mes Ouvrages qui ait été mieux reçu, & qui ait eu plus de cours que celui de mes Confessions. Il n'y*

autem mortem suam, quæ fiebat non amando te? Idem. ibid. Cap. XIII.

⁵⁶ Lib. II. II. Cap. 6.

⁵⁷ Idem Epist. 231.

⁵⁸ Idem.

n'y a aucun milieu, comme vous voyez, *Monsieur*: si les Confessions de St. Augustin sont supposées, on ne doit plus faire aucun fond sur les autres Ouvrages de ce Pere; & les Jé-
fuites

59 Au reste par le Systeme du Pere Hardouin St. Jerome étoit, ainsi que St. Augustin, un imposteur du treizieme Siècle; car il parle de Tacite qui est un Auteur supposé selon Hardouin. Rapportons ici le passage de St. Jerome. „Cornelius quoque Tacitus, qui post Augustum, usque ad mortem Domitiani vitas Cæsarum triginta voluminibus exaravit.“ Les Lecteurs placeront ici l'argument que nous avons déjà fait sur la supposition de l'Eneide; ils changeront seulement le nom de Virgile en celui de Tacite, & ils diront sans doute si Tacite est supposé & fabriqué au treizieme Siècle; St. Jerome est donc un Auteur du quatorzieme puisqu'il parle de Tacite comme d'un Ecrivain plus ancien que lui, & que l'Ouvrage dans lequel ce Pere fait mention de cet Historien est un de ses meilleurs; nous l'indiquerons ici. *Commentariorum S. Hieronimi Lib. III. in Zachariæ Prophetæ Cap. XIV. pag. 1791. Edit. Paris. Tom. III.*

Les Lecteurs seront peut-être curieux de savoir pourquoi le Pere Hardouin en vouloit à St. Jerome. C'est par la même raison qu'il haïssoit St. Augustin, parcequ'il se figuroit que ces Peres favorisoient également les Jansenistes. Voici sans doute un des passages de St. Jerome qui avoient mis le Pere Hardouin de mauvaise humeur. „Frustra semper oramus, si in nostro arbitrio est facere quod volumus. Dixerunt Apostoli. . . quæ impossibilia sunt apud homines, possibilia apud Deum sunt. Ergo aliqua quæ apud homines impossibilia sunt,

fuites ont bien su ce qu'ils faisoient, lorsqu'ils se sont attachés par préférence à les rendre suspects ⁵⁹.

Je

„certe ea esse possibile ex eo ostenditur, quod apud Deum
 „possible sunt. Sit ergo & apud Deum possibile homi-
 „ni si velit, donare impeccantiam non ipsius merito; sed
 „sua clementia, & apud homines nequaquam possibile
 „liberi arbitrii potestate, quod nutu donantis accipitur,
 „Hieron. Dial. Lib. II. advers. Pelagian. pag. 522. Tom.
 „IV. Pars II. Edit. Paris.

Voilà la grace efficace victorieuse, & le libre arbitre réduit à bien peu de chose pour ne pas dire à rien. Ajourons encore un second passage à ce premier. „Ego „miserabilis qui tuas exspecto contumelias, qui illud tem- „per lego: gratia salvi estis, & beati quorum remissa „sunt iniquitates, & quorum recta sunt peccata; ut de mea „fragilitate loquar, novi me multa velle, quæ facienda „sunt, & tamen implere non posse, Spiritus enim fortitudo „ducit ad vitam sed carnis fragilitas ducit ad mortem. . . „. . . Objice Deo fortiorem calumniam quare adhuc cum „in utero essent Esau & Jacob dixerit: Jacob dilexi, „Esau autem odio habui. Accusa eum iniquitatis Achan „filius Charmi, de Jerichuntina, præda aliqua furatus sit, „& centum millia hominum illius vicio trucidata sunt. . . „Si enim semes homo per se (id est libero arbitrio) potest „esse sine peccato, quid necessaria est Dei gratia? Sin au- „tem sine illius gratia nihil potest facere, quid necesse „fuit dicere posse quod non poterat.“ Il faut remarquer ici que St. Jerome entend parler de la grace efficace sans laquelle l'homme ne peut rien faire de bien malgré le

Je me figure, *Monsieur*, que vous serez étonné des manœuvres des Théologiens. Comment direz-vous, se peut-il faire que la haine & l'esprit de parti aveugle assez les hommes, pour leur faire mépriser jusqu'à ce point la Vérité & la Probité? Est-il possible que des gens, qui se donnent pour ne travailler qu'à l'avancement de la Religion, tâchent de détruire les plus anciens Monumens que nous en ayons après les Livres Saints? Lorsque vous saurez jusqu'où la passion porte les Théologiens, vous ne serez plus surpris de toutes leurs fourberies. Le plaisir

libre arbitre. Car celui contre lequel il disputoit admettoit avec le libre arbitre une grace generale donnée à tous les hommes, c'est ce que les Molinistes appellent aujourd'hui grace suffisante. St. Jerome convient lui-même que son adversaire admettoit cette grace. „Asseris posse hominem esse sine peccato, si velit: & post gravissimum somnum ad decipiendas rudes animas frustra conaris adjungere; non absque Dei gratia.“ Epist. XLIII. S. Hier. ad Clesip. advers. Pelagianos T. IV. Pars II. p. 482.

Disons avant de finir cette note que St. Jerome parle dans ses Ouvrages de l'Eneïde de Virgile, & qu'il en cite des vers assés souvent; contentons nous d'en citer un Exemple. „Pythagoras primus invenerit immortales esse animas, & de aliis corporibus transire in alia, quod quidem & Virgilius in sexto Æneidos volumine sequens loquitur.“

fir de cabaler est pour eux si sensible, qu'il n'a pas tenu à plusieurs Docteurs Allemands, qu'ils ne se soient ligués avec les Dervis & les Imans de Constantinople; un nommé Neuffer voulut entreprendre cette réunion. Ce Neuffer fut d'abord Luthérien: il se fit ensuite Réformé, & fut déposé du Ministère de l'Eglise de St. Pierre de Heidelberg environ l'an 1569. par Frédéric III, Electeur Palatin; parcequ'il s'étoit opposé à ce Prince, qui vouloit régler la Discipline des Eglises de ses Etats sur le pied de celle de Genève. Piqué de cela il résolut d'établir le
Pho-

Has omnes, ubi mille rotam voluere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine inagno.
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus & incipiant in corpora velle reverti.

„Se primum fuisse Euphorbum secundo Callidem, tertio
„Hermotimum, quarto Pyrrhum & ad extremum Pytha-
„goram, & post certos temporum circulos ea quæ fue-
„rant rursus fieri. Nihilque in mundo videri novum.
„Hieron. Apolog. advers. Rufinum. Lib. III. Tom. IV.
„pag. 470. Edit. Paris.“ Lorsque je considère comment
le Pere Hardouin trouvoit le moien de prouver la sup-
position des plus grands Peres de l'Eglise, en soutenant
que l'Eneide avoit été faite au treizieme Siècle, je crois
qu'il a bien regretté que St. Paul n'aye pas parlé de Vir-
gile, il auroit trouvé le moien de se débarrasser de cet
Apôtre Janseniste.

Phorianisme. Il voulut se liguier avec les Turcs: il écrivit pour cela au Sultan: sa Lettre fut interceptée; il fut arrêté avec un de ses Compagnons, nommé Silvain, & fut assez heureux pour se sauver. Son Compagnon eut le cou coupé, & lui il passa d'abord en Transilvanie, & ensuite alla prendre le Turban à Constantinople. Mr. de la Croze rapporte cette Histoire fort au long & la traduction de la Lettre écrite par Neusser au grand Seigneur. Vous pouvez en voir au bas de la page quelques morceaux ⁶⁰, & juger de la Pièce par ces échantillons.

La Manœuvre de Neusser & celle de ses Confreres surpasse comme vous voyez celle des Jésuites & de leur Pere Hardouin. Combien n'y en a-t-il pas d'autres que je passe sous

⁶⁰ *Très - invincible & très - puissant Monarque.* Moi Adam Neusser né Chrétien en Allemagne, & promu à la Dignité de Prédicateur du Peuple à Heidelberg, Ville où se trouvent aujourd'hui les plus savans hommes d'Allemagne, je me réfugie avec une profonde vénération & soumission vers votre Majesté, vous conjurant pour l'amour de Dieu & de votre Prophète, sur lequel soit la paix de Dieu, de me recevoir au nombre de vos Sujets, & de ceux de votre Peuple qui croient en Dieu. . . . Certainement ô Empereur je suis un de ceux qui lisent l'Alcoran avec joie: je suis un de ceux qui desirent d'être de votre Peuple; & je rends témoignage devant Dieu

sous silence, pour ne point sortir des bornes que je me suis prescrites dans les Lettres qui je vous écris? Quels ressorts ne fait-on pas jouer tous les jours dans toutes les différentes Communions pour s'opposer à la gloire des plus illustres Ecrivains?

Depuis que le savant le Clerc est mort, le nombre de ses ennemis est plutôt augmenté que diminué. On s'est servi de toutes sortes de voyes pour flétrir sa gloire & sa mémoire. On voudroit s'il étoit possible que les hommes oubliassent la pénétration, l'élevation de génie de cet illustre Savant; mais ses Ouvrages l'assurent de l'immortalité; ils dompteront l'envie & la nuit des tems. Avouons cependant, *Monsieur*, que le sort qu'essuye le Clerc semble être une juste punition

on

que la Doctrine de votre Prophète, sur lequel soit la paix de Dieu, est indubitable. . . . Je me recommande donc avec une profonde soumission à Dieu & à votre Majesté, & je ne doute pas qu'Elle ne me reçoive favorablement, moi & mes enfans, que je menerai avec moi. Car comme dit le Prophète au XVIII. Chap. de l'Alcoran, foyez de bonne foi à l'égard de ceux qui se jettent pacifiquement dans vos mains; & dans le XV. Chap. dis à tous ceux qui viennent à la foi & qui suivent nos Commandemens, le salut de Dieu soit sur vous. *Dissertations, &c. Tom. I. depuis la pag. 105. jusqu'à 119.*

on d'un vice auquel il fut très sujet: la jalousie ternit une partie de ses belles qualités; il écrivit quelquefois contre des Ouvrages de la bonté desquels il étoit convaincu dans le fond du cœur.

§. IV.

De l'abus que les Théologiens font des Prophéties.

Je croirois, *Monsieur*, ne vous avoir pas donné une idée parfaite des Cabales Théologiques, si je ne vous disois un mot de l'abus que les Docteurs des différentes Communions font des Prophéties. Ils s'en servent comme d'une chose qui leur fournit un fond inépuisable d'injures. Les Jansénistes ont adopté l'interprétation des Prophéties d'une certaine Abbessé⁶⁰ pour vomir contre les Jésuites les injures les plus atroces, & Dieu fait si l'on a donné la torture à ces Prophéties. On a poussé l'effronterie jusqu'à soutenir que les Jésuites menotent une vie délicate & délicate. Cependant vous savez que leurs plus grands ennemis avouent que

⁶⁰ Voyez ces Prophéties & leurs longues explications dans le premier Tome de la Morale Pratique des Jésuites, en commençant à la page 11.

DE L'ESPRIT HUMAIN. III

que l'intérieur de leur Maison' est fort simple & très-réglé. Mais il falloit bien trouver de quoi remplir toute la Prophétie.

Tous les Auteurs Catholiques trouvent dans l'Apocalypse les plus terribles prédictions contre les Luthériens & les Réformés; le Ministre Jurieu a fait à son tour les découvertes les plus belles. Par exemple, sur ces mots, *personne ne pouvoit acheter ou vendre s'il n'avoit la marque ou le nom de la Bête*, il dit ⁶¹: „le front est le siège de la profession: „de là vient que les anciens Chrétiens mar- „quoient leur profession du Christianisme par „un signe de Croix sur le front; la main est „l'instrument de l'action. Les habitans de la „terre ne peuvent acheter ni vendre sous la „domination du Papisme, c'est-à-dire avoir „part à ses Bénéfices & à ses Biens, à moins „qu'ils n'ayent la profession du Papisme sur „le front, & qu'ils n'en ayent les actions dans „les mains; ce qui signifie la marque de la „Bête & non quelque marque singulière.“ *Do- ve Diavolo Messer Jurieu avete pigliate tante coionerie*? Où avez-vous donc pris, Mr. Jurieu, tant de fadaïses? Ne pouviez-vous pas vous éviter la peine de faire un Livre en deux
Volu-

⁶¹ Accomplissement des Prophéties Tom. I. pag. 187.

Volumes remplis de pareilles visions cornues ? C'est dommage en vérité qu'un Manuscrit Hébreu, qu'on a publié depuis peu d'années pour la première fois, n'ait pas paru pendant la vie de Mr. Jurieu. Il auroit vu que les Rabbins l'avoient prévenu dans l'explication du Livre de l'Apocalypse. Ils ont prétendu que ce Livre avoit été fait par un de leurs Confreres, & qu'il contenoit ⁶² une explication

62 „Conscripsit insuper in usum illorum Libros mendacissimos, eosque vocavit עין בליון INIQUITATEM CONSUMPTIONIS: putarunt vero illi, eum dicere „אכך גליון, q. d. Pater & Filius & manifestatus Spiritus Sanctus: & conscripsit illis etiam Libros nomine „Discipulorum Jesu, & speciatim Johannis: dixit vero „Jesum omnia illa sibi tradidisse; nec absque intentione „aliqua singulari concinnavit Librum Johannis. Illi proin „putabant Myſteria ea esse, cum tamen omnia illa non „sint, nisi vanitas & figmentum cordis, uti quæ (v. g.) „scripsit in Libro illo Johannis Cap. 13. Johan. vidisse Bestiam aliquam, cui fuerint septem Capita & decem Cornua, cum decem etiam Coronis, nomenque Bestiæ esse „nomen Blasphemix &c. & numerum nominis Bestiæ esse „666. Hic verborum sensus est: Bestia hæc est Jeschu „Nazareus: ei sunt septem capita, tot nimirum sunt litteræ in binis vocabulis hæc י ש ך נ צ ר י: decem vero Cornua hæc sunt י ש ך נ צ ר י: decem coronæ ita „explicandæ יִּוֹד Iod coronula una appingitur, ךֿ Schin „tres corollæ, ךֿׁ Nun & ךֿ T Zade sex. En decem tibi „Coronas; omniaque alia, qua in hunc modum ibi nar-

DE L'ESPRIT HUMAIN. 113

plication cachée des impostures des premiers Chrétiens & de leur Législateur.

Il est mortifiant en vérité pour les Théologiens de toutes les Sectes Chrétiennes de voir que depuis plusieurs siècles les Rabbins les aient prévenus, & qu'ils aient fait aussi une incursion dans l'Apocalypse qu'ils ont voulu s'approprier. Ce qu'il y a de charmant, c'est que le Rabbín se sert, ainsi que Mr. Jurieu⁶³ &

„tantur, arcano modo Jesum respiciunt. Numerus vero
„ille 666. occurrit in litteris etiam ׁׂ׃ ׁׂ׃ qui Ge-
„mathrice in numerum hunc resolvuntur: & sic universos
„Libros Avon Kelajon confecit Simeon duntaxat ad eos
„decipiendum, quemadmodum præcepit Rex & Sapientes.
„*Histor. Jeschua Nazareni a Judais blaspheme corrupta*, &
„*edita Lugd. Batav. apud. Joan. Du Vive. 2705. pag. 115.*
„& seq.“

⁶³ Ici est la Sapience qui a entendement qui compte le nombre de la Bête; car c'est un nombre d'homme & son nombre est 666. Si l'on n'avoit pas tant écrit là-dessus, ce seroit ici matiere à beaucoup écrire; mais en peu de mots, je ne puis douter que ceux qui ont compté la vertu numérale des lettres du Nom de l'Eglise Rom: & de son Pape, n'ayent rencontré le sens de la Prophétie. C'est le nombre de son Nom, c'est-à-dire expressement contenu dans son Nom. C'est un nombre d'homme, c'est-à-dire, c'est un nombre qui doit être entendu selon que les hommes comptent, non en stile prophétique & mystérieux, qui souvent sous un nombre connu cache un autre nombre inconnu. Mais en quelle langue faut-il

& les Théologiens Catholiques, d'un jeu de mots, & de quelques arrangemens puérides des lettres de l'Alphabet pour autoriser ses visions ridicules & extravagantes.

Jugez à présent, *Monsieur*, si j'ai été fondé à vous dire, dès la premiere Lettre que je vous ai écrite, qu'il y auroit bien des abus à réformer chez les Théologiens, & que ceux qui sont les plus savans & les plus renommés sont souvent tombés dans des défauts bien considérables. Je crois avoir assez prouvé ce que j'ai avancé, & je me flate que je vous
ai

comptet les lettres numérales du nom de la Bête? Il est fort aisé de le déterminer. Les Prophéties doivent être expliquées selon la Langue des Prophètes, l'Hébreu ou le Grec. Cherchez dans ces deux langues le nom de l'Eglise Romaine. En Hébreu vous trouverés *Romytte*, & en Grec *Lateinos*. Le premier signifie Bête Romaine ou Eglise Romaine: le second signifie Empereur ou Pape Latin: & dans l'un & dans l'autre il y a précisément six cens soixante & six. *Accomplissement des Prophéties, &c. Tom. I. pag. 179.*

⁶⁴ Erasme naquit à Rotterdam, son Pere nommé Gerard étant pressé par ses parens d'entrer dans l'Etat ecclésiastique, prit la fuite pour se débarasser de leur persecution, & laissa enceinte d'Erasme une jeune fille nommée Marguerite dont le Pere étoit Medecin; il fut élevé par ses parens maternels, qui voiant la disposition qu'il avoit pour les Sciences lui firent faire ses études à Deventer, sous un Professeur nommé Alexandre Hage qui

ai parlé avec un desintereffement qui se rencontre chez peu d'Auteurs. Je ne doute pas que, si vous vous aviez de rendre mes Lettres publiques, une foule de Théologiens ne se déchaînât contre elles. Il faut pour leur plaire adopter aveuglément leurs sentimens & blâmer sans réserve leurs Adversaires; quelque impartialité qu'on ait cela ne leur suffit point.

Erasme ⁶⁴ ce Génie si éclairé, cet Ecrivain si sage, si modéré, si élégant, a encouru la haine de tous les Théologiens bilieux, parce-

avoit alors beaucoup de reputation. Ensuite il fit plusieurs voyages pour perfectionner ses connoissances. Alexandre, fils de Jaques Roi d'Ecosse qui étoit à Padoue, aiant été nommé à l'Archeveché de S. André en Ecosse, prit Erasme auprès de lui pendant quelque tems: il passa ensuite à Rome. Paul III. lui fit esperer le chapeau de Cardinal, & lui offrit des emplois assés considerables. Le Pape Clement VII. & Henri VIII. Roi d'Angleterre lui écrivirent de leur propre main, pour l'attirer chés eux. Le Roi François I., l'Empereur Charles V., Sigismond Roi de Pologne, Ferdinand Roi de Hongrie, & plusieurs autres Princes tacherent aussi de l'acquérir par des pensions considerables: Mais il ne voulut jamais s'attacher. Les plus savans hommes de l'Europe, & les plus illustres prelatz firent gloire d'avoir commerce de lettres avec lui, & s'estimoient honorés de sa connoissance. A l'age de soixante ans, il se retira à Bâle, où Jean Froben Imprimeur fort estimé remettoit ses Proverbes

parcequ'il n'approuvoit ni les emportemens des Catholiques, ni ceux des Luthériens. **Canilius**

sous la presse. Il y fit réimprimer ses Colloques dont il y avoit déjà eu plusieurs Editions, & Colinet qui les reimprima quelque tems après à Paris, savoir l'an 1527, en tira jusqu'à vingt quatre mille Exemplaires. Erasme fit aussi imprimer les Oeuvres de S. Jerome, d'Arnobé, de S. Hilaire, de Pline, de Seneque, & une infinité d'autres. Il traduisit le nouveau Testament de grec en latin; il y joignit des Notes, & dedia cet Ouvrage au Pape Leon X.

Les Reformés devenant toujours plus puissants à Bâle, il se retira à Fribourg, l'an 1529. Il y resta environ sept années, travaillant continuellement; & ensuite étant revenu à Bâle, pour retablir sa santé, qui étoit fort altérée par le changement d'air, ou pour faire imprimer quelque ouvrage, il y fut attaqué, outre ses maux, d'une grande dissenterie, qui le tourmenta près d'un mois & qui le mit au tombeau, le 12 de Juillet de l'année 1536. Il étoit alors âgé de 70 ans & quelque mois.

Les habitans de la Ville de Rotterdam lui ont érigé une statue de bronze dans une place publique de leur Ville. Je l'ai souvent vue, & toujours avec beaucoup plus de plaisir que toute les Statues equestres, élevées à des hommes, dont la principale gloire a été d'en détruire beaucoup d'autres. Qu'il me soit permis de placer ici, dans les archives de la Republique des Lettres, qu'Hypocrate me paroît, et doit paroître à tout les gens qui pensent conséquemment, une personne bien plus utile & bien plus respectable pour le genre humain que Cesar. En descendant en raison reciproque, combien de

nifius ⁶⁵ a plusieurs fois maltraité ce grand Homme : tous les Jésuites ne l'ont pas épargné ;

Medecins plus utiles & plus nécessaires que des Princes ne trouverons nous pas.

⁶⁵ Verum hic jam nobis occurret forte aliquis qui & Ordinis mutationem demiratus, & nihil ex prioribus conspicatus appendicibus, nostram requireret de Erasmo sententiam, ut qui semel ac iterum edidit nobis Hieronymum. Urinam vero edidisset ille solum, neque suis etiam Scholiis, dicam an Scoriis, subinde conspurcasset, ac pro Antidotis Toxicis infundens, carbones (ut ajunt) pro auro vendidisset! Nemo Erasmi Roterodami laudibus in politiori litteratura invidere, nemo detrahere merito queat. Illud autem erat optandum, si quid voris possemus consequi, Desiderius ut professionis hujus terminis contentus, aut a sacris studiis penitus abstinuisset, aut in judicandis Patrum Scriptis, minore supercilio ac candidiori animo se præditum declarasset. Nam revera postquam Erasmus Theologum agere cæpit, abusus ille ingenio, nimium sibi tribuit ac sumpsit: tam verborum quam rerum studiosior, severum se præbuit sæpe Aristarchum, ubi nihil erat necesse. Ita in censendis Theologorum quidem Scriptis tantum sibi permisit, quantum hætenus nemo alius quantumvis doctus sapiens in Ecclesia vel; ipse postulare visus est, vel aliis concedendum existimavit. Scilicet ne Luthero excludenda ova deessent, Erasmus Monachus Monachos insectatus est, & parum gravis ipse Philosophus Doctores Scholasticos tantum non tractavit scurriliter: tum nescio quo spiritu ductus, non aliam in Ecclesiasticis fere dogmaris quam Pyrrhonicam sequi voluit Theologiam.

gné ; & Wangnereck ⁶⁶ en a parlé avec le dernier mépris. Quelques Auteurs Protestans ne l'ont pas ménagé davantage ; mais les attaques de ces Adversaires ont été inutiles, sa gloire a surmonté leur haine. A peine connoit-on aujourd'hui les ennemis d'Érasme, tandis qu'on lui élève des Statues, & que ses Ouvrages font les délices de tous les honnêtes gens. La Vérité tôt ou tard perce le nuage dont on veut l'envelopper : rien ne doit d'ailleurs nous en éloigner ; & je tâcherai de vous écrire avec la même neutralité ce que je pense des abus qui ont régné & qui régnerent encore parmi les Philosophes. Je suis,

Monsieur,

Votre très humble
& très &c.

Quid, quod libenter incusat & oppugnat alios, se vero ipse perpetuo excusat & propugnat mordicus, ut nulli velit cedere? Unde id quod videmus, consecutus est tandem, ut Erasmi nomine auctoritatem nullus Adversariorum vehementius, quam Author ipse labefactaret, utque non plus ille ponderis apud pios fere habeat, quam apud plerosque impios nunc solet obtinere. Petri Canisii Theologi ad florentis Academiae Dilinganae Rectorem Professor. Epistol. Hieronym.

⁶⁶ Id forte Erasmus ussit, quod Grammaticorum in verbis curam, in Dei præceptis servandis neglectum arguit, quod fabularum immoderatum studium, & Te-



LETTRE CINQUIÈME.

§. I.

MONSIEUR.

Dans la dernière Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire je vous promis que je vous parlerois des Philosophes, & que je tâcherois de vous faire connoître également les fautes & les beautés qui se trouvent dans leurs Ouvrages. Pour parvenir plus aisément à mon but, je les rangerai sous deux classes différentes. La première contiendra les Anciens & la seconde les Modernes. Après avoir examiné séparément les principales opinions de

rentii fordes detestatur, quod de petulanti furacitate se accusat. Hæc nimirum in oculis Dei & Servi ejus Augustini grandia, Erasmo minutiora visa sunt. Sed audi porro durum est: Confessionum, inquit, Libri, quas & otiosus scripsisse videtur, habent quiddam peculiaris molestiæ. Molestum nemini pio esse potest, intellectum & affectum suum in Dei laudem excitari, quod Libri Confessionum in Augustino egerunt, & in aliis etiamnum agunt. Nec otiosus esse potuit Augustinus, qui hos Libros Episcopus scripsit, & totius Orbis Consiliarius. *Henrici Wagnereck. Prefat. Confession August.*

de ces Auteurs, il vous sera aisé, en les comparant les unes avec les autres, de connoître celles à qui vous devez donner la préférence.

Comme plusieurs gros Volumes suffiroient à peine pour contenir, je ne dis pas l'examen, mais la simple énumération de tous les sentimens des Philosophes, je me contenterai d'en faire mention dans quatre Points principaux, qui suffiront pour vous donner une idée juste & précise de leur mérite, de leur caractère & de leur savoir. Je m'arrêterai dont à considérer premièrement quelle a été la Morale des anciens Philosophes. 2°. Quelle idée ils ont eue de Dieu. 3°. Ce qu'ils ont pensé sur l'essence de l'Ame. Et 4°. jusqu'où ils ont porté leurs connoissances dans la Physique. J'examinerai ensuite les Ouvrages des Modernes sur ces mêmes Points.

§. II.

*Qu'on court risque de se tromper en jugeant
des sentimens des Philosophes sur ce qu'en
ont dit plusieurs Auteurs anciens,
& sur-tout les SS. Peres.*

Un homme qui voudroit juger du mérite des anciens Philosophes sur ce qu'en ont dit plusieurs Auteurs, soit Payens, soit Chrétiens,

tiens, courroit risque de se tromper souvent. Les Chefs des différentes Sectes ne se haïssent pas moins entre-eux, que les Péripatéticiens Jésuitiques, les Thomistes, les Scotistes & les Cartésiens Jansénistes se haïssent aujourd'hui. Bien des Auteurs zélés pour le Paganisme ont déclamé avec violence contre Socrate. Porphyre a écrit lui seul plus de calomnies contre ce Philosophe que tous les délateurs de ce grand Homme n'en inventèrent, lorsqu'ils l'opprimèrent par leurs fausses accusations. Aristophane ¹ l'a représenté dans une de ses Comédies comme un Athée, qui n'avoit point d'autre Dieu que le Chaos & les Nuées.

Aristote, quelque grand Philosophe qu'il ait été, n'a jamais perdu l'occasion dans ses Ouvrages de mordre & de déchirer ses Adversaires. Il a essuyé par une juste punition les mêmes calomnies, & même de beaucoup plus atroces; car on est allé jusqu'à l'accuser d'avoir eu part à la mort d'Alexandre.

Les Peres de l'Eglise n'ont guère été moins impartiaux sur le chapitre des anciens Philosophes, que les Disciples ou les Adversaires de ces mêmes Philosophes. On est éton-

¹ Voyez là Comédie des Nuées.

étonné de voir qu'un même Auteur est loué quelquefois excessivement par un Pere de l'Eglise, & blâmé par un autre de la manière du monde la plus outrageante. Justin ² Martyr met ce Socrate au nombre des personnes les plus vertueuses: il compare les persécutions qu'il essuya à celles des premiers Chrétiens; peu s'en faut qu'il ne le place au nombre des Martyrs. ³ St. Cyrille pense bien différemment: il a affecté d'outrager la mémoire de ce Philosophe le plus qu'il lui a été possible: il a traité Epictete & Apolonius de la même manière; comment concilier des sentimens aussi opposés que ceux de St. Justin & de St. Cyrille? Si l'on en croit le premier, il faudra placer Socrate dans les Litanies des Saints ainsi qu'Erasme ⁴ a été tenu

² Pravorum Dæmonum & opera, bonos quidem veluti Socratem, & ejus similes, opprimi atque in vinculis esse. Sardanapalum autem & Epicurum, & qui præterea ejusmodi sunt, in copia rerum omnium, & claritate beatos videri. *Just. Apolog. prim.*

³ Cyrill. Invect. in Jul.

⁴ Vix mihi tempero quin dicam; Sancte Socrates, ora pro nobis *Erasm. in Conviv. Rel.*

⁵ Perrexi ergo ad Simplicianum Patrem in accipienda gratia tua tunc Episcopi Ambrosii, quem vere, ut Patrem diligebat. Narravi ei circuitus erroris mei: ubi

te de le faire ; si l'on ajoute foi à St. Cyrille, ce Grec ne fera plus qu'un homme ambitieux, un débauché sensuel, enclin à des vices qui ont attiré le feu du Ciel sur des Peuples entiers.

Platon Disciple de Socrate a eu parmi les Peres de l'Eglise ainsi que son Maître des Partisans fort zéléz, & des Adversaires très-dangereux. St. Augustin prétend que les Ouvrages de Platon ⁵ sont de beaucoup préférables à ceux des autres Philosophes, & qu'ils contiennent plusieurs choses qui ne tendent qu'à inspirer en mille manieres la connoissance de Dieu & de son Verbe. Le même Pere de l'Eglise va encore beaucoup plus loin ⁶, & prétend d'avoir trouvé dans les Livres de Platon tout ce que la Foi nous apprend

autem commemoravi, legisse me quosdam Libros Platoniorum, quos Victorinus quondam Rhetor Urbis Romæ, quem Christianum defunctum esse audieram, in Latinam Linguam transtulisset: gratulatus est mihi, quod non in aliorum Philosophorum Scripta incidissem, plena fallaciarum & deceptionum secundum Elementa hujus Mundi; in istis autem omnibus modis insinuari Deum, & ejus Verbum. *August, Confess. Lib. VIII. Cap. II*

⁶ Et primo volens ostendere mihi quam restas superbis, humilibus autem des gratiam procurasti mihi per quemdam hominem, immanissimo typho turgidum, quos-

prend du Verbe, de Dieu. „D'abord ô Seig-
 „neur, dit ce Pere de l'Eglise, pour me fai-
 „re connoître combien vous résistez aux or-
 „gueilleux, & que ce n'est qu'aux humbles
 „que vous donnez votre grace. vous
 „me fitez tomber entre les mains, par le
 „moyen d'un certain homme, enflé d'un or-
 „gueil outré, quelques Ouvrages des Plato-
 „niciens traduits de Grec en Latin, je les lus
 „& j'y trouvai toutes ces grandes vérités:
 „que dès le commencement étoit le Verbe:
 „que le Verbe étoit avec Dieu & étoit Dieu:
 „que dès le commencement toutes choses ont
 „été faites par le Verbe: que de tout ce qui
 „a été fait il n'y a rien qui ait été fait sans
 „lui: que lui est la Vie, que cette Vie est la
 „Lumière des hommes, mais que les Ténè-
 „bres ne l'ont pas comprise: qu'encore que l'A-
 „me de l'homme rende témoignage à la Lu-
 „mière,

*dam Platoniorum Libros ex Græca Lingua in Latinam
 verfos. Et ibi legi, non quidem his verbis, sed hoc idem
 omnino, multis & multiplicibus suaderi rationibus, quod
 in principio erat Verbum, & Verbum, erat apud Deum,
 omnia per ipsum facta sunt, & sine ipso factum est nihil.
 Quod factum est in eo, Vita est, & Vita erat Lux ho-
 minum, & lux in tenebris lucet, & tenebræ eam non
 comprehenderunt. Et quia hominis Anima, quamvis
 testimonium perhibeat de lumine, non est tamen ipsa*

„miere, ce n'est point elle qui est la lumiere
 „mais le Verbe de Dieu: que ce Verbe de
 „Dieu & Dieu lui-même est la Lumiere vé-
 „ritable, dont tous les hommes qui viennent
 „au monde sont éclairés: qu'il étoit dans le
 „Monde, que le Monde a été fait par lui, &
 „que le Monde ne l'a point connu; car quoi-
 „que cette Doctrine ne soit pas en propres
 „termes dans ces Livres, elle y est dans le mê-
 „me sens, & appuyée de plusieurs fortes de
 „preuves. . . . J'y trouvai aussi que ce n'est
 „ni de la chair & du sang ni par la volonté de
 „l'homme qu'est né ce Verbe Dieu, mais de
 „Dieu qu'est né ce Verbe, Dieu comme celui
 „dont il est né. . . . J'y trouvai que le Fils est
 „dans la forme du Pere & qu'il n'usurpe rien,
 „quand il se dit égal à Dieu, puisque par sa
 „nature il est une même chose avec Dieu.

Je

*lumen, verum quod illuminat omnem hominem venien-
 tem in hunc mundum. Et quia in hoc Mundo erat,
 Mundus per ipsum factus est, & Mundus eum non co-
 gnovit. Item ibi legi, quia Deus Verbum non ex carne,
 non ex sanguine, non ex voluntate carnis, sed ex Deo
 natus est. . . . Indagavi quippe in illis litteris varie di-
 ctum, & multis modis, quod sit Filius in forma Patris,
 non rapinam arbitratus esse æqualis Deo, quia naturaliter
 id ipsum est. August. Confess. Lib. VII. Cap. IX.*

Je ne doute pas, *Monsieur*, que vous ne foyez très surpris de voir que St. Augustin ait prétendu trouver dans les Ouvrages d'un Philosophe Payen le Texte & l'Original du commencement de l'Evangile de St. Jean, vous le ferez encore davantage en apprenant que St. Justin Martyr, St. Clément d'Alexandrie, Eusebe de Césarée ont cru qu'il avoit pénétré jusque dans le Mystère de la Trinité. Il me semble vous entendre dire: Est-il possible qu'un homme ait pu arriver de lui-même, sans être conduit par la Révélation à la connoissance d'un Mystère que tous les plus grands Docteurs de l'Eglise ont avoué être incompréhensible. Il faut que ces Peres de l'Eglise se soient absolument abusés, & que remplis des idées du Christianisme ils les aient prêtées à quelque ressemblance qu'ils ont cru appercevoir entre celles de Platon.

Vous

7 Tertullian *de Anima.*

8 Lactance attaque avec raison les Loix imaginaires de la Republique de Platon, il en veut surtout à la communauté des femmes. Plaçons ici cet éloquent morceau de Lactance. *Ergo nihil inquit privati ac proprii habeant: sed ut pares esse possint, quod justiciæ ratio desiderat, omnia in commune possideant. Ferri hoc potest, quam diu de pecunia dici videtur. Quod ipsum quam impossibile sit & quam injustum, poteram multis rebus ostendere. Concedamus tamen ut possit fieri. Omnes enim Sa-*

Vous auriez raison, *Monsieur*, de penser d'une façon aussi sensée, & j'espère que vous ferez entièrement convaincu de la fausse prévention de ces Peres de l'Eglise, lorsqu'en examinant les différens sentimens des Philosophes sur l'essence de la Divinité, je vous ferai voir évidemment que ceux de Platon ne sont guère plus orthodoxes que ceux de Spinoza. Il faut même que, dès le premier Siècle de l'Eglise, il y eût des gens qui abusassent de certaines idées vagues & confuses de ce Philosophe sur la Divinité, & sur la nature de l'Ame. Car Tertullien⁷ après avoir vivement censuré Platon, ne fait pas difficulté de dire que tous les Hérétiques emprunterent de lui des armes pour combattre la Vérité, & pour défendre leurs erreurs. Lactance⁸ n'a pas ménagé Platon davantage que Tertullien.

Aristo-

pientes erunt, & pecuniam contemnent quo ergo illum communitas ista perduxit? Matrimonia quoque (inquit) communia esse debent; scilicet ut eandem mulierem multi viri tanquam canes confluant; & is utique obtineat, qui viribus vicerit; aut si patientes sunt ut philosophi, expectent, ut vicibus, tanquam lupanar obeant. O miram Piatonis æquitatem, ubi est igitur virtus castitatis? ubi fides conjugalis? quæ si tollas omnis justitia sublata est. At idem dixit beatas civitates futuras fuisse, si aut Philosophi regnarent, aut reges philosopharentur, huic vero tam justo, tam

Aristote ne trouva point chez les premiers Chrétiens des admirateurs. St. Ambroise & Origène soutiennent que sa Doctrine est beaucoup plus pernicieuse que celle d'Epicure. St. Bernard a été un de ses plus terribles Adversaires. Sous Philippe-Auguste un Concile, qu'on avoit assemblé pour condamner l'Hérésie de Dalmanicus, fit brûler la Métaphysique d'Aristote. Quelque tems après, Albert le Grand & son Disciple St. Thomas donnèrent une si grande autorité à la Philosophie Péripatéticienne, que peu s'en fallut dans la suite que l'Eglise Romaine ne canonisât Aristote.

Diogène, dont les excès vicieux ont été justement condamnez par tant d'Ecrivains anciens & modernes, a cependant eu des Peres de l'Eglise qui lui ont été favorables. St. Jean Chysofôme l'a proposé dans l'Ouvrage qu'il a écrit contre ceux qui méprisoient la
Vie

æquo viro regnum daret, qui aliis abstulisset sua, aliis condonasset aliena; prostituisset pudicitiam fœminarum; quæ nullus unquam non modo rex sed & tyrannus quidem fecit.
Lact. divin., instit. Lib. III. de falsa Sapientia Cap XXI.
Le reste de ce Chapitre, qu'il seroit trop long de rapporter, est de la plus grande beauté. Il en est de même de celui qui le suit & qui traite également des erreurs de Platon.

9 Hieronym. Cont. Jovinian.

Vie Monastique, comme un exemple de beaucoup de vertus religieuses. Les Peres faisoient flèche de tout bois. Saint Chrysostôme vouloit excuser la crasse & l'inutilité de l'Etat Monastique; il louoit les Philosophes Cyniques qu'il eût traité dans un autre occasion avec le plus grand mépris.

St. Jérôme ⁹ a donné de grandes louanges à Epicure, & St. Augustin ¹⁰ n'hésite pas de dire que la seule, chose qui l'eût empêché „de donner la palme à Epicure & de le préférer aux autres Philosophes, c'étoit la ferme croyance dans laquelle il avoit toujours „été que l'Âme demeure vivante après la mort, „& qu'elle reçoit le traitement qu'elle a mérité „par ses actions, ce qu'Epicure n'a pas voulu „croire“. Les éloges que ces Peres de l'Eglise ont fait des mœurs d'Epicure, n'ont pas empêché que presque tous les Docteurs anciens n'ayent

¹⁰ Nec me revocabat à profundiore voluptatem carnalium gurgite, nisi me mortis & futuri judicii tui metus, qui per varias quidem opiniones, nunquam tamen recessit de pectore meo. Et disputabam cum amicis meis, Alipio & Nebridio, de finibus bonorum & malorum, Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi ego credidissem post mortem restare animæ vitam, & tractatus meritorum, quod Epicurus credere noluit. *August. Confess. Lib. VI. Cap. XVI.*

n'ayent vivement déclamé contre ses opinions, & sur tout contre celle par laquelle il fonde le bonheur dans la volupté. Ils ont pris en un sens odieux cette volupté, & ont attribué assez mal à propos aux débauches du corps ce qu'Epicure n'entendoit que de la tranquillité de l'esprit.

Il paroît étonnant que plusieurs Peres ayent été ennemis des mêmes Auteurs que d'autres Peres estimoient & louoient. Cette contrariété bisarre vous surprendroit sans doute, si je ne vous avois montré évidemment, dans les Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que les anciens Théologiens Chrétiens se sont très souvent ressentis des foibleffes humaines. La

« Les Peres qui ont pris la liberté de faire des invectives contre Socrate, & contre quelques-uns des plus renommés Philosophes après lui, avoient bien d'autres mouvemens. Aussi ne pouvoient-ils pas être touchés d'une si honteuse passion que la jalousie, dans une vie si Chrétienne & si parfaite que la leur. Rien ne les a portés à cela que l'extrême impiété des Payens, contre qui-ils étoient tous les jours aux prises, & qui osoient bien non-seulement préférer Phocilide, Théognis, Isocrate, & ces Philosophes, comme faisoit Julien l'Apostat, à Salomon, à Moïse, & à nos plus grands Saints: mais passer même jusqu'à cette abomination de comparer la Créature à son Créateur, l'homme à Dieu, & Socrate, Epictete, Apollonius, ou quelques autres, à Jesus-Christ, Pour

La Mothe-le-Vayer, dans son *Traité de la Vertu des Payens*, où il s'est efforcé de mettre au grand jour le mérite des Philosophes Grecs & Romains, a tâché de justifier les Pères qu'une fausse piété & une bile un peu trop échauffée ont porté à calomnier des Auteurs respectables par leur mœurs & par la pureté de leur Morale. Il a cru que le bien & l'avantage de la Religion demandoient qu'ils agissent de même ¹¹. Je suis persuadé que ce Savant étoit très convaincu de la foiblesse de ce raisonnement; & qu'il ne l'a fait que pour ne paroître pas vouloir condamner la conduite des anciens Docteurs; mais en vérité c'est pousser la complaisance & la foiblesse trop

résister à une si folle opinion qu'ils avoient de leurs Philosophes, Cyrille d'Alexandrie, Grégoire de Nazianze & Théodoret n'ont fait nulle difficulté de les déprimer de tout leur possible, & ont cru même qu'ils étoient obligés de les diffamer pour le bien de tant d'ames qui se perdoient en les estimant trop, & vû qu'on rendoit leur vertu criminelle, la comparant à celle de Notre Seigneur. Voilà le fondement de tout ce que nous avons de Socrate, de Platon, & de quelques autres de même profession parmi les Ecrits des Pères; & certes je croi que dans un temps pareil au leur, nous serions encore obligés d'en user de la sorte. *La Mothe-le-Vayer de la Vertu des Payens. Seconde Partie pag. 190. Tom. 2. Edit. in folio.*

trop loin que de n'oser hautement désapprouver ce qui est digne de blâme. Quelle Maxime pernicieuse n'est-ce point que d'établir qu'il est permis de calomnier des Innocens, de flétrir leur mémoire, de leur imputer des crimes, parceque ces mensonges & ces suppositions peuvent devenir utiles à la Religion? C'est excuser une erreur par une autre que de soutenir une opinion aussi hétéroclite. La bonne Cause n'a pas besoin que le crime lui prête des armes, & la Vérité doit toujours rougir, lorsqu'elle n'est reçue qu'à la faveur du Mensonge.

Je pense que cette conduite des Peres étoit plus propre à décréditer la Religion qu'à la faire prospérer: il y avoit de leur tems beaucoup de gens qui connoissoient la fausseté des crimes qu'ils imputoient aux Philosophes; que pouvoient-ils penser de ce faux zèle auquel sans doute on donnoit le nom de mauvaise foi? Je ne doute pas que ces mensonges ne révoltassent plusieurs personnes. Il eût mieux valu que les Peres, qui se sont déchaînés contre les Philosophes, souvent assez mal à propos, eussent avoué naturellement qu'ils avoient eu du mérite: mais qu'il n'avoit point été égal à celui de ceux auxquels on les comparoit. Car c'est princi-
pale-

palement les paralleles, que quelques Ecri-
 vains payens faisoient entre les Sages du Pa-
 ganisme & les plus grands Saints du Chri-
 stianisme, qui ont obligé quelquefois, dit la
 Mothe-le-Vayer ¹², les premiers Peres de
 „l'Eglise à censurer Platon bien rudement,
 „ainsi que la trop grande estime que les
 „Payens faisoient de lui qui étoit souvent scan-
 „daleuse, & qui faisoit dans ce tems-là, où
 „le Christianisme s'établissoit, un grand tort
 „à la Religion, comme nous l'avons déjà re-
 „marqué en parlant de Socrate. Nous vo-
 „yons dans Origene que Celsus avoit eu as-
 „sez d'impiété, pour soutenir que Jesus-Christ
 „tenoit de Platon les plus belles Sentences
 „qu'il eût dites, & particulièrement celle qui
 „porte qu'un Chameau, ou plutôt un cable,
 „passeroit plus aisément par le trou d'une ai-
 „guille, qu'un homme riche n'entreroit au Ro-
 „yaume des Cieux, parceque ce Philosophe
 „a écrit, qu'il étoit comme impossible d'être
 „fort bon & fort riche tout ensemble. Ceux
 „qui ont eu de ces passions indiscrettes pour
 „lui & pour ses Ouvrages, trouvoient que
 „la naissance du Monde étoit bien mieux cou-
 „chée dans le Timée, que dans la Genèse.
 „Ce

¹² De la Vertu des Payens. Tom. II. pag. 612.

„Ce beau País que Socrate décrit à Simmias
 „dans le Phædon, avoit beaucoup plus de
 „grace que le Paradis terrestre; & la fable de
 „l'Androgyne étoit sans comparaison mieux
 „inventée que tout ce que Moïse a dit de l'ex-
 „traction d'Eve de l'une des côtes d'Adam.

Je ne suis point assez déraisonnable, *Mon-
 sieur*, pour nier que les Peres de l'Eglise ne
 dussent relever fortement des comparaisons
 aussi fausses; mais ils devoient faire sentir la
 différence qu'il y avoit entre les Chrétiens &
 les Payens, en mettant au jour les vertus
 sublimes des premiers, & non point en prê-
 tant aux derniers des crimes & des opinions
 imaginaires. La sincérité & la bonne foi
 n'ont pas toujours été connues des premiers
 Théologiens dans leurs disputes, & l'on peut
 aisément juger par les différens sentimens
 qu'ils ont portés sur les personnes & les Ou-
 vrages des anciens Philosophes qu'ils les ont
 loués ou blâmés selon qu'ils ont traité des
 matieres dans lesquelles ils leur étoient favo-
 rables ou contraires. Vous venez de voir,
Monseur, que l'inutilité ou plutôt la bassesse
 & la crasse de l'Etat Monastique ont procuré
 à Diogène les éloges de St. Jean Chryostôme.

On courroit donc risque de s'abuser si l'on
 vouloit juger aveuglément & sans examen
 du

du mérite des anciens Philosophes, soit par ce qu'en ont dit leurs Adversaires les autres Philosophes, soit par les reproches ou les éloges des Peres de l'Eglise. Il seroit même impossible de pouvoir établir aucun jugement stable, vû la grande différence qu'il y a entre leurs sentimens, les uns ayant vivement blâmé les mêmes Auteurs que plusieurs autres ont loués excessivement.

§. III.

Que les sentimens des Auteurs modernes sont aussi partagés que ceux des anciens sur le mérite des anciens Philosophes.

On ne trouveroit guère plus de sûreté à croire aveuglément les Auteurs modernes qui ont parlé des anciens Philosophes, qu'à ajouter foi à tout ce qu'en ont écrit leurs contemporains. Les uns Idolâtres aveugles de l'Antiquité ont regardé comme des vérités évidentes, & comme des choses de la réalité desquelles il n'étoit pas permis de douter, tout ce que les Grecs & les Romains ont inséré dans leurs Ouvrages; & les auteurs ont pris à tâche de condamner tout ce qui n'avoit point été fait dans ces derniers tems.

Vous savez, *Monsieur*, combien la dispute sur la préférence des Anciens aux Mo-

dernes a excité de troubles sur le Parnasse. Plusieurs Savans n'auroient osé nommer Platon dans leurs Ecrits sans lui donner l'épithète de *Divin*; ils auroient cru mériter un châtiement exemplaire s'ils n'eussent pas dit *l'illustre Aristote, le grand Aristote, le Génie de la Nature, le Scrutateur des Mystères les plus cachés.*

Le Pere Rapin a égalé les exagérations d'Averroës, qui prétendoit que la Nature Humaine n'avoit reçu son entier accomplissement & la perfection de son Etre que par la naissance d'Aristote. Ce Jésuite assure qu'il est presque impossible qu'il puisse jamais y avoir aucun homme qui égale ce Philosophe Grec. Il ne parut rien, dit-il, ¹³ de réglé & d'établi sur la Logique & la bonne Physique devant Aristote. „Ce Génie si plein de raison „& d'intelligence approfondit tellement l'abîme de l'Esprit humain qu'il en pénétra tous „ les

¹³ Rapin Réflex. sur la Logique. num. 4. pag. 374.

¹⁴ Cæterum invidendi calumniandique occasio inde primum Græculis quibusdam leviculis, & famelicis hominibus data est, quod Aristoteles a Philippo Rege Macedoniæ vocatus, Lycæo relicto, in Aulam venisset, ibique pro virtutis & doctrinæ magnitudine indulgenter fuisset habitus, quasi Litterarum studio, in quo solum acquiescebat, & in quo dies ac noctes, ut res ipsa docet, ad extremum spiritum consumens extinctus est, con-

„les ressorts par la distinction exacte qu'il fit
 „de ses opérations, on n'avoit point encore
 „fondé ce vaste fond des pensées de l'Homme
 „pour en connoître la profondeur. Aristote
 „fut le premier qui découvrit cette nouvelle
 „voye, pour parvenir à la Science par l'évi-
 „dence de la démonstration, & pour aller
 „géométriquement à la démonstration par
 „l'infailibilité du Syllogisme; l'Ouvrage le
 „plus accompli & l'effort le plus grand de
 „l'Esprit humain.

Le Jésuite Sépulvéda a été beaucoup plus
 loin que le Pere Rapin. Il ne s'est pas con-
 tenté de défendre les Ecrits, les mœurs, &
 la personne d'Aristote contre ceux qui les at-
 taquoient, & qu'il dit ¹⁴, n'avoir agi de la
 sorte que par jalousie & par envie; mais il a
 voulu le placer au rang des Saints, & il a
 soutenu vivement que selon toutes les apparen-
 ces

tempo, inertiae sese, atque desidia, & desidioforum
 voluptatibus tradidisset. *Quorum omnium levitas &
 impudentissima mendacia valido Scriptorum ejus argu-
 mento redarguuntur. Tot enim Libros Aristotelem in
 omni doctrinarum genere sapientissime, & cum magna
 & consentiente hominum approbatione confecisse con-
 stat, ut miremur eis elucubrandis unius hominis ætatem
 suffecisse. *Joan. Genes. Sepulveda Cordubensis Lib. VII.
 Epist. Epist. I. Serano.*

ces Dieu avoit sauvé ce Philosophe. Il fonde ¹⁵ les preuves de la beatitude sur ce Principe, que, puisque lors de la Loi de Nature Dieu accordoit à tous les hommes qui vivoient justement un bonheur éternel, il seroit ridicule de prétendre que les Philosophes qui ont vécu d'une maniere conforme aux Préceptes de cette Loi Naturelle, & qui ont eu

¹⁵ Itaque cæteræ Gentes nec Mosaico, nec alio divino Jure quam naturali tenebantur, ut Paulus in eadem ad Romanos Epistola; Cap. 2. declarat his verbis: Non enim auditores Legis justi sunt apud Deum, sed factores Legis justificabuntur. Cum enim Gentes, quæ Legem non habent, naturaliter ea, quæ Legis sunt, faciunt, hi Legem non habentes ipsi sibi sunt Lex, qui ostendunt opus Legis scriptum in cordibus suis. Naturaliter enim dixit Paulus, id est, ut Thomas exponit, ad præscriptum Legis Naturæ, quæ petenda, fugiendaque docet: in eundemque sensum paulo post ait: Si igitur Præputium justitias Legis custodiat, nonne Præputium illius in Circumcisionem reputabitur? Et Præputium ex natura Legem consummans judicabit te, qui per litteram, & Circumcisionem prævaricator Legis es? Quam Pauli sententiam, & auctoritatem Thomas idem secutus (in Summa secundi Libri, Parte prima, Quæst. 98 Art. 5.) Gentiles ante Christi adventum solâ Lege Naturali obligatos, & ejus præceptis faciendis salvos fieri solitos fuisse confirmat, quamvis auxilio Legis Mosaicæ facilius servarentur; idemque restatur secunda Parte, Quæstione secunda, Art. 7. Alfonso autem Toftatus, noster

eu de la Divinité une idée beaucoup plus pure & plus noble que les autres hommes, fussent privés d'une grace qui étoit accordée à toutes les personnes en général.

La Mothe - le - Vayer a recherché avec soin tout ce qui a pu autoriser cette pensée, & a canonisé plusieurs Philosophes dans son *Traité de la Vertu des Payens.* „Socrate,
„selon

Auctor gravissimus, in Libro, quem de Paradoxis inscripsit, non solum incunctanter probavit hanc sententiam, sed multis etiam verbis, multisque capitibus rationem explicavit (Paradoxo quinto Art. 107. ad cap. 134.) qua Gentiles a Deo peccatorum veniam impetrarent. Cujus orationis summa est, Gentilibus usque ad Christi Passionem, & promulgatum Evangelium, Peccatum originale deleri solitum, in pueris quidem per fidem parentum, si quis fideles parentes haberet, id est, qui de Deo recte sentirent, quæ naturaliter sentiri possunt, & Idolorum immunditias caverent: in Adultis autem per primum actum bonum, quem in Deum dirigerent; mortalia vero peccata per contritionem eisdem Gentilibus, ut nunc Christianis, remitti, atque hos quidem Auctores, has rationes secutus, Ethnicorum Philosophorum, qui ex Præceptis Legis Naturæ vixerunt, causam defendi posse existimavi. Nisi forte putamus cæteris Ethnicis hominibus per Legem Naturæ viam ad salutem stravisse, eandem Philosophis fuisse interclusam, qui in Deo ex rebus creatis intelligendo cæteris erant perspicaciores, & in virtute non solum voce, sed vita etiam & factis docenda ætatem consumpserunt. Id. ibid.

„selon lui, jouit de la félicité éternelle: Pla-
 „ton a senti les effets de la miséricorde de
 „Dieu: Sénèque a presque une place distin-
 „guée en Paradis; quant à Aristote, sa bé-
 „atitude est un peu plus douteuse, ¹⁶ parce-
 „qu’il paroît que sa mort a été moins pieuse
 „que ne disent ses admirateurs.“ Je

¹⁶ Quant à cette parfaite contrition qu’on lui attribue en mourant, outre qu’elle n’est garantie par aucun Auteur de marque, il y a beaucoup de raisons qui m’empêchent de la croire véritable. La première est, que nonobstant le passage de sa Méthaphysique, où on lit que Dieu ne prenoit nulle part aux Choses qui se passoient sous le Ciel: & que nous voyons que Diogène avec Hésychius, qui ont écrit sa Vie, font couler cette proposition, comme un article très constant de sa doctrine, de quoi presque tous ses Commentateurs notamment les Grecs & les Arabes sont aussi demeurez d’accord: quelle apparence y a-t-il de le faire invoquer à son aide l’Etre des Etres, ou la Cause des Causes, qu’il croyoit sourde & plus aveugle que Tyresias, comme dit le Poëte, en toutes nos affaires. Ma seconde raison est fondée sur ce que tous ses principes semblent favoriser la pernicieuse créance de la mortalité de l’Ame, selon que nous l’avons déjà observé ici, & plus particulièrement dans notre petit Discours Chrétien de son immortalité; d’où il s’ensuit qu’il n’étoit pas pour faire cette prière à Dieu, parcequ’elle est ridicule en la bouche de ceux qui pensent que tout meurt avec le corps. Pour dernière raison, je vois dans les termes de son Testament, d’où les Jurisconsultes enseignent qu’on doit tirer les plus véritables sentimens des hom-

Je ne trouve point extraordinaire que La Mothe-le-Vayer ait soutenu que les personnes vertueuses ont pu se sauver avant l'Etablissement du Christianisme; mais je ne voudrois pas qu'un Auteur, tel que lui, eût inséré dans un Ouvrage, d'ailleurs rempli d'ex-

cellentes, des marques d'un esprit qui n'étoit nullement dégagé de l'Idolâtrie. Il ne dit pas en riant, comme Socrate, qu'il doit un Coq à Esculape; mais il ordonne sérieusement qu'on le décharge d'un Vœu qu'il avoit fait pour la santé de Nicanor, & qu'on fasse faire quatre Animaux de pierre, de quatre coudées chacun, pour être placés dans les Temples où Jupiter & Minerve étoient adorés, en la Ville de Stagire. Ce ne sont pas là des legs, ce me semble, d'une personne qui eut la foi implicite, & qui persuadée dans la Loi de Nature de l'existence d'un seul Etre Souverain, lui ait présenté son cœur en mourant, pour obtenir sa miséricorde. Voilà ce qui m'empêche de prononcer aussi résolument que d'autres font, pour la félicité éternelle d'Aristote; bien que je la lui souhaite d'autant plus ardemment, que je me sens son redevable de la plus solide partie de mes Etudes humaines. Elles m'ont appris que nous ne saurions trop honorer la mémoire de nos Peres spirituels; la sienne me sera toujours en singulière vénération pour ce regard, & n'osant pas former un jugement du tout à son avantage sur la juste crainte que j'ai d'offenser la piété, je demeurerai dans un doute respectueux, que je pense qui ne peut être désagréable à Dieu. *La Mothe le Vayer de la Vertu des Payens, Seconde Partie, Tom. 2. pag. 612.*

cellentes choses, un grand nombre de faits, ou faux, ou douteux, sur lesquels il fonde souvent les Bulles de canonisation qu'il expédie aux Philosophes Grecs & Romains. Je lui passe beaucoup plus aisément d'avoir fait un éloge de la Philosophie d'Aristote presque aussi pompeux que celui du Pere Rapin. Je ne sai pourtant comment on peut le concilier avec les critiques vives & mordantes de plusieurs Savans modernes. „Aristote, dit ¹⁷ „Mallebranche, qui mérite avec justice la „qualité de Prince de ces Philosophes dont je „parle, parcequ'il est le Pere de cette Philo- „sophie qu'ils cultivent avec tant de soin, ne „raisonne presque jamais que sur les idées „confuses que l'on reçoit par les Sens, & que „sur d'autres idées vagues, générales & in- „déterminées, qui ne representent rien de „particulier à l'esprit; car les termes ordi- „naires de ce Philosophe ne peuvent servir qu'à „exprimer confusément aux Sens & à l'ima- „gination les sentimens confus que l'on a des „choses sensibles, ou à faire parler d'une ma- „niere si vague & si indéterminée, que l'on „n'exprime rien de distinct. Presque tous ses „Ouvrages, mais principalement ses huit Livres „de

¹⁷ Recher. de la Vérité Liv. V. Chap. II. pag. 388.

„de Physique, dont il y a autant de Commentateurs différens, qu'il y a eu de Régens de Philosophie, ne font qu'une pure Logique; „il y parle beaucoup, & il n'y dit rien. Ce „n'est pas qu'il soit diffus; mais c'est qu'il a „le secret d'être concis, & de ne dire que des „paroles“. Gassendi, Bayle, Descartes, Locke, ont souvent parlé avec autant de liberté & aussi fortement contre le divin Aristote. Comment donc juger de son mérite sur les éloges qu'on lui a donnés, puisqu'ils sont balancés par des critiques très-vives? & comment s'arrêter à ces critiques; puisqu'elles sont démenties par un grand nombre de louanges? Ceux qui blâment, ou qui louent, sont également des grands Hommes, des Génies illustres: pourquoi adopteraije plutôt les sentimens de Mallebranche que ceux de la Mothele - Vayer? Si je veux agir prudemment, j'examinerai moi-même, avant que de me déterminer, le différend dont il s'agit, & je jugerai du procès sur les pièces originales, & non pas sur le rapport des Avocats toujours attentifs à déguiser ce qui peut nuire à leur cause.

Platon, Pythagore, Epicure, ont trouvé dans ces derniers tems des Partisans aussi zélés & des Critiques aussi sévères qu'Aristote
Socra-

Socrate même, le vertueux Socrate, déclaré par l'Oracle le plus sage des mortels, si vanté par Charpentier¹⁸ & par tant d'autres Modernes, a été traité de fripon & de fou par un des plus beaux Esprits de ces derniers tems, & la critique qu'il en a faite est moins extraordinaire qu'on ne pense, si l'on d'aig-ne l'examiner sans prévention. „Le divin „Platon, dit¹⁹ l'Auteur des Lettres sur les „Anglois, Maître du *divin* Aristote, & le di- „vin Socrate Maître du *divin* Platon disoient „l'Ame corporelle & éternelle. Le Démon „de Socrate lui avoit appris sans doute ce qui „en étoit. Il y a des gens à la vérité qui pré- „tendent qu'un homme qui se vançoit d'avoir „un Génie familier étoit indubitablement un „fou, ou un fripon, mais ces gens-là sont „trop difficiles.“

Il faut avouer, *Monsieur*, que ce prétendu Démon de Socrate est une fable presque aussi ridicule que celle des différentes méta-
mor-

¹⁸ Les premières études de Socrate furent des choses naturelles, suivant la coutume de ce tems là, où l'on ne connoissoit encore que cette Partie de la Philosophie. Il nous témoigne lui-même, que d'abord il en avoit été fort curieux, & Xénophon nous assure qu'il étoit savant; mais après avoir vu l'incertitude de ces Sciences, & la grande diversité des opinions sur lesquelles il étoit

morphoses de Pythagore, cependant je ne voudrois point sur ce fondement décider que Socrate eût été un fou ou un fourbe; la Mothe-le-Vayer me paroît l'avoir assez bien justifié sur cet article. „Le dernier reproche, „dit-il, qu'on fait à Socrate, regarde le Dé- „mon qu'on dit avoir été le conducteur de „sa vie. Si nous voulions rapporter ici tout „ce que Plutarque & assez d'autres en ont „écrit, nous ferions de ce seul article un gros „Volume. Les uns ont cru qu'il avoit une „véritable vision de quelque mauvais Esprit: „les autres qu'il étoit averti par une voix „prohibitive seulement; & il y en a qui ont „pensé que c'étoit par l'éternuement qu'il re- „cevoit les avis de ce qu'il ne devoit pas fai- „re. Mais plusieurs, qui se sont ri de tout „cela, ont soutenu que sa seule prudence, „dont Dieu l'avoit si avantageusement partagé, „étoit son Démon. Que si l'on veut qu'il y „ait eu quelque chose de plus, on peut pren- „dre

impossible d'établir aucun fondement assuré, il s'adonna entièrement à la Philosophie Morale, & fut le premier qui la fit descendre du Ciel pour le secours des hommes, comme parle l'Orateur Romain. *La Vie de Socrate, par Mr. Charpentier de l'Acad. Françoisse. pag. 17.*

²⁹ Lettres sur les Anglois par Mr. de Voltaire, Lett. XIII. sur Mr. Locke. pag. 92.

„dre en sa faveur l'opiniou d'Eusebe, d'Us-
 „gubinus & de Marcille Ficin, qui ont été
 „persuadés que son bon Ange étoit le vérita-
 „ble Démon ²⁰ qui le gardoit.

N'en déplaise à Eusebe & à Marcille Fi-
 cin, j'opterai aujourd'hui en faveur de la pru-
 dence plutôt qu'en faveur de l'Ange Gardien,
 & je suis assuré que la Mothe-le-Vayer pen-
 soit ainsi que moi. En vérité je ne fais pas
 par quel privilège les Payens auroient vécu si
 familièrement avec leurs Anges Gardiens, vû
 que depuis très longtems je ne crois pas
 qu'il y ait aucune de ces Intelligens célestes,
 qui ait eu la complaisance de se rendre jour-
 nellement visible aux Chrétiens. Un homme
 qui prétendroit aujourd'hui converser avec
 un Ange viseroit beaucoup au fanatisme, ou
 du moins passeroit dans l'esprit de bien des
 gens pour y viser.

Je reviens, *Monsieur*, à mon sujet princi-
 pal; & puisque vous êtes résolu d'examiner
 par vous-même le mérite des principaux
 Philosophes anciens, je vais commencer par
 tâcher

²⁰ La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Payens. Se-
 conde Partie, pag. 503.

²¹ Thales, quoique Phénicein originairement, fut le
 premier que la Physique rendit fameux dans la Grèce.

râcher de vous donner une idée de leur Morale.

§. IV.

Examen des Sentimens Moraux des principaux Philosophes anciens.

PHERECIDE.

On regarde ordinairement Phérécyde comme le Pere des anciens Philosophes Grecs. Il étoit natif de l'Isle de Syros, & n'étoit point Syrien, ainsi que l'ont tenu faussement plusieurs Auteurs anciens, & dans ces derniers tems le Jétuite Renaud, qui ^{2^r}, dans son Livre *De l'Origine ancienne de la Physique Nouvelle*, prétend qu'avant Thales un certain Phérécyde Syrien avoit fait part de ses pensées aux Grecs. Il ne seroit point tombé dans cette faute, s'il avoit pris garde à la Mothele-Vayer sur la naissance de ce Philosophe. Saint Augustin, dit-il; „dans une Epître „à Volusianus suppose, suivant l'erreur commune, que Phérécyde étoit Assyrien, & parce qu'on veut que ce Philosophe ait le premier

avec quelque éclat; main un certain Phérécyde Syrien avoit déjà fait part de ses pensées là-dessus aux Grecs. *Origine ancienne de la Physique Nouvelle. Part. I. page 17.*

„mier enseigné l'immortalité de l'Âme, il se
 „joue des mots d'une des Eclogues de Virgile:
 ————— *Assyrium vulgo nascetur Amonum.*
 „Attribuant le succès de cette Prophétie à
 „ce que la Doctrine de l'immortalité de l'Âme
 „s'est enfin étendue de Syrie par tout le
 „Monde. La pointe seroit gentille & digne
 „de St. Augustin ²² si son fondement étoit
 „véritable; mais il est très-constant au con-
 „traire que la patrie de Phérécyde fut l'Isle de
 „Syros, l'une des Cyclades de la Mer Egée, &
 „qu'il n'y a que l'équivoque du nom qui l'ait
 „fait prendre pour Syrien par Clément d'A-
 „lexandrie, par Eusèbe, & après eux par St.
 „Augustin.“

Le premier des Philosophes qui illustra
 la Grèce, nâquit donc dans une petite Isle.
 On fait peu de chose de ses principes, les
 deux

²² Voici le passage de St. Augustin. *Quod apud græcos olim primus Pherecydes Assyrius cum disputasset Pythagoram Samium illius disputationis notitate permotum, ex athleta in philosophum vertit. Nunc ergo quod Maro ait, & omnes videmus, amonum Assyrium vulgo nascitur.* Aug. Epist. III. ad Volusian.

²³ *Pherecydes Syrus primus dixit animos hominum esse sempiternos.* Cicer. Lib. I. Tusc. quæst. Cap. CLVI. Lactance a adopté le sentiment de Cicéron. *In eadem sententia fuit etiam Pythagoras antea, ejusque præceptor Phe-*

deux plus fameux Ecoliers qu'il eut, Thales & Pythagore, ayant formé deux Ecoles très différentes & fort opposées; ainsi l'on ne peut guère juger des opinions particulieres du Maître par celles des Disciples. Il falloit cependant que Phérécyde eut une Morale assez bonne, puisqu'on prétend qu'il croioit ²³ l'immortalité de l'Ame.

§. V.

THALES.

Thales paroît avoir eu de très beaux principes de Morale, si l'on en peut juger par les *dits & sentences mémorables* qui nous restent de lui. Il recommande ²⁴ la piété, la régularité, la prudence dans les affaires domestiques. Il prescrit ²⁵ ce grand & sage Principe qui contient toute la Loi Naturelle, *de*
ne

recydes, quem Cicero tradit primum de æternitate animarum disputasse. Lact. Lib. VII. Cap. VIII.

²⁴ Ἄρις ἐστὶ δὸκεῖ οἶκος, ἐν ᾧ πλείστην ἄγειν τῷ Διοσκοτῆ σχολὴν ἔξεισι. Optima domus est in qua Patri familias plusculum otii a laboribus datur. *Septem Sapientum & eorum qui iis connumerantur Apothegmata, Consilia & Præcepta. pag. 23.*

²⁵ Ἐρωτηθεὶς, πῶς ἂν ἄριστα καὶ δικαιοτάτα βιωσάμεν; ἑάν, ἔφη, ἂ τοῖς πολλοῖς ἐπιτιμῶμεν, αὐτοὶ μὴ θρωῶμεν. Interrogatus quomodo optime justissimeque vi-

ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous mêmes. Il exhorte ²⁶ à être religieux dans les préceptes de la véritable amitié, & à traiter ses amis lorsqu'ils sont absens de la même maniere que lorsqu'ils sont présens. Il loue ²⁷ l'honnête médiocrité, & la regarde comme une des principales qualités nécessaires au bonheur des Citoyens. Aussi méprisoit-il les richesses quoiqu'il eut tous les talens qu'il falloit pour pouvoir les aquérir. Il en donna des marques évidentes; car ayant été piqué ²⁸ par quelques mauvais plaisants, qui lui disoient que les philosophes méprisoient les biens, parcequ'ils n'avoient point assez d'adresse pour les acquérir, il acheta toutes les Olives du terroir de Milet ²⁹

avant

veremus? Si, inquit quod in aliis reprehendimus, ipsi non faciamus. Ubi sup.

²⁶ Φίλων παρόντων, καὶ ἀπόντων, μέμνησο. Amicorum præsentium perinde ac absentium memor esto. Ubi supra pag. 22.

²⁷ Πόλις ἄριστα πράττει, ἢ μήτε πλουσίους ἔχουσα ἄγαν, μήτε πεινῆτας πολίτας. Optime in ea Civitate agitur in qua neque nimium divites sunt Cives, neque nimium pauperes. Ubi sup.

²⁸ Qui Thales ut objurgatores suos convinceret, ostenderetque etiam Philosophum, si ei commodum esset, pecuniam facere posse, omnem Oleum, antequam florere

avant qu'elles vinssent à meurir ; & sa récolte en fut si abondante cette année-là, qu'il gagna des sommes considérables.

Il est peu de Philosophes aujourd'hui qui résistassent à la tentation de s'enrichir, s'ils croyoient pouvoir le faire aussi sûrement que Thales. Il ne seroit pas besoin pour les exciter à trafiquer de les plaisanter : il ne faudroit que leur dire : *Vous gagnerez, travaillez, courez les Mers, la chose est certaine* ; on verroit bien des Physiciens abandonner leurs Laboratoires & des Métaphysiciens deserter de leur Cabinet.

Il paroît que Thales fit un très bon usage des richesses qu'il avoit acquises, & qu'après les avoir ramassées pour faire honneur à la
Phi-

cœpisset, in Agro Milesio coemisse dicitur. Cicero, de Divinat. Lib. I. Cap. 49.

²⁹ Thales avoit pris naissance dans cette Ville, quoique plusieurs Ecrivains aient pretendu qu'il étoit Phenicien. Ils ont confondu la naissance & l'origine, comme l'a fort bien remarqué Menage. *Nationem*, dit-il, *posuit Hyginus pro ortu, non enim natus in Phœnicia Thales, sed ex ea oriundus.* Diogene Laerce préfere le sentiment de ceux qui faisoient naître Thales à Milet à tous les autres; *πλείους φασὶν οἰθαγενῆς Μιλήσιος ἢ καὶ γειοῦ λαμπροῦ.* Sed ut pluribus visum est indigeno Milesius & claro genere natus. Diog. Laert. Lib. I. segm. XXII

Philosophie, il ne s'en servit point pour la deshonnorer. Ce Sage de la Grèce a une obligation très essentielle à Monsieur Coste, qui à relevé une faute de Montagne, qui deshonorait sa mémoire. Cet Ecrivain ³⁰ l'accusoit d'avoir conseillé le parjure comme une chose indifférente. Voici ses termes originaires. „Celui qui s'enqueroit à Thales „Milesien, s'il devoit solennellement nier d'a- „voir paillardé, s'il se fust adressé à moy, je „lui eusse respondu qu'il ne le devoit pas fai- „re, car le mentir me semble encore pire que „la paillardise. Thales luy conseilla tout „autrement, & qu'il jurast pour garantir le „plus par le moins; toutefois ce conseil n'e- „stoit pas tant élection de vice que multipli- „cation.“

Je

³⁰ Essais de Michel de Montagne, Tom. 3. Chap. IV. pag. 69 Edit. de Londres.

³¹ Montagne fait dire ici à Thales tout le contraire de ce qu'il a dit; & cela faute d'avoir entendu Diogène Laërce, d'où il doit avoir tiré la réponse qu'il attribue à ce Sage. Un homme qui avoit commis adultère, dit Diogène Laërce, ayant demandé à Thales s'il devoit le nier par serment, Thales lui répondit: *Mais le parjure n'est-il pas pire que l'adultère: οὐ χεῖρον, ἴφη, μοιχείας ἁπιστοχία*; ce que le Traducteur Latin a rendu fort clairement ainsi: *Annon est, inquit, Perjurium Adulterio deterius?* Vie de Thales, L. 1. Segm. 36. Il pourroit être

Je conviens avec Montagne qu'un pareil avis n'est pas digne d'un Philosophe, quoiqu'on puisse dire pour l'excuser, qu'il semble permis à un coupable de chercher les moyens de s'innocenter. Le proverbe dit *qu'il n'est point de mauvais cas qui ne soit veniable*. Mais sans entrer dans cette discussion, il suffit pour la justification de Thales, que Montagne lui ait faussement attribué ce fait, comme l'a³² démontré évidemment son illustre Editeur.

§. VI.

PYTHAGORE.

Pythagore qui fut ainsi que Thales Disciple de Pherécide nâquit vers la XLVII. Olympiade. Il eut d'abord pour Précepteur Hermoda-

que Montagne a été trompé par quelque Edition de Diogene Laërce, où l'on aura oublié le point interrogant après *ἐπιτομία*. Il n'est point par exemple, dans celle de *Henri Wettstein*, dont je me sers constamment, & qui d'ailleurs est très correcte. Mais j'ai plus de penchant à croire que la Mémoire, *si merveilleuse en défaillance*, comme il le dit lui-même, lui a joué ici un méchant tour. Car quelque sens qu'on donne aux paroles de Diogene Laërce, on ne sauroit en conclurre, que Thalès ait conseillé à cet homme de jurer, pour garentir le plus par le moins. *Id. ibid. not. 4.*

modamus. La reputation de ³² Phérécyde l'attira dans l'Isle de Syros, d'où il passa à Milet, pour voir Thales & Anaximandre le Physicien. De Milet il alla en Phénicie, & fit quelque séjour à Sidon, qui étoit son País natal; de Sidon il se rendit en Egypte, comme Thales & Solon avoient fait avant lui. Il demeura vingt-cinq ans dans ce País & voulut être initié aux Mystères les plus secrets des Egyptiens, dont les Prêtres étoient presque aussi fripons & aussi orgueilleux que les Moines d'aujourd'hui. Il ne vint à bout de les fléchir qu'après avoir essuyé bien des peines. Ceux d'Heliopolis le renvoyèrent à ceux de Memphis, ceux-ci l'adressèrent aux Anciens de Diospolis, qui n'osant pas défobéir au Roi qui protégeoit Pythagore, le reçurent à leur Noviciat, dans l'espérance qu'il seroit bientôt dégoûté, & qu'il se desisteroit de son entreprise, ennuyé des rigoureuses observances qui ouvroient l'entrée de leurs Mystères. Cependant il tint ferme & essuya tout ce qu'on lui fit souffrir. Il lui en coûta même son prépuce, car il fut circoncis; mais
il

³² Οὗτος ἤκουσε μὲν (κατὰ προσηγορίαν) Φερεκύδου τοῦ Συρίου. Hic ut prædiximus, principio quidem Pherecydem audivit Syrum. Diog. Laert. Lib. VIII. Seg. I.

il auroit donné, s'il eut fallu, toute cette partie qu'on enleve aux Eunuques, tant étoit grand son amour pour les Sciences secretes.

Phythagore initié chez les Egyptiens alla à Babylone rendre visite aux Mages. En revenant de la Perse il passa l'Isle de Crète, où il s'instruisit des Loix de Minos, & à Sparte de celles de Lycurgue. *Rarement en voyageant*, dit le proverbe, *on devient plus homme de bien.* Il parut pourtant à Phlius, où Pythagore se rendit après ses longs voyages, qu'ils lui avoient appris à juger modestement de ses connoissances. De son tems un homme qui debitoit gravement quelque Sentence, prenoit hardiment le nom de Sage. Il crut que ce fastueux titre ne lui convenoit point.

„Dans un long entretien, dit l'Historien ³³ moderne de sa Vie, qu'il eut avec le Prince Léon, „il lui dit de si grandes choses, & lui parla „avec tant d'éloquence & de sagesse, que Léon „étonné & ravi, lui demanda enfin quel étoit „son Art? Pythagore lui répondit qu'il n'avoit „aucun Art; mais qu'il étoit Philosophe. Le „Prince fut surpris de la nouveauté de ce nom „qu'il

³³ La Vie de Pythagore, ses Symboles, ses Vers Dorés, & la Vie d'Hiérocles, par Mr. Dacier. Tom. 1. pag. 103.

„qu'il n'avoit jamais entendu. Car c'étoit
 „Pythagore lui-même, qui choqué de l'arro-
 „gance du titre que ceux de cette profession
 „se donnoient avant lui, en s'appellant Sages,
 „& sachant qu'il n'y a de Sage que Dieu,
 „changea ce nom trop superbe en un nom
 „plus doux & plus humble, en s'appellant
 „Philosophe, c'est-à-dire Amateur de la Sa-
 „gesse.

La modestie de Pythagore mérite d'être
 louée, & la réponse à Léon Souverain de Phli-
 us à été justement approuvée par tous les
 véritables Savans, qui connoissent combien
 les hommes qui ont le plus étudié sont encore
 éloignés de la perfection. Je ne sai pour-
 quoi Montagne avoit dérobé cette réplique à
 Pythagore pour l'attribuer à un autre Philo-
 sophe ancien, „Léon, dit-il³⁴, Prince des
 „Phliasiens, s'enquérant à Heraclides Ponti-
 „cus, de quelle Science ou de quel Art il fai-
 „soit profession : je ne sai, répartit-il, ni Art
 „ni Science, mais je suis Philosophe. Voici
 la Note de l'Editeur sur ce passage. „Ce n'est
 „pas

34 Essais de Michel de Montagne. Liv. 1. pag. 162.

35 Voici ce passage de Cicéron. *Pythagoram phliun-
 tem ferunt venisse eumque cum Leonte principe phliasi-
 orum docte & copiose diseruisse quædam, cujus ingenium, & elo-
 quentiam quam admiratus esset Leon, quæsisse ex eo qua*

„pas Héraclide, mais Pythagore qui fit cette
 „reponse à Léon Prince des Phliasiens, &
 „c'est d'un Livre d'*Héraclide*, auditeur de
 „Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme
 „il nous l'apprend dans ses *Tusculanes Lib. V.*
 „Cap. 3. ³⁵ „

Il ne nous reste aujourd'hui des Ouvrages de Pythagore que ses *Vers Dorés* & qu'un certain nombre de Sentences, ou Proverbes auxquels on a donné le nom de Symboles. Ces Sentences sont comme des Enigmes, qui enveloppent des vérités & des instructions utiles à la correction des mœurs. Par exemple, pour dire : *Ne violez pas la Justice*, Pythagore dit : *Ne passez pas la Balance*: Ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν; il est vrai qu'il y a plusieurs de ses Symboles qui sont impénétrables, & que c'étoit s'y prendre très mal pour instruire les hommes, que de leur donner des conseils si obscurs, que depuis plus de deux mille ans on n'a pu encore venir à bout de les comprendre. Tel est celui-ci ³⁶ : *Ne vous asseiez point sur le Boisseau*; & cet autre

dont
maxime arte consideret, at illum, artem quidem se scire nullam sed esse philosophum. Cicer. Tuscul. V.

³⁶ Χάινικι μὴ ἐπικαθίσαι. Ne vous asseiez point sur le Boisseau, *in chænice ne sedeto.* Ce Symbole a été expliqué fort diversement: mais le sens le plus naturel à

dont un Moderne a donné une explication fort comique, & qui sent bien le Commentateur ³⁷, *Ne mangez pas le Rouget.*

Je ne m'étonne point si Pythagore ordonnoit à ses Disciples de garder le silence plusieurs années : ils avoient de quoi occuper leur esprit à chercher le véritable sens de ses Enigmes. Il falloit que les hommes qui vivoient du tems de ce Philosophe fussent bien bons, & j'ose dire bien imbéciles, pour respecter si fort un homme qui ne parloit que d'une manière inintelligible, & qui ne daignoit se faire entendre que lorsqu'il debitoit les Contes les plus ridicules, au nombre desquels ses différentes Métempfycofes doivent tenir un rang distingué. Il est heureux pour bien des gens d'avoir vécu dans certain Siècle. Un homme qui diroit aujourd'hui à Paris qu'il étoit

mon avis, c'est celui qui exhorte les hommes à travailler tous les jours de leur vie. Car celui qui ne travaille point ne doit point manger. *Vie de Pythagore, ses Symboles, &c. Tom. I. pag. 118.* Le proverbe dit : ne t'attens pas à l'écuëlle d'autrui.

³⁷ *Ἐρῶδιον μὴ ἐσθίειν.* Ne mangez point le Rouget : *Ne Erythimum edito*, pour dire *renoncez à toute sorte de vengeance, & ne versez pas du sang ; car le sang est désigné par le Rouget.* *Ubi sup. p. 186.*

³⁸ *Ipsè ego, nam memini, Trojani tempore belli
Panthoides Euphorbus eram, cui pectore quondam*

étoit Bayard à la Bataille de Pavie, & qu'il est actuellement Jean de Lery Bourgeois de la Rue St. Denis, passeroit pour un fou auprès des personnes les moins sensées. Un Savant qui ne parleroit que par énigme seroit sifflé & berné, non seulement par les gens de goût; mais encore par tous les Grimauds du Parnasse ³⁸. Pythagore assûroit qu'il se souvenoit d'avoir été Euphorbe au Siège de Troie. Il s'énonçoit d'une manière plus obscure que ne faisoit l'Oracle de Delphes. Il étoit regardé comme un Demi-Dieu plutôt que comme un homme. Il est vrai qu'il fut enfin puni comme il le méritoit, & que sa vanité lui ayant fait refuser de recevoir au nombre de ses Disciples un des principaux Magistrats de Crotoné, celui-ci excita le Peuple ³⁹ qui fit périr non-seulement Pythagore, mais encore

Hæsit in adverso gravis hasta minoris Atridæ.

Ovid. Metam. Lib. XV. St. Jerome se moque avec raison de toutes les prétendues métamorphoses de Pythagore. *Se primum fuisse Euphorbum, secundo Callidem, tertio Hermitimum, quarto Pyrrhum, ad extremum Pythagoram.* Hieron. Apolog. ad Rufinum. Diogene Laerce parle fort amplement de toutes les différentes Métamorphoses de Pythagore, & de quelques autres fables qui y ont rapport.

³⁹ Voici ce que dit l'historien des philosophes des différens sentimens sur la mort de Pythagore. *Moritur autem Pythagoras hoc modo; confederat in domo Milonis cum*

encote tous ses Disciples; à peine y en eut-il trois ou quatre de sauvés. C'est à leur conservation que nous devons celle de *Vers Dorés* long-tems après. Son Ouvrage est fort bon, & la morale qu'il contient si épurée, qu'on peut le comparer au Manuel d'Epiétete & aux Offices de Cicéron, Livres dignes d'être enfermés dans une Caisse aussi précieuse, que celle où Alexandre tenoit les Oeuvres d'Homère.

Les *Vers Dorés* valent infiniment mieux que les Symboles; mais s'ils n'étoient pas accompagnés des Commentaires d'Hiérocles, & qu'on les eût perdus, la perte eût été peu considérable. En vérité le bon homme Mr. Dacier

fociis; eam vero domum quisquam ex his quos ille admitere noluerat, per invidiam incendit. Sunt qui Crotoniatas ipsos, tyrannidis suspicione ac metu hoc perpetrasse dicant, Pythagoram igitur cum per incendium evasisset, solum relictum esse; & in agrum quemdam fabis plenum intrantem ibi constitisse, ac dixisse capi praestat quam has dare pessum: caedique satis est quam quicquam loqui, atque ita jugulum persecutoribus nudasse, compluresque ex discipulis circiter quadraginta interemptos; paucosque efugisse in quibus Architas Tarentinus fuerit & Lysis ille quem supra memoravimus. Diog. Laërt. Lib. VIII, Seg. XXXIX. Nous verrons dans un autre endroit, en parlant de Pythagore, quel étoit le respect qu'il avoit pour les fèves.

Dacier auroit bien pu s'éviter la peine qu'il s'est donnée dans la Vie qu'il a composée de Pythagore, de vouloir justifier toutes les folies de ce Philosophe Grec. J'aurai occasion dans la suite de vous parler de quelques-unes de ses interprétations forcées, par lesquelles on veut détruire les reproches qu'on est en droit de faire à un homme, qui a voulu donner pour des vérités toutes les chimères qu'il forgeoit dans son imagination. Je ne m'étonne pas que Dacier ait eu tant d'amour pour Pythagore; sa tendresse s'étendoit également sur tous les Anciens; mais je suis surpris que la Mothe-le-Vayer, qui ne croyoit que fort médiocrement aux Miracles des Saints, en ait voulu faire faire un à ce Philosophe. „Je ne veux pas oublier,
 „dit-

Ἐτίλειψα δὲ Πυθαγόρας τῆτον τὸν τρόπον: συνιδρεύον-
 τος μετὰ τῶν συνηθῶν ἐν τῇ Μύλωνος οἰκίᾳ τέττα, ὑπὸ τι-
 νος τῶν μὴ παραδοχῆς ἀξιωθέντων, διὰ φθόνον ὑπο-
 κρησθῆναι τὴν οἰκίαν συνέβη. τινὲς δ' αὐτὰς τὰς Κροτωνιάτας
 τῆτο πρᾶξιαι, τυραννίδος ἐπιθεσίου ἐνλαβερμένους. τὸν δὲ
 Πυθαγόραν καταληφθῆναι διεξιόντα, καὶ πρὸς τινὶ Χωρίᾳ
 ἠγιόρμενος πλήρει κυάμων, αὐτόθι ἕστη, εἰπὼν, ἀλῶναι
 μάλλον ἢ πατῆσαι ἀναιρεθῆναι δὲ κρείττον, ἢ λαλῆσαι καὶ
 ἄθε πρὸς τῶν διακόντων ἀποσφαγῆναι. ἔτω δὲ καὶ τῆ
 πλείας τῶν ἱταίρων αὐτῆ διαφθαρεῖναι, ὄντας πρὸς τιττα-
 ράκονται διαφυγεῖν δ' ὀλιγίστους, ὧν ἦν καὶ Ἀρχύτας ὁ
 Ταρκεντιῖνος, καὶ Λύσος ὁ προσισημένιος. Diog. Laert.
 Lib. VIII. seq. 39.

„dit - il ⁴⁰, jusqu'à quel point Pythagore porta la Musique, qui semble n'être d'usage que pour le plaisir. Il s'en servit si utilement dans la Morale, qu'il adoucissoit les plus violentes passions de l'Ame par la mélodie; témoin ce jeune homme desespéré d'amour, qu'il remit en son bon sens avec un air spondaïque ou sacrificial.“

C'est grand dommage que Lully & Campra n'ayent pas pu composer quelque air dans le goût de ceux de Pythagore. On auroit destiné une Loge à l'Opera pour les insensés; ou si l'on n'eût pas voulu les y conduire, on eût pu envoyer quelque Musicien à l'Hopital des fous jouer l'air spondaïque. Il paroît même qu'il n'eût pas été nécessaire que c'eût été un grand Musicien, car Montagne, qui rapporte le même fait n'employe qu'une ser-

⁴⁰ La Mothe-le-Vayer de la Vertu des Payens, Seconde Part. Tom. I. pag. 607.

⁴¹ Essais de Michel de Montagne. Liv. II. pag. 304.

⁴² Il établissoit que nos ames dans cette vie sont l'image de ceux qui ont quitté le monde, après avoir relevé la Nature Humaine par leur union avec Dieu, & après nous avoir instruits par leurs préceptes. De-là il tiroit cette conséquence nécessaire, que comme parmi les morts nous n'honorons que ceux qui ont vécu selon les règles de la Sagesse, nous qui sommes leurs Disciples dans cette vie, nous ne devons nous attacher qu'à ceux

servante de Cabaret, qui fut, selon lui, la Muse dont le Philosophe Grec se servit. „Pythagoras, dit-il ⁴¹, étant en compagnie de jeunes hommes, lesquels il sentit comploter, échauffés de la Fête, d'aller violer une maison publique, commanda à la Ménéstrière de changer de ton : & par une musique puissante, sévère & spondiaïque en chanta tout doucement leur ardeur & l'endormir.“

Voilà, *Monsieur*, des grands Hommes, tels que la Mothe-le-Vayer & Montagne, qui après plusieurs Auteurs anciens debitent gravement des Contes de Vieilles. S'ils avoient tant d'envie de louer Pythagore, que ne parloient-ils de l'union ⁴² & de la cordialité qu'il inspira ⁴³ à ses Disciples? c'est là un des plus beaux endroits de sa vie; & l'on

qui leur ressembtent, & qui peuvent nous aider à parvenir à la même félicité; car le but de l'amitié ne doit être que la communication des vertus, & notre union avec les Etres célestes. Voilà pourquoi un Pythagoricien avoit celle de tous les autres hommes, parcequ'ils le regardoient comme plus parfait. Et il faut avouer que ces Philosophes portoient l'amitié pour ceux de leur Secte à un point qui n'a peutêtre jamais eu d'exemple. Vie de Pytagore, &c. pag. 103.

⁴³ Lactance raconte une Histoire de deux Pythagoriciens dont Cicéron fait mention dans le Chapitre X. du

l'on rapporte au sujet de l'amitié que ses Sectateurs avoient les uns pour les autres, des choses qui devroient servir d'exemple aux Savans qui vivent aujourd'hui.

„Un Pythagoricien, dit Dacier ⁴⁴, parti de
 „chez lui pour un long voyage, tomba malade
 „dans une Hôtellerie, & dépensa tout ce qu'il
 „avoit. Sa maladie devenant plus opiniâtre
 „& plus difficile, son Hôte, qui se trouva
 „heureusement plein de charité, continua d'en
 „avoir les mêmes soins, & fournit à toute
 „la dépense. Le malade empire & bien fâ-
 „ché de n'avoir pas de quoi payer son bien-
 „faiteur il lui demande de l'encre & du pa-
 „pier, écrit en peu de mots son histoire,
 „met en bas un symbole de Pythagore, pour
 „marquer qu'il étoit Pythagoricien, & lui re-
 „commande d'afficher ce papier dans un lieu
 „pu-

3me. Livre de ses offices; & Valere Maxime la rapporte, Livre IV. Chap. VII. Un Pythagoricien se remit en prison pour servir de caution à son ami qui avoit été condamné à la mort par un Prince. Le jour qu'il devoit subir sa sentence, il ne manqua pas de se représenter pour délivrer son ami qui lui avoit servi de caution. Le tiran touché de la generosité de ces deux amis, fit grace à celui qu'il avoit condamné, et demanda d'être reçu en tiers dans l'amitié des deux Pythagoriciens. *Quid ergo illi familiares Pythagoræ laudantur a vobis, quorum alter se tyranno vadem mortis pro altero dedit, alter*

„public, dès qu'il l'aura enterré. Il meurt
 „le lendemain, & ses obsèques faites, l'Hôte
 „qui n'attendoit pas grande chose de son pla-
 „card, ne laisse pas de le faire afficher à la
 „porte d'un Temple. Quelques mois s'é-
 „coulent sans aucun succès: enfin un Disci-
 „ple de Pythagore, passe, lit cette affiche,
 „voit par le symbole qu'elle est d'un Confre-
 „re; aussi-tôt il va chez l'Hôte, lui paye tous
 „ses frais, & le recompense encore de son
 „humanité.,,

Si cette Histoire est véritable, elle fait honte aux Chrétiens, qui faisant profession d'une Philosophie bien plus épurée, que cette ombre de Sagesse à laquelle on donnoit ce nom dans les tems du Paganisme, ne montrent que trop souvent une dureté qui surpasse celle des Peuples les plus sauvages.

§. VII.

ad praestituum tempus cum jam sponsor ejus duceretur praesentiam sui fecit, eumque interventu suo liberavit? quorum virtus in tanta gloria non haberetur quod alter pro amico alter etiam pro fide mori voluit si stulti putarentur. Denique ob hanc ipsam virtutem tyrannus his gratiam retulit, utrumque servando, et hominis crudelissimi natura mutata est, quin etiam precatus esse dicitur, ut se tertium in amicitiam reciperent, non utique tamquam stultos sed tamquam bonos et sapientes viros. Laët. inst. Lib. V. de Justitia.

† Idem ibidem.

§. VII.

HERACLITE.

Héraclite ⁴⁵ fut très attaché à cultiver la Philosophie. Pour vaquer plus aisément à ses études, il abandonna les Charges, dont il étoit revêtu, & s'en desfit en faveur de son frere. Les principes de sa Morale devoient être fort humains, car il étoit si pitoyable, qu'il s'affligeoit du malheur de tous les hommes; on le voioit pleurer très souvent en songeant à leurs infortunes.

Ceux qui disent que ce Philosophe larmoyoit sans cesse, ne font pas réflexion qu'il n'est point de cerveau assez humide pour pouvoir suffire à cette abondance de larmes. D'ailleurs, il falloit qu'il ne s'affligeât pas toujours, puisque Diogene ⁴⁶ Laërce nous assure qu'il jouoit quelquefois avec les enfants.

⁴⁵ Ηρακλείτος έφεσιος ούτος ήμαζε μεν κατα την έννάτην και εξηκαοστήν όλυμπιάδα. . . Heraclitus . . . „Eph-sius, circa nonam & sexagesimam Olimpiadem clarus est habitus Diog. Laert. Lib. IX. Segm. I.

⁴⁶ Secedens vero ad fanum Dionæ cum pueris ludebat, circumstantibus autem Ephesus, quid inquit miramini o perditii? nonne præstat isthuc facere, quam vobiscum rem publicam administrare? Idem ib. αναχαρίσας δε εις τὸ ιερόν τῆς Αρτέμιδος μετὰ τῶν παιδων

fants. Il est absurde de se figurer que dans ces moments Héraclite ait grimacé lugubrement ; il eût épouvanté les jeunes gens avec lesquels il badinoit. Je ne puis m'empêcher de rire lorsque je me représente ce triste Philosophe un offélet à la main au milieu d'une troupe d'Ecoliers. J'aurois pourtant mieux aimé, si j'avois été de son tems, & qu'on m'eût obligé de vivre avec lui, le voir toujours jouant que toujours pleurant. Je ne balance point à opter entre une folie triste & une folie gaye.

La Mothe-le-Vayer ⁴⁷ a tâché de justifier la grande abondance des larmes d'Héraclite. Il eût mieux fait de ne pas se donner cette peine : vouloir prouver qu'un homme qui pleure sans cesse soit fort sage, c'est tenter de blanchir un Ethiopien : *est modus in rebus sunt certi denique fines, quos ultra citrà-*
que

ἡστραγάλιζε. περιστάντων δὲ αὐτὸν τῶν Ἐφισίων, τί ᾧ κακιστοὶ θαυμάζειται ἔφησ' ἢ ἔκ κρειττόν τᾶτο ποῆν θ' μὲν ἡμῶν πολετεύεσθαι. Diog. Laert. Lib. IX. Seg. 3.

⁴⁷ Héraclite pleuroit . . . à cause de l'inévitable fatalité d'un *empireum*, ou embrasement général, que le Monde ne pouvoit éviter, & qui devoit réduire en cendres avec les hommes tout ce qu'ils y affectionnent si tendrement. *La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Payens, Seconde Partie, Tom II. pag. 622.*

que nequit consistere rectum; tous les excès sont vicieux. Celui où Héraclite donnoit en prétendant, *qu'une même chose étoit & n'étoit pas en même tems*, l'est autant que celui dans lequel il tomboit par son affliction demesurée. Aristote ⁴⁸ a eu raison d'accuser Héraclite de fourberie, & de dire que, lorsqu'il soutenoit que *la même chose étoit & n'étoit pas*, il ne le croyoit pas lui-même. Je suis surpris qu'un Philosophe aussi mélancolique ait donné dans les idées fausses & les jeux de mots des Sophistes.

Héraclite malgré sa tristesse ne laissoit pas d'avoir beaucoup de vanité. Il déposa ses Ecrits ⁴⁹ dans le Temple de Delphes, dans l'espérance qu'un jour on les en tireroit comme des Livres mystérieux, qui contenoient les plus grands Secrets. Il fut trompé dans son attente; Euripide, à force de les lire toutes les fois qu'il alloit dans le Temple

⁴⁸ Ἀδύνατον γὰρ ὄντιν' ταῦτό ὑπολαμβάνει εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καθάπερ τινὲς οἴονται λέγειν Ἡράκλειτον. καὶ ἐστὶ γὰρ ἀναγκαῖον ἅ τις λέγει, ταῦτα καὶ ὑπολαμβάνειν. Impossibile namque est quempiam idem putare esse & non esse quemadmodum quidam Heracilitum dicere arbitrabantur. Non enim necesse est quæcumque quis dicat, & ea etiam putare. *Aristot. Metaphys. Lib. III. Cap. III. pag 667.*

ple, les apprit par cœur & les publia. Moins de vanité & plus d'enjouement n'eût rien gâté au caractère d'Héraclite.

§. VIII.

DEMOCRITE.

Je ne m'étonne pas que Montagne ait préféré Démocrite à Héraclite, lui qui disoit ⁵⁰ que „la plus expresse marque de la „Sagesse étoit une jouissance constante. Son „état, *ajoute-t-il*, est comme des choses au- „dessus de la Lune. *Ces Baroco & ces Ba- „ralipton* qui rendent leurs Supôts ainsi cro- „tés, ce n'est pas elle; ils ne la connoissent „que par ouï dire, & comment elle fait état „de séreiner les tempêtes de l'Ame & d'ap- „prendre à rire la fièvre & la faim, non par épicles imaginaires, mais par raison naturel- le & probable.,,

La

49 Neque hoc in eo laudaverim, quod Carmina sua in Fano Dianæ occultavit, ut olim veluti per mysterium ederentur. Nam quibus ista curæ sunt, Euripidem Poëtam Tragicum Ædem Dianæ frequentasse, & paulatim tenebras istas Heracliti relegendo, memoriæ prorsus infixisse produnt. *Tatian. Orat. contra Gracos.* pag. 143.

⁵⁰ Essais de Michel de Montagne, Liv. I. Chap. XX. pag. 139. Edit. de Hollande.

La Mothe-le-Vayer a defendu encore plus vivement la gaieté de Démocrite que le Jéſuite Garaffe avoit attaquée dans ſa *Doctrine Curieufe*. Il appelloit faquin ce Philoſophe Grec, & le comparoit à *Jean Farine* & à *Pantalon*. Il traitoit Diogene de la même manière. Voici ce que la Mothe répondit au Jéſuite. „⁵¹ Rien ne m'a tant obligé à „faire voir . . . quel étoit le génie de Dio- „gene, & avec combien de raiſon les Chrétiens „auſſi-bien que les Payens l'ont eu en haute „eſtime, que l'extrême rigueur, & j'oſe dire „injuſtice, dont on a uſé en ſon endroit. Car „pour me taire de ceux qui ne profèrent „jamais ſon nom que pour le rendre ridicule, „& comme ſi ſa perſonne n'avoit jamais rien „eu de recommandable, il s'eſt trouvé un „Ecrivain parmi nous ſi peu équitable, (je „ne veux pas uſer d'un plus rude mot), qu'il „n'a fait conſcience de comparer Diogene à *Bruf- „quet*, & Démocrite à *Maître Guillaume*, qu'il aſ- „ſûre avoir été pour le moins auſſi ſages que „ces Philoſophes. Bon Dieu! Eſt-il permis „qu'on ſe diſpenſe de parler de la ſorte? Il „dit que Plutarque & Laertius ſe fuſſent bien „paſſés

⁵¹ La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Payens, Part. II. Tom. II. pag. 623.

„passés de transmettre jusqu'à nous les sottises de deux *faquins*, dont l'un ne mérite autre
 „éloge d'honneur que celui d'un *Farceur*, à
 „savoir Démocrite, & l'autre un gros gueux
 „de *Loslière*. Il n'y a point d'esprit raisonnable, ni tant soit peu connoissant la nature
 „des choses, qui n'en soit scandalisé, & que
 „de si extravagantes similitudes ne jettent dans
 „l'indignation. L'Ecrivain de qui nous nous
 „plaignons, dit qu'il n'y a rien de plus inepte,
 „te, ni de plus impertinent, qu'un ris indiscret. Je l'avoue, mais je soutiens que
 „celui de Démocrite ayant été révééré de toute
 „l'Antiquité, aussi-bien que le pleurer d'Héraclite, ne doit pas être pris pour tel. En
 „effet c'est un ris fondé sur une profonde
 „méditation de notre foiblesse & de notre
 „vanité tout ensemble, qui nous fait concevoir
 „mille desseins ridicules dans un lieu, où il
 „croioit que toutes choses dépendoient du hazard & de la rencontre fortuite des Atomes. . . . C'est donc à tort qu'on veut le convaincre aujourd'hui de folie par un ris discouru & philosophique comme étoit le sien.
 „Et il n'y a pas plus d'apparence d'appeller
 „*faquin* celui de qui le pere avoit eu l'honneur de recevoir chez lui ce grand Roi Xerxès, qui laissa des Précepteurs exprès pour
 „in-

„instruire le fils d'un tel Hôte. Je sai bien
 „qu'Athénée dit que Démocrite fut cité en
 „jugement, pour avoir consumé son Patri-
 „moine, & que Laërtius veut que ses voya-
 „ges l'ayant obligé à faire cette grande dépen-
 „se, il ait couru fortune de perdre le droit
 „du Sépulchre de ses Ancêtres par les Loix
 „de son país ; mais l'un & l'autre conviennent
 „en ce point, qu'aussi - tôt qu'il eut fait voir
 „son *Grand Diascome*, le plus excellent de tous
 „ses Livres, il fut absous de la rigueur de
 „la Loi. Et le dernier ajoute que le Public
 „lui fit present de cinq cens talens, l'hono-
 „rant encore de beaucoup de Figures de
 „Bronze, qui furent consacrées à sa gloire.
 „Ce n'est pas là le traitement qu'on fait à
 „des *saquins*, & à des *bouffons*, qui n'ont pas
 „aussi accoutumé de mettre leur souverain
 „bien dans une affiete d'esprit tranquille &
 „constante, comme faisoit Démocrite sous le
 „nom de *l'Euthymie* & de ce célèbre *E'υσσω*
 „dont on a tant parlé.“

⁵² Hippocrate chez les Anciens étoit aussi grand admirateur du ris de Démocrite que la Mothe-le-Vayer chez les Modernes. Ce fa-

⁵³ La Fontaine a fait une fable admirable de l'entre-
 vue de Democrite & d'Hypocrate.

fameux Médecin fut bien étonné, lorsqu'il reconnut de quelle espèce étoit la folie, dont les Abdérites vouloient qu'il guérit Démocrite. Il faut avouer cependant qu'il n'étoit pas étonnant que ce Peuple se figurât que ce Philosophe n'étoit pas fort sage. Malgré tous les beaux discours de la Mothe - le Vayer, je ne sai ce qu'il auroit dit, si un Parisien, son contemporain, avoit ri tout le long de la journée, & ri des choses les plus lugubres. Appliquons ici, *Monsieur*, le passage d'Horace ⁵³ qui nous a servi à condamner les pleurs d'Héraclite: *Rire des sottises & des foiblesses humaines, c'est une preuve de sagesse; mais rire des choses les plus sensées, c'est pousser à l'excès la gayeté philosophique.*

Je suis beaucoup plus partisan de la fermeté & de l'intrépidité de Démocrite que de ses ris perpétuels. Comme il vouloit connoître toutes les différentes images qui pouvoient s'offrir à l'esprit, suivant les divers objets dont il étoit frappé, & les situations où il se trouvoit, il se retiroit souvent dans des lieux solitaires, quelquefois même il s'enfermoit dans

⁵³ Est modus in rebus sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.
Horat. Sat. Lib. I.

dans les Tombeaux. Une nuit ⁵⁴ qu'il étoit dans un de ces Sépulcres, quelques jeunes gens, qui vouloient l'épouvanter, se déguisèrent en Cadavres, prirent des masques hideux, & vinrent faire auprès de lui les gestes & les postures les plus terribles, sautant & grimaçant le plus infernalement qu'ils pouvoient. Démocrite ne daigna jamais les regarder, & étant alors occupé à écrire, sans se détourner il leur dit seulement: *Cessez de faire les fous & les extravagans.*

Vous m'avouerez, *Monsieur*, qu'il faut beaucoup de fermeté pour conserver dans une pareille occasion autant de sang froid que Démocrite, & qu'il devoit être bien persuadé du principe qu'il admettoit, par lequel il prétendoit prouver que l'Âme mouroit avec le Corps, & que les Histoires qu'on raconte des Fantomes & des Revenans, sont des Contes de Vieilles, bons pour faire peur aux
petits

54 Ο' δὲ ἔτι ἔδεισε τὴν προσποίησιν αὐτῶν ἔτι ὅλως ἐπί-
βησι πρὸς αὐτὸς. ἀλλὰ μεταξὺ γράφων, πάνταςδε ἔφη παι-
ζοντες. ἔτω βεβαίως ἐπίστευι μὴδὲν εἶναι τὰς ψυχὰς ἐτι ἐξω
γοιόμενας τῶν σωμάτων. Hic neque ipsorum simulationem
timuerit, neque ipsos omnino respexerit; sed inter scribendum
dixerit, desinite ineptire; adeo firmiter credidit Animas nihil esse postquam e corporibus exierint.
Lucian. in Philopseud. Tom. II. pag. 405.

petits enfans. Je mettrai volontiers au nombre de ces Contes celui qu'on raconte de la grande pénétration de ce Philosophe. ⁵⁵ On dit qu'Hippocrate ayant mené avec lui, lorsqu'il alla le voir, une fille véritablement fille, Démocrite la salua le premier jour comme fille, & que le lendemain il l'appella du nom de femme, parcequ'il connut, dès qu'il la vit, qu'elle avoit perdu son pucelage pendant la nuit.

Je ne fai, en supposant la vérité de cette Histoire, à la sagacité du quel des Sens de Démocrite il faudroit l'attribuer. Si c'est à l'odorat, des gens qui aujourd'hui en auroient un aussi fin, seroient aussi incommodes aux filles à marier, qu'un excellent Chien de de chasse l'est aux Perdrix. Si c'est à la Vûe, il faut convenir que Démocrite doit être regardé comme le Chef, le Maître & le Roi de tous les Diseurs de bonne aventure. S'il avoit

⁵⁵ Unde maximum diligentiae suae miraculum Hypocrati fecisse. Sed & puellam Hypocratis comitem, primo die ita salutasse, salve virgo: postridie vero salve mulier! fuerat enim puella nocte illi viciata. Diog. Laert. Lib. IX. Segm. XLII. Ἀλλὰ καὶ κόρης ἀκολυθῆσης τῷ Ἱπποκράτει τῇ μὲν πρώτη ἡμέρᾳ ἀσπάζεσθαι ἔτα, χαῖρε κόρη. τῇ δ' ἄχορμένη, καῖρε γύναι. καὶ ἦν ἡ κόρη τῆς νυκτὸς δισφραμένη. Diog. Laert. Lib. IX. Segm. 42.

avoit vécu dans ces derniers tems, & qu'il eût habité à Paris, voyant tous les jours tant de fausses pucelles employées pour bonnes, neuves & valables, je ne doute pas que ses ris n'eussent augmenté. Les femmes, soit à la Cour, soit à la Ville, auroient vu avec un sensible plaisir la folie qu'il fit de s'aveugler, pour pouvoir n'être point distrait par différens objets dans ses méditations; elles se seroient félicitées d'être délivrées d'un Examineur aussi incommode.

Il faut avouer qu'il est peu de grands Hommes qui n'aient justifié le proverbe, qui veut que les plus grands Esprits ayent tous un peu de folie. Démocrite en est une preuve évidente, s'il est vrai, comme on le dit ⁵⁶, qu'il se soit aveuglé lui-même, en se brûlant les yeux avec un Miroir ardent. Plutarque ⁵⁷ a rejeté cette Histoire comme une fable, & je

⁵⁶ Scriptum est . . . luminibus oculorum sua sponte se privasse, quia existimaret cogitationes commentationesque animi sui in contemplandis Naturæ rationibus vegetiores & exactiores fore si eas videndi illecebris & oculorum impedimentis liberasset. *Aul. Gell Lib X Cap. 18.*

⁵⁷ Ο ὅτι ἐκείνο μὲν ψεῦδος ἐστὶ, τὸ Δεμοκρίτου ἐκείως σβῆσαι τὰς ὄψεις αὐτοῦ ἀφαιρούμενον εἰς ἑσοπτρα πυρρῶντα καὶ ἀπ' αὐτῶν ἀνάσσειν δεξάμενον. Equidem falsum est quod dicitur Democritum sponte sua oculos extinxisse

je serois assez tenté de croire qu'il est impossible qu'un homme qui se moquoit de tout, qui regardoit les bonnes & les mauvaises actions, les accidens heureux & malheureux, comme des choses produites par le sort & le destin, ait voulu se priver de la vûe pour réfléchir plus profondément sur des événemens qu'il croioit occasionnés par un concours aveugle. Quoi qu'il en soit l'aveuglement de Démocrite est pour le moins aussi incertain que sa chasteté est douteuse. Plusieurs Auteurs l'ont fort vantée; entre autres Clément d'Alexandrie ⁵⁸ dit que Démocrite condamnoit le mariage, & s'abstenoit de l'acte vénérien, pour éviter les embarras que donne l'éducation des enfans.

Il s'en faut bien que Tertullien ⁵⁹ fût de ce sentiment; car, selon lui, ce Philosophe ne s'aveugla que parcequ'il ne pouvoit regarder

in ignitum speculum eos defigentem, luminisque reflexionem accipientem. Plut. de Curiositate pag. 521.

⁵⁸ Democritus autem repudiat matrimonium & procreationem liberorum propter multas quæ ex ipsis oriuntur molestias: & quod abstrahant ab iis quæ sunt magis necessaria. *Clém. Alexand. Stromat Lib. II. pag. 41.*

⁵⁹ Democritus excæcando semet ipsum, quod mulieres sine concupiscentia aspicere non posset, & doleret cum esset potitus, incontinentiam emendatione profiteatur. *Tertul. in Apolog. Cap. 46*

garder une femme sans desirer l'œuvre de la chair, & sans se fâcher après l'avoir accomplie. Si cela est vrai, Démocrite ressembloit aux Vieillards, qui, après avoir satisfait leur lubricité, regrettent souvent l'argent qu'ils ont dépensé. Ce n'est pas qu'on prétend que *Omne Animal post coitum fit triste*; mais on ajoute à cet Aphorisme *excepto Gallo galinaceo, & Scholastico faciente gratis.*

L'accusation du peu de chasteté de Démocrite me paroît ne devoir pas l'emporter sur les témoignages de tant d'Ecrivains qui semblent s'accorder à démentir Tertullien. D'ailleurs y ayant assez d'apparence que l'histoire de son aveuglement est une fable, cela ruine totalement les reproches qu'on lui fait, puisqu'ils ne sont fondés que sur ce prétendu aveuglement. Il n'est pas aussi aisé de le justifier sur les fausses idées, qu'il avoit du Bien & du Mal, des Vices & des Vertus qu'il voioit chez les hommes. Il les attribuoit également aux caprices du Destin; ce qui est un Principe, dont les conséquences sont pernicieuses parcequ'elles détruisent & ruinent defond en comble les plus saines maximes de la Morale.

§. VIII.

S O C R A T E.

De tous les Philosophes anciens Socrate est celui à qui les hommes ont le plus d'obligation. Platon, qui fut son Disciple, disoit ⁶⁰ que „de toutes les faveurs dont il se „fentoit obligé de remercier la Providence „Divine, celle d'être venu au monde au „tems de Socrate, étoit l'une des trois dont „il se ressouvenoit avec le plus de contentement, & le plus de reconnoissance, à l'heure „de sa mort; & après avoir loué Dieu de „ce qu'il lui avoit donné une Ame raisonnable, & de ce qu'il l'avoit fait naître Grec „& non Barbare, il ajoutoit pour dernier effet de la Bonté Divine en son endroit, de „ce que sa naissance s'étoit rencontrée dans „le Siècle de Socrate.“

Un éloge aussi flatteur, & fait par un aussi grand Homme que Platon, marque quelle estime méritoit ce sage Philosophe. Le tems n'a rien diminué de sa gloire & jusqu'à aujourd'hui une foule d'hommes illustres se sont disputés à l'envi, à qui le loueroit davantage. Le savant Charpentier de l'Académie Françoisè a écrit sa Vie. Elle est

⁶⁰ La Vie de Socrate par Charpentier &c. pag. 27.

est digne de tous les Connoisseurs. La Mothe-le-Vayer dit ⁶¹ „Socrate fut le premier „qui s'avisa que la curiosité des choses d'en- „haut, & les disputes de la Physique, avoient „rendu trop négligens dans la Morale tous „ses prédécesseurs. En effet, il fit profession „de mépriser également l'Astrologie, la Géo- „métrie & la Musique, qui occupoient les „meilleurs Esprits de son tems, comme nous „l'apprenons d'une Epitre de Xénophon à „Eschines. Et faisant voir que tout le reste „de nos études étoit de peu de considération, „au prix de ce qui concernoit les bonnes „mœurs, il établit le premier cette troisième „& principale Partie de la Philosophie appel- „lée *Ethique*, qui imprime dans nos cœurs „l'amour

⁶¹ La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Payens, Part. II. Tom. II. pag 189.

⁶² Premièrement donc, pour ce qui touche le Service des Dieux, il s'attachoit fort au Conseil de l'Oracle, qui ne répond autre chose à ceux qui vont demander de quelle façon ils sacrifieront aux Dieux, ou quels honneurs ils rendront aux morts, si non que chacun suive les coutumes de son païs. Ainsi dans toutes les actions de piété, Socrate s'étudioit particulièrement à ne rien faire contre l'usage de la République, & conseilloit à ses amis d'en user de la sorte, montrant qu'il ya de la superstition & de la vanité de faire autrement. Quand il prioit les Dieux, il leur demandoit simple-

„l'amour de la Vertu, & qu'on a fort bien
 „nommée la Georgique de notre Ame. C'est
 „ce qui fit dire aussi-tôt, qu'il avoit attiré
 „la Science du Ciel ici bas; & ce fut pour-
 „quoi l'Oracle d'Apollon Pythien, à qui Dieu
 „a souvent permis de révéler beaucoup de
 „vérités, prononça que Socrate étoit le plus
 „sage de tous les hommes.“

Il faut avouer qu'il n'est rien de si beau,
 rien de si utile à la Société, rien de plus
 louable & de plus estimable, que les Précep-
 tes de Morale que Platon & Xénophon nous
 ont conservés, & qu'ils tenoient de Socrate,
 dont ils avoient été tous les deux Disciples.
 Voyez en quelques uns au bas de la page ⁶²;
 ils regardent le culte que les hommes doivent
 rendre

ment qu'ils lui donnassent ce qui est bon, parcequ'ils
 savent mieux que nous-mêmes quelles choses sont vé-
 ritablement bonnes; & il disoit que ceux qui deman-
 dent ou de l'or, ou de l'argent, ou une puissance
 souveraine, sont aussi peu raisonnables, que s'ils de-
 mandoient à jouer, ou à combattre, ou qu'ils souhaitas-
 sent quelqu'autre chose, qui pourroit tourner facile-
 ment à leur desavantage. Quand il faisoit des sacrifi-
 ces, il n'estimoit pas que sa pauvreté les rendit mépri-
 sables devant les Dieux, & donnant selon sa puissance,
 il croioit donner autant que les riches, qui comblent les
 Autels de presens. Car il disoit que ce seroit une
 injustice aux Dieux de se plaire davantage aux grands

rendre aux Dieux. Ce sage Grec recommande de suivre les usages & les coutumes du País où l'on est né, sans aller chercher des innovations toujours pernicieuses à la tranquillité publique. De quel bonheur l'Europe ne jouïroit-elle pas, si les Théologiens vouloient suivre cette sage Maxime; & si, fermement attachés aux usages & aux opinions reçues, ils ne faisoient pas naître tous les jours mille troubles, dont leurs disputes sont les uniques sources?

Je trouve que Xénophon a eu raison d'être surpris, que Socrate ayant pensé si sagement sur l'observance des Religions établies dans les différens País, on l'ait cependant condamné à la mort par la cabale & la mauvaise foi de ses ennemis, comme un homme, dont les sentimens en matière de Foi étoient très dangereux. Je me suis souvent étonné, dit cet Historien Grec ⁶³, comment les
 „accu-

sacrifices qu'aux petites ofrandes; parcequ'il faudroit pour l'ordinaire qu'ils eussent plus agréables les dons des méchans que ceux des gens de bien; & que, si cela étoit, il ne faudroit pas souhaiter de vivre un seul moment. Il estimoit donc qu'il n'y a rien qui touche si fort les Dieux, que l'honneur qui leur est rendu par les Ames innocentes & véritablement pieuses. C'est pourquoi il se servoit souvent de ces Vers: *Il faut of-*

„accusateurs de Socrate ont pu persuader aux
 „Athéniens qu'il méritoit la mort. Car voi-
 „ci ce qu'ils ont dit conte lui.

„SOCRATE EST CRIMINEL, PARCE
 „QU'IL NE RECONNOÎT POINT LES
 „DIEUX QUE LA RÉPUBLIQUE ADO-
 „RE, QU'IL INTRODUIT DE NOUVEL-
 „LES DIVINITÉS, ET QU'IL COR-
 „ROMPT LA JEUNESSE.

„Mais sur quelle preuve se sont-ils fon-
 „dés pour soutenir qu'il ne reconnoissoit point
 „les Dieux de la République, puisqu'on le
 „voioit souvent sacrifier dans sa maison &
 „dans les Temples, & qu'on ne pouvoit pas
 „douter qu'il ne se servît de la Divination,
 „vû qu'il publioit partout qu'il recevoit
 „des conseils d'une certaine Divinité? C'est
 „à mon avis ce qui a donné lieu d'avancer
 „contre lui qu'il vouloit introduire de nou-
 „velles Divinités; mais il n'a rien introduit
 „de

*frir aux Dieux selon notre puissance. Et non-seulement
 en cette occasion, mais aussi dans toutes les autres ren-
 contres de la vie, il trouvoit que c'étoit le plus utile
 conseil qu'on put donner à ses amis, que de faire toutes
 choses selon sa puissance. Les Choses mémorables de So-
 crate, par Xénophon, trad. par Charpentier, p. 39.*

⁶³ Idem ibidem, pag. 1.

„de plus nouveau que les autres, qui ajoutant foi à la Divination, observent le vol des Oiseaux, consultent les entrailles des Victimes Car ils ne pensent pas pour cela que ces Oiseaux sachent leur bonne fortune, mais que les Dieux se servent de ces moyens pour leur en donner connoissance ; & telle étoit l'opinion de Socrate Il disoit franchement qu'un Démon le conseilloit, & assez souvent il avertissoit ses amis de ce qu'ils devoient ou ne devoient pas faire suivant ce qu'il en avoit appris de son Démon Il est donc manifeste qu'il n'eût pas parlé des choses à venir, s'il n'eût cru dire vrai, mais comment eut-il cru dire vrai s'il n'eût cru être averti des Dieux, à qui seuls on doit se fier pour la connoissance de l'avenir ? Et s'il croioit être averti des Dieux, comment peut-on dire qu'il ne reconnoissoit point de Dieux ?“

Ce passage prouve deux choses. La première que, quoique Socrate fût persuadé de l'existence d'une seule Divinité, il ne laissoit pas cependant, pour ne point nuire à la tranquillité publique, de se conformer aux usages reçus, & de sacrifier ainsi que les autres Athéniens. Tout ce qu'on peut dire en sa faveur, est qu'il dirigeoit son intention, & qu'en

qu'en faisant des offrandes à Mars, à Jupiter, c'étoit au Dieu Suprême, qu'il les présentoit dans le fond du cœur. On doit le regarder comme le premier Jésuite qu'il y ait eu dans l'Univers, puisqu'il a fait, plus de deux mille ans avant St. Ignace, ce qu'on accuse les Jésuites de pratiquer aujourd'hui à la Chine. La seconde induction que je tire du même passage, c'est qu'il paroît certain que Socrate vouloit qu'on crût réellement qu'il étoit en commerce avec un Esprit familier. Vous avez vu ce que la Mothelle-Vayer a dit pour le justifier; je trouve cependant l'attestation de Xénophon bien précise. Je ne dirai pas que Socrate fut un fou, ou un fourbe; mais je croirois assez volontiers qu'il avoit beaucoup de vanité. Ce défaut a été celui de tous les anciens Philosophes, & les Modernes n'en sont guère exempts. Il n'étoit pas fâché qu'on pensât qu'il étoit inspiré & conduit d'une manière beaucoup plus parfaite, & beaucoup plus singulière, que celle des autres hommes. Je souhaiterois fort, *Monsieur*, pour l'honneur de Socrate, qu'il n'eût jamais été question de son Démon; j'aurois encore plus d'estime pour lui, quoique je le regarde avec vénération & comme le Pere de la bonne Morale.

Pour lui rendre toute la justice qu'il mérite, & connoître à fond ses vertus, & son caractère, on n'a qu'à lire l'Ouvrage que Xénophon nous a laissé sous ce titre: *Des Choses mémorables de Socrate.*

Ce Livre est un Trésor: il contient les Maximes les plus belles; c'est dommage que quelquefois l'Auteur soit entré dans un détail (que j'appellerois volontiers puérite) des actions les plus communes & des discours les plus simples de Socrate. Tel est l'endroit où ce Philosophe conseille à un jeune homme de manger du pain avec de la viande. „Socrate, dit Xénophon⁶⁴, étant un jour dans „une assemblée, & voyant un jeune homme „qui mangeoit sa viande sans pain, il prit „occasion de s'en moquer sur une question „qui fut proposée touchant l'imposition des „noms. Pourrions-nous bien rendre raison, „demanda-t-il, pourquoi un homme est „appelé *Carnacier*, car chacun mange de la „chair, quand il en a; & je ne crois pas que „ce soit pour ce sujet qu'on appelle quelqu'un „*Carnacier*? Je ne le crois pas non plus, dit „une personne de la compagnie. Mais, reprit „Socrate, si quelqu'un prend plaisir à manger sa viande sans pain, ne vous semble-t-il

⁶⁴ Idem ibidem, pag. 223. & 224.

„t-il pas que celui-là est un *Carnacier*? Pour
 „moi, j'estime qu'on auroit peine à trouver
 „quelqu'autre qui méritât mieux ce nom-là.
 „Sur quoi quelqu'un ayant pris la parole : Et
 „que jugerez-vous, dit-il, de celui qui man-
 „ge beaucoup de viande & peu de pain?
 „Que c'est encore un *Carnacier*, repliqua So-
 „crate, & qu'au lieu que les autres deman-
 „dent aux Dieux dans leurs prières abondan-
 „ce de fruit, ceux-la doivent demander abon-
 „dance de viande. Ce jeune homme, que
 „Socrate avoit en pensée, se douta qu'il par-
 „loit pour lui, & prit du pain, quoiqu'il ne
 „laissât pas de manger toujours force viande.
 „Socrate s'en aperçut & le montrant au
 „doigt à ceux qui étoient auprès de lui, pre-
 „nez garde à votre voisin, leur dit-il, &
 „voyez si c'est la viande qui lui sert à man-
 „ger son pain, ou si c'est le pain qui lui sert
 „à manger sa viande.“

Voilà des Contes beaucoup plus dignes
 d'être insérés dans des Livrets destinés à l'u-
 sage des petits Grimauds de *Sixième*, que
 dans des Ouvrages composés pour l'usage
 des Savans & des Philotophes, comme est
 celui de Xénophon. Convenons donc, *Mon-*
sieur, que le défaut de bien des Historiens,
 sur tout de ceux qui écrivent la Vie de quel-
 qu'un

qu'un , à l'amitié duquel ils ont beaucoup de part , c'est de relever des bagatelles qu'il seroit plus à propos de laisser dans le silence. Ceux qui ont donné au Public *les Colloques de table de Luther* , sont tombés dans une faute encore plus blamable que celle de Xénophon, car en voulant transmettre à la postérité les actions les plus ordinaires de ce Docteur Allemand, peu s'en est fallu qu'ils ne l'ayent rendu ridicule.

Les exemples de modération que Socrate donna , en souffrant Philosophiquement toutes les impertinences de sa femme , ont mérité justement d'être transmis à la postérité, ne fut-ce que pour inspirer l'amour de la patience & de la retenue aux Philosophes de ces derniers tems.

„Xantipe ⁶⁵ épouse du Philosophe Grec
 „en venoit souvent jusqu'à cet excès de colère
 „qu'elle lui arrachoit son Manteau en pleine
 „rue. Et même un jour cette femme après
 „avoir vomé contre lui toutes les injures, dont
 „son dépit étoit capable, lui jetta à la fin un
 „pot d'eau sale à la tête ; mais il n'en fit
 „que rire, disant qu'il falloit bien qu'il plût
 „après un si grand tonnerre. La plupart de
 „ses

⁶⁵ Vie de Socrate, &c. pag. 25.

„ses amis lui conseilloyent de la maltraiter,
 „ou de l'abandonner; mais il ne voulut jamais
 „les croire. Il leur disoit qu'il étoit accou-
 „tumé à entendre le bruit qu'elle faisoit,
 „comme on s'accoutume à entendre celui d'u-
 „ne Poulie.“

Je ne m'étonne pas que Socrate se fût aguerrî à la suite du tems, & endurci contre les clameurs & les injures de sa femme. Combien n'y a-t-il pas de maris à Paris, qui, sans être Philosophes, se sont accoutumés à des maux pires que ceux de Socrate? Si on l'accabloit d'injures, si on lui jettoit des pots à la tête, on ne le faisoit pas *Cocu*, du moins l'Histoire n'en dit rien; mais qui pourroit compter en France le nombre des maris battus, cocus & contens?

Il paroît qu'Alcibiade n'approuvoit pas la patience de Socrate, il lui reprochoit d'être trop doux. En quoi! lui répondit le Philosophe, te fâches-tu contre les Oyes, quand elles crient? Elles me rendent du profit, repartit Alcibiade, elles font des œufs, elles font des petits. Et ma femme, repliqua Socrate, me donne des enfans. On pourroit dire qu'Alcibiade étoit intéressé à décrier Xantipe dans l'esprit de son mari, qu'on accuse d'avoir eu pour lui des senti-
 mens

mens qui passoient les bornes d'une amitié légitime. Plusieurs Auteurs anciens & modernes ont voulu justifier Socrate de cette accusation. Xénophon ⁶⁶ le fait parler d'une manière qui paroît bien opposée au vice qu'on lui a imputé. Malgré cela on peut dire que la chasteté de Socrate est très incertaine. Un homme qui avoit assez de dissimulation pour mettre tout en usage, afin de persuader à ses amis qu'il étoit inspiré
par

⁶⁶ Dis-moi, Xénophon, quel jugement as-tu fait de Critobule jusqu'à présent? L'as-tu mis au rang des Hommes tempérans & judicieux, ou au rang des débauchés & des étourdis? je l'ai toujours cru très sage & très posé dit Xénophon; change d'opinion, reprit Socrate, & croi qu'il est plus téméraire, que s'il se jetoit sur la pointe des épées nues, ou que s'il futoit dans le feu. Eh que lui avez-vous vu faire, dit Xénophon, qui vous donne sujet d'en parler ainsi? N'a-t-il pas eu la hardiesse, répondit Socrate, de baiser le fils d'Alcibiade, qui est si beau & si charmant? Est-ce-là certe grande témérité, dit Xénophon? vraiment il me semble que je m'exposerois bien au même danger que lui. Ah malheureux! reprit Socrate, songes-tu bien à ce qui t'arrive, après avoir baissé un beau visage, ne perds-tu pas ta liberté? ne deviens-tu pas esclave? ne t'engages-tu pas en des dépenses excessives pour t'acquérir des voluptés? ne te trouves-tu pas dans l'impuissance de faire le bien: & ne te sens-tu pas contraint de t'employer tout entier à poursuivre des choses que tu mépri-

par un Démon pouvoit bien en avoir assez pour parler d'une maniere directement contraire à ce qu'il pratiquoit. Tous ces amours si violens pour des jeunes Garçons, auxquels on a voulu donner des causes très légitimes, ont paru très-dignes de soupçon à un illustre Philosophe. D'où vient, *disoit Cicéron*, qu'on ne voit jamais personne être amoureux d'un beau Vieillard, ni d'un jeune homme laid ?

§. X.

ferois, si ta raison n'étoit corrompue? O Dieu! dit Xénophon, c'est attribuer une étrange force à un baiser! Et t'en étonnes tu, dit Socrate? ne vois-tu pas des petites Araignées, dont la morsure est si venimeuse, qu'elle cause des douleurs étranges, & fait même perdre l'esprit? Je le sai fort bien, dit Xénophon; mais ces Animaux jettent un venin en mordant. Et tu penses, insensé, ajouta Socrate, que les baisers amoureux ne soient pas envenimés, à cause que tu n'en vois pas le poison? Sache qu'une belle personne est un animal plus dangereux que les Scorpions, parceque ceux-là ne peuvent blesser, s'ils ne nous touchent; mais la Beauté nous frappe sans l'approcher; de quelque endroit que l'on puisse l'appercevoir, elle lance sur nous son venin, & nous renverse le jugement. C'est peut-être pour ce sujet que les Amours sont représentés avec des Arcs & des flèches, parce qu'un visage nous blesse de loin. *Les Choses mémorables de Socrate, Ouvrage de Xénophon, trad. par Charpentier pap. 178.*

§. X.

P L A T O N.

De tous les Disciples de Socrate, Platon a été celui qui lui a fait le plus d'honneur. Il est peu de Philosophes qui ayent autant mérité de louanges, & qui en ayent autant reçu. St. Jérôme nous apprend ⁶⁷ que plusieurs Payens avoient cru que Platon étoit fils d'une Vierge & d'Apollon; & St. Augustin ⁶⁸ a écrit que Labeo n'avoit pas hésité à placer ce Philosophe au dessus de tous les Héros, le plaçant à côté d'Hercule, de Romulus, & des autres Demi-Dieux du Paganisme. Sa Philosophie morale est beaucoup plus parfaite que celle de ses prédécesseurs. Il la com-

⁶⁷ Hieronym. Lib. I. Cap. 26 adversus Jovinian.

⁶⁸ St. Augustin. de Civitate Dei, Lib. II. Cap. 14.

⁶⁹ Nous avons déjà vu quelque chose de ce que Laënce dit au sujet de cette communauté des femmes. Achéons de placer ici ce que nous n'avons pu rapporter alors. „Quam vero intulit rationem turpissimi hujus „concilii? Sic inquit civitas concors erit, & amor „mutuis constricta vinculis, si omnes omnium fuerint & „mariti & patres, & uxores & liberi; quæ ista confusio generis humani est! quo modo servari potest caritas ubi nihil est certum quod amatur? quis vir mulierem aut mulier virum diliget nisi habitaverint semper „una nisi devota mens & servata invicem fides indivi-

composa de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus exquis dans le Systême des trois plus beaux Génies de la Grèce. Il suivit Héraclite dans la plûpart des choses qui regardent la Physique: il adopta les sentimens de Pythagore dans tout ce qui dépend du Raisonnement, ou qui concerne la Logique, & s'attacha aux Préceptes de Morale que lui avoit appris son Maître Socrate. Il s'en écarta cependant quelquefois & se laissa emporter à son esprit systématique. Il donna dans des erreurs très pernicieuses & directement opposées, non-seulement au bien & à la tranquillité de la Société; mais encore à l'Humanité & à la Loi Naturelle. Sans m'arrêter à la communauté des femmes ⁶⁹, qu'il établit dans

„duum fecerit avitulum? Quæ virtus in illa promiscua
 „voluptate locum non habet; item si omnes liberi sint
 „omnium, quis amare liberos tamquam suos poterit,
 „cum suos esse aut ignoret, aut dubitet? Quis hono-
 „rem tam patri deferet cum unde natus sit nesciat?
 „Ex quo fit ut non tantum alienum pro Patre habeat
 „sed etiam patrem pro alieno. Quid quod uxor potest
 „esse communis, filius non potest, quem concipi non
 „nisi ex uno necesse est. Perit ergo illi uni communi-
 „tas, ipsa reclamante natura: superest ut tantum modo
 „concordiæ causa uxores velit esse communes at, nulla
 „vehementior discordiarum causa est quam unius fœmi-
 „næ a multis maribus appetitio, in quo Plato si ratione

dans la République, il permet par ses Loix aux Maîtres de tuer leurs Serviteurs & leurs Esclaves. Quelle affreuse Morale n'est pas renfermée dans cette opinion! Elle est plutôt digne d'un Caraïbe que d'un Philosophe.

On accuse Platon de plusieurs vices, dont il est presque impossible de le bien justifier. La Mothe-le-Vayer me paroît l'avoir tenté vaine-

„non potuit, exemplis certe potuit admoneri & mutuo-
 „rum animalium, quæ ob hoc vel acerrime pugnant,
 „& hominum qui semper ob eam rem gravissima inter
 „se bella gesserunt. Lactant. instit. Lib. III. Cap. XXI.

7^o Dicebat ergo Antiphon Pythodorum narrasse Zenonem atque Parmenidem venisse quondam magnorum Panathenæorum celebritatem: & Parmenidem jam senem, atque canum, aspectu decorum fuisse, annos ferme quinque & sexaginta ætatis agentem: Zenonem vero annos pene quadraginta natum, procero insuper & grato corporis habitu; dicebatur autem in deliciis Parmenidi fuisse. *Plato in Parmenide*, pag. 1110.

7^o Parmenidem certe cum Socrate confabulatum fuisse Platonis ætas vix permittat, nedum hos vel illos sermones edisse fuisse aut audivisse. Quod autem indignissimum est, nulla compulsus necessitate scribere is non erubuit Parmenidi Zenonem Civem suum in amoribus & deliciis fuisse. *Athenæus Lib. XI. pag. 505.*

Athénée accuse encore Platon d'avoir prêté aux interlocuteurs, qu'il a introduit dans ses Dialogues, des choses aux quelles ils ne penserent jamais. Je me servirai de la traduction de l'Abbé de Marolles, pour que tous les Lecteurs puissent juger des reproches d'Athénée.

vainement. On dit qu'il étoit très médifant & que ses discours malins contre Philippe furent cause que la Grèce perdit sa liberté. Il paroît qu'il n'épargnoit pas davantage ses Confrères les Philosophes que les Princes Souverains. Il accuse Zénon ⁷⁰ d'avoir été le Ganymede de Parménide. Athénée ⁷¹ l'a fort blâmé d'avoir rapporté une circonstance

„D'autres dit-il ont rapporté que Gorgias, aiant lû le Dialogue que Platon avoit écrit sous son nom, dit „à ceux qui étoient autour de lui, qu'il n'avoit jamais „rien oui dire de tout ce qu'on lui mettoit en bouche, „& qu'il n'avoit jamais parlé à Platon. On raconte que „Phedon n'en dit pas moins quand il eut lû le Dialogue de l'Âme qui porte son nom. C'est pourquoi Timon dit agréablement sur ce sujet; *Platon feignoit toujours des choses fabuleuses.*“ Athen. Liv. XI. Chap. XV. Athénée confirme ensuite par d'autres exemples ce qu'il vient de dire, & il attribue à l'envie & à la vanité les critiques que Platon a repandu dans ses Dialogues. Voici ce qu'il dit.

„Il en est de même de Parale & de Xantippe, enfans des Pericles, lesquels pendant la grande peste qui fut si furieuse de leur tems, ne purent aucunement entrer en discours avec Protagoras, depuis qu'il se fut retiré à Athenes, puisqu'il étoit déjà mort pendant cette grande peste. On pourroit alleguer bien d'autres choses pour montrer que Platon avoit feint ses Dialogues. Il paroît qu'il étoit envieux & de mauvaise volonté contre tout le Monde par les choses qui se lisent dans Jon, ou premierement il déchire cru-

stance aussi fautive, & il s'étonne qu'il n'ait pas rougi de honte en l'écrivant.

Les Adversaires de Platon l'ont encore taxés d'avarice & de gourmandise. Quelques-uns

„ellement tous les poètes par ses médisances & tous
 „ceux qui s'étoient acquis du crédit & de l'autorité
 „dans l'esprit du peuple, tels que Phanostene de l'Isle
 „d'Andros, Apollodore de Cyzicene, Heraclide de Cla-
 „zomene. Le même se peut voir dans son Menon à
 „l'égard de quelques Athéniens illustres, tels qu'Aristi-
 „de & Themistocle qu'il poursuit par des calomnies
 „outrageuses: mais en récompense il loue Menon, qui
 „étoit un traître entre les Grecs. Dans son Euthyde-
 „me il le traite indignement avec son frère Dionysido-
 „re, lesquels il méprise comme des gens heberés quand
 „l'occasion s'offrit de parler d'eux, mais qui étoient
 „contentieux d'ailleurs, & surtout aiant été contraints
 „de quitter Chio, qui étoit leur patrie, pour se retirer
 „à Thuris. Dans son Dialogue de la Force il dit que
 „Melesias, qui n'avoit pas été de l'avis de Pericles pour
 „le gouvernement de la République, & Lysimaque, fils
 „du juste Aristide, étoient des gens tout à fait indignes
 „de la vertu de leurs pères. Quant aux choses qu'il a
 „dites & publiées d'Alcibiade dans le premier Dialogue
 „de son festin, il semble qu'il s'en devoit bien abste-
 „nir: car pour le second Dialogue, quelques uns tien-
 „nent qu'il est de Xenophon. *Idem ibidem.* Chap. XVI.

Le même Athenée reproche à Platon bien d'autres défauts. Je placerai ici ce qu'il en dit, & je me servirai toujours de la traduction de l'Abbé de Marolles.

uns lui ont aussi attribué les amours déréglés qu'il blâmoit dans Parménide; mais sans preuve & avec peu de raison.

§. XI.

Certes Platon a donné sujet de croire qu'il étoit envieux, & qu'il avoit peu de probité. Il se mocquoit d'Aristippe de ce qu'il étoit allé visiter Denys, quoique lui-même eut été trois fois en Sicile pour le même sujet, une fois seule pour y voir les soupiraux du Mont Etna, qui s'appelloient *Rhyagues*, non pas sans s'être exposé au danger de sa vie, pour avoir osé prendre quelque familiarité auprès du vieux Denys. Depuis il fut encore deux fois en Sicile, pour y voir le jeune Denys. Il n'y avoit qu'un seul Disciple au pauvre Socrate, appelé Eschines, qu'il lui ravit, par l'effet de la plus étrange jalousie qui se puisse imaginer. Quand il eut agité la cause devant les Juges pour Phædon, qui étoit Serviteur, & de qui le proces n'étoit pas encore intenté, ce fut avec tant de fraudes & d'artifices, que l'on vit bien qu'il avoit conçu contre tous les Disciples de Socrate une haine irreconciliable, & telle sans mentir qu'une marâtre en pourroit concevoir contre les Enfants de son Mari. C'est pourquoi Socrate pénétrant dans sa pensée, dit agréablement à plusieurs qui étoient autour de lui, qu'il avoit songé, en dormant, qu'il voioit Platon changé en Corneille, qui s'étant venu jeter sur sa tête chauve l'avoit égratigné sans pitié, & l'avoit blessé de tous les côtés. Et certes je m'imagine à Platon, disoit il, que vous inventerés bien des choses funestes contre ma tête. Idem ibidem.

§. XI.

XENOCRATE.

Je pense qu'on ne peut sans injustice accuser Platon d'avoir été impudique. Il s'en faut bien pourtant que sa chasteté ne fût aussi grande que celle de son Disciple Xénocrate ⁷², qui avoit acquis un si grand empire sur ses sens, qu'une Courtisane ayant parié qu'elle le feroit succomber à la tentation, si elle couchoit une nuit avec lui, & en ayant obtenu la permission, perdit son pari & ses peines, quoiqu'elle eût mis dans son marché qu'elle auroit l'usage des mains libre. Les attouchemens flatteurs furent aussi inutiles que les discours, & Xénocrate tint bon contre tous les assauts d'une main séduisante. Lorsque les jeunes gens, contre qui la Courtisane avoit fait gageure de surmonter l'in-

fensi-

⁷² Phryne nobile Athenis Scortum juxta eum (Xenocratem) vino gravem in pervigilio accubuit, pignore cum quibusdam Juvenibus posito, an temperantiam ejus corrumpere posset. Quam nec tactu, nec sermone asperatus, quoad voluerat in sinu suo morari, irritam propositi dimisit. Factum Sspientia imbuti animi abstinens. Sed Meretriculæ quoque dictum perquam facerum: deridentibus enim se adolescentibus, quia tam formosa, tamque elegans poti senis animum illecebris pellice-

fenfibilité du Philofophe, voulurent la plaifanter, elle répondit qu'elle avoit cru coucher avec un homme, & non pas avec une Statue de Marbre.

Une chofe qui me feroit douter que la fageffe de Xénocrate vint uniquement de l'empire qu'il avoit fur fes fens, c'est que le même Auteur qui rapporte cette Hiftoire, dit qu'il étoit pris de vin, *vino gravem*. Il faudroit donc favoir, pour bien juger jufqu'à quel point il commandoit à fes paffions, s'il étoit feulement dans cet état auquel on peut appliquer la maxime d'Horace *sive Baccho friget Venus*, ou fi étant totalement yvre, il le trouva pendant quelques heures dans le cas des *frigidi & maleficiati*. Je ne fai à quoi ont pensé les Auteurs anciens, lorsque pour faire honneur aux Philofophes, ils ont rapporté quelquefois les cho-

fes

re non potuiffet, pactumque victoriæ pretium flagitantibus, de homine fecum iis, non de Statua pignus potuiffet, respondit. Potestne hæc Xenocratis continentia à quoquam magis vere magisque proprie demonstrari, quam ab ipsa Meretricula expressa est? Phryne pulchritudine sua nulla ex parte constantissimam ejus abstinentiam labefactavit. *Valer. Maxim. Lib. IV. Cap. 3. pag. 127. Edit. Antwerp.*

ses les plus capables de les deshonorer. Voilà une conduite bien digne d'un Sage, de s'enivrer & de coucher avec une Courtisane! C'est faire bien pis que ce dont on accuse Robert d'Arbrissel, puisque ce Fondateur de Fontevrault ne permettoit pas la *patinade* à ses Dévotes.

Xénocrate répara par bien des vertus cette faute extravagante. On dit qu'il n'aima ni les richesses, ni les plaisirs, & que sa bonne foi ⁷³ & sa probité furent si connues du Public, que les Magistrats d'Athènes le dispensèrent de confirmer son témoignage par serment.

§. XII.

A R I S T O T E.

Aristote fut ainsi que Xénocrate ⁷⁴ Disciple de Platon; mais il y avoit une grande différence entre leur génie. Celui d'Aristote étoit

⁷³ Tanta vero illius verbis fides habebatur, ut cum injurati nullius testimonium admitteretur huic soli remiserint Athenienses jusjurandum. Diog. Laert. Lib. IV. Segm. VIII.

⁷⁴ Erat autem hebes ingenio ac tardus, adeo ut cum illum Plato Aristoteli conferret, alterum fræno, alterum diceret egere calcaribus; illudque, cui equo quem as-

étoit aussi vif & aussi pénétrant, que celui de Xénocrate étoit lourd & pesant. Platon disoit de ces deux Disciples qu'en les unissant ensemble, il a paroît un Cheval avec un Ane.

Aristote abandonna l'Ecole de Platon, & en forma lui-même une nouvelle. Il n'eut pas pour son Maître tous les égards qu'il devoit avoir: il oublia les bienfaits qu'il en avoit reçus, fit comme les Plagiaires & les mauvais Auteurs font aujourd'hui; il le pilla, il prit ce qu'il trouva de meilleur dans sa Philosophie, & l'injuria ensuite.

L'ingratitude & l'orgueil ont été les principaux défauts d'Aristote; il ne faut, pour être convaincu de cette vérité, que jeter les yeux sur ses Ouvrages, & voir la manière indécente dont il parle de Platon, à qui il avoit tant d'obligation. Un Philosophe moderne ⁷⁵ lui a fait une verte leçon sur sa pré-
fomp-

num ungo: Ἦν δὲ τὴν φύσιν γαθρός. ὥστε φασὶ λέγειν τὸν Πλάτωνα, συγκρίνοντα αὐτὸν Ἀριστοτέλει, τῷ μὲν μύωπος δει, τῷ δὲ χαλινῷ. καὶ, Ἐφ' οἷον ἵππον οἷον ὄνον ἀλείφω. Diog. Laert. Lib. IV. Seg. 6.

⁷⁵ Certainement il faut avoir bien de la foi, pour croire ainsi Aristote, lorsqu'il ne nous donne que des raisons de Logique, & qu'il n'explique les effets de la

somption à vouloir expliquer les choses les plus inintelligibles, & exiger une aveugle croyance de ses Disciples pour ses sentimens, lui qui en avoit eu si peu pour ceux de son Maître.

On a débité tant d'histoires différentes sur le caractère d'Aristote, qu'il est presque impossible de savoir à quoi s'en tenir. Ses ennemis ont été jusqu'à l'accuser d'avoir épousé une Concubine nommée Hermias, & de lui avoir offert des sacrifices semblables à ceux que les Athéniens offroient à Cères Eleusine. Ils disent que ces actions honteuses, jointes à un Hymne qu'il avoit composé à l'honneur de sa Concubine, l'obligèrent de s'enfuir à Chalcis, où il s'empoisonna. D'autres croient qu'il se précipita dans l'Euripe qui sépare l'Isle d'Eubée du Continent de la Grèce. D'autres enfin rejettent toutes ces histoires

Nature que par les notions confuses des Sens, principalement lorsqu'il décide hardiment sur des questions, qu'on ne voit pas qu'il soit jamais possible aux hommes de résoudre. Aussi Aristote prend-il un soin particulier d'avertir, qu'il faut le croire sur sa parole; car c'est un Axiome incontestable à cet Auteur, qu'il faut que le Disciple croye. *Mallebranche, Recherche de la Vérité, Liv. III. pag. 180. Edit. in 4to Amsterd.*

76 Tertio anno centesimæ quartæ decimæ Olimpiadis

toires comme des fables, & je pense qu'ils ont raison; car Diogène ⁷⁶ & Denis d'Halicarnasse assûrent qu'il mourut âgé de soixante & trois ans, après avoir supporté une débilité d'estomac avec tant de force d'esprit, qu'il y a lieu de s'étonner qu'il eût pu avoir autant de fermeté.

Je vous ai déjà dit, *Monsieur*, que plusieurs Modernes ont voulu canoniser Aristote: vous avez vu ce que pensoit de son salut Sépulvéda; Cœlius Rodiginus a été du sentiment de ce Jésuite. Il a amplifié les choses, car „non content de donner à ce Philoso-
„phe ⁷⁷ une véritable repentance à l'article de
„la mort, avec des larmes pleines de douleur
„& d'espérance qu'il offrit à cette première
„Cause qui est Dieu, il ajoute que plusieurs
„ont tenu qu'Aristote avoit eu quelque pré-
„notion, ou avant-connoissance de l'Incarna-
„tion.“ La

morbo periisse, cum esset annorum ferme sexaginta trium. Quo tempore Demosthenes in Calabria defunctus sit. Diog. Laert. Lib. V, Segm. X. τῷ τρίτῳ ἔτει τῆς τετάρτης καὶ δεκάτης καὶ ἑκατοστῆς Ὀλυμπιάδος, καὶ τελευτῆσαι ἰτῶν τριῶν πε καὶ ἑξήκοντα νόσαν. ὅτι καὶ Δημοσθένην καταστρέψαι ἐν Καλαβείᾳ. Diog. Laert. Lib. V. Segm. XLII.

⁷⁷ La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des payens, Part. II. Tom. pag. 612.

La réputation d'Aristote est bien diminuée depuis Cœlius Rodiginus. Il seroit fort surpris, s'il revenoit aujourd'hui dans ce Monde, de voir qu'on refuse à un homme qu'il regardoit comme un Prophete, la gloire d'avoir pénétré dans les plus simples secrets de la Nature. Mais, *Monsieur*, ce n'est point encore le tems de vous parler du mérite, ou du démérite d'Aristote dans la Physique. Il s'agit actuellement du rang qu'il doit tenir parmi les Moralistes. On ne peut sans injustice lui refuser une place distinguée. Les Ouvrages Moraux & Politiques de ce Philosophe sont remplis d'excellentes choses, parmi lesquelles il s'en trouve cependant quelques-unes d'absurdes, de fausses, & de contraires au Bien public & à l'Humanité. Il n'est rien de si cruel que ce qu'il dit, dans le huitième Livre de ses Politiques, en parlant de l'Ordonnance que Licurgue avoit faite, par laquelle on jettoit à Sparte dans un lieu appelé *Apothetes* les enfans qui naissoient avec quelque défaut. „Quant aux enfans, dit ce „Philosophe Grec ⁷⁸, qu'on doit nourrir ou „exposer, il faut faire une Loi qui défende „d'en

⁷⁸ Dacier dans la Vie de Licurgue. *Vies des Grands Hommes de Plutarque*, Tom. 1. pag. 242. Edit. d'Amsterd.

„d'en nourrir aucun qui soit imparfait, ou
 „mutilé de ses membres. Et dans les lieux
 „où cette Loi seroit contraire aux Loix du
 „Païs, il faut limiter le nombre d'enfans que
 „chacun doit avoir, blesser les femmes avant
 „que les enfans aient sentiment & vie; car
 „ce seroit un crime horrible de le faire après
 „qu'ils seroient achevés de former.“

Un habile homme de ces derniers tems n'a-t-il pas eu raison de s'écrier sur cet endroit, & de dire? quelle folie! Il eut pu ajouter quelle pitoyable façon de raisonner! Est-il rien de plus absurde que c'est un crime de détruire un enfant dans le ventre de sa mere lorsqu'il est formé, & d'ordonner de l'exposer & de le faire mourir lorsqu'il est né? Je défie le plus zélé partisan d'Aristote de soutenir que ce n'est pas là une des plus absurdes sortises que puisse enfanter un cerveau troublé.

§. XIII.

D I O G È N E.

J'aimerois autant entreprendre de justifier les folies de Diogène que ce sentiment d'Aristote. Lorsque je réfléchis aux extravagances

gances impudiques ⁷⁹ de ce Philosophe, je ne comprends point comment les Grecs ont pu permettre que les Cyniques formassent Secte, & montrassent publiquement jusqu'où peut aller l'insolence & l'effronterie, lorsqu'elles s'appuyent sur le mépris des grandeurs. Qu'on vante tant qu'on voudra la sobriété, le desintéressement, la bonne foi de Diogène, ⁸⁰ je le considérerai toujours comme un fanatique, qui, abusant du génie qu'il avoit reçu, tâchoit de rapprocher l'état des hommes de celui des Bêtes, autant que la Nature à pris soin de les en éloigner.

§. XIV.

E P I C U R E.

Les Anciens qui se sont récriés contre Epicure, & qui lui ont reproché de faire
con-

⁷⁹ Dicebat jet mulieres communes esse oportere, nuptias nihil esse arbitratus sed ut quisque cuique persuasisset, ita illi coiret. Diog. Laert. Lib. VI. Segm. LXXIII. ἔλεγε δὲ καὶ κοινὰς εἶναι δεῖν τὰς γυναῖκας. γάμον μὴδὲν ὀνομαζων ἀλλὰ τὸν πείσαντα τῇ πεισάσῃ συνεῖναι. Diog. Laert. lib. VI. seg. 72.

⁸⁰ Saint Jerome vante beaucoup sa vertu et sa tempérance. Il dit que la fermeté avec laquelle'il mourut en est une preuve: Virtutem ejus et continentiam mors quoque indicat non tam mori se ait quam febrem morte excludere. Hieron. advers. Jovi. lib. II.

consister le souverain bien dans la volupté, auroient eu bien plus de raison de fronder vivement les impudiques excès des Cyniques; cependant la plûpart des Philosophes, je ne sai par quelle bisarrerie, se sont plus déchaînés contre Epicure que contre Diogène. Il est vrai qu'Epicure semble avoir mérité les injures qu'on lui a dites, n'ayant lui-même épargné personne, & sa médifance s'étant répandue sur tous les Philosophes. Pyrrhon ⁸¹ qu'il estimoit n'en a pas été exempt, & Démocrite à qui il étoit redevable du fonds de son Systême Philosophique en ressentit aussi les coups.

Si Epicure n'a épargné personne, il a été à son tour très-peu épargné, & il a eu des Adversaires bien redoutables. Cicéron a souvent blâmé l'opinion qui veut que le véritable

⁸¹ Valde eum (Pyrrhonem) mirabatur Epicurus, qui & super ejus moribus & consuetudine vitæ multa rogitare solebat. At, dices, indoctus ab eo appellatus est. Quem vero Philosophorum maledictis non fixit Epicurus? qui ne Democrito quidem pepercit, ex cujus fontibus horculos suos irrigaverat. *Pet. Dan. Huet. Episcopi Abricensis, De Imbecillitate Mentis Humanæ, Lib. I. pag. 87.*

Le Livre de la Foiblesse de l'Esprit Humain a été écrit en François aussi-bien qu'en Latin par feu Mr. Huet lui-même. L'Original François fut envoyé à Mr. du

ritable bonheur consiste dans la volupté. „J'ai, dit-il ⁸², plusieurs fois ouï raconter à nos „Anciens, qui l'avoient appris de leurs peres „dans leur enfance, que C. Fabricius étant „Ambassadeur pour la République auprès „du Roi Pyrrhus avoit entendu dire à Cyneas „de Thessalie, qu'un certain homme d'Arhe- „nes, qui faisoit même profession de Philo- „sophie, soutenoit que la volupté devoit être „le but de toutes nos actions. On ajoute „que

Sauzet par un parent du Prélat. La Vie de ce Savant a été écrite en François par Mr. l'Abbé d'Olivet, & Mr. du Sauzet l'a traduite en Latin, & y a ajouté quelques Notes de sa façon. Ce Libraire, homme d'esprit & bon Connoisseur, a cru qu'il rendroit un grand service à la République des Lettres en lui faisant part du Tresor dont il étoit possesseur. Il a fait imprimer cet excellent Ouvrage, dont le seul nom de l'Auteur fait l'éloge, & y a joint une Préface dans laquelle il apprend au Lecteur comment ce Manuscrit Original est parvenu jusqu'à lui. Il prévient d'une manière convaincante toutes les objections que des gens toujours prêts à critiquer les actions les plus louables, pourroient faire contre son authenticité; & pour bannir tous les soupçons de supposition; il déclare qu'il a remis l'Original de cet Ouvrage écrit de la main de *Mr. Huet* dans la Bibliothèque du Roi, où tous les Curieux & les Savans peuvent le voir lorsqu'il leur plaira. *At ne cui libeat, dit-il, Editionem hanc ex frivolis suspicionibus calumniari, moneo, præter Exemplar quod accurate descripsi, exstare alterum in regia parisiensi*

„que Fabricius ne pouvoit assez s'étonner
 „qu'un homme qui se prétendoit Philosophe
 „fut capable d'un tel sentiment ; & que tou-
 „tes les fois qu'il le rapportoit devant M. Cu-
 „rius & T. Coruncanius, ils fouhaitoient
 „qu'on pût l'inspirer aux Sammites, & à
 „Pyrrhus même, persuadés que dès qu'ils
 „se seroient adonnés à la volupté il seroit aisé
 „de les vaincre.“ Cicéron ne s'est pas con-
 tenté de soutenir que la Morale d'Epicure
 amo-

Bibliotheca depositum; Huetii manum agnoscant qui eam norunt.

82 Sæpe audivi a majoribus natu, qui se porro pueros a senibus audiisse dicebant, mirari solitum C. Fabricium, quod cum apud Pyrrhum Legatus esset, audivisset a Thessalo Cynea, esse quemdam Athenis, qui se Sapientem profiteretur: eumque dicere omnia quæ faceremus ad voluptatem esse referenda; quod ex eo audientes M. Curium & T. Coruncanium optare solitos, ut id Samnitibus ipsique Pyrrho persuaderetur, quo facilius vinci possent, cum se voluptatibus dedissent. *Cic. de Senectute. Cap. XIII.*

Legatus enim ad Pyrrhum profectus (Fabricius), cum apud eum Cyneam Thessalum narrantem audiisset quendam Atheniensem clarum sapientia, suadere, ne quid aliud homines quam voluptatis causa facere vellent, pro monstro eam vocem accepit, continuoque Pyrrho & Samnitibus istam sapientiam deprecatus est. *Valer. Maxim. Lib. IV. Cap. 3.*

amolissoit le courage des Peuples, & de regarder les Epicuriens ⁸³ comme des gens qui étoient opposés à la Vertu, & qui craignant d'aller trop loin dans leurs amitiés, de peur qu'elles ne leur devinssent à charge, étoient indignes du glorieux titre d'amis. „Ceux, „dit-il ⁸⁴, qui rapportent tout à la volupté „comme des Bêtes, ont des sentimens sur „l'amitié bien éloignés de ceux-ci, & il ne „faut pas s'en étonner; car dès-là que toutes „leurs pensées se portent à une chose si basse „& si méprisable, ils sont incapables de se „proposer rien de noble & de grand. Mais „pour nous, nous comprenons que les sentimens de l'amitié ont leur source de la Nature,

⁸³ Nam quibusdam, quos audio Sapientes habitos in Græcia placuisse opinor mirabilia quædam. Sed nihil est quod illi non persequantur suis argutiis: partim fugiendas esse nimias amicitias, ne necesse sit unum sollicitum esse pro pluribus: satis superque esse suarum cuique rerum: alienis nimis implicari molestum esse: commodissimum esse quam laxissimas habenas habere amicitia, quas vel adducas, cum velis, vel remittas; caput enim esse ad beate vivendum securitatem, qua frui non potest animus, si tamquam parturiant unus pro pluribus Cic. de Amicitia Cap. XIII.

⁸⁴ Ab iis, qui pecudum ritu ad voluptatem omnia referunt, longe dissentiunt, nec mirum. Nihil enim altum, nihil magnificum ac divinum suspicere possunt,

ture, & que ce qui les produit ce font certaines étincelles que la Probité & la Vertu jettent nécessairement.,

Dans un autre endroit ce même Auteur dit⁸⁵ „que des gens abîmés dans les plaisirs „ne méritent pas d'être comptés sur le sujet „de l'amitié qu'ils ne connoissent ni par la raison ni par l'expérience.“ Horace ne parle pas plus avantageusement des Epicuriens que Cicéron. „Il les appelle⁸⁶ les Cochons du Troupeau d'Epicure.“ Cependant malgré tous les reproches qu'on a faits à ce Philosophe, on ne fauroit disconvenir, lorsqu'on examine les choses sans prévention,

que
qui suas omnes cogitationes abjecerunt in rem tam humilem tamque contentam. Quamobrem hos quidem ab hoc sermone removeamus, ipsi autem intelligamus Natura gigni sensum diligendi, & benevolentiae caritatem, facta significatione probitatis, quam qui appetiverunt, applicent se & propius admovent, ut & usu ejus quem diligere ceperunt, fruantur & moribus *id. ibid.*
Cap. IX.

⁸⁵ Non ergo erunt homines deliciis diffuentes audiendi, si quando de amicitia, quam nec usu, nec ratione habent cognitam, disputabunt. *Id. ibid.* Cap. XV.

⁸⁶ Me pinguem & nitidum bene cruata cute vises,
Cum ridere voles Epicuri de Grege Porcum.
Epist. Lib. I. Epist. IV. vers. 15, & 16.

que la volupté dans laquelle il mettoit le vrai bonheur, ne consistât plutôt dans la tranquillité de l'Esprit que dans le contentement des Sens. Les Disciples abusèrent des Principes de leur Maître, & couvrirent leurs débauches sous le voile de ses opinions. Sénèque dont la Morale fut si saine, & qui, partisan de la Secte des Stoïciens, étoit par conséquent directement opposé aux Dogmes d'Epicure n'hésite pas à lui rendre la justice qu'il mérite. Son approbation est d'un poids bien considérable, & décide la question en faveur de ce Philosophe, dont il dit ⁸⁷ que la volupté fut toujours fort sobre & & fort réser-

⁸⁷ Non ab Epicuro impulsî luxuriantur, sed vitiis dediti luxuriam suam in Philosophie sinu abscondunt, & eo concurrunt, ubi audiunt laudari voluptatem. Nec estimatur voluptas illa Epicuri: ita enim, me hercule, sentio, cum sobria & sicca sit, sed ad nomen ipsum advolant quærentes libidinibus suis patrocinium aliquod ad velamentum. *Seneca, de Vita beata Cap. XII.*

⁸⁸ Humana ante oculos fœdè cum vita jaceret
 In terris oppressa gravi sub Religione:
 Quæ caput a Cœli regionibus ostendebat:
 Horribile super adspèctu mortalibus instans
 Primum Grajus homo mortaleis tollere contra
 Est oculos ausus, primusque obsistere contra:
 Quem nec fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
 Murmure compressit Cælum; sed eo magis acrem

réfervée. Il accuse les Epicuriens d'être la cause des reproches mal fondés qu'on fait à leur Maître.

Si Lucrèce avoit été un peu moins attaché aux Dogmes d'Epicure, l'éloge qu'il a fait de ce Philosophe est si beau, qu'il faudroit avouer qu'il est préférable à tous les autres; mais il vaut mieux s'en tenir à la décision de Sénèque, qui ne peut être regardée comme suspecte, & convenir que les ennemis d'Epicure ont tâché de rendre odieuse une opinion qui dans le fond n'avoit rien de criminel, au lieu que les louanges de Lucrèce ⁸⁸ sentent un peu le Poëte & beaucoup le Panégyriste.

§. XV.

Virtutem irritat animi, confringere ut arctæ
 Naturæ primus portarum claustra cupiret.
 Ergo vivida vis animi pervicit, & extra
 Processit longe flammantia mœnia Mundi,
 Atque omne immensum peragravit mente animoque
 Unde refert nobis victor quid possit oriri,
 Quid nequeat: finita potestas denique cuique.
 Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens:
 Quare Religio pedibus subjecta vicissim
 Obteritur; nos exæquat victoria Cælo.
 Illud in his rebus vereor, ne forte rearis,
 Impia te rationis inire elementa: viamque
 Endogredi sceleris; quod contra sæpius olim
 Religio peperit scelerosa atque impia facta.

T. Lucret Cari, de Rerum nat. Lib. I. v. 63, & seqq.

§. XV.

ZENON.

La Secte la plus opposée aux Epicuriens fut celle des Stoïciens, dont Zénon ⁸⁹ fut le premier Fondateur, & Chryssippe, Disciple de Cléanthe, le Restaurateur & le Soutien. Les mœurs de Zénon furent très-réglées & très-austères; il poussa même la chasteté trop loin, si ce que Diogène-Laërce raconte ⁹⁰ est véritable. Il dit que ce Philosophe ne connut sa femme qu'une seule fois en sa vie; encore attribue-t-il cette action à la crainte qu'il avoit qu'on ne crût qu'il méprisoit trop le Sexe. Voilà une politesse fort bien entendue; mais il eût été beaucoup mieux de l'étendre un peu plus, & de lui donner des

⁸⁹ Il faut prendre garde de ne pas confondre ce Zénon chef des Stoïciens avec Zenon d'Elée. Ce premier étoit né dans l'île de Chipre. Zeno Mnasei, sive Demei filius Cittiens ex Cypro, græco oppidulo Phoenicibus accolio. Diog. Laert. Lib. VII. seg. I.

Ζήνων Μνάσις ἢ Δημῖς, Κιττιῦς ἀπὸ Κύπρου πόλις ματος Ἑλληνικῆ, Φοίνικας ἐποικίας ἐσχηκότος. Diogen. Laert. Lib. VII. Seg. I.

⁹⁰ Ἄπειξ ἢ δις πρὸ παιδισκαρίας τι, (ἐχρῆτο) ἵνα μὴ δοκοῖν μιτοχύνῃς εἶναι. Diogen. Laert. in Vita Zenonis, Lib. VII.

des bornes moins resserrées. Je ne crois pas qu'on eût pu taxer Zénon d'être trop enclin aux plaisirs de Venus, s'il eût fait une fois par semaine, ce qu'il ne fit qu'une fois en sa vie. Je suis assuré que mon sentiment paroîtra très raisonnable aux femmes. Celle de Zénon fut malheureuse de ce que l'esprit Systématique entraîna son mari à limiter si fort la politesse matrimoniale.

Si quelque Philosophe moderne vouloit approuver la conduite du Patriarche des Stoïciens, il entreprendroit de soutenir un Paradoxe plus étrange que celui par lequel Zénon vouloit prouver l'égalité des péchés. Selon lui toutes les fautes étoient égales ⁹¹, & il n'y avoit aucun degré de différence entre les Vertus ⁹². Cette opinion est aussi ridicule qu'elle

⁹¹ *Auri Navem evertat Gubernator, an paleæ; in re aliquantulum, in Gubernatoris inscitia nihil interest. Lapsa est libido in Muliere ignota, dolor ad pauciores pertinet, quam si petulans fuisset in aliqua generosa ac nobili Virgine: peccavit vero nihilominus, si quidem est peccare, tamquam transilire lineas, quod cum feceris culpa commissa est; quam longe progrediare, cum semel transieris, ad augendam culpam nihil pertinet. Id. ibid.*

⁹² *Quod si Virtutes pares sunt inter se, paria etiam Vitia necesse est. Atqui pares esse virtutes: nec bono viro meliorem, nec temperante temperantio rem, nec forti fortio rem.*

qu'elle est contraire au Bien public. Car loin que ce Dogme soit propre à contenir les hommes en les empêchant de commettre de petites fautes, il les conduit au contraire à regarder les plus grands crimes comme des choses de peu de considération. Les Payens eux-mêmes ont compris l'absurdité d'un sentiment aussi faux. Horace s'en moque plaisamment dans une de ses Satires ⁹³, où il compare la faute d'un homme qui vole un Chou avec le crime d'un Sacrilege qui vole dans les Temples des Dieux, & demande s'il faut les punir tous les deux du même supplice? La Mothe-le Vayer a tourné en ridicule avec beaucoup de raison cette même opinion. „Celui, dit-il ⁹⁴, qui vit à cent lieues de Rome, n'est pas plus absent qu'un autre qui se promène aux environs. Le Pilote qui brise son Vaifseau

ne sapiente sapientorem posse fieri, facillime potest perfici. An virum bonum dices, qui depositum nullo teste, cum lucrari impune, auri pondo decem reddiderit; si idem in decem millibus pondo non idem fecerit? aut temperantem eum, qui se in aliqua libidine continuerit, in aliqua effuderit *Cic. Paradox. Paradox. III. Cap. 1.*

⁹³ Nec vincet ratio hoc, tantundem peccet idemque,
 Qui teneros caulis alieni infregerit horti,
 Et qui nocturnus sacra Divum legerit. Adfit
 Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas :

„seau chargé de paille n'est pas moins à re-
 „prendre que s'il l'étoit d'or ou de pierreries.
 „Et la Raison est une ligne qu'il n'importe
 „pas que vous passiez, depuis que vous l'avez
 „une fois franchie. Avec ces belles compa-
 „raisons on ne commettrait pas plus de mal
 „en tuant son pere, qu'en coupant la gorge
 „à un Poulet, & l'on armoit la main des
 „plus scélérats à faire les plus grandes mé-
 „chancetés, comme si ce n'eussent été que des
 „bagatelles.“

Le sentiment des Stoïciens sur leur Sage
 qu'ils représentoient comme une Créature ac-
 complie, & qu'ils prétendoient être parfaite-
 ment heureux, parce qu'il étoit parfaitement
 vertueux; n'auroit rien d'extraordinaire, si
 on le réduisoit dans certaines bornes raison-
 nables. Je ne trouve pas mauvais que Cicé-
 ron

*Ne scutica dignum horribili sectere flagello.
 Nam, ut ferula cædas meritum majora subire
 Verbera, non vereor: cum dicas esse pares res,
 Furta latrociniiis, & magnis parva mineriis
 Falce recisurum simili re, si tibi regnum
 Permittant homines.*

Horat. Sermon. Lib. I. Serm. III. v. 115, & seqq.

⁹⁴ La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Payens, Part.
 II. Tom. II. pag. 630. Edit. in folio.

ron soutienne qu'il n'y a de riches que ceux qui ont de la vertu ⁹⁵, puisqu'il n'y a qu'eux qui possèdent une sorte de bien qui ne périt point, & qui est d'un rapport sûr & perpétuel. Ce Philosophe a raison de dire que les seules personnes vertueuses étant contentes de leur bien elles sont toujours dans l'opulence; parce que toutes les richesses sont contenues dans cette satisfaction d'esprit, au lieu que l'or & l'argent des Avars étant des biens périssables & soumis aux caprices de la fortune, ils craignent toujours de les perdre, & ne sont jamais satisfaits de ceux qu'ils possèdent.

Ce sont-là, *Monsieur*, des vérités évidentes. Ainsi si les Stoïciens avoient soutenu simplement que les seuls hommes vertueux étoient les seuls véritablement heureux, ils n'auroient rien dit que de très-sensé; mais ils ont fait une Divinité de leur Sage, qu'on peut justement regarder comme un Etre de
raison,

⁹⁵ Qua præditi qui sunt soli sunt divites. Soli enim possident res & fructuosas, & sempiternas: solique (quod est proprium divitiarum) contenti rebus suis, satis esse putant, quod est; nihil appetunt, nulla re egent, nihil sibi deesse sentiunt, nihil requirunt. Improbi autem & Avari, quoniam incertas atque in casu positas habent, & plus semper appetunt, nec eorum quisquam adhuc

raison ; qui n'existe que *a parte mentis*. Lui seul est beau, riche, libre, content, satisfait : il conserve tous ces attributs au milieu de l'indigence, des douleurs & de l'esclavage : il n'y a que lui de véritable Roi, il exerce son Empire jusque dans les fers ; Jupiter n'a que son immortalité qui lui donne quelque avantage sur ce Sage, qui est aussi heureux que le plus grand Dieu pendant le court espace dont il jouit de la vie. Ce sont ces discours ridicules qui ont attiré tant de plaisanteries aux Stoïciens. On a turlupiné leur Sage, toujours heureux, lors même qu'il gémissoit dans l'esclavage, & qu'il souffroit des douleurs aiguës. „Horace ⁹⁶ a dit plaisamment „que cette félicité ne pouvoit être troublée „que par la pituite.“

Parmi les principaux Dogmes que les Stoïciens soutinrent opiniâtrément, & qui étoient contraires à la saine Morale, celui de pouvoir se donner la mort, lorsqu'on étoit

peu

inventus est, cui, quod haberet, esset satis; non modo non copiosi ac divites, sed etiam inopes ac pauperes existimandi sunt. Cic. Paradox. VI. Cap. 3. sub fin.

⁹⁶ *Ad summam, Sapiens uno minor est Jove dives, Liber, honoratus, pulcher, Rex decique Regum; Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.*

Horat. Epist. Lib. I. Epist. I. v. 106, & seqq.

peu content de la vie, est un des plus criminels. Rien n'est plus opposé à la constance, à la Vertu, à l'obéissance qu'on doit aux ordres de la Divinité, au bien de la Société Civile, que ces morts violentes. Zénon voulut mettre en pratique l'opinion qu'il avoit établie : ayant fait une chute, il crut que les Parques lui faisoient entendre par cet accident qu'il devoit se disposer à faire le voyage de l'autre Monde; & il ne trouva pas de meilleur moyen, pour s'y rendre en diligence, que de se pendre ⁹⁷. Ne-voilà-t-il pas une belle fin pour un Philosophe, & bien digne d'un homme qui avoit de si grandes idées du Sage? Pour le coup il falloit que la sagesse de Zénon se fût éclipcée, & qu'il ne restât plus que le fanatisme & la folie.

§. XVI.

97 Septuaginta duos natum annos migrasse tradit e vita, Athenas quippe concessisse ætatis anno vigesimo secundo, quinquaginta vero et octo annis Scholæ præfuisse. . . . Sic autem obiit, cum abiret a Scholâ offendit, digitumque perfregit, manu vero terram feriens dixit illud e Niobe, *En ad sum quid me oro vocas continuo se strangulans interiit.* Ἐτίλυτα δὲ ἔτος ἐκ τῆς σχολῆς ἀπιὼν προσέπταισε, καὶ τὸν δάκτυλον περιέρηξεν. παύσας δὲ τὴν γῆν τῆ χειρὶ, φασὶ τὸ ἐκ τῆς Νιόβης ἔρχομαι, τὴν μὲν

§. XVI.

CHRYSIPPE METROCLES & CRATES.

La de mort Chryssippe, fameux Stoïcien, & à qui le Portique a presque autant d'obligation qu'à Zénon, est beaucoup moins blâmable. Ce grave Philosophe mourut à force de rire⁹⁸. Ayant vu un jour un Ane qui mangeoit des figes, il ordonna qu'on lui donnât à boire du vin, & il trouva la chose si plaisante, que ses ris immodérés lui causèrent la mort. Ne seroit-on pas après cela de bien mauvaise humeur si l'on s'avisoit de soutenir que les plus grands Philosophes ont fait les plus grandes sottises, qu'ils parloient sagement, & agissoient d'une manière très-extravagante? Est-il rien de plus sensé que de se pendre, parce qu'on a fait une chute; & de mourir à force de

αὐτὸς καὶ παραχρῆμα ἐτελεύτησεν, ἀποπνίζας ἑαυτὸν.
Diog. Laerc. Lib. VII.

⁹⁸ Sunt qui dicant risu effusum expirasse. Nam cum Asinus ficus manducasset, aniculæ dixisse, merum Asino superbibendum daret; nimioque risu occupatum exhalasse animam. id. ib. Lib. VII. segm. CLXXXV.

Γιλωτι ἔνιοι δὲ εὐσχαθῆντα αὐτὸν τελευτῆσαι. ὅτι γὰρ τὰ ζῦκα αὐτῷ φαγόντος εἰπόντα τῇ γραι διδῆναι ἄκρατον ἐπιέροφῆσαι τῷ ὄντι ὑπερκαγχάσασθαι τελευτῆσαι.
Diog. Laerc. Lib. VII. Seg. 18.

de rire, pace qu'on voit boire du vin & manger des figues à un Ane? Plaisanterie à part, je crois pouvoir dire, *Monſieur*, avec quelque fondement qu'il ſemble que les plus grands Génies ſoient entraînés par une force ſupérieure aux actions les plus ridicules. Vous venez de voir la mort de deux célèbres Philoſophes, écoutez Montagne qui va vous en montrer encore deux, petant à l'envi l'un de l'autre, & ſe donnant des leçons de ſageſſe en ſe parfumant d'une fort mauvaiſe odeur. „Metroclès, *dit-il* ⁹⁹, lâcha un peu indiscret-
 „tément un pet en diſputant, en preſence de
 „ſon Eſchole: & ſe tenoit en ſa maiſon caché
 „de honte, juſqu'à ce que Cratès le fut viſi-
 „ter: & jouſtant à ſes conſolations & raiſons,
 „l'exemple de ſa liberté, ſe mettant à peter à
 „l'en-

⁹⁹ Eſſais de Mich. Montagne, Liv. II. Cap. 12. p. 205. Edit. in 40, de Lond.

¹⁰⁰ *Metrocles Hiparchiæ frater cui cum prius audiret Theophrastum peripateticum, adeo corruptus erat, ut cum aliquando inter recitandum crepitum ventris emitteret, pro dolore animi domi se incluserit, tanquam per inediam e vita excessurus. Hoc agnito Crates ingressus est ad eum consolaturus ac lupinis industria voratis, persuasit quidem illi primum verbis, nihil mali fecisse, fore quippe prodigiosum, si non & secundum naturam flatum emitteret. Tum vero & ipse in ejus modi crepitum erumpens, eam similitudine rei servavit ac verbis in spem erexit. Hinc*

„l'envy avec luy, il lui osta ce scrupule; &
 „de plus le retira à sa Secte Stoïque, plus
 „franche de la Secte Péripatéique, plus
 „civile jusques lors il avoit suivy.“

Montagne est redevable de ces nobles particularités à Diogene Laërce ¹⁰⁰, qui les a transmises jusqu'à nous. Je ne sai, *Monsieur*, comment vous les trouverez; quant à moi, elles me paroissent aussi comiques que ridicules. Un homme embrasse les sentimens d'une Secte, parce qu'un de ses amis, qui en est, fait deux ou trois cens pets, pour le consoler d'en avoir fait un: qu'il seroit heureux pour tous ceux qui vivent aujourd'hui qu'on pût réunir les Thélogiens & les attirer à une Communion, comme on attiroit les anciens Philosophes à une Secte! Si cela étoit, je

ipsus auditor fuit, evasitque vir in philosophia eminens. Diogen. Laert, Lib. VI. Seg. LXXXIV. Il faut remarquer ici, que ce Crates épousa la Sœur de Metrocles, qui embrassa par preference la Secte des Cyniques dans laquelle étoit son mari: elle couchoit publiquement avec lui, alloit à tous les festins & ne se troubloit pas si on lui levoit le corillon. Tum (Theodorus) . . . minime respondit, sed ejus pallium attraxit. Sed neque territa neque turbata est Hiparchia ut mulier. Diog. Laert. Lib. VI. Seg. LXXXVII. Ο' δέ κρας μὲν τὸ χειρὸν εἶδεν ἀπῆρτησεν ἀνίσχυς δ' αὐτῆς βοιμάτιον ἀλλ' ἔτε διατάραχθη ὡς γυνή. Diog. Laert. Lib. VI. Seg. 98.

je conseillerois aux Catholiques & aux Protestants de ne nourrir pendant six mois qu'avec de l'anis les Ministres, les Jésuites, les Peres de l'Oratoire, les Bénédictins, &c. A la venteuse conservation de Metroclès & de Cratès joignez *Monsieur*, un discours du sage Chrysippe, qui prétendoit qu'un Philosophe pouvoit faire en sûreté de conscience, & sans blesser la gravité, une douzaine de culbutes sans culote & sans caleçons au milieu de la Place publique pour une douzaine d'Olives; & vous conviendrez que c'est avec raison que Cicéron a dit qu'il n'est aucune idée, quelque folle & quelque ridicule qu'elle soit, qui ne puisse trouver un Philosophe prêt à en entreprendre la défense.

§. XVII.

CICÉRON.

On auroit tort de ranger Cicéron au nombre de ces Savans, à qui les choses les plus extraordinaires paroissent d'abord très probables; jamais personne n'a examiné plus mûrement & plus sagement que lui les questions douteuses. Outre que la Secte des

¹⁰¹ *Æquum est enim meminisse, & me, qui differam, hominem esse, & qui judicetis, ut si præabilia dicuntur, nihil ultra requiratis. Cic. Tusculan. Question. Lib. I.*

des Académiciens, dans laquelle il étoit, avoit coutume de rapporter également tout ce qui favorisoit & détruisoit une opinion, Cicéron étoit doué d'une si grande pénétration d'esprit, il voyoit si bien le pour & le contre d'un Système, qu'il ne se déterminoit qu'après avoir bien considéré les matieres dont il parloit. Il ne vouloit pas même exiger que les autres se soumissent à ses sentimens: il avoit assez de bonne foi pour trouver que ¹⁰¹, puisqu'il étoit homme & par conséquent très-fautif, on ne devoit lui demander que de soutenir des choses probables.

Les Ouvrages Moraux de ce Philosophe sont si beaux, qu'ils n'ont pu jusqu'ici être égalés; je ne sai s'ils le seront jamais. J'aurois mieux avoir fait les Offices de Cicéron (oui, *Monsieur*, je tranche le mot) que tous les Livres Moraux qu'ont écrit les Théologiens. Les autres Traités qu'il a composés dans le goût de cet Ouvrage sont aussi remplis d'excellentes choses. Est-il rien de plus beau, par exemple, que le portrait qu'il fait de l'Amitié? „C'est, *dit-il* ¹⁰², une conformité de sentimens sur toutes les choses, soit divi-

¹⁰¹ Est enim Amicitia nihil aliud, nisi omnium divinarum humanarumque rerum cum benivolentia & caritate summa

„divines, ou humaines, soutenue par un
 „amour vif, par un tendre retour; & ce
 „bien est si rare, qu'après la Sageffe; les
 „Dieux ne nous ont rien donné de plus pré-
 „cieux. Plusieurs lui préfèrent aveuglément
 „les richesses, quelques-uns la santé, d'au-
 „tres les grandeurs, les dignités, d'autres en-
 „fin la volupté. Ce dernier bien est le par-
 „tage des Brutes, & les autres sont incertains,
 „sujets à se perdre, & dépendent bien plus
 „de la fortune que de la prudence & de la
 „sageffe.“

C'est dommage qu'on puisse dire d'un
 homme, qui pensoit & qui parloit si bien, à
 peu près la même chose que Scaron a dit d'un
 hom-

consensio: quaquidem haud scio an, excepta Sapiencia,
 quicquam melius homini sit a Diis Immortalibus datum.
 Divitias alii præponunt, bonam alii valetudinem, alii poten-
 tiam, alii honores, multi etiam voluptates. Belluarum hoc
 quidem extremum est, illa autem superiora caduca, incerta
 & posita non tam in nostris consiliis, quam in fortunæ
 temeritate. Cic. de Amicitia. Cap. IV.

¹⁰³ Perturbat me, C. Cæsar, etiam illud interdum,
 quod tamen cum te penitus recognovi, timerej defino:
 te enim iniquum est, sed tua sapientia sit æquissimum. Nam
 dicere apud eum de facinore, contra cujus vitam consi-
 lium facinoris iniisse arguare, si per se ipsum consideres,
 grave est. Nemo enim fere est, qui sui periculi iudex,
 non sibi se æquiores quam reo præbeat, sed tua, C.

homme doué de plusieurs belles qualités: *Etoit-il honnête homme? Eh, non.* Je ne puis me figurer que Cicéron l'ait été parfaitement; je découvre dans le cours de sa vie un nombre de foiblesses, &, j'ose dire, de bassesses indignes d'un galant homme. Je le vois ramper devant César, lorsqu'il étoit le Maître, lui prodiguer les louanges les plus outrées ¹⁰³, parler d'une manière aussi flatteuse que le Courtisan le plus adulateur; ce n'est pas là sûrement la conduite d'un Philosophe. Et dès que César est mort, ce même Cicéron, qui peu auparavant vantoit si fort son équité, le traite de Tyran ¹⁰⁴, applaudit à ses meurtriers, les élève jusqu'aux nues. L'exorde
de

Cæsar, præstans singularis que natura hunc mihi metum minuit. Non enim tam timeo, quid tu de Rege Dejotaro, quam intelligo quid de te cæteros velis judicare. Cic. Orat. pro Rege Dejot. n. 11.

¹⁰⁴ Cum illo (Cæsare) ego te dominandi cupiditate conferre possum, cæteris vero rebus nullomodo es comparandus. Sed ex plurimis malis, quæ ab illo Reipublicæ sunt inusta, hoc tamen boni est, quod didicit jam Pop. Rom. quantum cuique crederet, quibus se committeret, a quibus caveret. Hæc igitur non cogitas? nec intelligis satis esse viris fortibus didicisse, quam sit pulchrum, beneficio gratum, fama gloriosum, Tyrannum occidere? An, cum illum homines non tulerint, te ferent? Certatim posthac; mihi crede, ad hoc opus curretur, nec oc-

de l'Oraison pour le Roi Dejotarus, & la fin de la Seconde Philippique font un si grand contraste, qu'on est indigné de voir qu'un Philosophe ait pu pousser aussi loin l'adulation, la complaisance ¹⁰⁵, & j'ose dire la bassesse, pour un homme qu'il regardoit comme le ravisseur & le destructeur de la Liberté publique. J'aime cent fois mieux un philosophe crachant sa langue au visage d'un Tyran, que Cicéron flattant l'orgueil de César.

§. XVIII.

Les anciens Philosophes n'ont eu que des idées très-confuses sur la Divinité.

J'ai eu l'honneur, *Monsieur*, de vous dire au commencement de cette Lettre, en vous parlant des Livres de Platon, auxquels St. Augustin prétendoit devoir sa conversion au Christianisme, & son abjuration du Manichéisme, y ayant trouvé bien des choses qui lui avoient servi à comprendre le Mystère
de

caſionis tarditas expectabitur. Cic. in M. Anton. Philip. II. num. 7.

¹⁰⁵ Lactance, en relevant les défauts de la Philosophie payenne, n'a pas oublié de faire ce reproche à Cicéron. *Nec illas nobiles orationes alieno titulo inſcriptas*

de la Trinité: j'ai eu l'honneur, dis-je, de vous dire que cela me paroïssoit d'autant, plus surprenant que je pensois qu'il étoit aisé de démontrer que les Philosophes payens n'ont guères eu des idées plus distinctes & plus justes de la Divinité que Spinoza & Vanini. Je vais tâcher de vous prouver cette vérité.

Le Pere Michel Morgues Jésuite, habile homme, savant dans la Philosophie ancienne, bon Critique, & judicieux Ecrivain, a voulu montrer que tous les grands Philosophes Payens n'avoient point cru le Polythéisme, ou la pluralité des Dieux. Après avoir cité plusieurs passages des plus illustres Auteurs anciens, qui montrent qu'ils n'admettoient qu'un premier Principe intelligent, & par conséquent qu'un seul Dieu, il rapporte ces deux vers d'Orphée, conservés par St. Justin dans l'exhortation aux Grecs:

*Jupiter & Bacchus, le Soleil & Pluton,
Ce n'est en tout qu'un Dieu qui porte plus
d'un nom.*

C'étoit

impatientia, & levitas & insania profudisset; numquam capite suo rostra in quibus ante sternerat cruentasset; nec rempublicam funditus proscriptio illa deleisset. Lact. instit. Lib. VI. de vero cultu.

„C'étoit-là ¹, ajoute le Pere Morgues, une
 „belle ouverture pour revenir du Polytheif-
 „mé. Il paroît par Laërce qu'une Secte en-
 „tiere en a profité; car la Religion des Stoï-
 „ciens a été de reconnoître un seul Dieu, dont
 „les Divinités populaires n'étoient que des
 „noms différens.“

Si par le Polythéisme ce Jesuite entend
 seulement la multiplicité des Divinités Payen-
 nes, il a raison de dire que tous les plus
 grands Philosophes n'ont ajouté aucune croyan-
 ce à leur existence: quelques-uns même en
 ont plaisanté d'une manière très-vive; &
 sans aller chercher parmi les Philosophes des
 gens qui se sont moqués de ces Dieux, les
 Sculpteurs & les Peintres en leur donnant la
 naissance & en les fabriquant, plaisantoient
 sur leurs Ouvrages, devant lesquels le Peuple
 superstitieux venoit se prosterner, conduit par
 des Prêtres imposteurs, qui, l'encensoir à
 la main, insultoient dans le fond de leur
 cœur des Idoles qu'ils desservoient. Phidias ²,
 ce fameux Statuaire, ne s'attira-t-il pas de
 „très

¹ Plan Théologique du Pythagorisme & des autres Se-
 ctes savantes de la Grèce, pour servir d'éclaircissement
 aux Ouvrages Polémiques des Pères contre les Payens,
 &c. Tome 1. p. 10. Edit. d'Amsterd.

très-fâcheuses affaires par une raillerie dont les Athéniens comprirent toute la force? „Quelques personnes lui ayant demandé „pourquoi il travailloit plus volontiers en „Marbre qu'en Yvoire, lorsqu'il faisoit des „Minerves: le Marbre, répondit-il, conserve „plus long-tems sa blancheur que l'Yvoire, „& c'est une matière plus vile; on lui imposa „silence des qu'il eut prononcé ces dernières „paroles.“

Je conviens donc que si par le Polythéisme le Pere Morgues n'entend que la pluralité des Dieux révérez par les Payens, il est vrai que tous les Philosophes l'ont très-fort méprisé; mais si par cette exclusion du Polythéisme il prétend qu'ils ont eu des idées justes de l'unité de Dieu, il est manifeste qu'il est dans l'erreur; car il n'y a point de Philosophes anciens, si l'on en excepte Platon, qui cependant n'étoit guère plus éclairé que les autres; qui n'ayent fait Dieu matériel. Les Stoïciens, qui étoient ceux qui soutenoient le plus hautement l'existence d'une seule Divinité

* Athenienses Phidiam tulerunt, quamdiu is, marmore potius quam ebore, Minervam fieri debere dicebat, quia diutius nitore esset mansurus; sed ut adjecit, & vilius, tacere jusserunt. *Valer. Maxim. Lib. 1. Cap. 14.*

vinité, la faisoient corporelle. Le Pere Morgues en convient. Or dès qu'on admet que Dieu est une Substance corporelle, il s'ensuit qu'il est composé de parties, car tout ce qui est corps a des parties: il s'ensuit encore qu'il est divisible, parce que tout ce qui a des parties peut être divisé; il s'ensuit enfin qu'il est divisible à l'infini, parce que tout ce qui est matériel peut être divisé à l'infini. Quelle foule de Dieux ne doit-on pas admettre dès qu'on suppose Dieu matériel? Il faut qu'il y ait dans lui autant de Dieux différens qu'il y a de Parties, car ce seroit le comble de la folie de soutenir qu'un Tout divin est composé de parties non divines.

En faisant donc la Divinité un Etre matériel, les anciens Philosophes multiplioient, sans le savoir, le nombre des Dieux à l'infini, & l'on ne sauroit nier qu'ils n'ayent tous cru que le premier Principe, l'Etre Intelligent, qui régit, qui règle, qui meut l'Univers, étoit corporel. Personne n'étoit mieux instruit & ne peut aussi mieux nous instruire
de

3 Anaximenes Aera Deum statuit, esseque immensum, & infinitum, & semper in motu, Cic. de Nat. Deor. Lib. 1. Cap. 10.

de leur sentiment que Cicéron. "Anaximène
 „dit-il ³, assûroit que l'Air étoit Dieu, qu'il
 „étoit immense & toujours en mouvement.
 „Anaxagoras a été le premier ⁴ qui ait en-
 „seigné que l'Univers étoit conduit par la
 „force & la direction d'un Esprit infini."

Avant que d'aller plus avant, il est bon,
Monsieur, de vous faire remarquer que par le
 terme d'*Esprit* vous ne devez point vous fi-
 gurer qu'Anaxagoras entendoit une chose
 entièrement spirituelle, & qui n'avoit aucu-
 ne étendue, il vouloit signifier par cette ex-
 pression une Matière extrêmement subtile.
 Ainsi quand vous trouvez dans les Ouvrages
 d'un ancien Philosophe le mot *Spiritus*, vous
 devez en rendre le sens par *Materia subtilis*.
 Le Pere Morgues en convient, & il fait cet-
 te remarque fort à propos au sujet de la défini-
 tion qui les Stoïciens donnoient de la Divinite.
 „Ils croyoient avoir beaucoup fait, dit-il ⁵,
 „d'avoir choisi le Corps le plus subtil (le
 „Feu) pour en composer l'Intelligence ou
 „l'Esprit du Monde, comme on le peut voir
 „dans

⁴ Anaxagoras Clazomenius primus omnium rerum
 descriptionem & modum, Mentis infinite vi ac ratione
 designari & confici voluit. *Id. ibid.* Cap. XI.

⁵ Plan Théologique du Pythagorisme, &c. Tom. p. 27

„dans Plutarque ; il faut entendre leur lan-
 „gage, car dans le nôtre ce qui est Esprit
 „n'est pas Corps, & dans le leur au contraire
 „ou prouvoit qu'une chose étoit corps parce
 „qu'elle étoit Esprit Je suis obligé de faire
 „cette observation, sans laquelle ceux qui liroient
 „avec des yeux modernes cette définition du
 „Dieu des Stoïciens dans Plutarque: Dieu est
 „un Esprit intellectuel & igné, qui n'ayant
 „point de forme peut se changer en telle chose
 „qu'il veut, & ressembler à tous les Etres,
 „croiroient que ces termes d'*Esprit intellectuel*
 „déterminent la signification du terme suivant à
 „un Feu purement métaphorique.“

Le mot d'Esprit, *Monsieur*, doit si peu
 être pris chez les anciens Philosophes pour
 un Etre incorporel & purement intellectuel,
 que ceux qui n'ont admis aucune Divinité,
 & qui par conséquent ont pensé que l'Ame
 étoit matérielle, s'en sont servi très-souvent.
 Le mot *Spiritus* se trouve fréquemment dans
 Lu-

6 Virgil. *Æneid.* Lib. VI. v. 725. & seq.

7 Pythagoras Deum Animum esse per naturam rerum
 omnem intentum, & commeantem, ex quo Animi car-
 perentur. *Cic. de Nat. Deor.* Lib. 1. Cap. 10.

8 Parmenides — continentem ardore lucis Orbem,
 qui cingit Cælum, appellat Deum. *Id. ibid.*

Lucrèce à la place de *Mens* ou d'*Anima*.
Virgile⁶ l'emploie pour signifier l'Ame du
Monde :

*Spiritus intus aëit, totamque infusa per artus
Mens agit molem, & magno se corpore
miscet.*

Après vous avoir montré dans quel sens
il faut prendre le terme d'Esprit, je poursuis
l'examen des sentimens des principaux Phi-
losofes anciens sur l'essence de la Divinité.
„Pythagore disoit⁷, que Dieu étoit un Esprit
„répandu dans tous les Etres, & que de même
„que nos Corps sont une portion de la Ma-
„tière, notre Ame est une portion de cet
„Esprit, c'est-à dire de cette Matière subtile.
„Parménide⁸ vouloit que ce fût un Cercle
„qui entouroit le Ciel, & conservoit le Monde
„par l'ardeur de sa lumière. Empedocle⁹
„prétendoit que la Divinité consistoit dans un
„mélange des quatre Elémens. Démocrite¹⁰
„ne

⁹ Empedocles — quatuor Naturas, ex quibus omnia constare censent, divinas esse vult. *Id. idem Cap. XII.*

¹⁰ Democritus tum Imagines earumque circuitus in Deorum numerum refert, tum illam naturam quæ imagines fundat ac mittat: tum scientiam, intelligentiamque nostram. *Id. ibid.*

„ne favoit pas trop ce qu'il devoit reconnoître
 „pour Dieu : quelquefois il croyoit que c'é-
 „toient les Objets & les Images; quel-
 „quefois aussi il se figuroit que ce pouvoit
 „être la nature ou la chose qui les envoie.
 „Aristote¹¹ étoit aussi incertain que Démo-
 „crite. Tantôt il pensoit que Dieu étoit l'E-
 „sprit ou pour mieux dire la Matière éthérée
 „& subtile, qui se répand partout; tantôt
 „c'étoit le Monde: il donnoit ensuite un
 „autre Dieu à celui-là; enfin il rejettoit ses
 „premiers sentimens & reconnoissoit pour la
 „Divinité Suprême l'ardeur & la chaleur du
 „Ciel. Xénocrate¹² admettoit huit Dieux :
 „les cinq premiers étoient pris dans les Plane-
 „tes: le sixième étoit composé de toutes les
 „Etoiles; & le Soleil & la Lune faisoient le
 „septième & le huitième. Epicure¹³ qui
 „ne

¹¹ Aristoteles quoque — multa turbat: modo enim Menti tribuit omnem divinitatem: modo Mundum ipsum Deum dicit esse: modo quemdam alium præficit Mundo; tum Cæli ardorem Deum dicit esse. *Id. ibid.*

¹² Xenocrates — Deos octo esse dicit; quinque eos qui in Stellis vagis nominantur: unum qui ex omnibus Sideribus: quæ infixæ Cælo sunt, ex dispersis quasi membris simplex sit putandus Deus; septimum, Solem adjungit, octavumque Lunam. *Id. Cap. XIII.*

„ne parla des Dieux que pour éviter de s'at-
 „tirer la haine du Peuple, & peut-être le
 „fort de Socrate, les a fait d'une Matière
 „fluide & transparente, & les a placés entre
 „deux Mondes, où ils restent tranquiles & fans
 „occupation. Ils font si sédentaires que, quoi-
 „qu'ils ayent des membres, ils ne s'en ser-
 „vent point.“ Je ne connois rien de plus
 ressemblant, aux Bustes des Saints qui sont
 dans nos Eglises, que les Dieux d'Epicure.
 „Cléanthes¹⁴ ainsi que tous les Stoïciens
 „soutint le Systême de l'Ame du Monde, &
 „fut très-incertain sur l'essence de cette
 „Ame.“

Voilà, *Monsieur*, le sentiment de tous
 les principaux Philosophes anciens, excepté
 celui de Platon que nous examinerons en par-
 ticulier. Vous voyez qu'il n'en est aucun
 qui

¹³ Deos — induxit Epicurus perlucidos & persflabiles,
 & habitantes, tanquam inter duos Luos, sic inter duos
 Mundos, propter metum ruinarum: eosque habere pu-
 tat eadem membra quæ nos, nec ullum usum habere
 membrorum. Cic. de Divinat. Lib. II. Cap. 17.

¹⁴ Cleanthes tum ipsum Mundum, Deum dicit esse:
 tum totius Naturæ Menti atque Animo tribuit hoc
 nomen: tum altissimum atque undique circumfu-
 sum & extremum omnia cingentem atque comple-
 xum Ardorem qui Æther nominatur, certissimum

qui n'ait admis pour premier Principe des choses un Etre corporel & matériel. Ainsi sans le savoir & sans s'en appercevoir, ils ont reconnu autant de Dieux que le plus superstitieux particulier, & leurs idées sur la Divinité n'ont guère été plus orthodoxes & plus justes que celles de Spinoza. Car ce Philosophe n'étoit pas assez fou pour nier qu'il y eût un premier Principe, actif, intelligent, qui meut & qui vivifie la Nature: il appelloit Dieu ce premier Principe, mais il n'en étoit cependant pas moins Athée; parce que ce Dieu n'étoit autre chose que l'Univers, ou
 si

- Deum judicat; tum nihil Ratione censet esse divinius. Cic. de Nat. Deor. Lib. 1. Cap. 14.

PROPOSITIO I.

15 Substantia prior est naturâ suis affectionibus. B. D. Spinosi Opera posthuma Ethica, ordine geometrico demonstrata, &c. p. 3.

PROPOSITIO VI.

16 Una Substantia non potest produci ab alia Substantia.

DEMONSTRATIO.

In rerum natura non possunt dari duæ Substantiæ ejusdem attributi, (per Proposit. præced.) hoc est, (per Proposit. 2.) quæ aliquid inter se commune habent. Adeoque (per Proposit. 3.) una alterius causa esse nequit, sive una ab alia non potest produci. Q. E. D. *Id. ibid.* p. 4.

si l'on veut le Monde & l'Âme du Monde, en considérant ces deux choses comme un accord parfait de la Matière épaisse & de la Matière subtile qui n'en font qu'une.

„La Substance, disoit Spinoza ¹⁵, est une chose qui existe par elle même; une Substance ne peut donc en produire ¹⁶ une autre, puisque ce qui est produit n'existe point par lui-même, & n'est pas une Substance.“ De ces premiers Principes ce Philosophe concluoit que la Substance devoit être nécessairement infinie ¹⁷, puisqu'elle comprenoit en
 soi

PROPOSITIO VIII.

¹⁷ Omnis Substantia est necessariò infinita.

DEMONSTRATIO.

Substantia unius attributi non, nisi unica, existit (per Proposit. 5) *), & ad ipsius naturam pertinet existere (per Proposit. 7.). Erit ergo ipsius natura, vel finita, vel infinita, existere; at non finita. Nam (per Definit. 2.) deberet terminari ab alia ejusdem naturæ, quæ etiam necessariò deberet existere (per Proposit. 7.): adeoque darentur duæ Substantiæ ejusdem attributi, quod est absurdum (per Proposit. 5.); existit ergo infinita. Q. E. D. *Id. ib. p. 15.*

*) Voici la cinquième Proposition qui sert à prouver la huitième.

PROPOSITIO V.

In rerum natura non possunt dari duæ aut plures Substantiæ ejusdem naturæ, sive attributi.

foi tous les Etres & toutes les étendues, & qu'elle ne pouvoit être bornée par une autre Substance. Cette Substance infinie étoit Dieu ¹⁸ selon lui. Elle contenoit en soi toutes

DEMONSTRATIO.

Si darentur plures distinctæ, deberent inter se distingui, vel ex diversitate attributorum, vel ex diversitate affectionum (per Prop. præced.). Si tantum ex diversitate attributorum, concedetur ergo non dari, nisi unam ejusdem attributi. At si ex diversitate affectionum, cum Substantia sit prior natura suis affectionibus (per Prop. 1.) depositis ergo affectionibus, & in considerata, hoc est (pro Defin. 3. & 6.) vere considerata, non poterit concipi ab alia distingui, hoc est (per Proposit. præced.) non potuerunt dari plures, sed tantum una. Q. E. D. *Id. ibid. p. 4.*

PROPOSITIO XIV.

¹⁸ Præter Deum nulla dari atque concipi potest Substantia.

DEMONSTRATIO.

Cum Deus Ens absolute infinitum, de quo nullum attributum quod essentiam Substantiæ exprimit, negari potest (per Definit. 6.) isque necessario existat (per Proposit. II.), si aliqua Substantia præter Deum daretur, ea explicari deberet per aliquod attributum Dei, sicque duæ Substantiæ ejusdem attributi existerent, quod (per Prop. 5.) est absurdum; adeoque nulla Substantia extra Deum dari potest, & consequenter etiam concipi. Nam si posset concipi, deberet necessario concipi ut existens; Atqui hoc (per primam partem hujus Demonstrationis)

tes les vertus & les qualités de la Divinité; les Hommes, les Plantes, les Bêtes n'étoient que des modifications ¹⁹, ou des modes de cette Substance, comme selon les Stoïciens les Ames

est absurdum; Ergo extra Deum nulla dari neque concipi potest Substantia. Q. E. D. *Id. ibid.* p. 12.

¹⁹ Non dubito quin omnibus, qui de rebus confusè judicant, nec res per primas suas causas noscere consueverunt, difficile sit, Demonstrationem 7. Proposit. concipere, nimirum quia non distinguunt inter modificationes Substantiarum & ipsas Substantias: neque sciunt quomodo res producuntur: unde fit ut principium, quod res naturales habere vident Substantiis affingant: qui enim veras rerum causas ignorant omnia confundunt, & sine ulla mentis repugnancia tam arbores, quam homines loquentes fingunt, & homines tam ex lapidibus, quam ex semine formari, & quascunque formas in alias quascunque mutari, imaginantur. Sic etiam qui Naturam Divinam cum Humana confundunt, facile Deo affectus humanos tribuunt, præsertim quamdiu etiam ignorant, quomodo affectus in mente producuntur. Si autem homines ad naturam Substantiæ attenderent, minime de veritate VII. Propositionis dubitarent; imò hæc Propositio omnibus Axioma esset & inter notiones communes numeraretur. Nam per Substantiam intelligerent id, quod in se est, & per se concipitur, hoc est, id cujus cognitio non indiget cognitione alterius rei Per modificationes autem id, quod in alio est, & quarum conceptus a conceptu rei in qua sunt, formatur. *Id. ibid.* Scholium II. Proposit. V.

T. O. M. II.

Q

Ames des hommes & des Animaux étoient des portions de l'Âme du Monde, ou de celle de Dieu, le Monde & son Esprit étant Dieu lui-même selon ces Philosophes.

Il n'y a donc d'autre différence entre le Système des Stoïciens & celui de Spinoza que la diversité des termes. Il en est la même chose de l'opinion des Pythagoriciens, qui admettoient un Esprit repandu dans tous les Etres, qui les vivifioit. Toutes ces oppositions apparentes se réduisent à ce point: „Il „y a un Esprit, ou une Matière extrêmement „déliée, qui anime & vivifie tout l'Univers; „& c'est la Divinité. Spinoza disoit cela, „dans un mot, & plus simplement: Il n'y „a qu'une seule Substance, & cette Substance „est Dieu parce que la Substance étant infi- „nie, elle renferme tous les Etres & toute „l'étendue; & que s'il y en avoit une se- „conde elle ne seroit plus infinie. Il faut „donc que tout ce qui subsiste existe en Dieu „& par Dieu, & ne soit par conséquent que „des

²⁰ Non video quidem, si totus Mundus est Deus, quomodo Bestias ab ejus partibus separent. Sed obluçtari quid opus est? De ipso Rationali Animante, id est Homine, quid infelicius credi potest, quam partem Dei vapulare cum puer vapulat? Jam vero partes Dei fieri

„des modes de la Substance, qui est Dieu
„elle-même.“

Les meilleures objections qu'on ait fait contre le Système de Spinoza sont puisées dans celles que St. Augustin faisoit aux Stoïciens & aux autres Philosophes, qui admettoient l'Ame du Monde, considérant l'Univers, pourvu de cette Ame, comme la seule Divinité qu'il y eût. Ce savant Pere de l'Eglise leur fait voir d'une manière convaincante quelles horreurs & quelles impiétés découlent d'un Système aussi faux. Il leur montre que la Nature divine est ravalée, qu'elle est cent fois plus malheureuse que l'homme le plus infortuné, puisqu'elle essuye tous les malheurs qui arrivent à tous les Etres différens. „Dieu, dit-il ²⁰, devient sujet à tous les vices : il n'est aucune de ses parties qui ne soit souillée de mille forfaits; la débauche, le vol, l'impiété, le meurtre, font le partage des attributs de la Divinité.“

Une

lascivas, iniquas, impias, atque omnino damnabiles, quis ferre possit; nisi qui prorsus insaniat? Postremo quid irascetur eis, a quibus non colitur, cum a suis patribus non colatur? S. August, de Civit. Dei, Lib. IV. Cap. 13. p. 433.

Q 2

Une marque évidente de la conformité du Système des Pythagoriciens, des Stoïciens, & de celui de Spinoza, c'est la convenance des objections qu'on peut leur faire, & qui les ruinent également. Car en montrant, comme fait Saint Augustin, combien il est affreux & contraire aux idées que l'homme a de la Divinité, de la rendre coupable de tous les crimes, & de faire les Ames des hommes des portioncules de la fiente, on détruit entièrement les modifications, puisqu'elles sont sujettes aux mêmes inconvéniens que ces prétendues portioncules.

La seconde difficulté qu'on forme contre la supposition de Dieu, qui est que tout ce
qui

²¹ Ego saltem satis clare, meo quidem judicio, demonstravi (vid. Corollar, Præpositionis VI. & Scholium 2. Proposit. VII.) nullam Substantiam ab alia posse produci, vel creari. Porro (Prop. XIV.) ostendimus præter Deum nullam dari, neque concipi posse Substantiam, atque hinc conclusimus Substantiam extensam unum ex attributis infinitis esse; verum ad pleniorum explicationem, Adversariorum argumenta refutabo, quæ omnia huc redeunt. Primo quod, Substantia corporea, quatenus Substantia, constat, ut putant, partibus; & ideo eandem infinitam posse esse. & consequenter ad Deum pertinere posse negant. Atque hoc multis exemplis explicant, ex quibus unum, aut alterum afferam. Si Substantia

qui est Matériel a des parties, & que ce qui a des parties étant divisible, il s'en suivroit qu'il y auroit autant de Dieux particuliers qu'il y auroit de parties dans Dieu, un Tout divin ne pouvant être composé de parties non divines, ne bat pas moins en ruine le Systeme de Spinoza que celui des anciens Philosophes. Aussi l'a-t-il parfaitement compris, & a-t-il tâché de répondre à ces deux différentes objections qu'il s'est proposé ²¹ lui-même dans sa troisieme Proposition, où il suppose qu'une Substance étant infinie ²², elle ne peut pas être divisée, parce que si elle pouvoit l'être, il faudroit, ou que les parties retinssent la nature & les attributs du
 Tout

corporea, ajunt, est infinita, concipiatur in duas partes dividi; erit unaquæque pars vel finita, vel infinita. Si illud, componitur ergo infinitum ex duabus partibus finitis, quod est absurdum; si hoc, datur ergo infinitum duplo majus alio infinito, quod etiam est absurdum. Porro si quantitas infinita mensuratur partibus pedes æquantibus, infinitis talibus partibus constare debebit, ut & si partibus mensuretur digitos æquantibus; ac propterea unus numerus infinitus erit duodecies major infinito. Id. ibid. p. 13. Schol. Prop. 15.

PROPOSITIO XIII.

²¹ Substantia absolute infinita est indivisibilis.

Tout, ce qu'il est absurde de dire, ne pouvant y avoir plusieurs infinis: ou qu'elles n'en conservassent point les qualités, ce qui n'est pas moins absurde; car il arriveroit alors qu'une Substance infinie pourroit être diminuée, & cesser de l'être. De cette Proposition Spinoza tire celle sur laquelle est établi tout son système: qu'il n'y a donc d'autre Substance que Dieu²³, & qu'on n'en sauroit concevoir aucune autre.

Pour détruire tous ces Argumens il ne faut qu'une petite distinction, & dont on a soin de se servir pour démêler tout le capiteux de la première Proposition de Spinoza. Avec cela tout son Système croule, car il n'est établi que sur ce premier Principe: *Qu'une Substance est un Etre qui existe indépendamment de toute cause, éternellement & nécessairement par soi-même.* Or on convient bien
par

DEMONSTRATIO.

Si enim divisibilis esset, partes, in quæ divideretur, vel naturam Substantiæ absolute infinitæ retinebunt, vel non. Si primum, dabuntur ergo plures Substantiæ ejusdem naturæ, quod per (Proposit. 5.) est absurdum: si secundum ponatur, ergo (ut supra poterit Substantia absolute infinita desinere esse, quod (per Prop. 11.) est etiam absurdum. *Id. ibid. p. 11.*

que les Substances sont des Etres qui existent par elles-mêmes; mais il y a deux sortes de Substances, une incréée, & l'autre créée, telle qu'est la Matière & notre Ame; & par les termes de subsister par soi on entend seulement ne dépendre point de quelque sujet d'inhésion. Sur quel fondement est-il permis à Spinoza d'admettre un Principe qui lui est contesté, & de ne raisonner que sur ce faux Principe? Dès qu'on explique ce qu'on entend par les termes de *subsister par soi*, toutes ses prétendues Démonstrations s'évanouissent, & l'on voit clairement que les Modalités étant des Etres qui ne peuvent exister sans la Substance qui les modifie il faut que la Substance se trouve par tout où elles sont: il faut même qu'elle se multiplie à proportion que les modifications d'une nature directement opposée se multiplient;

de

PROPOSITIO XV.

13 Quidquid est, in Deo est, & nihil sine Deo esse, neque concipi potest.

DEMONSTRATIO.

Præter Deum nulla datur, neque concipi potest Substantia (per Prop. XIV.) hoc est (per Defin. III.) res, quæ in se est, & per se concipitur. Modi autem (per Defin. V.) sine substantia nec esse, & per ipsam solam con-

de sorte que là où il y a trois modifications différentes, il doit y avoir trois différentes substances. Sans cela il faudroit qu'une Substance aimante fût une Substance haïssante, ce qui est aussi impossible, qu'il l'est qu'un Cercle soit un Triangle. „La haine, *dit - un Auteur moderne* ²⁴, est exclusivement éloignée „de l'amour. En poussant ce raisonnement „plus loin, on prouve nonseulement la nécessité de plusieurs Substances différentes; „mais on démontre que, s'il étoit vrai „que les Hommes fussent des modifications „de cette Substance unique qui est Dieu, cet „Etre souverainement parfait seroit perpétuellement contraire à lui-même. Est - il possible de croire, que la même Substance veuille „& ne veuille pas, qu'elle aime & qu'elle „haïsse, qu'elle soit vertueuse & criminelle? „Une Hypothèse pareille allie ensemble deux
Ter-

cipi possunt. Atqui præter Substantias & Modus nil sine Deo esse, neque concipi potest. Q. S. D. Id. ibid. p. 12.

²⁴ Voyez la Philosophie du Bon-Sens, ou les Reflex. Philosoph. sur l'incertitude des Connoissances humaines, &c. par Mr. le Marquis d'Argens, p. 241. Reflex. 3.

²⁵ Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest. Cic. de Natur. Deorum Lib. I.

„Termes aussi opposés que la figure quarrée
„& la circulaire.“

Après vous avoir montré, *Monsieur*, la grande conformité qu'il y a entre les sentimens des anciens Philosophes & ceux de Spinoza sur la Divinité, & prouvé évidemment les absurdités qui s'ensuivent de la supposition de la matérialité de Dieu, quelque légère, subtile, fluide, ignée & éthérée qu'on en fasse l'essence, je vais vous dire un mot sur l'opinion de Platon, ainsi que je vous l'ai promis. On prétend que ce Philosophe a connu la spiritualité de Dieu, & qu'il l'a cru entièrement incorporel. Quoique plusieurs Savans ne conviennent pas de cela, il y a pourtant beaucoup d'apparence que c'étoit son sentiment; car Cicéron ²⁵ le regarde comme inintelligible par cette seule raison qu'il admettoit l'incorporalité de Dieu ²⁶. Cependant, ce Philosophe

²⁵ Par le mot *d'incorporalité*, il ne faut pas entendre ce que nous admettons par celui de *spiritualité*; car les anciens & Platon même, n'en ont jamais eu aucune idée: par le mot *ασωματων* ils entendoient une privation de toute matiere terrestre, une *incorporalité* qui excluoit tout corps tombant sous les sens, & qui pouvoit leur être sensible; mais ils attachoient à ce mot l'idée d'une substance subtile, deliée, d'un feu igné, d'une nature plus subtile que celle que nous connoissons. C'est ce

sophe est tombé dans un Polythéisme aussi grand que celui des Stoïciens, par la manière dont il a expliqué son Système. Il admit trois Principes, Dieu, l'Idée & la Matière, & il fit trois Dieux de ces trois Principes: le premier étoit le Dieu Suprême & parfaitement incorporel: le second étoit l'Idée, ou l'Entendement du Dieu Suprême & Créateur du Monde; le troisième étoit le Monde²⁷ qui avoit été produit par une Substance que Dieu poussa hors de son Sein, & qu'il engendra lors de la Création de l'Univers. Voilà, *Monsieur*, trois Dieux parfaitement distincts, ou pour le moins deux, le Monde & Dieu. Mais ne concevez-vous pas quelle foule il en naît naturellement de ces Principes; Ecoutez un illustre Philosophe qui va vous l'apprendre. „Ne voilà-t-il pas, *dit-il*²⁸, le „Monde formé d'une Substance que Dieu „poussa hors de son Sein? Ne le voilà-t-il „pas un des trois Dieux? Et ne faut-il pas „le

que j'ai démontré dans la *Philosophie du bon sens*, où je renvoie les Lecteurs.

²⁷ De Platonis inconstantia longum est dicere, qui in *Timæo* Partem hujus Mundi nominari neget posse; in *Legum* autem Libris, quid sit omnino Deus, anquir non censeat. . . . Idem & in *Timeo* dicit, & in *Legi-*

„le diviser en autant de Dieux qu'il y a de
 „parties dans l'Univers différemment animées?
 „N'avez-vous pas lu toutes les horreurs, tou-
 „tes les monstruosités de l'Ame du Mon-
 „de : Plus de guerres entre les Dieux, que
 „dans les Ecrits des Poëtes ? Les Dieux Au-
 „teurs de tous les péchés des hommes ? Les
 „Dieux qui punissent , & qui commettent
 „tous les crimes qu'ils ordonnent de ne point
 „faire ? “

Avois-je raison, *Monsieur*, de vous dire
 que Platon n'avoit pas des sentimens beaucoup
 plus épurés sur l'essence de la Divinité
 que les autres Philosophes anciens : que
 tous ces Philosophes pensoient presque d'une
 maniere aussi absurde que Spinoza ; & que
 croyant n'admettre qu'une seule Divinité, il
 résulroit de leurs Systêmes un Polithéisme af-
 freux ? Jugez s'ils ont eu des idées fort ju-
 stes sur la nature de Dieu, puisque Platon,
 qui a été celui d'eux tous, qui a pensé de la
 ma-

bus, & Mundum Deum esse, & Cœlum, & Astra, &
 Terram, & Animas, & eos quos majorum Institutis ac-
 cepimus. *Id. ibid.*

²⁸ Bayle, Continuation des Pensées diverses sur les Co-
 metes, &c. Tome I. pag. 646.

manière la moins absurde , a cependant cru-
tant de chimères qu'il couvroit d'un beau voile.
Je ne suis point surpris de ce que Tertul-
lien ²⁹ s'affligeoit de voir que tous les
Hérétiques puisent leurs Erreurs dans les
Ecrits de Platon : il n'étoit pas difficile d'y
en pouvoir faire une ample provision ; mais
je suis fort étonné que St. Augustin y ait ap-
perçu de si grandes & de si magnifiques véri-
tés, & je dirai volontiers avec l'illustre Mr. de
Beaufobre ³⁰ : „St. Augustin loue la Bonté
„de Dieu, qui s'étoit servi des Livres des Pla-
„toniciens pour le délivrer des pièges du Ma-
„nicheïsme, ce saint Homme a raison, Dieu
„l'éclaira par une Philosophie qui n'étoit pro-
„pre qu'à l'aveugler.“

Vous serez peut-être surpris, *Monsieur*,
de voir que les plus grands Génies ayent eu
si

²⁹ Doleo bona fide Platonem omnium Hæreticorum
condimentarium factum. *Tertul.* de Anima, Cap. 27.

³⁰ Histoire Critique du Manichéïsme par Mr. de Beau-
fobre, Liv. III, Cap. II. pag. 479.

³¹ Qui omnia de nihilo creasti quæ sola voluntate tua
fecisti. qui omnem Creaturam tuam absque indigentia
aliqua possides, & sine labore gubernas, & absque tædio
regls. At nihil est quod perturbet ordinem Imperii tui
vel in summis, vel in imis. Qui in omnibus locis sine
loco habitas, & omnia contines sine ambitu, & ubique

si peu de connoissance de la nature de Dieu : vous les plaindrez d'avoir donné dans des erreurs très-grossières : tel est le sort de la foiblesse humaine ; elle ne peut savoir de l'essence de la Divinité que ce qu'elle daigne bien lui en apprendre. „Si la Révélation ne „nous avoit ouvert les yeux, & que l'Eglise „ne nous eût appris que Dieu est un Etre „simple, spirituel, & qui contient tout : qui „ne peut-être contenu, qui est immuable, „impassible ; qui ne peut-être vu ni connu par des yeux mortels, nous serions encore infectés des mêmes erreurs que les Philosophes Payens.“

Dans le magnifique portrait que St. Augustin ³¹ fait de la Divinité, il avoue n'en devoir la connoissance qu'aux Instructions de l'Eglise. Ce grand Docteur convient ³² que „ce

es præsens sine situ & motu. Qui nec mali actor es : quodque facere non potes, qui nihil non potes : neque unquam te aliquid fecisse pœnituit : nec ullius commotionis animi tui tempestate turbaris ; nec totius Terræ pericula damnum tuum est. Nulla flagitia probas aut imperas, nunquam mentiris, quia æterna Veritas es. Cujus unius bonitate facti sumus, & justitia pœnas luimus, & clementia liberamur : nam nihil cæleste, nihil igneum, nihil terrenum, nihilque quod corporis sensus attingat pro te colendum est, & non mu-

ce qui l'avoit retenu dans le Manichéisme, étoit qu'il ne pouvoit comprendre l'incorporalité de Dieu. Il fallut autant de génie qu'en avoit St. Augustin pour vaincre les préjugés & les difficultés qui s'offroient à son esprit. Il en vint à bout, & l'on peut dire que tous les Philosophes modernes & les Théologiens qui font venus après lui, ont puisé dans ses Ouvrages les plus belles idées & les plus fortes preuves qu'ils ont apportées sur la nature de Dieu. Il paroît qu'avant lui l'immatérialité de la Divinité étoit même ignorée des Philosophes Chrétiens. Non seulement Tertullien croioit Dieu corporel, mais il en prouvoit encore l'existence de la même manière que les Stoïciens, c'est-à-dire, il
 affu-

taris; cui maxime convenit illud quod Græci dicunt ON, Latini ENS, quod semper idem es, & anni tui non deficient. Hæc & alia multa docuit me Sancta Mater Ecclesia, cujus factus sum membrum per gratiam tuam. Docuit me sane te solum, & unum, & verum Deum, non esse corporeum & passibilem; nihilque de substantia tua, vel natura, ullo modo esse violabile, aut commutabile, aut compositum, vel factum. Et ideo certum est corporeis oculis te non posse sentiri, sed nec ab ullo mortalium in propria essentia aliquando potuisse videri. *St. Augustini Meditat. Num. VII. Cap. 39.*

assûroit que Dieu étoit Esprit, parce qu'il étoit Corps. „Qui pourroit nier, dit-il ³³, que „Dieu ne soit Corps bien qu'il soit Esprit : tout „esprit est Corps & a une forme & une figure qui „lui est propre.“ S'étonnera-t-on que des Philosophes Payens ayent eu d'aussi fausses idées sur la nature de Dieu, lorsqu'on voit des Peres soutenir des opinions qui lui sont directement opposées? Tertullien n'a pas été le seul qui ait donné dans cette erreur; un savant Ecrivain avoue ingénument que les premiers Chrétiens n'eurent point des sentimens unanimes sur la nature de Dieu. „L'écriture, dit-il ³⁴ ne s'expliquant point „clairement sur ce sujet les Docteurs suivoient „le sentiment qui leur paroissoit le plus probable, celui des Maîtres qui les avoient instruits

³⁶ Et quoniam cum de Deo meo cogitare vellem, cogitare nisi moles corporum non noveram, (neque enim videbatur mihi esse quicquam quod tale non esset) ea maxima & prope sola causa erat inevitabilis erroris mei. *St. August. Confess. Lib. V. Cap. 10. num. 3.*

³³ Quis autem negabit Deum esse Corpus, etsi Deus Spiritus est? Spiritus etiam Corpus sui generis in sua effigie. *Tertul. advers. Prax. Cap. 7.*

³⁴ Hist. Crit. de Manichée & du Manichéisme, par Mr. de Beausobre. Liv. III. Chap. I. p. 473. & 474.

„struits, des Ecoles Philosophiques d'où ils
 „sortoient. Un Epicurien qui embrassoit la
 „Foi étoit disposé à revêtir la Divinité d'une
 „forme humaine, & à la définir, comme
 „Epicure, un Animal immortel & bienheu-
 „reux. Un Platonicien au contraire soute-
 „noit à l'exemple de son Maître que Dieu
 „est incorporel. Un Pythagorien, un Se-
 „ctateur d'Empedocle, ou d'Héraclite,
 „croyoit la Divinité un Feu intelligent, ou
 „ce qui revient à la même chose, une Lu-
 „mière intelligente. Un autre s'imaginait
 „que l'essence divine ³⁵ est une Substance
 „corporelle à la vérité, mais subtile, éthérée,
 „pénétrant tous les Corps. Un autre enfin
 „croyoit que c'est une Substance qui n'a rien
 „de commun avec les Elemens dont notre
 „Monde est composé ³⁶, une cinquième Na-
 „ture semblable à celle qu'Aristote avoit ima-
 „ginée.“

Prenez garde, *Monsieur*, à une chose fort par-
 ticulière, c'est que bien loin que les plus grands
 Phi-

³⁵ Σωματικῆς φύσεως, λεπτομερῆς καὶ αἰθερωῆς. Ori-
 gen. in Joan. Lib. IV. p. 214 cité par Mr. de Beaufobre.
Ubi sup.

³⁶ Πμπτη φύση. Origen. loc. citato. Et Gregor. de

Philosophes ayent eu aucune véritable idée de la nature de Dieu, comme quelques personnes le prétendent aujourd'hui, les premiers Peres n'en ont pas eu eux-mêmes des notions justes. Il fallut pour éclairer tous les Chrétiens que l'Eglise fit cesser entièrement leur ignorance & détruisit leurs préjugés. Concluons donc avec Mr. de Beausobre que tout nous annonce une Divinité Suprême, qui régle, qui gouverne, qui soutient cet Univers: mais que notre Esprit est trop borné pour en connoître parfaitement la nature. „ Il n'y a rien, *dit-il* ³⁷, de plus „ évident que l'existence d'un Dieu, ni rien „ de plus obscur que sa nature: tous les efforts de l'Esprit humain ne servent qu'à le „ convaincre de la foiblesse & de son ignorance sur ce sujet; elle fuit, pour ainsi „ dire, devant ceux qui la cherchent, & lorsqu'ils pensent en approcher, elle s'enfonce „ dans une obscurité, où il est impossible de „ la suivre. Delà tant de diversité de senti-
„mens

Nazian. *Ei δὲ ἄλον φήσομεν (τὸν Θεόν) εἰ μὲν τὸ περὶ-
τον, ὡς τισὶν ἔδοξεν Orat. 24. cité par le même.*

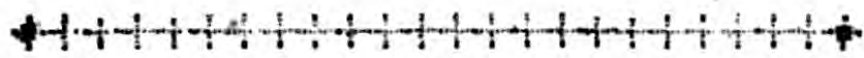
³⁷ Histoire Critique de Manichée, &c. Liv. III. Chap. I.
p. 465.

„mens entre les plus habiles Philosophes sur
„la Nature Divine. Les Chrétiens eux-mêmes
„ne furent point d'accord là-dessus, la Ré-
„vélation étant plus attentive à nous instruire
„des perfections de Dieu que de son essence,
„parce que ce sont ces perfections qui servent
„à régler notre obéissance & notre culte.“
Je suis avec une parfaite considération.

M O N S I E U R,

*Votre très humble & très
obéissant Serviteur, &c.*





L E T T R E S I X I E M E.

§. I.

M O N S I E U R ,

JEus l'honneur de vous parler dans ma dernière Lettre du peu de connoissance que les Anciens avoient eu de la nature de Dieu. Vous avez vu qu'ils n'en avoient guère des idées plus vraies & plus raisonnables que Spinoza, & que, quoique plusieurs d'entr'eux admissent une Providence divine qui gouvernoit l'Univers, il résulroit cependant de la matérialité de Dieu qu'ils croyoient des millions de Dieux, puisque chaque partie de la matière qui composoit son essence étoit elle même une Divinité; & que tout ce qui est matière étant sujet à la division, Dieu pouvoit être par conséquent divisé en autant de Dieux différens qu'il y avoit de différentes parties dans la matière qui formoit son essence.

Les anciens Philosophes ont eu des opinions sur la nature de l'Âme presque aussi absurdes que sur celle de la Divinité. Ceux qui ont pensé là-dessus le moins extraordinairement, sont ceux qui ont cru qu'elle n'étoit qu'une des parties du Corps sujette à la mort & à la destruction. Jugez par-là, *Monsieur*, combien doit avoir

été extravagant le sentiment de presque tous les Philosophes, puisque celui de la mortalité de l'Ame, quelque faux & condamnable qu'il soit, étoit cependant le plus raisonnable. Je vais donc, *Monsieur*, tâcher de vous développer, le plus clairement & le plus succinctement qu'il me sera possible, ce qu'ont pensé les plus célèbres Anciens sur la nature de l'Ame, sur l'endroit où elle réside, & sur sa durée.

§. II.

Des différens sentimens des Philosophes sur l'essence & le siege de l'Ame.

Vous voyez sans doute, *Monsieur*, que tous les anciens Philosophes doivent avoir cru l'Ame matérielle, puisqu'ils faisoient Dieu lui-même corporel, & que par le terme d'Esprit *Spiritus*, il ne faut entendre qu'une Matière, extrêmement légère & délicate. Vous vous rappelez que je vous ai fait remarquer dans ma dernière Lettre que dans notre langage ce qui est Esprit n'est pas Corps & que dans celui des Grecs & des Romains l'Esprit, est un Corps; ils prouvoient même qu'une chose étoit Esprit, parce qu'elle étoit

• Voyez la Lettre précédente.

• Anaximenes *Aëra Deum statuit, eumque gigni, esse immensum & infinitum, & semper in*

étoit Corps. ¹ Je ne m'arrêterai donc pas davantage sur ce premier point, & j'examinerai de quelle matière étoit composée cette Substance légère, animée, qui donnoit la vie à une autre beaucoup plus lourde, plus pesante & plus grossière, de laquelle le Corps étoit composé.

Thalès prétendoit que l'Ame étoit composée de parties déliées, qui étoient dans un mouvement perpétuel, & il la définissoit *une nature sans repos.*

Anaximène soutenoit que l'Ame étoit composée de terre & d'eau : il n'auroit eu garde de la supposer d'une autre matière. Puisqu'il croyoit que l'Air ² étoit Dieu, il falloit bien qu'il fît l'Ame de l'homme d'une matière un peu plus épaisse que celle de la Divinité. „J'ai demandé, dit Saint Augustin ³ „aux Vents, à l'Air & à tous „les Habitans de cette Région supérieure, s'ils „étoient mon Dieu: ils m'ont répondu: Nous „ne sommes point ce que vous cherchez, Anaximène s'est trompé, quand il nous a pris „pour l'Être Souverain.„

Empédocle la faisoit consister dans le Sang. Cette opinion a été suivie par plusieurs Auteurs

motu: Sidera autem, Solemque & Lunam de Terra nata esse. Cicero. de Natura Deorum. Lib. I. Cap. 12.

³ Interrogavi Auras stabiles, & inquit universus Aer

teurs⁴. Elle semble fondée sur la vraisemblance, car dès qu'on perd une trop grande quantité de sang l'on s'affoiblit, & l'on meurt plus ou moins vite, selon que le sang se répand plus ou moins lentement.

Plusieurs Philosophes, au nombre desquels on peut placer Hésiode, prétendoient que l'Ame, sans être fixée⁵ dans aucun endroit ou Corps, étoit une habitude vitale, répandue dans toutes ses parties; c'est ce que les Grecs ont entendu sous le nom d'harmonie. Ils pensoient que les facultés de cette harmonie, étant diffusées par tous les membres, faisoient agir les ressorts qui donnent le sentiment. Ils disoient que de même que, lorsque la santé régné dans tout le corps, elle n'est

eum incolis suis: fallitur Anaximenes, non sum Deus.
August. Confes. Lib. X. Cap. VI. Num. 2.

⁴ *Sanguineam vomit ille Animam. Virgil. Æneid. Lib. IX.*

⁵ *Quamvis multa quidem Sapientum turba putarit
Sensum Animi certa non esse in parte locatum,
Verum habitum quendam vitalem Corporis esse,
Harmoniam Græci quam dicunt; quod faciat nos
Vivere cum sensu, nulla cum in parte. fiet mens:
Ut bona sæpe valetudo cum dicitur esse
Corporis, & non est tamen, hæc pars ulla valentis:
Sic Animi sensum non certa parte reponunt.*

T. Lucret. de Rerum natura, Lib. III. vers. 98. & seq.

⁶ *Magnopere in quo mi diversi errare videntur.*

n'est point cependant une partie de l'homme, de même aussi le sentiment ne devoit point être enfermé dans un lieu qui lui fût propre.

Lucrece a parfaitement réfuté cette opinion chimérique. „ Nous voyons souvent, „dit il⁶, que le Corps est affligé par la maladie, pendant que l'Esprit est satisfait ; & „ que quelquefois l'Esprit est abbatu, quoique le „ Corps jouisse d'une parfaite santé. On comprend aisément qu'on peut ressentir de la douleur au pied, tandis qu'on n'a aucun mal à la tête. N'est il pas vrai que, lorsque les „ Organes sont assoupis par le sommeil, & qu'il „ ne paroît plus de sentiment au Corps, il y a „ quelque chose chez nous qui dans ce tems „ là ne laisse pas d'être agité de différentes „ ma-

Sæpe itaque in promptu corpus quod cernitur, ægrum

Cum tamen ex alia læramur parte latenti :

Et retrò fit, ubi contra fit sæpe vicissim

Cum miser ex animo, lætatur corpore toto ;

Non alio pacto, quam si pes cum dolet ægri,

In nullo caput interea fit forte dolore.

Præterea molli cum somno dedita membra,

Effusumque jacet sine sensu Corpus onustum ;

Est aliud tamen in nobis, quod tempore in illo

Multimodis agiratur & omneis accipit in se

Lætitiæ motus & curas cordis inanis.

Id. ibid. Vers. 107. & seq.

„manières; les mouvemens de la joie y sont
 „reçus de même que l'inquiétude & les cha-
 „grins du cœur réfléchissent sur lui.“

Socrate dans Platon ⁷ réfute aussi cette
 prétendue harmonie qu'il dit ne pouvoir
 subsister, puisque n'étant qu'une suite de
 notre assemblage, elle ne sauroit faire les
 fonctions de l'Ame; car la Lire, les cordes
 le son, existent avant la justesse de la Sym-
 phonie, qui naît la dernière & perit la pre-
 mière. Par la même raison, si l'Ame étoit
 un concert, ou une harmonie, elle ne com-
 manderoit point, parce que l'harmonie souffre
 & n'agit pas, elle ne pourroit subsister qu'a-
 près que le Corps auroit été vivifié.

Socrate croyoit que l'Ame étoit quel-
 que chose de bien plus parfait: il la regar-
 doit comme une émanation de la Divinité;
 & au lieu qu'il étoit irrésolu & vacillant sur
 beaucoup de sujets, adoptant tantôt une l'opi-
 nion & tantôt une autre, il n'a jamais varié sur
 celle-

⁷ *Plato in Phædone.*

⁸ Qui (Socrates) non tum hoc, tum illud, ut in ple-
 risque, sed idem dicebat semper, Animos hominum esse
 divinos, iisque cum è corpore excessissent, reditum in
 Cælum patere, optimoque & iustissimo cuique expedi-
 tissimum. *Cic. de Amicit. Cap. IV.*

celle-la ⁸. Il enseigna toujours constamment que l'Ame humaine étoit quelque chose de divin, que le Ciel étoit sa véritable Patrie, & que le chemin pour y retourner étoit ouvert à celles qui se feroient rendues recommandables par leur justice & leurs vertus.

Ces sentimens vous paroîtront dignes de louanges. Vous les trouverez sans doute, *Monsieur*, bien plus raisonnables que ceux dont j'ai fait mention jusqu'à présent. Aussi le sont-ils réellement; & l'on ne sauroit disconvenir que, de même que Socrate a été de tous les Philosophes celui qui a parlé le plus noblement & le plus sensément de la Divinité, c'est aussi celui qui a dit les choses les plus raisonnables sur la nature de notre Ame & sur les soins que la Providence a pris de former les hommes. Il n'est rien de plus sensé que les Discours qu'il faisoit sur ce dernier article ⁹ à ses Disciples, & que Xénophon, un des plus illustres, a pris soin de nous con-
fer-

⁹ Ne te semble-t-il donc pas, reprit Socrate, que celui qui a fait les hommes, leur a donné des Sens, parce qu'il leur est utile d'en avoir: qu'il leur a donné des yeux pour voir toutes les choses visibles, des oreilles pour écouter ce qui se peut entendre. Que serviroient les odeurs, si nous n'avions pas de nez pour le

server; mais quant à la nature de l'Ame, il n'a pas laissé de tomber dans des erreurs considérables, & qui furent adoptées en partie par Platon. Il est absurde de prétendre que l'Ame est une portion de la Divinité, & qu'elle

flairer; & qui pourroit discerner les saveurs & juger du doux & de l'amer, sans la langue qui en est le souverain Arbitre? N'est-ce pas par une admirable Providence, que nos yeux qui sont fort délicats soient couverts de paupières, qui, comme deux portes, s'ouvrent, quand il en est besoin, & se ferment durant le sommeil; qu'il y ait des petits poils au bord de ces paupières afin que le vent coule par dessus & ne fasse point de mal aux yeux; & que les sourcils soient comme deux auens, pour empêcher qu'ils ne soient incommodés de la sueur qui degoute de la tête; de plus, que les oreilles reçoivent toutes sortes de sons, & ne s'emplissent jamais; que les dents de devant soient propres à couper les viandes, & celles des côtez à les écraser; que la bouche qui est le passage de la nourriture de l'Animal soit proche des yeux & du nez, afin de juger plus exactement des choses qui entrent dans le Corps; & parce que les excréments sont desagréables, que leur issue soit fort éloignée de tous les Sens? Enfin ces choses étant disposées avec tant d'ordre & tant de soin pourras-tu balancer encore si c'est un coup de la Providence ou de la fortune? Je n'en doute point repliqua Aristodème, & plus je m'arrête en cette contemplation, plus Je me persuade que c'est un Chef-d'œuvre d'un grand

qu'elle descend du Ciel, pour venir animer un Corps sur la Terre. J'ose dire que ces idées sont plus contraires à l'ordre que celles qui admettent la mortalité de l'Esprit. C'est ce que je me flate de vous prouver bien-tôt
en

Artisan, & qui porte un amour extrême aux Animaux. Que dis-tu, continua Socrate, de ce qu'il leur donne le desir d'engendrer, de ce qu'il pourvoit les meres de tendresse, & d'affection pour élever leurs petits, & que dès l'heure même de la naissance il leur inspire ce grand amour de la Vie, & cette souveraine aversion de la mort? Je dis, repartit Aristodème, que c'est un effet du grand soin qu'il a de leur conservation. Ce n'est pas tout, dit Socrate, repons-moi encore si tu n'aimes mieux m'interroger. Tu n'ignores pas que tu es pourvu d'intelligence: penses-tu donc qu'ailleurs il n'y ait point un Etre intelligent? Principalement si tu consideres que ton Corps n'est qu'un peu de terre, qui est tiré de cette grande masse que tu vois; l'humide qui le compose, n'est qu'une goutte de ce grand Amas d'eau qui fait les Mers; en un mot, ton Corps ne contient qu'une petite partie de tous les Elémens qui sont ailleurs, en très-grande quantité. Il n'y auroit donc que ton Entendement seul, qui te seroit venu de je ne sai où, par un bonheur tout extraordinaire, s'il n'y en avoit point ailleurs? Et il faudroit dire que tout cet Univers, & ces Corps si vastes & si nombreux ont été rangez avec tant d'ordre sans le secours d'aucune intelligence & par hazard. *Les Choses mémorables de Socrate, Ouvrage traduit par Charpentier, Liv. I. pag. 49.*

en réfutant le sentiment de Pythagore & de Platon; voyons encore auparavant les différentes opinions de quelques autres Philosophes.

Démocrite s'imaginait que les semences du Corps & de l'Esprit étoient diversifiées de manière qu'un principe de l'Esprit étoit opposé à un principe du Corps, c'est-à-dire que chaque atome delié, dont l'Ame est composée, étoit opposé à un des atomes très-grossiers, dont le Corps est composé, & que cet assemblage alternatif faisoit la structure de nos membres. Lucrèce a réfuté cette fausse opinion en prouvant que les principes du Corps

10 Democriti quod sancta viri sententia ponit:
 Corporis atque Animi primordia singula primis,
 Adposita alternis variare, acnectere membra,
 Nam cum multo sunt Animai elementa minora,
 Quam quibus & Corpus nobis, & viscera constant,
 Tum numero quoque cedunt hæc, & rara per artus
 Dissita sunt: duntaxat ut hoc promittere possis,
 Quantula prima queant nobis injecta ciere
 Corpora sensiferos motus in corpore, tanta
 Intervalla, tenere exordia prima Animai.
 Nam neque pulveris interdum sentimus adhesum
 Corpore membris incussam considerare cretam,
 Nec Nebulam noctu neque aranei tenuia fila
 Obvia sentimus, quando obretimur euntes

Corps doivent être en plus grand nombre & de figure plus grande, que ceux de l'Esprit; & que s'il étoit vrai que les atomes qui forment la tiffure de l'Ame fussent combinés, & de nombre égal à ceux qui composent le Corps, on devroit sentir un nombre de choses qui nous sont insensibles. „Les élémens „de l'Ame, *dit-il* ¹⁰ sont beaucoup plus petits, & beaucoup moins nombreux, que „ceux du Corps, & diffus dans les membres „d'une manière moins pressée. Il est donc „certain que puisque les premiers principes, „qui produisent des sentimens, sont très petits, il faut aussi que les intervalles, où ces „prin

*Nec supra caput ejusdem cecidisse vitam
Vestem, nec plumas avium papposque volantis,
Qui nimia levitate cadunt plenumque gravatim.
Nec repentis itum cujusviscumque animantis
Sentimus: nec priva pedum vestigia quæque,
Corpore quæ in nostro culices, & cætera ponunt.
Usque adeo prius est in nobis multa ciendum
Semina, Corporibus nostris immixta per artus,
Quam primordia sentiscant concussa Animai:
Et quantis intervallis tuditantia possint
Concurrere, coire, & dissultare vicissim,
Et magis est animus vitæ claustra coercens,
Et Dominantur ad vitam quamvis animai.*

T. Lucret. de Rerum natura, Lib. III. Vers. 373. & seq.

„principes de l'Ame s'agitent, soient confor-
 „mes à leur petitesse. Très-souvent nous ne
 „sentons, ni la poussière, ni la rosée; nous
 „rompons en marchant des toiles d'Araignées,
 „dont les filets sont imperceptibles, sans nous
 „en appercevoir. Nous ne sommes point
 „sensibles à des petites plumes & à des fleurs
 „de Chardons que le vent emporte dans les
 „airs, & qui viennent heurter notre Corps.
 „Nous ne nous appercevons pas de la mar-
 „che de certains Animaux extrêmement petits,
 „tels que des Moucherons, parce que le mou-
 „vement des principes de l'Ame ainsi que le
 „pouvoir de les agiter, de les assembler, de
 „les écarter, dépend uniquement d'une cer-
 „taine quantité de semences, qui s'étant infi-
 „nuées dans les membres de l'Animal y pro-
 „duisent le sentiment.“

Aux

« Nunc Animum atque Animam dico conjunctum
 teneri

Inter se, atque unam naturam conficere ex se;
 Sed caput esse quasi, & dominari in corpore toto
 Consilium, quod nos Animum, Mentemque vo-
 camus:

Idque situm media regione in pectoris hæret.
 Hic exultat enim pavor, ac metus: hæc loca circum

Aux raisons de Lucrèce j'ajouterai que, si les principes de l'Ame étoient parfaitement combinés avec ceux du Corps, il ne seroit pas besoin pour produire la sensation qu'ils fussent directement frappés par une matière qui pût pénétrer jusqu'à eux ; dès que ceux du Corps seroient touchés, avec quelque légèreté que cela se fît, ils s'en ressentiroient, puisqu'un chacun d'eux répondroit exactement à un autre du Corps.

Epicure & ses Disciples croyoient que l'Ame étoit composée d'un certain nombre de principes, ou d'atomes extrêmement déliés^{TT}, & qu'elle étoit une des parties de l'homme, comme les pieds, les mains &c. à la différence près qu'elle étoit beaucoup plus essentielle. L'Esprit & l'Ame, selon ces Philosophes, n'étoient qu'une seule nature, & leur union étoit très-étroite : l'Entendement qu'ils
appel-

*Latitiz insulcent: hic ergo Mens, Animusque est.
Cætera pars Animæ per totum diffusa corpus
Parat, & ad numen Mentis momentaque moverur:
Idque sibi solum per se sapit, & sibi gaudet,
Cum neque res Animam, neque Corpus commovet
ulla.*

*T. Lucretii, Cari, de Rerum nat. Lib. III. Vers. 136.
& seq.*

appelloient Esprit, étoit le principal Agent de la Vie, & son empire étoit absolu sur toutes les parties du Corps. Ils prétendoient qu'il étoit enfermé au milieu de la poitrine, & que cette situation ne pouvoit lui être contestée; puisque c'étoit delà que la crainte & la joie se répandoient dans les autres membres. L'autre partie de l'Ame étoit, selon eux, infinuée par tout le corps, & soumise à l'Esprit, dont la volonté régloit sa conduite & ses mouvemens.

Ce Système a été soutenu autrefois par plusieurs anciens Théologiens, & l'est encore par quelques Philosophes modernes, en y changeant cependant ce qui blesse la Religion. Ils divisent comme les Epicuriens l'Ame en deux parties, dont l'une est raisonnable, & l'autre sensitive. Ils entendent par l'Ame raisonnable, l'Esprit ou l'Entendement; & par la sensitive une chaleur répandue par toutes les parties du Corps, que les Médecins ont appelée *Calidum innatum*, & que l'on nomme vulgairement Esprits vitaux. „Ces Esprits disent ils¹², sont le principe de notre Vie: puis-

¹² Voyez la Philosophie du Bon-Sens, ou Réflexions Philosophiques, &c. par Mr. le Marquis d'Argens, Réflexion quatrième, pag.387.

„puisque, dès que l'on nous enleve notre
 „sang, nous mourons; parce que les Esprits
 „vitaux sont principalement dans le Sang, avec
 „lequel ils circulent perpétuellement, répan-
 „dant & donnant ainsi la vie à toutes les par-
 „ties du Corps. L'Ame raisonnable, au
 „contraire, tient son siège dans un seul en-
 „droit, où elle forme ses opérations.“

Cette opinion a des difficultés considéra-
 bles à surmonter; mais ceux qui admettent
 une seule Ame raisonnable, immatérielle, &
 qui nient l'existence de la sensitive, trouvent
 aussi de grands obstacles. „Ils sont obligés,
 „dit-le même Auteur¹³, de donner deux facul-
 „tés opposées à la même Ame, ce qui est ri-
 „dicule, étant absurde de croire qu'une chose
 „puisse être contraire à soi-même. Car
 „comment peut-on accorder ce combat per-
 „pétuel qui se fait entre les Sens & l'Esprit,
 „c'est-à-dire, l'Ame raisonnable & la sensi-
 „tive, dans une même & simple Ame? Je
 „vois, dit l'Apôtre, dans mes membres une
 „autre loi, qui répugne à loi de mon Esprit.
 „Le Système qui admet l'Ame raisonnable
 &

¹³ Id. *ibid.*

„& sensitive, n'est pas seulement contraire à
 „la Raison, mais même à la Religion. Les
 „Théologiens soutiennent cette opinion, mais
 „sous des noms différens, lorsqu'ils divisent
 „notre Ame en partie supérieure & partie
 „inférieure. En vain voudroit-on soutenir
 „que l'homme ayant deux Ames, pourroit
 „subsister après la destruction ou le départ
 „de l'une, puisqu'ayant l'Ame sensitive, ainsi
 „que les Animaux, il pourroit vivre anima-
 „lement. Je réponds à cela que Dieu forme
 „une telle liaison entre l'Ame raisonnable &
 „la sensitive, que, dès que l'Ame raisonnable
 „s'envole où Dieu l'appelle, la sensitive se dé-
 „truit par la division de ses parties.“

Voilà, *Monsieur*, le Système d'Epicure
 & de Lucrèce sur la nature de l'Ame *chri-
 stianisé*, si j'ose me servir de ce terme, & ac-
 commodé aux préceptes de la Religion. On
 a voulu faire la même chose des opinions d'A-
 ristote sur la nature de l'Ame, mais on y a
 assez mal réussi, parce qu'on a prétendu prou-
 ver qu'il avoit cru son immortalité, & qu'on
 n'a point assez connu ses sentimens ; de
 sorte qu'on ne fait pas trop à quoi il faut
 s'en tenir en suivant ce Philosophe. La dé-
 finition qu'il a donnée de l'essence de l'Ame
 étoit déjà assez obscure. Il l'appelle *Entele-
 chios*,

chios, ou l'action, ou ce qui fait mouvoir le Corps, ce qui ne dit & ne signifie rien. Cette définition, disje, étoit déjà assez embarrassante, sans vouloir l'obscurcir par l'application d'un nombre de passages tirés des Ouvrages de cet Auteur, qu'on rapporte pour faire voir qu'Aristote a cru l'Ame, ou l'*Entéléchie*, immortelle. Cependant, quelque effort qu'on ait fait, on n'a pu venir à bout de démontrer ce qu'on vouloit. Aristote s'est expliqué si nettement dans plusieurs endroits sur la mortalité de l'Ame, qu'Épicure n'en a pas parlé d'une manière plus claire. Aussi des grands hommes se sont-ils moqués avec raison de la peine que se sont donnée certaines personnes, comme si la décision d'Aristote eût du faire craindre que l'Ame ne fût mortelle, & que parmi bien des fausses opinions qu'il a soutenues celle-là n'eût pu trouver place, sans occasionner de grands malheurs au Genre-Humain. La Mothe le-Vayer, après avoir condamné le faux zèle des partisans outrés d'Aristote, fait plusieurs réflexions là-dessus très-sages & „très-sensées. „Il n'est pas besoin, dit-il¹⁴, d'e-

¹⁴ La Mothe-le-Vayer, Discours Chrétien sur l'Immortalité de l'Ame. Tom. I. pag. 496. Edit. in folio.

„d'étendre plus loin ces considérations, puis-
„qu'on peut voir ce qu'ont écrit là-dessus ses
„deux grands Adversaires, Pomponace & Ni-
„phus, il y a plus de cent ans. Surquoi il
„faut être averti de mettre entre les rêveries
„de Postel, qu'on fait avoir eu de fort dan-
„gereux intervalles d'esprit, ce qu'il a osé
„dire que le premier ne s'étoit engagé dans
„cette dispute, que pour complaire à un Sou-
„verain Pontife, dont il parle en de très-mau-
„vais termes. Car la vérité est, que, tout
„au contraire, le dernier fut choisi par le
„Pape Léon X. à qui il dédia son Ouvrage,
„& de qui Postel entend parler pour l'un des
„plus savants de son tems, & des plus capa-
„bles de défendre un parti autant qu'il étoit
„soutenable. Aussi faut-il avouer qu'il a
„fait tout ce qui se pouvoit en faveur d'une
„cause, qui recevoit de si grands desavanta-
„ges, dans les termes du pur Péripatétisme,
„dont ils avoient convenu. Pomponace le
„gausse là dessus, disant qu'il avoit imité un
„Médecin de Milan, qui ordonna qu'on mit
„dans un Bain de toutes les herbes d'un Pré,
„se promettant qu'ils s'y en trouveroit quel-
„qu'une propre à guérir son malade, & qu'il
„s'étoit servi de même de toutes sortes d'Ar-
„gumens, pour foibles & sophistiques qu'ils
fuf.

„fussent, afin de voir si l'on se contenteroit
 „de quelqu'un. Le bon est, qu'il n'étoit
 „question que de l'opinion d'Aristote, laquelle
 „en tout cas ne peut pas être plus préjudicia-
 „ble à la Vérité, que ce qu'il a écrit de l'é-
 „ternité du Monde, ou de la quintessence des
 „Cieux, dont on se moque dans les Collé-
 „ges. „

Zénon & les Stoïciens prétendoient que les Ames étoient des portions, ou des émanations de l'Ame du Monde, comme les corps étoient des parties de la Matière. Ils croyoient qu'à la fin des siècles l'Univers entier seroit consumé par le feu, & qu'alors toutes les différentes Ames seroient détruites. Ils admettoient une durée très-longue pour l'existence des Ames; mais ils les privoient définitivement de l'immortalité. Ce Système étoit ridicule; car enfin le feu qui devoit détruire le Monde étoit une matière qui, quelque déliée qu'elle fût, faisoit cependant partie de ce Monde ou pour mieux dire de ce grand Tout. Or il avoit par conséquent un lui-même une portion de l'Ame de l'Univers, & il arrivoit ainsi que la moitié de l'Ame du Monde devoit un jour détruire l'autre. En vérité je ne fai pas à quoi pensoient les Stoïciens, lorsqu'ils raisonnoient d'une manière

aussi visiblement fausse. Est-il permis de supposer qu'une Substance intelligente & pourvue de connoissance se tue peu à peu en détail? je ne crois pas qu'il y ait rien de plus absurde.

Quelques Philosophes Grecs & Romains, parmi lesquels Lucrèce place Ennius¹⁵, soutenoient que l'Âme détachée des liens du Corps étoit forcée par une puissance surnaturelle d'animer le corps des Brutes, & que les Enfers n'étoient point la demeure des Ames ni des Corps, mais de quelques simulacres, qui ressemblant à des morts apparoissent quelquefois sous des figures surprenantes. C'est pour cette raison, dit Lucrèce, qu'Ennius nous rapporte qu'il vit l'Image du divin Homère qui s'apparut à lui; & que parmi beaucoup de larmes qu'elle sembloit répandre, elle ne laissa pas de lui expliquer la nature des choses.

Je

¹⁵ An Pecudes alias divinitus insinuet se :
Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam :
Per Genteis Italas hominum quæ clara clueret.
Etsi præterea tamen esse Acherusia templa
Ennius æternis exponit versibus edens;

Je vous ai seulement dit, *Monsieur*, que je ne croyois pas qu'on pût rien penser de plus absurde que la destruction de l'Âme du Monde causée par elle-même; je conviens actuellement que ces Âmes forcées d'animer les corps des Bêtes, & dont les ressemblances, ou les images restent sur les bords de l'Acheron, est quelque chose de plus risible & de plus ridicule. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût eu des gens assez fous pour croire que les Âmes, en sortant des Corps, alloient se faire peindre dans les Enfers, après quoi elles revenoient animer quelque Animal, car je ne puis comprendre autrement ce que c'étoit que ces Images. Il falloit à coup sûr, qu'il y eût quelque Peintre dans les sombres Demeures, qui eût soin de faire leur portrait; car sans cela, comment ces ressemblances étoient-elles formées? Etoit-ce les Âmes des Âmes? en ce cas l'Âme qui retournoit animer un autre Corps, devoit être très imparfaite.

Le

Quo neque permanent Animæ, neque Corpora nostra;
 Sed quædam simulacra modis potentia miris,
 Unde sibi exortam semper florentis Homeri
 Commemorat speciem, lacrimas & fundere salvas
 Cœpisse & rerum naturam expandere dictis.
Lucret. de nat. Lib. I. vers. 118. & seq.

Le savant Mr. Dacier a parfaitement développé le fond de cette croyance ridicule. „Les „Egyptiens, *dit-il*¹⁶, & les anciens Grecs „imaginoient l'Ame comme un composé „d'entendement & d'Ame créés ensemble. Ils „appelloient Ame, & Char de l'Ame, le „Corps délié & subtil, dont l'Entendement „étoit revêtu. Ils enseignoient que ce Corps „subtil, ce Char, étoit fourni par la Lune „& l'Entendement par le Soleil; ce que Pythagore exprima ensuite en ces termes: „*Que l'Ame étoit tirée de l'Æther chaud & „froid.* Et ils concevoient que cette Ame, „venant à animer ce Corps terrestre, se mouloit sur la forme de ce Corps, comme la „Fonte prend la figure du moule, où on la „jette & qu'elle remplit: qu'après la mort, „ou la séparation de cette Ame & de ce Corps „le reste de l'Ame entière, (c'est-à-dire l'Entendement & son Char subtil,) s'envoloit au „dessous de la Lune: que celle qui avoit mal „vêcu restoit dans le Gouffre appelé *Hécate*, & le *Champ de Proserpine*, où elle souffroit

¹⁶ La Vie de Pythagore, ses Symboles, &c. par Mr. Dacier Tom. I. pag. 61.

¹⁷ Τὸν δὲ μίτ' εἰσενόησα βίην Ἡρακλεΐην, Εἶδωλο

„froît les peines, & achevoit de se purger de
 „toutes les impuretés qu'elle avoit contrac-
 „tées par son union avec le Corps: & que celle
 „qui avoit bien vécu alloit au-dessus de la Lune ;
 „que delà arrivoit enfin une seconde mort, c'est-
 „à-dire la séparation de l'Entendement & de
 „l'Ame, ou du Char subtil: que l'Entende-
 „ment se réunissoit au Soleil, & l'Ame, ou
 „le Char subtil, restoit au-dessus de la Lune,
 „où étoient placés les Champs Elisées, &
 „qu'elle y conservoit la figure du Corps qu'el-
 „le avoit animé; de sorte qu'elle étoit la
 „véritable Image de ce Corps. C'est pour-
 „quoi aussi les Grecs l'appelloient *Idole*
 „Ἰδωλον, & les Latins *Imago*. Homère en
 „parlant des Ombres qui sont dans les Enfers,
 „les appelle toujours indifféremment Images.
 „Mais nulle part ce grand Poète n'a expliqué
 „plus nettement cette Théologie que dans
 „l'onzième Livre de l'Odyssée, où Ulyssé,
 „en parlant de ce qu'il avoit vu dans les En-
 „fers dit :¹⁷ *Après Sisyphé j'ai apperçu le di-*
 „*vin Hercule, c'est à-dire son Image; car pour*
 „lui

αὐτὸς δὲ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσι, Τέρπειτα ἐν θαλίῃς.
 Lib. XI. vers. 600.

„lui, il est avec les Dieux Immortels, & assiste à leurs festins. Pour lui, c'est-à-dire son Entendement, la partie la plus divine de son Ame; & son Idole, c'est-à-dire la partie lumineuse de l'Ame, le Corps délié & subtil, dont l'Entendement étoit revêtu. Virgile¹⁸ fait parler Didon suivant cette ancienne Théologie, qui étoit la seule reçue dans ces tems-là, lorsqu'elle dit:

*Et nunc magna mei sub Terras ibit
imago;*

„Mon image, l'image entière de ce Corps terrestre, s'en va dans les Enfers. On voit pourquoi elle appelle cette image, *Magna*, grande, entière; c'est parce qu'elle étoit de même taille que le Corps.“

Ai-je eu tort, *Monsieur*, de vous dire que les opinions d'Epicure sur la nature de l'Ame quoique très-fausses, étoient beaucoup moins absurdes que celles de la plupart des Philosopho-

¹⁸ Virgil. Æneid. Lib. IV.

¹⁹ Non putaverunt (Philosophi) aliter fieri posse, ut semper sint animæ post corpora, nisi videantur fuisse ante corpora: par igitur, ac propre similis error est partis utriusque. Sed hæc in præterito falsa est, illa in futuro.

lofophes, & même que celles de Pythagore; car ce dernier admettoit toute cette Doctrine absurde. Excepté la féparation de l'Entendement & de l'Âme, il croyoit que ces deux parties, étant nées enfemble, étoient par conféquent inféparables & qu'après la mort l'Âme n'étoit point divifée. Je conviens qu'il rejettoit une grande abfurdité en niant cette féparation de deux Âmes différentes, dont l'une alloit fe promener auprès de la Lune, & l'autre defcendoit dans les Enfers, jufqu'à ce qu'elles allaflent ranimer quelque nouveau Corps; mais Pythagore, en évitant cette première erreur, a donné des forces à la féconde; c'est lui qui a été le protecteur & le fauteur du Dogme de la Métempfychofe, ou de la transmigration des Âmes dans différens Corps.

Les Peres de l'Eglife ^{1^o} n'ont pas été les feuls qui ayent réfuté avec fuccès les abfurdités de la Métempfychofe; plusieurs Philofophes Payens en ont connu parfaitement le ridicule

Nemo enim vidit, quod est veriffimum, & nafci animas & non occidere: quia, cur id fieret, aut quæ ratio effet hominis nescierunt. Lact. Inft. Lib. III. de falſa Sapientia, Cap. XVIII.

cule & l'impossibilité. S'il est vrai, dit *Lucrece*²⁰, que les Ames viennent s'insinuer dans „les Corps, s'en emparer pour les animer : „d'où vient le Lion conserve-t-il toujours „la férocité, le Renard la ruse, le Cerf la „crainte; & qu'enfin toutes les différentes „sortes d'Animaux gardent les premières in- „clinations de leur espèce dès le moment „qu'ils commencent à être formés? N'est- „ce pas par l'ordre fixe & déterminé dans les „semences propres à chaque chose, qui pro- „duit une égale augmentation des parties du „Corps & de la puissance de l'Ame? Si „l'Ame étoit immortelle, & que sa transmi- „gration dans les Corps fût ordinaire, tous „les Etres qui jouissent de la vie n'auroient „aucune inclination, ni habitude particulière „à leur espèce, puisque leur Ame en seroit „in-

²⁰ Denique cur acris violentia triste Leonum
Seminium sequitur, dolus Vulpibus & fuga Cervi,
A patribus datur, & patrius pavor incitat artus,
Et jam cætera de genere hoc: cur omnia membris
Ex ineunte ævo generascunt, ingenioque
Si non certa suo quia semine, feminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto?
Quod si immortalis foret, & mutare soleret
Corpora, permistis Animantes moribus essent:
Effugeret Canis Hyrcano de semine sæpe

„indépendante. Le Chien d'Hyrcanie fuirait
 „devant le Cerf, l'Epervier craindrait la
 „Colombe, les Hommes feroient auffi irrai-
 „sonnables que les Bêtes, & les Animaux
 „pourroient être doués d'une grande fageffe
 „& d'une connoiffance très-fenfée. En vain
 „prétendroit-on que des Ames, qui de leur
 „nature font immortelles, changent d'incli-
 „nation en changeant de Corps. Cette nou-
 „velle difpofition, au contraire, fait leur dif-
 „folution, parce qu'elles font pénétrées &
 „déplacées, & que cette transmigration dé-
 „truit néceffairement leur totalité; de forte
 „qu'il faut néceffairement que la même caufe
 „qui ruïne les Corps entraîne la perte des
 „Ames. Je voudrois bien qu'on m'expliquât
 „par quelle métamorphofe l'Ame d'un Sage²¹
 „devient celle d'un Extravagant; & pourquoi
 „nous

Cornigeri incurfum Cervi; tremetque per auras
 Aëris Accipiter fugiens veniente Columba:
 Despererent homines, faperent fera sæcla Ferarum.
 Illud enim falſa fertur ratione, quod ajunt
 Immortalem Animam mutato corpore flecti:
 Quod mutatur enim, diffolvitur, interit ergo;
 Trajiciuntur enim parteis atque ordine migrant.
 Quare diffolvi quoque debent poſſe per artus,
 Denique ut intereant unà cum corpore cuncta,
 T. Lucret. de Rer. nat. Lib. III. verſ. 741. & ſeq.

„nous ne voyons jamais aucun jeune enfant
 „qui donne des marques d'une grande con-
 „noissance? Au reste, n'est-il pas ridicule
 „de se figurer²² que les Ames sont en fa-
 „ction, pour animer précipitamment les plai-
 „sirs de *Venus*, & qu'elles ne manquent pas
 „de se trouver au moment de la formation
 „des Animaux? Est-il possible que des
 „Substances éternelles s'empressent si fort de
 „s'emparer de quelques infortunés membres
 „mortels, & qu'elles se disputent la préférence
 „de s'introduire dans les Corps? Il doit sans
 „doute y avoir entr'elles quelque Traité dans
 „lequel il est stipulé que la première qui arri-
 „vera & qui fera la plus diligente aura le droit
 „d'être reçue, dans le Corps.“

Qu'un homme ait été assez visionnaire pour
 inventer le Système de la Métempsychose,
 je n'en suis pas étonné; mais qu'un nombre
 de Philosophes, de gens d'esprit, en ayent
 été

²¹ Sin Animas hominum dices in corpora semper
 Ire humana, tamen quæram, cur è Sapienti
 Stulta queat fieri: nec prudens sit puer ullus.

Id. Ibid. Vers. 760. & seq.

²² Denique connubia ad Veneris, partusque Ferru-
 rum

Esse Animas præsto deridiculum esse videtur:

été persuadés, ou du moins aient paru l'être, j'avoue que cela me surpasse. Car enfin, de tous les différens sentimens sur la nature de l'Âme, c'est le plus ridicule, & cependant c'est celui qui a eu le plus de partisans, des Nations entières l'ont adopté autrefois, & plusieurs aujourd'hui en sont encore convaincues.

Il semble que pour séduire plus aisément les hommes, il faille leur debiter les choses les plus fausses, & que ce soit l'apanage des Fourbes infignes d'être crus aisément sur leur simple parole. Pythagore est un exemple qui autorise cette opinion. On ne sauroit disconvenir que ce n'ait été le plus grand Imposteur que l'Antiquité ait produit, & n'en déplaise aux grandes louanges que lui ont donné quelques Ecrivains, & sur-tout Dacier parmi les Modernes, je soutiendrai toujours qu'il faut avoir perdu toute honte, & mé-

*Et spectare immortaleis mortalia membra
 Innumero numero, certareque preoperanter.
 Inter se quæ prima, potissimaque insinuetur:
 Si non forte ita sunt Animarum fœdera pacta,
 Ut quæ prima volans advenerit, insinuetur
 Prima, neque inter se contendant viribus hilum.*
Id. ibid. Vers. 777. & seq.

mépriser bien les hommes , pour ofer les affûter qu'on se souvient parfaitement d'avoir animé successivement plusieurs Corps. Lactance & Tertullien se sont moqués avec raison des prétendues transmigrations de Pythagore. Le premier²³ de ces Auteurs dit en parlant de celle de ce Philosophe Grec dans le Corps d'Euphorbe, un des Capitaines de l'Armée qui saccagea la Ville de Troye, „qu'il croyoit que, comme Pythagore étoit „d'une naissance très-médiocre, il avoit cru „ne pouvoir mieux faire que de se choisir une „noble extraction dans les Ouvrages d'Homère.“ Tertullien²⁴ plaifante encore plus „vivement. Il ne fauroit se persuader que „l'Âme d'Euphorbe & celle du Philosophe Grec ayent été la même; la première ayant donné plusieurs marques de sa valeur, & la seconde de sa poltronnerie.

Pythagore avoit fait dans les différentes transmigrations presque autant de Métiers que le Crispin des Folies amoureuses. Il avoit

²³ Hic eredo quod erat ignobili genere natus, familiam sibi ex Homeri carminibus adaptavit. *Lactant.* De fal. Sapient. Lib. III. Chap. 8.

²⁴ Esse enim Euphorbum militarem & bellicam Ani-

avoit d'abord animé le corps d'un Guerrier, le voilà Soldat : celui d'un Pêcheur, le voilà Vendeur de poisson : celui de Thalides, fils de Mercure, le voilà Prophète : celui d'Hermotime qu'il quittoit quelquefois pour aller apprendre ce qui se passoit dans les Païs éloignés ; & où il revenoit régulièrement tous les matins predire l'avenir pour une somme très-modique, le voilà Charlatan. Ce dernier caractère est celui sous lequel je le considère le plus volontiers. Je suis cependant très-faché du mauvais tour que lui joua sa femme dans le tems qu'il faisoit ce métier. Un jour que son Ame étoit allée, selon sa coutume, en maraude, & qu'il avoit laissé son corps sans mouvement, Madame son Epouse le fit brûler par malice, comme s'il eût été effectivement mort. Lorsque cette pauvre Ame revint, elle fut fort étonnée de voir qu'on avoit détruit son étui.

Je suis surpris que dans les différentes transmigrations de Pythagore il n'y en ait eu

mam satis constat. Pythagoram vero tam residem & imbellem, ut prælia tunc Græciæ vitans, &c. Tertul. De Anima, Chap. 41.

eu aucune dans le corps de quelque Bête. La tendre amitié qu'il a montrée pour elles, l'assurance qu'il avoit qu'elles étoient animées par des Ames humaines, sembleroit exiger qu'il eût éprouvé lui-même la vérité de ce sentiment. Jamais aucun Ministre Anabatiste²⁵, ennemi mortel de la guerre, n'a déclamé si vivement contre le meurtre, que Pythagore contre l'usage de tuer & de manger des Animaux; Ovide nous a conservé dans ses Métamorphoses les exhortations pathétiques de ce Philosophe. Il fut le premier, *dit-il*

²⁵ Les Anabatistes ne vont jamais à la guerre. Ils disent & avec raison que l'Art de savoir s'entredétruire & de se massacrer, est digne des Loups & des Bêtes enragées; mais doit-être ignoré des hommes, & a plus forte raison des Chrétiens.

²⁶ — Primusque Animalia mensis,

Arguit imponi : primus quoque talibus ora
 Docta quidem solvit, sed non & credita, verbis.
 Parcite mortales dapibus temerare nefandis
 Corpora : sunt fruges, sunt deducunt ramos
 Pondere poma suo, tumidæque in vitibus uvæ :
 Sunt herbæ dulces, sunt quæ mitescere flammæ;
 Monitque queant. Nec nobis lacteus humor
 Eripitur, nec mella Thymi redolentia flore,
 Carne feræ sedant jejunia, nec tamen omnes.
 Héu! quantum scelus est in viscera viscera condi,

dit - il ²⁶, qui ordonna aux hommes de ne point se nourrir d'Animaux: il leur representa que, puisque la Terre produisoit des fruits excellents & en grand nombre, ils devoient éviter de détruire leurs semblables, & d'enfermer dans un Corps mortel les parties d'un autre. Lisez, *Monsieur*, les magnifiques Vers de ce Poëte dans l'Original; je craindrois d'en diminuer les graces, les charmes, & la beauté des images, en vous les traduisant.

Ce

Congestoque avidum pinguescere corpore corpus!
 Quid meruistis, Oves, placidum pecus, inque tuendos
 Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectar,
 Mollia quæ nobis, vestras velamina lanas
 Præberis; vitæque magis quam morte juvatis?
 Quid meruere Boves, Animal sine fraude dolisque,
 Innocuum, simplex, natum tolerare labores?
 Immemor est demum, nec frugum ianere dignus,
 Qui potuit, curvi dempto modo pondere aratri,
 Ruricolam, mactare suum; qui trita labore,
 Illa, quibus toties durum renovaverat arvom,
 Tot dederat messes percussit colla securi.
 Nec satis est quod, tale nefas committitur: ipsos
 Inscriptere Deos sceleri Numenque supernum
 Cæde laboriferi credunt gaudere Juvenci.

Ovid. Metamorph. Lib. XV.

Ce n'étoit pas seulement contre l'usage des viandes que Pythagore se récrioit, il défendoit aussi très-fortement de manger des fèves. Ce n'étoit pourtant pas qu'il pensât que les Ames allassent quelquefois y choisir leur domicile; mais il avoit des raisons secrètes qu'il ne lui a pas plu de révéler, & qui ont bien fait disputer les Savans anciens & modernes. Je crois que Dacier a été celui qui a excusé le plus plausiblement cette défense. „Une marque sûre, *dit-il*²⁷, que toutes ces „abstinences étoient tirées de la Loi des Juifs, „c'est l'Ordonnance que Pythagore fit sur les „funérailles & les chairs mortes. Il prétend „doit que tout homme qui avoit approché „d'un mort, ou qui avoit mangé des chairs „de Bêtes mortes, étoit souillé. On recon- „noît-là les propres paroles du Lévitique, & „on voit que Pythagore en avoit pénétré „le sens. La même raison sert à vider le „partage, *sur l'abstinence des fèves*. Les uns „ont dit qu'ils défendoit absolument ce légume, & les autres ont prétendu que bien loin

²⁷ Voyez la Vie de Pythagore, &c. par Mr. Dacier Tom. I. pag. 110.

²⁸ C'est pourquoi Hesychius marque *κυνία*, *δινα*

„loin de le défendre, il en mangeoit lui-mê-
 „me, & qu'il faut prendre ce précepte figu-
 „rément. En quoi ces derniers sont encore
 „partagés: une partie assûrant que par les
 „fèves Pythagore entendoit les Emplois ci-
 „vils, les Magistratures, parce qu'aux Elec-
 „tions & aux Jugemens, on donnoit les suffra-
 „ges avec ²⁸ des fèves noires ou blanches;
 „& l'autre partie soutenant que par les fèves
 „ce Philosophe n'a entendu que l'impureté.
 „Il y a un moyen sûr de concilier toutes ces
 „différentes opinions; Premièrement il est
 „certain que les Egyptiens avoit en horreur
 „les fèves, Hérodote nous l'apprend formel-
 „lement. *Les Egyptiens, dit-il ²⁹, ne sement*
point de fèves, & n'en mangent point de crues
ni de cuites, & les Prêtres n'osent seulement
les regarder, parce qu'ils tiennent cette sorte
de légume pour immonde.,,

„L'Impureté de ce légume n'étoit pas la
 „seule raison qui portoit les Egyptiens à s'en
 „abstenir, ils ne mangeoient point de fèves,
 „parce qu'ils en connoissoient la nature, telle
 qu'Hip-

σικῶ ψήφα, la fève signifie le suffrage des Juges, & κωμοβόλον δικαστήν, jeteur de fèves, pour Juge.

²⁹ Hérodote. Hist. Lib. II.

„qu'Hippocrate nous la marque dans le on-
 „zième Liv. de la Diète Chap. 4. *Les fèves,*
 „dit-il, *resserrent & causent des vents.* Il
 „n'en falloit pas davantage pour les décrier
 „chez des Peuples aussi soigneux de leur santé
 „que les Egyptiens, qui se purgeoient trois
 „fois le mois par des vomitifs, des lavemens
 „& qui croyoient que toutes les maladies des
 „hommes ne viennent que des alimens dont
 „ils se nourrissoient. „

„Pythagore avoit donc pris cela des Eryp-
 „tiens, & comme toutes les abstinences de ces
 „Peuples, & celle des Hebreux, avec le sens
 „propre & littéral avoient aussi un sens figuré,
 „il est très-vraisemblable que sous cette Ordon-
 „nance de s'abstenir des fèves, il y avoit un
 „ordre caché de ne se pas mêler des Affaires
 „civiles & de renoncer à toute impureté.
 „Tous les Symboles de Pythagore avoient un
 „double sens, que les Pythagoriciens obser-
 „voient avec la dernière exactitude. *Dans*
 „*les Préceptes Symboliques*, dit Hiérocles, *il*
 „*est juste d'obéir au sens littéral & au sens ca-*
 „*ché; ce n'est même qu'en obéissant au sens lit-*
 „*téral que l'on obéit au sens mystique qui est le*
 „*principal & le plus important.* „

„Le sens littéral de ce Symbole, comme
 „de toutes les Cérémonies légales, regardoit
 „la

„la Santé de l'Âme l'innocence & la pureté.
 „Voilà les raisons de l'aversion que les Pythagoriciens avoient pour les fèves.,,

Il seroit à souhaiter, pour la gloire de Pythagore, que Dacier l'eût excusé aussi probablement dans plusieurs autres sentimens; mais en vérité il a tenté quelquefois de blanchir un Ethiopien. Le zèle outré le plus visible, ses préjugés, peut-être aussi sa dissimulation, lui ont fait entreprendre de justifier les opinions les plus absurdes. Il a voulu prouver très sérieusement que Pythagore n'avoit parlé qu'allégoriquement, lorsqu'il avoit admis la Métempsychose, & qu'on avoit fait un Monstre de cette fiction en la prenant à la lettre, & en l'expliquant grossièrement.

„Je sai, *dit-il*³⁰, que quand les fictions ont passé longtems pour des vérités nues & littérales, & qu'elles ont eu le suffrage de plusieurs siècles, elles se laissent rarement manier & purger par la Raison, & qu'elles craignent même l'approche de la conjecture, qui voudroit approfondir ce qu'elles ont de fabuleux: mais je sai aussi qu'il n'y a rien de plus injuste que de permettre que le Mensonge

³⁰ Voyez la Vie de Pythagore, Tom. I. pag. 82.

„songe prescrive contre la Vérité. Il y aura
„autant qu'on voudra de Philosophes qui
„ont pris à la lettre cette Metempsychose &
„qui ont effectivement enseigné que l'Âme
„d'un homme, pour expier ses péchés après
„sa mort, passoit dans le Corps d'un autre
„homme, ou d'un Animal, ou d'une Plante :
„les Poëtes l'auront débité dans leurs Ecrits,
„les Historiens même, qui sont les Ecrivains
„qui doivent le moins souffrir le mélange
„de la fable, auront dit, comme les Poë-
„tes, que Pythagore assûroit de lui même
„qu'il avoit été d'abord Ethalidès fils de Mer-
„cure, ensuite Euphorbe, après cela Hermo-
„time, après Hermotime un Pêcheur de De-
„los, & enfin Pythagore. Les Philosophes
„ont débité avec plaisir une opinion singulière
„qui avoit quelque chose de merveilleux ;
„les Poëtes l'ont regardée comme leur Bien,
„à cause de la fiction qui lui sert d'enveloppe ;
„car qui ne fait que la fable est l'apanage de
„la Poësie, & que les Poëtes habitent le Pays
„des fictions & des Monstres ? Les uns &
„les autres ont séduit & attiré les Historiens.
„ . . . Une marque sûre que Pythagore n'a
„jamais eu l'opinion qu'on lui attribue, c'est
„qu'il n'y en a pas le moindre vestige dans les
„Symboles qui nous restent de lui, ni dans les
„Pré-

„Préceptes que son Disciple Lyfis a recueillis, & „qu'il a laissés comme un précis de sa Doctrine.“

En vérité, il faut que la qualité de Commentateur cause une espèce d'enthousiasme, capable d'aveugler quelquefois les gens les plus savans & les plus sensés ! Car enfin, on ne sauroit donner trop d'éloges à l'érudition & au bon sens de Dacier ; cependant je doute qu'on puisse raisonner aussi pitoyablement que lui sur la question dont il s'agit. Il s'étonnoit avec raison que des gens, nés deux mille ans après les Auteurs Grecs, voulussent trouver à redire à la diction d'Homère & de Pindare : mais ces gens n'auroient-ils pas été en droit de lui dire ? Nous ne faisons qu'imiter votre exemple ; quoique nous ne sachions guère le Grec, nous n'approuvons point ceux qui ont dit autrefois qu'Homère étoit le Dieu de la Poësie, & que ses Vers étoient aussi harmonieux que ceux d'Apollon. Ils se sont laissé surprendre à des beautés empruntées, qui n'avoient que du clinquant : les Historiens, les Orateurs ont été séduits par ceux qui les avoient précédés ; ils n'ont loué Homère que parcequ'ils ont vu que ceux qui les avoient précédés en avoient fait autant. Ne prétendez-vous pas, vous, *Monsieur Dacier*, que tout ce que les Auteurs

anciens ont écrit des opinions de Pythagore sont des fables ridicules, & que vous en êtes mieux instruit qu'eux? Hérodote ³¹, le plus ancien des Historiens que nous ayons, a beau nous décrire le Dogme de la Métempfychose, tel que le Philosophe de Samos l'a enseigné, il doit être moins cru que vous. Cicéron a encore moins de crédit qu'Hérodote, puisqu'il n'a vécu que plusieurs siècles après. Diogène-Laërce, Porphyre, Iamblyque, dans les Vies qu'ils ont écrites de Pythagore, ont adopté aveuglément toutes les opinions ridicules qu'on lui prêtoit; les Peres de l'Eglise ont eu aussi peu de discernement. St. Jérôme ³² se vançoit mal à propos de connoître parfaitement la Doctrine de Pythagore, puisqu'ils disoit la même chose que ces Auteurs; il n'y a que vous, *Monsieur Daier*, qui dans ces derniers tems ayez développé la vérité, & connu que Pythagore n'avoit enseigné la Mé-

tem-

³¹ Les Egyptiens sont aussi les premiers qui ont dit que l'Ame est immortelle, qu'après la mort du Corps, elle passe successivement dans des Corps de Bêtes; qu'après avoir passé par les corps des Animaux terrestres, aquatiques, & aériens, elle revient animer le corps d'un homme, & qu'elle acheve ce circuit en trois mille ans. Il y a des Grecs, qui ont débité ce Dogme, comme s'il

tempſychoſe, que métaphoriquement & dans un ſens parabolique. C'eſt à l'Esprit & au Génie Commentateur que vous êtes redévalable de ces belles découvertes; & nous, c'eſt à l'envie de paſſer pour des gens d'un goût fin & d'une délicateſſe quinteſſenciée que nous devons la connoiſſance que nous avons des défauts du langage d'Homère. Vous *Monſieur Dacier*, zélé pour les Grecs & les Romains, vous trouvez des raiſons pour excuſer une extravagance, des qu'elle eſt ancienne; & nous, Perrault & la Mothe, jaloux de la gloire des illuſtres Ecrivains que nous ne ſaurions égaler, nous critiquons les endroits les plus beaux de leurs Ouvrages, nous agiſſons ainſi tous les trois à peu près auſſi ſenſément.

Le ſavant Pere Mourgues Jéſuite, dont je vous ai fait l'éloge dans ma dernière Lettre, s'eſt bien gardé d'adopter les ſentimens de
Mon-

eut été à eux en propre, les uns plutôt, les autres plus tard; j'en ſai les noms, & je ne veux pas les nommer. *Hérod. Hiſt. Liv. 11.* Remarquez que Dacier convient qu'Hérodote parle dans cet endroit de Pythagore.

³² Audi quid apud Græcos Pythagoras invenerit: immortales eſſe Animas, & de aliis corpõribus tranſire in alia. *Hieron. contra Rufinum.*

Monsieur Dacier. Il n'hésite pas à dire que
 la Métempsychose a été généralement soutenue,
 & sans métaphore, depuis la fondation
 du Pythagorisme jusque bien avant dans les
 tems Chrétiens ; & depuis Pythagore jusqu'à
 Porphyre , c'est - à - dire durant le cours de
 plus de huit cens ans. Je ne crois pas, *dit-il* ³³,
 „qu'on puisse regarder aujourd'hui la Métem-
 „psychose comme une fiction , dont on a fait
 „un Monstre , en la prenant à la lettre trop
 „grossièrement. Je voudrois pouvoir être
 „en cela du sentiment d'un illustre Ecrivain
 „& Académicien ³⁴ ; voici la résomption
 „des preuves que je crois avoir du contraire.
 „Premièrement ceux qui ont parlé de la Mé-
 „tempsychose autrement que comme d'une
 „fiction, ou d'un phantome, sont d'un côté
 „les Philosophes, & de l'autre les Peres. Les
 „Philosophes, savoir Pythagore après Phéré-
 „cide, Empedocle, Socrate, Platon: deux
 „Seètes entières, celle des Académiciens &
 „celle des Stoïciens: & dans le Platonisme
 „qui fut la continuation de l'Academie, Al-
 „cinoüs & Plotin; tout cela a reconnu la
 „mé-

³³ Plan Théologique du Pythagorisme & des autres Se-
 ètes savantes de la Grèce, par le Pere Michel Mourgues

„Métempsychose complète, selon ses deux
 „articles. Je ne compte-là Virgile & Ovide,
 „qu'à titre d'Historiens, auxquels je joins Ari-
 „stote en la même qualité; & en qualité
 „d'Historiens de profession, Hérodote dans
 „son Euterpe, Diodore de Sicile dans sa Bi-
 „bliothèque Liv. I. Laërce & Jamblyque
 „dans la Vie de Pythagore; après cela Por-
 „phyre, Hiérocles. Procle. Saint
 „Justin, Origène, Saint Grégoire de Nazian-
 „ce, Eusebe, Saint Cyrille d'Alexandrie, Théo-
 „doret, Tertullien, Lactance,
 „Saint Jérôme, Saint Augustin.“

Il étoit impossible, *Monsieur*, que le savant Dacier ignorât le sentiment unanime de cette foule d'Auteurs; mais vous avez vu que cela ne l'a pas empêché de vouloir défendre la gloire de Pythagore qu'il sentoit être terriblement flétrie par le Dogme de la Métempsychose réelle & encore plus par les prétendues transmigrations dont il disoit se ressouvenir. Avouez qu'il faut avoir autant de courage que Don Quichote, & aimer aussi tendrement les Anciens que ce Chevalier errant aimoit sa Dulcinée, pour oser entrepren-

de la Compagnie de Jésus, &c. Tom. I. Lettre XI, pag. 126.

24 Mr. Dacier.

dre de soutenir une cause aussi mauvaise que celle de Pythagore. Convenons donc, *Monsieur*, malgré les grands éloges que Dacier a donnés à ce Philosophe dans sa Vie, que le Dogme de la Métempsychose étoit ridicule, & que Pythagore étoit, ou un fourbe, tel qu'on

35 Fucarandono, après avoir fait au Roi les trois révérences accoutumées, s'affit auprès de Xavier; & l'ayant regardé fixement, je ne scai, *lui dit-il avec un air suffisant*, si tu me connois, ou, pour mieux dire, si tu me reconnois. Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu, répondit Xavier. Alors le Bonze éclatant de rire, & se tournant vers ses Compagnons, je vois bien, leur dit-il, que je n'aurai pas de peine à vaincre un homme qui a traité avec moi plus de cent fois, & qui fait semblant de ne m'avoir jamais vu. Ensuite regardant Xavier avec un sourire de mépris: Ne te reste-t-il rien, poursuivit-il, des Marchandises que tu m'as vendues au Port de Frenajoma? En vérité, repliqua Xavier avec un visage toujours serain & modeste, je n'ai de ma vie été Marchand, & je n'ai jamais vu Frenajoma. Oh quel oubli! & quelle bêtise! reprit le Bonze, faisant l'étonné, & continuant ses éclats de rire. Quoi! dit-il, se peut-il faire que tu ayes oublié cela? Rappelez m'en le souvenir, repartit doucement le Pere, vous qui avez plus d'esprit & de mémoire que moi. Je le veux bien, dit le Bonze tout fier de la louange que Xavier lui avoit donnée, Il y a aujourd'hui mille cinq cens ans tout juste, que toi & moi, qui étions Marchands faisons notre trafic à Frenajoma, & que j'achetai de

qu'on en voit encore plusieurs dans les Indes³⁵, un visionnaire qui s'étoit entêté des folies & des imaginations chimériques des Egyptiens.

Platon avoit adopté l'opinion de la Métempsychose, mais il l'avoit un peu corrigée &

toi cent pièces de soyes à très-bon marché. T'en souvient-il maintenant? Le St. qui jugea où alloit le discours du Bonze, lui demanda honnêtement quel âge il avoit. J'ai cinquante-deux ans, dit Fucarandono. Comment se peut-il faire, reprit Xavier, que vous fussiez Marchand, il y a quinze siècles, s'il n'y a qu'un demi-siècle que vous êtes au monde? & comment trafiquions nous en ce tems-là. vous & moi, dans Frenajoma, si la plupart de vous autres Bonzes enseignez que le Japon n'étoit qu'un Desert, il y a mille cinq cens ans? Ecoute-moi, dit le Bonze, tu entendras des oracles, & tu demeureras d'accord que nous avons plus de connoissances des choses passées que vous n'en avez, vous autres, des choses présentes. Tu dois donc savoir que le Monde n'a jamais eu de commencement, & que les hommes à proprement parler, ne meurent point: l'Ame se dégage seulement du Corps où elle étoit enfermée; & tandis que ce Corps pourrit dans la terre, elle en cherche un autre frais & vigoureux, où nous renaissions, tantôt avec le sexe le plus noble, tantôt avec le sexe imparfait, selon les diverses Constellations du Ciel, & les différens aspects de la Lune. Ces changemens de naissances font que nos fortunes changent aussi. Or c'est la récompense de ceux qui ont vécu saintement, que d'a-

& rendue moins absurde. Car quoiqu'il ait soutenu qu'après la mort les Ames des hommes passent même jusque dans les corps des Animaux³⁶, & qu'il ait admis la transmigration dans toute son étendue, il ne poussa point, comme Pythagore, les choses jusqu'à l'extravagance, & se garda bien d'assurer qu'il se ressouvenoit des corps différens qu'il avoit animés successivement.

Le Système de Platon sur la nature des Ames, & sur leur essence étoit assez semblable à celui de Spinoza, à la Métempsychose près : il supposoit, comme ce Philosophe moderne, qu'elles n'étoient que de simples parties de l'Ame du Monde; ce qui revient aux modifications de Spinoza.

Je

voir la mémoire fraîche de toutes les vies. qu'on à mérites dans le Siècle passé, & de se représenter soi-même tout entier, tel qu'on a été depuis une éternité sous la forme de Prince, de Marchand, d'Homme de Lettres, de Guerrier, & sous tant d'autres figures. Au contraire, quiconque, comme roi, fait si peu ses propres affaires qu'il ignore ce qu'il a été, & ce qu'il a fait durant le cours d'une infinité de siècles, montre que ses crimes l'ont rendu digne de la mort autant de fois qu'il a perdu le souvenir des vies dont il a changé. Vous jugez bien, *Monsieur*, qu'un étourdi qui venoit de déclarer tous ceux devant qui il parloit, criminels & dignes de la mort, à cause de l'oubli de leurs vies antérieures, n'eut

Je crois, *Monsieur*, vous avoir montré dans ma Lettre précédente que tous les anciens Philosophes, & sans en excepter Platon, n'ont guère eu des idées plus conformes à la nature de Dieu que celles de ce Juif; il me fera aisé de vous faire voir qu'ils n'ont pas mieux pensé que lui sur l'essence de nos Ames, & qu'ils ont presque eu les mêmes sentimens.

Les Pythagoriciens, les Stoïciens, les Platoniciens croyoient que, comme notre Corps est une partie de celui du Monde, de même notre Ame est une partie de la sienne. Hiéroclés, dans son Commentaire sur les deux premiers³⁷ *Vers dorés* de Pythagore, explique fort clairement ce Siftême. „ Les Ames des „ hom-

plus affaire à un Etranger qu'il traitoit si mal. Les Seigneurs de la Cour entreprirent le Bonze, & le Bonze repartit aux Seigneurs avec tant de hardiesse & tant de fierté, que le Roi fatigué de ses insolences, le fit chasser de la Salle. *Vie de St. François Xavier*, par le P. Bouhours cité dans le Plan Théologique du Pythagorisme, &c. Par le Pere Mourgues, Tom. I. pag. 138.

³⁶ Platonem Animas hominum post mortem revolvī usque ad corpora Bestiarum, scripsisse certissimum est, *August*, de Civitate Dei. Lib. X. Cap. 30.

³⁷ Ἀθανάτους μὲν πρῶτα Θεούς, νόμῳ ὡς διάκοντα Τιμῆ καὶ σέβει ὄροντες Ἰσραὴλ Ἡρώας ἀγαγούσας
 ΤΟΜ. II. U

„hommes, *dit-il*³⁸, pourroient être juste-
 „ment appellées *des Dieux mortels*, comme
 „mourans quelquefois à la Vie divine par
 „leur éloignement de Dieu, & la recouvrant
 „quelquefois par leur retour vers lui; vivant
 „ainsi dans le dernier sens d'une Vie divine,
 „& mourant dans l'autre, autant qu'il est pos-
 „sible à une essence immortelle de participer
 „à la mort, non point par la cessation de
 „l'être mais par la privation du bien être.“

Voilà cette séparation & cette réunion des
 Ames parfaitement développée. Car vous
 vous souvenez sans doute, *Monsieur*, que
 j'ai eu l'honneur de vous dire que, quoique
 Platon admît un premier Dieu, Suprême,
 Eter-

Honore premièrement les Dieux Immortels comme il
 sont établis & ordonnés par la Loi: respecte le Serment
 avec toute sorte de religion; honore ensuite les Héros
 pleins de bonté.

³⁸ Commentaires d'Hérocles sur les Vers de Pytha-
 gore, traduits par Dacier. *Pag. 8.*

PROPOSITIO I.

³⁹ Cognitio Attributum Dei est, sive Deus est res
 cogitans.

DEMONSTRATIO.

Singulares cogitationes, sive hæc, & illa cogitatio
 modi sunt, qui Dei naturam certo & determinato modo
 exprimunt. (Per Coroll. Prop. 25. p. I.) Competit ergo

Eternel, Créateur de l'Univers qu'il avoit pris dans son Sein, il reconnoissoit aussi le Monde pour un Dieu, & croyoit qu'il étoit doué d'une Ame intelligente & procréée par une émanation de la Divinité Suprême. Or il pensoit que les Ames après la mort se réunif-
soient à l'Ame principale du Monde, comme les Corps se rejoignoient à la première ma-
tière dont ils avoient été formés. Spinoza a soutenu à peu près la même chose. Comme il n'admettoit qu'une seule Substance, ainsi que vous l'avez déjà vu, & qu'il disoit que cette Substance étoit Dieu, il vouloit que nos Ames, de même que nos Corps, ne fussent que des modifications de cette Substance. La pensée ³⁹
&

Deo (per Defin. 5. p. 1.) *Attributum, cujus conceptum singulares omnes cogitationes involvunt, per quod etiam concipiuntur. Est igitur Cogitatio unum ex infinitis Dei attributis, quod Dei æternam & infinitam essentiam exprimit.*

S C H O L I U M.

Patet etiam hæc Propositio ex hoc, quod non possumus Ens cogitans infinitum concipere. Nam quò plura Ens cogitans potest cogitare, eò plus realitatis, sive perfectionis idem continere concipimus; ergo Ens quod infinita infinitis modis cogitare potest, est necessario virtute cogitandi infinitum. Cum itaque, ad solam cogitationem attendendo, Ens infinitum concipiamus, est

& l'extension 4^o étant , selon lui , les attributs de Dieu , les Ames 4¹ ne pensoient que parce qu'elles en étoient des modifications , & les Corps n'avoient de l'extension que par la même raison. Ainsi en mourant il n'arrivoit aucune destruction ; mais seulement un changement de modifications. En suivant ce Système on auroit pu dire que l'Âme n'étoit point anéantie , & qu'elle se réunissoit au sujet principal. Ainsi la seule différence qui se rencontre entre le sentiment des Platoniciens & des Spinozistes , c'est que les premiers , avant que de réunir entièrement

necessario (Per Defin. 4. & 6. p. I.) *Bened. Spinos.*
Opera posthuma, Ethices Part. II. de Mente, pag. 42.

PROPOSITIO II.

4^o. Extensio attributum Dei est, sive Deus est res extensa.

DEMONSTRATIO.

4¹ Hujus eodem modo procedit, ac Demonstratio præcedentis Propositionis,

PROPOSITIO VII.

Ordo, & connexio idearum idem est, ac ordo & connexio rerum,

DEMONSTRATIO.

Patet ex Ax. 4, p. I. Nam cujuscumque causati idem a cognitione, causæ cujus est effectus, dependet.

ment les Ames particulières à celle du Monde; leur faisoient faire quelque voyage dans les Corps de plusieurs Animaux, & que les Spinofistes donnent moins de peines à leurs modifications, & n'exigent point qu'elles en reforment de nouvelles.

Voilà encore, *Monsieur*, Platon, le divin Platon, dans les Ouvrages duquel les Peres de l'Eglise trouvoient des choses qui leur facilitoient l'intelligence des Mystères les plus sublimes de la Religion, très-ressemblant & fort conforme, à quelque chose près, à Spinosa sur la nature des Ames. Je n'aîmeroîs guère mieux
ap-

C O R O L L A R I U M.

Hinc sequitur, quod Dei cogitandi potentia æqualis est ipsius actuali agendi potentia. Hoc est, quidquid ex infinitâ Dei naturâ sequitur formaliter, id omne ex Dei idea eodem ordine, eademque connexionem sequitur in Deo objective.

S C H O L I U M.

Hic, antequam ulterius pergamus, revocandum nobis in memoriam est id, quod supra ostendimus; nempe quod quicquid ab infinito Intellectu percipi potest, tanquam substantiæ essentiam constituens, id omne ad unicam tantum Substantiam pertinet; & consequenter quod Substantia cogitans, & Substantia extensa, una eademque Substantia est, quæ jam sub hoc, jam sub illo attributo comprehenditur, sic etiam modus extensionis & idea il-

approuver le sentiment du Philosophe Ancien que celui du Moderne. Je trouve qu'ils sont également contraires aux idées de l'ordre, & qu'ils outragent également la Majesté & la Grandeur de l'Être Suprême. Car si les Ames des hommes ne sont que des modifications de Dieu, comme le veut Spinoza, ou des parties, comme le dit Platon, la Divinité est donc coupable de tous les crimes, puisqu'elle est sujette à tous les vices, „Il „faut alors, *ainsi que l'observe St. Augustin* ⁴², „que l'on tue & que lon égorge Dieu dans „les

lius modi, una eademque est res, sed duobus modis expressa. *Id. ibid. pag. 46.*

⁴² Quod si ira est, quis non videat quanta Impietas & Irreligiositas contequatur, ut quod calcaverit quisque, partem Dei calcet; & in omni Animante occidendo pars Dei trucidetur? Nolo omnia dicere quæ possunt occurrere cogitantibus; dici autem sine verecundia non possunt. *August. de Civit. Dei, Lib. IV. Cap. XII. pag. 431.*

⁴³ Si Deus est mundus, & partes ejus utique immortales sunt; ergo & homo Deus est, quia pars est ut dicitis mundi. Si homo; ergo & jumenta, & pecudes, & cætera genera bestiarum, & avium, & piscium; quoniam & illa eodem modo sentiunt, & mundi partes sunt. At hoc tolerabile est: nam & hæc colunt Ægyptii. Sed res eo pervenit, ut & ranæ & culices, & formicæ

„les Animaux, qui sont des parties de son
 „Essence.“ Quelles affreuses idées un pareil
 „Système n'offre-t-il pas à l'imagination?
 „La Divinité est si fort ravalée ⁴³, que les
 „Grenouilles, les Fourmis & les Moucheron
 „peuvent être mis au rang des Dieux.“ Mais
 par quelle raison la Divinité souffre t-elle
 d'être si malheureuse en détail, & permet-
 elle que ses parties viennent animer des Corps,
 où elles seront aussi infortunées? Spinoza
 pouvoit répondre à cette objection. Car
 comme il n'admettoit aucune liberté ⁴⁴ dans
 cette

*dii esse videantur, quia & ipsis inest sensus, & partes
 mundi sunt. Ita semper argumenta ex falso petita inep-
 tos & absurdos exitus habent. Lact. Inst. Lib. II. Cap.
 VI. de origine erroris.*

PROPOSITIO XXXII.

⁴⁴ *Voluntas non potest vocari causa libera, sed tantum
 necessaria.*

DEMONSTRATIO.

*Voluntas certus tantum cogitandi modus est, sicuti In-
 tellectus; adeoque (per Prop. 28.) unaquæque volitio
 non potest existere, neque ad operandum determinari,
 nisi ab alia causa determinetur, & hæc rursus ab alia, &
 sic porro in infinitum. Quod si Voluntas infinita suppo-
 natur, debet etiam ad existendum, & operandum deter-
 minari a Deo, non quatenus Substantia absolute infinita
 est, sed quatenus attributum habet, quod infinitam &*

cette Substance qu'il appelloit Dieu, & qu'il la soumettoit à une inévitable nécessité établie & continuée dans toute l'éternité, elle ne pouvoit se dispenser de suivre les loix de la production, & d'animer les différentes modifications, mais selon Platon l'Ame du Monde, ou si vous aimez mieux la Divinité, connoissoit, agissoit librement, n'étoit point soumise à des règles inévitables. Il falloit donc de deux choses l'une, ou qu'elle pensât d'une matière bien bizarre, pour aimer à être tourmentée, ou que ses parties eussent moins de

æternam cogitationis essentiam exprimit (per Prop. 23.) quocumque igitur modo, sive finita, sive infinita concipiatur, causam requirit, a qua ad existendum & operandum determinetur; adeoque (per Definit. 7.) non potest dici causa libera, sed tantum necessaria vel coacta.

COROLLARIUM I.

Hinc sequitur I°. Deum non operari ex libertate voluntatis.

COROLLARIUM II.

Sequitur II°. Voluntatem, & Intellectum ad Dei naturam ita sese habere, ut motus, & quies; & absolute, ut omnia naturalia, quæ (per Propos. 29.) a Deo ad existendum & operandum certo modo determinari debent. Nam Voluntas, ut reliqua omnia, causa indiget, a qua ad existendum, & operandum certo modo determinetur. Et quamvis ex data Voluntate, sive Intellectu infinita

de prudence qu'elle, & ne connussent pas la sottise qu'elles faisoient, lorsqu'elles s'insinuoient dans quelques Corps. Enée leur auroit pu donner un très-bon conseil, si elles en avoient voulu profiter. Ce Prince Troien ⁴⁵, étant allé voir son Pere Anchise dans les Enfers, s'étonna beaucoup que des Ames, qui étoient déjà venues une fois sur la Terre animer des Corps, eussent encore la fantaisie de faire une seconde fois cette folie.

Les

sequantur; non tamen propterea Deus magis dici potest ex libertate voluntatis agere, quam propter ea, quæ ex motu, & quiete sequuntur, (infinita enim ex his etiam sequuntur) dici potest ex libertate motus & quietis agere. Quare Voluntas ad Dei naturam non magis pertinet, quam reliqua naturalia; sed ad ipsam eodem modo sese habet, ut motus, & quies, & omnia reliqua, quæ ostendimus ex necessitate Divinæ Naturæ sequi, & ab eadem ad existendum, & operandum certo modo determinari. *Bened. Spinos. Opera Posthuma, Ethices. Part. I. de Deo. pag. 29.*

45 O Pater, anne aliquas in Cœlum hinc ire putandum est

Sublimes Animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido?
Virgil. Æneid. Lib. VI.

Les Philosophes qui foutenoient la Métempsychose avoient bien compris que leurs Adversaires leur reprocheroient le peu de jugement de ces portions de la Divinité. Pour répondre à cette objection, ils disoient que les Ames étoient obligées de passer dans différens Corps, afin d'expier les fautes qu'elles commettoient sur la Terre, & que leur transmigration ne cessoit que lorsqu'elles étoient entièrement purifiées. Ce raisonnement est bien foible, car ou une Ame, qui descendoit pour la première fois, pour venir animer un Corps, avoit péché, ou n'avoit pas péché : si elle n'avoit pas péché, elle avoit donc bien peu de jugement de venir, sans y être forcée essuyer une punition qui n'étoit réservée qu'aux Ames vicieuses; & si elle avoit péché, il falloit que ce fût de concert avec la Divinité, n'ayant fait avant sa descente qu'une même Ame avec l'Ame Divine, c'est-à-dire avec l'Ame du Monde. Or peut-on rien dire de plus absurde que de supposer que Dieu puisse pécher? Il faut donc en revenir à se retrancher sur le desir que les Ames ont de venir animer des Corps, & avouer qu'il n'est rien de moins sensé que les parties de la Divinité, & quelles courent commes des étourdiés après tout ce qui peut les rendre malheureux.

heureuses. Malgré cela il reste encore une difficulté assez grande, c'est qu'il paroît fort vraisemblable qu'un Dieu composé de parties folles, étourdies, impies, sacrilèges, &c. ne peut guère être fort parfait, puisqu'un Tout se ressent nécessairement des qualités & des attributs des parties dont il est composé. En vérité je ne comprends point comment il s'est trouvé des gens assez prévenus pour faire quelque cas du Systême de Spinoza, car les modifications l'exposent à cette dernière objection : que le Dieu, ou la Substance qu'il admet, doit être la chose la plus imparfaite, puisqu'elle est le Centre, où se réunissent tous les défauts & toutes les imperfections. Juste Dieu ! quelle Divinité, qu'une Divinité pareille !

Je reviens. *Monsieur*, à l'opinion des Platoniciens, des Pythagoriciens, & des Stoïciens sur la nature des Ames ; N'avois-je pas raison de vous dire que, parmi tous les Philosophes Anciens, ceux qui les supposoient mortelles, & de la même qualité que les autres parties du Corps, raisonnent le moins ridiculement. Mais direz-vous peut-être : Est-il permis que Platon qui a dit de si belles choses, qui a relevé si fort l'essence de l'Ame humaine doive être taxé d'avoir raisonné moins
 fen-

senfément qu'Épicure ? Oui, *Monsieur*, c'est là une vérité évidente, & Platon, à force de vouloir illustrer l'Âme humaine est tombé dans un excès plus grand, & si j'ose dire plus criminel qu'Épicure en la détruisant totalement. Car rien n'est plus contraire au bon sens, à la justesse du raisonnement, & aux idées de l'ordre, que d'élever la nature de l'Âme humaine aux dépens de la Divinité. „Platon, dit Tertullien ⁴⁶, a accordé tant de „Divinité à l'Âme, qu'il l'a rendue égale „à Dieu.“

Il reste encore une ressource aux partisans des Philosophes qui ont admis l'immortalité de l'Âme : ils vantent beaucoup leur sagesse & leur pénétration sur cet article ; mais il ont moins de sujet de triompher qu'ils ne pensent. Ce n'est pas assez, pour être louable, d'adopter une opinion ⁴⁷, il faut la savoir sou-

⁴⁶ Plato tantam Animæ concessit divinitatem, ut Deo adæquetur. *Tertul. de Anima, Cap. XXIV.*

⁴⁷ Lactance remarque avec raison que quoique les Philosophes qui admettoient la métempsychose crussent l'immortalité de l'âme, il ne pouvoit pas cependant s'empêcher de blâmer ces philosophes parce qu'ils soutenoient leur opinion par de très-mauvaises raisons & qu'ils avoient découvert une vérité

soutenir par de bonnes raisons; or toutes celles que les Philosophes anciens ont données de l'immortalité de l'Ame sont très-foibles, & en suivant les Dogmes & les Principes de cette Philosophie, qui faisoient l'Esprit d'une matière subtile, déliée, ignée, &c. les Epicuriens raisonnoient beaucoup plus conséquemment; C'est ce que je vais vous prouver.

On peut diviser les sentiments des anciens Philosophes en deux classes différentes: les uns, comme les Pythagoriciens les Stoïciens, les Platoniciens, ont cru l'Ame immortelle, & ont admis les transmigrations dans des Corps différens! les autres, comme les Epicuriens, les Péripatéticiens entièrement attachés à la Doctrine d'Aristote, ont cru l'Ame mortelle. Il s'agit donc d'examiner quelles étoient les raisons, dont les uns & les autres soutenoient leurs opinions. Il faut déjà établir

non par un raisonnement juste mais par cas fortuit. *Alii autem contraria his differunt, superesse animas post mortem, & hi sunt maximè Pythagorici ac Stoici: quibus & si ignoscendum est, quia verum sentiunt, non possunt tamen reprehendere eos, qui non sententia, sed casu inciderunt in veritatem. Lact. Inst. Lib. III. Cap. XVIII. de falsa Sapientia.*

blir ce Principe certain, c'est qu'aucun Philosophe n'a cru l'Ame immortelle, qui n'ait aussi admis la Métempfychose. „Voici un „défi, dit le ⁴⁸ *savant Pere Mourgues*, qui „pourroit n'être pas téméraire, c'est qu'on „ne sauroit produire (hors des Sectes qui „ont nié l'immortalité de l'Ame) un seul „Philosophe qui ait nié la pluralité des vies. „Je mets-là le fond de la Métempfychose.“ Voilà déjà, *Monsieur*, un grand avantage que les Epicuriens ont sur leurs Adversaires, car nous sommes convenus qu'il est absurde de vouloir élever l'Ame humaine en outrageant la Divinité; mais examinons en détail toutes les raisons des plus célèbres Philosophes. Cicéron nous les fournira lui seul: il met dans la bouche de Caton tous les plus forts raisonnemens de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Xénophon; il les orne de son éloquence, & avec cela il n'a pas le talent de les mettre à l'abri de plusieurs objections qui les terrassent entièrement.

Je

⁴⁸ Plan Théologique du Pythagorisme, &c. Tom. I. Lettre XI. pag. 227.

⁴⁹ Ego vestros Patres, P. Scipio, tuque, C. Læli, Viros clarissimos, mihi que amicissimos vivere arbitror, & eam quidem vitam que est sola vita nominanda. Nam

Je suis persuadé, dit 4^e *Caton*, „que vos
 „Peres, ces illustres Personnages n'ont point
 „cessé de vivre, quoiqu'ils ayent passé par la
 „mort, & qu'ils soient toujours vivants de
 „cette sorte de vie, qui seule mérite d'être ap-
 „pellée de ce nom-là. Car tant que nous
 „sommes dans les liens du Corps, nous y
 „sommes comme des Forçats à la chaîne,
 „puisque notre Ame est quelque chose de di-
 „vin, qui du Ciel, comme du lieu de son
 „origine, est jettée & comme abimée dans
 „dans cette basse Région de la Terre, qui est
 „un lieu d'exil & de supplice pour une Sub-
 „stance céleste & éternelle de sa nature.“

Tout ce beau raisonnement de *Caton* se réduit à établir ce Dogme absurde de la Métempychose & de l'Ame du Monde: Les Ames sont des portions de la Divinité qui sont jettées dans cette basse Région pour animer les Corps, &c.

Je ne m'arrêterai pas davantage à ce premier article: vous en connoissez à présent
 tout

dum fumus in his inclusi compagibus Corporis, munere necessitatis, & gravi opere perfungimur. Est enim Animus cælestis ex altissimo domicilio depressus, & quasi demersus in terram, locum divinæ Naturæ æternitatisque contrarium. Cic. de Senect. Cap. XXI.

tout le faux & l'absurde. Poursuivons.
 „Je crois ⁵⁰ que si les Dieux ont engagé nos
 „Ames dans nos Corps, c'est a fin que ce grand
 „Ouvrage de l'Univers eût des Spectateurs, qui
 „admirassent le bel ordre de la Nature & le
 „cours si réglé des Astres, & qu'ils l'expri-
 „massent en quelque sorte par le régle-
 „ment & l'uniformité de leur vie.“

Cela est pitoyable ! Les Dieux envoient d'autres Dieux sur la Terre pour voir promener le Soleil & la Lune, & ces Ames qui sont des portions de la Divinité sont assez fortes de quitter le céleste séjour pour avoir le plaisir de contempler le cours des Astres. Il faut que le Métier d'Astronome, & celui d'Astrologue soit quelque chose de bien noble, puisque des parties de la Divinité se font gloire de venir l'exercer dans ce Monde. Il est vrai qu'elles répondent quelquefois très-mal aux intentions du Dieu dont elles se détachent, puisqu'au lieu d'exprimer par le régle-
 ment & l'uniformité de leur vie la régularité du cours
 des

⁵⁰ Sed credo Deos Immortales sparsisse Animos in Corpora humana, ut essent, qui Terras intuerentur, quique Cælestium ordinem contemplantes, imitarentur, eum vite modo atque constantia. *Idem, ibid.*

⁵¹ Nec me solum ratio ac disputatio impulit ut ita cre-

Corps célestes, elles font sur la Terre toutes fortes de crimes & de sottises. En vérité voilà un Dieu bien mal obeï, & composé de parties bien mal moriginées! Il seroit beaucoup mieux de ne les pas laisser venir faire les vagabondes ici bas.

Ecoutons encore Caton. „Ce n'est pas^{5^r}, „seulement le raisonnement & la méditation „qui m'ont imprimé ce sentiment; mais en- „core l'autorité de tout ce qu'il y a eu de „plus grands Philosophes. Car ne savons- „nous pas que c'est ce qu'en ont pensé Py- „thagore & ses Disciples, & que ces Philoso- „phes que nous pouvons appeller nos com- „patriotes, & à qui l'on a donné dès les „premiers tems le nom de Philosophes Itali- „ques, n'ont jamais douté que nos Ames ne „fussent des portions de cette Intelligence uni- „verselle que nous appellons Dieu.“

Ces Philosophes ont pensé une très- grande absurdité, & Caton auroit fort bien fait de la rejeter plutôt que de s'en
fer-

derem, sed nobilitas etiam summorum Philosophorum & auctoritas. Audiebam Pythagoram, Pythagoreosque, Incolas pene nostros, qui essent Italici Philosophi quondam nominati, nunquam dubitasse, quin ex universa Mente divina delibatos Animos haberemus. Idem ibid.

servir pour fonder l'immortalité de l'Ame humaine.

Continuons. „ C'est ce que m'a fait ⁵²
 „comprendre l'excellent Discours de l'immor-
 „talité de l'Ame, que fit le dernier jour de
 „sa vie celui que l'Oracle même d'Apollon
 „a déclaré le plus sage des hommes.“

Je conviens que Socrate dit avant que de mourir d'assez belles choses sur la Morale, & qu'il tâcha d'apporter quelques bonnes raisons pour prouver l'immortalité de l'Ame; mais il faut avoir autant d'envie, qu'en avoit Caton, de croire l'Ame immortelle, pour les regarder comme fort convaincantes, ou autant de docilité que celui que Platon introduit dans ses Ouvrages, répondant à Socrate. Voici un morceau du dernier entretien que ce Sage eut avec ses amis.
 „Je vous dis, par exemple, Cebes, que les
 „Ames des hommes intempérans, brutaux
 „& lascifs, & qui se sont mis au-dessus des
 „régles de l'honnêteté, entrent dans des Corps
 „d'Anes, ou d'autres semblables Animaux.
 „Cela ne vous paroît-il pas vraisemblable?
 „Cé-

☞ Demonstrabantur mihi præterea quæ Socrates supremo vitæ die de immortalitate Animorum disseruisset;

„*Cébes*, Assurément, *Socrate*. *Socrat.* Et
 „les Ames qui n'ont aimé que l'injustice, la
 „tyrannie, & les rapines vont animer des
 „corps de Loups, d'Eperviers, de Faucons;
 „des Ames de cette nature peuvent-elles aller
 „ailleurs? *Céb.* Non sans doute, *Socrate*.
 „*Socrat.* Il en est donc de même des autres;
 „elles vont dans des corps de Bêtes d'espèce
 „différente, dont elles avoient le naturel.
 „*Céb.* Cela ne se peut autrement selon ces
 „principes. *Socrat.* Que dirons-nous de ceux
 „qui, dans le train d'une vie commune, se
 „sont fait une habitude de pratiquer les ver-
 „tus populaires de justice & de tempérance,
 „quoique sans entrer autrement dans la Philo-
 „sophie & dans la contemplation des choses
 „intelligibles? Ne doivent-ils pas avec cela
 „être plus heureux que les autres, & leurs
 „Ames ne seront-elles pas mieux logées après
 „la mort? *Céb.* Apprenez-nous donc, *So-*
 „*crate*, quel sera leur heureux partage. *So-*
 „*crat.* C'est qu'il est vraisemblable que leurs
 „Ames passent dans des corps d'Animaux
 „économiques & doux, comme sont les Gue-
 „pes

is, qui effet sapientissimus Oraculo Apollinis judicatus.
Idem, ibid.

„pes & les Fourmis; ou qu'elles retournent
 „même dans des Corps humains, pour
 „faire d'autres hommes tempérans &
 „sages ⁵³.“

Il faudroit être bien complaisant pour se payer de pareilles fadaïses, dans une question aussi épineuse que celle de l'immortalité de l'Ame. Je ne puis comprendre comment Caton pouvoit s'accommoder de ces transmigrations dans les Corps des Anes, & dans ceux des Fourmis & des Guepes réservés pour servir d'étuis aux Ames des sages Philosophes. Je vous avouerai, *Monsieur*, que, si je croyois l'immortalité de l'Ame, à la manière de Socrate, il n'y a point de crime que je ne commisse pour passer après ma mort par préférence dans le corps d'un Ane. Je serois au desespoir d'animer celui d'une Guêpe; si donc, c'est un Animal qui n'est bon qu'à piquer les gens. Quant aux Fourmis, elles restent six ou sept mois de l'année renfermées dans un trou: j'aime trop la liberté & le grand jour, j'opte sans
 ba-

⁵³ Platon dans le Phædon, cité par le Pere Mourgues, Tom. I. p. 495.

⁵⁴ Quid multa? Sic mihi persuasi, sic sentio, cum tanta cele^ritas Animorum sit, tanta memoria præterito-

balancer en faveur de l'Ane, & je le préfère à tous les autres Animaux dont les Corps sont destinés aux sages Philosophes. Revenons aux preuves de Caton sur l'immortalité de l'Ame.

„Enfin⁵⁴ quand je vois ce qu'il y a d'activité dans nos Esprits, de mémoire du passé, de prévoyance de l'avenir : quand je considère tant d'Arts, de Sciences, & de découvertes où ils sont parvenus ; je crois, & je suis pleinement persuadé, qu'une Nature qui a en soi le fond de tant de grandes choses ne sauroit être mortelle.“

Cette raison est bien foible ; car si l'immortalité des Ames dépendoit de leurs connoissances & de leur pénétration, les trois quarts seroient mortelles & plus que mortelles. Je ne pense pas qu'il y ait d'Animaux plus stupides que la plupart des Païsans & des Bergers, qui vivent dans les Campagnes & dans les Forets. On a trouvé des Peuples entiers réduits au seul *Instinct*, n'ayant aucune connoissance des Arts, se devorant

rum, futurorum prudentia , tot Artes, tantæ sapientiæ, tot inventa , non posse eam Naturam quæ res eas continet, esse mortalem. *Cicer. de Senect. Cap. 21.*

vorant mutuellement les uns les autres, & mangeant la cuisse d'un homme avec autant de sang-froid qu'un Italien mange sa soupe de *Macaron*, & un Hollandois sa *Couque* & sa *Boterame*. Les Ames de ces Sauvages sont-elles immortelles? Si elles ne sont point sujettes à la mort, la Science ou l'Ignorance n'opèrent en rien sur les preuves de l'immortalité, & si elles sont mortelles, il faut donc dire qu'il y a parmi les hommes deux espèces d'Ames différentes. Si Caton avoit vécu jusqu'à aujourd'hui, il eut peut-être supprimé cet argument. Examinons en un autre.

„Je vois d'ailleurs que l'Esprit étant dans „un mouvement perpétuel ⁵⁵, & n'ayant „point d'autre principe de ce mouvement que „lui-même, ce mouvement ne finira point „puisque l'Esprit qui se le donne ne s'abandonnera pas lui-même.“

Vous sentez sans doute, *Monsieur*, le faux de ce raisonnement. Car si l'Âme n'a point d'autre principe de son mouvement

54 Cumque semper agitetur Animus nec principium motus habeat quia se ipse moveat, ne finem quidem habiturum esse motus, quia nunquam se ipse sit relicturus. *Idem, ibid.*

ment qu'elle-même, & qu'elle ait eu de tout tems ce mouvement, il faut qu'elle ait existé pendant toute l'éternité antérieure; il faut encore qu'elle participe au pouvoir de la Divinité, puisqu'elle a pu agir de tout tems par elle-même. Cette absurdité n'est fondée que sur le Dogme de la Métempsychose & de l'Ame du Monde.

„Je vois encore que l'Esprit est quelque chose de simple ⁵⁶, sans mélange d'aucune substance d'une nature différente de la sienne, & qu'il est par conséquent quelque chose d'indivisible; or ce qui est indivisible ne sauroit périr.“

Cette objection qui a beaucoup de force dans les Ecrits des Philosophes modernes, parce qu'ils admettent l'Ame absolument spirituelle, n'en avoit aucune dans les Ouvrages des Anciens, parce que, quoiqu'une Substance soit sans mélange d'aucune autre substance étrangère, ce n'est point une raison pour qu'elle ne soit pas divisible; c'est l'étendue qui rend sujet à la division, & dès qu'une

⁵⁶ Et cum simplex Animi natura esset, neque haberet in se quidquam admistum dispar sui atque dissimile, non posse eum dividi. *Idem. ibid.*

qu'une chose a de l'extension, soit qu'elle soit mêlée, ou non, elle a des parties, & par conséquent peut être divisée. Or Socrate croyoit que les Ames étoient composées d'une matière extrêmement déliée, telle que je vous ai déjà dit si souvent. Elle devoit donc être sujette à la desunion, quoiqu'elle fût sans mélange d'aucune autre substance.

„Quant à l'origine des Ames ⁵⁷, je ne vois „pas qu'on en puisse douter, s'il est vrai que „les hommes viennent au monde munis d'un „grand nombre de connoissances: or une „grande marque que cela est ainsi, c'est la fa- „cilité, & la promptitude avec laquelle les „Enfans apprennent des Arts très-difficiles, „& où il y a une infinité de choses à com- „prendre; ce qui donne lieu de croire „qu'elles ne leur sont pas nouvelles, & qu'en „les leur apprenant on ne fait que leur en „rappeller la mémoire. C'est ce que nous „apprend notre bon ami Platon.“

Cet argument est encore fondé en partie sur la Métempsoychose; si ce n'est qu'il se fortifie de l'autorité qu'on tire des prétendues idées

57 Quod si non possit, non posse interire: magnoque esse argumento, homines scire pleraque antequam nati sint, quod jam pueri, cum Artes difficiles discant, ita

idées innées, qu'on veut que les Ames apportent en naissant. Dans la Lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire, & où je vous parlerai des Philosophes modernes, j'espère vous montrer la fausseté de cette dernière opinion. Je me contenterai à présent de vous faire observer que cette facilité, avec laquelle les Enfants apprennent ce qu'on leur enseigne, est un très-mauvais prétexte pour autoriser ce ressouvenir des choses passées; puisque les hommes se portent naturellement à la Verité, & qu'elle est tellement l'objet de leur esprit, „qu'au lieu de s'étonner, *dit un savant Académicien*, qu'ils entrent dans celles qui „leurs sont présentées, il faudroit s'étonner „au contraire de ce qu'ils ne les trouvent pas „eux-mêmes, comme il arriveroit infailliblement, si les hommes étoient moins occupés „de ce qui flatte leurs sens.“

Écoutez actuellement Cicéron qui va nous rapporter un Fait historique qu'il emprunte de Xénophon pour fortifier son sentiment.

„Je

celeriter res innumerabiles arripiant, ut eas non tum primum accipere videantur, sed reminisci, & recordari. Hæc Plato noster. Idem, ibid.

X 5

„Je puis ajouter à ce que je viens de
 „dire, le Discours que le Premier Cyrus fit
 „à ses Enfans sur le point de mourir, & qui
 „est rapporté, par Xénophon. Gardez-vous
 „bien de croire, mes chers Enfans, *leur dit-il,*
 „que je ne sois plus rien, ou que je ne sois
 „nulle part, lorsque je vous aurai quittés.
 „Car dans le tems même que j'étois avec vous,
 „vous ne voyiez point mon Esprit; mais ce
 „que vous me voyiez faire vous faisoit pen-
 „ser qu'il y en avoit un dans mon corps. Ne
 „doutez donc point que cet Esprit ne subsiste,
 „après même qu'il en sera séparé, quoiqu'il
 „ne se marque plus par aucune action. Car
 „rendroit-on aux grands Hommes les hon-
 „neurs qu'on leur rend après leur mort, si
 „leur Esprit étoit sans aucune action qui pût
 „en faire durer la mémoire ^{58.}“

Il y a dans ce premier morceau deux sup-
 positions fausses. La première, c'est que,
 parce qu'on ne voit pas l'Âme tandis qu'elle
 anime le corps, elle doit subsister après la mort.

Si

⁵⁸ Apud Xénophontem autem moriens Cyrus major hæc dicit: Nolite arbitrari, o mihi carissimi filii, me cum a vobis discessero, nusquam, aut nullum fore: nec enim, dum eram vobiscum, animum meum videbatis: sed eum esse in hoc corpore, ex iis rebus quas gere-

Si l'Ame, comme le prétendent les Epicuriens, n'est autre chose qu'un certain amas de matière subtile, formant un des ressorts cachés du corps, qui comme balancier d'une Pendule met tous les autres en mouvement, il faut d'abord que tous les ressorts de la Pendule périssent & se brisent, que le balancier reste sans mouvement & suive leur sort. Avant que de vouloir prouver que l'Esprit doit subsister après la ruine du Corps, parce qu'il ne peut être apperçu lorsqu'il l'anime, il faut avoir démontré qu'il est une substance absolument distincte de ce Corps; or c'est ce que Cyrus auroit bien eu de la peine à pouvoir prouver. La découverte d'une si grande vérité étoit réservée à la Révélation: elle seule pouvoit instruire les foibles mortels d'un mystère aussi caché. La seconde supposition, qui est qu'on ne rendroit pas aux grand Hommes, les honneurs qu'on leur rend après leur mort, si leur Ame n'étoit immortelle, est aussi mal fondée que la première.

Les

bam, intelligebatis. Eundemigitur esse creditote, etiamsi nullum videbitis. Nec vero clarorum post Virorum mortem honores permanerent, si nihil eorum ipsorum Animi efficerent, quo diutius memoriam sui tuerentur. Cic. de Senect. Cap. 23.

Les coutumes & les usages que la vanité humaine a établis ne déterminent point la vérité d'une chose. Combien n'y a-t-il pas de cérémonies établies chez les Turcs pour éviter que les Anges noirs n'approchent des morts? Un homme raisonneroit-il fort sensément, s'il disoit que ces coutumes ne subsisteroient point si les Anges noirs n'existoient réellement? Par un raisonnement semblable à celui de Cyrus, je veux établir la réalité du Purgatoire, puisque s'il n'y en avoit aucun, les Prêtres ne chanteroient point pour les morts tant d'*Oremus*, d'*Antiennes*, & de *Requiem*. Il me semble que j'entends quelque zélé Protestant s'écrier que l'avarice des Prêtres a allumé le feu du Purgatoire; un Philosophe ne fera-t-il pas en droit de dire que la vanité a inventé les honneurs funèbres, & la pompe des enterremens?

„Pour moi, je n'ai jamais pu me persuader que nos Esprits ne vivent qu'autant qu'ils sont dans nos corps⁵⁹, &
„qu'ils

⁵⁹ Mihi quidem nunquam persuaderi potuit Animos, dum in Corporibus essent mortalibus, cum exissent ex iis, emori: nec vero tum Animum esse insipientem,

„qu'ils meurent quand ils en sortent; ni
 „qu'ils demeurent dépourvus d'intelligence
 „& de sagesse, lorsqu'ils sont dégagés d'un
 „Corps, qui n'a par lui-même ni sens ni rai-
 „son. Je crois au contraire que l'Esprit, dé-
 „gagé de la matière, se trouve dans toute la
 „pureté & toute la simplicité de sa nature;
 „c'est alors qu'il a le plus de lumière & de
 „sagesse. “

A ce raisonnement Epicure auroit ré-
 pondu: Vous pensez de cette manière &
 moi d'une autre; prouvez - moi par des
 raisons que l'Esprit est entièrement distinct
 du Corps: que ce sont deux Substances
 d'une espece entièrement différente: que
 l'Ame n'a ni étendue, ni solidité; mais
 tandis que vous m'avouerez qu'elle est
 matérielle, quelque déliée que vous la
 fassiez, vous me permettrez de croire qu'elle
 est sujette à la desunion, & que ce
 qui cause la ruine du Vase qui la contient
 entraîne nécessairement la sienne.

„A la

*eam ex insipienti Corpore evasisset; sed cum omni ad-
 mixtione corporis libertatus purus & integer esse cœpisset,
 tum esse sapientem. Idem, ibid.*

„A la mort on voit ce que deviennent les
 „parties dont nos Corps sont composés⁶⁰,
 „& si elles retournent d'où elles ont été tirées;
 „mais l'Esprit, qui est d'une autre nature,
 „ne se voit, ni quand il est dans le Corps,
 „ni quand il en est dehors.“

Il est fort naturel qu'on ne voye pas
 la desunion qui arrive dans les parties
 de l'Ame après la mort, puisque son
 essence subtile ne permet pas que nos yeux
 puissent agir sur elle, & qu'elle est d'ail-
 leurs cachée dans le Vase qui la contient.
 Il ne faut pas être bien savant & bien
 subtil, pour répondre à cette objection.

„Rien n'est plus semblable à la mort⁶¹
 „que le sommeil; or c'est pendant le
 „sommeil que l'Esprit fait le mieux voir
 „qu'il est quelque chose de divin. Car
 „c'est alors, qu'étant moins occupé du
 „Corps, il perce dans l'avenir, & y
 „découvre une infinité de choses. Que sera-
 „ce

⁶⁰ Atque etiam cum hominis natura morte dissolvitur, cæterarum rerum perspicuum est quo quæque discedant; abeunt enim illuc omnia, unde orta sunt; Animus autem solus, nec cum adesset, nec cum discedit, apparet. *Idem, ibid.*

⁶¹ Jam vero videtis, nihil esse morti tam simile, quam

„ce donc, quand il en sera, entièrement
„dégagé?“

Je ne doute pas qu'Epicure n'eût félicité les Philosophes, qui lui auroient fait un pareil raisonnement, du grand bonheur qu'ils avoient de faire des rêves divins. Il est vrai qu'il leur eût peut-être dit : Messieurs, quant à moi, je dors comme une Taupe, & je ne fais jamais de rêves. Ainsi je vous prie de me dispenser d'ajouter foi aux Révélations nocturnes que vous recevez pendant votre sommeil. Ces songes divins, dont les Anciens parloient tant, me rappellent ceux que faisoit Cardan. Ce Philosophe a eu la bonté d'instruire le Public que non-seulement lui, mais même toute sa famille, femme, filles, garçons avoient le bonheur de faire un bon nombre de songes divins toutes les nuits. Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour ne pas croire un fait aussi vraisemblable, & de plus attesté par un Philosophe. J'ap-
pli.

somnum. Atqui domientium Animi maxime declarant divinitatem suam. Multa enim, cum remissi & liberi sunt, futura prospiciunt. Ex quo intelligitur, quales futuri sint, cum se plane Corporis vinculis relaxaverint. Idem, ibid.

pliquerai volontiers à Cardan ce que les Epicuriens disoient des Platoniciens; en se moquant de l'Ame du Monde, & leur reprochant ce Dieu rond & fait au tour, ils les accusoient de rêver⁶² plutôt que de raisonner. Je pense que Cardan croyoit de ne rêver que lorsqu'il dormoit, & qu'il rêvoit même en veillant.

Je vais finir, *Monsieur*, l'examen des preuves que les Anciens donnoient de l'immortalité de l'Ame, par une dont quelques Philosophes modernes se sont servis; c'est le desir que l'Homme a d'aller à l'immortalité. „Jamais on ne me persuadera, mon cher Scipion, *dit Caton*⁶³, que, ni votre pere Paul „Emile, ni vos deux Ayeuls, Paul & Scipion „l'Afriquain, ni le Pere de celui-ci, ni son „Oncle,

⁶² Mundum animo & sensibus præditum, rotundum, volubilem Deum. Portenta & Miracula non differentium Philosophorum, sed somniantium, *Cicer. de Nat. Deor. Lib. I.*

⁶³ Nemo unquam mihi, Scipio, persuadebit, aut Patrem tuum Paulum, aut duos Avos, Paulum & Africanum, aut Africani Patrem, aut Patruum aut multos præstantes Viros, quos enumerare non est necesse, tanta esse conatos, quæ ad posteritatis memoriam pertinerent: nisi animo cernerent, Posteritatem ad se pertinere.

At censes (ut de me ipso aliquid more Senum glo-

„Oncle, ni tant d'autres grands Hommes dont,
 „il n'est pas besoin de faire le dénombrement,
 „eussent entrepris tant de grandes choses,
 „dont la Postérité conservera la mémoire, s'ils
 „n'eussent vu clairement que l'avenir, même
 „le plus éloigné, ne les regardoit pas moins
 „que le présent.

„Et pour me vanter aussi, à mon tour
 „selon la coutume des Vieillards, croyez-
 „vous que j'eusse travaillé jour & nuit, comme
 „j'ai fait, & à la Guerre & dans l'intérieur
 „de la République, si la gloire de mes tra-
 „vaux eût du finir avec ma vie? N'aurois-je
 „pas sans comparaison mieux fait de la pas-
 „ser dans le repos, sans m'embarrasser d'au-
 „cune sorte d'affaires? Mais, mon Ame s'é-
 „levant en quelque sorte au dessus du tems
 „ que

rier) me tantos labores diurnos, nocturnosque domi mi-
 litiaëque suscepturum fuisse, si iisdem finibus gloriam meam,
 quibus vitam, essem terminaturus? Nonne melius multo
 fuisset, otiosam ætatem & quietam sine ullo labore &
 contentione tradueere? Sed nescio quomodo Animus
 erigens se, posteritatem semper ita prospiciebat, quasi,
 cum excessisset e vita, tum denique victurus esset; quod
 quidem ni ita se haberet, ut Animi immortales essent,
 haud optimi cujusque Animus maxime ad immortalitatis
 gloriam niteretur. *Cicer. de Senect. Cap. 23.*

„que j'avois à vivre, a toujours porté ses vûes ;
 „jusqu'à la Postérité : & j'ai toujours com-
 „pté que ce feroit après la fin de cette vie
 „mortelle que je serois le plus vivant. C'est
 „ainsi que tous les grands Hommes comptent ;
 „& , si l'Âme étoit mortelle, ils ne feroient
 „pas tant d'efforts pour arriver à l'immor-
 „talité.“

La Vanité humaine suffit pour inspirer aux hommes le desir de laisser après eux une mémoire illustre, On a vu des Athées de profession jaloux jusqu'à l'excès de la gloire. Spinoza auroit consenti volontiers à être mis en pièces par la populace, pourvû qu'une mort aussi cruelle eût pu lui assurer une longue mémoire, & transmettre son nom à la postérité la plus reculée. Jamais Prince ne fut plus flatté de la gloire d'être estimé des Savans dans les Siècles futurs que Léon X. ; peut-être n'y eut-il jamais de plus parfait Athée. St. Evremont avouoit qu'il souhai-
 toit que ses Ouvrages passassent jusqu'à nos plus éloignés Neveux ; il est mort Spino-
 siste. Voilà des exemples authentiques, con-
 tre lesquels on ne sauroit s'inscrire en faux. D'ailleurs, n'est-il pas ridicule de songer, qu'après la mort nous serons touchés de l'ap-
 probation des hommes, comme nous le som-
 mes

mes pendant la vie? L'Âme forme donc des souhaits imaginaires, qui ne la rendront ni moins malheureuse, ni plus fortunée. N'est-il pas absurde de vouloir établir son immortalité sur ces souhaits inutiles & chimériques?

Après avoir examiné les opinions des Platoniciens & des Philosophes, qui croyoient l'Âme éternelle, parcourons celle des Epicuriens; mais considérons en la justesse suivant les Principes qu'ils établissoient. Car il ne s'agit pas ici de la mortalité, ou de l'immortalité de l'Âme: sa durée éternelle, dès le moment qu'elle a été créée par Dieu, est une Vérité que la Révélation nous a apprise, & que la bonne Philosophie nous a enseigné à prouver par des raisons inconnues aux Anciens. Examinons donc seulement quels étoient ceux qui raisonnoient le moins absurdement, & qui suivoient le mieux leurs principes.

Vous avez vu les impertinences, qu'enseignoient tous les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Stoïciens, & combien ils outrageoient, détruisoient, ravalent cet Être Suprême, qu'ils reconnoissoient. Le premier point de leur Philosophie étoit vrai; les suites, & les conclusions qu'ils en tiroient étoient

Y 2

fausses.

fausses. Les Epicuriens, au contraire, po-
soient d'abord un principe fou, extravagant,
criminel: mais les conséquences qu'ils en
tiroient étoient amenées naturellement; ils
raisonnoient avec justesse sur une matière
fausse. Comme ils n'admettoient aucune Pro-
vidence, & qu'ils croyoient le Monde l'Ou-
vrage du Hasard, ils regardoient l'Ame com-
me une simple partie du Corps qu'elle ani-
moit, & qui avoit une grande influence sur
toutes les autres. „Ce qui nous découvre,
„dit *Lucrece* ⁶⁴, que la nature de l'Esprit &
„de l'Ame est corporelle, c'est que les mem-
„bres sentent la force de ses impulsions:
„elle nous arrache des bras du sommeil: elle
„change la couleur du visage, & l'homme
„qu'elle maîtrise entièrement est le sujet de ses
„diver-

⁶⁴ Denique concidere ex Animi terrore videmus
Sæpe homines: facile ut quivis hinc noscere possit,
Esse Animam cum Animo conjunctam; quæ cum
Animi vi

Percussa est, exin Corpus propellit, & icit.
Hæc eadem ratio naturam Animi, atque Animæ
Corpoream docet esse, ubi enim propellere membra:
Conripere ex somno corpus, mutareque vultum,
Atque hominem totum regere ac versare videtur.
(Quorum nil fieri sine tactu posse videmus.
Nec tactum porro sine corpore) nonne fatendum est

HUMAIN DE L'ESPRIT. 341

„diverses` agitations ; tous ces effets naissent
„absolument de la violence dont les mem-
„bres sont frappés. La nature de l'Ame &
„de l'Esprit est donc un assemblage corporel.
„Nous voyons d'ailleurs que les opérations
„de l'Esprit, sont dans une mutuelle intelli-
„gence avec les fonctions du Corps ; car si
„la mort porte la fureur de ses coups jusque
„dans l'intérieur de l'Animal, & si les os &
„les nerfs sont attaqués, quoiqu'il résiste par
„la force de l'union de ses principes, cet ef-
„fort ne laisse pas d'être suivi d'une extrême
„languueur. Tantôt nous sentons un charme
„secret à nous laisser aller à terre, & tantôt ;
„par une reunion de nos forces, une faillie
„s'opose à ce penchant ; & quelquefois aussi
„la volonté balance dans le choix de demeu-
rer

Corporea natura Animum constare, Animamque ?
Præterea pariter fungi cum corpore, & unâ
Consentire Animum nobis in corpore cernis.
Si minus offendit vitam vis horrida teli,
Ossibus ac nervis disclusis intus adacta :
Attamen insequitur languor, terræque petitus
Suavis, & in terra mentis qui gignitur æstus ;
Interdumque quasi exsurgendi incerta voluntas.
Ergo corpoream naturam Animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis, ictuque laborat.
T. LUCRET. de Rer. Nat. Lib. III. Vers. 158. & seq.

„rer couché, ou de se relever. Or puisque
 „l'Esprit est capable de souffrir les atteintes du
 „Corps & qu'il en partage les disgraces, il
 „faut que sa nature soit un assemblage cor-
 „porel.“

Ce n'est pas là; *Monsieur*, raisonner à la
 Pythagoricienne. Lucrèce ne suppose ni
voyage dans la Lune, ni distinction entre
l'Entendement & le Char de l'Ame, ni trans-
migration dans des corps d'Anes & de
Fourmis. Il établit sur des principes qui
 sont connus de tout le monde, & dont
 chacun a dans soi-même une convic-
 tion intuitive, la nécessité de l'union
 étroite de l'Ame & du Corps. Il prouve
 que, puisqu'ils prennent part tous les
 deux aux maux qui leur arrivent, & que
 l'une souffre ce que l'autre endure, il faut
 par conséquent que leur ruine & leur destruc-
 tion arrivent dans le même tems. Les rai-
 sons dont il appuye son sentiment sont si for-

tes

⁂ Præterea quæcunque manent æterna necess' est,
 Aut quia sunt solido cum corpore, respue're iētus,
 Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat artas
 Dissociare intus parteis, ut Materiali
 Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante;
 Aut ideo durare ætatem posse per omnem,

tes & si évidentes, des qu'on n'admet point l'essence de l'Ame entièrement spirituelle (comme nous savons à présent qu'elle l'est), que je m'étonne que des gens, qui-croyoient, ainsi que tous les anciens Philosophes, que *l'Esprit étoit Corps*, ayent pu balancer un moment à vouloir les adopter. „Il faut, *dit* „*Luercèe*⁶⁵, que tout ce qui subsiste par l'a- „vantage de son immortalité, soit capa- „ble, par la solidité de son corps, de se sou- „tenir d'une manière inviolable contre les „coups qu'il reçoit: & qu'il soit tellement „inaccessible à la pénétration, que rien ne „puisse s'immiscer au dedans, pour dissou- „dre l'étroite union de ses parties, ainsi que „sont les premiers corps de la matière c'est- „à-dire les atomes, dont nous avons démon- „tré la nature solide; ou bien l'existence „éternelle d'une chose dépend de ce qu'elle est „hors de l'atteinte des impressions, ainsi que „le Vuide, qui demeure toujours impassible,

Y 4

&

Plagarum quia sunt expertia, sicut inane est,

Quod manet intactum, neque ab icu fungitur
hilum;

Aut ideo, quia nulla loci sit copia circum.

Quò quasi res possint discedere, dissolvique:

T. *Lucret.* Lib. III. Vers. 806, & seq.

Y 4

„& ne peut être frappé d'aucune façon ; ou
 „parce qu'enfin il n'est point environné de
 „lieux qui puissent favoriser la retraite ; & la
 „dissolution des choses.“

Trouvez-vous, *Monsieur*, que j'aye eu tort de vous dire que les Epicuriens raisonnoient d'une façon bien plus précise & bien plus conséquente que les autres Philosophes ? Car enfin, que peut-on dire de plus vrai que cette Proposition de Lucrèce : Pour qu'une chose soit immortelle, ou il faut qu'elle soit à l'abri de la division par son essence, ou par celle du Vase qui la contient ; or l'Ame étant matérielle, ainsi que vous en convenez, quelque subtile que soit sa nature, quelque ignée & déliée que vous la supposiez, elle est divisible. Puisqu'elle a des parties, elle n'a par conséquent point par elle même les privileges d'une nature immortelle ; elle ne les a pas non plus, à cause du Vase qui la contient & la conserve, puisque ce Vase est encore d'une matière plus aisée, que la sienne, à être pénétrée & divisée.

„Lu-

66 Scilicet a vera longe ratione remotum'ft
 Præter enim quam quod morbi est, cum corpori ægre'ft :
 Advenit id, quod eam de rebus sæpe futuris
 Macerat, inque metu male habet, curisque fatigat :

„Lucrèce⁶⁶ avoit raison de reprocher aux
 „Philosophes de son tems, que c'étoit com-
 „battre la vérité du raisonnement, & vouloir
 „s'aveugler, que de prétendre que l'immor-
 „talité de l'Ame étoit d'autant plus réelle que
 „sa subtile essence la mettoit à l'abri des atta-
 „ques mortelles; parce que les coups qu'elle
 „recevoit étoient impuissans pour la détruire
 „totalement, ou parce que les impulsions
 „violentes, qui lui étoient faites, étoient plu-
 „tôt repoussées qu'elles n'avoient fait sentir
 „leurs atteintes. C'est là une absurdité évi-
 „dente, car outre que l'Ame partage les ma-
 „ladies du corps, elle en a plusieurs qui lui
 „sont propres à elle-même, & qui suffisent
 „pour causer sa perte. Ajoutez aussi à tant
 „d'infirmités différentes la fureur qui trou-
 „ble quelquefois l'accord intelligent de l'E-
 „sprit: joignez y la perte de la mémoire,
 „l'oubli total des choses passées, les noires
 „vapeurs de la léthargie, qui étouffent ses lu-
 „mières & détruisent ses connoissances; &
 „jugez après cela si l'Ame par son essence
 résiste

Præteritisque admissa annis peccata remordent:

Adde furorem animi proprium, atque obliviam rerum;

Adde quod in nigra lethargi mergitur undas.

Idem, ibid. Vers. 834, & seq.

„résiste aux coups & aux impulsions' qui peuvent lui nuire.“

Je crois, *Monfieur*, qu'en voilà assez pour vous prouver que les Epicuriens raisonnoient d'une manière beaucoup plus conforme à leurs principes, que les autres Philosophes; & je ne doute pas, si Lucrèce vivoit aujourd'hui, qu'il ne sentit toute la force d'un argument que les Philosophes modernes pourroient lui faire contre la mortalité de l'Âme, & qu'il ne craignoit pas de la part des Anciens. L'Âme, lui diroit un Cartésien, n'est point mortelle, parce que par sa nature elle ne peut-être divisée, car tout ce qui est spirituel n'a point de parties, & par conséquent est indivisible; or l'Âme étant un Etre purement spirituel, qui ne peut être divisé, il faut nécessairement qu'elle soit affranchie des loix

67 Sed est Deceptor, nescio quis, summe potens, summe callidus, qui de industria me semper fallit; haud dubie *Ego etiam sum*, si me fallit: & fallat quantum potest, nunquam tamen efficiet, ut nihil sim, quamdiu me aliquid esse cogitabo; adeo ut omnibus satis superque pensatis denique statuendum sit hoc pronunciatum, *Ego sum, Ego existo*, quoties a me profertur, vel mente concipitur, necessario esse verum. *Renati Descartes Meditat. de prima Philosophia, &c. Medit. II. pag. 9. Edit. Amstel.*

loix de la mort par vos principes mêmes, puisque vous convenez qu'une nature indivisible, telle qu'est l'Atome, n'est point sujette à la dissolution.

Lucrèce répondroit sans doute à ce raisonnement: Si l'Ame n'est point une Substance matérielle, elle n'est donc rien du tout, car tout ce qui existe est corps; or si l'Ame existe, il faut donc qu'elle soit corporelle, & par conséquent d'une nature divisible.

Vous vous trompez, repliqueroit Descartes, & je vais vous le prouver. La pensée est l'essence de l'Ame, c'est ce qui constitue sa nature, car l'Ame peut douter de tous ses attributs, mais elle ne sauroit douter de celui par lequel elle a le droit de penser, puisqu'en doutant elle pense, & que le doute ⁶⁷ même est une pensée: or la pensée ⁶⁸ n'a
ni

⁶⁸ Proinde ex hoc ipso, quod sciam me existere, quodque interim nihil plane aliud ad naturam sive essentiam meam pertinere animadvertam, præter hoc solum quod sum res cogitans, recte concludo: meam essentiam in hoc uno consistere, quod sum res cogitans. Et quamvis fortasse (vel potius ut postmodum dicam pro certo) habeam corpus, quod mihi valde arcte conjunctum est, quia tamen ex una parte claram & distinctam habeo ideam mei ipsius, quatenus sum tantum res cogitans non extensa; & ex alia parte distinctam ideam

ni longueur, ni largeur, ni profondeur: elle n'a rien de ce qui appartient au corps; ainsi donc elle n'est point un mode d'une Substance étendue. Si elle n'est point un mode d'une Substance étendue, il faut donc qu'elle en soit un d'une Substance incorporelle; par conséquent l'Âme est spirituelle, n'est point composée de parties, & est exempte des loix de la destruction.

Je ne doute pas que Lucrèce entendant ce raisonnement ne comprît qu'il dispute avec des gens qui ne s'amuserent pas à faire voyager les Âmes dans les corps des Anes, ou à les placer, en partie sous la Lune, en partie dans les Enfers. Voilà penseroit-il, une façon de raisonner bien différente de celle des Platoniciens. Cependant après avoir réfléchi quelque tems, sans doute qu'il diroit à Descartes: Apprenez-moi, je vous prie, comment vous savez que tous les attributs de la Matière se terminent à l'étendue, à la profondeur, & à la largeur. Qui vous a dit que la faculté de penser, lorsque le Corps prend certaines modifications ne devient pas un de ses
at-

corporis, quatenus est tantum res extensa non cogitans, certum est me a corpore meo revera esse distinctum.

attributs nécessaires? Toutes les qualités de la Matière ne nous sont point connues, ou du moins on ne peut démontrer qu'elles nous le soient; ainsi on ne peut pas dire qu'une chose n'a pas une faculté parce que nous ignorons comment elle peut l'avoir. Vous faites consister l'essence de la Matière uniquement dans l'étendue; moi, je dis qu'elle peut dépendre de trente autres attribus, tous également nécessaires, & qui nous sont tous également inconnus. Si la nature d'une chose consiste dans cinquante qualités différentes, & inséparables les unes des autres, & qu'on en connoisse dix d'une manière distincte, il seroit absurde de conclure qu'on a des notions parfaites de cette chose; on en auroit au contraire de très-imparfaites. Faites l'application de cette vérité à la Matière; vous en connoissez quelques attributs, vous en ignorez beaucoup d'autres, parmi lesquels est comprise la faculté de penser, lorsque cette Matière est modifiée d'une certaine manière.

Quand

& absque illo posse existere. *Idem* ibid. Meditat. VI. pag. 39.

Quand même , repliqueroit Descartes à cette objection, j'ignorerois toutes les qualités qui sont dans la Matière, je sentirois toujours qu'elle est incapable de penser. Car je ne conçois point que, de quelque façon qu'elle soit, que, quelque forme, quelque figure qu'elle prenne, quarrée, ronde, ovale octogone, conique, triangulaire, elle puisse acquérir la faculté de penser; ainsi je ne puis accorder à une Substance un attribut que je vois ne pouvoir lui convenir, & en qui je n'apperçois que de l'étendue. ⁶⁹

Hé quoi! diroit Lucrece, parce que vous ne concevez pas une chose êtes vous en droit de la rejeter? A ce compte-là j'ai donc gagné ma cause, car je défie quil y ait un mortel dans l'Univers, qui conçoive clairement comment une chose qui n'a point d'é-

ten-

⁶⁹ Neque imprimis hic adverto magnam esse differentiam inter Mentem & Corpus, in eo, quod Corpus ex natura sua sit semper divisibile, Mens autem plane indivisibilis. Nam sane cum hanc considero, sive me ipsum, quatenus sum tantum res cogitans, nullas in me partes possum distinguere, sed rem plane unam & integram me esse intelligo. Et quamvis toti Corpori tota Mens unita videatur, abscisso tamen pede, vel brachio, vel quavis alia corporis parte, nihil ideo de Mente sub-

tendue existe : comment une chose qui n'a point de parties agit sur la Matière : & comment à son tour la Matière agit sur une chose qui n'a point d'étendue ; par conséquent l'Ame doit être matérielle, sujette à la division, & mortelle.

Pour répondre à cette objection, Descartes auroit recours à l'existence de Dieu : il prouveroit d'une manière invincible & sans réplique, la nécessité de la spiritualité de Dieu, un Dieu matériel étant une chimère & un Monstre composé d'un million de Dieux ; & après avoir forcé Lucrèce à renoncer à son extravagant Systeme des atomes , acrochés par le hasard les uns avec les autres il concluroit que puisqu'il existe évidemment un Etre spirituel, infini , souverainement puissant, il peut y en avoir d'autres qui ne soient pas

ductum esse cognosco: neque etiam facultates volendi, sentiendi, intelligendi, &c. ejus partes dici possunt, quia una & eadem Mens est, quæ vult. quæ sentit, quæ intelligit: contra vero nulla res corporea sive extensa potest a me cogitari, quam non facile in partes cogitatione dividam, atque hoc ipso illam divisibilem esse intelligam: quod unum sufficeret ad me docendum Mentem a Corpore omnino esse diversam, si nondum illud aliunde scirem. *Idem, ibid, pag. 44.*

pas matériels, formés & créés par ce premier Être spirituel.

Je conviens, repliqueroit *Lucrece* puisque la force de la Vérité m'oblige à reconnoître une Puissance Souveraine, un premier Moteur & Créateur de toutes choses, dont la nature est incorporelle, je conviens, dis-je, qu'il se peut faire que l'Âme soit spirituelle; mais il se peut aussi qu'elle soit corporelle. Car si l'Être souverainement puissant a voulu qu'elle fût matérielle, & a jugé à propos d'accorder la pensée à la Matière; il faut être aussi fou que je l'étois, lorsque je mettois le Hasard pour principe de toutes choses, pour oser nier qu'il ne l'ait pu. Quoi! Dieu, qui de rien a créé tous les Êtres, qui a tiré la Matière du néant, n'a pu, s'il l'a voulu, lui accorder la faculté de penser, pendant tout le tems qu'elle se trouvoit modifiée d'une certaine manière, & l'en priver lorsqu'elle changeoit de mode! En vérité, on ne peut soutenir une pareille Thèse, sans heurter de front le Bon-Sens & la Lumière naturelle. Par conséquent je suis toujours en droit de conclure que vous n'avez aucune preuve évidente de la spiritualité de l'Âme & de son immortalité. *Lucrece* alors ne manqueroit pas de s'appuyer de l'autorité d'un célèbre Philosophe

sophe Anglois, & de dire avec lui ⁷⁰: „Qui
 „voudra se donner la peine d'examiner & de
 „considérer librement les embarras & les ob-
 „scurités impénétrables de ces deux Hypo-
 „thèses, n'y pourra guère trouver de raison,
 „capable de le déterminer entièrement pour
 „ou contre la matérialité de l'Ame; puis-
 „que, de quelque manière qu'il regarde
 „l'Ame, ou comme une Substance non éten-
 „due, ou comme de la matière étendue qui
 „pense, la difficulté qu'il aura de compren-
 „dre l'une ou l'autre de ces choses l'entraî-
 „nera toujours vers le sentiment opposé, lors-
 „qu'il n'aura l'Esprit appliqué qu'à l'un des
 „deux. “

Avouons de bonne foi, *Monsieur*, que si
 la Révélation n'avoit pas terminé nos doutes,
 & fixé notre croyance, Lucrece trouveroit
 peut-être autant de Partisans que tous les
 Philosophes qui ont admis l'immatérialité &
 l'immortalité de l'Ame. La connoissance de
 ces Vérités est encore si obscure, que l'on
 peut dire que la Religion a établi plutôt la
 réalité de ce Dogme, qu'elle ne la dévelopé.
 Un

⁷⁰ Locke, Essai Philos. sur l'Entendement Humain.
 Liv. III. Chap. 4.

Un des plus illustres Savans de ces derniers
 niens tems s'est expliqué là dessus d'une ma-
 nière bien sage & bien modeste. Il convient
 que la nature de l'Amé est au-dessus des con-
 noissances humaines. „St. Augustin, dit la
 „*Mothe-le-Vayer*⁷¹, ayant voulu écrire en
 „Philosophe sur cette matière avoue, dans ses
 „Rétractations, que son Livre de l'Immortalité
 „de l'Amé étoit si obscur, qu'en beaucoup
 „de lieux il ne l'entendoit pas lui-même.
 „Et Tertullien s'étant jetté un peu aupara-
 „vant dans cette même carrière, puisqu'il
 „l'appelloit déjà *Palæstram opinionum*, a
 „plus commis d'erreurs dans son Traité de
 „l'Amé, qu'en tout le reste de ses Oeuvres,
 „la faisant corporelle aussi-bien qu'Origène,
 „quoiqu'immortelle, & voulant que nous la
 „tenions de la semence de nos Peres avec le
 „corps, qui est encore aujourd'hui l'Hérésie
 „des Abyssins, comme autrefois des Lucifé-
 „riens. Ce n'est pas qu'il ne sçût bien que ce
 „sujet excédoit les bornes de la Philosophie,
 „car il nous apprend, avec Diogène-Laërce,
 „qu'Héraclite, après y avoir bien pensé,
 „prononça qu'il n'y avoit pu rien compren-
 „dre. Il reconnoit que personne ne peut dé-
 „mon-

⁷¹ Discours sur l'Immortalité de l'Amé, Tom. I.
 pag. 498. Edit. in Folio.

„montrer la nature de l'Âme que son Créa-
 „teur ; & il est d'opinion que si quelques Phi-
 „losophes en ont bien parlé : ç'a été seule-
 „ment par une heureuse ignorance, & par
 „une félicité aveugle, comme il arrive à ceux
 „que la tempeste jette heureusement dans le
 „Port. Mais avec tout cela, & nonobstant
 „qu'il eût de si sages précautions, il n'a pas
 „laissé de tomber dans les inconvéniens que
 „nous venons de remarquer ; & nous pou-
 „vons dire qu'il nous a plus instruit de la
 „foiblesse humaine par ses fautes, que de
 „l'essence de l'Âme par tout ce qu'il en a écrit.
 „C'est ce qui m'a toujours fait penser qu'on
 „n'en pouvoit parler avec trop de soumission,
 „& que le plus sûr étoit d'en remettre la dé-
 „cision aussi-bien que les Articles de la Tri-
 „nité, de l'Incarnation, de la Résurrection
 „des Corps, & du Péché Originel, à ce que
 „nos Ecoles Chrétiennes en ont déterminé.
 „Car puisque St. Augustin est d'avis que
 „nous tenions plutôt de la Religion les plus
 „assurés Préceptes de la Morale, que de la
 „Philosophie, pour ce qu'elle rend toutes
 „choses problématiques, au contraire de la
 „Foi, qui ne nous donne rien que de cer-
 „tain ; n'est-il pas bien plus à propos, &
 „plus avantageux, de croire par son moien
 „l'immor-

„l'immortalité de l'Âme, que de l'assujettir
 „aux doutes de la raison humaine? Il y au-
 „roit même peut-être quelque chose de dé-
 „raisonnable en cela, n'étant pas du cours
 „ordinaire de la justice qu'on se la rende à
 „soi-même, ni qu'une personne prononce
 „de son propre fait. Pourquoi l'Âme seroit-
 „elle juge d'elle-même? & où peut-elle être
 „mieux renvoyée qu'au Tribunal de son
 „Créateur? Ce même grand Docteur de l'E-
 „glise nous apprend, en un autre endroit,
 „qu'Archelaüs, Auteur de la seconde Acadé-
 „mie, n'avoit établi l'incompréhensibilité de
 „toutes choses, dont ses Sectateurs firent
 „profession, que pour s'opposer à la dange-
 „reuse Doctrine de Zénon, qui enseignoit
 „dogmatiquement la mortalité de l'Âme.
 „Ce n'est pas, *dit-il*, que ces Académiciens
 „fussent assurés de son immortalité, mais ils
 „prévoyoient fort bien les mauvaises consé-
 „quences d'une Opinion qui alloit perdre la
 „Société des hommes. Le zèle de ce Philo-
 „sophe Payen peut être imité par un Chré-
 „tien, non pas en rétablissant une si générale
 „irrésolution qu'étoit la sienne; mais en se dé-
 „fiant des forces de notre Raison sur une ma-
 „tière si importante, & en se remettant aux
 „Oracles du Ciel, & aux certitudes de la Foi,
 „d'où

„d'où nous tirerons plus de satisfaction, que
 „de tous les axiômes de la Philosophie.“

Si la nature de l'Ame est difficile à connoître, l'endroit où elle réside dans le corps est un mystère encore plus obscur, puisque même dans ce dernier point la Révélation ne nous a rien appris. On peut donc dire des différentes opinions sur le siège de l'Ame ce que disoit un Ancien des opinions sur la nature de l'Esprit : „Quelque Divinité pourra savoir qu'elle est la „véritable.“ Empedocle ⁷² la mettoit dans le Sang : les Stoïciens ⁷³ disoient qu'elle étoit répandue dans tout le cœur : Parménide dans toute la poitrine ; Epicure ⁷⁴ la plaçoit dans le milieu de la Poitrine, ainsi que nous l'avons déjà vu. Pythagore ⁷⁵, Hippocrate ⁷⁶, & Galien en mettoient la partie raisonnable dans le Cerveau, & la partie vitale dans le Cœur. Platon ⁷⁷, quoique persuadé que le Cœur fût le Principe des Veines & du Sang, n'a pas laissé

Z 3 de

⁷² Inesse (Animam) ait Empedocles in Sanguinis substantia. *Plur. de Placit. Philos. Lib. IV. Cap. 5.*

⁷³ Stoici in universo Corde. *Idem, ibid.*

⁷⁴ Nunc animum, atque Animam, &c. *Vide supra.*

⁷⁵ Pythagoras vitalem Animæ partem, circa Cor, Rationem & mentem circa Caput. *Plur. de Placit. Philosoph. Lib. IV. Cap. 5.*

⁷⁶ Gal. de Pla. Hypocrates passim.

⁷⁷ In arce Capitis, *Plat. in Timæo.*

de placer l'Âme dans la tête, parce qu'il prétend qu'elle est la plus noble de toutes les parties, & qu'elle domine sur les autres. Il a donc cru qu'elle résidoit dans le Cerveau. Aristote a rejeté cette opinion; ⁷⁸ il a prétendu qu'elle étoit dans le Cœur, & que le Cerveau n'avoit d'autre fonction que de tempérer la chaleur du Cœur. Cicéron l'a placée dans la tête; mais il n'a pas jugé à propos d'en dire les raisons, quoiqu'il assure qu'il en avoit de très-bonnes & de très-solides ⁷⁹. Il ajoute ensuite qu'il les réserve pour une autrefois. Ce raisonnement est si singulier, qu'on peut appliquer à l'Orateur Romain ces deux Vers de la Comédie du Joueur:

— — — Un trait de cette sorte
Est volé d'un Gascon, ou le Diable m'emporte.
Il vient de la Garonne

Les Scholastiques ont presque tous suivi le sentiment d'Aristote. Descartes ⁸⁰ place l'Âme dans une petite glande du Cerveau appelée pinéale. La raison qu'il en donne, c'est que toutes les parties du Cerveau étant doubles, hormis cette glande, il faut qu'il y ait un endroit, où les deux images, qui passent par les deux yeux, viennent à se réunir avant que de se faire sentir à l'Âme, sans quoi elle verroit deux objets au lieu d'un.

Suz

⁷⁸ Cerebrum igitur calorem fervoremque Cordis moderatur, et temperiem affert. *Arist. de Par. Anim. Lib. III. Cap. 4.*

⁷⁹ Credo equidem in Capite, & cur credam afferre possum, sed de hoc alias. *Cicer. Tusc. Quest. Lib. II.*

⁸⁰ R. Descartes, de Passionibus. Part. I. Art. 31.

Sur ces différens sentimens je pense qu'il est difficile de pouvoir prendre une détermination bien assurée. Ils s'appuyent tous sur quelque probabilité; mais aucun sur l'évidence. Écoutons encore sur cet Article le sage & savant la Mothe-le-Vayer & terminons par ses Réflexions sensées. „Il n'y a pas moins, dit-il ⁸¹, de contestations entre eux pour le lieu de l'Âme, car encore qu'elle anime tout le Corps, & que pour cela Xénocrate, Disciple de Platon, ait cru qu'elle y étoit également diffusée par-tout, si est-ce que la plupart de ceux qui en ont écrit lui ont donné un siège particulier, où elle résidoit par éminence, & où elle exerçoit ses principales & plus nobles fonctions; de la même sorte, à peu près, que les Intelligences Péripatétiques, encore qu'elles mouvent toute leur sphère, ne laissent pas d'être comme attachées en un lieu certain & défini. Or il n'y a quasi partie du Corps qui n'ait été assignée pour être ce lieu choisi & déterminé. La Teste n'a guère d'endroits où l'on n'ait voulu la placer. Tous les ventricules, & toutes les membranes du Cerveau ont été choisis séparément par quelques-uns. Straton, surnommé le *Physicien*, la logeoit entre les deux sourcils, par une façon de philosopher assez plaisante, quoique sourcilieuse. Et nous voyons Xerxès en colère, dans Hérodote, contre un certain Lydien, dont le discours lui avoit déplu, le menacer qu'il lui fera connoître que l'Âme de l'homme a sa principale demeure dans
 „les

⁸¹ *Discours Chrétien sur l'immortalité de l'Âme. Tom. I. pag. 499. Oeuvres de la Mothe-le-Vayer. Edit. in folio.*

„les oreilles. Aristote, & beaucoup d'autres après
 „lui, l'ont mise au Cœur; mais pour ce qu'il a diver-
 „les cavitez, & qu'il contient en soi des esprits, des
 „veines, & des artères, l'on s'est encore partagé là-
 „dessus. Epicure, après Parménide, veut que son
 „vrai séjour soit dans la Poitrine: d'autres dans le
 „diaphragme: quelques-uns dans l'intérieur du foye,
 „& Empedocle dans toute la masse sanguinaire,
 „ayant été suivi par les Poëtes, qui font répandre
 „l'Ame avec le Sang, selon cette façon de parler
 „dont l'écriture se sert, quand elle défend aux
 „Israélites de manger du sang d'aucun Animal, par-
 „ce que c'est le siège de l'Ame. Parmi tant d'opi-
 „nions différentes quel est celui qui peut se flatter
 „de connoître la plus juste?“

Pour achever, *Monsieur*, de vous donner une idée
 complete du mérite des différens Philosophes An-
 ciens, il me reste encore à vous faire voir jusqu'à
 quel point ils avoient poussé leurs connoissances
 dans la Physique. C'est ce que j'exécuterai dans la
 premiere Lettre que j'aurai l'honneur de vous écri-
 re; & en comparant les Philosophes Modernes, dont
 je ne vous ai point encore parlé, avec les Anciens, il
 sera aisé de juger distinctement de la science des uns
 & des autres. Je suis avec un parfait attachement,

MONSIEUR,

VOTRE TRES-HUMBLE
 & très- &c.

FIN DU II. TOME.

502536

